FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
BIBLIOTECA
I
222
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
24-B-54
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine
N. 12

39 B 3 vol.

610130

123
9
6 8

Digitized by Google

B-Quev.
VI
222-224

Digitized by Google

# HISTOIRE
## *DU TRAITÉ*
# DE WESTPHALIE.

*TOME I.*

Digitized by Google

616062

# HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS QUI PRÉCÉDERENT LE TRAITÉ DE WESTPHALIE,

*Sous le Règne de Louis XIII. & le Miniſtere des Cardinaux Richelieu & Mazarin.*

Compoſée ſur les Mémoires du Comte d'Avaux, Ambaſſadeur du Roi Très-Chrétien dans les Cours du Nord, en Allemagne & en Hollande, & Plénipotentiaire au Traité de Munſter.

*Par le Pere BOUGEANT, de la Compagnie de Jeſus.*

TOME I.

*A PARIS,*

Chez { MUSIER Fils, Libraire, Quay des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, à Saint Etienne; & DURAND Neveu, Libraire, rue S. Jacques, à la Sageſſe.

M. DCC. LXVII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.*

Digitized by Google

# A MONSEIGNEUR
# LE COMTE DE MORVILLE,
## MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

*MONSEIGNEUR,*

*L'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à* VOTRE GRANDEUR *eſt du reſſort de votre Miniſtere, & un hommage que je dois à la place que Vous rempliſſez dans l'Etat avec l'applaudiſſement de toute l'Europe. Une Hiſtoire de Politique & de Négociations n'a droit de paroître au jour que ſous vos auſpices. L'honorer de votre approbation, ce ſeroit en aſſurer le ſuccès. Mais je n'oſe, MONSEIGNEUR, me fla-*

*ter de mériter une approbation ſi glorieuſe. C'eſt beaucoup pour moi que vous louïez les efforts que je fais pour m'en rendre digne, dans un genre de ſcience dont les ſecrets ſont réſervés à ceux que la ſupériorité de leurs lumieres place, comme Vous, dans le Conſeil des Rois; & fait les Dépoſitaires des intérêts de l'Etat. Heureux l'Ecrivain à qui eſt réſervée la gloire de publier un jour l'Hiſtoire de votre Miniſtere & de vos célebres Négociations de la Haye & de Cambray! Que de richeſſes il trouvera pour ſon Ouvrage dans ces Dépêches tant eſtimées, où vous joignez toutes les graces de l'éloquence à la ſolidité du raiſonnement, & toute la politeſſe Françoiſe à la dignité de votre caractere! Si mon exemple pouvoit quelque jour contribuer à faire donner au Public une ſi belle Hiſtoire, je regarderois comme un grand avantage d'avoir donné à* VOTRE GRANDEUR *cette foible marque du zele reſpectueux & du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

*MONSEIGNEUR;*

*DE VOTRE GRANDEUR;*

Le très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur G. H. BOUGEANT,
de la Compagnie de JESUS.

PRÉFACE.

# PRÉFACE.

FEu M. le Premier Préſident de Meſmes aïant fait recueillir avec ſoin tout ce qui ſe trouvoit de Memoires du Comte d'Avaux, me fit l'honneur il y a quelques années de me propoſer de les mettre en œuvre. Quelque difficile que me parût ce travail dont je n'avois preſqu'aucun modele devant les yeux, & auquel je ne m'étois encore préparé par aucun eſſai de mes forces, je ne crus pas devoir me défendre d'une propoſition ſi flateuſe pour moi, & que M. de Meſmes accompagnoit des marques de bonté les plus capables d'encourager un Auteur. Je commençai le travail, pour ainſi dire, ſous ſes yeux; & il ſeroit à ſouhaiter pour la perfection de l'Ouvrage, que j'euſſe pû profiter plus long-temps de ce goût sûr & de ce diſcernement exquis que j'ai ſouvent admiré en lui. Mais ſa mort trop prompte, en privant la France d'un illuſtre Magiſtrat que ſa naiſſance & ſes grandes qualitez rendoient digne de la place éminente qu'il occupoit, m'a privé moi-même du ſecours que je tirois de ſes lumieres, & de la protection dont il m'honoroit. Abandonné à moi-même, j'ai tâché de ſuppléer par mon travail à la perte que j'avois faite. L'Ouvrage étoit trop avancé pour l'abandonner, & le ſujet en eſt aſſez intereſſant pour que j'aïe lieu de me flatter qu'on me ſçaura gré de l'avoir achevé.

Tout le monde ſçait que la paix de Weſtphalie ou de Munſter eſt une des plus celebres époques de l'Hiſtoire. Elle termina dans le ſiecle paſſé une

guerre ſanglante & opiniâtre où toute l'Europe ſe trouvoit enveloppée, & que la haine, l'ambition & mille interêts oppoſez ſembloient devoir rendre éternelle. L'heréſie avoit allumé le flambeau de la guerre ; mais bien-tôt l'interêt politique prévalut ſur celui de la religion, & l'on vit les Proteſtans s'unir aux Catholiques, & les Catholiques combattre ſous les enſeignes des Proteſtans. La Suede vouloit ſe faire un établiſſement en Allemagne : l'Eſpagne redemandoit les Provinces que la révolution des Païs-Bas avoit ſouſtraites à ſa domination : la France vouloit mettre des bornes à l'énorme puiſſance de la Maiſon d'Autriche, & augmenter la ſienne : les Princes & les Etats d'Allemagne défendoient la liberté Germanique. Que d'obſtacles ne falloit-il pas ſurmonter pour concilier tant d'intérêts différens ? Le Médiateur lui-même emporté par le torrent fût obligé de prendre les armes. Chaque parti avoit des vûës generales oppoſées à celles des ennemis ; & dans chaque parti chacun avoit ſes vûës particulieres, ſouvent contraires à celles de ſes propres Alliez. Les Princes intereſſez étoient trop puiſſans pour recevoir la loi de leurs ennemis, & trop foibles pour la donner. Les vainqueurs ne vouloient rien ceder de leurs conqnêtes : les vaincus ne vouloient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux vouloient gagner au traité : les plus moderez ne vouloient rien perdre ; tous ſe flattoient, ou de s'aſſurer par la négociation le fruit de leurs victoires, ou de réparer par leur habileté les brêches que la guerre avoit faites à leurs Etats. Ces difficultez qui ſont communes à tous les traitez, paroiſſoient inſurmontables dans

celui-ci par leur multiplicité. Il y avoit peu de Princes qui n'y euſſent quelque intérêt à ménager. Il falloit, pour ainſi dire, changer la face de toute l'Europe, étendre ou reſſerrer les limites des Empires, & faire paſſer de grandes Provinces ſous une domination étrangere.

Auſſi ce traité fut-il le fruit d'un travail infini & d'une prudence conſommée. Le nom ſeul des Miniſtres & des Négociateurs qui y travaillerent, ſuffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le Cardinal Mazarin, Dom Loüis de Haro, Oxenſtiern, Trautmansdorf, d'Avaux, Servien, Penaranda, Meſſieurs Paw, Knuyt, Brun & tout ce qu'il y avoit d'habiles Miniſtres dans les diverſes Cours du monde Chrétien. Ainſi après qu'on eut vû les plus fameux Généraux d'armée ſignaler leur valeur par des victoires ſanglantes & la déſolation des Provinces, on vit les plus célèbres Négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Raſſemblez, pour ainſi dire, dans le temple de la Paix, on les vit mettre en uſage tout ce que l'adreſſe & la prudence humaine peuvent imaginer de plus ſubtil, & dans un nouveau genre de combat ſe diſputer la victoire & l'avantage de la négociation, & déploïer tous les reſſorts de la politique.

Dans le deſſein que j'ai pris d'écrire l'Hiſtoire de cette importante négociation, j'ai crû que pour lui donner du jour je devois en préparer le dénouement de plus loin. Il ſeroit difficile d'en entendre toute la ſuite, ſans connoître à fond les differens interêts qui diviſoient les Princes. Ainſi, j'ai fait pour donner aux lecteurs une parfaite intelligence de la

matiere, ce que j'ai été obligé de faire pour me mettre moi-même en état de l'écrire. Je remonte juſqu'aux ſources ; je recherche les premieres cauſes de la guerre qui avoit armé les peuples les uns contre les autres, & j'expoſe l'origine & les progrès de cette funeſte diviſion, juſqu'au moment que la négociation commença. C'eſt ce qui fait la matiere de ce Volume, qu'il faut regarder comme une Hiſtoire préliminaire de celle que j'eſpere donner bien-tôt du traité même de Weſtphalie. Je me ſuis ſur-tout attaché à développer les intérêts qui furent le plus agitez dans cette fameuſe négociation, & je me ſuis plus ou moins étendu à proportion du rapport que chaque matiere doit avoir avec l'Hiſtoire que je prépare.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre compte du ſtile de l'Ouvrage; car tout inutile qu'eſt une telle précaution, peu d'Auteurs s'en épargnent la peine. Chacun explique les regles de l'Art à ſon avantage : on étale avec ſoin tout ce qu'on croit avoir de mérite, on n'avouë aucun défaut, & on fonde ſur-tout ſa juſtification ſur la critique de ſes rivaux. Pour moi, perſuadé que le Public eſt un Juge incorruptible, dont il eſt inutile de mandier les ſuffrages, & qui veut juger de tout par lui-même, je n'entreprendrai point de ſurprendre ſon approbation. Il me conviendroit encore moins de vouloir établir ma réputation ſur la ruine de celle des Auteurs qui courent la même carriere. Car quoique je ne ſois point aſſez dépourvû de goût, pour ne pas appercevoir des défauts dans pluſieurs de nos Hiſtoriens, je n'ai pas aſſez de préſomption pour oſer me mettre en parallele avec plu-

ſieurs autres & pour entreprendre de les cenſurer. C'eſt en partie ce qui m'empêche d'expliquer ici mes ſentimens ſur la conduite & ſur le ſtile de l'Hiſtoire, pour ne pas donner lieu de ſoupçonner que j'aie voulu faire d'odieuſes applications à des Auteurs que j'eſtime & que je reſpecte. Je me contenterai donc de dire qu'uniquement renfermé dans mon ſujet je me ſuis ſur tout appliqué à l'expoſer avec le plus d'ordre & de clarté qu'il m'a été poſſible. Pour peu que j'euſſe eu de penchant pour les épiſodes & pour les deſcriptions brillantes, mon ſujet avoit de quoi me tenter. Il m'a préſenté des batailles celebres, des ſieges fameux, des tableaux, des ſpectacles intéreſſans, ſuſceptibles de figures & de tout ce qu'on appelle les fleurs de la Rhetorique. Mais la matiere eſt ſi abondante, que ſi je lui avois donné plus d'étenduë, elle eut rempli pluſieurs Volumes ſans avoir recours aux épiſodes; & elle m'a paru aſſez intereſſante pour pouvoir ſe paſſer des ornemens empruntez de l'Art. Heureux ſi ne pouvant égaler le feu du P. Maimbourg, la fineſſe des réflexions du P. d'Orleans, l'élegance & la légereté de l'Abbé de Vertot, la nobleſſe & l'élevation de l'Hiſtoire Romaine, je puis imiter la juſteſſe & la ſolidité, l'ordre & la netteté du P. Daniel.

Quant aux ſources d'où j'ai puiſé la matiere de cette Hiſtoire, il y en a qui ſont connuës de tout le monde. Ce ſont les Auteurs qui m'ont précedé & entre leſquels j'ai toûjours ſuivi ceux qui m'ont paru les plus exacts & les mieux inſtruits. C'eſt de ces Auteurs que j'ai tiré tout ce qui regarde la guerre & les affaires generales de l'Europe. Mais j'ai eu beſoin pour l'Hiſtoire des Négociations, de m'inſtruire dans

des Memoires particuliers; & ceux du Comte d'Avaux ne m'ont rien laiſſé déſirer de ce côté-là. Ces Memoires qui ſont aujourd'hui entre les mains de Madame de Fontenille, ſont preſque tous Originaux. Ce ſont les Lettres du Comte d'Avaux, les Dépêches qu'il recevoit de la Cour & celles qu'il y envoïoit. Rien par conſéquent de plus sûr ni de plus autentique. Je cite les pieces à la marge à meſure que j'en fais uſage. Mais les cite-je fidélement? C'eſt un ſcrupule que j'aurois épargné aux lecteurs, s'il m'avoit été permis d'exécuter le deſſein que je m'étois propoſé, qui étoit de donner avec ce Volume hiſtorique un ſecond Volume compoſé des Memoires du Comte d'Avaux, pour ſervir de preuves au premier. Mais quelques obſtacles dont il eſt inutile d'inſtruire le Public ont empêché l'exécution de ce projet, & m'obligent de le remettre à la fin de tout l'Ouvrage. Les lecteurs pourront alors ſe convaincre par eux-mêmes de l'exactitude & de la fidélité de mes citations; & en attendant ils en trouveront les preuves dans les manuſcrits de la Maiſon de Meſmes, s'ils veulent ſe donner la peine de les conſulter, & dans ceux de la Bibliotheque de Colbert, où l'on trouvera une grande partie des Memoires ſur leſquels j'ai travaillé.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, par le P. Bougeant*; & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Verſailles le 12 de Mars 1743.

HARDION.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JEAN MARIETTE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre: *Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, & des Guerres & Négociations qui ont précedé ce Traité, par le P. Bougeant de la Compagnie de Jeſus*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obeiſſance; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à ce-

lui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cens quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 172. fol. 146, conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 29. Avril 1743.*

SAUGRAIN, *Syndic.*

# SOMMAIRE

## DU PREMIER LIVRE.

I. *LUTHER premier Auteur des troubles d'Allemagne.* II. *Progrès du Lutheraniſme.* III. *Ligue de Smalcalde.* IV. *La France s'intéreſſe aux troubles de l'Allemagne.* V. *Charles V. déclare la guerre à l'Electeur de Saxe & au Lantgrave de Heſſe-Caſſel.* VI. *L'armée de la Ligue ſe diſſipe.* VII. *Charles V. fait l'Electeur de Saxe priſonnier, & le prive de l'Electorat.* VIII. *Le Lantgrave de Heſſe eſt arrêté priſonnier.* IX. *Nouvelle Confederation des Princes Proteſtans.* X. *Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.* XI. *L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.* XII. *Le Roi de France s'empare de Metz, Toul & Verdun.* XIII. *Les Princes Proteſtans s'accommodent avec l'Empereur.* XIV. *Traité de Paſſau.* XV. *La Paix de Religion.* XVI. *Ferdinand I. ſuccede à Charles V. Révolution des Païs-Bas.* XVII. *Calme de l'Empire ſous Ferdinand I. & Maximilien II.* XVIII. *Les troubles recommencent en Allemagne par la conteſtation entre divers Prétendans ſur la ſucceſſion du Duc de Cleves & de Juliers.* XIX. *Nouvelle confederation entre les Proteſtans.* XX. *Ligue des Catholiques.* XXI. *Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la ſucceſſion de Juliers.* XXII. *Entrepriſe de l'Empereur ſur la ville de Juliers.* XXIII. *Les Princes Proteſtans s'y oppposent par la voie des armes.* XXIV. *La ville de Juliers eſt réduite ſous l'obéiſſance de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg.* XXV. *Déſordres commis à Paſſau & en Boheme par les troupes de l'Archiduc Leopold.* XXVI. *L'Archiduc Mathias délivre Prague.* XXVII. *Mathias eſt couronné Roi de Boheme & enſuite Empereur.* XXVIII. *L'Electeur de Brandebourg entreprend ſur les droits du Duc de Neubourg, lequel ſe fait Catholique.* XXIX. *L'Eſpagne & les Provinces-Unies prennent parti dans la guerre de Juliers.* XXX. *Troubles de Boheme.* XXXI. *Origine des troubles.* XXXII. *Attentat des Proteſtans de Boheme révoltés.* XXXIII. *L'Empereur écrit inuti-*

*lement aux Etats de Boheme.* XXXIV. *Les rebelles ſe préparent à la guerre.* XXXV. *Expedition du Comte de Dampierre & du Comte de Bucquoi en Boheme.* XXXVI. *Obſtination des Rebelles.* XXXVII. *Les Proteſtans de Boheme reçoivent des ſecours de divers Princes.* XXXVIII. *Le Comte de Mansfeldt aſſiege Pilſen & s'en rend le maître.* XXXIX. *Continuation de la guerre.* XL. *Mort de Mathias. Ferdinand II. lui ſuccede.* XLI. *La Boheme refuſe de reconnoître Ferdinand.* XLII. *L'Autriche, la Sileſie, la Moravie & la Luſace ſe ſoulevent contre Ferdinand.* XLIII. *Déſordres commis par les Proteſtans de Moravie.* XLIV. *Le Comte de la Tour aſſiege Vienne ſans ſuccès, & le Comte de Bucquoi défait Mansfeldt.* XLV. *Ferdinand II eſt couronné Empereur.* XLVI. *Frederic V. Electeur Palatin eſt couronné Roi de Boheme par les Rebelles.* XLVII. *Irruption de Betlem-Gabor en Hongrie.* LXVIII. *Le Comte de la Tour attaque ſans ſuccès le Comte de Bucquoi dans ſes retranchemens près de Vienne.* XLIX. *Préparatifs de Ferdinand pour la guerre de Boheme.* L. *Il demande du ſecours au Roi de France, & à d'autres Princes.* LI. *Préparatifs de Frideric.* LII. *La France envoie des Ambaſſadeurs en Allemagne pour y pacifier les troubles.* LIII. *Le Duc de Baviere ſoumet l'Autriche à l'Empereur.* LIV. *Ferdinand fait une nouvelle ſommation aux Rebelles.* LV. *L'armée impériale entre en Boheme.* LVI. *L'Electeur de Saxe entre dans la Luſace.* LVII. *L'Electeur Palatin ſe tient ſur la défenſive.* LVIII. *Marche de l'armée imperiale vers Prague.* LIX. *Diſpoſition des deux armées ennemies.* LX. *Bataille de Prague ou de Weiſſemberg.* LXI. *L'Electeur Palatin prend la fuite.* LXII. *Reddition de Prague & de toute la Boheme.* LXIII. *La guerre continuë encore en quelques endroits de la Boheme & dans la Hongrie.* LXIV. *Mort du Comte de Bucquoi.* LXV. *L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.*

Digitized by Google

# HISTOIRE
## DES GUERRES
## ET
## DES NEGOCIATIONS
qui précederent le Traité de Weſtphalie.

---

### *LIVRE PREMIER.*

L'ALLEMAGNE joüiſſoit d'une profonde paix par la ſubordination de tous les Membres qui compoſent ce grand Empire, lorſqu'une fatale diſpute de Religion en bannit peut-être pour jamais cette union parfaite qui aſſure le repos des peuples. La diſſenſion comme un ſouffle rapide paſſa des Ecoles juſques dans les Cours des Souverains. Pluſieurs Princes que de prétendues exactions de la Cour de Rome irritoient depuis long-temps contre les Papes, ſaiſirent avec ardeur l'occaſion qu'on leur préſenta de ſecoüer le joug de l'Egliſe

I. Luther premier Auteur des troubles de l'Allemagne.

AN. 1517. Romaine. Luther leur mit lui-même les armes à la main pour envahir le patrimoine de l'Egliſe. Rien ne put arrêter les progrès du déſordre après qu'on en eut negligé les commencemens. L'intérêt, l'ambition, l'envie, l'amour même & la haine, toutes les paſſions déguiſées ſous les apparences du zele, devinrent tour-à-tour les reſſorts de ces grands mouvemens. Tout le Corps Germanique ſe partagea en pluſieurs Factions oppoſées, qui conſpirerent à ſe détruire. L'Allemagne devint ainſi le theatre d'une guerre funeſte dont tout l'Empire fut ébranlé, & qui le mit plus d'une fois en danger d'être enſeveli ſous ſes propres ruines.

L'agitation de l'Allemagne ſe communiqua à tous les Etats qui l'environnent. De ce centre de l'Europe, le feu de la guerre penetra juſqu'aux extrémitez. L'on vit en un même temps toutes les Puiſſances armées pour ſe ſecourir, ou pour ſe détruire mutuellement. Dès-lors les peuples les plus éloignez ſe virent expoſez à toutes les horreurs de la guerre. Les traitez mêmes & les négociations qui ſe faiſoient entre les Princes, loin de rallentir l'animoſité des partis, ſembloient n'avoir pour but que d'entretenir la diſcorde. Toute l'Europe fut abreuvée de ſang; & ce ne fut qu'après qu'elle eut été entierement épuiſée de forces, que le traité de Munſter ramena enfin, du moins en partie, le calme & la paix. Telle eſt la matiere de l'Hiſtoire que je vais commencer.

II. Progrès du Lutheraniſme. Le Lutheraniſme après avoir rampé dans ſa naiſſance, fit des progrès ſi rapides en Allemagne & dans les Roïaumes du Nord, qu'on le vit en peu de

temps former un parti conſiderable. Il n'y avoit encore que peu d'années que Luther avoit publié ſa nouvelle Doctrine, & déja il comptoit au nombre de ſes ſectateurs, des Rois, des Princes & des Nations entieres. Les peuples qui ſe croïoient opprimez par leurs Souverains : les Souverains qui ſe ſentoient mal affermis ſur leur Trône, appuïerent la Secte naiſſante afin d'y trouver eux-mêmes un appui. Guſtave Vaſa aïant enlevé la Couronne de Suede à Chriſtiern II. tandis que Frideric I. Duc de Holſtein s'emparoit des Roïaumes de Dannemark & de Nortwege, ces deux Princes crurent ne pouvoir mieux aſſurer leur nouvelle domination, qu'en obligeant leurs ſujets à changer de religion, en même temps qu'ils changeoient de maître. La Secte penetra dans la Livonie & dans la Pruſſe par l'apoſtaſie du Marquis Albert de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Frideric Electeur de Saxe, & Philippe Lantgrave de Heſſe-Caſſel la répandirent dans leurs Etats. Pluſieurs Villes Imperiales, & une partie des Cantons Suiſſes la reçurent avec empreſſement. Enfin les Ducs de Pomeranie, de Lunebourg, de Mekelbourg, les Princes d'Anhalt, les Comtes de Mansfeldt & pluſieurs autres fortifierent tellement le parti, qu'on commença dès-lors à preſſentir l'orage qui éclata dans la ſuite.

AN. 1523.

*Hiſtor. Thuan. tom. 1.*

*Spond. Annal. Eccleſ. ad hunc annum & ſeq.*

*Rerum Suecic. Pufendorf. l. 1.*

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire, t. 1.*

*Cochlæus de Act. Luth.*

Charles V. mepriſa ces premiers mouvemens. Plus occupé depuis ſon élevation à l'Empire, des démêlez qu'il avoit avec la France, que des intérêts de la religion, il ne fit dans de diverſes Dietes que de foibles démarches pour arrêter le cours de la nouveauté, perſuadé qu'après qu'il auroit dompté la

AN. 1530.

France & aſſujetti l'Italie, déja maître de l'Eſpagne & des Païs-Bas, il lui ſeroit aiſé de réduire tous les Princes d'Allemagne.

III. Ligue de Smalcalde.

Les Lutheriens au contraire après avoir concerté une confeſſion de foi qu'ils préſenterent à l'Empereur dans la Diete d'Auſbourg, voïant que la Diete entreprenoit de les gêner dans l'exercice de leur religion, ſongerent à ſe mettre hors d'inſulte en s'uniſſant enſemble pour leur défenſe commune. Tandis que l'Empereur travailloit à Cologne à faire donner à Ferdinand ſon frere déja Roi de Hongrie, le titre de Roi des Romains, les Princes Proteſtans aſſemblez à Smalcalde avec les députez des Villes, firent enſemble une ligue défenſive.

IV. La France s'intereſſe aux troubles de l'Allemagne.

Dès-lors la France s'intereſſant à la conſervation des droits & des conſtitutions de l'Empire, qu'on croïoit violez dans la nouvelle élection du Roi des Romains, & regardant d'ailleurs comme un grand avantage de donner de l'occupation dans l'Allemagne à un ennemi tel que Charles V. promit du ſecours aux Princes Proteſtans; mais l'Electeur Palatin & l'Electeur de Maïence agirent ſi efficacement auprès de ces Princes, que cette premiere ligue fut ſuivie d'un accommodement avec l'Empereur.

*Heiſſ. hiſt. de l'Emp. l. 3.*

La France ne perdit cependant pas de vûë les troubles de l'Allemagne, & elle eut peu de temps après une nouvelle occaſion d'y prendre part. L'Empereur à la ſollicitation des Etats de Suabe, avoit dépoüillé Ulric Duc de Wirtemberg de tous ſes Etats, pour en inveſtir Ferdinand Roi des Romains. Le Lantgrave de Heſſe auroit dès-lors oppoſé la force à cette violence, s'il avoit été ſecondé, comme

il l'eſperoit : mais il attendit une occaſion plus favorable à ſon deſſein, & il la trouva dans l'éloignement de l'Empereur qui étoit paſſé en Italie. Il vint auſſi-tôt ſolliciter lui-même du ſecours en France, où il traita avec le Roi. Les troupes Françoiſes furent bien-tôt en état de marcher, & s'étant jointes au de-là du Rhin à celles du Lantgrave, elles tomberent ſi à propos ſur un corps de douze cens Imperiaux qui étoit campé près de Lauffen, qu'elles le défirent entierement, & firent leur Général priſonnier. Ce premier ſuccès fit rentrer toutes les Places du Duché de Wirtemberg dans l'obéïſſance de leur légitime Souverain, & ce rétabliſſement du Duc Ulric fut enſuite confirmé par l'Empereur & par Ferdinand lui-même, dans un traité que l'Electeur de Saxe Jean Frideric qui avoit ſuccedé à Jean ſon pere, menagea entre ces Princes, après s'être auſſi accommodé avec l'Empereur. AN. 1534.

Ces accommodemens furent ſuivis de pluſieurs décrets de diverſes Dietes, par leſquels les Proteſtans gagnoient toujours quelque avantage, ſans pouvoir jamais être pleinement ſatisfaits. La plûpart même affectant de s'abſenter des Dietes generales, faiſoient des aſſemblées particulieres pour fortifier de plus en plus leur union. Après avoir long-temps ſollicité la convocation d'un Concile, ils laiſſoient aſſez appercevoir qu'ils n'en reſpecteroient pas plus les déciſions que les decrets des Dietes de l'Empire, & les édits de l'Empereur. Comme leur parti s'accroiſſoit par l'impunité, il acqueroit auſſi de l'audace à proportion de ſes forces, profitant encore d'une circonſtance fatale qui ne contribua pas peu au mal-

AN. 1546.

heur de la Religion. Car tandis qu'elle étoit déchirée au dedans par une ſecte audacieuſe, elle étoit attaquée au dehors par Soliman, un des plus redoutables ennemis du nom Chrétien, & qui menaçoit alors de renverſer ſes plus fermes remparts.

V. Charles V. déclare la guerre à l'Electeur de Saxe & au Lantgrave de Heſſe-Caſſel.

L'Allemagne gemiſſoit ainſi des maux préſens, & plus encore de ceux qu'elle appréhendoit, lorſque Charles V. délivré du ſoin des guerres étrangeres par le traité qu'il avoit fait recemment à Crêpy avec François I. & par la treve qu'il venoit de faire avec Soliman; irrité d'ailleurs du peu de ſoumiſſion qu'il trouvoit dans les Princes Proteſtans, entreprit enfin pour maintenir ſa propre autorité, de les réduire par les armes. Le Pape s'offrit à païer les frais de l'entrepriſe par de groſſes ſommes d'argent qu'il envoya en effet à ce Prince, avec un corps conſiderable de troupes Italiennes.

Pluſieurs Provinces de l'Empire avoient déja ſouffert une rude ſecouſſe par la révolte & les emportemens furieux d'une armée de Païſans Anabaptiſtes; mais depuis la naiſſance du Lutheraniſme, on n'avoit pas encore vû de guerre reglée dont la religion fut le motif. Il eſt cependant vrai que Charles craignant un ſoulevement general de tout le parti, & voulant même par une adroite politique attirer dans le ſien quelques-uns des Princes Proteſtans, afin de les détruire les uns par les autres, déclara qu'il n'en vouloit point à la religion Lutherienne. C'eſt en effet un probleme aſſez difficile à réſoudre. Car ſans vouloir trop approfondir les miſteres cachez d'une politique obſcure; d'un côté la conduite de ce Prince, & de l'autre ſes divers in-

terêts

terêts rendent ſur cela ſes ſentimens fort incertains.

AN. 1546.

Quoi qu'il en ſoit, les deux partis ſe préparerent à la guerre avec une égale eſpérance du ſuccès, mais avec une extrême difference des ſecours, & des qualitez néceſſaires pour vaincre. L'une avoit à ſa tête un conquerant celebre, que la fortune & la victoire accompagnoient par-tout: l'autre n'avoit pour chefs que l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Heſſe, dont le premier avec la plus grande autorité, n'avoit ni aſſez de réſolution, ni aſſez de fermeté: & l'autre avec plus de courage manquoit d'habileté. La difference étoit auſſi ſenſible entre les deux armées, qu'entre les chefs qui les commandoient. Les Princes Proteſtans n'avoient dans une armée fort nombreuſe qu'une multitude embaraſſante de troupes ramaſſées, plus propres à affamer un camp, qu'à gagner des batailles: au lieu que l'armée impériale étoit compoſée de vieilles troupes aguerries & accoutumées à vaincre. On y remarquoit entr'autres, outre l'élite de la cavalerie Allemande, d'un côté toute la fleur de la Nobleſſe Italienne qui étoit accouruë à cette expedition pour y chercher des occaſions de ſe ſignaler, & de l'autre ces vieilles bandes Eſpagnoles qui ſoutenoient depuis ſi long-temps en Italie tous les efforts de la valeur Françoiſe.

*Spond. Annal. Eccleſ ad hunc annum.*

*Hiſt. Thuani. tom. 1.*

*Heiſſ. hiſt. de l'Emp. tom. 1.*

*Maimbourg. hiſt. du Lutheraniſme.*

Auſſi la victoire ne balança-t-elle pas long-temps entre les deux partis. Car après que les Confederez eurent laiſſé échaper pluſieurs occaſions favorables, manquant tantôt de réſolution, tantôt de vigilance ou de conduite, à peine l'Empereur eut-il enfin raſſemblé ſon armée, que marchant droit à eux, il les déconcerta par ſa ſeule préſence, & par la conte-

AN. 1546.

nance fiere & assurée de ses troupes. Bien-tôt la sagesse & le flegme de Charles V. rallentirent cette fougue impétueuse du Lantgrave, qui n'étoit fondée que sur une confiance temeraire. Ce General s'étoit flaté de jetter l'épouvante & le désordre dans l'armée imperiale, par des décharges redoublées de plus de cent pieces de canon ; mais voïant qu'il avoit affaire à de vieux soldats que tout le bruit de son artillerie n'ébranloit point, il fut honteusement obligé de se retirer, toujours poussé par les Impériaux, jusqu'à ce que son armée fut entierement ruinée par la disette, & par le départ de l'Electeur de Saxe.

VI. L'armée de la ligue se dissipe.

Tandis que l'Electeur éloigné de ses Etats, portoit la guerre & le ravage dans les Provinces de l'Empire, le Duc Maurice son cousin lui enlevoit les plus importantes Places de son Electorat, gagné, tout Protestant qu'il étoit, par la promesse que l'Empereur lui avoit faite de lui donner le titre d'Electeur. A cette nouvelle, Jean-Frideric accourut promptement à la défense de ses Etats. Le Lantgrave abandonné, se retira avec la même promptitude dans les siens, suivi seulement de quelque cavalerie. Toutes les Villes Imperiales qui étoient de la Confederation de Smalcalde, se soumirent en même-temps au vainqueur ; & l'on vit ainsi se dissiper dès la premiere campagne cette ligue formidable, dont les mouvemens n'étoient encore guidez que par une fureur aveugle & inconsiderée.

VII. Charles V. fait l'Electeur de Saxe prisonnier, & le prive de l'Electorat.

Mais la valeur & l'activité de Charles V. acheverent l'année suivante d'abbattre les restes de cette dangereuse Confederation. Ce Prince habile sçavoit de quelle importance il est de ne laisser aucune

reſſource à un parti que l'on veut détruire, & qu'une faction ſe reproduiſant toûjours elle-même, comme l'hydre de la fable, n'eſt qu'à demie vaincuë lorſqu'elle reſpire encore. Ainſi il alla lui-même à la tête d'une armée chercher l'Electeur de Saxe au milieu de ſes Etats. Il paſſa l'Elbe à la vûë de l'ennemi avec une intrépidité dont l'hiſtoire avant ce temps-là fournit peu d'exemples; & aïant forcé ce malheureux Prince d'en venir à une bataille, il tailla ſon armée en pieces, & le fit lui-même priſonnier. Si ce fut-là un coup funeſte pour le parti Proteſtant, il fut encore plus accablant pour l'Electeur, qui avec la liberté, perdit ſon Electorat, dont l'Empereur récompenſa les ſervices du Duc Maurice, chef de la branche cadette de Saxe. AN. 1547.

VIII. Le Lantgrave de Heſſe eſt arreté priſonnier.

Dès-lors toute l'Allemagne plia ſous les volontez abſoluës de Charles V. Frideric Electeur Palatin, qui après avoir embraſſé le Lutheraniſme, avoit envoïé du ſecours aux Confederez, s'étoit déja ſoumis avec le Duc de Wirtemberg; & le Lantgrave ſe vit auſſi obligé à ſon tour de s'humilier ſous le joug, en demandant publiquement pardon à l'Empereur. Heureux ſi dans cette occaſion il avoit plus écouté les mouvemens de la fierté naturelle, que les conſeils, quoique ſages, de ſes amis. Car après que ce Prince eut vaincu toutes ſes répugnances pour faire une démarche ſi humiliante, l'Empereur qui fut toute ſa vie beaucoup plus fidele aux maximes de la politique, qu'aux regles de l'honneur & de la bonne foi, l'arrêta priſonnier.

Quelqu'odieuſe que fut cette action, Charles la jugea neceſſaire pour aſſurer la tranquilité de l'Em-

AN. 1547.

pire, ou plûtôt pour y mieux établir ſa domination ſouveraine. Il ſe flatoit que tandis qu'il tiendroit dans les fers les deux Chefs de la faction Proteſtante, il ne trouveroit aucun obſtacle à la paſſion qu'il avoit de gouverner l'Allemagne en Monarque abſolu, pour donner enſuite la loi à toute l'Europe; mais il eut le chagrin de voir ce grand ſyſteme de politique s'écrouler par l'endroit même par où il croïoit l'avoir le mieux cimenté.

IX. Nouvelle confederation des Princes Proteſtans.

Il avoit eu l'adreſſe d'attirer à ſon parti quelques-uns des Princes Proteſtans, & entr'autres Maurice Duc de Saxe, par la promeſſe qu'il lui avoit faite de lui donner la dépoüille de l'Electeur. L'interêt & l'ambition avoient juſqu'alors prévalu dans le cœur de Maurice, ſur les reproches que les Proteſtans lui faiſoient de trahir lâchement leur cauſe; mais dès que ſon ambition fut ſatisfaite, ces reproches prévalurent à leur tour ſur la reconnoiſſance & la fidelité qu'il devoit à ſon bienfaiteur. C'étoit d'ailleurs ſur ſa parole & ſur celle de l'Electeur de Brandebourg, que le Lantgrave s'étoit livré entre les mains de l'Empereur. Ainſi après avoir inutilement ſollicité la liberté de ce malheureux Prince, il réſolut de la lui procurer par la force des armes. Il s'aſſura des Princes les plus conſiderables du parti Proteſtant, ſur-tout de Joachim Electeur de Brandebourg, de Frideric Electeur Palatin, des Marquis Jean & Albert de Brandebourg, du Duc de Wirtemberg, du Duc des Deux-Ponts, des Ducs de Mekelbourg, & d'Erneſt Marquis de Bade-Dourlach. Mais comme le mauvais ſuccès de la premiere entrepriſe leur avoit appris qu'un parti quel qu'il ſoit, ne ſe

ſoutient jamais long-temps par ſes ſeules forces, ils chercherent de l'appui dans une Puiſſance étrangere. AN. 1552.

X. Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.

Henri II. qui étoit depuis peu monté ſur le trône de France, jeune Prince guerrier & politique, leur parut de tous les Rois étrangers le plus capable de les proteger. Ce jeune Monarque que la fortune de la France ſembloit avoir ſuſcité pour arrêter le cours des proſperitez de Charles V. écouta avec plaiſir les propoſitions des Princes Proteſtans. Ceux-ci ſe garderent bien de lui propoſer la défenſe de leur religion, pour motif de la guerre qu'il vouloient faire à l'Empereur. Mais ils lui repréſenterent l'indigne captivité du Lantgrave de Heſſe, arrêté contre la foi publique, & le danger qu'il y avoit pour la France de laiſſer Charles V. cet ennemi irréconciliable de la Monarchie Françoiſe, uſurper une autorité ſouveraine dans l'Empire, & opprimer la liberté Germanique. Ils lui offrirent en même tems de le dédommager par avance des frais de la guerre, en lui accordant pour ſûreté du traité la poſſeſſion des trois évêchez, Metz, Toul & Verdun, qui avoient fait autrefois dans l'Empire François, partie du Roïaume d'Auſtraſie, & qui retourneroient ainſi à leurs anciens Souverains. *Daniel. Hiſt. de Fr. Henri II.*

Comme l'abaiſſement de la Maiſon d'Autriche étoit devenu en France une maxime fondamentale de politique depuis l'élevation de Charles V. à l'Empire, Henri II. accepta ſans heſiter les offres des Proteſtans. L'Europe étoit pour ainſi dire partagée, quoique fort inégalement, entre ces deux Puiſſances rivales. Il ſuffiſoit d'être ennemi de l'une, pour devenir

AN. 1552.

ami de l'autre. Ainſi le traité fut bien-tôt conclu, & le Roi promit de fournir aux Princes confederez des ſecours d'argent, & d'entrer au printemps en Allemagne à la tête d'une puiſſante armée.

XI. L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.

Mais ce qui contribua beaucoup au ſuccès de cette nouvelle entrepriſe, c'eſt que l'Electeur de Saxe qui en étoit le Chef la conduiſit avec un ſecret admirable juſqu'au moment de l'execution. Charles V. qui étoit alors à Inſpruk, croïant avoir bien établi ſon autorité, & rendu ſa puiſſance redoutable à toute l'Europe par tant de triomphes & de victoires, goûtoit les douceurs du repos dans une parfaite ſecurité. On ne laiſſa pas de l'avertir qu'on appercevoit quelqu'agitation dans le parti Proteſtant, & que l'Electeur Maurice commençoit à ſe rendre ſuſpect. Mais ſemblable à un homme plongé dans un agréable ſommeil, les avertiſſemens au lieu de ranimer ſa vigilance, paroiſſoient l'irriter. Il ſe croïoit ſûr de la fidelité & de la reconnoiſſance du nouvel Electeur, & il n'apprit qu'il en étoit trahi que par les manifeſtes que les Confederez publierent, lorſque leurs troupes commençoient déja à entrer en action.

Alors étonné de la violence de l'orage, il ſongea trop tard à le prévenir. Déja Maurice s'avançoit à la tête d'une grande armée compoſée de ſes troupes & de celles du Marquis Albert de Brandebourg, & de Guillaume fils aîné du Lantgrave de Heſſe. Il contraignoit toutes les Villes qu'il rencontroit dans ſa marche à ſe déclarer pour lui; & on apprit bien-tôt qu'il s'étoit rendu maître d'Auſbourg, ce qui obligea les Evêques alors aſſemblez à Trente, d'a-

bandonner le Concile pour chercher ailleurs un lieu de ſûreté. L'Empereur ſe raſſuroit encore ſur l'éloignement de l'armée ennemie, l'orſqu'on lui vint annoncer qu'après une marche forcée, elle s'étoit ouvert tous les paſſages, & paroiſſoit déja preſqu'aux portes d'Inſpruk. AN. 1552.

Il ſeroit difficile d'exprimer le déſordre & la confuſion que cette nouvelle cauſa dans la Cour Imperiale. Il fallut dans ce moment que ce vainqueur ſi redoutable oubliât toute la fierté que lui inſpiroient ſes victoires paſſées, pour éviter par une fuite précipitée de tomber entre les mains de ſes ennemis. Mais toujours habile, il eut encore dans un peril ſi preſſant aſſez de préſence d'eſprit, pour donner ſur le champ la liberté à l'Electeur de Saxe qu'il retenoit dans ſon Palais: ſoit afin de gagner par cette grace l'amitié d'un priſonnier que les rebelles étoient ſur le point de lui arracher: ſoit pour embaraſſer Maurice par la préſence d'un rival qui pouvoit lui diſputer la nouvelle dignité dont il étoit revêtu.

XII. Le Roi de France s'empare de Toul, Verdun & Metz.

Cependant le Roi de France qui s'étoit auſſi mis en campagne avec une nombreuſe armée, commença, ſuivant le traité, par s'aſſurer de Toul, de Verdun, & enſuite de Metz. Cette derniere Place fit d'abord mine de réſiſter; mais la ſeule vûë des préparatifs du Siege aïant intimidé les habitans, ils ouvrirent leurs portes aux troupes Françoiſes. Henri II. en prit ainſi poſſeſſion comme d'un ancien domaine des Rois de France; ſes ſucceſſeurs ont ſçu s'y maintenir contre tous les efforts de l'Allemagne & de la Maiſon d'Autriche; & enfin le traité de Munſter les a pour jamais réünis à la Couronne.

*Daniel hiſt. de France.*
*Heiſſ. hiſt. de l'Empire.*
*Hiſt. Thuani. tome 1.*

AN. 1552.

XIII. Les Princes Proteſtans s'accommodent avec l'Empereur.

Mais à peine le Roi ſe fut-il aſſuré de ſes nouvelles conquêtes, qu'il apprit que les Princes Proteſtans négocioient déja leur accommodement. Quelque chagrin que dût cauſer cette nouvelle à un Prince guerrier, qui voïoit ainſi échaper une ſi belle occaſion de ſe ſignaler, & de vanger la France de ſes malheurs paſſez, il diſſimula ſes ſentimens, & ſe retira avec ſes troupes fort mal ſatisfait de la conduite de l'Electeur de Saxe. En effet, cet Electeur voïant que l'Empereur, autant pour ſe mettre en état de ſe vanger de Henri, que pour ſe délivrer de l'inquiétude continuelle que lui donnoit le parti Proteſtant, étoit diſpoſé à lui accorder tout ce qu'il ſouhaitoit, ne ſe fit aucun ſcrupule de renoncer à l'alliance du Roi, & ne ſe mit pas même en peine de le faire comprendre dans le traité. C'eſt à quoi doivent s'attendre tous les Princes qui donnent du ſecours aux auteurs d'une guerre civile. Ceux-ci dès qu'ils ont exhalé leur premier feu, ne manquent gueres de ſe faire un mérite & un devoir de leur ingratitude envers leurs protecteurs.

XIV. Traité de Paſſau.

*Maimbourg. Pufendorf. Heiſſ.*

Cet accommodement ſi connu dans l'hiſtoire ſous le nom de traité de Paſſau, parce qu'il ſe fit dans cette Ville, fut le premier où l'on vit les Proteſtans balancer le parti Catholique, & traiter à forces égales. Le Lantgrave fut mis en liberté, & il fut reglé que la Chambre de Spire ſeroit mi-partie de Catholiques & de Lutheriens, (article qui avoit déja été promis, mais qui n'avoit pas été exécuté), & qu'on auroit pour toujours dans tout l'Empire l'exercice libre du Lutheraniſme ſuivant la Confeſſion d'Auſbourg, en cas que dans ſix mois on ne pût

pût pas terminer les differends de religion. Ce fut-là le premier établiſſement ſolide du Lutheraniſme, & en même-temps la ſource de tous les malheurs de l'Allemagne, parce que les Catholiques & les Proteſtans ne purent jamais convenir d'un juſte milieu. Les premiers voulurent dans l'execution du traité, reſtraindre la liberté accordée aux Proteſtans: ceux-ci tâcherent au contraire de l'étendre de plus en plus. Ainſi les uns & les autres s'obſtinant également à mettre tout l'avantage de leur côté, on vit arriver ce qui arrive toujours dans les accommodemens de religion, que les deux partis furent également mécontens, & qu'après beaucoup de troubles & de diſſentions, il fallut faire de nouveaux reglemens. AN. 1552.

Mais comme ces tempêtes qui ſe ſuccederent les unes aux autres, laiſſoient toujours entr'elles quelques intervalles tranquilles, Charles V. voulut profiter du premier calme que produiſit ce nouvel accommodement pour reconquerir les trois Evêchez dont Henri II. s'étoit emparé, réſolu de porter enſuite le ravage juſques dans le cœur de la France. Cette entrepriſe fut, comme on ſçait, le terme fatal de ſes proſperitez, & le ſiege de Metz fut l'écueil où après une courſe ſi glorieuſe, il vint enfin malheureuſement échoüer. Le mauvais ſuccès de cette expedition ſembla dès-lors l'avertir qu'il étoit temps d'abandonner le grand theatre qu'il occupoit depuis ſi long-temps, pour ne point expoſer l'éclat d'une ſi belle vie à l'inſolence de la fortune. Mais il ne put executer ce grand deſſein que quelques années après.

AN. 1555. Le Marquis Albert de Brandebourg, après avoir lâchement trahi la France pour s'accommoder avec Charles V. avoit de nouveau repris les armes, & troubloit toute l'Allemagne par les brigandages que ſes troupes commettoient dans les terres des Catholiques. L'Electeur Maurice de Saxe avec qui Albert avoit rompu depuis le Traité de Paſſau, lui fit la guerre par une commiſſion expreſſe de la Chambre Imperiale, comme à un perturbateur du repos public. Il tailla ſon armée en pieces; mais cette victoire lui coûta la vie; & Albert fut auſſi réduit de ſon côté, à traîner dans un honteux exil le peu d'années qu'il ſurvêcut à ſa défaite.

XV. La Paix de Religion.

*Ibid.*

Ces nouveaux troubles aïant été ainſi appaiſez, Ferdinand Roi des Romains aſſembla à Auſbourg une Diete generale, en execution du traité de Paſſau, pour prévenir par une plus ample explication des reglemens déja faits, les déſordres que la difference des Religions pourroit cauſer à l'avenir dans l'Empire. C'eſt ce qu'on appella la Paix de Religion, qui confirma de plus en plus les Proteſtans dans la liberté de profeſſer le Lutheraniſme conformément à la Confeſſion d'Auſbourg. Ce qu'il y eut dans ce nouveau traité de plus avantageux aux Catholiques, c'eſt qu'il y fut reglé que ſi quelqu'Archevêque, Evêque, ou autre Beneficier renonçoit à l'ancienne Religion, il ſeroit en même-temps obligé de renoncer à ſon benefice, & à tous ſes droits & revenus eccleſiaſtiques: article qui fut dans la ſuite, comme je raconterai bien-tôt, une des principales occaſions de cette guerre funeſte qui ne finit qu'avec le traité de Munſter.

Ce fut après cette Diete que Charles V. voïant que tout étoit calme dans l'Empire, executa le deſſein qu'il avoit pris de ſe retirer dans la ſolitude pour y paſſer tranquillement le reſte d'une vie juſqu'alors ſi agitée. Il remit à Ferdinand I. ſon frere, les rênes de l'Empire, & ceda le trône d'Eſpagne à Philippe II. ſon fils. Ce Prince ne ſçût pas conſerver le plus beau fleuron de ſa Couronne. Une révolution ineſperée détacha pour toujours les Païs-Bas de la Monarchie Eſpagnole : révolution dont le Calviniſme d'une côté, & de l'autre la rigueur exceſſive & indiſcrete des Miniſtres Eſpagnols, furent la premiere occaſion. L'ambition de quelques Grands donna bien-tôt à la révolte des Chefs qui la ſoutinrent par leur courage & leur habileté ; & enfin cet amour de la liberté, & cet eſprit d'indépendance qui ont de tout temps rendu ces peuples incapables de plier ſous le joug, l'ont perpetuée juſqu'à nos jours. J'aurai ſouvent occaſion de parler de ces mouvemens dans le cours de cette Hiſtoire, puiſqu'ils ne furent entierement appaiſez, comme ceux d'Allemagne, que par la paix de Weſtphalie.

AN. 1556

XVI. Ferdinand I. ſuccede à Charles V.

Révolution des Païs-Bas.

Le regne de Ferdinand fut beaucoup plus pacifique. Ce Prince voïant que les Proteſtans refuſoient opiniâtrement de reconnoître le Concile de Trente, n'entreprit point de les y forcer. Maximilien II. ſon fils qui lui ſucceda, herita de lui cet eſprit de douceur & de moderation, & les Proteſtans las de la guerre, ou contens d'avoir obligé les Empereurs à les ménager & à les craindre, ne ſongeoient qu'à joüir en paix des avantages qu'ils avoient obtenus pour leur parti. Il ſembla que l'He-

XVII. Calme de l'Empire ſous Ferdinand I. & Maximilien II.

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire.*

AN. 1556.

réſie après avoir ainſi affermi ſon regne dans l'Allemagne, voulut lui donner quelque relache pour venir en France executer les deſſeins qu'elle avoit formez depuis long-temps ſur ce Roïaume. Elle y amena avec elle l'eſprit de révolte, la diſcorde, la guerre civile avec toutes les fureurs qui l'accompagnent, & ſous les regnes de Charles IX. & de Henri III. elle livra cette Monarchie en proïe à une cruelle diſſenſion dont on ne peut ſe rappeller le ſouvenir qu'avec horreur.

Je m'écarterois de mon ſujet & des regles de l'Hiſtoire, ſi je racontois ici comment ces affreux déſordres finirent heureuſement en France ſous le regne de Henri IV. mais après avoir fait connoître par ce récit préliminaire & abregé la premiere origine des troubles de l'Empire, je vais commencer à raconter plus en détail comment après un aſſez long intervalle de tranquillité, les troubles recommencerent dans toute l'Allemagne, les ſuites funeſtes qu'ils eurent ſous l'Empire de Ferdinand II. & de Ferdinand III. & la part qu'y prirent les autres Princes de l'Europe.

XVIII. Les troubles recommencent en Allemagne par la conteſtation entre divers prétendans ſur la ſucceſſion du Duc de Cleves & de Juliers.

Il y avoit déja quelques tems que les Princes Proteſtans d'Allemagne, peu contens des avantages qu'ils avoient obtenus dans les traitez que j'ai rapportez, ſongeoient à s'en procurer de nouveaux, lorſque la mort du Duc de Cleves leur fournit une occaſion de ſe réünir enſemble par une nouvelle Confederation beaucoup plus fatale à l'Empire, que toutes les précedentes. Jean-Guillaume Duc de Cleves, de Juliers & de Bergh étant mort ſans enfans, ſa ſucceſſion devoit, ſelon les Loix ordinaires,

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire.*

appartenir à ſes ſœurs qui étoient au nombre de quatre, & à leurs heritiers. Mais ſouvent dans ces occaſions, l'interêt & l'ambition franchiſſant les bornes de la juſtice & de l'équité, ceux à qui les Loix ne donnent aucun droit, veulent du moins partager; & ceux que les Loix obligent de partager, veulent tout avoir. C'eſt ce qui arriva dans ce fameux démêlé. AN. 1609.

*Daniel hiſt. de France, & alii paſſim.*

Les competiteurs furent Jean-Sigiſmond Electeur de Brandebourg, qui étoit fils d'une fille unique de Marie-Eleonor, l'aînée des quatre ſœurs: Wolfang-Guillaume Duc de Neubourg, fils d'Anne, la ſeconde des quatre: Jean II. Duc des Deux-Ponts, fils de la troiſiéme: Charles d'Autriche, Marquis de Burgau, qui avoit épouſé la quatriéme: les Ducs de Saxe deſcendant de Sibylle de Cleves, tante du feu Duc: le Duc de Nevers, & le Marquis de Maulevrier dont tous les titres étoient fondez ſur ce qu'ils portoient l'un & l'autre le ſurnom & les armes, le premier de Cleves, & le ſecond de la Mark. Si les cinq derniers prétendans avoient moins de droit que les deux premiers, ils eurent auſſi plus de moderation; car ils ſe contenterent de pourſuivre leur droit par les voïes ordinaires: au lieu que l'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Neubourg réſolurent de le faire valoir par les armes. Or le fond de la conteſtation conſiſtoit en ce que Charles V. aïant donné au pere du Duc de Juliers défunt un privilege qui portoit: qu'en cas qu'il n'eût point d'hoirs mâles, une de ſes filles aïant des enfans mâles lui ſuccederoit: le Duc de Neubourg prétendoit être ſeul heritier, comme enfant mâle de la ſeconde des

AN. 1609. quatre ſœurs, à l'excluſion de ceux qui n'étoient fils que de la troiſiéme ou de la quatriéme, & de l'Electeur de Brandebourg, qui ne deſcendoit de l'aînée que par une fille.

Les premiers mouvemens que cet évenement cauſa dans l'Allemagne, réveillerent l'attention de tous les Princes, & l'Electeur Palatin profita de l'occaſion pour ſe mettre à la tête d'un grand parti, en ranimant les anciennes haines que le temps avoit un peu aſſoupies. Il ſe voïoit pour ainſi dire bloqué au milieu de ſes Etats par les Princes Catholiques qui l'environnoient de toutes parts. Devenu diſciple de Calvin, après avoir été Lutherien, il craignoit qu'on n'entreprît de le priver de la liberté qu'on n'avoit accordée qu'à ceux qui profeſſoient la Confeſſion d'Auſbourg. Comme il tenoit le premier rang entre les Princes ennemis des Catholiques, il ſe croïoit auſſi plus obligé que les autres de pourvoir à la ſûreté de ſon parti. Il trouva des diſpoſitions favorables à ſon deſſein dans les Proteſtans, qui ſe plaignoient ſans ceſſe de la Chambre Imperiale de Spire & du Conſeil Aulique. On ſe faiſoit déja de petites guerres dans les territoires de Straſbourg, de Paſſau, & d'Aix-la-Chapelle. Ainſi l'Electeur n'eut pas de peine à perſuader à pluſieurs Princes & Etats Proteſtans, de s'unir enſemble pour leur défenſe commune, & il fit aiſément paſſer dans des eſprits déja aigris, toutes les craintes & les défiances dont il étoit agité.

XIX. Nouvelle Confederation entre les Proteſtans

Ce fut ainſi que ſe forma cette Confederation, qui ſe donna le nom d'*Union Evangelique*. Le Duc de Wirtemberg, Maurice Lantgrave de Heſſe-Caſ-

sel, Joachim Ernest Marquis d'Onolsbach, ou d'Anspach, Frideric Marquis de Bade-Dourlach, Christian Prince d'Anhalt, plusieurs autres Princes, & la plûpart des Villes Imperiales y entrerent, & Frideric V. Electeur Palatin en fut declaré le chef. AN. 1609.

*Puffendorf rerum Suecicarum l. 1. Heiss. Hist. de l'Empire.*

La nouvelle de cette union donna l'allarme à tous les Catholiques, qui songerent aussi-tôt à se liguer aussi de leur côté, pour s'opposer aux desseins des Protestans. Dans cette Confederation qu'on nomma la *Ligue Catholique*, entrerent Maximilien Duc de Baviere, qui en fut nommé le Chef sous l'autorité de l'Empereur, les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Treves, l'Archevêque de Saltzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirtzbourg & d'Aichstedt, les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes de l'Empire. Le Pape même, le Roi d'Espagne, & quelques-autres Princes étrangers voulurent y être admis. Elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans qui furent Jean-Georges Electeur de Saxe, & le Lantgrave de Hesse-Darmstadt. Le premier, jaloux du choix qu'on avoit fait de l'Electeur Palatin pour être le Chef de l'*Union*, après avoir inutilement fait tous ses efforts pour la rompre, aima mieux se jetter dans le parti Catholique où il étoit d'ailleurs fortement attiré par l'esperance dont on le flatoit de l'investiture des Duchez de Cleves & de Juliers. Le second esperoit aussi se rendre l'Empereur favorable dans le grand procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Hesse-Cassel pour la Seigneurie de Marpurg. Pour ce qui est de l'Electeur de Brandebourg, comme ses Etats situez à l'extrémité de l'Allemagne étoient éloignez du peril,

XX. Ligue des Catholiques.

A.N. 1609. il prit le parti de la neutralité, juſqu'à ce qu'il ſe vit contraint de ſe déclarer.

Les differentes factions s'étant ainſi réünies ſelon leurs divers interêts, les Chefs nommez, & les forces à peu près égales, les peuples ſe crurent à la veille de voir renaitre tous les troubles paſſez. La priſe de Donawert penſa en être la premiere occaſion. Les habitans aïant maltraité, & chaſſé tous les Catholiques, la Ville fut proſcrite par l'Empereur, & enſuite aſſiegée par le Duc de Baviere, qui après l'avoir forcée à ſe rendre, la retint pour ſe dédommager des frais de la guerre. Cette entrepriſe irrita extrémement les Proteſtans, & ſembloit devoir être le ſignal de la guerre dans la diſpoſition où étoient les eſprits. La défiance étoit réciproque entre les partis : la haïne étoit égale : mille libelles injurieux dont l'Allemagne étoit inondée, entretenoient l'animoſité, & ſi l'on n'en venoit pas encore aux mains, on regardoit cette inaction comme ces calmes terribles qui annoncent la tempête au moment qu'elle eſt prête d'éclater. Heureuſement pour les peuples, Rodolphe aimoit le repos d'une vie tranquille, & ne ſçavoit point profiter de l'avantage de ſes forces : les Proteſtans ſentoient leur foibleſſe : les Catholiques craignoient les évenemens incertains de la guerre. Ainſi la crainte mutuelle des deux partis, & peut-être celle de paſſer pour les premiers auteurs des troubles, ſuſpendirent pour un temps les malheurs de l'Allemagne. Après avoir fait tous les préparatifs de la guerre, on ſe contenta de part & d'autre de ſe tenir ſur la défenſive.

*Ibid.*

Cependant

Cependant Maurice Lantgrave de Heſſe, voïant que la conteſtation s'échauffoit de plus en plus entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, craignit que cette querelle entre deux Princes Proteſtans, ne cauſât une dangereuſe diviſion dans l'*Union Evangelique*. Il leur offrit ſa médiation, & les invita à venir à Dormandt dans le Comté de la Mark. Le Duc de Neubourg s'y rendit en perſonne, & l'Electeur de Brandebourg y envoïa ſon frere Erneſt. On convint de part & d'autre de terminer le differend à l'amiable, & de s'en rapporter à des arbitres ; qu'en attendant les deux Princes ſe tranſporteroient à Duſſeldorp pour y prendre conjointement l'adminiſtration de tous les Etats du feu Duc de Cleves, ſauf les droits des autres prétendans. Qu'ils ne feroient rien au préjudice l'un de l'autre, & qu'ils joindroient leurs armes pour s'oppoſer à tous ceux qui entreprendroient de s'emparer de la ſucceſſion. Cette tranſaction fut acceptée par les Etats du Païs, & confirmée par le Roi de France, dont les Etats avoient imploré la protection.

AN. 1610.

XXI. Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la ſucceſſion de Juliers.

Mais d'un autre côté la Maiſon d'Autriche, quoiqu'elle poſſedât des Païs immenſes dans toutes les parties de l'Europe, & un monde entier au de-là des Mers, fut alors ſoupçonnée de regarder avec des yeux d'envie cette belle ſucceſſion. Lorſqu'on s'y attendoit le moins, on apprit que l'Empereur avoit mis ces Etats en ſequeſtre juſqu'à ce que le differend fût terminé. Comme il n'avoit aucun titre pour colorer une entiere uſurpation, il étoit, diſoit-on, bien réſolu lorſqu'il ſe ſeroit une fois rendu maître du Païs, de faire valoir les droits du Marquis de Burgau

XXII. Entrepriſe de l'Empereur ſur la ville de Juliers.

AN. 1610.

dans l'accommodement qui ſe feroit entre les prétendans, & d'approprier ainſi à ſa Maiſon du moins une partie de cet Etat. Quoi qu'il en ſoit, il chargea ſecretement de la conduite de cette affaire, l'Archiduc Leopold Evêque de Straſbourg & de Paſſau, à qui il donna le titre de Commiſſaire Imperial. Ce Prince ſe rendit auſſi-tôt à Juliers, & dès qu'il ſe fût aſſuré de cette Capitale, l'Empereur fit publier à Cologne un Edit par lequel il déclaroit qu'il avoit mis les Etats du Duc de Juliers en ſequeſtre, & qu'en attendant la déciſion du differend, il avoit nommé l'Archiduc Commiſſaire Imperial pour les gouverner, avec ordre à tous les intereſſez de le reconnoître en cette qualité.

*Heiſſ. hiſt. de l'Emp.*

*Merc. Fran.*

*Memoires chronologiques.*

XXIII. Les Princes Proteſtans s'y oppoſent par la voie des armes.

Ce procedé de l'Empereur déplut également à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg, au Roi de France, aux Etats des Provinces-Unies, & à toute l'Union Proteſtante. Les deux premiers proteſterent contre le Mandement Imperial, & il ſe fit en même-temps à Hall en Suabe, une aſſemblée generale des Princes Proteſtans, pour y déliberer des moïens de s'oppoſer à cette nouvelle entrepriſe. Le concours y fut ſi grand de la part des Princes, des Villes Imperiales & de la Nobleſſe, qu'on y compta juſqu'à cent quarante Députez. Tous reſpiroient la guerre & la vengeance des vexations qu'ils prétendoient recevoir des Catholiques. Ainſi on ne balança pas long-temps ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Il fut réſolu d'une commune voix, de défendre le droit des deux Princes, d'aſſieger la ville de Juliers pour en chaſſer le Commiſſaire Imperial, & on regla ce que chacun fourniroit pour l'execution de ce deſſein.

L'aſſemblée héſita d'autant moins à prendre une réſolution ſi hardie, qu'elle comptoit ſur un puiſſant ſecours du Roi de France & des Provinces-Unies. Tandis qu'Henri IV. après cette longue ſuite de malheurs qui avoient déſolé la France, faiſoit goûter à ſes peuples les douceurs de la paix au dedans du Roïaume qu'il gouvernoit en pere, il veilloit au dehors avec cette même activité qu'il avoit fait admirer dans la guerre. Dès que ce Prince avoit appris le deſſein que l'Empereur paroiſſoit avoir ſur les Etats de Cleves & de Juliers, il avoit pris la réſolution de s'oppoſer à ce nouvel accroiſſement de grandeur dans une Maiſon déja trop redoutable par ſa puiſſance. Il avoit fait entrer dans ſes vûës les Etats des Païs-Bas, en leur faiſant repréſenter par le celebre Préſident Jeannin le danger dont ils alloient être menacez ſi la Maiſon d'Autriche s'établiſſoit dans un païs qui avoit juſqu'alors ſervi de rempart à leurs Provinces. Il avoit envoïé à l'aſſemblée de Hall M. de Boiſſiſe pour animer les Princes à défendre leurs droits & leur liberté. Ce Miniſtre leur avoit promis un ſecours de dix mille hommes; & la mort funeſte d'Henri IV. qu'un execrable attentat enleva alors à la France, n'empêcha pas l'execution de cette promeſſe. AN. 1610.

Mais tandis que les Princes de l'Union prenoient à Hall la réſolution d'attaquer l'Archiduc Leopold, l'Empereur déliberoit à Wirtzbourg avec les Electeurs & les Princes de ſon parti, ſur les moïens de le maintenir dans ſa commiſſion. On ne vit après ces deux aſſemblées que levées de troupes & préparatifs pour la guerre de Juliers, les Catholiques

AN. 1610.

ne pouvant ſe réſoudre à laiſſer tomber un ſi bel heritage ſous la domination des Proteſtans, & ceux-ci ne voulant pas abandonner ces nouveaux domaines à la Maiſon d'Autriche.

XXIV. La ville de Juliers eſt réduite ſous l'obéiſſance de l'Electeur de Brandebourg, & du Duc de Neubourg.

Le ſuccès de cette guerre paroiſſoit fort incertain, lorſque l'ambition inquiete de l'Archiduc Mathias donna un grand avantage aux Proteſtans par la diverſion que ce Prince fit en Hongrie & en Boheme, pour obliger l'Empereur à lui ceder ces deux Roïaumes. L'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg profiterent de la diviſion de leurs ennemis. La ville de Juliers fut aſſiegée par Maurice Prince d'Orange, & par le Prince d'Anhalt. Le Maréchal de la Châtre amena au camp un grand corps de troupes Françoiſes, compoſé de douze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, & la Ville fut tellement preſſée, qu'après ſix ſemaines de ſiege elle ſe rendit aux Princes, & ſe ſoumit avec toutes les Places de ce Duché, à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg.

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire, l. 3.*

L'Empereur ne put oppoſer à cette entrepriſe, qu'un vain titre d'inveſtiture, qu'il donna à l'Electeur de Saxe, de tous les Etats du Duc de Cleves. C'étoit la récompenſe que l'Electeur attendoit de ſon attachement au parti de la Maiſon d'Autriche. Rodolphe fit cette démarche contre l'avis de la plûpart des Princes Catholiques; mais il ajouta à cet acte une clauſe qui en ſuſpendoit l'effet; c'étoit que l'Electeur de Saxe prouveroit qu'il avoit plus de droit à cette ſucceſſion, que les autres prétendans. Il y ajouta encore d'autres conditions, ſçavoir; que l'Electeur ne feroit dans ces Provinces aucun chan-

gement en matiere de Religion, qu'il ſatisferoit aux prétentions du Duc de Nevers & du Marquis de Burgau, & qu'il païeroit les frais que l'Empereur & l'Archiduc Leopold avoient faits dans cette guerre. Frivole inveſtiture, qui n'empêcha pas que les deux Princes ne demeuraſſent en poſſeſſion d'un heritage qui étoit devenu leur conquête. AN. 1611.

XXV. Déſordres commis à Paſſau & en Boheme, par les troupes de l'Archiduc Leopold.

L'Archiduc Leopold fit cependant quelques tentatives pour ſecourir Juliers lorſqu'on l'aſſiegeoit; mais le contre-coup de cette entrepriſe retomba ſur d'autres Provinces par un effet de cette confuſion generale où étoient toutes les affaires de l'Empire, par la foibleſſe & la nonchalance du Chef. Les premiers déſordres commencerent dans le territoire de Paſſau, où l'armée aſſemblée ſous le commandement de l'Archiduc, ne recevant point de païe, ſe dédommagea par les violences & par la déſolation de la campagne. De-là paſſant juſqu'à la Capitale de Boheme, après avoir forcé & pillé quelques Villes ſur ſon paſſage, elle ſurprit la petite Prague, qui n'eſt ſeparée de la neuve & de la vieille Prague, que par la Molde. Elle y commit une infinité de déſordres que les troupes prétendoient juſtifier par le défaut de païe, & que Leopold autoriſoit par le prétexte de maintenir l'autorité de l'Empereur. *Merc. Fran.*

Il y avoit en effet pluſieurs années que le peuple & les Grands du Roïaume, également irritez des infractions continuelles qu'ils prétendoient qu'on faiſoit à leurs privileges, & du peu de liberté qu'on accordoit aux Proteſtans, rongeoient avec dépit le frein qui les retenoit. L'Empereur n'avoit ni aſſez d'habileté, ni aſſez de force pour les dompter, &

AN. 1611.

ils étoient eux-mêmes trop foibles pour ſecoüer entierement le joug. De-là naiſſoit une oppoſition continuelle entre les ſujets & le Souverain ; ſource féconde d'aigreurs & de murmures, de plaintes & de ſeditions. On crut que ce fut Rodolphe lui-même qui attira les troupes de Leopold dans le Roïaume pour châtier les peuples & s'en faire craindre ; mais ce châtiment mal entendu qu'il n'oſa point avoüer, & qui étoit en effet un vrai brigandage plûtôt qu'une execution de juſtice ſouveraine, ne ſervit qu'à irriter les peuples, & à rendre l'Empereur plus mépriſable.

Dans la neuve Prague, les Proteſtans aïant pris les armes pour s'oppoſer aux troupes de Leopold, les tournerent auſſi-tôt contre les Egliſes & les Monaſteres. Ils aſſommerent impitoïablement tous les Religieux, ils pillerent les vaſes ſacrez, foulerent aux pieds les Reliques, & traînerent ignominieuſement dans les ruës les images des Saints, tandis que l'Empereur ſpectateur preſque oiſif de ces déſordres, paſſoit les journées entieres dans ſon château avec des Peintres, des Tourneurs & des Chymiſtes. Dans la vieille Prague, les Magiſtrats moins violens ou plus reſpectez, continrent la fureur du peuple ; mais leur autorité n'auroit pas tenu long-temps contre l'emportement d'une populace mutinée, ſi l'Archiduc Mathias qui étoit alors en Hongrie, n'étoit accouru promptement avec une armée, pour délivrer la Ville, & y rétablir le calme.

XXVI. L'Archiduc Mathias délivre Prague.

Ce Prince qui vouloit mettre encore ſur ſa tête la Couronne de Boheme, avec celle de Hongrie qu'il avoit déja enlevée à Rodolphe, prenoit hau-

tement dans toutes les occaſions la protection de ces peuples contre leur Souverain. A ſon approche, l'Empereur ſurpris de la promptitude de ſa marche & du grand nombre de ſes troupes, & appréhendant les ſuites funeſtes du choc de deux armées dans une même Ville, ſe hâta de congedier les troupes de Leopold. Elles firent encore de grands ravages dans leur retraite, & porterent dans les Provinces le carnage, les incendies & la déſolation. Mais enfin Mathias après avoir pacifié la Capitale, vint à bout de faire ſortir du Roïaume cette armée de bandits, qui laiſſa cependant par-tout après elle les plus triſtes marques de ſa cruauté.

AN. 1612.

*Heiſſ. Mercure François.*

XXVII. Mathias eſt couronné Roi de Boheme, & enſuite Empereur.

Jamais ſervice ne fut mieux païé que celui que Mathias rendit en cette occaſion à un peuple opprimé. La Couronne de Boheme depuis long-temps l'objet de ſon ambition, fut le prix de ſon zele. Rodolphe auſſi peu capable de la conſerver, qu'il étoit peu digne de la porter, ſe laiſſa pour la ſeconde fois dépouiller preſque ſans réſiſtance ; & étant mort quelques mois après, Mathias déja ſi puiſſant par l'acquiſition de deux Roïaumes, eut encore le crédit de ſe faire élire Empereur, réüniſſant ainſi dans ſa perſonne toute la dépouille de ſon frere.

Alors ſon ambition n'aïant plus rien à déſirer, fit place auſſi-tôt au zele de la Religion. Il ceſſa de diſſimuler avec les Proteſtans, & après les avoir menagez pour devenir leur maître, il voulut leur faire ſentir qu'il l'étoit. Mais il ne fut pas long-temps à s'appercevoir que ſon changement les irritoit d'autant plus qu'ils avoient plus compté ſur

AN. 1613.

ſon indulgence. Car dans deux Dietes qu'il convoqua à Ratiſbonne & à Lintz pour obtenir des ſecours contre Betlem-Gabor Prince de Tranſilvanie qui faiſoit de fréquentes irruptions dans la Hongrie, les Proteſtans eurent l'adreſſe d'éluder toutes ſes propoſitions, & de rendre ces deux Dietes inutiles.

XXVIII. L'Electeur de Brandebourg entreprend ſur les droits du Duc de Neubourg, lequel ſe fait Catholique.

La conteſtation ſur la ſucceſſion de Cleves & de Juliers, étoit alors plus animée que jamais. L'Electeur de Brandebourg ennüié de partager la poſſeſſion de ces Etats, fit faire par ſes Officiers quelques entrepriſes contraires aux droits du Duc de Neubourg. Ce Prince après avoir fait inutilement ſes plaintes & ſes oppoſitions, uſa de répreſailles, & inſenſiblement les choſes s'aigrirent à un tel point, que ſans en venir cependant à une guerre déclarée, chacun des deux Princes emploïa ſes armes & celles de ſes Alliez à ſe fortifier dans les Places qu'il occupoit, & à ſurprendre celles de ſon adverſaire. L'Electeur de Saxe faiſant auſſi valoir de ſon côté l'inveſtiture qu'il avoit reçûe de l'Empereur Rodolphe, obtint de l'Archiduc Albert Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Eſpagne, la poſſeſſion de l'Hôtel de Cleves dans la ville de Bruxelles, & de tous les Fiefs dépendans du Comté de Ravenſtein. L'Electeur de Brandebourg voulut ſurprendre Duſſeldorp; mais il manqua ſon coup. Les Provinces-Unies s'emparerent de Juliers ſous prétexte de tenir cette Place en ſequeſtre, & en effet pour l'aſſurer à l'Electeur de Brandebourg. Le Duc de Neubourg ſe ſaiſit de ſon côté de pluſieurs Places dans le Duché de Bergh; & comme ſon competiteur avoit mis dans ſes interêts la République des Provinces-Unies,

il

il chercha auſſi un appui dans l'alliance qu'il fit avec la Maiſon de Baviere, en épouſant la Princeſſe Madelaine, ſœur du Duc Maximilien & de l'Electeur de Cologne. Il fit plus quelques mois après; car il abjura le Lutheraniſme, & rentra dans l'obéïſſance de l'Egliſe Romaine. Par-là il s'aſſura le ſecours de la ligue Catholique, la protection de l'Empereur, & ſur-tout l'appui de la Couronne d'Eſpagne qui le ſervit efficacement. AN. 1613.

XXIX. L'Eſpagne & les Provinces-Unies, prennent partidans la guerre de Juliers.

Les Eſpagnols & les Hollandois avoient par des vûës tout oppoſées un interêt égal à ſe rendre maître de quelques Places fortes dans les Duchez de Cleves & de Juliers : les premiers pour conſerver la liberté du paſſage aux ſecours qui leur venoient d'Allemagne, les ſeconds pour mettre de ce côté-là une barrierre entr'eux & la maiſon d'Autriche. La treve de douze ans concluë entre l'Eſpagne & la République depuis 1609. aïant ſuſpendu toutes les hoſtilitez dans les Païs-Bas, les deux partis eurent la liberté de porter leurs armes dans ces Provinces voiſines. D'un côté le Marquis de Spinola & de l'autre le Prince d'Orange Henri-Frideric ſe ſaiſirent de pluſieurs Places, l'un ſous le nom du Duc de Neubourg, l'autre ſous celui de l'Electeur de Brandebourg. Ils firent ainſi ſentir aux peuples tous les maux de la guerre ſous prétexte de leur donner la paix, & dépouillerent les deux Princes en affectant de vouloir les rétablir : triſte condition des peuples dont la ſouveraineté eſt en litige, & des Princes qui ſont obligez d'avoir recours à des protecteurs trop puiſſans.

Comme ces mouvemens ne ſe faiſoient ſentir

AN. 1618.

qu'à l'une des extrémitez de l'Empire, l'Allemagne jouiſſoit encore d'une aſſez grande tranquillité lorſque la révolte des Proteſtans de Boheme replongea les peuples dans un abîme de malheurs, dont tous les troubles paſſez n'avoient été que le prélude. On oublia la guerre de Juliers pour donner toute ſon attention à la nouvelle ſcene qui ſe préparoit ; & l'interêt particulier des prétendans fut abſorbé dans l'interêt general que toute l'Allemagne prit à cette grande affaire. Une étincelle cauſa ce furieux incendie, dont par un progrès inſenſible toute l'Europe fut enfin embraſée. Depuis cette fatale époque juſqu'à la paix de Weſtphalie, on compta trente années d'une guerre ſanglante & opiniâtre, qu'une négociation de dix ans pût à peine terminer, & qui va faire la principale matiere de cette Hiſtoire.

XXX. Troubles de Boheme.

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire.*

*Merc. François.*

*Pufendorf. rerum Suecic. l. 1. & alii.*

*Lotychius rerum German. l. 1.*

*Memoires chronologiques.*

Rodolphe avoit accordé aux Proteſtans de Boheme un Edit qui leur donnoit la liberté de profeſſer publiquement leur Religion, de bâtir des Temples, & d'établir des Colleges. Enſuite de cet Edit, les Catholiques entrant dans les ſentimens de leur Souverain, avoient fait avec les Proteſtans une tranſaction par laquelle ils avoient reglé de concert tout ce qui concernoit l'exercice des deux Religions. Le motif de cette tranſaction étoit d'éviter les troubles ; & en effet, les deux partis vêcurent en bonne intelligence pendant pluſieurs années. Mais les Catholiques ſous un Roi de leur créance ne pouvoient pas manquer d'être plus favoriſez que les Proteſtans. Ils occupoient les premieres Charges du Roïaume, ils avoient ſeuls la confiance du Prince ;

comme ils étoient les plus anciens, ils étoient en poſſeſſion de tous les biens eccleſiaſtiques, ils étoient accréditez & floriſſans, tandis que les Proteſtans étoient haïs, ſuſpects & éloignez de la ſource des graces. AN. 1618.

Cette ſituation, toute déſagréable qu'elle étoit, leur avoit d'abord paru aſſez douce. Ils ſe croïoient trop heureux qu'on voulût les tolerer. Mais bientôt la comparaiſon qu'ils firent de leur état à celui des Catholiques, leur fit regarder ceux-ci comme des tyrans inſupportables. Leur mécontentement ne fut pas long-temps ſecret. Ils murmurerent, ils ſe plaignirent, ils menacerent. On mépriſa leurs plaintes & leurs menaces. Les choſes en vinrent au point qu'il ne leur falloit plus qu'une occaſion & un chef pour lever l'étendart de la révolte, & ils trouverent bien-tôt l'un & l'autre.

XXXI. Origine des troubles.

Les Proteſtans aïant fait bâtir un Temple ſur les terres de l'Abbé de Brunaw, & un autre dans le Village de Cloſtergrab qui dépendoit de l'Archevêque de Prague, l'Abbé s'y oppoſa par la voie de l'autorité Imperiale, & l'Archevêque par voie de fait, en le faiſant auſſi-tôt démolir. La queſtion conſiſtoit à ſçavoir ſi l'Edit de Rodolphe, qui permettoit aux Proteſtans de bâtir des Temples, leur permettoit d'en bâtir ſur des fonds appartenans aux Egliſes Catholiques. Les Proteſtans la voulurent décider eux-mêmes en leur faveur.

Comme ils étoient en grand nombre dans le Roïaume, ils s'aſſemblerent dans la Capitale en forme d'Etats. Le Comte de Thurn ou de la Tour, y parut un des plus ardens. Il avoit de la naiſ-

AN. 1618.

ſance, de grands biens, du courage & de l'habileté, avec beaucoup d'ambition propre à faire valoir tous ces avantages. Il eſt rare que des hommes de ce caractere aïent un véritable zele de Religion ; mais il eſt aſſez ordinaire qu'ils en affectent beaucoup pour mieux couvrir leur politique & leurs deſſeins ambitieux ; & comme dans les partis ce ſont les plus emportez qui s'y font conſiderer, le Comte témoigna une paſſion ſi ardente de vanger ſa Secte, que tous les Proteſtans le reconnurent pour leur Chef. Il les exhorta à ſecoüer le joug honteux auquel ils étoient depuis ſi long-temps indignement aſſervis : les Miniſtres ſeconderent ſon zele par des diſcours ſeditieux & le peuple malheureuſement ſéduit s'anima par le chant des pſeaumes à la révolte & à la guerre civile.

XXXII. Attentat des Proteſtans de Boheme révoltez.

Dès le lendemain de cette délibération, le Comte de la Tour voulant ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ou voulant peut-être ôter au peuple toute eſperance de pardon en rendant l'Empereur irréconciliable avec la nation, après avoir traverſé la Ville à cheval avec les principaux des rebelles, ſuivis de quelques hommes bien armez, monta à la ſalle du Conſeil d'Etat où les Conſeillers étoient alors aſſemblez. Il leur préſenta les plaintes des Proteſtans : il y mêla des reproches & des menaces, & expoſa leurs demandes avec beaucoup de hauteur, comme un homme qui ne vouloit pas être refuſé. Le Préſident du Conſeil nommé Slabata, indigné de ſon audace, au lieu de ſatisfaire à ſes demandes ; le menaça de la colere de l'Empereur. Le Comte Martinitz un des Conſeillers, lui répondit avec la

même force. Auſſi-tôt les rebelles ſe jettent ſur ces deux Magiſtrats, & par un horrible attentat dont l'Hiſtoire de Boheme fourniſſoit déja un exemple ſous le regne de Vinceſlas, les précipitent par les fenêtres avec Philippe Fabrice Secretaire du Conſeil. Tous les Hiſtoriens remarquent que par le plus heureux de tous les hazards, ſi ce ne fut pas une providence particuliere, ces trois hommes étant tombez ſur un tas de fumier, ne reçûrent aucun mal de leur chûte, quelque élevée que fût la fenêtre d'où on les avoit précipitez, & qu'ils furent encore aſſez heureux pour ſe ſauver au travers d'une grêle de mouſquetades qu'on leur déchargea de toutes parts. AN. 1618.

Le bruit d'une action ſi hardie aïant conſterné toute la Ville, le Comte de la Tour ſuivi de ſa troupe, parcourut les ruës à cheval, & pour calmer les divers mouvemens que ſon entrepriſe cauſoit dans les eſprits, il aſſura le peuple qu'il n'avoit rien fait que pour le bien de l'Etat, & que l'Empereur approuveroit tout ce qui s'étoit paſſé. Il s'aſſura en même tems du château, & obligea tous les habitans de la Ville à prêter ſerment de fidelité aux Etats. Ceux-ci s'aſſemblerent, créerent trente Directeurs pour adminiſtrer ſouverainement toutes les affaires du Roïaume, & prirent la réſolution de lever une armée pour s'oppoſer, diſoient-ils, aux ennemis de Dieu, de la Religion, & des Edits de Sa Majeſté Imperiale. C'eſt ainſi qu'ils appelloient les Catholiques, tandis qu'ils ſe qualifioient de ſujets fideles & ſoumis.

XXXIII. L'Empereur écrit

Si l'Empereur Mathias avoit eu pour conſerver

AN. 1618.

inutilement aux Etats de Boheme.

ſes Etats autant d'activité qu'il en avoit fait paroître pour les acquerir, il auroit apparemment prévenu les ſuites funeſtes de cette émeute. Mais à la premiere nouvelle qu'il reçut de la ſédition, au lieu d'aſſembler promptement tout ce qu'il avoit de troupes pour arrêter les premiers efforts des conjurez, il ſe contenta d'adreſſer aux rebelles des Lettres, des Edits, des Declarations, tantôt pour leur faire des menaces impuiſſantes, tantôt pour les exhorter avec douceur à rentrer dans leur devoir, leur offrant ainſi leur pardon avant que de s'être mis en état de les punir. Ce procedé foible & timide, porta les derniers coups à ſon autorité déja mourante, & ne ſervit qu'à raſſurer les eſprits encore mal affermis dans leur révolte. Les rebelles publierent de leur côté des Manifeſtes & des Apologies, & ce qu'il y eut en cela de plus ſingulier, c'eſt que tandis qu'ils publioient que leur deſſein n'étoit que de rendre leur condition égale à celle des Catholiques, ils exclurent abſolument ceux-ci de toutes les Charges, ils empriſonnerent les uns, confiſquerent les biens des autres, & s'emparerent des principales Egliſes.

*Lotychius rerum German. l. 1. Heiſſ. Merc. Franc.*

L'Archiduc Ferdinand couſin de l'Empereur & des Archiducs Albert & Maximilien, avoit été dès l'année précedente couronné Roi de Boheme avec l'applaudiſſement de tous les Etats du Roïaume, & du conſentement des Archiducs, leſquels n'aïant point d'enfans, non plus que l'Empereur, vouloient réünir dans ſa perſonne tous les biens de la Maiſon d'Autriche. C'étoit ſon domaine que les rebelles de Boheme attaquoient, & il ſembloit que ce fût à lui à le défendre. Mais ce Prince étoit alors occupé à ſe

faire couronner Roi de Hongrie, comme il le fut en effet avec beaucoup de ſolemnité; mais avec aſſez peu de fruit, puiſque la Hongrie ne tarda pas à ſuivre l'exemple de la Boheme. L'Empereur étoit d'ailleurs ſi jaloux de ſon autorité, qu'en cedant à Ferdinand les Roïaumes de Boheme & de Hongrie, il avoit exigé pour condition qu'il en conſerveroit juſqu'à ſa mort les droits de Souveraineté. Il n'en joüit cependant pas comme il l'avoit eſperé. AN. 1618.

XXXIV. Les rebelles ſe préparent à la guerre.

Le Comte de la Tour profita du temps qu'on lui laiſſoit pour ſe mettre en état de ſoutenir ſon entrepriſe, & fit dans cette occaſion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un habile General. Il aſſembla de toutes parts de bonnes troupes dont il fit un corps d'armée. Il mit des garniſons dans les Places qui pouvoient ſe défendre. Il chaſſa tous les ſoldats & les Officiers ſuſpects. Il fit occuper tous les paſſages, établit des magaſins, amaſſa de groſſes ſommes d'argent pour païer les troupes, écrivit à tous les Princes Proteſtans pour leur demander du ſecours, & diſpoſa tout pour une vigoureuſe défenſe. Krumlaw & Budeweiſſ, ſont deux Places fortes ſur la Molde, & un paſſage important pour entrer de la haute-Autriche dans la Boheme. Le Comte de la Tour entreprit de fermer cette entrée aux Imperiaux, en s'emparant de ces deux Villes qui tenoient pour l'Empereur. Il força Krumlaw; & après beaucoup de menaces & de ſollicitations inutiles pour ébranler la fidelité des habitans de Budeweiſſ, il aſſiegea la Place, avec toutes ſes forces; mais la valeur des aſſiegez, égale à leur fidelité, repouſſa tous ſes efforts, & donna à l'Empereur le tems de les ſecourir.

AN. 1618.

Ce Prince voïant les progrès des rebelles, ſe hâta enfin de lever des troupes. Le fameux Comte de Bucquoy qui s'étoit déja ſi ſouvent ſignalé dans les guerres de Flandres, vint des Païs-Bas pour commander l'armée Imperiale. Il avoit ſous lui le Comte de Dampierre qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de Hongrie & de Veniſe, le Comte de Bucheim & quelques autres Officiers de réputation. Les troupes Imperiales étoient déja prêtes à marcher, lorſque l'Empereur toujours ſemblable à lui-même, voulut encore tenter la voïe de la douceur. Il écrivit aux Etats Proteſtans de Boheme, pour les avertir qu'il avoit les armes à la main, que ſon armée étoit prête d'entrer en action, & qu'elle n'attendoit que le ſignal pour leur faire éprouver les plus rigoureux effets de ſa juſte vangeance, s'ils n'aimoient mieux s'abandonner à ſa clemence en ſe remettant dans leur devoir.

XXXV. Expedition du Comte de Dampierre, & du Comte de Bucquoi en Boheme.

En effet, les rebelles aïant mepriſé ces menaces, le Comte de Dampierre entra auſſi-tôt dans la Boheme à la tête d'un corps d'armée, & après avoir pris quelques Places, & entr'autres Biſtritz, il obligea le Comte de la Tour d'abandonner le ſiege de Budeweiſſ. C'étoit-là le principal deſſein du Comte de Dampierre; cependant il s'avança juſqu'à Neuhauſſ dont il brûla les Fauxbourgs, & il fit dans toute ſa marche de grands ravages qui déſolerent les peuples. Mais la diſette de vivres l'obligea de ſe retirer. Il perdit même dans ſa retraite une partie de ſes troupes.

*Mercure François. Lotychius.*

Le Comte de Bucquoy entra à ſon tour dans le Roïaume par la frontiere de Moravie. Il ſe rendit maître

maître de Teutſbrodt & de quelques autres Places. Son deſſein étoit de s'avancer juſqu'à Prague, prévenu de l'opinion que les rebelles n'avoient que de mauvaiſes troupes mal diſciplinées qui n'oſeroient pas tenir la campagne devant ſa petite armée. Mais il éprouva bien-tôt le contraire ; car il rencontra l'armée des Proteſtans partagée en deux corps, & rangée en bel ordre ſur les deux bords de la Molde. Etonné du nombre & de la contenance fiere des ennemis, il n'oſa hazarder une bataille, ni s'engager plus avant dans le païs. Il changea ainſi ſon premier deſſein, & ſe vit réduit à ſe retrancher ſous le canon de Budeweiſſ, en attendant que le Comte de Dampierre lui amenât de Vienne un nouveau renfort. AN. 1618.

XXXVI. Obſtination des rebelles.

Cependant les Etats de Boheme voïant par cette premiere expedition que les menaces de l'Empereur n'étoient plus des menaces vaines & impuiſſantes, commencerent enfin à redouter le peril lorſqu'ils le virent de plus près. Quelque peu heureuſe qu'eut été juſqu'alors la premiere tentative des Imperiaux, les rebelles jugeoient aiſément que lorſque l'Empereur auroit réüni toutes ſes forces, la partie ne ſeroit plus égale. Ils voïoient déſormais leur patrie expoſée au fer & au feu, aux ravages des ennemis, & peut-être aux diſſenſions domeſtiques. L'exemple des Païs-Bas n'avoit rien qui pût les raſſurer, puiſque cette République ne devoit le ſuccès de ſa révolte qu'à l'éloignement de l'Eſpagne, au lieu que la Boheme étoit contiguë aux Etats heréditaires de l'Empereur, qui pouvoit, quand il voudroit, envoïer de nombreuſes armées juſqu'aux

AN. 1618.

portes de leur Capitale. S'ils comptoient ſur les ſecours de quelques Princes Proteſtans, ils n'avoient pas moins à craindre des Princes Catholiques. Dans cette fâcheuſe ſituation ils auroient ſouhaité un accommodement ; mais ils ne pouvoient penſer ſans horreur aux conditions qu'il faudroit ſubir pour ſe réconcilier avec un Souverain ſi juſtement irrité. Il ne leur reſtoit donc plus d'autre reſſource que de trouver dans leur courage de quoi ſuppléer à leur foibleſſe. Ils s'animerent mutuellement à une vigoureuſe défenſe pour ne pas ſurvivre à la liberté de leur patrie. Ils implorerent le ſecours de l'Electeur de Saxe, de l'Electeur Palatin, des Etats de Sileſie, & de tous ceux qu'ils crurent pouvoir s'intereſſer à leur querelle. Ils écrivirent en même temps à l'Empereur avec quelque apparence de ſoumiſſion, le conjurant de ne pas porter les choſes à l'extrémité, & le menaçant indirectement de venger ſur les Eccléſiaſtiques & ſur les Monaſteres toutes les executions violentes que ſon armée feroit dans leurs Provinces. Ils écrivirent auſſi au Roi Ferdinand & à l'Archiduc Maximilien, pour les prier de défendre leur cauſe auprès de l'Empereur. Les Etats d'Autriche qui depuis l'origine des troubles favoriſoient ſecretement les rebelles par un effet de leur haine commune pour des Souverains Catholiques, intercederent pour eux, & repréſenterent à l'Empereur qu'il n'y avoit qu'à perdre pour lui dans la réſolution qu'il avoit priſe de porter la guerre dans un Roiaume qui lui appartenoit ; que les peuples réduits au déſeſpoir éliroient un Roi étranger, & qu'il devoit craindre une révolution

pareille à celle des Païs-Bas, que la ſeverité du Duc d'Albe & la rigueur inflexible du Conſeil d'Eſpagne avoient fait perdre à cette Monarchie. Les Princes de l'Union Proteſtante lui écrivirent à peu près dans les mêmes termes, de ſorte que l'Empereur preſſé par tant d'endroits, & encore plus par l'inclination qu'il avoit pour la paix, offrit d'écouter les propoſitions des Etats de Boheme, pourvû qu'ils commençaſſent par déſarmer. Il nomma enſuite des arbitres & marqua la ville de Pilſen pour le lieu des conferences. AN. 1618.

Mais les Proteſtans rejetterent la propoſition du déſarmement comme un piege qu'on leur tendoit. Ils refuſerent également d'envoïer leurs Députez à Pilſen, parce que c'étoit une Ville toute Catholique, & qu'ils craignoient, diſoient-ils, qu'on ne profitât de l'abſence de leurs Directeurs pour ſurprendre leurs Villes, comme le Comte de Dampierre avoit récemment ſurpris Kemnitz. Ainſi s'évanouirent les premieres eſpérances qu'on avoit conçûes de la paix.

XXXVII. Les Proteſtans de Boheme reçoivent des ſecours de divers Princes.

Les ſecours que les Etats de Boheme recevoient alors de divers endroits leur enfloient le courage. Les Etats de Sileſie firent avec eux un traité de Confederation. La Moravie ſe diſpoſoit à en faire autant. Les Provinces-Unies leur promirent des troupes & de l'argent. Le Comte de Hohenloë leur amena des levées qu'il avoit faites dans le Duché de Brunſwick. Le Marquis de Jagerndorff vint fortifier leur armée avec un corps de troupes, & on en vit bientôt arriver un autre ſous la conduite du brave Comte de Mansfeldt, ſi celebre dans cette Hiſtoire par ſes *Ibid.*

AN. 1618.

divers exploits. Il étoit bâtard de Pierre Erneſt de Mansfeldt Gouverneur de Flandre & du Duché de Luxembourg. Après avoir ſervi la Maiſon d'Autriche ſous Charles ſon frere en Hongrie, & ſous l'Archiduc Leopold en Alſace, il avoit fait la guerre dans le Milanez pour le Duc de Savoye contre l'Eſpagne, après quoi ce Duc l'avoit mis en état par ſes liberalitez de paſſer en Allemagne avec un corps de deux mille hommes. Les Princes de l'Union Proteſtante à qui il offrit ſes ſervices, l'envoïerent auſſitôt en Boheme, & à peine y fut-il arrivé que les Etats le chargerent d'une entrepriſe importante, qui étoit le ſiege de Pilſen.

XXXVIII. Le Comte de Mansfeldt aſſiege Pilſen, & s'en rend le maître.

Cette Ville qui eſt une des plus belles & des plus conſiderables de la Boheme, eſt ſituée vers les frontieres de ce Roïaume & celles de Baviere au confluent des rivieres de Wate & de Mitza, qui coulent aux pieds de ſes remparts. Elle étoit d'ailleurs aſſez bien fortifiée pour ce temps-là; mais elle tiroit ſa principale force du courage de ſes habitans, qui ſe glorifioient d'avoir ſoutenu un ſiege de dix mois contre Ziſca ce fameux Chef des Huſſites en 1423. L'importance de la Place, & les richeſſes que les Catholiques des environs y avoient apportées de toutes parts comme dans un lieu ſûr, animoient également les uns à attaquer, & les autres à ſe bien défendre. Les aſſiegez brûlerent eux-mêmes les magnifiques Fauxbourgs qui faiſoient un des plus beaux ornemens de leur Ville, faiſant connoître par-là aux aſſiegeans la réſolution où ils étoient de ſe défendre juſqu'à l'extrémité.

Cependant l'Empereur allarmé de cette entre-

priſe écrivit de nouveau aux Etats de Boheme pour leur ordonner de l'abandonner. Le duc de Baviere fit la même choſe avec auſſi peu de ſuccès; car Mansfeldt eut ordre de continuer le ſiege. Dès qu'il eut fait brêche à la muraille, il ſomma les habitans de ſe rendre en leur offrant de bonnes conditions; & ceux-ci les aïant rejettées avec fierté, il dreſſa deux nouvelles batteries qui firent une ſeconde brêche encore plus grande que la premiere. Mais les habitans la réparerent tout découragez qu'ils étoient par la mort de leur Gouverneur Felix Dornham, qui avoit été emporté d'un coup de canon. Mansfeldt irrité d'une ſi opiniâtre réſiſtance, tourna ſes batteries contre un Palais que l'Empereur avoit fait bâtir ſur les murailles de la Ville. Il y fit encore une grande brêche: les ſoldats y monterent avec des échelles, & s'y logerent enfin malgré les efforts des aſſiegez. Alors ceux-ci naïant plus d'autre eſperance que de vendre leur vie bien cher, ſe raſſemblerent dans la grande Place de la Ville, pointant du canon aux avenuës des ruës par où les ennemis pouvoient venir à eux. Les Proteſtans n'oſant les attaquer à découvert, percerent de maiſon en maiſon pour arriver juſqu'à la Place. Mais les habitans les arrêterent encore en mettant le feu à quelques maiſons ſur leur paſſage. Toute la ville alloit être embraſée, & les habitans enſevelis dans ſes cendres, ſi la vûë d'une ſi funeſte déſolation n'avoit émû de pitié les ennemis mêmes. Le Comte de Mansfeldt offrit aux habitans la vie, les biens & la liberté, à condition qu'ils feroient ſerment aux Etats de Boheme. La

AN. 1618.

*Lotychius. Merc. Franc.*

AN. 1618.

condition fut acceptée, & Mansfeldt prit poſſeſſion de la Ville au nom des Etats.

XXXIX. Continuation de la guerre.

Pendant le ſiege de Pilſen, le Comte de Bucquoy tenta inutilement de ſurprendre Neuhauſſ. Il craignit de ſe laiſſer ſurprendre lui-même par le Comte de la Tour, qui pouvoit en vintg-quatre heures venir tomber ſur lui avec une armée fort ſuperieure depuis la jonction des troupes que les Sileſiens avoient envoïées aux ſecours des Etats de Boheme. Il fut ainſi obligé de rentrer dans ſes retranchemens près de Budeweiſſ, où il ne put pas même demeurer en ſûreté : car le Comte de la Tour après avoir repris toutes les Places dont le Comte de Dampierre s'étoit rendu maître l'année précedente, marcha droit au camp des Imperiaux pour les attaquer dans leurs retranchemens. Ceux-ci ne jugerent pas à propos de l'attendre, & après de vives eſcarmouches, ils ſe retirerent avec beaucoup de peine ſous les ramparts de Budeweiſſ.

Le Comte de la Tour n'en demeura pas-là ; car voïant depuis la priſe de Pilſen toute la Boheme ſoumiſe aux Etats, il eut la hardieſſe d'aller porter la guerre dans l'Autriche juſqu'à neuf milles de Vienne, où ſon approche répandit la terreur. Mais toute cette expedition ſe termina à des ravages & à un grand butin avec lequel il s'en retourna.

XL. Mort de Mathias. Ferdinand II. lui ſuccede.

Telle étoit la ſituation des affaires lorſque l'Empereur Mathias mourut après avoir perdu depuis ſon élevation à l'Empire une partie de la gloire qu'il avoit acquiſe auparavant, ſur-tout dans la guerre qu'il avoit faite aux Turcs en Hongrie. Ferdinand

deſigné Roi de Boheme & de Hongrie ſucceda à tous ſes droits ſur ces deux Roïaumes. Il étoit déja devenu Adminiſtrateur de deux Autriches par la ceſſion que lui en avoit faite l'Archiduc Albert. Il étoit deſormais le chef de la branche d'Autriche Allemande, & il ſe flattoit avec raiſon de réunir encore à tant de glorieux titres celui d'Empereur. Jamais la fortune n'ouvrit à l'ambition une carriere plus brillante, & ne lui ſuſcita en même temps plus d'obſtacles. Archiduc d'Autriche, Roi de Boheme & de Hongrie, appellé à l'Empire par les ſuffrages des Electeurs, & digne de tous ces titres par ſon habileté, ſa ſageſſe, ſon zele pour la Religion, ſa pieté, & beaucoup d'autres grandes qualitez qui brilloient dans ſa perſonne, Ferdinand ſe vit diſputer tous ſes droits, & fut obligé de conquerir ce que ſon merite, ſa naiſſance & les Loix lui donnoient inconteſtablement. AN. 1619.

XLI. La Boheme refuſe de reconnoitre Ferdinand.

La guerre de Boheme fut la premiere affaire qui l'occupa. Dans le deſir de pacifier des troubles ſi funeſtes, il écrivit aux Etats de Boheme pour les exhorter à mettre bas les armes, leur offrant une ſuſpenſion avec la confirmation de leurs privileges. C'étoit pour ces peuples une occaſion favorable de rentrer dans leur devoir, ſi moins enyvrez de leurs ſuccès, ils avoient été capables de craindre les ſuites de leur obſtination. Mais au lieu de répondre aux lettres de Ferdinand, ils s'en plaignirent à tous les Princes de l'Empire, & ſur-tout du terme d'heritier de Boheme que ce Prince y prenoit. Car ils prétendoient que le Roïaume étoit électif, & que les Etats avoient droit d'élire leur Roi. Ferdinand ſoutenoit

*Merc. Franc.*

AN. 1619.

au contraire, qu'ils n'avoient ce droit que lorſqu'il n'y avoit plus d'heritier mâle ni femelle de la branche Roïale de Boheme: or ils n'étoient point dans ce cas, puiſqu'il deſcendoit en ligne directe d'Anne, heritiere de Boheme & de Hongrie.

XLIII. L'Autriche, la Sileſie, la Moravie & la Luſace ſe ſoulevent contre Ferdinand.

Ferdinand ne fut pas plus heureux dans la ſommation qu'il fit aux Etats d'Autriche de venir lui prêter le ſerment ordinaire de fidelité : car il n'en reçut d'autre réponſe, ſinon que dans la confuſion où étoient les affaires de l'Empire, il leur falloit du temps pour déliberer ſur une ſi grande affaire. Le veritable motif de ce refus étoit que les Etats d'Autriche avoient formé ſecretement le deſſein de s'unir avec la Boheme.

L'eſprit de révolte comme un mal contagieux, s'étoit répandu de proche en proche dans tous les Etats hereditaires de la Maiſon d'Autriche. La Boheme allarmée des grands préparatifs que Ferdinand faiſoit pour la dompter, n'avoit d'autre reſſource que de lui ſuſciter de nouveaux ennemis, à meſure qu'il augmentoit ſes forces. Tandis que le Comte Louis de Naſſau qui s'étoit fait Catholique, amenoit des Païs-Bas à Vienne une armée de dix mille hommes, la Boheme travailloit avec ſuccès à engager dans ſa querelle les divers Etats qui l'environnent. La Sileſie, la Moravie, la Luſace & enſuite la Hongrie réſolurent de ſuivre ſon exemple & ſa fortune. Le ſoulevement fut general & accompagné de tous les deſordres qui en ſont la ſuite neceſſaire.

XLIII. Deſordres commencent.

Les Proteſtans de Moravie n'oſant cependant pas encore lever le maſque, le Comte de la Tour marcha

à

à leur ſecours, & alla ſe preſenter devant Brinn. Son arrivée fut le ſignal de la révolte. Les rebelles dépoſerent tous les Magiſtrats Catholiques. Ils retinrent le Cardinal Ditrichſtein Gouverneur de la Province priſonnier dans ſa maiſon, avec tous les Officiers du Roi Ferdinand. Ils obligerent toute la Province à ſuivre leur exemple, & après avoir proteſté, comme les Etats de Boheme, que leur deſſein n'étoit que d'égaler leur condition à celle des Catholiques, ils s'emparerent de toute l'autorité, pillerent les Egliſes, tirerent les Religieuſes de leurs Monaſteres, & commirent une infinité de profanations & de déſordres qu'ils couronnerent par un acte d'Union avec la Boheme. Les choſes ſe paſſerent avec moins d'emportement dans les autres Provinces; mais on y refuſa par tout également de reconnoître l'autorité de Ferdinand, & l'Archiduc Charles frere de ce Prince & Evêque de Breſlau en Sileſie, fut contraint d'aller chercher un azile auprès du Roi de Pologne ſon beau-frere.

AN. 1619. mis par les Proteſtans de Moravie.

L'audace des rebelles s'accrut avec leurs forces. Le Comte de la Tour ne trouvant rien dans la Boheme qui lui réſiſtât, excepté la ſeule place de Budeweiſſ qui étoit défenduë par le Comte de Bucquoy, entra pour la ſeconde fois dans la baſſe-Autriche, & comptant un peu trop ſur des intelligences qu'il avoit dans Vienne, il oſa mettre le ſiege devant cette Capitale où Ferdinand étoit alors en perſonne. Mais tandis qu'il attendoit inutilement l'effet de ſes intelligences, le Comte de Bucquoy profitant de ſon éloignement, ſortit ſans bruit de ſes retranchemens, & tomba ſi à propos ſur les troupes que

XLIV. Le Comte de la Tour aſſiege Vienne ſans ſuccès, & le Comte de Bucquoy défait Mansfeldt.

AN. 1619.

commandoit le Comte de Mansfeldt, qu'après avoir enlevé un quartier, il mit toute l'armée ennemie en fuite, fit quatorze cens priſonniers, & ſe rendit enſuite maître de pluſieurs fortereſſes. Mansfeldt entraîné par les fuïards, porta à Prague l'alarme & la terreur. Les Directeurs effraïez rappellerent auſſi-tôt le Comte de la Tour, & firent travailler inceſſamment aux fortifications de la Ville, croïant déja voir l'ennemi aux portes.

Mais le Comte de Bucquoy trop ſage pour s'engager dans une entrepriſe ſi temeraire avec le peu de troupes qu'il avoit, ne crut pas même devoir attendre l'arrivée du Comte de la Tour. Il ſe retira dans ſon camp de Budeweiſſ, & s'y retrancha ſi bien, que le Comte de la Tour aïant raſſemblé toutes les forces de la Boheme, ſe contenta de lui preſenter la bataille, ſans oſer entreprendre de l'y forcer. Ainſi après avoir repris quelques Places, ce Comte retourna à Prague pour y être preſent à l'acte de Confédération que les Députez de Sileſie, de Moravie, & de Luſace y ſignerent ſolemnellement pour leur défenſe commune.

XLV. Ferdinand II. eſt couronné Empereur.

*Lotychius. Mercure François. Heiſſ.*

Si Ferdinand ne ſe mit pas plûtôt en état d'arrêter les progrès de la révolte, c'eſt qu'il étoit alors occupé d'un ſoin plus preſſant, qui étoit de s'aſſurer la Couronne Imperiale, bien réſolu de réparer après cela toutes ſes pertes. Il ſe rendit donc à Francfort en qualité de Roi de Boheme, avec les Electeurs. Comme ceux-ci lui avoient déja deſtiné leurs ſuffrages, les déliberations ne ſe tinrent que pour la forme. Les Etats de Boheme envoïerent cependant des Députez à l'Aſſemblée, pour s'oppoſer au titre

qu'y prenoit Ferdinand; mais tous les Electeurs Catholiques & Proteſtans n'eurent aucun égard à leur oppoſition, & ne voulant pas même qu'ils paruſſent dans l'Aſſemblée ni dans la ville de Francfort, on les fit avertir de ne pas ſe préſenter, afin de s'épargner à eux-mêmes la honte d'un affront. On ne fit pas plus d'attention aux inſtances qu'ils firent pour empêcher que l'élection ne tombât ſur Ferdinand, & l'Electeur Palatin partagea ce chagrin avec eux. Ce Prince avoit déja de grandes liaiſons avec les Etats de Boheme, ſoit parce qu'il étoit le Chef de l'Union Proteſtante, ſoit parce que les Rebelles le regardant comme le plus redoutable adverſaire qu'ils puſſent oppoſer à Ferdinand, avoient dès-lors formé le deſſein de lui offrir leur Couronne. Frideric ne diſputoit pas alors à Ferdinand le titre de Roi de Boheme, il ne refuſoit pas même ouvertement de ſouſcrire à ſon élevation à l'Empire; mais il prétendoit ſeulement qu'il étoit à propos, diſoit-il, dans l'état où étoient les affaires, de differer l'élection. Il ſe donna ſur cela beaucoup de mouvemens inutiles. Car Ferdinand fut élû Roi des Romains par le ſuffrage unanime de tous les autres Electeurs, & enſuite couronné Empereur avec les cerémonies ordinaires. AN. 1619.

Cet accroiſſement de puiſſance & d'autorité dans la perſonne de Ferdinand, conſterna les Proteſtans de Boheme. Ils ſe plaignirent de cette élection : ils prétendirent qu'elle étoit nulle : ils refuſerent d'y ſouſcrire. Mais comme leurs plaintes ne remedioient point aux ſuites fâcheuſes qu'ils en appréhendoient, après avoir été juſques-là incertains s'ils donneroient

AN. 1619.

à leur gouvernement la forme de République, ou s'ils lui laiſſeroient celle de Monarchie, ils prirent enfin ce dernier parti, afin de lier leurs interêts à ceux de quelque Prince aſſez puiſſant pour contrebalancer la Maiſon d'Autriche.

XLVI. Frideric V. Electeur Palatin eſt couronné Roi de Boheme par les Rebelles.

Ils jetterent pour cela les yeux ſur Frideric V. Electeur Palatin. Il étoit gendre du Roi d'Angleterre & neveu de Maurice Prince d'Orange. Il devoit naturellement attendre de grands ſecours de ces deux Princes. Il poſſedoit un grand Etat en Allemagne. Il étoit Chef de l'Union Proteſtante, & par tous ces titres il paroiſſoit également digne de porter une couronne, & capable de la défendre. Cependant comme il ne falloit qu'une mediocre prudence pour prévoir les affreuſes tempêtes qu'il faudroit ſoutenir dans une entrepriſe ſi hazardeuſe, la vûë du peril ſuſpendit quelque temps dans le cœur de Frideric les mouvemens de l'ambition. Il offrit même au Duc de Baviere de lui ceder le trône, & l'exhorta à y monter. Mais ce Prince moins ambitieux ou moins temeraire, au lieu d'accepter une offre ſi ſpecieuſe, exhorta fortement lui-même le Prince Palatin à la refuſer, en lui repreſentant l'injuſtice d'une uſurpation ſi manifeſte, les troubles qu'elle alloit exciter dans tout l'Empire, & le danger où il expoſoit ſa Perſonne & ſes Etats, puiſqu'il avoit lieu de craindre qu'en voulant s'élever au faîte de la gloire & de la grandeur, il ne ſe précipitât lui-même dans un abîme de malheurs.

Le Roi d'Angleterre, le Prince d'Orange & tous les Electeurs lui firent les mêmes remontrances. Mais ébloui par l'éclat d'une Couronne, ſollicité par des

esprits inquiets & turbulens, animé par une épouse ambitieuse, & par un faux zele de religion qui lui persuadoit, comme il l'assura dans ses Manifestes, que Dieu même l'appelloit au trône, il étouffa ses craintes, & s'affermit contre tous les conseils de la prudence. Il partit aussi-tôt pour se rendre en Boheme, & on remarqua comme un présage funeste, que voïant la multitude de peuple qui se trouvoit sur son passage, comme pour lui souhaiter un heureux succès de son entrepriſe, il ne put retenir ses larmes. A peine fut-il arrivé à Prague qu'il y fut couronné solemnellement avec une joïe extraordinaire des peuples qui se crurent désormais invincibles, sur-tout depuis le changement arrivé en Hongrie, où la fortune suscita dans le même temps un nouveau rival à Ferdinand.

AN. 1619.

*Lutychius rerum German. l. 3. c. 4.*

XLVII. Irruption de Betlem-Gabor en Hongrie.

Betlem-Gabor étoit entré dans ce Roïaume à la tête d'une grande armée de Transilvains. La premiere démarche qu'il y fit, fut d'écrire aux Etats de Boheme pour s'unir avec eux. Dès qu'il eut reçû leur réponse, il passa le Tibisch pour marcher droit à Cassovie. Ses troupes firent en chemin de grands ravages, & exercerent contre les Catholiques des cruautez inoüies. Les plus heureux furent ceux qui purent s'exiler eux-mêmes de leur patrie en abandonnant leurs biens en proïe à l'ennemi. Betlem étant à la vûë de Cassovie somma la Ville de se rendre, & sur le refus qu'elle en fit, il l'attaqua si brusquement que le Gouverneur n'aïant pas le temps de se reconnoître rendit la Ville à discretion. La fureur du soldat Transilvain commandé par Szezy & Ragotzy tomba principalement sur les Ec-

*Merc. Fran. Puffendorf.*

AN. 1619. cleſiaſtiques & les Egliſes ; & ſi les relations qu'on en fit ne ſont pas outrées, il eſt difficile de ſe repreſenter de plus grands excès de brutalité & de barbarie. Les Etats de la haute-Hongrie voïant Caſſovie au pouvoir des Tranſilvains, ſe ſoumirent aux vainqueurs avec la plûpart des Villes.

Betlem après des progrès ſi rapides, menaçoit la baſſe-Hongrie & l'Autriche même. C'eſt pourquoi l'Archiduc Leopold dans l'abſence de l'Empereur, rappella au plûtôt le Comte de Bucquoy pour venir défendre Vienne dans un peril ſi preſſant. Ce General après avoir donné ordre à la ſûreté de Budeweiſſ & des autres Places qui tenoient pour Ferdinand, vint ſe retrancher à trois quarts de lieuë du pont de Vienne, & comme il prévoïoit qu'il ſeroit attaqué, il n'oublia rien pour fortifier ſon camp.

XLVIII. Le Comte de la Tour attaque ſans ſuccès le Comte de Bucquoy dans ſes retranchemens auprès de Vienne.

En effet, tandis que Betlem marchoit vers Preſbourg pour ſe rendre maître de cette Capitale, il détacha de ſon armée un corps de dix mille hommes qu'il envoïa au Comte de la Tour. Ce Comte en avoit déja ſeize mille, & avec une ſi nombreuſe armée il ne balança pas à attaquer le Comte de Bucquoy qui n'en avoit que douze mille. L'attaque fut vive & ſoutenuë par les Imperiaux avec beaucoup de valeur, preſqu'à la vûë de l'Archiduc & des habitans de Vienne. Pendant la nuit qui ſurvint, le Comte de Bucquoy fit travailler à de nouveaux retranchemens où il ſe retira le lendemain, & où il fut encore attaqué, mais ſans ſuccès, les ennemis aïant été obligez de ſe retirer après une perte conſiderable. Cependant Betlem marcha vers Preſbourg avec une ſi grande diligence, qu'il ſurprit & tailla

*Ibid.*

en pieces dans les Fauxbourgs de la Ville un ſecours de mille hommes que Leopold y avoit envoïé pour fortifier la garniſon. Après quoi la Ville ſommée de ſe rendre, le fit à d'honnêtes conditions, reconnoiſſant Betlem-Gabor pour Prince de Hongrie ; car ce Prince eut aſſez de moderation dans ſa victoire pour refuſer le titre de Roi. AN. 1619.

XLIX. Préparatifs de Ferdinand pour la guerre de Boheme.

Il étoit temps enfin que Ferdinand ſongeât plus efficacement à vanger ſon autorité & ſes droits. C'eſt à quoi il travailloit depuis ſon couronnement, & ſes ennemis qui ne l'ignoroient pas ſongeoient auſſi à ſe mettre en défenſe. Toute l'Allemagne étoit partagée entre lui & l'Electeur Palatin. Les Princes de l'Empire unis entre eux au dedans de l'Empire, & en paix dans leurs Etats, ſe préparoient à ſe faire la guerre dans la Boheme. Ce fut dans ce deſſein que l'Union Proteſtante s'aſſembla à Nuremberg, & la Ligue Catholique à Wirtzbourg. Quoique le parti de l'Empereur fût par lui-même beaucoup plus puiſſant que celui de l'Electeur, Ferdinand pour mieux s'aſſurer la victoire ne laiſſa pas d'avoir recours à toutes les puiſſances voiſines. Il obtint du Pape des ſommes conſiderables qui furent levées ſur les Eccleſiaſtiques, & quelques Princes d'Italie lui envoïerent des troupes. Le Roi d'Eſpagne lui promit onze mille hommes pour la guerre d'Autriche & de Boheme, & ſe chargea de faire une puiſſante diverſion dans le Palatinat pour y occuper les forces des Princes Proteſtans. *Ibidem. Lotychius. Puffendorf.*

L. L'Empereur demande du ſecours au Roi de France.

L'Empereur envoïa auſſi en France le Comte de Furſtemberg pour demander du ſecours. La Cour de France ſembloit avoir alors perdu la trace de la po-

AN. 1619. litique des Rois précedens, qui étoit de favoriſer les ennemis de la Maiſon d'Autriche. Occupée des troubles domeſtiques elle ne ſuivit à l'égard de Ferdinand que les mouvemens de l'équité naturelle, & ne pouvant lui donner de ſecours, elle promit d'envoïer en Allemagne des Ambaſſadeurs pour travailler à réünir les eſprits. Le Roi nomma en effet pour cette Ambaſſade le Duc d'Angoulême Comte d'Auvergne, avec M. de Bethunes Baron de Selles, & M. de l'Aubeſpine Abbé de Préaux, qui partirent peu de temps après. Le Roi de Dannemark & le Duc de Brunſwick ſe contenterent auſſi de demeurer neutres. Mais Sigiſmond Roi de Pologne promit des ſecours, & l'Electeur de Saxe fit ſur-tout de grands préparatifs malgré les inſtances des Etats de Boheme & de leur nouveau Roi. L'Empereur fit faire de ſon côté de grandes levées de troupes dans les Roïaumes de Naples & de Sicile, dans la Lorraine, dans les Electorats Catholiques & ſes Païs heréditaires. On vit bien-tôt le Marquis de Spinola entrer dans le Palatinat avec un grand corps d'armée, & le Duc de Baviere dans l'Autriche à la tête de vingt-cinq mille hommes.

& à d'autres Princes.

LI. Préparatifs de Frideric.

Frideric ainſi menacé de toutes parts, & ſe roidiſſant contre le danger, réünit auſſi toutes ſes forces, & implora de ſon côté le ſecours des Princes étrangers qui le favoriſoient. Le Marquis d'Anſpach Lieutenant General de l'Union Proteſtante leva en Allemagne une armée de quinze mille hommes pour défendre le Palatinat, & il alla en attendant ſe retrancher dans l'Autriche à la vûë du Duc de Baviere. Frideric comptoit encore ſur une armée de dix

dix mille Hongrois que les Etats de Hongrie lui promettoient. Il reçût de l'argent du Roi d'Angleterre. Le Prince d'Anhalt & le Duc de Saxe Veimar ſe rendirent auſſi auprès de lui avec de nouvelles troupes pour fortifier celles des Comtes de la Tour & de Mansfeldt ; & avec ces forces il ſe crut en état de défendre ſa nouvelle poſſeſſion. AN. 1620.

LII. La France envoie des Ambaſſadeurs en Allemagne pour y pacifier les troubles.

L'arrivée des Ambaſſadeurs de France en Allemagne ſuſpendit pour quelque temps les premiers coups que les deux partis alloient ſe porter. Les Proteſtans s'aſſemblerent à Ulm pour y entendre les Ambaſſadeurs. Le Duc de Baviere y envoïa auſſi ſes Députez, & après quatre ſemaines de négociations, on convint par l'entremiſe des François que les deux partis, ſçavoir la Ligue Catholique & l'Union Proteſtante, n'entreprendroient rien l'un contre l'autre, & que les Princes d'une & d'autre part accorderoient ſur leurs terres un libre paſſage aux troupes qu'on y feroit paſſer conformément aux conſtitutions Imperiales. Mais on excepta formellement du traité la Boheme & les Provinces incorporées qui devoient ainſi devenir le theatre de la guerre qu'elles avoient allumée par leur révolte. Ce fut-là toute la part que la France prit alors à cette grande affaire par une conduite & des principes bien differens de ceux qu'on la verra ſuivre bien-tôt. *Merc. Fran.*

LIII. Le Duc de Baviere ſoumet l'Autriche.

Pendant ce traité le Duc de Baviere & le Marquis d'Anſpach avoient toujours demeuré campez à l'entrée de l'Autriche à la vûë l'un de l'autre. La nouvelle du traité les ſepara. Le Marquis revint ſur ſes pas dans le Palatinat pour y obſerver l'armée Eſpagnole. Le Duc deſcendit en Autriche le long

AN. 1620.

du Danube pour remettre cette Province dans l'obéïſſance de ſon Souverain. Il ne lui en coûta que la peine de ſe montrer. Les Etats d'Autriche n'étoient pas en état de réſiſter à de ſi grandes forces. Ils ſe ſoumirent, prêterent à Ferdinand le ſerment de fidelité heréditaire, & renoncerent à leur Conféderation avec les Etats de Boheme.

LIV. Ferdinand fait une nouvelle ſommation aux Rebelles.

Alors Ferdinand n'aïant plus rien qui fît obſtacle à ſon principal deſſein, voulut encore, avant que de fraper les derniers coups, faire une nouvelle ſommation aux Rebelles afin de les rendre ſeuls reſponſables de leurs malheurs, s'ils réſiſtoient à ce dernier effort de ſa clemence. Il écrivit donc des Lettres monitoriales à Frideric, aux Etats de Boheme, à leurs Alliez & à tous les Princes de l'Empire qui les favoriſoient, ordonnant aux uns de le reconnoître pour leur Souverain, & aux autres d'abandonner un cauſe ſi injuſte. Mais ce fut en vain. Les Etats de Boheme au lieu de répondre à ſes Lettres mirent le comble à leur obſtination & à leur révolte en déclarant le fils de Frideric âgé de ſept ans ſucceſſeur de ſon pere au Roïaume de Boheme. D'un autre côté les Etats de Hongrie preſſerent Betlem-Gabor de prendre le titre de Roi pour détacher à jamais ce Roïaume des Etats de la Maiſon d'Autriche.

*Lotychius.*

LV. L'armée Imperiale entre en Boheme.

Ce fut alors que Ferdinand ne menagea plus rien, & que s'abandonnant à ſon reſſentiment, il ordonna au Duc de Baviere de porter le fer & le feu dans la Boheme. L'armée Imperiale que ce Prince commandoit étoit alors de cinquante mille hommes par la jonction des troupes que l'Empereur avoit

rassemblées de diverses nations, & ce qui la rendoit plus redoutable, c'est que ces divers corps étoient commandez par d'habiles Generaux, tels qu'étoient le Duc de Baviere & le Comte de Bucquoy qui commandoient en chef, & qui avoient sous eux les Comtes de Tilly & Valstein, noms si fameux dans la suite de cette Histoire. Le Comte de Dampiere ne fut pas de ce nombre, parce qu'il fut malheureusement tué en voulant surprendre Presbourg, après une courte treve que Ferdinand avoit menagée avec Betlem-Gabor. AN. 1620.

LVI. L'Electeur de Saxe entre dans la Lusace.

Tandis que cette armée entroit dans la Boheme par le côté meridional de ce Roïaume, l'Electeur de Saxe que l'Empereur avoit chargé de l'execution du Ban Imperial fulminé contre les Rebelles, la menaçoit avec une autre armée du côté du septentrion. En vain Frideric avoit emploïé les prieres, les reproches & les menaces pour détourner ce coup fatal. L'Electeur depuis long-temps rival secret de Frideric, irrité du mépris que les Rebelles avoient fait de sa mediation, invité par l'esperance d'acquerir la Lusace, & informé que les Etats de Boheme avoient projetté de le dépoüiller de la dignité Electorale pour la faire rentrer dans la branche de Saxe-Weimar, entra à main armée dans la Lusace. Il attaqua Budissen qu'il emporta au cinquiéme assaut, après que le feu en eût déja réduit une grande partie en cendres. Il fit pendre quarante des principaux habitans, & continua avec le même succès à soumettre toute la Province.

LVII. L'Electeur Palatin se tient sur la défensive.

Le dedans du Roïaume étoit presque aussi agité que les frontieres. Le peuple murmuroit sous le

AN. 1620.

poids des exactions. Les troupes mal païées refuſoient d'obéïr. Les Seigneurs étoient encore plus mécontens, s'étant fauſſement imaginé que le Roi Jacques ouvrant ſes tréſors à ſon gendre feroit paſſer en Boheme tout l'or d'Angleterre, & que l'Autriche deviendroit leur proïe. Tous n'obéiſſoient qu'avec peine à un Roi qui étoit leur ouvrage. Tant de traverſes au dehors & au dedans pouſſoient à bout la conſtance de Frideric qui commença trop tard à reconnoître la temerité de ſon entrepriſe. De quelque côté qu'il ſe tournât, il voïoit ſous ſes pieds d'affreux précipices, ſans pouvoir reculer déſormais. Il falloit vaincre ou perir: regner ou devenir le joüet de ſes ennemis. Dans cette extrémité il eſpera trouver des forces dans ſon courage & dans ſon déſeſpoir, ſans cependant negliger les voïes de la prudence & de la ſcience militaire. Il n'avoit dans toute ſon armée que trente mille hommes. C'étoit trop peu pour attaquer; mais il crut que c'en étoit aſſez pour ſe défendre, & donner le temps aux Imperiaux ou de s'affoiblir par des ſieges, ou de ſe diſſiper par les déſertions, ou de ſe ruiner par la diſette de vivres, comme c'eſt aſſez ſouvent le ſort des grandes armées. Suivant ce plan il ordonna à ſes Generaux de couvrir les Places qui ſe trouveroient ſur la route des Imperiaux; & lorſqu'ils ſe verroient obligez de reculer, d'y jetter en ſe retirant des garniſons pour arrêter l'ennemi.

LVIII. Marche de l'armée Imperiale vers Prague.

L'armée Imperiale aïant pris ſa marche vers Prague, ſe vit ainſi obligée de gagner le terrain pied à pied, pouſſant toujours devant elle l'armée Proteſtante. La ſuperiorité de ſes forces abregea cependant le

*Merc. Franc.*

temps de ſa marche. Elle força ſans beaucoup de peine les Places qui firent réſiſtance, & entr'autres Prachalitz & Piſeck où tout fut paſſé au fil de l'épée. Les autres ſe ſoumirent d'elles-mêmes, de ſorte qu'après quelques jours de marche les Imperiaux ſe trouverent à deux journées de Prague près Pilſen. Le Comte de Mansfeldt défendoit cette derniere Place avec une nombreuſe garniſon, & s'imaginant qu'on l'aſſiegeroit, il ſe flatoit de faire perir l'armée Imperiale à ce ſiege. Mais les Generaux Catholiques laiſſant la Ville à leur droite paſſerent la riviere pour ne plus rencontrer d'obſtacles juſqu'aux Faux-bourgs de Prague. Les Proteſtans quitterent à leur tour leurs retranchemens, & les deux armées ſe cotoïant de fort près, & eſcarmouchant ſans ceſſe en marchant toujours vers Prague, arriverent juſqu'à une demie lieuë de la Ville. Là il fallut enfin en venir aux mains, & donner une bataille qui décidât du ſort de la Boheme. AN. 1620.

LIX. Diſpoſition des deux armées. *Lotychius.*

Comme l'Electeur ne vouloit que ſe tenir ſur la défenſive, il diſpoſa ſon armée de maniere qu'elle pût faire face de tous côtez par quelque endroit qu'on l'attaquât. Elle étoit poſtée ſur une hauteur avantageuſe à un quart de lieuë de la Ville, aïant à dos les murailles du parc de l'étoile, à droite la ville de Prague, & à gauche un païs découvert. L'Electeur la rangea ſur deux lignes compoſées de divers Régimens d'Infanterie & de Cavalerie mêlez enſemble. Ces deux lignes ſe rapprochant l'une de l'autre par leurs extrémitez, & s'éloignant par leurs centres formoient une eſpece de loſange au milieu de laquelle l'Electeur plaça une batterie de canons,

AN. 1620.

& deux autres derriere les deux pointes qui faiſoient les deux aîles de l'armée. Il y avoit encore un grand corps de réſerve compoſé de cavalerie Hongroiſe. Après avoir ainſi rangé ſon armée en bataille Frideric parcourut tous les rangs animant les troupes à bien faire leur devoir; & pour leur faire comprendre la neceſſité où elles étoient de vaincre, il ordonna qu'on fermât les portes de Prague afin d'ôter aux lâches l'eſperance d'y trouver une retraite.

Du côté de l'armée Imperiale les deux Generaux voïant les ennemis rangez en bel ordre dans un poſte ſi avantageux, aïant à leur droite un petit ruiſſeau & des marais, & faiſant à leur gauche un grand feu d'artillerie, ils délibererent quelque temps s'ils hazarderoient la bataille ou s'ils ſe retireroient. Le Colonel Verdugo qui commandoit les Wallons inſiſta pour donner bataille, & ſon avis l'emporta, ou, ſi l'on en croit un autre Auteur, ce fut un Carme envoïé par le Pape au Duc de Baviere, qui détermina ce Prince par un mouvement de zele que le ſuccès juſtifia. L'armée Imperiale fut partagée en avant-garde, corps de bataille & arriere-garde, ſans compter un grand corps de réſerve; & elle fut ainſi rangée ſur trois lignes inégales dont les deux dernieres s'étendoient moins que la premiere, & la troiſiéme moins que la ſeconde. Le Duc de Baviere ſe plaça à l'aile droite, & le Comte de Bucquoy à la gauche.

LX. Bataille de Prague ou de Vveiſſemberg.

Le Comte de Tilly qui commandoit la pointe gauche de la premiere ligne aïant eu ordre d'engager la bataille, paſſa le ruiſſeau & les marais qui

AN. 1620.

couvroient la droite des ennemis. Mais il fut ſi maltraité par les régimens de Hollach & du jeune Prince d'Anhalt, qu'il envoïa promptement faire avancer à ſon ſecours les troupes de Baviere qui faiſoient partie de l'avant-garde. Par le changement que ce mouvement cauſa dans la premiere ligne des Imperiaux, l'infanterie Wallone & la cavalerie Bavaroiſe ſe trouverent expoſées à un ſi grand feu d'artillerie, qu'elles ſe rompirent. Leur déſordre & celui du Comte de Tilly que le Prince d'Anhalt pouſſoit avec beaucoup de vigueur, ébranla juſqu'à la ſeconde ligne de l'armée Imperiale. Alors le Comte de Bucquoy tout bleſſé qu'il étoit depuis quelques jours deſcendit de ſa chaiſe pour monter à cheval, & marcher au ſecours des ſiens. Il anima ſes troupes du geſte & de la voix, & après avoir remis en ordre le Comte de Tilly, & changé l'ordre de bataille qu'il avoit d'abord prémedité, il chargea la premiere ligne des ennemis à la tête de quinze eſcadrons & de quatre gros bataillons. L'Electeur Palatin vint au-devant de lui, & ſoutint le choc avec tant de force & de bravoure qu'il mit pour la ſeconde fois les troupes Imperiales en déſordre. Ce moment, s'il en avoit ſçû profiter, auroit peut-être été pour lui le moment de la victoire; mais le Comte de Bucquoy aïant eu le temps de rallier ſa cavalerie en un ſeul corps revint à la charge; & après avoir pouſſé à ſon tour l'Electeur, il renverſa encore deux mille Hongrois qui vinrent s'oppoſer à lui. Dans le même temps le Duc de Baviere qui combattoit à l'aîle droite fit plier la gauche des ennemis, & s'empara de leur artillerie. La cavalerie Hongroiſe ſe débanda

*ibid.*

*Merc. Franc.*

*Heiſſ.*

AN. 1620. auſſi-tôt, & déconcerta par ſa fuite toute l'armée Proteſtante ; de quoi le Duc de Baviere & le Comte de Bucquoy s'étant apperçûs, ils firent dans le moment avancer toutes leurs troupes pour faire une charge generale. L'armée de l'Electeur accablée par le nombre ne rendit preſque plus de combat, & ſe mit à fuir de toutes parts, laiſſant ſur le champ de bataille ſon canon, ſes drapeaux & cinq mille morts, ſans compter ceux qui ſe noïerent dans la Molde en voulant traverſer cette riviere. Toute l'action ne dura cependant qu'une heure. Le ſeul régiment de la Tour tint ferme pendant quelque temps & ſe fit tailler en pieces. Le fils de ce Comte demeura priſonnier avec le jeune Prince d'Anhalt, le Rhingrave, le Duc de Saxe-Weimar & le Comte de Schlick. L'Electeur Palatin ne put pas même rallier les débris de ſon armée. Il s'enfuit à Prague, & pendant la nuit il ſe ſauva en Siléſie avec ſa femme, ſes enfans & tout ce qu'il put emporter de plus précieux.

LXI. L'Electeur Palatin prend la fuite.

Rien, ſi je l'oſe dire, ne reſſemble mieux aux repréſentations du theatre, que la fortune de ce malheureux Prince. A peine aſſis ſur le trone il ſe vit obligé d'en deſcendre. Couronné & dépoüillé preſqu'en un même jour, toute ſa gloire s'évanoüit comme un ſonge, & on le verra bien-tôt reduit à chercher un azile dans les païs étrangers, comme s'il n'avoit regné que pour donner aux peuples le triſte ſpectacle de la diſgrace d'un Roi fugitif & depoüillé.

LXII. Reddition de Prague & de toute la Boheme.

Il ſeroit difficile d'exprimer quel fut dans ce moment l'effroi & le déſeſpoir des Proteſtans de Prague juſqu'alors ſi fiers & ſi obſtinez. Leurs troupes étoient

étoient dissipées, leurs murailles sans défense, leur Roi en fuite, l'ennemi aux portes, & ils touchoient à leur dernier moment. Dans cette extrémité ils essaïerent d'appaiser par leur soumission la colere des vainqueurs. Ils vinrent au-devant du Duc de Baviere ; & s'humiliant en présence de toute l'armée, on les vit flechir les genoux devant ce Prince, implorer sa clémence, & témoigner par leur tristesse & leurs larmes les sentimens dont ils étoient penetrez. Mais la réponse severe du Duc de Baviere acheva de les accabler. AN. 1621.

Ce Prince pendant la nuit qui suivit le combat, fit camper toute son armée sous les murailles de Prague. Le lendemain il entra comme en triomphe dans la Ville avec le Comte de Bucquoy : triomphe qui causa dans les cœurs des mouvemens bien differens. Car tandis que les Catholiques faisoient éclater leur joïe par leurs applaudissemens, les Protestans consternez & abbattus croïoient voir dans cette pompe publique l'appareil de leurs supplices. En effet le Duc de Baviere après avoir abandonné au pillage les maisons des Protestans, fit arrêter les plus coupables, & leur fit prendre dans les prisons la place des Catholiques. Il rétablit ceux-ci dans leurs emplois & dans leurs biens, & peu de temps après l'Empereur fit faire un choix des principaux auteurs de la révolte pour en faire un exemple qui inspirât de la terreur. Vingt-quatre furent executez à mort, & d'autres furent condamnez à diverses peines.

La soumission de toute la Boheme fut encore plus prompte que n'avoit été sa révolte. Quarante Villes

AN. 1621.

envoïerent leurs clefs aux Generaux de l'Empereur. La Luſace étoit domptée par l'Electeur de Saxe : la Moravie ſe ſoumit d'elle-même : la Sileſie fit un accommodement, & l'Electeur Palatin ne trouvant plus de retraite dans un Roïaume où il donnoit la loi peu de jours auparavant, fut obligé d'aller chercher un azile dans le Marquiſat de Brandebourg, & de là dans les Païs-Bas.

LXIII. La guerre continue encore dans quelques endroits, & dans la Hongrie.

*Lotychius.*

*Merc. Franc.*

*Heiſſ.*

Telles furent les ſuites de la victoire des Imperiaux, & on remarqua que le jour de la bataille on liſoit à la Meſſe ces paroles de l'Evangile : *Rendez à Ceſar ce qui appartient à Ceſar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mansfeldt retenoit cependant encore dans la Boheme Pilſen & Tabor avec quelques autres Places moins conſiderables, d'où il faiſoit dans les environs diverſes expeditions qui donnoient de l'inquiétude aux vainqueurs. D'un autre côté Betlem-Gabor occupoit toujours la Hongrie, & menaçoit de renouveller la guerre plus vivement que jamais par les ſecours qu'il demandoit aux Turcs & aux Tartares, tandis que le Comte de la Tour accablé du chagrin que lui donnoit le mauvais ſuccès d'une révolte dont il étoit l'auteur, erroit de Province en Province pour ranimer ſa faction. Mais ces reſtes d'un parti abattu tomberent bien-tôt d'eux-mêmes. Le Comte de la Tour fut obligé d'abandonner la Boheme, & réduit à chercher en Allemagne un azile & de l'emploi dans les armées Proteſtantes. Le Comte de Tilly après le retour du Duc de Baviere à Munich gagna la garniſon de Pilſen dans l'abſence de Mansfeldt. Tabor tint plus long-temps, & ne ſe rendit qu'après un ſiege. Ainſi

AN. 1621.

il ne reſta bien-tôt plus dans la Boheme d'autre veſtige de ſa révolte, que la déſolation des campagnes, & les ruines de pluſieurs Villes.

Le Comte de Bucquoy après avoir ſi glorieuſement triomphé de la Boheme, fut encore chargé de réduire la Hongrie. On commença par des conferences & des négociations où la France prit quelque part. Betlem voulut retenir Caſſovie & pluſieurs autres Villes, & exigea d'autres conditions que l'Empereur refuſa. Ainſi il fallut décider l'affaire par les armes. Quoique Betlem eut laiſſé dans Preſbourg une forte garniſon, le Comte de Bucquoy aſſiegea la Place. La Ville lui fut preſqu'auſſi-tôt renduë par les principaux Seigneurs Hongrois qui y étoient renfermez ; mais le château ne ſe rendit qu'après une vigoureuſe défenſe. La reddition de cette importante Place fut ſuivie de celle de quantité de Villes des deux côtez du Danube. De-là, tandis que le Marquis de Colalte faiſoit d'un autre côté de ſemblables progrès, le Comte de Bucquoy alla mettre le ſiege devant Neuheuſel, entrepriſe funeſte qui termina la vie de ce grand homme. Un corps de quinze cens cavaliers Hongrois aïant attaqué un pareil nombre d'Imperiaux lorſque ceux-ci revenoient du fourage, le Comte de Bucquoy emporté par un mouvement de cette valeur qui lui étoit naturelle, courut auſſi-tôt ſe mettre à la tête des ſiens ; mais il en fut lâchement abandonné dès le premier choc, & tandis qu'il tâchoit de rallier ſa troupe, il fut inveſti par les Hongrois qui le renverſerent bleſſé de pluſieurs coups. Le Marquis de Gonzague accourut promptement à ſon ſecours, &

LXIV. Mort du Comte de Bucquoy.

AN. 1621.

le dégagea heureuſement ; mais ſon heure étoit venuë ; car comme il retournoit au camp n'étant plus en état de combattre, il reçût encore deux bleſſures dont il mourut ſur le champ de bataille, après avoir mérité par ſa valeur toujours également ſage & agiſſante, d'être compté au nombre des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, & le premier de ces Heros celebres qu'on verra ſe ſucceder les uns aux autres dans le cours de cette Hiſtoire.

LXV. L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.

L'année ſuivante l'Empereur, qui avoit beſoin de toutes ſes forces pour pouſſer la guerre en Allemagne contre les partiſans de l'Electeur Palatin, accorda à Betlem-Gabor des conditions de paix fort avantageuſes. La guerre finit pareillement dans le Comté de Glatz où le Marquis de Jagerndorff l'avoit toujours entretenuë juſqu'alors. Mais comme ces guerres n'ont aucun rapport au traité de Munſter, au lieu d'entrer dans ce détail, je vais raconter ce qui ſe paſſa en Allemagne depuis la bataille de Prague & la fuite de l'Electeur Palatin.

*Fin du premier Livre.*

# SOMMAIRE

## DU SECOND LIVRE.

I. *LES Eſpagnols entreprennent de ſe rendre maîtres du bas-Palatinat.* II. *Les Princes de l'Union Proteſtante s'oppoſent aux Eſpagnols avec peu de ſuccès.* III. *Les Princes de l'Union abandonnent le bas-Palatinat.* IV. *Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.* V. *Il eſt chaſſé par le Duc de Baviere qui ſe rend maître de cette Province.* VI. *Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.* VII. *Il ſe retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le ſiege de Frankendall.* VIII. *Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas-Palatinat.* IX. *Chriſtian Duc de Brunſwick prend les armes pour l'Electeur Palatin.* X. *Après avoir fait beaucoup de ravages il ſe retire dans la Weſtphalie.* XI. *Il y commet d'horribles dégats.* XII. *Mansfeldt ravage de ſon côté l'Evêché de Straſbourg & la baſſe-Alſace.* XIII. *Le Marquis de Bade-Durlach ſe déclare auſſi pour l'Electeur Palatin.* XIV. *L'Electeur arrive dans le Palatinat.* XV. *Ses premiers ſuccès.* XVI. *Etat des forces des deux partis.* XVII. *Bataille de Wimpfen.* XVIII. *Déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau.* XIX. *Mansfeldt après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmſtadt, ſe retire avec perte.* XX. *Chriſtian de Brunſwick vient au ſecours de Frideric dans le Palatinat.* XXI. *Le Comte de Tilly va au-devant de lui.* XXII. *Bataille de Hoëchſt.* XXIII. *Frideric abandonne ſes Etats, dont le Comte de Tilly acheve de ſe rendre maître.* XXIV. *Frideric déſarme & congedie Mansfeldt & Chriſtian de Brunſwick.* XXV. *Les Imperiaux ſe rendent maîtres de toute l'Alſace.* XXVI. *Mansfeldt & Chriſtian entrent en Lorraine.* XXVII. *Mansfeldt menace la France.* XXVIII. *Inquietude de la Cour de France, & adreſſe de la Reine.* XXIX. *Négociation avec le Comte de Mansfeldt qui ſe retire dans les Païs-Bas.* XXX. *Bataille de Flerus.* XXXI. *Le Roi d'Angleterre ſe laiſſe amuſer par les Miniſtres de la Maiſon d'Autriche.* XXXII. *Diete de Ratiſbonne où l'Electeur Palatin eſt dépoüillé*

*de tous ſes Etats, & le Duc de Baviere inveſti de l'Electorat.* XXXIII. *Vaines oppoſitions des Princes & des Etats Proteſtans.* XXXIV. *Le Duc de Brunſwick & Mansfeldt renouvellent la guerre.* XXXV. *Bataille de Stadtlo.* XXXVI. *Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maiſon d'Autriche.* XXXVII. *La France occupée de la guerre de la Valteline.* XXXVIII. *Origine des troubles de la Valteline.* XXXIX. *Traité de Madrid.* XL. *La France ſe ligue avec la République de Veniſe & le Duc de Savoye, & ſoumet toute la Valteline.* XLI. *Traité de Monçon.* XLII. *Le Roi d'Angleterre ſe laiſſe encore amuſer par l'eſperance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Eſpagne.* XLIII. *Etat de la Hongrie.* XLIV. *Le Roi de Dannemark avec le Cercle de la baſſe-Saxe prend les armes contre l'Empereur.* XLV. *Valſtein eſt fait General des armées Imperiales.* XLVI. *Commencemens de la guerre.* XLVII. *Exploits du Duc de Veymar & du Comte de Mansfeldt.* XLVIII. *Mansfeldt attaque le pont de Deſſau.* XLIX. *Bataille de Deſſau où il eſt défait par Valſtein.* L. *Mansfeldt aſſemble de nouvelles troupes & paſſe dans la Sileſie.* LI. *Valſtein pourſuit Mansfeldt juſqu'en Hongrie.* LII. *Mort du Comte de Mansfeldt.* LIII. *Mort du Duc Chriſtian de Brunſwick & du Duc de Veymar.* LIV. *Le Comte de Tilly oblige le Lantgrave de Heſſe-Caſſel à ſe ſoumettre.* LV. *Il s'approche de l'armée Danoiſe.* LVI. *Bataille de Lutter.* LVII. *Le Roi de Dannemark continuë la guerre.* LVIII. *Il eſt obligé de ſe retirer dans le Holſtein où il eſt pourſuivi par Tilly & Valſtein.* LIX. *l'Empereur donne à Valſtein le Duché de Mekelbourg.* LX. *Stralſund aſſiegé par les Imperiaux.* LXI. *Stralſund ſe met ſous la protection du Roi de Suede.* LXII. *Le Roi de Dannemark fait la paix. Traité de Lubek.* LXIII. *Les Miniſtres Imperiaux refuſent d'admettre au Traité les Ambaſſadeurs du Roi de Suede.* LXIV. *La guerre paſſe en Italie.* LXV. *Origine de la guerre de Mantouë.* LXVI. *Loüis XIII. marche en perſonne au ſecours de Caſal & du Duc de Mantouë.* LXVII. *Traité de Suze.* LXVIII. *La guerre recommence.* LXIX. *Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoiſe en Italie.* LXX. *Mantouë ſurpriſe & pillée par les Imperiaux.* LXXI. *Mort du Duc de Savoye.* LXXII. *Négociation du Seigneur Mazarini devant Caſal.* LXXIII. *Traité de Ratiſbonne.*

AN. 1621.

## *LIVRE SECOND.*

IL eût été à ſouhaiter pour le bonheur de l'Europe, que Ferdinand content d'avoir reconquis ſon patrimoine eût eu aſſez de moderation pour ne point attenter ſur celui de ſon ennemi. Le Roi d'Angleterre & pluſieurs autres Princes s'efforcerent de le lui perſuader, & ſi l'Empereur avoit écouté leurs conſeils, les troubles de l'Empire euſſent été ainſi étouffez dans leur naiſſance. Mais avec ces grandes qualitez qui rendirent Ferdinand II. un des plus grands Empereurs que l'Allemagne ait eus, pluſieurs Auteurs, ſur-tout les Proteſtans, accuſent ce Prince d'avoir eu une vaſte ambition qui ne connoiſſoit d'autres bornes que celles que la fortune pouvoit mettre à ſes ſuccès. On eut du moins lieu de juger par la conduite qu'il tint après ſa victoire, que la conquête de la Boheme n'étoit qu'un acheminement à l'execution d'un projet beaucoup plus grand, qui étoit de ſe rendre maître abſolu de l'Allemagne, en domptant les Princes qui pouvoient mettre des bornes à ſon autorité : projet qui lui fut peut-être inſpiré, moins par une juſte ambition, que par l'opinion où il étoit que l'Allemagne ne pouvoit être tranquille que lorſqu'elle ſeroit parfaitement ſoumiſe à ſon chef ſuivant les loix de l'Empire & les derniers traitez. La guerre ne finit ainſi dans la Boheme que pour paſſer en d'autres Etats avec tous les déſordres qui l'accompagnent ; & ſur ce nouveau theatre on vit de nouveaux ac-

AN. 1621.

teurs ſe ſignaler les uns par leurs victoires, les autres par leurs défaites. Il fut cependant aiſé dès le commencement de cette ſcene tragique, d'en prévoir le denouëment. Car ſi l'on excepte le Comte de Mansfeldt dont la valeur & l'habileté réſiſterent longtemps à la mauvaiſe deſtinée de ſon parti, on ne vit du côté de l'Electeur Palatin que foibleſſe & diſgraces, temerité & déſeſpoir, tandis que l'adreſſe & l'habileté, la valeur, la force & la fortune combattoient pour Ferdinand. Le lecteur en jugera mieux par l'expoſition des évenemens que je vais raconter.

I. Les Eſpagnols entreprennent de ſe rendre maîtres du bas-Palatinat.

Pendant que les Imperiaux chaſſoient Frideric du Roïaume de Boheme, les Eſpagnols executerent dans le bas-Palatinat le Ban Imperial qui proſcrivoit tous ſes Etats. S'il étoit vrai que la Maiſon d'Autriche aſpirât dès-lors à cette Monarchie univerſelle dont on l'accuſa ſouvent dans la ſuite d'avoir formé le deſſein, elle ne pouvoit mieux s'y prendre qu'en ſe rendant maîtreſſe du Palatinat. Cette nouvelle acquiſition devoit joindre enſemble preſque tous ſes domaines, & la mettre en état de faire la loi à l'Europe en lui donnant la facilité de reünir toutes ſes forces. La Mer lui donnoit une communication de l'Eſpagne en Italie. L'Italie communiquoit à l'Allemagne & à l'Alſace dont les Archiducs étoient Lantgraves, par les Suiſſes & les Griſons : l'Alſace aux Païs-Bas par le Duché de Luxembourg, & aux païs heréditaires d'Allemagne par la Baviere, dont le Duc étoit étroitement uni avec elle, & par le haut-Palatinat.

Mais difficilement une accuſation ſi odieuſe trouvera-t-elle créance dans des eſprits moderez ; & ſoit par

par reſpect pour une Maiſon auſſi auguſte que celle d'Autriche, ſoit par équité, on aimera mieux regarder cette accuſation comme un reproche dicté par l'animoſité des partis plus que par la verité. AN. 1621.

Cependant les grandes levées que le Roi d'Eſpagne fit faire en Flandre allarmerent le Roi d'Angleterre & les Princes de l'Union Proteſtante. Le premier envoïa un Ambaſſadeur à Bruxelles pour demander le ſujet d'un ſi grand armement. L'Archiduc Albert répondit qu'il l'ignoroit, & renvoïa l'Ambaſſadeur au Marquis de Spinola. Celui-ci répondit à ſon tour qu'il avoit ordre de faire des levées, mais qu'il avoit défenſe d'ouvrir les Lettres qui lui déclaroient l'uſage qu'il en devoit faire, juſqu'à ce qu'il fut prêt d'agir. Cependant il aſſembla une armée de trente mille hommes avec laquelle il ſe rendit à Coblents ſuivi d'un nombre prodigieux de chariots chargez de munitions, d'artillerie & de tout l'attirail neceſſaire à la guerre, & accompagné de beaucoup d'Officiers & de Gentilshommes volontaires qui voulurent le ſuivre à cette expedition. *Mercure François. Lotychius rerum German. l. x.*

II. Les Princes de l'Union Proteſtante s'oppoſent aux Eſpagnols avec peu de ſuccès.

Les Princes Proteſtans avoient pris des meſures plus efficaces que le Roi d'Angleterre pour détourner l'orage qui menaçoit le Palatinat. Le Marquis d'Anſpach, ou d'Onoltzbach, le Lantgrave de Heſſe-Caſſel & le Duc de Wirtemberg avoient aſſemblé une armée preſque auſſi nombreuſe que celle des Eſpagnols, avec laquelle ils attendirent le Marquis de Spinola dans le Palatinat en deça du Rhin. Mais là aïant eu avis que le Marquis vouloit paſſer le Rhin à Coblents, & jugeant qu'il en vouloit à

AN. 1621.

Francfort & aux Etats de l'Electeur au de-là du Rhin, ils paſſerent ce fleuve à Oppenheim & enſuite le Mein pour couvrir Francfort & s'oppoſer aux Eſpagnols. Ils délogerent cependant preſque auſſitôt de ce poſte qu'ils ne jugerent pas aſſez avantageux, ſi on les y venoit attaquer. Après quoi ſur un autre avis qu'ils reçurent que Spinola paſſoit le Rhin à Maïence, ils décamperent de nouveau pour repaſſer ſur leur pont de batteaux à Oppenheim.

Ils ruinoient ainſi tout le païs qu'ils vouloient défendre, & fatiguoient leur armée par des marches continuelles, tandis que Spinola entroit paiſiblement dans le bas-Palatinat en deçà du Rhin, & préparoit à loiſir ſes entrepriſes. La premiere fut de ſe ſaiſir d'Ingelheim, de Baccarach & enſuite de Creutzenach une des plus conſiderables Places de l'Electeur dans ces quartiers là. Il fit après cela courir le bruit que ſon deſſein étoit d'aſſieger Worms, de ſorte que les Princes Proteſtans trompez de nouveau par ce faux bruit, ſe hâterent de repaſſer le Rhin pour défendre cette Place; mais au lieu de les ſuivre, Spinola ſe ſaiſit d'Oppenheim qu'il fortifia, tandis que par divers détachemens il s'empara de toutes les petites Places ſituées le long du bas-Rhin & du côté de la Moſelle, ce qui le rendit maître de tout le païs entre la Moſelle & le Rhin juſqu'à Worms.

III. Les Princes de l'Union abandonnent le bas-Palatinat. *Ibidem.*

Le Prince d'Orange tenta de faire une diverſion en faiſant mine d'aſſieger Weſel. Mais l'Archiduc aïant fait marcher de ce côté-là Dom Loüis de Velaſco avec des troupes, le Prince d'Orange ſe contenta d'envoïer Henri ſon frere avec trois ou quatre

mille hommes de troupes Angloiſes joindre les Princes Proteſtans. Ceux-ci voïant arriver ce renfort firent une entrepriſe ſur Altzey qui ne leur réüſſit pas. Ils furent obligez de retournez à Worms mécontens les uns des autres, & abandonnant le païs aux Eſpagnols qui firent des courſes & leverent des contributions bien au de-là du Rhin. AN. 1621.

Les Proteſtans extrémement chagrins des progrès des Eſpagnols, s'aſſemblerent pluſieurs fois pour chercher les moïens de les arrêter. Le Roi de Dannemark & le Duc de Chriſtian de Brunſwick qui s'étoit emparé depuis quelque temps de l'Evêché d'Alberſtadt, ſe plaignirent à l'Empereur & écrivirent au Marquis de Spinola pour le menacer. Mais Spinola n'étoit pas d'humeur à abandonner une ſi belle conquête pour de vaines menaces. Le peu de concert qu'il y avoit entre les Princes de l'Union facilitoit leur ruine. Il ne reſtoit plus à Frideric alors retiré dans les Païs-Bas, que trois Places conſiderables dans tous ſes Etats, Heydelberg, Frankendall & Manheim, toutes trois menacées de ſubir bien-tôt le joug du vainqueur. En vain l'Electeur imploroit l'aſſiſtance de ſes amis & de ſes Alliez. Leurs ſecours étoient trop foibles ou trop lents. Les uns manquoient d'habileté dans la guerre : les autres craignoient le reſſentiment de l'Empereur. C'étoit fait de tout ſon Electorat ſi le brave Mansfeldt n'étoit venu réparer les grandes brêches que les Eſpagnols y avoient déja faites.

IV. Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.

Ce Général après avoir fait de vains efforts pour relever dans la Boheme le parti de Frideric, ceda enfin à la fortune des Imperiaux, & ſe retira dans le

AN. 1621.

haut-Palatinat où il ſe fortifia pour défendre cette partie des Etats de l'Electeur. Il n'y fut pas long-temps tranquille. Le Duc de Baviere en qualité de Commiſſaire Imperial, fut chargé de l'en chaſſer & de dépoüiller encore Frideric de cette Province : commiſſion que le Duc de Baviere prit avec plaiſir dans le deſſein où il étoit d'obtenir de l'Empereur l'inveſtiture de cet Etat avec la dignité Electorale qu'il vouloit ainſi faire paſſer de la branche aînée de la Maiſon Palatine, à la branche cadette dont il étoit le chef.

V. Il eſt chaſſé par le Duc de Baviere qui ſe rend maître de cette Province.

Le Duc de Baviere paſſa le Danube à Straubing avec de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans ſes Etats, & alla ſe joindre au Comte de Tilly qui avoit toujours ſuivi Mansfeldt ſans le perdre de vûë. Celui-ci ne laiſſa pas de ſoutenir pendant quelque temps la guerre aſſez heureuſement, quoiqu'il eût en tête une armée fort ſuperieure à la ſienne. Il étoit toujours bien retranché, toujours campé avantageuſement, emploïant à propos tantôt la ruſe, tantôt la force ; mais bien-tôt abandonné de toutes les Villes & de tous les Etats de la Province que le Duc de Baviere obligea de prêter ſerment de fidelité à l'Empereur, il ſe vit dans un danger extrême, ſans ſecours, ſans vivres, ſans retraite dans un païs devenu tout à coup ennemi. Reſter dans la Province c'étoit ſe mettre en danger d'y perir bien-tôt par la diſette ; faire retraite devant une armée ſuperieure, c'étoit s'expoſer à une défaite certaine, aïant à traverſer toute la Franconnie avant que d'arriver au bas Palatinat. Dans une ſituation ſi fâcheuſe il eut recours au ſtratageme, ſi on peut appeller de ce nom

VI. Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.

un artifice où toutes les regles de la bonne foi furent violées. Il fit ſemblant de vouloir ſe réconcilier avec l'Empereur & abandonner le parti de Frederic : il dreſſa les articles d'un traité : il demanda des vivres & de l'argent pour païer ſes troupes : il reçût l'un & l'autre ; & tandis qu'on attendoit qu'il ſignât le traité, il profita de la fauſſe ſecurité des ennemis pour décamper ſecretement & ſe retirer en Franconie, gagnant aſſez d'avance pour ne pas craindre d'être pourſuivi. AN. 1621.

VII. Mansfeldt ſe retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le ſiege de Frankendall.

Le Duc de Baviere ſe plaignit amerement de cette ſupercherie. Il eut cependant lieu de ſe conſoler par la réduction de tout le haut-Palatinat dont il s'aſſura, laiſſant dès-lors aſſez entrevoir qu'il ſe réſoudroit difficilement à en faire un jour la reſtitution. Il ne laiſſa pas d'envoïer le Comte de Tilly à la pourſuite des ennemis. Mais Mansfeldt après avoir traverſé ſans obſtacle toute la Franconie, étoit déja arrivé dans le Palatinat au de-là du Rhin, où il fit bien-tôt connoître ſon arrivée par la priſe de pluſieurs petites Places. Frankendall étoit alors aſſiegé par Dom Gonzalez de Cordouë qui avoit ſuccedé à Spinola dans le Palatinat, parce qu'on avoit rappellé ce dernier en Flandre pour le renouvellement de la guerre entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies depuis que la treve de douze ans étoit expirée. Gonzalez battoit la Place depuis quinze jours, & avoit déja pouſſé aſſez loin ſes travaux lorſqu'il apprit l'approche de Mansfeldt dont l'armée ſe fortifioit tous les jours par les garniſons des Places qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Il jugea qu'il ſeroit trop dangereux de l'attendre dans ſes lignes, & il aima mieux

AN. 1621.

eſſuïer la honte de lever le ſiege que de s'expoſer au danger d'une défaite.

VIII. Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas-Palatinat.

Cependant le Comte de Tilly après avoir auſſi traverſé la Franconie depuis Nuremberg juſqu'au Palatinat, & repris en chemin les Places que Mansfeldt avoit priſes ſur les Eſpagnols, ſe rendit maître de tout ce qui appartenoit à Frideric entre le Neker & le Mein juſqu'au Rhin, pouſſant Mansfeldt devant lui, comme Mansfeldt avoit pouſſé Dom Gonzalez. Si celui-ci s'étoit joint au Comte de Tilly, ils auroient tous deux accablé l'armée Proteſtante; mais la jalouſie des Generaux & des deux nations donna à Mansfeldt la liberté de ravager l'Evêché de Spire au de-là du Rhin, & de faire enſuite un pont à Manheim pour paſſer dans le Palatinat en deçà du fleuve, & y continuer ſes ravages n'aïant pas le moïen de faire ſubſiſter autrement des troupes qu'il ne païoit point.

IX. Chriſtian Duc de Brunſwick prend les armes pour Frideric.

*Mercure François.*

*Memoires chronologiques.*

*Heiſſ.*

*Puſendorf. rerum Suecic. l. 1.*

Les peuples ſe voïoient ainſi expoſez tour à tour aux ravages des amis & des ennemis, lorſque le Duc Chriſtian de Brunſwick, comme un de ces fleaux publics que Dieu ſuſcite quelquefois dans ſa colere, vint mettre le comble aux malheurs de l'Allemagne par ſes affreux brigandages. Ce Prince étoit un de ces caracteres outrez, dans qui les vertus mêmes deviennent autant de vices par l'excès où ils les portent. Ce fut par un ſentiment de generoſité & d'équité naturelle qu'après avoir refuſé ſon ſecours à Frideric pour l'entrepriſe de Boheme qu'il trouvoit injuſte, il prit genereuſement les armes pour lui lorſqu'il vit que la Maiſon d'Autriche entreprenoit d'envahir le Palatinat; mais en croïant

prendre ainſi le parti de la juſtice il devint lui-même le plus injuſte de tous les hommes par la maniere dont il fit la guerre ; car il la fit en furieux, comme s'il avoit fait conſiſter tout l'art militaire à piller, à ravager & à exterminer, n'épargnant ni âge, ni ſexe, ni condition, & ſans reſpecter aucune des loix de l'humanité que les ennemis les plus cruels ont coutume d'obſerver. Le zele qu'il avoit pour ſa Secte pouvoit encore paſſer pour une vertu dans l'eſprit des Proteſtans ; mais il porta ce zele juſqu'à la fureur, traitant avec une extrême inhumanité les Catholiques qui avoient le malheur de tomber entre ſes mains. Si la fleur de l'âge où il étoit alors ne lui avoit pas encore permis d'acquerir cette experience & cette habileté qui fait les grands Capitaines, il avoit du moins beaucoup de courage & d'intrépidité ; mais il modera ſi peu l'un & l'autre, que ces qualitez degenererent ſouvent en une ferocité barbare & une temerité aveugle. Dès qu'il eut pris la réſolution de ſe déclarer pour Frideric, il alla voir ce Prince à la Haye, & on dit que par galanterie il arracha à l'Electrice un de ſes gands qu'il mit à ſon chapeau, jurant de porter toujours cette marque de ſon engagement, juſqu'à ce qu'il eut rétabli l'Electeur. AN. 1621.

X. Après avoir fait beaucoup de ravages, Chriſtian ſe retire dans la Weſtphalie.

Il ſe jetta d'abord dans l'Electorat de Maïence, & de-là dans les terres du Lantgrave de Heſſe-Darmſtadt, pillant, brûlant & commettant partout d'horribles dégats. Le Lantgrave de Heſſe-Caſſel imita en partie cet exemple en ravageant les terres du Comte de Valdeck, ſous prétexte que ce Comte avoit reçû l'inveſtiture de l'Empereur, au

AN. 1621.

lieu de la recevoir de lui : mais en effet pour ſe vanger de Ferdinand dont il n'eſperoit pas un jugement favorable dans le procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Heſſe-Darmſtadt pour la Souveraineté de Marpurg. Le Lantgrave de Darmſtadt & le Comte de Valdeck écrivirent inutilement au Duc Chriſtian & au Lantgrave de Heſſe pour ſe plaindre, & enſuite à l'Empereur pour lui demander juſtice. Le Comte d'Anholt qui commandoit les troupes de Cologne dans l'armée de Baviere, prit une voïe plus efficace pour arrêter le déſordre ; car aïant joint enſemble les troupes de Maïence, de Cologne & de Darmſtadt, il marcha droit à l'armée de Chriſtian lorſqu'il ſe préparoit à piller la riche Abbaïe d'Arnſbourg. Ce Prince n'oſa l'attendre & ſe retira dans les bois. Anholt l'en chaſſa de nouveau, reprit Amenebourg, Place forte que Chriſtian avoit ſurpriſe, & l'obligea encore de s'enfuir en Weſtphalie, où cependant il ne ſe retira qu'après avoir brûlé Neuſtatt.

XI.
Il y commet d'horribles dégats.

Alors le Lantgrave de Heſſe-Caſſel voïant le Comte d'Anholt ſi proche de lui, prit le parti de négocier. Pour le Duc Chriſtian, il continua dans la Weſtphalie ſes ravages ordinaires, & pour ſe vanger des Païſans qui favoriſoient les Imperiaux, il fit pendre les habitans de pluſieurs Villages, & brûla toute la campagne. La licence, l'eſperance du butin & l'impunité des plus grandes violences attiroient à ſon armée tout ce qu'il avoit de bandits & de ſcelerats ; de ſorte que ſes troupes ainſi groſſies devinrent ſuperieures à celles du Comte d'Anholt. Alors comme un torrent qui a forcé ſes digues, ſon armée

armée ſe répandit dans les Evêchez de Munſter & de Paderborn, & porta par-tout la déſolation & le carnage. Les Egliſes, les Abbaïes & les Eccleſiaſtiques furent le principal objet de la fureur des ſoldats, & Chriſtian enrichi de ces dépoüilles ſacrileges, fit battre une monnoïe d'or où par une raillerie conforme à ſon genie, il fit repréſenter d'un côté une main armée d'une épée, & de l'autre il fit graver ces paroles: *Ami de Dieu, Ennemi des Prêtres.* AN. 1621.

XII. Mansfeldt ravage de ſon côté l'Evêché de Strasbourg & la baſſe-Alſace.

Pendant ce temps-là le Comte de Mansfeldt ne faiſant pas la guerre avec aſſez de ſuccès dans le bas-Palatinat où il étoit fort reſſerré par le Comte de Tilly & Dom Gonçalez de Cordouë, ſe jetta dans la baſſe-Alſace ſur les terres de l'Evêché de Straſbourg. Tout ce qu'il trouva fut pillé, toutes les petites Villes où il entra furent ruinées. S'étant approché de Haguenau il traita avec les habitans dont il reçût cent mille florins, promettant de ne les pas inquieter. Mais à peine ſe fut-il un peu éloigné, que faiſant réflexion que cette Place étoit fort propre au deſſein qu'il avoit de ſe faire une Principauté en Alſace, il retourna ſur ſes pas, & après avoir forcé la Ville la pilla & y mit une groſſe garniſon. Il fut moins heureux au ſiege de Saverne: car il fut obligé de le lever, & ne ſe vangea de cet affront qu'en portant le ravage dans les terres des Archiducs d'Autriche Lantgraves d'Alſace. De-là n'aïant plus de quoi ſubſiſter il retourna dans l'Evêché de Spire où il acheva de ruiner & de piller ce qui avoit échappé à la premiere avidité de ſes ſoldats.

Le Comte de Tilly dont les troupes étoient

AN. 1622.

mieux païées & mieux entretenuës, ſuivoit auſſi un ſiſtême de guerre plus régulier, gagnant le terrain pied à pied & s'en aſſurant à meſure. Pendant l'hyver même il prit pluſieurs petites Places & entre autres Wimpfen qu'il fit fortifier afin de s'aſſurer un paſſage ſur le Neker enrre Hailbron & Heydelberg. Son deſſein étoit de bloquer de toutes parts cette derniere Place. Il remporta auſſi quelques avantages ſur l'armée ennemie : & par ces petits ſuccès il ſe préparoit à une victoire complette, lorſqu'il ſe vit ſur les bras un nouvel ennemi qu'il n'attendoit pas.

XIII. Le Marquis de Bade-Durlach ſe déclare de nouveau pour Frideric.

*Merc. Fran.*

Georges-Frideric Marquis de Bade-Durlach avoit un démêlé conſiderable avec Guillaume ſon couſin fils d'Edouard Marquis de Bade-Baden. Il prétendoit qu'Edouard n'aïant épouſé qu'une ſimple Demoiſelle, ſes enfans, ſuivant un ſentiment aſſez commun parmi les Juriſconſultes d'Allemagne, n'étoient point habiles à ſucceder ; & ſur ce fondement il s'étoit emparé du Marquiſat ſuperieur de Bade & en joüiſſoit par proviſion. L'envie de menager la bienveillance de l'Empereur pour ſe maintenir dans ſa poſſeſſion, lui avoit fait vaincre juſqu'alors l'inclination qu'il avoit pour le parti de Frideric & de l'Union Proteſtante ; mais aïant enfin ceſſé d'eſperer, il ceſſa de garder des ménagemens & ſe déclara ouvertement pour Frideric. Cependant pour prévenir les procedures que l'Empereur pourroit faire contre ſa perſonne, il commença par tranſporter tous ſes droits & tous ſes Etats à ſon fils à qui il fit prêter ſerment de fidelité par tous ſes Sujets, en leur déclarant en pleine Aſſemblée que pour lui il vou-

loit déſormais vivre & mourir ſoldat, & conſacrer le reſte de ſes jours à la défenſe de la Religion Proteſtante & de la liberté Germanique. Après cela il leva une armée de trente mille hommes de pied & de trois mille chevaux avec un train conſiderable d'artillerie, & un grand attirail de guerre. AN. 1622.

XIV. L'Electeur Palatin arrive dans le Palatinat.

L'Electeur Palatin ſpectateur oiſif d'une guerre dont il étoit le ſujet, n'avoit point oſé depuis ſa diſgrace reparoître ſur les rangs. Il attendoit que la fortune commençât à ſe réconcilier avec lui, & lorſqu'il apprit les grands préparatifs que faiſoit le Marquis de Durlach, il crut avoir enfin trouvé ce moment favorable. Il partit auſſi-tôt de la Haye fort ſecretement avec un jeune Gentilhomme de Boheme qui s'étoit fait le compagnon de ſa fuite & de ſon exil, tous deux conduits par un Marchand de Straſbourg qui les faiſoit paſſer pour deux jeunes Seigneurs Allemands qui voïageoient. Dans cet équipage ils débarquerent à Calais, paſſerent par Paris, & après avoir heureuſement traverſé la France & la Lorraine, ils arriverent ſur la frontiere d'Alſace. Là le Marchand trouva le moïen d'obtenir des ennemis mêmes un paſſeport avec une eſcorte qui conduiſit ainſi ſans le ſçavoir, l'Electeur juſqu'à Landau.

XV. Ses premiers ſuccès.

Son arrivée paroiſſoit neceſſaire pour affermir ſon parti. Elle fixa l'irréſolution vraie ou apparente de Mansfeldt qui paroiſſoit alors ébranlé par les offres flatteuſes que lui faiſoit l'Infante Archiducheſſe. On dit que ce Géneral dînant avec l'Envoïé de la Princeſſe, lorſqu'il apprit l'arrivée de Frideric, prit auſſi-tôt un verre, & buvant à la ſanté de l'E-

AN. 1622.

lecteur, termina ainſi toute la négociation. Le Comte de Tilly qui aſſiegeoit alors Dilſberg n'oſa pas continuer le ſiege. Quelques jours après l'Electeur & Mansfeldt l'attirerent dans un mauvais pas près de Wiſlock & lui tuerent beaucoup de monde. Enſuite profitant de cet avantage ils reprirent pluſieurs petites Places dont la priſe dégagea les avenuës de Heydelberg. C'eſt ainſi que la fortune parut d'abord aſſez favorable à Frideric : mais ce ne fut que pour le mieux trahir enſuite ; car telle fut toujours la deſtinée de ce Prince juſqu'à ſa mort.

XVI. Etat des forces des deux partis.

L'Electeur Palatin comptoit alors trois armées qui combattoient pour lui : l'une ſous le Duc Chriſtian de Brunſwick, cantonnée à Lippe dans la Weſtphalie, l'autre ſous le Marquis de Bade-Durlach qui ſe diſpoſoit à le venir joindre, & la troiſiéme qu'il commandoit avec le Comte de Mansfeldt. L'Empereur en avoit quatre de ſon côté : la premiere ſous le Comte d'Anholt défendoit les terres des Electeurs Catholiques contre les irruptions de Chriſtian. L'Archiduc Leopold avec la ſeconde aſſiegeoit Haguenau dans la baſſe-Alſace où Mansfeldt avoit laiſſé une groſſe garniſon : la troiſiéme commandée par Dom Gonçalez faiſoit la guerre en deça du Rhin, & la quatriéme la faiſoit au-delà ſous les ordres du Comte de Tilly. Mais ce Comte voulant réparer l'échec qu'il avoit reçu près de Wiſlock perſuada à Dom Gonçalez de le venir joindre en ſacrifiant leurs jalouſies au bien public, afin de s'oppoſer enſemble à la jonction du Marquis de Durlach avec l'Electeur.

XVII. Bataille de Wimpfen.

Le Marquis apprit cette réſolution des Imperiaux

ſans faire aucun mouvement pour éviter leur rencontre. Plein de confiance il vint ſe camper à Bibrach entre Wimpfen & Hailbron, s'imaginant marcher à une victoire certaine. Il negligea même en rangeant ſon armée en bataille dans une plaine toute découverte, de s'emparer d'un bois & d'une colline dont il auroit pû tirer avantage. Le Comte de Tilly moins préſomptueux & plus habile s'en étant ſaiſi auſſi-tôt, y fit pointer ſon canon qui tirant de haut en bas ſur les troupes du Marquis contribua beaucoup au ſuccès de cette journée. La bataille commença dès le lever du ſoleil, & ne finit qu'avec le jour. Pendant tout le matin on alla ſouvent à la charge de part & d'autre avec un avantage à peu près égal. On ſoutint le choc des deux côtez avec beaucoup de valeur. On repouſſa l'ennemi & on en fut repouſſé. La victoire incertaine ſembloit paſſer tour-à-tour d'une armée à l'autre, lorſque l'adreſſe du Comte de Tilly l'obligea enfin de ſe déclarer pour lui. Ne pouvant enfoncer les ennemis qui ſe tenoient toujours ſerrez ſans s'éloigner de leurs poſtes, il fit reculer ſes troupes comme pour faire retraite. Les ennemis trompez par ce mouvement s'avancerent pour pourſuivre les Imperiaux en abandonnant leurs poſtes & leur ordre de bataille. Dans ce moment les Eſpagnols les prirent en flanc, tandis que les Allemands retournant à la charge les attaquerent de front. Malheureuſement le feu prit en même temps du côté des Proteſtans à quelques chariots chargez de poudre, & emporta dans l'eſpace de deux arpens de terre aux environs hommes, chevaux & chariots avec un horrible fra-

AN. 1622.

*Lotychii rerum German. l. XII. Merc. Franc. Heiſſ. l. III.*

AN. 1622.

cas. Ce ne fut plus qu'une déroute generale. Le Marquis de Durlach s'enfuit des premiers, laiſſant quatre mille morts ſur la place & deux mille priſonniers ; après quoi il alla enfin, mais trop tard, joindre l'Electeur Palatin avec les débris de ſon armée, ſans canon, ſans drapeaux, ſans argent ni bagages.

XVIII. Déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau.

Cette victoire fut après tout plus glorieuſe au Comte de Tilly qu'elle ne fut utile aux Imperiaux. Mansfeldt releva le courage de ſon parti en forçant Ladembourg qu'il pilla, & encore plus par la déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau. Dès que Mansfeldt eut appris que cette Place étoit preſſée, il vola à ſon ſecours. Un détachement auquel il fit prendre les devants défit en arrivant un corps de mille Croates que l'Archiduc avoit envoïé reconnoître l'ennemi, ce qui jetta une telle épouvante dans le camp des Imperiaux, qu'ils leverent auſſi-tôt le ſiege & s'enfuirent avec précipitation après avoir mis le feu à leurs logemens, abandonnant leurs canons & leur bagage, & avec perte de deux mille hommes qui furent tuez dans la fuite.

XIX. Mansfeldt après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmſtadt, ſe retire avec perte.

Après cette heureuſe expedition Mansfeldt retourna dans le Palatinat ; mais ne pouvant ſubſiſter dans un païs entieremenr ruiné, il conduiſit l'armée avec l'Electeur Palatin & le Marquis de Durlach dans le territoire de Darmſtadt. Le Lantgrave n'oſa leur refuſer l'entrée de ſa Ville ; à peine y furent-ils entrez qu'ils y commirent toutes ſortes de violences comme dans une Ville conquiſe. La campagne fut encore moins épargnée. Tout fut abandonné à la licence du ſoldat. On ne vit bien-tôt par-tout que des cendres, des ruines, des ſpectacles funeſtes, &

Digitized by Google

pour comble de disgrace, le Lantgrave se vit encore arrêté prisonnier par l'Electeur qui le fit conduire à Manheim. AN. 1622.

Un procedé si violent révolta toute l'Allemagne & anima le Comte de Tilly à en tirer vangeance. Il alla avec Gonçalez chercher l'armée Palatine. Au premier bruit de son approche, l'Electeur & ses Generaux se mirent en marche pour regagner le Palatinat. Mais dès qu'ils furent un peu éloignez, les Bourgeois & les Païsans attroupez assommerent toutes les petites garnisons que Mansfeldt avoit laissées dans les Places. Le Comte de Tilly survint, & chargea l'arriere-garde de l'armée Palatine qui s'enfuit dans les bois après avoir perdu deux mille hommes tuez sur la place, & un grand nombre de prisonniers entre lesquels se trouverent un Comte Palatin de Birkenfeldt & un Comte de Mansfeldt. Le reste de l'armée de l'Electeur rentra dans le Palatinat fort en désordre sans vivres & sans argent. Le premier échec qu'elle auroit reçû dans cet état auroit achevé sa ruine, & elle avoit tout à craindre de l'activité & de la valeur du Comte de Tilly.

XX. Christian de Brunswick vient au secours de Frideric dans le Palatinat.

Frideric n'aïant donc plus de ressource que dans l'armée du Duc de Brunswick, écrivit à ce Prince pour le prier de le venir joindre. Christian après avoir ravagé les Evêchez de Munster & de Paderborn, s'étoit, comme j'ai déja dit, fortifié dans Lippe, favorisé par les Hollandois qui étoient maîtres d'Emeric sur le Rhin & de plusieurs Places appartenantes à la Maison de Juliers. Il avoit d'abord été extrémement resserré dans ce poste par le Comte d'Anholt & une armée Espagnole que l'Archidu-

AN. 1622.

cheſſe avoit envoïée en Weſtphalie ; mais les Hollandois aïant fait une diverſion en aſſemblant toutes leurs troupes à Nimegue, l'Archiducheſſe fut obligée de rappeller les ſiennes. Le Comte d'Anholt ſe trouva alors trop foible pour réſiſter à une armée de plus de vingt mille hommes ; & Chriſtian ſe préparoit à recommencer ſes brigandages, lorſque l'Electeur Palatin lui manda de le venir joindre avec ſon armée, & délivra ainſi la Weſtphalie de ces hôtes pernicieux.

*Ibid.*

Chriſtian ſe mit en marche ravageant ſelon ſa coutume, toutes les terres ſur ſon paſſage, & faiſant fuir devant lui tous les habitans de la campagne, avec ce qu'ils pouvoient emporter de plus précieux. Par-tout l'épouvante & la fuite des peuples annonçoient ſon approche ; & les incendies, le carnage & la déſolation marquoient tous les lieux où il avoit paſſé. Il prit à deſſein un chemin beaucoup plus long afin de pouvoir piller en paſſant la riche & celebre Abbaïe de Fulde dans le cercle du haut-Rhin, & l'Evêché de Wirtzbourg dans la Franconie. Mais ce Prince exterminateur trouva enfin dans le Comte de Tilly un vangeur qui lui fit porter une partie de la peine que meritoient ſes cruautez.

XX.

Le Comte de Tilly va au-devant du Duc de Brunſwick.

Après avoir traverſé les terres de Caſſel & de Coburg, & le cercle du haut Rhin, il s'étoit rendu près de Francfort ſur le Mein dans le deſſein de paſſer ce fleuve, & dans l'eſperance que Mansfeldt le viendroit joindre au paſſage. Il s'étoit déja emparé de Hoëchſt dont les habitans avoient pris la fuite, aimant mieux lui abandonner leur Ville, que de s'expoſer à la brutalité de ſes tronpes ; & il faiſoit travailler

travailler avec beaucoup de diligence à conſtruire un pont ſur le Mein, lorſqu'il ſa vit prévenu par le Comte de Tilly. Ce General ſuivi de Gonçalez & du Comte d'Anholt qui s'étoit venu joindre à lui, s'étoit avancé au-devant du Duc de Brunſwick. Après avoir deliberé s'il l'attendroit en deçà du Mein pour l'attaquer de front à ſon paſſage, ou s'il paſſeroit lui-même la riviere pour charger les ennemis à dos lorſqu'ils entreprendroient de la traverſer, il prit ce dernier parti. Il paſſa ainſi le Mein à Aſchaffembourg, & de-là marchant avec une extrême diligence il vint ſe préſenter inopinément à la vûë de Chriſtian. Ce Prince avoit déja achevé ſon pont; mais il n'avoit pas encore eu le temps de faire défiler ſes troupes, & il fallut ſe réſoudre à la bataille. AN. 1622.

XXII. Bataille de Hoechſt.

Les deux armées étoient à peu près égales en nombre. L'une étoit animée par le ſouvenir encore récent de ſes victoires paſſées; l'autre étoit redoutable par ſa ferocité. Cette action ſembloit d'ailleurs devoir décider de la fortune du Prince Palatin & du ſort de tous ſes Etats. Le combat commença par l'artillerie avec beaucoup d'avantage pour les Imperiaux. Le Duc de Brunſwick n'avoit que trois canons dont deux devinrent preſqu'auſſi-tôt inutiles, au lieu que les Imperiaux en avoient dix-huit placez ſur un terrain élevé d'où ils firent pendant cinq heures de temps de ſi terribles décharges ſur les bataillons & les eſcadrons ennemis, que Chriſtian fut ſouvent obligé de changer ſon ordre de bataille. On ne laiſſa pas pendant tout ce temps-là d'aller ſouvent à la charge de part & d'autre; mais ce furent plûtôt des eſcarmouches qu'un combat reglé. L'ar- *Ibid.*

AN. 1622.

mée Imperiale s'ébranla enfin pour fondre de toutes parts ſur les ennemis, & le Comte de Tilly fit en même temps défiler des troupes pour occuper les avenuës du pont de batteaux que le Duc Chriſtian avoit jetté ſur le Mein. Dans ce moment ce Duc déliberoit avec les principaux chefs de ſon armée ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Tous concluoient à faire retraite en bon ordre; mais tandis qu'ils en propoſoient les moïens, toutes leurs troupes ſaiſies d'une terreur ſubite ſe mirent à fuir de toutes parts pour ſe ſauver par le pont de batteaux. Les hommes, les chevaux, les chariots & les bagages s'embaraſſant les uns les autres dans leur fuite, cauſerent en un moment une affreuſe confuſion ſur le pont. Les uns furent étouffez dans la foule, les autres furent précipitez avec leurs chevaux dans le fleuve. Une infinité de Soldats & d'Officiers y furent engloutis en voulant le traverſer à la nage, & entr'autres le Comte de Lovenſtein dont le nom eſt reſté à l'endroit du fleuve où il ſe noïa. Le Comte de Tilly & les autres Generaux de l'armée Imperiale ſurpris d'une fuite ſi précipitée, s'arrêterent quelque temps, ſoupçonnant que c'étoit une feinte pour les attirer dans quelque mauvais pas. Mais ayant enfin reconnu le déſordre de l'armée ennemie, & que les ſoldats jettoient leurs armes pour mieux fuir, ils coururent auſſi-tôt, quoiqu'un peu tard, à la pourſuite des fuïards. Tout ce qui ne put ſe ſauver au-delà du Mein fut paſſé au fil de l'épée. Les Croates pourſuivirent encore les ennemis au-delà & en tuerent un grand nombre; de ſorte qu'on compta que le Duc de Brunſwick perdit dans cette journée plus de huit

mille hommes tuez ou noïez, ſans y comprendre les priſonniers qui furent en grand nombre, les drapeaux, une grande quantité d'armes & de bagages: & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt que les Imperiaux ne perdirent de leur côté que trente-cinq hommes. AN. 1622.

XXIII. Frideric abandonne ſes Etats dont le Comte de Tilly acheve de ſe rendre maître.

Ce dernier coup en achevant d'abattre le parti de Frideric l'accabla lui-même de douleur & de déſeſpoir. Le Marquis de Durlach rebuté de tant de diſgraces l'abandonna & ſe retira dans ſes terres après avoir licentié ſes troupes. Frideric parut auſſi vouloir ceſſer de lutter contre ſa mauvaiſe fortune, & abandonnant ſes Etats à la merci des vainqueurs il ſe retira dans la baſſe-Alſace avec Mansfeldt, le Duc Chriſtian & les reſtes de leurs armées vaincuës. Mansfeldt & Chriſtian continuerent cependant encore quelque temps la guerre dans l'Alſace, commettant par-tout d'horribles cruautez, tandis que le Comte de Tilly acheva de ſe rendre maître de tout le Palatinat par la priſe de Heydelberg & de Manheim.

Cette derniere Place fit peu de réſiſtance; mais la premiere après avoir rejetté fierement les conditions que le Comte de Tilly lui offrit, ſe défendit pendant pluſieurs jours avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté de ſes habitans leur coûta cher; car la Ville aïant été emportée d'aſſaut, fut abandonnée au pillage & à la fureur des ſoldats qui y aſſouvirent leur avarice, leur haine & leur brutalité par le maſſacre des habitans, & le butin immenſe qu'ils y firent. Les ſçavans regrettent encore aujourd'hui cette belle Biblioteque, une des plus curieuſes & des plus ce-

AN. 1622

lebres de l'Europe, que les Electeurs Palatin conſervoient depuis long-temps, & enrichiſſoient tous les jours de tout ce qu'il y avoit d'ouvrages précieux dans le monde, & qu'ils avoient ſur-tout beaucoup augmentée des dépouilles des Egliſes & des Monaſteres, depuis que ces Princes avoient changé de Religion. Une grande partie des Livres fut diſſipée par la negligence des Officiers. Les autres furent diſtribuez par la liberalité du Duc de Baviere en diverſes Biblioteques particulieres.

XXIV. Frideric déſarme & congedie le Comte de Mansfeldt & le Duc de Brunſwick.

Merc. Franc.

Après tant de diſgraces il ne reſtoit plus d'eſperance à Frideric que dans la clemence & la generoſité de ſes vainqueurs ; foible reſſource quand on n'eſt point en état de ſe faire craindre. Cependant ſollicité par les conſeils du Roi d'Angleterre ſon beau-pere, Prince foible & peu habile, qui aimoit à négocier parce qu'il n'aimoit pas la guerre, & qui par la même raiſon négocioit toujours fort mal, il prit le parti de déſarmer entierement, de licentier ce qui lui reſtoit de troupes, & de congedier ſes deux Generaux Mansfeldt & le Duc de Brunſwick, afin d'eſſaïer de toucher ſes ennemis par la vûë même de ſa foibleſſe & de l'état déplorable où il ſe réduiſoit.

XXV. Les Imperiaux ſe rendent maîtres de toute l'Alſace.

Mansfeldt ainſi congedié renonça au projet qu'il avoit formé de ſe faire un établiſſement dans l'Alſace. Il abandonna Haguenau, & bien-tôt l'Archiduc Leopold ſe rendit maître de toute cette Province & mit par-tout de fortes garniſons. Le Marquis de Durlach retiré dans la fortereſſe de Hocheberg abandonna pareillement toutes ſes terres à la diſcrétion des Imperiaux qui s'en emparerent, tandis

que l'Empereur par un Edit Imperial le dépoſſedoit du Marquiſat ſuperieur de Bade pour le reſtituer au fils aîné du Marquis Edouard. Vormes, Spire & toutes les Villes du Rhin qui avoient favoriſé l'Electeur, furent auſſi obligées de recevoir garniſon Imperiale. La révolution fut generale, & l'on fit par-tout expier aux Proteſtans les mauvais traitemens qu'ils avoient faits aux Catholiques. Frankendall ſeul fut épargné par complaiſance pour l'Archiducheſſe qui crut par-là faciliter la paix. AN. 1622.

XXVI. Mansfeldt & Chriſtian entrent en Lorraine.

Cependant Mansfeldt & le Duc de Brunſwick prirent leur route par la Lorraine, ſans trop ſçavoir ce qu'ils alloient devenir. Ils avoient encore une armée de dix-mille hommes de pied & de huit mille chevaux, avec quatorze pieces d'artillerie & un nombre prodigieux de femmes & de goujats qui affamoient l'armée & portoient la diſette par-tout. Les troupes accoutumées au pillage firent de grands dégats & commirent beaucoup de violences dans leur marche; après avoir paſſé la Moſelle elles pillerent les Evêchez de Metz & de Verdun, où elles ne laiſſerent aux habitans de la campagne que ce qu'elles ne purent enlever. Là le Comte de Mansfeldt s'arrêta pour déliberer ſur le parti qu'il devoit prendre. Son premier deſſein avoit été de ravager le Duché de Luxembourg, & d'aller enſuite offrir ſes ſervices aux Etats de Hollande; mais l'Archiducheſſe le ſollicitoit au contraire d'entrer au ſervice du Roi d'Eſpagne, & lui faiſoit les plus belles offres. L'Empereur lui offroit auſſi des conditions avantageuſes, tandis que le Roi d'Angleterre le conjuroit de ne pas abandonner ſon gendre. D'un autre côté

AN. 1622.

les Venitiens le preſſoient de ſe donner à leur République pour y prendre le commandement general de leurs troupes. Enfin le Duc de Boüillon d'une part s'efforçoit de lui perſuader d'entrer en France pour s'y mettre à la tête des Religionnaires, & relever leur parti qui étoit ſur le penchant de ſa ruine; & de l'autre le Roi de France redoutant l'irruption de cette armée étrangere faiſoit négocier avec lui pour l'engager ou à ſe mettre au ſervice de la France avec une partie de ſes troupes, ou à s'éloigner des frontieres. Choſe étonnante, s'écrie un Auteur, qu'un homme qui n'a pour ainſi dire, ni feu ni lieu, ni argent, ni parens, ni religion, (car il n'étoit ni Catholique ni Proteſtant declaré,) ſe faſſe ainſi également redouter & rechercher par toutes les Puiſſances de l'Europe.

*Merc. Franc.*

XXVII. Mansfeldt menace la France.

Toutes réflexions faites le Comte de Mansfeldt ne ſe ſentoit aucune inclination pour le ſervice de l'Eſpagne ni de l'Empereur. Il avoit encore moins d'envie de porter la guerre en France, comme il l'avoüa dans la ſuite; de ſorte qu'il eſt vrai-ſemblable que tout ſon but n'étoit que de tirer du Roi quelque ſomme d'argent conſiderable pour païer ſes troupes & les mener en Hollande. Dans ce deſſein il affecta d'écouter les propoſitions du Duc de Boüillon, & fit tout ce qu'il falloit pour donner de l'inquietude à la Cour de France. Le Roi étoit alors à l'autre extrémité du Roïaume dans le Languedoc, occupé à réduire les Rebelles de la Religion Prétenduë Réformée. La frontiere étoit dégarnie des troupes; les Villes étoient ſans défenſe. Mansfeldt pouvoit, ce ſemble, penetrer ſans obſtacle juſqu'à la Capitale,

& on ne pouvoit pas douter que dès qu'il ſeroit entré en France, un grand nombre de Religionnaires ne vînt de toutes parts ſe joindre à lui & groſſir ſon armée. AN. 1622.

XXVIII. Inquietude de la Cour de France, & adreſſe de la Reine.

Dans une ſituation ſi perilleuſe & l'incertitude où l'on étoit des veritables diſpoſitions de Mansfeldt, la Reine, le Chancelier & les Miniſtres prirent l'alarme. On craignit ſur-tout pour la Champagne, parce que cette armée de bandits ne mettoit le pied nulle part qu'elle n'y laiſſât pour long-temps des marques de ſes brigandages. Mais l'adreſſe de la Cour de France la tira bien-tôt d'inquietude. Comme le deſſein de Mansfeldt étoit de donner une fauſſe allarme au Roïaume pour en extorquer une ſomme d'argent, on prit auſſi le parti de lui donner de fauſſes eſperances pour l'amuſer juſqu'à ce qu'on fût en état de ne le plus craindre. Tandis que par des ordres très-preſſans on faiſoit aſſembler des troupes dans les Provinces voiſines, & qu'on fortifioit les Villes qui étoient les plus expoſées, la Reine chargea le Duc de Nevers Gouverneur de Champagne de négocier avec Mansfeldt pour retarder ſon entrée dans le Roïaume. Le Duc ſe ſervit pour cette négociation d'un Gentilhomme nommé Montereau. Celui-ci fit d'abord comprendre à Mansfeldt le danger où il s'expoſoit en s'engageant dans un Roïaume auſſi puiſſant que celui de France: que les eſperances dont le Duc de Boüillon le flattoit étoient chimeriques: qu'il ſeroit en un moment inveſti d'armées nombreuſes qui viendroient l'envelopper de toutes parts; & qu'il auroit en France le même ſort que ces troupes étrangeres qui y étoient

AN. 1622.

entrées autrefois & qui y avoient peri : qu'il y auroit beaucoup plus d'honneur & de ſûreté pour lui, ou de traiter avec le Roi & d'entrer même à ſon ſervice avec une partie de ſes troupes, comme il en avoit autrefois temoigné quelque envie, ou s'il vouloit aller ſervir en Hollande, de ſe contenter d'une ſomme d'argent pour l'aider à païer ſes troupes, & les empêcher de ravager les terres de France.

XXIX. Négociation avec le Comte de Mansfeldt qui ſe retire dans les Pais-Bas.

Le Comte de Mansfeldt parut touché de ces raiſons. Il s'offrit à ſervir le Roi de France avec trois mille chevaux & ſix mille hommes de pied, à condition que le Roi lui donneroit deux cens mille écus pour licentier le reſte de ſes troupes & les envoïer en Hollande. Il demanda encore la dignité de Maréchal de France & quelque terre auprès de Paris érigée en Comté ou en Marquiſat. Montereau ne lui ôta pas l'eſperance d'obtenir ces conditions. Par-là il obtint d'abord qu'il ne paſſeroit pas la Meuſe, promettant de ſon côté de faire fournir du pain à ſes troupes. Il ſçût enſuite ſi bien prolonger la négociation par les difficultez qu'il fit tantôt ſur la ſomme d'argent que Mansfeldt exigeoit, tantôt ſur le nombre des troupes que le Roi vouloit retenir, qu'il donna le temps à la Reine de faire avancer vers la frontiere differens corps qui devoient faire une armée beaucoup plus forte que celle de Mansfeldt. Ce General voïoit au contraire la ſienne diminuer de jour en jour par les maladies, par la déſertion & ſur-tout par le départ du Duc de Brunſwick qui ennuïé de ces longueurs ſe retira à Sedan avec les troupes qui étoient à lui. Il apprit en même temps que Dom Gonçalez de Cordouë s'étoit rendu dans

*Merc. Franç.*

le

le Luxembourg, réſolu de lui donner bataille & de le venir attaquer, s'il étoit neceſſaire, juſques dans la Lorraine. Il ne fut plus queſtion alors de négocier. Il offrit de ſe contenter de ſoixante mille écus; & comme on ne ſe preſſa pas de les lui donner, il fut obligé de partir ſans les avoir obtenus, trop heureux de pouvoir retirer par une feinte ſon artillerie qu'il avoit miſe en dépôt à Mouzon, & le Duc de Saxe-Veimar qu'il avoit donné en ôtage. AN. 1622.

XXX. Bataille de Flerus.

Il ne ſongea après cela qu'à ſe retirer dans les Païs-Bas avec le Duc de Brunſwick qu'il rejoignit à Sedan; mais il fallut donner bataille pour s'ouvrir un paſſage. L'action ſe paſſa à Flerus dans le Comté de Namur, où Dom Gonçalez vint au-devant de l'armée Proteſtante. Le combat dura cinq heures & fut fort opiniâtré. Le Duc Chriſtian y fit paroître beaucoup de valeur, & le Comte de Mansfeldt une grande habileté. Le premier y reçût à la main gauche une bleſſure dont il perdit le bras. Après une perte à peu près égale on ſe ſépara ſans qu'aucun des deux partis pût ſe glorifier d'avoir remporté la victoire. Cependant la plûpart des relations la donnent aux Eſpagnols. Quoi qu'il en ſoit, Mansfeldt ſe rendit à Breda avec tout ce qui lui reſtoit de troupes, & par une ſi longue marche au travers du païs ennemi il juſtifia la réputation qu'il avoit d'un des plus grands Capitaines de ſon ſiecle. Il aida le Prince d'Orange à faire lever le ſiege de Bergopſom que le Marquis de Spinola pouſſoit avec beaucoup de vigueur; & de-là il retourna en Allemagne avec ſes troupes dont les Hollandois ne purent ſouffrir la licence.

Je pourrois ſans m'écarter abſolument de mon

AN. 1622.

ſujet joindre à l'Hiſtoire que j'écris, celle de la guerre qui continuoit toujours dans les Païs-Bas entre les Eſpagnols & les Provinces-Unies ; mais comme je n'ai entrepris de raconter les guerres qui précederent le traité de Weſtphalie, que dans la vûë de faire mieux connoître l'origine & le progrès des differends qui firent le ſujet de ce traité, & comme tout le monde ſçait aſſez qu'elles ont été les cauſes & les ſuites de la guerre des Provinces-Unies avec l'Eſpagne, j'ai cru devoir laiſſer ce détail aux Hiſtoriens de cette République, & je reviens aux affaires d'Allemagne.

XXXI. Le Roi d'Angleterre ſe laiſſe amuſer par les Miniſtres de la Maiſon d'Autriche.

Tandis que l'Empereur, le Duc de Baviere & le Roi d'Eſpagne réüniſſant toutes leurs forces dépouilloient l'Electeur Palatin, le Roi d'Angleterre s'épuiſoit en vaines négociations pour ſauver quelques débris de la ruine de ce Prince. Déſeſperant de lui faire conſerver le titre d'Electeur, il ſe flatoit toujours d'obtenir la reſtitution du Palatinat & de faire tranſporter la dignité Electorale au fils aîné de Frideric ; mais il avoit affaire à des ennemis qui lui étoient auſſi ſuperieurs dans la négociation que dans la guerre. On exigea d'abord du Roi d'Angleterre une Lettre de créance de l'Electeur Palatin avec promeſſe de ratifier tout ce qui ſeroit arrêté. Il fallut du temps pour la dreſſer, pour la préſenter, pour l'examiner ; & après tous ces délais les Miniſtres de la Maiſon d'Autriche ne manquerent pas d'y trouver un défaut ; c'étoit que Frideric y prenoit le titre d'Electeur : titre qui ne lui appartenoit plus, diſoit-on, depuis le Ban Imperial que Ferdinand avoit fulminé contre lui. Le Roi d'Angleterre eut encore

*Lotychius rerum German. l. XII. c. 1.*

la complaiſance de faire réformer la Lettre, ſauf le droit de ſon gendre ; mais lorſqu'il la préſenta ainſi reformée, il eut le chagrin de voir ſes eſperances encore plus reculées qu'auparavant. On lui répondit qu'une affaire de cette nature ne pouvoit pas ſe traiter légitimement à Bruxelles, & que comme elle intereſſoit tout l'Empire, il falloit la renvoïer à la Diete que l'Empereur venoit de convoquer à Ratiſbonne. Le Roi d'Angleterre reconnut alors ce qu'il ſembloit avoir voulu juſques-là ſe déguiſer à lui-même, qu'il étoit le joüet des Miniſtres de la Maiſon d'Autriche. Une déclaration de guerre leur auroit apparemment fait changer de langage ; mais il n'en avoit ni la force, ni peut-être le pouvoir. Tout ce qu'il pût faire fut de ſe plaindre & de menacer. Le Roi de Dannemark fit à peu près de pareilles démarches, & les Imperiaux par une eſpece de bienſéance firent ſemblant de craindre leurs menaces, ſans pourtant rien changer à la réſolution qu'on avoit priſe d'achever la ruine de Friderie. AN. 1623.

XXXII. Diete de Ratiſbonne où l'Electeur Palatin eſt dépouillé de tous ſes Etats, & le Duc de Baviere inveſti de l'Electorat.

Après la perte de tous ſes Etats, il ne reſtoit plus que de le dépouiller de la dignité Electorale. C'étoit le dernier coup dont on vouloit le frapper. L'Empereur convoqua pour cela une Diete à Ratiſbonne où il ſe rendit en perſonne, après avoir invité les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & les Ducs de Pomeranie & les Princes de la Maiſon de Brunſwick à en faire autant. Mais ceux-ci irritez des changemens que l'Empereur faiſoit à Prague en faveur de la Religion Catholique, éluderent ſous divers prétextes l'invitation de l'Empereur. Les Ducs de Pomeranie & de Brunſwick ne voulurent pas même

*Lotychius rerum Germ. l. XII. c. 5.*

*Puſendorf. rerum Suecic. l. 1.*

*Mercure François. 1623.*

AN. 1623.

y envoïer leurs Députez. L'Assemblée ne laissa pas d'être nombreuse par le concours de tous les Princes Catholiques & de la plûpart de Députez des Etats Protestans. L'Empereur ouvrit la Diete, par un discours, où après avoir accusé Frideric d'être l'auteur de tous les troubles d'Allemagne, & après avoir exposé les raisons qu'il avoit eues de prendre les armes & de proscrire ce Prince perturbateur du repos public, il conclut en déclarant qu'étant maître de disposer des Etats & des Dignitez de Frideric, il transportoit sa dignité Electorale à Maximilien Duc de Baviere pour récompenser son zele & les services qu'il avoit rendus à l'Empire, persuadé, ajoutoit-il, que les Electeurs applaudiroient à ce choix, & qu'il seroit solemnellement approuvé dans la Diete présente. A un si beau présent l'Empereur ajouta tout le haut-Palatinat qu'il donna au Duc de Baviere en échange de la partie de l'Autriche qu'il avoit cedée à Maximilien pour hypotheque des sommes que ce Duc avoit avancées pour les frais de la guerre d'Autriche & de Boheme. Une partie du bas-Palatinat fut donnée au Duc de Neubourg & une autre partie aux Espagnols. Plusieurs autres Princes eurent aussi part à la dépoüille à proportion des services qu'ils avoient rendus, ou qu'on esperoit d'eux.

XXXIII. Vaines oppositions des Princes & des Etats Protestans.

Les Catholiques applaudirent en effet à la résolution de l'Empereur ; mais les Protestans dont le parti perdoit un appui considerable dans le College Electoral, s'y opposerent autant que la chose étoit possible dans une Assemblée où le parti Catholique étoit fort superieur. Ils représenterent à l'Empereur que le Prince Palatin étant le premier des Electeurs

ſeculiers, l'affaire meritoit bien qu'on attendît l'arrivée des Députez de Pomeranie & de Brunſwick. Que s'il étoit vrai que l'Empereur ne vouloit que la paix, il ne devoit point donner ainſi occaſion à de nouveaux troubles qui perpetueroient la guerre dans l'Empire : que dans l'entrepriſe de Boheme l'Electeur Palatin jeune encore, & ſeduit par de mauvais conſeils, avoit marqué plus d'imprudence que de mauvaiſe volonté. Souvent, ajoutoient-ils, on a fait grace à des Princes auſſi coupables que lui ; mais ſi on eſt déterminé à le perdre, pourquoi envelopper dans ſa ruine ſes enfans & tous ſes heritiers collateraux qui n'ont eu aucune part à ſa révolte ? Pourquoi leur faire expier un crime qu'ils n'ont pas commis ? AN. 1623.

Malgré cette oppoſition l'Empereur perſiſta dans ſa réſolution. Ainſi Maximilien fut ſolemnellement inveſti de la dignité Electorale, avec une clauſe toutesfois que l'Empereur ajouta pour ne pas choquer trop ouvertement tout le parti Proteſtant. Cette clauſe fut que tout cela ſe faiſoit ſans préjudice des enfans & du frere de Frideric & des autres Princes de la Maiſon Palatine ; en ſorte qu'après la mort du Duc de Baviere, l'Electorat retourneroit à celui d'entre eux à qui on l'ajugeroit alors dans la premiere Aſſemblée qui ſe tiendroit. Telle eſt l'époque de la grandeur où nous voïons aujourd'hui la Maiſon de Baviere élevée, & dans laquelle elle s'eſt toujours maintenuë depuis avec beaucoup d'éclat. Nous verrons dans la ſuite que s'il lui en coûta beaucoup pour acquerir cette dignité, il lui en coûta beaucoup plus pour la conſerver.

AN. 1623.

Pluſieurs choſes firent juger alors aux plus éclairez que tout le ſang qu'on avoit déja répandu dans l'Allemagne ne ſuffiſoit pas encore pour y éteindre le feu de la guerre. La premiere étoit l'autorité ſouveraine que l'Empereur affectoit, commençant dès-lors à agir en maître abſolu ſans aucun égard aux oppoſitions d'une partie conſiderable des trois Colleges de l'Empire. La ſeconde étoit les diſpoſitions ſecretes du Duc de Baviere qui ſe voïant arrivé au comble de ſes vœux, ſacrifieroit tout pour conſerver ſa nouvelle dignité. C'étoient enfin les interêts oppoſez des Catholiques & des Proteſtans dans le changement que l'Empereur venoit de faire par rapport au Prince Palatin. Quelques-uns prétendent que les Eſpagnols eux-mêmes s'oppoſerent à l'élevation du Duc de Baviere dans la crainte qu'il ne s'en prévalût un jour pour diſputer l'Empire à la Maiſon d'Autriche. Mais Ferdinand peu touché de ces conſiderations ne ſongea qu'aux avantages préſens qui lui revenoient de ce changement. Car outre qu'il retiroit la partie de ſon patrimoine qu'il avoit engagée à Maximilien, il attachoit inviolablement ce Prince à ſes interêts, & par un raffinement de politique il mettoit entre les deux principales branches de la Maiſon Palatine un ſujet éternel de diviſion, comme ſes prédeceſſeurs en avoient mis dans la Maiſon de Saxe ; avec cette difference cependant que la branche de Baviere avoit quelques prétentions réelles ſur l'Electorat. Ce fut auſſi peut-être dans la même vûë qu'il décida alors le fameux procés qui diviſoit la Maiſon de Heſſe, en ajugeant le Comté de Marpurg au Lantgrave de Darmſtadt, comme il avoit

déja ajugé le Marquiſat ſuperieur de Bade aux Princes de la branche aînée de cette Maiſon. Enfin pour rallentir la vivacité du zele que l'Electeur de Saxe témoignoit pour ſa Religion à l'occaſion des changemens qu'on faiſoit à Prague, & pour les interêts des Princes Palatins, l'Empereur lui fit préſent de la Luſace pour nantiſſement des frais que cet Electeur avoit faits dans la guerre de Boheme. AN. 1623.

XXXIV. Le Duc de Brunſwick & le Comte de Mansfeldt renouvellent la guerre.

C'étoit alors plus que jamais que le Roi d'Angleterre eût dû éclater. Cependant il ſe contenta de faire une eſpece de traité de ſuſpenſion pour ſon gendre, occupé ſans doute alors du mariage qui ſe projettoit de ſon fils le Prince de Galles avec l'Infante d'Eſpagne. Il ne laiſſa pas d'envoïer quelques ſecours au Comte de Mansfeldt & à Chriſtian de Brunſwick, leſquels ſemblerent ne recommencer la guerre que pour donner encore au Comte de Tilly la gloire de les défaire. Tous deux enſemble paſſerent de Hollande dans la Friſe & la Weſtphalie où ils commirent de grands déſordres. Peu de temps après Chriſtian quitta Mansfeldt pour aller prendre dans la baſſe-Saxe le titre de Capitaine General des troupes de ce Cercle.

En effet les Etats de la baſſe-Saxe, ſous prétexte de s'oppoſer aux Eſpagnols qui paroiſſoient vouloir s'approcher d'eux, avoient levé des troupes & témoignoient beaucoup de diſpoſition à entreprendre la guerre; l'Empereur ordonna de ſon côté au Comte de Tilly de s'approcher du Veſer pour veiller ſur les démarches de cette Province. Les Etats de Saxe intimidez obligerent auſſi-tôt Chriſtian de s'éloigner de leurs frontieres; de ſorte qu'après avoir fait quel-

AN. 1623. que séjour en Saxe ce Prince se vit contraint de se remettre en chemin pour aller rejoindre le Comte de Mansfeldt dans la Frise Orientale. Il fit à son ordinaire de grands ravages en traversant la Westphalie, & il en auroit fait de plus grands, si les Comtes de Tilly & d'Anholt qui le poursuivoient ne l'eussent obligé de précipiter sa retraite. Quelque diligence qu'il pût faire les Generaux Catholiques l'atteignirent dans l'Evêché de Munster, résolus de lui faire encore une fois expier tous les ravages & les impietez qu'il avoit commises dans cette Province.

XXXV. Bataille de Stadtlo.

Le Duc de Brunswick sentant sa foiblesse & le peu de fond qu'il pouvoit faire sur des troupes mal aguerries, fit tout ce qu'il put pour éviter la bataille. Mais le Comte de Tilly prenant les devants avec une partie de son avant-garde le suivit de si près & sçût si bien retarder sa marche par de fréquentes & de vives escarmouches, qu'il l'obligea enfin de ranger son armée en bataille entre Ahaus & Stadtlo. Là Christian se voïant fort incommodé par l'artillerie des Imperiaux voulut reprendre son premier dessein d'éviter la bataille, & passa la petite riviere de Honner, laissant au Colonel Cniphausen le soin d'en disputer le passage aux ennemis. La résistance de ce Colonel ne fut pas longue; Tilly força le passage, & aïant de nouveau placé son artillerie en un lieu très-avantageux, il commença la défaite des ennemis par les grandes escarres que son canon fit dans les bataillons & les escadrons Protestans. Malgré cette perte ceux-ci firent d'abord plus de résistance qu'on n'en devoit attendre d'une armée toute

*Mercure François.*

composée

AN. 1623.

compoſée de nouvelles troupes. Mais cette premiere ardeur ſe changea bien-tôt en une épouvante generale qui fut ſuivie de la fuite de toute l'armée, ſans que ni les prieres ni les menaces des Chefs puſſent arrêter les fuyards. Les Imperiaux les pourſuivant de près n'eurent plus que la peine de tuer. Le champ de bataille fut en un moment jonché de corps morts. Les Croates ſur-tout plus agiles & plus ardens à la pourſuite, firent une cruelle boucherie avec ces grands ſabres recourbez dont ils étoient armez ; & le carnage eût été encore plus grand ſi le Comte de Tilly émû de pitié à la vûë de tant de ſang répandu, n'eut fait ſonner la retraite & donner la vie à tout ce qui ne put pas ſe ſauver par la fuite. Les Proteſtans perdirent dans cette occaſion plus de huit mille hommes tant tuez que pris, & entre ces derniers ſe trouverent Guillaume Duc de Saxe-Veimar, Frideric Duc de Saxe-Altembourg, le Comte d'Iſembourg, le Rhingrave Jean Philippe, les Comtes de Louveſtein, de Wirgenſtein & de Schlick. Le Duc de Brunſwick & le jeune Comte de la Tour tous deux bleſſez s'enfuirent dans les Provinces-Unies avec ce qui leur reſtoit de troupes. Les Etats en prirent une partie à leur ſervice & congedierent l'autre. Mansfeldt après une perte ſi conſiderable pour ſon parti, fut réduit à ſe cantonner à l'extrémité de la Friſe, & à ſe retirer enſuite en Hollande avec le peu de troupes qui lui reſterent : de ſorte que l'Empereur ne trouva plus rien en Allemagne qui pût ſoutenir l'effort de ſes armes victorieuſes, ou qui oſât s'oppoſer à ſes volontez abſoluës.

AN. 1624.

XXXVI. Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maiſon d'Autriche.

Ces grandes proſperitez de la Maiſon d'Autriche & les entrepriſes de Ferdinand ſur la Liberté Germanique ne pouvoient pas manquer de donner de l'ombrage à toutes les puiſſances voiſines. Elles cauſerent de grands mouvemens dans toutes les Cours de l'Europe : l'alarme fut generale. La France, l'Angleterre, le Dannemark, la Savoïe, la nouvelle République de Hollande & celle de Veniſe ſongerent à prévenir les deſſeins ambitieux qu'on croïoit entrevoir dans la conduite de Ferdinand. On propoſa de faire contre lui une ligue generale. On imprima pluſieurs libelles contre la Maiſon d'Autriche qu'on accuſoit de vouloir ſe rendre maîtreſſe de toute l'Europe. On ne vit de tous côtez qu'Ambaſſadeurs paſſer d'une Cour à l'autre, & ce furent là, pour ainſi dire, les ſemences de ces puiſſantes Confédérations qu'on vit ſe former dans l'Europe.

XXXVII. La France occupée de la guerre de la Valteline.

Mais alors la France n'avoit encore en vûë que la reſtitution de la Valteline, où la guerre s'étoit allumée à l'occaſion que je vais dire. Les grandes ſuites que cette affaire eut dans le cours des évenemens dont je raconte l'Hiſtoire, m'obligent d'en rapporter ici l'origine & les progrès.

XXXVIII. Origine des troubles de la Valteline.

*Merc. Franç.*

*Memorie recond. di vittorio firi.*

Les habitans de la Valteline s'étant révoltez dès l'an 1620. contre les Griſons dont ils étoient ſujets, le Duc de Feria Gouverneur du Milanez pour le Roi d'Eſpagne, avoit auſſi-tôt ſaiſi cette occaſion d'envoïer des troupes dans la Valteline ſous prétexte de ſoutenir les Rebelles, & s'y étoit rendu le maître par divers Forts qu'il y avoit fait conſtruire. Le deſſein de l'Eſpagne étoit de s'aſſurer par-là une communication libre & aiſée de l'Italie avec le

Comté de Tirol & les Païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche en Allemagne. C'étoit le moïen de donner des fers à l'Italie, ſuivant le projet du Marquis de Fuentes, qui dans le même deſſein conſeilloit encore au Roi Catholique de s'aſſurer de Monaco & de Final. AN. 1624. *Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal de Richelieu, &c.*

Cet évenement avoit attiré de ce côté-là l'attention de toute l'Italie. Les Griſons avoient pris les armes pour défendre leur Souveraineté ſur cette vallée, & avoient intereſſé aiſément dans leur querelle la France, la République de Veniſe & la Savoïe, à qui il importoit extremement que les deux branches de la Maiſon d'Autriche n'euſſent pas la facilité de réünir ainſi toutes leurs forces. Cependant Loüis XIII. alors occupé à réduire les Religionnaires de France révoltez, aima mieux mettre l'affaire en négociation. Le Maréchal de Baſſompierre fut envoïé à Madrit où il négocia avec Philippe III. La mort de ce Prince qui arriva ſur ces entrefaites n'interrompit la négociation que de quelques jours. Philippe IV. qui lui ſucceda conclut le traité le 25. Avril 1621. Il fut reglé que les Eſpagnols & les Griſons retireroient également les troupes qu'ils avoient dans la Valteline & ſur les frontieres, & que toutes choſes y ſeroient rétablies ainſi que dans les Comtez de Chiavenne & de Bormio ſur le même pied qu'elles étoient avant 1617. XXXIX. Traité de Madrit.

Quoiqu'en conſequence de ce Traité les Eſpagnols fuſſent obligez d'abandonner la Valteline & de raſer les forts qu'ils y avoient conſtruits, ils ne ſe preſſerent point d'executer cet article. La France ſollicita le Pape d'y contraindre les Eſpagnols. On

AN. 1624. négocia de nouveau à Rome, & on convint que les forts de la Valteline seroient dépoſez entre les mains du Pape qui les feroit raſer. Sa Sainteté en donna la charge au Marquis de Bagny qu'elle fit ſon Commiſſaire. Mais peu de temps après le Cardinal de Richelieu aïant été admis dans le Conſeil & étant devenu preſqu'auſſi-tôt ſeul arbitre des affaires, fit déſavoüer le dernier traité fait à Rome. Le Commandeur de Sillery qui l'avoit ſigné fut rappellé comme aïant paſſé ſes pouvoirs, & agi contre les intentions de la Cour de France qui vouloit abſolument l'execution du traité de Madrit.

XL. La France ſe ligue avec la République de Veniſe & le Duc de Savoïe, & ſoumet toute la Valteline.

La ſuite juſtifia la conduite du Cardinal; car le Pape d'intelligence avec l'Eſpagne, au lieu de faire démolir les forts de la Valteline, ſembla n'y avoir envoïé un Commiſſaire que pour les conſerver plus ſûrement aux Eſpagnols à la faveur des drapeaux de l'Egliſe. Après tant de ménagemens de la part de la France, elle ſe réſolut enfin de prendre les armes pour chaſſer les Eſpagnols. La République de Veniſe & le Duc de Savoïe ſignerent à Paris un traité de Ligue avec la France pour deux ans. On regla ce que chacun des Confederez fourniroit pour cette expedition; & en cas que ces forces ne fuſſent pas ſuffiſantes pour obliger les Eſpagnols d'abandonner la Valteline, la France s'engagea à donner de grands ſecours d'argent au Comte de Mansfeldt pour faire en Allemagne une puiſſante diverſion, en même temps qu'on en feroit une autre contre la République de Genes qui étoit dans les interêts de l'Eſpagne. Le Marquis de Cœuvres alla en Suiſſe où il leva des troupes ſuivant la permiſſion que les Can-

tons assemblez à Soleure lui en avoient donnée. Après y avoir fait la fonction d'Ambassadeur Extraordinaire, il prit la qualité de General, & avec une armée de dix-mille hommes tant François que Suisses & Grisons, il entra dans la Valteline. Il promit aux habitans que nul des forts qu'il reprendroit ne seroit remis aux Grisons, & qu'on travailleroit à terminer au plûtôt les differends qu'ils avoient ensemble. Il se présenta ensuite devant Tirano que le Marquis de Bagny lui rendit après une résistance de quelques jours, & toute cette partie de la Valteline que l'on appelle *Terzero di sopra*, suivit le sort de la Capitale. Sondrio capitula peu de jours après, mais son château qui fit résistance fut emporté d'assaut. Cette Place est la Capitale du *Terzero di mesſo*. Morbegno principale Ville du *Terzero di soto* ou de la basse-Valteline n'attendit pas l'arrivée des François. Les habitans de cette Ville & de toutes les Places voisines vinrent d'eux-mêmes se rendre à discretion. Bormio & Chiavenne ne coûterent que quelques jours de siege; de sorte que toute la Valteline fut ainsi conquise en peu de jours, ce qu'on n'auroit pas osé esperer en plusieurs mois. AN. 1624.

Cependant le Nonce Spada se plaignoit en France de ce qu'on y avoit si peu d'égard pour les drapeaux de l'Eglise. On négocia de nouveau. Le Nonce voulut persuader de laisser pour toujours au Pape les forts de la Valteline en dépôt; mais ce n'étoit pas l'intention de la France. Le Cardinal Barberin qui vint exprès à Paris en qualité de Légat pour terminer ce differend, ne négocia pas avec plus de succès; & les choses demeurerent encore quelque temps en

AN. 1624.

cet état dans la Valteline, tandis que d'un autre côté le Duc de Savoïe pouſſoit vivement la guerre contre la République de Genes qui étoit protegée par les Eſpagnols. Enfin le traité de Monçon mit fin à cette affaire le 5. de Mars 1626. Par ce traité les Valtelins rentrerent dans l'obéiſſance des Griſons : l'exercice de la ſeule Religion Catholique fut maintenu dans la Vallée & dans les deux Comtez de Bormio & de Chiavenne : la diſpoſition des paſſages fut laiſſée à la France : on accorda aux Valtelins la liberté d'élire eux-mêmes leurs Magiſtrats, & les Griſons n'eurent que le droit de confirmer l'élection : les forts devoient être remis au Pape pour les démolir, & on convint auſſi que les deux Couronnes de France & d'Eſpagne s'entremettroient pour accommoder le Duc de Savoïe avec la République de Genes. Ce Prince & les Venitiens furent cependant très-mécontens de ce traité, & les Hollandois ne le furent gueres moins. Ils venoient de perdre Breda, & il leur eût été fort avantageux que la guerre d'Italie eût occupé plus long-temps une partie des forces d'Eſpagne. Mais les troubles que les Rebelles de la Religion Prétenduë Réformée cauſoient dans le Roïaume de France ne permettoient pas encore à Loüis XIII. d'éloigner ſes troupes & d'entreprendre des guerres étrangeres. Ce ne ſera que dans quelques années après la réduction de la Rochelle, que l'on verra ce Prince par le conſeil de ſon principal Miniſtre porter dans toutes les parties de l'Europe la terreur des armes Françoiſes.

XLI. Traité de Monçon.

XLII. Le Roi d'Angleterre ſe laiſſe en-

Le Roi d'Angleterre étoit encore moins en état de défendre la Liberté Germanique, & d'arrêter les

progrès de la Maiſon d'Autriche. On en a déja vû les raiſons ; mais il étoit alors arrêté par une autre conſideration plus forte. C'étoit le projet du Mariage de Charles ſon fils avec l'Infante d'Eſpagne : projet dont les Eſpagnols le flattoient ſans aucun deſſein de l'executer, tandis qu'ils dépoüilloient le Prince Palatin ſon gendre. Ils diſſimulerent ſi bien ſur cela leurs veritables ſentimens, que le Prince de Galles ne balança pas à faire le voïage de Madrit. Il y fut reçû avec de grandes démonſtrations de joïe : on le combla d'honneurs, on l'accabla de careſſes, on dreſſa avec un ſoin extrême les articles du Contrat. Tout fut reglé de la part du Prince, du Roi ſon pere, du Roi d'Eſpagne & du Pape. Mais quand il fallut enfin en venir à l'execution, on affecta des délais, on forma de nouvelles difficultez, on fit de nouvelles demandes ; & le Prince après avoir fait de ſa part de ſi grandes avances, juſqu'à donner au Pape les titres de *Beatitude* & de *très-ſaint Pere*, fut obligé de s'en retourner avec beaucoup de dépit & de honte d'avoir ainſi été le joüet des Eſpagnols, & de ſe voir la fable de l'Europe.

AN. 1624.

core amuſer par l'eſperance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Eſpagne.

Un Auteur récent a prétendu nous apprendre ſur cela une anecdote fort curieuſe. Selon lui le Roi d'Eſpagne vouloit ſincerement le mariage, & tout ſon Conſeil en étoit d'accord ; mais à la veille de l'execution la Princeſſe alla trouver le Comte-Duc d'Olivares Chef du Conſeil d'Eſpagne : elle lui fit confidence de la répugnance qu'elle avoit à épouſer un Prince herétique ; elle implora ſon ſecours comme les Princeſſes dans les Romans implorent le ſecours de leurs Chevaliers ; le Comte-Duc promit de la

*Préface hiſtorique des Négociations ſecretes de Munſter & d'Oſnabrug.*

AN. 1624.

ſervir ; & au peril de ſa fortune & de celle de l'Etat il rompit tous les engagemens que la Cour d'Eſpagne avoit pris avec le Prince de Galles. Mais un fait ſi ſingulier, malgré l'autorité qu'on cite pour le prouver, paroît choquer également la verité & la vraiſemblance. La plûpart des Auteurs prétendent que la Maiſon d'Autriche voulut amuſer le Roi d'Angleterre pour l'empêcher d'aſſiſter l'Electeur Palatin.

*Memoire ſans titre dans les Mmſſ. du C. d'Avaux.*

Je trouve cependant parmi les papiers du Comte d'Avaux un Memoire où ce miſtere paroît plus approfondi, & d'une maniere fort vrai-ſemblable. On y aſſure que l'Eſpagne n'attira le Prince de Galles à Madrit que pour donner de la jalouſie & de l'inquietude à la France pendant les troubles de la Valteline, la France aïant lieu de craindre qu'en conſequence de ce mariage, l'Eſpagne ne ſe ſervît de l'Angleterre pour exciter dans le Roïaume des troubles & des guerres civiles de la part des Huguenots, comme les Eſpagnols faiſoient eux-mêmes depuis long-temps par leurs émiſſaires & leurs partiſans ſecrets. Pendant que l'on traitoit l'affaire à Madrit, le Duc de Baviere faiſoit faire fort ſecretement à Paris des propoſitions d'alliance avec la France. Il craignoit, diſoit-il avec une affectation extrême, que le rétabliſſement du Prince Palatin ne fût une des conditions ſecretes du mariage ; & pour l'empêcher il offroit de s'unir avec la France contre la Maiſon d'Autriche. Mais comme ce Prince n'avoit certainement alors ni aucune envie ni aucun interêt de ſe broüiller avec la Maiſon d'Autriche, il eſt fort vrai-ſemblable que cette négociation ne fut qu'un manege de politique, concerté avec l'Eſpagne pour

pour mieux tromper la France & l'Angleterre, l'une par l'autre, ſelon des vûës differentes, afin que la France laiſſât les Eſpagnols maîtres paiſibles de la Valteline, & que l'Angleterre ne fit aucun effort pour ſecourir le Prince Palatin. Quoi qu'il en ſoit la Maiſon d'Autriche obtint ce qu'elle ſouhaitoit du moins par rapport au Roi d'Angleterre. Ce foible Prince mourut peu de temps après, & à peine le Prince Charles I. ſon fils fut-il montré ſur le trône, qu'il épouſa la Princeſſe Henriette-Marie de France. AN. 1624.

XLIII. Etat de la Hongrie.

Merc. Franç.

Du côté de la Hongrie Betlem-Gabor occupa pendant quelque temps une partie des forces de Ferdinand. Car aïant rompu le traité de paix qu'il avoit ſigné deux ou trois ans auparavant à Niclaſbourg, il entra dans la haute-Hongrie avec une armée compoſée de toutes ſortes de nations, & fit d'abord des progrès qui étonnerent l'Empereur. Mais cette irruption dura peu, ſemblable à ces torrens qui naiſſent & qui tariſſent en un même jour. Les Imperiaux ſe raſſemblerent de toutes parts, & à leur approche toute cette armée de barbares ſe diſſipa. Les Turcs furent la plûpart taillez en pieces en s'en retournant, & les Tranſilvains firent auſſi quelque perte. Cette expedition fut auſſi-tôt ſuivie d'un nouveau traité de paix qui mit l'Empereur en repos de ce côté-là. Ce Prince avoit encore moins à craindre de la Suede qui étoit en guerre avec la Pologne. Mais Chriſtian IV. Roi de Dannemark après avoir depuis long-temps fait beaucoup de ſollicitations, de plaintes & de menaces inutiles, ſe détermina enfin à tenter la fortune des armes, & quoique preſque ſeul dans une entrepriſe ſi difficile, il oſa

AN. 1625.

se flater de mettre des bornes aux succès de Ferdinand.

XLIV. Le Roi de Dannemark avec le Cercle de la basse-Saxe prend les armes contre l'Empereur.

Ce Prince étoit alors à la fleur de son âge, plein de courage & de résolution, avide de gloire, zelé pour le parti Protestant, & sur-tout pour le rétablissement de l'Electeur Palatin dont il avoit épousé la sœur. Comme ses seuls Etats ne lui auroient pas fourni assez de troupes & de secours pour balancer les grandes forces de Ferdinand & des Catholiques, il profita des premiers mouvemens qui s'étoient faits dans la basse-Saxe, il avoit même contribué à les faire naître, pour en obtenir de puissans secours, & se faire déclarer Capitaine General de ce Cercle, un des plus considerables de l'Allemagne, & dont il étoit membre en qualité de Duc de Holstein. Tous les Princes & les Etats qui composent ce Cercle entrerent dans ses vûës, excepté les Ducs Christian & Georges de Lunebourg Princes politiques & sages, qui craignirent les suites dangereuses d'une guerre ouverte. La France & la Hollande entrerent aussi dans la Confédération avec l'Angleterre, & promirent des secours d'hommes & d'argent. On fit des levées en France & sur-tout en Angleterre, d'où le Roi Charles envoïa jusqu'à quinze mille hommes au Comte de Mansfeldt pour fortifier l'armée du Roi de Dannemark. Mais ces troupes après avoir débarqué à Calais, n'ayant pas pû passer en Allemagne par l'Alsace, comme Mansfeldt l'avoit projetté, furent emploïées avec les troupes Françoises en Hollande, où elles perirent presque toutes de maladies. Mansfeldt ne laissa pas de faire une nouvelle armée composée d'Allemands & des débris

*Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.*
*Pussendorf. l. 1.*
*Lotychius l. XV. §. 3.*

qui lui reſtoient de troupes Françoiſes & Angloiſes, tandis que le Roi de Dannemark ſecondé des Ducs de Brunſwick, & de Mekelbourg & de Chriſtian Adminiſtrateur de Magdebourg, formoit de ſon côté une puiſſante armée ſur le Veſer. AN. 1625.

L'Empereur & le Duc de Baviere ſe préparerent auſſi à repouſſer ce nouvel effort de leurs ennemis communs. Les ſeules forces de la Ligue Catholique commandées par le brave Comte de Tilly auroient peut-être ſuffi pour ſoutenir tout le poids de la guerre; mais Ferdinand voulut en partager la gloire avec le Duc de Baviere, ou plûtôt il eſpera en tirer de grands avantages pour l'agrandiſſement de ſa Maiſon. Ainſi quoique le Comte de Tilly ſous les ordres du Duc de Baviere fût déja à la tête d'une grande armée, que tant de victoires paſſées faiſoient paroître invincible, l'Empereur en aſſembla une ſeconde dont il donna le commandement au fameux Baron de Valſtein.

XLV. Valſtein eſt fait General des armées Imperiales.

Ce Géneral ſi celebre dans cette Hiſtoire avoit fait ſes premieres armes ſous Ferdinand lui-même, lorſque ce Prince n'étant encore qu'Archiduc d'Autriche fit la guerre dans le Frioul contre les Venitiens. Il s'étoit enſuite ſignalé dans pluſieurs occaſions, ſur-tout au ſiege de Gradisk & dans la guerre de Boheme, où il avoit rendu de grands ſervices à l'Empereur. Ce fut pendant cette guerre qu'il gagna l'eſtime & l'amitié du Comte de Harrach qui avoit toute la confiance de Ferdinand, & qui en donnant ſa fille à Valſtein, lui ouvrit la porte aux plus grands honneurs. Car en conſideration de ce mariage, le Baron de Valſtein auparavant ſimple Colonel, ſe

AN. 1625. vit tout à coup honoré des titres de Duc de Fridland, de Prince de l'Empire, & de General des armées Imperiales avec une autorité abſoluë. Il eſt cependant vrai qu'une fortune ſi rapide & ſi brillante parut moins une grace & une faveur qu'une juſte récompenſe du mérite. Valſtein réüniſſoit dans ſa perſonne toutes les qualitez qui font un grand Capitaine, une valeur intrépide, une grande fermeté d'eſprit dans l'action, une activité infatigable, beaucoup de prudence & d'adreſſe, une extrême vigilance. Il ſçavoit également faire naître les occaſions & les ſaiſir, vaincre & profiter de la victoire, ſe faire craindre & encore plus aimer des ſoldats. Plus d'humanité & de ménagemens pour les peuples qu'il fouloit impitoïablement, moins d'orgüeil & d'emportement auroient mis le comble à la gloire de ce grand homme; mais de ſi grands défauts ternirent l'éclat de ſon merite, & cauſerent enfin ſa perte, comme on verra dans la ſuite.

*Lotychius, Ibid.* La guerre commença, comme c'eſt l'ordinaire, par des écrits & des manifeſtes qu'on publia de part & d'autre. Le Roi de Dannemark & les Princes de ſon parti proteſterent qu'ils n'avoient d'autre deſſein que de ſe tenir ſur la défenſive, & d'empêcher les violences que l'on commettoit ſur les frontieres & dans les Etats de Saxe. Le Comte de Tilly & les Imperiaux ſommerent le Roi de Dannemark & ſes adherens de mettre bas les armes, pour ne point cauſer de nouveaux troubles dans l'Empire. Cependant on vit bien-tôt quatre grandes armées s'avancer vers le fleuve du Veſer, qui ſépare la baſſe-Saxe de la Weſtphalie. Mansfeldt s'en approcha par la.

Weſtphalie ; le Comte de Tilly & le General Valſtein par la Suabe & la Heſſe. Le Roi de Dannemark étoit déja campé ſur les bords du fleuve près de Bremen, & là il lui arriva un accident qui fut regardé comme un préſage funeſte de ſuccès de ſon entrepriſe. Comme il ſe promenoit à cheval ſur les remparts de Hamelen dont il viſitoit les fortifications, ſon cheval épouvanté par un coup de canon ſe précipita du haut d'un retranchement en bas, & entraîna dans ſa chûte le Roi lui-même qui ſe bleſſa grievement à la tête. On le remporta ſans voix & ſans connoiſſance, & pendant quelques jours on craignit beaucoup pour ſa vie ; il fut pourtant aſſez heureux pour en réchapper.

A. N. 1625.

*Heiſſ.*

*Lotychius.*

*Merc. Franc.*

Cet accident fut ſuivi de la perte de Hamelen, Minden, Statelnau & d'autres Places voiſines dans le Duché de Brunſwick, que les Officiers du Roi de Dannemark abandonnerent au Comte de Tilly, pour ſe retirer dans le Duché de Ferden juſqu'à ce que le Roi fût en état d'agir. De-là le Comte de Tilly deſcendit le long du Veſer juſqu'à Nieuboug dont il entreprit le ſiege ; mais la vigoureuſe réſiſtance des aſſiegez & la diſettte de vivres l'obligerent de le lever. Il fit même dans ſa retraite quelque perte dont il ſe dédommagea par les groſſes contributions qu'il leva dans le Duché de Brunſwick, & par la défaite d'un petit corps de troupes Danoiſes, commandées par le Duc de Saxe-Altembourg & le Colonel Oberntraut, un des meilleurs Officiers du Roi de Dannemark, qui perirent tous deux dans cette action.

XLVI. Commencement de la guerre.

Il ſe fit encore diverſes autres expeditions ſem-

AN. 1625.

blables dans le commencement de cette guerre, & le ſuccès de part & d'autre en paroiſſoit aſſez égal. On parla auſſi de treve & de paix, & l'on fit des deux côtez des propoſitions & de nouveaux écrits qui ne ſervirent qu'à aigrir de plus en plus les eſprits, parce qu'on s'accuſa mutuellement de ne vouloir pas la paix. Il eſt rare en effet que deux partis conſentent à quitter ſi-tôt les armes, lorſque l'un & l'autre eſpere également la victoire. Il falloit quelque action déciſive, & la guerre étoit ſi animée, qu'il étoit difficile qu'elle n'en fît naître bien-tôt l'occaſion.

Cependant autant que les Generaux Catholiques ſouhaitoient d'engager une bataille generale, autant le Roi de Dannemark avoit envie de l'éviter, ſuivant plus les conſeils de la prudence, que les mouvemens de ſon courage. Son armée n'étoit gueres compoſée que de nouvelles levées peu aguerries. La victoire même pouvoit lui devenir funeſte par la perte de ſes meilleurs ſoldats. Ainſi pour éviter d'en venir à une action generale, il prit le parti de diviſer toutes ſes forces en trois corps d'armée, pour obliger les Imperiaux à partager auſſi les leurs, & pour porter la guerre en pluſieurs endroits à la fois. Les Ducs de Veimar & de Brunſwick furent chargez de faire la guerre en deçà du Veſer dans les Etats Catholiques de Weſtphalie; le Comte de Mansfeldt devoit paſſer l'Elbe pour joindre les troupes que les Ducs de Mekelbourg avoient déja levées, & ſe rendre enſuite en Sileſie, y faire ſoulever les peuples & ſeconder Betlem-Gabor qui toujours inquiet & ambitieux, venoit de reprendre les armes à

l'occaſion du couronnement de Ferdinand III. que ſon pere Ferdinand II. avoit fait reconnoître Roi de Hongrie. Enfin le Roi de Dannemark au milieu de ces deux armées entre l'Elbe & le Veſer, devoit avec la meilleure partie de ſes troupes faire la guerre dans l'Evêché d'Hildesheim. Rien n'étoit mieux concerté, & ce projet auroit apparemment réüſſi, ſi les ſuccès ne dépendoient que de la prudence humaine. Voici ce qui arriva. AN. 1626.

XLVII. Exploit du Duc de Veimar & du Comte de Mansfeldt.

Le Duc de Veimar entra dans la Weſtphalie & ſurprit Oſnabrug dont il ſe rendit maître. Son deſſein étoit de s'emparer enſuite de Munſter, pour préparer ainſi les voïes à la conquête du Palatinat; mais une groſſe ſomme de richsdales que les habitans lui envoïerent, détourna le malheur qui menaçoit cette Ville. De l'autre côté Mansfeldt aïant fait paſſer ſa cavalerie dans le Duché de Lauvembourg, traverſa avec ſon infanterie toute la baſſe-Saxe depuis Bremen juſqu'à Sandow où il paſſa l'Elbe & joignit ſa cavalerie. Là il fit la revûe de ſon armée qui ſe trouva forte de douze mille hommes, de cinq cens chariots & de trente pieces d'artillerie. Son approche donna l'alarme à l'Electeur de Brandebourg & même aux Ducs de Mekelbourg, quoique Confederez avec le Roi de Dannemark. Ceux-ci au lieu d'envoïer leurs troupes joindre celles de Mansfeldt, les jetterent promptement dans toutes leurs Places frontieres, pour empêcher les déſordres que les troupes de Mansfeldt commettoient par-tout ſans diſtinction d'amis ni d'ennemis. L'Electeur de Brandebourg qui étoit alors en Pruſſe revint promptement dans ſes Etats pour s'oppoſer, diſoit-il, au

*Merc. Franc.*

AN. 1626.

passage de Mansfeldt ; mais il le fit si tard & si peu efficacement, qu'il donna lieu de croire aux Impériaux qu'il étoit d'intelligence avec leurs ennemis. L'Electeur de Saxe agit plus ouvertement ; car il mit de fortes garnisons dans Wittemberg & Torgaw, & fit rompre les ponts de l'Elbe.

XLVIII. Mansfeldt attaque le pont de Dessau.

Quoique le principal dessein de Mansfeldt fut de passer en Silesie, il crut qu'il rendroit un service important à son parti s'il pouvoit chasser les Impériaux du pont de Dessau qu'ils avoient fortifié sur l'Elbe. Par-là il se seroit rendu maître de l'un & l'autre bord du fleuve, il auroit arrêté les vivres que l'on conduisoit par eau au camp de Valstein, situé entre Magdebourg & Dessau en deçà de l'Elbe, & l'armé Imperiale ainsi affamée auroit été obligée pour avoir des vivres d'abandonner ses logemens, & de s'éloigner de la basse-Saxe qu'elle incommodoit. Le Roi de Dannemark avoit déja fait faire une tentative sur le fort qui couvroit le pont ; mais le Colonel Altringer qui le défendoit avec un corps de bonnes troupes, avoit fait si bonne contenance, que les Danois n'avoient pas même osé en approcher. Mansfeldt se flatta d'un plus heureux succès. Déja maître de Qerbst où il avoit fait passer au fil de l'épée quatre cens Imperiaux, il s'approcha du fort de Dessau. Il le fit attaquer deux fois en un même jour, & deux fois il fut repoussé avec perte. Il continua ses attaques les jours suivans avec aussi peu de succès ; mais il fallut bien-tôt se mettre à son tour sur la défensive.

*Lotychius. l. XV. c. 5.*

*Merc. Franc.*

*Heiss. hist. de l'Empire. l. 3.*

XLIX. Bataille de Dess-

Au premier bruit de l'entrepriſe du Comte de Mansfeldt, Valstein songea à en profiter. Il sortit sans

ans bruit de ſes retranchemens, fit prendre les devants au Comte de Schlick avec l'avant-garde, & ſuivit avec le reſte de l'armée. Comme l'Elbe ſeparoit les deux armées, il lui fut aiſé de cacher ſa marche à Mansfeldt. Dès le lendemain matin celui-ci voulant faire marcher ſes troupes à l'attaque du Fort, fut extrêmement ſurpris de ſe voir attaqué lui-même par toute l'armée Imperiale. Il eſſuïa d'abord ſans s'ébranler un grand feu de l'artillerie ennemie auquel il répondit de ſon côté autant qu'il lui fut poſſible dans une telle ſurpriſe, ſans ſortir de ſes retranchemens, excepté pour quelques eſcarmouches qui ſe firent des deux côtez. Cette eſpece de combat dura depuis neuf heures du matin juſqu'à trois heures après midi que le feu prit au camp & aux bagages de l'armée Proteſtante. Cet accident obligea Mansfeldt de ſortir en raſe campagne; c'étoit ce que Valſtein ſouhaitoit. Ce General fit auſſitôt avancer toutes ſes troupes, & les deux armées ſe mêlerent. Celle de Mansfeldt animée par l'exemple & la réputation de ſon General, ſoutint pendant quelque temps le choc des Imperiaux avec aſſez de courage pour faire balancer la victoire. Mais elle la ceda enfin à des troupes accoutumées à vaincre. La cavalerie Proteſtante pouſſée par celle de Valſtein commença la déroute. Sa fuite précipitée laiſſa toute l'infanterie expoſée au fer des Imperiaux qui en firent un grand carnage. Les vainqueurs compterent ſix mille ennemis tuez ſur le champ de bataille ou dans la fuite. Un régiment entier mit bas les armes, & ſe rendit priſonnier avec ſon Colonel Kniphauſen. Le bagage, le canon, les enſeignes & quinze cens

AN. 1626. Fau, où Valſtein défait Mansfeldt.

AN. 1626. prisonniers demeurerent au pouvoir des Imperiaux. Ceux-ci poursuivant les fuïards jusqu'à Zerbst emporterent la Place dans la chaleur de la poursuite, & passerent au fil de l'épée tous les soldats qui ne purent pas se sauver. Mansfeldt se retira avec les restes de sa défaite dans la Marche de Brandebourg.

L. Mansfeldt assemble de nouvelles troupes, & passe dans la Silesie.

Cette malheureuse journée fit quelque tort à la gloire de Mansfeldt, que la fortune sembloit abandonner sur la fin de sa carriere. Cependant on vit avec admiration ce grand homme superieur à tous les évenemens, former en peu de jours une nouvelle armée composée de sa cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille, de quatre mille hommes de pied que les Ducs de Mekelbourg lui envoïerent alors un peu trop tard, avec trois mille Ecossois & quelques autres troupes que le Roi de Dannemark lui donna. Dès qu'il se vit à la tête d'une si belle armée, il entreprit d'executer son premier dessein, qui étoit de se rendre en Silesie. Il s'y achemina avec le Duc de Veimar, & s'y rendit heureusement malgré tous les obstacles. Il arriva même qu'au lieu qu'une marche si longue & si difficile auroit dû affoiblir son armée, il la trouva à son arrivée augmentée jusqu'au nombre de vingt-cinq mille hommes. Il laissa en Silesie le Duc de Veimar avec une partie des troupes, & avec l'autre il passa dans la Moravie où il ravagea la campagne & brûla tous les Villages.

LI. Valstein poursuit Mansfeldt jusqu'en Hongrie.

Ses exploits ne se seroïent pas bornez à des ravages, si Valstein ne l'avoit toujours suivi dans sa marche. Ce General prévoïant le danger dont la Boheme & l'Autriche même alloient être menacées par la jonction de Mansfeldt avec Betlem-Gabor,

ſe hâta de ſe rendre en Boheme. Après avoir traverſé rapidement la haute-Saxe & la Luſace, il arriva en Sileſie preſqu'auſſi-tôt que Mansfeldt, & comme celui-ci s'étoit contenté d'y laiſſer quelques troupes ſous les ordres du Duc de Veimar, Valſtein ſans s'arrêter à les en chaſſer, ſuivit l'armée Proteſtante dans la Moravie. Mansfeldt déconcerté par ſa préſence n'eut point d'autre parti à prendre que de ſe retirer au plus vîte dans les montages qui ſeparent la Hongrie de la Moravie; de-là il deſcendit dans les plaines de Hongrie au-delà du Wag, afin de mettre encore cette riviere entre lui & les Imperiaux. Valſtein s'obſtinant à le pourſuivre parut bientôt ſur les bords de ce fleuve; mais il fut enfin obligé d'y terminer ſa pourſuite; car il trouva Mansfeldt campé ſur l'autre bord du Wag, & ſoutenu d'un côté par le Prince Betlem avec une armée de plus de dix-mille hommes, & de l'autre par le Bacha de Boſnie avec des troupes nombreuſes. Comme la riviere ſeparoit ces deux armées depuis long-temps acharnées à ſe détruire l'une l'autre, elles furent réduites à s'obſerver mutuellement & à faire quelques entrepriſes peu conſiderables. Mais bien-tôt une maladie contagieuſe par des traits plus inévitables que ceux des ennemis, vint moiſſonner dans les deux camps ceux que le fer avoit ſi ſouvent épargnez. La perte d'une bataille eut été moins funeſte aux deux armées. Elles ſe virent dans l'eſpace de peu de jours conſiderablement affoiblies, & les deux bords de la riviere furent également couverts de morts & de mourans. Pour comble de diſgrace, Mansfeldt apprit dans le même temps que les Dé-

AN. 1626.

*Puffendorfius l. 1. & alii.*

AN. 1626. putez du Prince Betlem étoient ſur le point de conclure à Preſbourg un nouvel accommodement avec l'Empereur, comme il arriva en effet; & que le Bacha de Bude écoutoit auſſi des propoſitions. Ne pouvant ni parer ce coup qui ruinoit ſon projet, ni s'en plaindre d'une maniere digne de lui, il prit le parti de diſſimuler, & ne ſongea qu'à ſe mettre en ſûreté: Il laiſſa ce qui lui reſtoit de troupes au Prince de Tranſilvanie; & ſuivi ſeulement de quelques-uns de ſes meilleurs Officiers il ſe mit en chemin pour gagner Veniſe, afin d'y déliberer à loiſir ſur ce qu'il auroit à faire l'année ſuivante. Mais la mort vint tout à coup mettre fin à de ſi nobles travaux.

LII. Mort du Comte de Mansfeldt.

*Lotychius l. XVI. c. 5.*

A peine ſe fût-il mis en chemin, que ſes Officiers s'apperçurent qu'il déperiſſoit à vûë d'œil. Une phtiſie cauſée par de continuelles fatigues, lui fit perdre en peu de jours toutes les forces du corps. Celles de l'eſprit n'en parurent que plus vives: heureux s'il avoit ſçû en faire uſage pour ſortir de l'état d'irréligion où il avoit vêcu. Mais cet homme tout guerrier ſemblable à lui-même dans ces derniers momens, ne ſongea qu'à rappeller tout ſon courage pour mourir en Heros. Affermi depuis long-temps contre les horreurs de la mort, lorſqu'il ſe vit ſur le point d'expirer, il ſe fit habiller de ſes plus riches habits & ceindre l'épée au côté. Enſuite aïant fait venir tous les Officiers qui le ſuivoient, appuïé ſur deux d'entre eux qui le ſoutenoient ſous les bras, il les harangua debout; & comme s'il avoit voulu faire paſſer dans leurs cœurs toute ſon intrepidité & tout ſon courage, il les exhorta à ſe ſignaler, comme ils avoient fait juſqu'alors dans le métier des armes. Il

mourut à une journée de Boſna-Serai dans la Boſnie, âgé de quarante ſix ans. Son corps fut porté & enterré à Spalato en Dalmatie, par les ſoins de la République de Veniſe. On dit même que cette République ſenſible à l'eſtime que ce grand homme avoit toujours témoigné pour elle, propoſa de lui dreſſer une ſtatuë. Il étoit digne en effet de cet honneur pour ſa valeur, ſa prudence & ſa conſtance inébranlable dans la diſgrace. Mais l'Hiſtoire plus durable que le marbre & l'airain, immortaliſera encore plus ſûrement ſon nom & ſa gloire. AN. 1626.

LIII. Mort du Duc Chriſtian de Brunſwick & du Duc de Veimar.

Cette mort avoit été précedée de celle de Chriſtian de Brunſwick, cet implacable ennemi de la Maiſon d'Autriche & des Catholiques, plus connu par ſes défaites que par ſes victoires, & encore plus odieux pour ſes cruautez. Ce Prince quoique jeune encore, mourut trop tard pour le bien des peuples; mais il mourut trop tôt pour ſa propre gloire, ſans remporter en mourant d'autre réputation que celle d'un grand courage. L'âge & l'experience en auroient pû faire dans la ſuite un grand Capitaine, en moderant cette fougue impetueuſe & ces emportemens de jeuneſſe qui lui ôtoient la préſence d'eſprit, la réflexion & la prévoïance neceſſaire dans la conduite des armées. C'eſt ainſi que la mort réünit encore ces deux celebres Generaux Proteſtans, Mansfeldt & Chriſtian, que la guerre avoit ſi long-tems unis enſemble, & tous deux furent bien-tôt ſuivis du Duc de Veimar qui mourut en Sileſie.

Cependant tandis que les choſes que je viens de raconter ſe paſſoient à l'une des extrémitez de l'Empire, le Comte de Tilly occupé dans le centre ſe

AN. 1626.

signaloit par divers exploits. Maurice Lantgrave de Heſſe-Caſſel, toujours ennemi ſecret de Ferdinand, s'étant enfin ouvertement déclaré pour le Roi de Dannemark, le Comte de Tilly profita de l'éloignement de l'armée Danoiſe pour le reſſerrer dans ſes Etats. Il attaqua Munden Place importante, ſituée au confluent du Veſer & de la riviere de Fulde dans cette pointe de la baſſe-Saxe qui entre dans le Lantgraviat de Caſſel. Il fit inutilement ſommer les habitans de ſe rendre: on ne lui répondit que par des injures. Aprés avoir fait de grandes brêches à la muraille, la Ville s'opiniâtrant à refuſer les conditions qu'on lui propoſoit, les Imperiaux ſonderent la riviere qui ſervoit de foſſé au rempart; ils la trouverent guaïable, & auſſi-tôt autant irritez par l'inſolence des aſſiegez, qu'animez par leur propre courage, ils monterent à l'aſſaut avec une extrême hardieſſe: ils renverſerent tout ce qui oſa s'oppoſer à eux, & s'étant rendus maîtres de la Ville, ils y paſſerent au fil de l'épée près de trois mille hommes, tant ſoldats qu'habitans. La priſe de cette Place expoſoit tous les Etats du Lantgrave à une ruïne prochaine; Maurice fut obligé de ſe ſoumettre & de renoncer à la Confédération qu'il avoit faite avec le Roi de Dannemark.

LIV. Le Comte de Tilly oblige le Lantgrave de Heſſe-Caſſel à ſe ſoumettre.

*Mercure François.*

*Lotychius l. XV. c. 5 art. 9.*

Aprés cette expedition le Comte de Tilly n'aïant plus rien à craindre de ce côté-là, penetra plus avant dans le Duché de Brunſwick où il aſſiegea Gottingen, tandis que le Comte d'Anholt reprenoit Oſnabrug & tout ce qui dépend de cet Evêché. Le Roi de Dannemark ſuivant toujours le plan qu'il s'étoit propoſé, aima mieux laiſſer prendre Got-

LV. Le Comte de Tilly s'approche de l'armée Danoiſe.

tingen que de s'expoſer au hazard d'une bataille. Mais l'armée Catholique aïant enſuite fait mine de vouloir aſſieger Northeim, le Roi s'avança pour couvrir cette Place. Les deux armées s'approcherent de ſi près, qu'il y eut entre elles quelques eſcarmouches, & on prétend que Chriſtian laiſſa échapper de ſes mains l'occaſion de remporter une belle victoire. Le Comte de Tilly arrêté par une indiſpoſition n'avoit pas encore pû ſe rendre à ſon armée; les troupes Imperiales qui devoient la renforcer n'étoient pas encore arrivées; de ſorte qu'il eſt aſſez probable que le Roi de Dannemark auroit défait ſans peine une armée fort inferieure en nombre & deſtituée de Chef. Les Officiers Bavarois s'appercevant du danger, firent rebrouſſer chemin à l'armée vers Gottingen. Chriſtian au lieu de la pourſuivre s'amuſa à ravager les terres des Princes Catholiques, & entra dans l'Eichfeldt qui appartient à l'Electeur de Maïence, réſolu d'y attaquer Duderſtadt. Le Comte de Tilly le laiſſa faire, & beaucoup plus habile que ſon ennemi, il marcha avec beaucoup de diligence au-devant des troupes Imperiales que le Baron de Fours lui amenoit. A peine les eut-il jointes, que revenant ſur ſes pas, il s'approcha de l'armée Danoiſe. Celle-ci commença à ſe retirer à ſon tour vivement pouſſée par le Comte qui vouloit forcer le Roi de Dannemark à donner bataille.

AN. 1626.

LVI. Bataille de Lutter.

En effet après deux ou trois jours d'une marche difficile & dangereuſe, Chriſtian ne pouvant plus continuer ſa retraite en ſûreté, ſe détermina enfin à ranger toutes ſes troupes en bataille près d'un château nommé Lutter dans l'Evêché d'Hildesheim.

AN. 1626.

*Mercure François.*
*Lotychius ibid.*
*Heiſſ. l. 3.*

D'abord le canon de part & d'autre porta la mort & le carnage dans les deux armées. Enſuite le Comte de Tilly voïant que les Danois paroiſſoient réſolus à garder leurs poſtes, fit deſcendre ſon infanterie, ſoutenuë aux deux aîles par la cavalerie, dans un vallon par où il falloit paſſer pour aller aux ennemis. La deſcente fut prompte, l'attaque vive & ſoutenuë avec beaucoup de valeur. Les troupes Catholiques furent battues & repouſſées deux fois juſqu'à leur canon. La troiſiéme charge ne commença pas plus heureuſement pour elles : la victoire étoit ſur le point de ſe déclarer pour les Danois, & déja, ce qu'on n'avoit jamais vû, quatre vieux régimens du Comte de Tilly rebutez de tant d'efforts inutiles, tournoient lâchement le dos, lorſque ce Comte animé par ſon déſeſpoir & tranſporté d'une fureur guerriere, met pied à terre, & tenant ſon épée d'une main, & de l'autre ſon bâton de General, arrête les fuïards par les reproches & les menaces, ranime la valeur des autres par ſon exemple, & inſpirant par ſa préſence un nouveau courage à ſes troupes ébranlées, les ramene à la charge. Alors combattant en ſoldat après avoir fait l'office de General ; il ſe mêle l'épée à la main parmi les ennemis. Ceux-ci ſont ébranlez à leur tour : en vain le Roi de Dannemark imitant le courage du Comte de Tilly s'efforce de retenir ſes troupes, & les anime par ſon exemple à conſerver leur premier avantage. Tout cede aux charges furieuſes des Imperiaux & des Bavarois qui combattent en déſeſperez autour de leur General. Ceux qui avoient fui ſont les plus ardens au combat, afin d'effacer leur honte par des efforts extraordinaires

naires de valeur. Les Danois rompus & enfoncez de toutes parts, ne ſongerent plus qu'à ſe ſauver par une fuite précipitée ; mais ils furent pourſuivis ſi vivement qu'il en reſta un très-grand nombre ſur la place, ſur-tout de l'infanterie qui fut preſque toute taillée en pieces. Peu de batailles juſqu'alors avoient été ſi ſanglantes. On compta juſqu'à dix mille morts du côté des Danois, entre leſquels on trouva le Prince Philippe de Heſſe-Caſſel le fils aîné du Lantgrave & quelques Officiers Generaux. Les vainqueurs firent auſſi un grand nombre de priſonniers, & dans ce nombre furent pluſieurs Officiers de marque. Enfin toute l'artillerie, quantité d'enſeignes & le bagages furent un des fruits de la victoire. AN. 1627. 1628.

LVII. Le Roi de Dannemark continuë faire la guerre.

Une perte ſi conſiderable ſembloit devoit porter le dernier coup à la nouvelle Conféderation. En effet pluſieurs Places ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les Ducs de Brunſwick & de Lunebourg, & preſque tous les Etats de leurs Duchez firent leur accommodement avec l'Empereur. Les Ducs de Mekelbourg parurent diſpoſés à en faire autant ; mais le Roi de Dannemark prévint par ſon activité la ruine totale de ſon parti. Les garniſons qu'il avoit dans pluſieurs Places, ſur-tout dans Northeim & dans Wolfembutel entretinrent la guerre. Retiré vers l'Elbe, il y conſtruiſit divers Forts où il ſe maintint juſqu'à ce qu'il eut reçû les renforts qu'il attendoit. Il lui vint de nouveaux ſecours de France, d'Angleterre & de Hollande, & il ſe vit en fort peu de temps à la tête d'une armée de quarante mille hommes en état de ſe faire craindre, & de réparer ſes pertes.

AN. 1627. 1628.

LVIII. Il eſt obligé de ſe retirer dans le Holſtein où il eſt pourſuivi par Tilly & Valſtein.

Le Comte de Tilly affoibli par ſes victoires mêmes, donna malgré lui aux ennemis le loiſir de ſe rétablir, parce qu'il ne reçût pas aſſez à temps les recruës dont il avoit beſoin. Pendant qu'il les attendoit, les deux armées firent diverſes entrepriſes. La garniſon de Northeim & Chriſtian Guillaume Adminiſtrateur de Magdebourg ſe ſignalerent du côté des Danois; le Comte d'Anholt, le Duc de Lunebourg & quelques autres du côté des Imperiaux. Enfin le Prince de Furſtemberg chargé du ſiege de Northeim s'en rendit maître après pluſieurs aſſauts furieux où il perdit beaucoup de monde. Cette perte commença la décadence entiere du parti Danois, & les renforts que le Comte de Tilly reçut, l'acheverent. Les Bavarois n'avoient qu'à ſe montrer pour mettre en fuite les Proteſtans. A leur ſeule approche les Danois abandonnoient leurs Camps, leurs Places & leurs Forteresſes, & bien-tôt le Roi chaſſé de l'Elbe & de toute la baſſe-Saxe, fut contraint de ſe retirer dans le Holſtein où le Comte de Tilly le ſuivit, tandis que le Comte de Schlick enlevoit un grand corps de troupes Danoiſes qui étoient commandées par le Marquis de Bade-Durlach, & qui aimerent mieux s'enrôler ſous les drapeaux des vainqueurs, que leur diſputer la victoire.

Le General Valſtein après avoir pacifié la Sileſie, vint lui-même ſeconder le Comte de Tilly avec une nouvelle armée. Le Roi de Dannemark vivement attaqué par les deux Generaux ne ſe battit plus qu'en retraite. Après avoir fait de vains efforts pour défendre le Holſtein, il ſe retira dans le Duché de Sleſwick. Les Imperiaux l'y ſuivirent ſans le perdre

de vûë, & ſe répandirent dans ce Duché & dans le Jutland. Une partie conſiderable des troupes Danoiſes fut encore battuë par le Comte de Tilly, & contrainte d'abandonner le parti des Confederez pour ſe donner à l'Empereur. Nieubourg & Wolfembutel, les ſeules Places qui reſtoient à Chriſtian dans la Saxe, ſe rendirent aux Imperiaux. L'Electeur de Brandebourg parut auſſi alors vouloir s'unir ſincerement avec l'Empereur, & pour mieux marquer la ſincerité de ſon procedé, il approuva autentiquement la promotion du Duc de Baviere à la dignité d'Electeur de l'Empire. Mais les Ducs de Mekelbourg qui perſiſterent toujours dans le parti du Roi de Dannemark, furent proſcrits par Ferdinand, & leur Duché fut donné à Valſtein. Ce General faiſoit ainſi la guerre avec autant de profit que de gloire. Il porta ſes armes juſqu'en Pomeranie où il aſſiegea Stralſund. Quelque mécontentement qu'il avoit reçû des habitans ſervit de prétexte à ce ſiege; mais on prétendit que le véritable motif de cette entrepriſe étoit le deſſein que l'Empereur avoit formé de ſe rendre maître de toutes les côtes & de tout le commerce de la Mer Baltique : ce projet vrai ou faux allarma tout le Septentrion, & devint funeſte à la Maiſon d'Autriche en ce qu'il ſervit de prétexte l'année ſuivante au fameux Guſtave Adolphe Roi de Suede pour renouveller la guerre en Allemagne.

AN. 1627. 1628.

LIX. L'Empereur donne à Valſtein le Duché de Mekelbourg.

LX. Stralſund aſſiegé par les Imperiaux.

*Pufendorfii rerum Suecic. l. 2.*

*Lotychius rerum Germ. l. XXI. c. 4.*

Le Roi de Dannemark aïant entrepris de ſecourir Stralſund, fut attaqué près de Volgaſt par les Imperiaux, & toujours malheureux il fit encore une nouvelle perte. Enſuite tandis que le Colonel

AN. 1627. 1628.

Arnheim continuoit le ſiege de Stralſund, Valſtein ſe rendit maître de Krembe & de quelques Places maritimes où l'Empereur fit conſtruire des vaiſſeaux pour courir la Mer Baltique. Ce General ſurprit auſſi Roſtoch Ville Anſeatique. La priſe de cette Place & le ſiege de Stralſund donnerent de la crainte à toutes les autres Villes Anſeatiques qui ſongerent auſſitôt à ſe mettre en état de défendre leur liberté ; mais avec trop peu de concert entre elles pour faire un parti formidable. Enfin après ces divers exploits, Valſtein retourna au ſiege de Stralſund dont il paroiſſoit avoir la priſe fort à cœur. Cette entrepriſe ne lui réüſſit cependant pas. La Ville ne recevant aucun ſecours des Villes Anſeatiques, ni du Duc de Pomeranie qui ménageoit extremement l'Empereur, & dégoutée de la protection trop foible du Roi de Dannemark, ſe mit ſous celle du Roi de Suede. Ce Prince quoiqu'alors occupé à faire la guerre à la Pologne, ſaiſit avec joïe cette occaſion de prendre part aux affaires d'Allemagne. Il étoit déja entré dans la Conféderation avec les Rois d'Angleterre & de Dannemark pour la guerre de la baſſe-Saxe ; mais il fit alors une alliance plus particuliere avec les habitans de Stralſund à qui il envoïa des munitions & des troupes qui mirent la Ville en état de ne rien craindre. L'Empereur fut fort irrité de ce procedé, & Valſtein envoïa contre les Suedois en Pruſſe un grand corps de troupes ſous le Colonel Arnheim.

LXI. Stralſund ſe met ſous la protection du Roi de Suede.

LXII. Le Roi de Dannemark fait la paix. Traité de Lubek.

Cependant le Roi de Dannemark après tant de pertes & de mauvais ſuccès, ſongea enfin à faire la paix. Il ne lui reſtoit plus dans tout le continent

que la ſeule ville de Glucſtadt que les Hollandois défendoient. Les Etats de Dannemark le preſſoient de faire un accommodement. Les François & les Anglois ſembloient vouloir l'abandonner à ſa mauvaiſe fortune. Les Hollandois même ne lui donnoient de ſecours que pour défendre les Places maritimes. L'Empereur de ſon côté tout victorieux qu'il étoit, ſouhaitoit de pacifier l'Allemagne pour emploïer ſes forces en Italie où la ſucceſſion du Duc de Mantouë excitoit alors de grands troubles. Les Eſpagnols l'en ſollicitoient afin d'en obtenir des ſecours contre la France. Les Electeurs & les Princes de l'Empire ſe plaignoient des déſordres que les troupes Imperiales commettoient dans toute l'Allemagne. Valſtein jugeant auſſi que l'amitié du Roi de Dannemark pourroit lui être utile pour ſe maintenir dans la poſſeſſion du Duché de Mekelbourg, & craignant de ne pouvoir plus faire ſubſiſter ni contenir dans la diſcipline militaire les troupes nombreuſes qu'il commandoit, facilita la concluſion de la paix, & procura au Roi de Dannemark des conditions beaucoup plus favorables que ce Prince n'avoit lieu d'eſperer dans le mauvais état de ſes affaires. Le traité fut ſigné à Lubek, & la paix y fut publiée le 7 Juin 1629. avec l'applaudiſſement des peuples qui la déſiroient depuis long-temps, mais avec un extreme chagrin des Ducs de Mekelbourg dont le Roi de Dannemark ſacrifia les interêts à la vangeance de Ferdinand & à l'ambition de Valſtein qui demeura en poſſeſſion de ce Duché. L'Electeur Palatin n'y fut pas plus ménagé, car on ne fit aucune mention de ſes interêts, & dans un des ar-

AN. 1629.

AN. 1629.

ticles le Duc de Baviere fut reconnu Electeur de l'Empire.

LXIII. Les Miniſtres Imperiaux refuſent d'admettre au traité les Ambaſſadeurs du Roi de Suede.

Auſſi cette paix au lieu d'étouffer les jalouſies, les haines & les mécontentemens des Princes d'Allemagne, ne fit que les ſuſpendre pour peu de temps. On les verra bien-tôt éclater de nouveau avec plus d'animoſité que jamais. Les Miniſtres Imperiaux firent ſur-tout en cette occaſion une faute irréparable, en refuſant d'admettre & d'écouter les Ambaſſadeurs du Roi de Suede, qui vouloit avoir part au traité. Rien n'eût été plus aiſé que d'aſſoupir dans leur naiſſance les differends qui commençoient à éclater entre Guſtave & Ferdinand. C'étoit-là un moment déciſif pour le repos de l'Allemagne & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît l'importance de ces prétieux momens. L'Empereur mépriſoit un ennemi qui lui paroiſſoit trop foible & trop éloigné pour oſer lui déclarer la guerre, & on ne prévoïoit pas qu'il dût coûter à l'Empire un déluge de ſang pour expier ce mépris.

LXIV. La guerre paſſe en Italie.

Telle fut l'iſſuë de cette longue & cruelle guerre que l'ambition de l'Electeur Palatin avoit allumée, que la haine, la politique & l'interêt de la religion de part & d'autre avoient entretenüe, & que la ſageſſe de Ferdinand ſecondée par d'habiles Generaux d'armée termina avec tant de gloire & d'avantage. Il étoit temps que l'Allemagne goûtât quelques momens de tranquillité après de ſi grandes agitations. Elle le fit aux dépens de l'Italie dont les mouvemens occuperent alors toute la Maiſon d'Autriche. Cette affaire a de ſi grands rapports au traité de Munſter que je ne puis pas me diſpenſer de la

faire connoître ici, ſans cependant entrer dans un détail qui ſeroit inutile pour le deſſein de cette Hiſtoire. AN. 1629.

LXV. Origine de la guerre de Mantoue.

Vincent II Duc de Mantouë ſe voïant près de mourir ſans laiſſer d'enfans légitimes, avoit fait épouſer la Princeſſe Marie ſa niece au Duc de Rhetelois, fils de Charles de Gonzague Duc de Nevers, & avoit declaré ce dernier heritier de tous ſes Etats. Auſſi-tôt après la mort du Duc Vincent, le Duc de Nevers ſe rendit à Mantouë où il fut reconnu pour Souverain ſans aucune oppoſition. Mais il ſe vit bien-tôt inquieté dans ſa nouvelle poſſeſſion. Le Roi d'Eſpagne ne put pas ſe réſoudre à laiſſer un Prince François maître d'un ſi bel Etat en Italie. Charles Emmanuel Duc de Savoïe qui s'étoit flatté de faire valoir de vieilles prétentions qu'il avoit ſur une partie du Montferrat en faiſant épouſer la Princeſſe Marie à ſon fils, ne voïoit qu'avec un extrême chagrin ſes eſperances trompées. Le Duc de Guaſtalle Prince de la Maiſon de Mantouë, & la Ducheſſe de Lorraine prétendoient avoir auſſi des droits ſur la ſucceſſion du feu Duc. Les deux premiers s'unirent contre le nouveau Duc, & firent aiſément entrer l'Empereur dans leur parti. Les troubles commencerent par le refus que l'Empereur fit à Charles de lui donner l'inveſtiture des Etats de Mantouë. Il envoïa même un Commiſſaire pour mettre en ſéqueſtre le Mantoüan & le Monferrat, juſqu'à ce qu'on eût éclairci les droits des divers prétendans. Les Eſpagnols prirent en même temps les armes avec le Duc de Savoïe. Celui-ci entra dans le Montferrat & ſe rendit maître de toute la Province,

*Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal de Richelieu.*

*Hiſt. du Card. Mazarin.*

*Hiſt. de Loüis XIII. de Dupleix.*

*Memorie recond. di Vittorio Sri. vol. 6.*

*Hiſtoria Veneta di Nani tom. 1.*

*Obſervations ſur les trait des Princes, par Amelot.*

AN. 1629.

excepté Caſal place importante dont les Eſpagnols s'étoient réſervé de faire le ſiege, & qui étoit défenduë par des François à qui le Duc de Mantouë l'avoit confiée. En effet Dom Gonçalez de Cordouë Gouverneur de Milan entreprit ce ſiege & inveſtit la Place.

Le nouveau Duc de Mantouë ſongea de ſon côté à défendre ſes droits. Il refuſa l'entrée de ſa Capitale au Commiſſaire Imperial. Il leva des troupes : il fit fortifier ſes Places : Il fut ſecouru des Venitiens qui avoient interêt de maintenir en Italie une puiſſance oppoſée à la Maiſon d'Autriche. Le Roi de France n'auroit pas manqué d'envoïer auſſi dès-lors de puiſſans ſecours à ce Prince, ſi l'état de ſes affaires le lui avoit permis ; mais la guerre étoit declarée entre la France & l'Angleterre : le Duc de Bukinkan avoit fait une entrepriſe ſur l'iſle de Ré. La faction Huguenote troubloit tout le Roïaume : le Roi n'avoit pas trop de toutes ſes forces pour dompter les Rebelles, & il étoit alors occupé au fameux ſiege de la Rochelle. Tout ce que ce Prince put faire en faveur du Duc de Mantouë, ce fut de lui permettre de faire lever des troupes en France. Ce fut le Marquis d'Uxelles qui ſe chargea de cette commiſſion ; mais ſes troupes ne purent penetrer en Italie dont le Duc de Savoïe avoit fait fermer tous les paſſages.

LXVI. Louis XIII. marche en perſonne au ſecours du Duc de Mantouë.

Le Pape ſe donnoit cependant beaucoup de mouvemens inutiles pour terminer ce differend, & le Duc de Mantouë auroit apparemment bien-tôt ſuccombé, ſi la bravoure & la longue réſiſtance des François enfermez dans Caſal n'avoit donné au Roi de France le temps de les ſecourir après la priſe de

de la Rochelle. A peine Loüis XIII. eut-il dompté cette Ville rebelle, qu'il tourna tous ſes ſoins vers l'Italie. Sa gloire & ſon interêt l'obligeoient également à défendre un Prince qui étoit ſous ſa protection, & à ne pas permettre aux Eſpagnols de s'agrandir dans un païs où ils n'étoient déja que trop puiſſans. Dans ce deſſein il entreprit de paſſer les Alpes en perſonne avec le Cardinal de Richelieu. Il força le Pas de Suze & s'empara de la Ville & de la Citadelle avec une valeur & une promptitude qui étonna le Duc de Savoïe. Ce Prince craignant pour ſes Etats, propoſa un accommodement. On traita à Suze même, & par ce traité le Duc promit de fournir des vivres, de donner un libre paſſage aux troupes Françoiſes, & d'engager les Eſpagnols à abandonner le ſiege de Caſal, comme ils firent en effet. AN. 1629.

LXVII. Traité de Suze.

LXVIII. La guerre recommence.

Mais il parut bien qu'ils le firent par neceſſité, beaucoup plus que pour ſatisfaire au traité, & que le Duc de Savoïe lui-même n'avoit pas agi de bonne foi. Car tandis que le Roi de retour en France attendoit l'execution du traité, on fut fort ſurpris d'apprendre que l'Empereur faiſoit marcher en Italie une grande armée commandée par le General Colalte pour entrer dans le Mantoüan, & que les Eſpagnols ſous la conduite du Marquis Philippe de Spinola rentroient dans le Montferrat. Le Duc de Savoïe ſommé par les Miniſtres François de s'expliquer ſur une ſi prompte infraction du traité, ne donna que des réponſes ambiguës. Il étoit de concert avec les Eſpagnols & les Imperiaux. Ainſi Caſal & Mantouë furent aſſiegez. Mais Colalte

AN. 1630. après pluſieurs vains efforts leva le ſiege de cette derniere Place. Le Marquis de Spinola s'opiniâtra davantage devant Caſal, quoiqu'il ne réüſſit pas mieux.

LXIX. Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoiſe en Italie.

Dès que le Cardinal de Richelieu eut appris cette infidelité des ennemis, il ſe remit en marche pour le ſecours du Duc de Mantouë. Il ſe rendit à Suze, & trop habile pour ſe laiſſer amuſer par les propoſitions artificieuſes du Duc de Savoïe, il tourna ſes armes contre Pignerol qu'il prit en deux jours. Comme cette Place étoit d'une extrême importance pour le ſecours de Caſal & pour la liberté du paſſage en Italie, la France prit la réſolution de ne s'en point déſaiſir, quelques inſtances qu'on pût lui faire, & l'on verra quelle fut ſur cela ſa fermeté dans les négociations de Munſter. Quelque temps après le Roi reparut lui-même au-delà des Alpes, & ſe rendit maître de Chamberry & de toute la Savoïe. Mais une maladie qui fit craindre pour ſa vie l'obligea de retourner à Lion. Les troupes Françoiſes ne ſe ſignalerent pas ſeulement par la Priſe des Places; elles battirent encore auprès de Veillane un grand corps de troupes Imperiales commandées par Doria. Les Imperiaux de leur côté après avoir déja battu l'armée Venitienne à Villebonne, ſe vangerent encore mieux de leur derniere défaite par la priſe de Mantouë. La peſte avoit ravagé cette grande Ville: la garniſon y étoit extrêmement foible, & loin de ſuppléer à ſa foibleſſe par ſa vigilance, les ennemis s'apperçurent qu'elle ne faiſoit preſque point de garde à un endroit de la Ville qu'on croïoit inacceſſible. Aldringhen & Gallas qui commandoient ſous

LXX. Mantoue ſurpriſe par les Imperiaux.

Colalte entreprirent de ſurprendre la Place par cet endroit, & leur tentative fut ſi heureuſe, que tous les efforts que purent faire dans une telle extrémité le Duc de Mantouë & le Maréchal d'Eſtrées, furent inutiles. Cette malheureuſe Ville fut abandonnée à l'avarice & à l'inſolence des ſoldats. Le pillage dura trois jours pendant leſquels les Imperiaux, dont quelques-uns étoient Lutheriens, commirent tout ce qu'on peut imaginer de brutalitez, de violences & d'impietez. Le Duc de Mantouë après s'être ſauvé dans le château où il ne put pas tenir long-temps, ſe retira dans l'Etat Eccleſiaſtique, n'eſperant preſque plus de rétablir ſes affaires que par quelque traité favorable. AN. 1630.

LXXI. Mort du Duc de Savoie.

Autant que cette conquête donna de joïe aux Imperiaux & aux Eſpagnols, autant cauſa-t-elle d'inquietude au Duc de Savoïe. Ce Prince voïant les Imperiaux maîtres du Mantoüan & les Eſpagnols dans le Montferrat, commença à redouter le voiſinage de la Maiſon d'Autriche, tandis que d'un autre côté tous ſes Etats étoient en proïe aux armées Françoiſes. Il mourut ſur ces entrefaites, & on prétend que ce fut de chagrin. Il eſt vrai que Charles Emmanuël qui paſſoit pour un des plus fins politiques de ſon temps parut oublier dans cette occaſion les regles de la prudence. Car au lieu de traiter à l'amiable de ſes prétentions avec le Duc de Mantouë, ce qu'il pouvoit faire avec ſuccès & à peu de frais, il ſe joignoit aux Eſpagnols qui lui avoient toujours juſqu'alors conteſté ſes droits, & qui dans le deſſein qu'ils avoient d'aſſervir l'Italie, n'auroient

AN. 1630. pas manqué après qu'ils ſe ſeroient rendus maîtres du Montferrat, de l'en chaſſer lui-même.

LXXII. Négociation du Seigneur Mazarini devant Caſal.

La mort du Duc de Savoïe fut bien-tôt ſuivie de celle du Marquis de Spinola, que la longue réſiſtance de Caſal & les mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Madrit chagrinerent auſſi extrêmement. Quelques jours avant ſa mort le Seigneur Mazarini avoit ménagé une convention entre les Eſpagnols devant Caſal & les aſſiegez. Ceux-ci conſentirent à rendre la Ville & le Château aux aſſiegeans, leſquels s'obligerent de leur côté à fournir des vivres aux François, & à leur remettre la Ville avec le Château en cas que la Citadelle fût ſecouruë dans un certain temps. Les Eſpagnols s'applaudirent de ce traité, parce qu'il mettoit leur honneur un peu à couvert, & les François y trouverent leur compte, parce qu'ils étoient dans une extrême diſette de vivres. Ce fut-là la premiere négociation du Cardinal Mazarin qui n'étoit alors que ſimple Cavalier emploïé par le Pape & la Maiſon Barberine, & qui ſe préparoit ainſi les voïes à devenir un jour un des plus grands Miniſtres de l'Europe.

LXXIII. Traité de Ratiſbonne.

Mais à peine cet accord eut-il été reglé qu'on apprit la nouvelle du traité de Ratiſbonne, qui ſembloit devoir terminer les affaires d'Italie, & qui ne le fit cependant pas. Par ce traité l'Empereur & le Roi de France promettoient réciproquement de ne donner aucune aſſiſtance à leurs ennemis. Le Duc de Savoïe devoit avoir dans le Montferrat la ville de Trin & d'autres terres de la valeur de dix-huit mille écus de rente. Le Duc de Guaſtalle devoit

*Recüeil des traitez de paix.*

*Vittorio Siri vol. 6.*

*Amelot obſerv. ſur les traitez des Princes.*

avoir ſix mille écus de rente en fond de terre, avec tous les droits de juriſdiction & de ſuperiorité. Le Duc de Mantouë devoit faire une ſoumiſſion à Sa Majeſté Imperiale, ſuivant une formule dont on étoit convenu, moïennant quoi il devoit recevoir l'inveſtiture du Duché de Mantouë & du Marquiſat de Montferrat. Après cela les François d'une part devoient abandonner la Savoïe, & de l'autre les Imperiaux & les Eſpagnols devoient évacuer le Mantoüan, le Montferrat, le Païs des Griſons, la Valteline, & rendre aux Venitiens ce qu'ils avoient pris ſur leur République. Mais il parut que le Cardinal de Richelieu en envoïant des Ambaſſadeurs François à la Diette de Ratiſbonne, avoit eu beaucoup moins en vûë de traiter, que d'empêcher l'Empereur de faire élire dans la Diete ſon fils Ferdinand déja Roi de Boheme & de Hongrie pour Roi des Romains. En effet le celebre Pere Joſeph Capucin, qui fut chargé de cette négociation avec Monſieur de Sillery, eut l'adreſſe de faire differer cette élection. AN. 1630.

Quant au traité, le Cardinal de Richelieu prétendit que les négociateurs François avoient paſſé leurs pouvoirs. Le Roi refuſa de le ratifier, ſur-tout à cauſe de l'article qui lui ôtoit la liberté de ſecourir ſes Alliez, c'eſt-à-dire, le Roi de Suede qui ſe préparoit alors à deſcendre en Allemagne, & avec qui la France étoit déja en négociation. Les Eſpagnols de leur côté refuſerent de ſigner le traité qu'ils ne trouvoient pas aſſez favorable aux deſſeins qu'ils avoient ſur l'Italie. Enfin ce traité auroit obligé les troupes Françoiſes de reſter encore en Italie pendant deux mois pour en attendre l'execution, &

AN. 1630.

une ſi longue inaction auroit ruiné l'armée. Ainſi les Generaux François ne laiſſerent pas de s'avancer juſqu'à Caſal, réſolus de donner bataille aux ennemis. Ils étoient déja prêts d'attaquer les lignes des Eſpagnols, lorſque le Seigneur Mazarini après beaucoup de voïages d'une armée à l'autre perſuada enfin aux deux partis de conſentir à un nouvel accommodement. Caſal reſta au pouvoir des François : les hoſtilitez ceſſerent, & le traité de Ratiſbonne fut en partie executé pour ce qui regardoit l'Italie. Les choſes demeurerent en cet état juſqu'aux traitez de Queraſque qui ſe firent l'année ſuivante. Par le premier de ces traitez, le Duc de Savoïe Victor-Amedée qui avoit ſuccedé à Charles Emmanuel, ceda au Roi de France Pignerol pour être uni à perpetuité à la Couronne de France, & par le ſecond il ſe fit un accommodement entre l'Empereur, le Roi de France & le Roi d'Eſpagne, par lequel il fut reglé que toutes les troupes ſortiroient en même temps du Mantoüan & du Montferrat, dont l'Empereur donneroit l'inveſtiture au Duc Charles de Mantouë, excepté de la partie du Montferrat qui eſt en deçà du Pô & au de-là du Taner, laquelle ſeroit cedée au Duc de Savoïe. Ce traité dura peu d'années, comme je raconterai après que j'aurai repris la ſuite des affaires d'Allemagne.

*Fin du ſecond Livre.*

# SOMMAIRE
## DU TROISIÉME LIVRE.

I. *L'Empereur entreprend d'obliger les Proteſtans à reſtituer les biens Eccleſiaſtiques.* II. *Publication de l'Edit de Reſtitution.* III. *Execution de l'Edit.* IV. *Diete de Ratiſbonne, & dépoſition de Valſtein.* V. *L'Electeur de Saxe refuſe de ſe ſoumettre à l'Edit.* VI. *Confédération des Proteſtans à Leipſick.* VII. *Guſtave Adolphe Roi de Suede entreprend de faire la guerre à l'Empereur.* VIII. *Diſpoſitions de la France par rapport à cette entrepriſe.* IX. *Diſpoſitions des Provinces-Unies.* X. *De l'Angleterre.* XI. *Des Rois de Pologne & de Dannemark.* XII. *Des Princes d'Italie.* XIII. *Arrivée du Roi de Suede en Allemagne.* XIV. *Ses premiers ſuccès.* XV. *Le Duc de Pomeranie traite avec lui.* XVI. *Magdebourg reçoit garniſon Suedoiſe.* XVII. *Mauvais état de l'armée Imperiale.* XVIII. *Progrès du Roi de Suede.* XIX. *Irréſolutions des Princes d'Allemagne.* XX. *La France traite avec le Roi de Suede.* XXI. *Ses vûës dans ce traité.* XXII. *Suite des progrès du Roi de Suede.* XXIII. *Le Comte de Tilly marche contre les Suedois, & prend Nieubrandebourg.* XXIV. *Guſtave prend Francfort ſur l'Oder & Landſberg.* XXV. *L'Electeur de Brandebourg reçoit les Suedois dans ſes Places.* XXVI. *Le Comte de Tilly emporte d'aſſaut la ville de Magdebourg.* XXVII. *Il marche contre le Lantgrave de Heſſe & revient contre Guſtave.* XXVIII. *Les Ducs de Mekelbourg ſe remettent en poſſeſſion de leurs Etats.* XXIX. *Le Comte de Tilly fait la guerre à l'Electeur de Saxe.* XXX. *L'Electeur traite avec Guſtave.* XXXI. *Le Roi de Suede marche contre le Comte de Tilly.* XXXII. *Bataille de Leipſick.* XXXIII. *Suites de la victoire des Suedois.* XXXIV. *Marche de Guſtave juſqu'au Rhin.* XXXV. *Progrès des Suedois dans les autres parties de l'Allemagne.* XXXVI. *L'Empereur rend à Valſtein le commandement des armées.* XXXVII. *La France veut detacher les Princes Catholiques d'Allemagne du parti de la Maiſon d'Autriche, en leur offrant la neutralité.* XXXVIII. *La négociation échouë excepté*

*avec l'Electeur de Treves.* XXXIX. *Guſtave entreprend de conquerir la Baviere.* XL. *Il force le paſſage du Lech.* XLI. *Mort du Comte de Tilly.* XLII. *Guſtave ſe rend maître de toute la Baviere.* XLIII. *Valſtein après avoir reconquis la Boheme vient au ſecours du Duc de Baviere.* XLIV. *Guſtave ſe retranche ſous les murailles de Nuremberg, & y ſouffre une grande diſette.* XLV. *Les Suedois attaquent le camp des Imperiaux.* XLVI. *Succès de la guerre dans les autres Provinces.* XLVII. *Les François entrent dans Treves, Coblents & Hermanſtein.* XLVIII. *Guſtave & Valſtein entrent dans la Miſnie.* XLIX. *Bataille de Lutzen.* L. *Mort du Roi de Suede.* LI. *Continuation de la bataille.* LII. *Arrivée du Comte de Pappenheim.* LIII. *Succès de la bataille.* LIV. *Mort de l'Electeur Palatin.* LV. *On parle de paix.* LVI. *Situation fâcheuſe des Suedois & leur conſtance.* LVII. *Continuation de la guerre.* LVIII. *Bataille d'Ondeldorp.* LIX. *Suite de la guerre.* LX. *Conſpiration de Valſtein.* LXI. *Mort de Valſtein.* LXII. *Siege de Nordlingue.* LXIII. *Bataille de Nordlingue.* LXIV. *Décadence du parti Suedois.* LXV. *Paix de Prague.* LXVI. *La France ſe détermine à prendre les armes contre la Maiſon d'Autriche.*

LIVRE

AN. 1630.

# *LIVRE TROISIE'ME.*

LA ſucceſſion conſtante des Princes de la Maiſon d'Autriche à l'Empire depuis Charles V. ſembloit le leur faire regarder comme leur patrimoine. Mais jamais aucun Empereur de cette Maiſon n'y avoit exercé une autorité auſſi abſoluë que Ferdinand II. Ce Prince avoit dompté tous ceux qui avoient oſé s'oppoſer à ſes volontez. Les Roïaumes de Boheme & de Hongrie étoient ſoumis. Une longue ſuite de victoires le rendoit redoutable dans toute l'Allemagne : il avoit humilié le Roi de Dannemark, & forcé tous ſes autres ennemis à recevoir les loix qu'il leur avoit preſcrites. Tous les Princes Catholiques de l'Empire étoient dans ſes interêts ; & comme ils croïoient trouver leur avantage dans cette autorité ſouveraine qui les favoriſoit, loin de la regarder comme une puiſſance illégitime qui opprimoit la Liberté Germanique, ils aimoient pour ainſi dire leurs fers, & diſſimuloient le mal public pour leur interêt particulier. Quelques-uns même des Princes Proteſtans avoient avec Ferdinand des interêts communs qui les lui attachoient. La crainte retenoit les autres dans la ſoumiſſion. Cependant pour établir encore mieux ſa puiſſance par l'affoibliſſement des Proteſtans, Ferdinand après en avoir déja dépoüillé quelques-uns de leurs Etats, entreprit d'arracher aux autres tout ce qu'ils avoient uſurpé ſur les Egliſes Catholiques depuis près de quatre-vingts ans. Il ne faut pas même douter que le zele de

I. L'Empereur entreprend d'obliger les Proteſtans à reſtituer les biens Eccleſiaſtiques.

*Lotychius rerum German. l. XXV. c. 1. & ſeq.*

*Puffendorff. rerum Suecic. l. 2.*

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire, l. 3.*

*Mercure François an. 1629.*

AN. 1630.

la religion n'eût part à ce deſſein ; car ce Prince en témoigna toujours beaucoup, & c'eſt une juſtice que ſes ennemis même, s'ils ſont équitables, lui rendront toujours. Voici comme la choſe ſe paſſa.

II. Publication de l'Edit de Reſtitution.

Le traité de Lubek n'étoit pas encore conſommé lorſque Ferdinand publia un Edit que les troubles qu'il cauſa dans l'Empire ont rendu fameux, & qu'on nomma l'*Edit de la Reſtitution* des biens Eccleſiaſtiques. Cet Edit ordonnoit à tous les Proteſtans qui s'étoient emparez de quelque bien Eccleſiaſtique depuis le traité de Paſſau fait en 1555. de le reſtituer aux anciens poſſeſſeurs ſous peine d'être procedé contre eux par toutes les voïes de rigueur, & d'être enſuite condamnez à reſtituer en outre tous les fruits qu'il avoient perçus des biens uſurpez. L'Edit étoit fondé ſur un article du traité de Paſſau, par lequel il avoit été reglé que ſi quelque Beneficier quittoit l'ancienne religion pour embraſſer la nouvelle ſecte, il ſeroit obligé de renoncer en même temps à tous ſes biens & revenus Eccleſiaſtiques.

On ne peut pas diſconvenir que cet article n'eût été très-mal obſervé par les Proteſtans. Car depuis le traité de Paſſau, non-ſeulement la plûpart avoient conſervé leurs biens Eccleſiaſtiques en changeant de religion ; mais pluſieurs Laïques avoient même uſurpé des Evêchez Catholiques. Les Chapitres, les Abbaïes & les Monaſteres étoient devenus la proïe des Princes ſeculiers. On comptoit deux Archevêchez, Magdebourg & Breme, enlevez aux Catholiques, & juſqu'à douze Evêchez, ſçavoir Minden, Halberſtadt, Verden, Lubek, Ratzebourg, Miſnie, Marſbourg, Naumbourg, Brandebourg, Havel-

berg, Lebus & Camin, avec une infinité de Monaſteres. Il eſt vrai que les Proteſtans prétendoient n'avoir jamais conſenti à ce reglement du traité de Paſſau ; mais cette prétention paroiſſoit aſſez mal fondée. Ils raiſonnoient plus juſte lorſqu'ils ſoutenoient qu'il n'appartenoit pas à l'Empereur de les dépoſſeder de ſa ſeule autorité ſans le conſentement d'une Diete generale. L'entrepriſe étoit d'ailleurs fort dangereuſe par l'interêt commun que tous les Proteſtans avoient de ſe maintenir en poſſeſſion. L'Empereur leur donnoit encore occaſion de lui reprocher qu'il vouloir profiter de leurs dépoüilles pour en revêtir ſes enfans ; car ce Prince après avoir proſcrit Chriſtian Guillaume de Brandebourg Adminiſtrateur de Magdebourg qui ſuivoit le parti du Roi de Dannemark, avoit eu ſoin de faire nommer ſon fils à l'Archevêché de Magdebourg au préjudice du fils de l'Electeur de Saxe qui étoit pourvû du titre de Coadjuteur. Quoi qu'il en ſoit Ferdinand après avoir long-temps balancé d'un côté les remontrances des Proteſtans, & de l'autre les raiſons & les ſollicitations preſſantes des Catholiques, publia ſon Edit, & envoïa en même-temps des Commiſſaires pour le faire executer.

AN. 1630.

III. Execution de l'Edit.

Il eſt aiſé de comprendre quels mouvemens cette entrepriſe dût cauſer parmi les Proteſtans d'Allemagne. On n'entendit par-tout que plaintes, que murmures & clameurs. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg s'oppoſerent ouvertement à l'Edit ; mais tout le reſte de l'Allemagne obéit. La ville d'Auſbourg, d'où la confeſſion de foi des Proteſtans avoit pris ſon nom, fut la moins ménagée. Les Villes

AN. 1630.

Imperiales ſe ſoumirent : le Duc de Wirtemberg & d'autres Princes reſtituerent tout ce qu'ils avoient uſurpé. On vit par-tout les Evêques rentrer dans leurs anciens droits, & les Religieux dans les Monaſteres d'où on les avoit chaſſez. Valſtein à la tête d'une armée faiſoit executer les jugemens des Commiſſaires Imperiaux. La rigueur avec laquelle il procedoit contre les Proteſtans, les irritoit autant que l'Edit même. Car ce General fier & violent qui ne reſpectoit plus de loix lorſqu'il avoit les armes à la main, commençoit dès-lors à ſe rendre preſqu'auſſi redoutable à ſon Souverain qu'à ſes ennemis mêmes ; & la licence effrenée avec laquelle il laiſſoit vivre ſes troupes s'accrût à un tel point, que les Catholiques ſe joignirent aux Proteſtans pour en demander juſtice à l'Empereur.

IV. Diete de Ratiſbonne, & dépoſition de Valſtein.

Dans ce tumulte d'affaires Ferdinand convoqua une Diette à Ratiſbonne pour déliberer ſur les moïens de pacifier tous les troubles de l'Empire. Chacun y parla pour ſes interêts. Le Roi d'Angleterre demanda ſans ſuccès le rétabliſſement de l'Electeur Palatin. Les Ambaſſadeurs François y firent le traité dont j'ai parlé entre l'Empereur & le Roi de France, & contribuerent à perſuader aux Electeurs de differer l'élection d'un Roi des Romains. On réſolut de faire la guerre au Roi de Suede dont on aprit alors les progrès dans la Pomeranie. Enfin les Catholiques & les Proteſtans demanderent le licenciement des armées, & ſur-tout la dépoſition de Valſtein. L'Empereur y conſentit pour ne pas voir tout l'Empire ſe ſoulever contre lui. Il donna au Comte de Tilly le commandement des armées Impe-

riales, & Valſtein obéit. On regarda comme un miracle d'un côté la complaiſance de l'Empereur pour les Etats de l'Empire, & de l'autre l'obéiſſance de Valſtein aux ordres de l'Empereur. Mais ce General diſſimuloit ſon chagrin, comme il parut dans la ſuite, & la condeſcendance de l'Empereur ne calma pas les eſprits. AN. 1630.

V. L'Electeur de Saxe refuſe de ſe ſoumettre à l'Edit.

L'Electeur de Saxe paroiſſoit le plus animé. Outre l'interêt qu'il avoit de maintenir ſon fils le Duc Auguſte en poſſeſſion de l'Archevêché de Magdebourg qu'on vouloit qu'il cedât à l'Archiduc Leopold ſecond fils de l'Empereur, il étoit bien aiſe que Ferdinand lui fournît lui-même une occaſion de rompre avec lui. Les Proteſtans lui reprochoient depuis long-temps qu'il trahiſſoit la cauſe commune par ſon union avec les Catholiques. Comme les raiſons de cette union ne ſubſiſtoient plus & qu'on l'attaquoit perſonnellement par l'Edit de Reſtitution, il crut qu'il étoit temps de ſe réünir avec le parti Proteſtant pour lequel il avoit toujours conſervé un penchant ſecret. Il convoqua une Aſſemblée à Leipſick. Les Princes mécontens s'y communiquerent mutuellement leurs chagrins : ils écrivirent des lettres très-preſſantes à l'Empereur pour lui demander la révocation du nouvel Edit. Ils firent enſemble un traité de Conféderation par lequel ils s'engagerent à ſe défendre réciproquement, & ce fut en conſequence de ce traité qu'on les vit peu de temps après ſe déclarer les uns après les autres contre l'Empereur.

VI. Conféderation des Proteſtans à Leipſick.

Ces mouvemens des Proteſtans inquiétoient peu Ferdinand. La plûpart affoiblis par les guerres paſ-

AN. 1630.

ſées n'étoient plus en état de ſe faire craindre. Ils avoient d'ailleurs toujours paru trop jaloux de leur indépendance pour ſe réünir ſous les ordres d'un ſeul Chef avec cette ſubordination & ce concert qui fait la force des partis. L'Empereur qui n'ignoroit pas leurs diſpoſitions & qui connoiſſoit leur foibleſſe, regarda leur nouvelle révolte comme un juſte prétexte qu'on lui donnoit d'achever de les abattre. En effet il eſt probable que ç'eût été fait du parti Proteſtant, & peut-être de la religion Lutherienne en Allemagne, ſi la fortune laſſe de ſervir les vaſtes deſſeins de Ferdinand, ou plûtôt ſi la Providence par un jugement ſecret dont il faut adorer la profondeur, n'avoit alors ſuſcité le plus redoutable ennemi que l'Empire eût jamais eu dans la perſonne de Guſtave Adolphe Roi de Suede.

VII. Guſtave Adolphe Roi de Suede entreprend de faire la guerre à l'Empereur.

Ce Prince déja celebre par les conquêtes qu'il avoit faites en Pologne, étoit déſormais la ſeule reſſource des Proteſtans. L'Electeur Palatin & le Roi de Dannemark aïant échoüé dans leur entrepriſe, il crut que le Ciel lui avoit réſervé la gloire d'être le liberateur de l'Allemagne. Jaloux des progrès que l'Empereur avoit faits juſqu'à la Mer Baltique dont il paroiſſoit vouloir uſurper l'Empire, & irrité du refus qu'on avoit fait d'admettre ſes Ambaſſadeurs au traité de paix entre l'Empereur & le Roi de Dannemark, il entreprit de ſatisfaire ſon reſſentiment particulier en vangeant la querelle commune, & en ouvrant une vaſte carriere à ſon ambition. Il étoit alors dans la trente-ſixiéme année de ſon âge : il avoit toutes les qualitez du corps & de l'eſprit qu'on a coutume de donner aux Heros, infatigable dans

*Puffendorf. rerum Suecic. l. 2.*

AN. 1630.

les travaux militaires, intrépide dans les combats, d'une hardieſſe peu commune, & même un peu temeraire dans un ſi haut rang. Son habileté étoit égale à ſa valeur : il entendoit parfaitement l'art de la guerre, il en connoiſſoit toutes les ruſes, & ſçavoit en faire uſage. Les éleves qu'il forma à l'art militaire donnerent enſuite des leçons aux plus habiles Generaux. Il faiſoit ſur-tout obſerver une exacte diſcipline aux Officiers & aux ſoldats, & il les combloit d'ailleurs de ſi grandes largeſſes, qu'il les trouvoit toujours prêts à affronter tous les perils. Auſſi les grandes entrepriſes ne l'étonnerent jamais, parce qu'il étoit toujours sûr de ſes troupes & de lui-même. Il ne pouvoit gueres former de deſſein plus digne de lui que celui d'abattre la puiſſance de la Maiſon d'Autriche dans un temps où elle faiſoit trembler toute l'Europe. Comme il en prévoïoit toute la difficulté, il ne négligea rien pour en aſſurer le ſuccès. Il ſe hâta de donner la paix à la Pologne. Il demanda des ſecours à tous les Princes de l'Europe qui s'intereſſoient à la conſervation de la Liberté Germanique. Il négocia ſur-tout avec le Roi de France & le Cardinal de Richelieu. Il fortifia ſes troupes de celles que le Roi de Dannemark & les Polonois venoient de licentier. Il en fit lever d'autres en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire. Toutes ces troupes enſemble faiſoient une armée formidable, ſans compter les ſecours qu'il eſperoit de la France, de l'Angleterre, de la Hollande & des Princes Proteſtans. Le ſeul bruit des préparatifs qu'il faiſoit pour entrer en Allemagne y ranimoit la fierté des ennemis de Ferdinand. On s'y diſpoſoit de toutes

AN. 1630.

parts à ſe ranger ſous ſes étendarts, & ſon expedition occupoit toute l'Europe.

VIII. Diſpoſitions de la France par rapport à l'entrepriſe du Roi de Suede.

La France voïoit avec plaiſir la Maiſon d'Autriche replongée dans une nouvelle guerre. Juſqu'alors les troubles que l'heréſie avoit excitez dans l'Etat, les révoltes des Grands ſecretement animez par les Eſpagnols, le changement fréquent des Miniſtres, & les ſollicitations des Papes qui craignoient que la ruine de la Maiſon d'Autriche n'entraînât celle de la religion, avoient empêché la France de prendre autant de part qu'elle auroit ſouhaité aux troubles d'Allemagne. La guerre de Mantouë avoit réveillé les anciennes jalouſies, & Loüis XIII. après avoir entierement abattu le parti Huguenot étoit en état, ſi j'oſe parler ainſi, de joüer un grand rôle dans le nouveau changement de ſcene qui ſe préparoit. Les interêts de la religion Catholique pouvoient ſeuls être un obſtacle pour un Prince auſſi religieux que Loüis XIII. Mais le Cardinal de Richelieu moins délicat que ſes prédeceſſeurs ſur les interêts de la religion, ou plus éclairé ſur ceux de l'Etat, ne fit enviſager au Roi cette guerre que comme une guerre de politique, telle qu'elle étoit en effet, & à laquelle par conſequent il pouvoit contribuer pour maintenir la Liberté Germanique, & affoiblir la trop grande puiſſance de la Maiſon d'Autriche; ſauf à prendre les moïens neceſſaires pour mettre la religion à couvert. Le Cardinal eſpera ſurtout profiter de la guerre d'Allemagne pour aſſurer les frontieres du Roïaume de ce côté-là, & pour remplir, s'il étoit poſſible, les vaſtes projets qu'il avoit formez pour la gloire & l'agrandiſſement de la Monarchie

narchie. Ce fut pour cette raiſon qu'il perſuada à Loüis XIII. de déſavouer le traité de Ratiſbonne pour ce qui regardoit les affaires d'Allemagne, & la liberté de ſecourir les ennemis de la Maiſon d'Autriche. Mais il n'étoit pas encore temps de ſe déclarer ouvertement. Il falloit s'aſſurer des intentions & des ſuccès du Roi de Suede. D'ailleurs le deſſein de la France étoit moins d'accabler les Princes de la Maiſon d'Autriche, que de reſſerrer leur ambition dans de juſtes bornes, pour maintenir entre les Puiſſances cet équilibre qui fait la ſûreté commune des Etats. Dans cette vûë le Roi jugea qu'il ſuffiſoit de donner quelques ſecours aux Suedois ſans prendre lui-même les armes; & comme il venoit de renouveller avec la République de Hollande les anciens traitez d'alliance pour l'engager à ſoutenir la guerre contre l'Eſpagne, il promit auſſi à Guſtave Adolphe des ſecours d'argent pour le mettre plus en état de la faire à l'Empereur. AN. 1630.

IX. Diſpoſitions des Provinces-Unies.

Les Provinces-Unies qui défendoient depuis quarante ans leur liberté contre toutes les forces d'Eſpagne, regarderent l'expedition du Roi de Suede comme la diverſion la plus favorable qu'elles puſſent ſouhaiter, & elles ouvrirent auſſi leurs tréſors à Guſtave. Elles eſpererent que l'Empereur occupé déſormais à défendre ſes propres Etats, ne pourroit plus donner au Roi Philippe IV. de ſecours contre la République, & que Philippe lui-même ſeroit peut-être obligé de partager ſes forces pour ſecourir Ferdinand.

X. Diſpoſitions de l'Angleterre.

Si les troubles dont l'Angleterre commençoit alors à être agitée ſous le regne de Charles I. lui avoient

AN. 1630.

permis d'agir au dehors, ce Prince auroit joint toutes ſes forces à celles des Suedois. Mais Charles toujours broüillé avec ſes peuples, n'oſoit convoquer de Parlement : il n'avoit aucune reſſource pour entretenir une armée en Allemagne : il ne pouvoit pas compter ſur la levée des impôts qu'il exigeoit. Il étoit naturellement timide & irréſolu ; & d'ailleurs la guerre allumée entre l'Eſpagne & la Hollande, attiroit dans ſes Ports tout le commerce des Indes. Ainſi ſoit interêt, ſoit timidité ou amour du repos, au lieu de ſe liguer avec le Roi de Suede pour rétablir l'Electeur Palatin ſon beau-frere, il fit la même année un traité de paix avec l'Eſpagne, & ſe contenta de faire à la Maiſon Palatine des promeſſes ſteriles. Il permit ſeulement à Milord Hamilton de traiter en ſon propre nom avec Guſtave, & de conduire en Allemagne un corps de ſix mille Anglois que ce Seigneur leva à ſes frais, & qui ne fût d'aucun uſage aux Suedois.

XI. Diſpoſitions des Rois de Pologne & de Dannemark.

Les Rois de Pologne & de Dannemark étoient ſpectateurs oiſifs de cette guerre. Le premier, qui étoit Sigiſmond, étoit ennemis des Suedois, & penchoit pour le parti Catholique ; mais le traité de Treves qu'il venoit de faire avec la Suede & l'épuiſement de ſon Etat ne lui permettoient pas de ſe déclarer. Ferdinand en tira cependant quelques foibles ſecours en ſecret. Le ſecond étoit ennemi de la Maiſon d'Autriche. Par cette raiſon & par l'interêt de ſa religion, il auroit naturellement dû pancher pour les Suedois ; mais il étoit jaloux des proſperitez de la Suede. Il redoutoit l'ambition de Guſtave autant que celle de Ferdinand, & il ne craignoit pas moins l'établiſſement de la Suede en Allemagne,

AN. 1630.

que les progrès de la Maiſon d'Autriche juſqu'aux frontieres de Dannemark. Il prit ainſi le parti de la neutralité. Il eſpera que ces deux Puiſſances ruineroient leurs forces l'une contre l'autre, qu'il en auroit moins à craindre, ou qu'il pourroit mieux profiter de la foibleſſe des vaincus en ſe déclarant pour les vainqueurs. Mais ce Prince dans ſa neutralité trahit quelquefois lui-même ſes ſentimens, & la jalouſie l'emportant ſur les interêts de ſa religion, & peut-être auſſi ſur ceux de la politique, il laiſſa entrevoir une ſecrette inclination pour le parti de Ferdinand.

XII. Diſpoſitions des Princes d'Italie.

Les Venitiens & les Princes d'Italie que la guerre de Mantouë avoit juſtement allarmez, furent bien aiſes de voir renaître une guerre qui alloit occuper en Allemagne toutes les forces de la Maiſon d'Autriche. Le Pape même que ces troubles mettoient dans l'indépendance à l'égard des Eſpagnols qui le tyranniſoient, n'en fut que mediocrement affligé, ne prévoïant pas les progrès énormes que les armes des Proteſtans devoient faire en Allemagne aux dépens de l'Egliſe.

XIII. Arrivée du Roi de Suede en Allemagne.

Cependant le Roi de Suede pour donner quelque couleur de juſtice à ſon entrepriſe, après avoir écrit pluſieurs lettres à l'Empereur & aux Electeurs, publia un Manifeſte où il expoſoit les raiſons qu'il avoit de prendre les armes, raiſons aſſez frivoles dans le fond, & ſur leſquelles il eût été aiſé de le ſatisfaire. Le Roi de Dannemark, l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Pomeranie firent même quelques propoſitions d'accommodement. Mais le Roi de Suede vouloit la guerre, & Ferdinand ne vouloit

*Lotychius rerum German. l. XX. c. 3. & ſeq.*

AN. 1630. pas acheter la paix d'un ennemi qu'il mépriſoit. Ainſi le traité fut rompu preſqu'auſſi-tôt que propoſé, & Guſtave s'embarqua pour deſcendre en Allemagne, ſuivi d'une flotte de plus de deux cent voiles.

Il s'arrêta d'abord à l'iſle de Ruden dans le deſſein d'envoïer de-là des troupes s'emparer de celle de Rugen, mais aïant appris qu'un de ſes Lieutenans en avoit déja fait la conquête, il continua ſa route & entra dans l'embouchure de l'Oder où il débarqua dans l'iſle d'Uſedom, qui eſt preſque attenante à la partie Occidentale de la Pomeranie. A peine eut-il mis pied à terre qu'on vit ce Prince par un ſentiment de religion qu'on ne ſçauroit s'empêcher de loüer même dans ceux que le malheur de leur naiſſance a engagez dans l'erreur, ſe proſterner humblement à terre, & par une priere fervente implorer le ſecours du Ciel à la vûë de toute ſon armée que ce ſpectacle attendriſſoit. Il défendit enſuite ſous les plus grandes peines à tous ſes ſoldats les larcins & les moindres violences, ce qui contribua infiniment à lui attacher les peuples d'Allemagne qui trouvoient ainſi dans des étrangers ennemis de l'Empire plus d'humanité que dans les Allemands même.

*Puffendorf. l. 2. Merc. Franc.*

*Loccenius hiſt. Sueci. l. 8.*

XIV. Premiers ſuccés de Guſtave.

Le premier ſoin de Guſtave fut de ſe fortifier dans l'iſle pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre par les ennemis dans le déſordre d'une deſcente. Mais les Imperiaux n'étoient pas encore en état de lui faire tête. Ils lui abandonnerent même ſans réſiſtance toute l'iſle de Wollin & la Ville de Camin ſituées de l'autre côté de l'Embouchure de l'Oder. Le Roi de Suede s'étant ainſi emparé de tous ces poſtes impor-

tans, lesquels avec la ville de Stralsund dont il étoit déja maître, lui facilitoient la communication de l'Allemagne avec la Suede, songea aussi-tôt à s'assurer de quelque Place importante avancée dans les terres, qui pût lui servir comme de place d'armes, & d'où il pût s'étendre dans le païs pour faire de nouvelles conquêtes. Stetin Ville considerable sur l'Oder & résidence des Ducs de Pomeranie, lui parut propre à ce dessein. Torquato de Conti qui commandoit les troupes Imperiales dans ces quartiers-là méditoit de son côté une entrepriſe sur cette Ville, afin de fermer par cet endroit l'entrée de l'Allemagne à Gustave; mais ce Prince le prevint, & parut inopinément à la vûë de la Ville. Le Duc de Pomeranie allarmé & inquiet, fit d'abord beaucoup de difficultez de recevoir les troupes Suedoises. Cependant la crainte de voir sa Ville emportée, les instances pressantes, les menaces & les promesses de Gustave le persuaderent. Il reçût garnison & fit avec le Roi un traité de Ligue défensive. Stargart, Anclam, Vkermunde & Volgast suivirent l'exemple de Stetin, ou furent emportées de force.

AN. 1630.

XV. Le Duc de Pomeranie traite avec le Roi de Suede.

L'Administrateur de Magdebourg profitant des mouvemens que ces premiers succès de Gustave causoient dans les esprits, persuada aux habitans de se déclarer pour la Suede. Cette grande Ville fiere d'avoir résisté pendant long-temps aux armes de Valstein, & irritée du dessein que l'Empereur sembloit avoir formé d'y exterminer le Lutheranisme, en faisant nommer son fils Archevêque, s'engagea sans peine dans le nouveau parti. On verra qu'elle eut bien-tôt sujet de se repentir de sa précipitation.

XVI. La ville de Magdebourg reçoit garnison Suedoise.

AN. 1630.

Torquato de Conti retranché à Gartz & à Griphenhaghen, ne ſe vangea de ces pertes que par d'horribles brigandages qu'il commit dans la Pomeranie. Le Colonel Goetz le ſurpaſſa encore en cruautez, & traita ſur-tout les habitans de Paſewalc avec tant d'inhumanité, qu'il rendit les troupes Imperiales auſſi odieuſes à cette Province, qu'elles commençoient à devenir mépriſables. Ce n'étoit plus ces troupes diſciplinées, aguerries & infatigables, que la victoire ſuivoit par-tout. Le relâchement de la diſcipline militaire, & le débordement de tous les vices avoient amolli leur courage. Les Chefs ne ſongeoient qu'à s'enrichir de la dépoüille des Provinces. Les ſoldats n'avoient plus d'ardeur que pour le pillage : leur ancienne valeur avoit dégeneré en brutalité, & ils n'étoient plus redoutables qu'aux païſans de la campagne, & aux Villes dont on leur confioit la défenſe.

XVII. Mauvais état de l'armée Imperiale.

XVIII. Progrès du Roi de Suede.

Cependant le Roi de Suede ne voulant pas s'engager trop avant dans l'Allemagne avant que de s'être aſſuré de la frontiere, fit diverſes tentatives dans le Duché de Mekelbourg, où il s'empara de quelques poſtes, & dans la Pomeranie au-delà de l'Oder, où il fit aſſieger Colberg. Les Imperiaux entreprirent de faire lever le ſiege de cette Place ; mais ils furent repouſſez. La rigueur de l'hyver & la diſette que les ſoldats Suedois ſoutenoient ſans peine, ruinoient de jour en jour l'armée Imperiale. Guſtave entreprit enfin de la chaſſer de ſes poſtes. Il emporta d'aſſaut Griphenhaghen, & ce ſuccès jetta une telle épouvante parmi les troupes qui étoient campées devant Gartz de l'autre côté du fleuve,

qu'elles abandonnerent cette Place ſans attendre l'ennemi, & ſe retirerent à Francfort. AN. 1631.

Telles furent les préludes de cette nouvelle guerre depuis le mois de Juin que le Roi de Suede débarqua en Allemagne, juſqu'à la fin de l'année 1630. Ce Prince voulut, ce ſemble, par ces commencemens eſſaïer ſes forces avant que de tenter de plus grandes entrepriſes.

XIX. Irréſolution des Princes Proteſtans d'Allemagne.

Quelque confiance que Guſtave eût dans le nombre & la valeur de ſes troupes, & quelque fond qu'il pût faire ſur ſon habileté & ſa bonne fortune, il comprit aiſément qu'il ne feroit jamais de progrès durables en Allemagne par ſes ſeules forces. La Suede déja épuiſée par la guerre de Pologne ne pouvoit lui fournir ni aſſez de troupes, ni aſſez d'argent pour une entrepriſe ſi difficile. L'exemple du Roi de Dannemark honteuſement chaſſé de l'Allemagne, & réduit à ſe défendre dans ſes propres Etats, lui apprenoit à ne rien négliger de tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de ſon expedition. Il n'ignoroit pas combien la puiſſance de l'Allemagne eſt redoutable, lorſque tous les Princes & les Etats qui compoſent le Corps Germanique ſont unis enſemble & ſe prêtent mutuellement leurs forces. Il ne pouvoit eſperer de réüſſir qu'en attaquant l'Allemagne par les Allemands mêmes, & en armant les membres contre leur Chef. Auſſi avoit-il compté que dès qu'il paroîtroit en Allemagne, pluſieurs Princes mécontens viendroient ſe joindre à lui; mais la plûpart retenus encore par la crainte & par l'incertitude du ſuccès qu'auroit cette nouvelle guerre, ſe contentoient de faire en ſecret des vœux pour la proſperité de ſes

AN. 1631.

armes, ſans oſer ſe déclarer ouvertement. En vain Guſtave fit faire des propoſitions aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg : il n'en reçut que des témoignages ſteriles de leur bonne volonté. Il les trouva inquiets, irréſolus, flottant entre la crainte & l'amour de la liberté, trop mécontens de l'Empereur pour prendre ſon parti, & trop timides pour oſer ſe déclarer contre lui ; conduite qui lui fit comprendre qu'il falloit ou les forcer comme le Duc de Pomeranie à ſe joindre à lui, ou leur en applanir le chemin par une ſuite de progrès éclatans.

XX.
La France traite avec le Roi de Suede.

La France ſeule traita avec le Roi de Suede. Elle lui avoit déja fait faire des propoſitions par le Baron de Charnaſſé, lorſque ce Seigneur travailloit à ménager le traité de Treves entre la Suede & la Pologne. Mais Guſtave les avoit rejettées, & la France alors n'inſiſta pas davantage, parce qu'elle vouloit voir Guſtave engagé dans la guerre avant que de s'engager elle-même avec lui. Dès que le Roi de Suede eut levé cet obſtacle par ſa deſcente en Allemagne, on renoüa la négociation, & le traité fut conclu en peu de temps à Bernwald dans l'Electorat de Brandebourg.

*Recüeil des traitez de paix.*

*Puffendorf. l. 3.*

XXI.
Vûës de la France dans ce traité.

Le veritable motif de ce traité étoit en general d'abattre la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, & en particulier de donner en Allemagne de l'occupation à l'Empereur pour l'obliger à abandonner les affaires d'Italie. Mais on ſe donna bien de garde d'en faire dans le traité aucune mention. On n'avoit, diſoit-on, en vuë que d'aſſurer les droits des Princes de l'Empire, la liberté du commerce dans l'Océan & dans la Mer Baltique, la ſûreté des Roïaumes

Roïaumes voiſins d'Allemagne, le rétabliſſement des Princes opprimez, & de remettre toutes choſes au même état qu'elles étoient avant la guerre. Pour cela le Roi de Suede s'engagea à entretenir en Allemagne une armée de trente-ſix mille hommes, & le Roi de France promit de lui païer pendant cinq ans la ſomme de douze cent mille livres tous les ans. AN. 1631.

Quoique cette guerre ne fut qu'une guerre d'état & purement politique, cependant comme on avoit lieu de craindre qu'elle ne devint funeſte à la religion, & qu'on ne fit par cette raiſon un crime à la France d'y avoir contribué, le Roi, autant par un veritable zele, que pour prévenir les reproches qu'on auroit pû lui faire, prit dans ce traité toutes les précautions poſſibles pour mettre la religion à couvert. Il fut expreſſément reglé que le Roi de Suede accorderoit la neutralité au Duc de Baviere & aux autres Princes Catholiques, s'ils s'offroient à la garder auſſi de leur côté : qu'il ne ſeroit fait aucun changement à la religion dans les Villes dont il ſe rendroit maître, & qu'il laiſſeroit par-tout aux Catholiques la liberté d'exercer publiquement leur religion ſelon l'uſage & les loix de l'Empire. Ainſi loin de nuire à la Religion en contribuant à cette guerre, on peut dire que la France la ſervit utilement, puiſqu'elle la garantit de l'oppreſſion.

La France avoit cependant en cela encore une autre vûë d'une politique très-raffinée. La neutralité qu'elle propoſoit aux Princes Catholiques d'Allemagne, étoit un appas qu'elle leur offroit pour les détacher, s'il étoit poſſible, des interêts de l'Empereur, & ſur-tout le Duc de Baviere qui étoit en

AN. 1631. Allemagne le plus ferme appui de la Maiſon d'Autriche. Du moins pour peu que les armes des Suedois prévaluſſent, comme on l'eſperoit, la France ſe flattoit que les Princes d'Allemagne n'étant pas ſuffiſamment ſecourus de l'Empereur, plutôt que de voir leurs Etats expoſez aux ravages des Suedois, abandonneroient le parti de Ferdinand, embraſſeroient la neutralité & ſe mettroient ſous la protection du Roi de France. C'eſt ainſi que le Cardinal de Richelieu ſçavoit trouver l'interêt de l'Etat dans ce qu'il ne paroiſſoit faire que pour l'interêt de la religion.

Cette alliance de la France avec la Suede donna un nouvel éclat aux armes de Guſtave. La nouvelle qui s'en répandit attira à ſon armée une infinité de ſoldats qui ne doutoient plus qu'ils ne dûſſent être bien payez; & l'Empereur qui s'étoit flatté que le défaut d'argent obligeroit bien-tôt les Suedois à repaſſer la Mer, jugea qu'il alloit eſſuïer une plus rude guerre qu'il ne s'étoit d'abord imaginé.

XXII. Suite des progrès du Roi de Suede.

Elle recommença avec beaucoup de vivacité de part & d'autre dans la Pomeranie & dans l'Electorat de Brandebourg qui en furent encore le principal theatre. Le Roi de Suede aïant donné le ſoin du commandement à Guſtave Horn dans la Pomeranie au de-là de l'Oder le long de la Mer, & au General Banier dans le Newmark, commandoit en perſonne en deça du fleuve dans l'Ukermark. Il ſe rendit maître de pluſieurs Places & entr'autres de Dammin, de Malchin & de Colberg qui capitula après un aſſez long ſiege. La priſe de Dammin qui étoit une Place importante, chagrina ſur-tout l'Empereur,

& voïant que les Generaux qui commandoient ſes troupes dans ces quartiers-là n'étoient pas aſſez habiles pour tenir tête au Roi de Suede, il donna ordre au Comte de Tilly de s'y rendre. Ce General déja celebre par tant de victoires, & depuis long-temps la terreur des Proteſtans trouvoit enfin dans Guſtave un ennemi digne de lui. AN. 1631.

XXIII. Le Comte de Tilly marche contre les Suedois, & prend Niewbrandebourg.

Il ramaſſa promptement tout ce qu'il y avoit de troupes Imperiales diſperſées dans les Provinces & marcha contre les Suedois. Sa préſence releva le courage des Imperiaux & rétablit leurs affaires. Il fortifia en chemin la garniſon de Francfort ſur l'Oder & celle de Landſberg. De-là il alla mettre le ſiege devant Niewbrandebourg, & la fortune favoriſant ſon entrepriſe, il s'en rendit maître lorſqu'il s'y attendoit le moins; car dans le temps qu'il ſongeoit à ſe retirer, quelques ſoldats s'étant avancez vers le rempart furent ſuivis de toute l'armée, laquelle attaquant avec furie les aſſiegez, emporta la Ville d'aſſaut. Près de deux mille Suedois y furent paſſez au fil de l'épée. Le Roi de Suede ſe préparoit déja à marcher au ſecours de la Place lorſqu'il apprit cet accident. Obligé de changer de deſſein, il prit la réſolution de couper les vivres aux Imperiaux & de les affamer s'ils s'avançoient plus avant. Il eſſaïa même de leur en faire naître l'envie en ſe retirant avec toutes ſes troupes au-delà de l'Oder; mais le Comte de Tilly apperçut le piege, & après avoir ruiné les fortifications de Niewbrandebourg, il revint ſur ſes pas. Il déſiroit ſur-tout d'engager le Roi de Suede à une bataille, & voïant que ce Prince paroiſſoit réſolu de l'éviter, il marcha contre Mag-

*Merc. Franç.*

AN. 1631.

debourg dans l'eſperance que Guſtave aimeroit mieux hazarder un combat que de laiſſer prendre une Place de cette importance.

XXIV. Guſtave prend Francfort ſur l'Oder & Landsberg.

Dès que le Roi de Suede eut appris que le Comte de Tilly ſe retiroit, il remonta de ſon côté l'Oder avec toutes ſes troupes, & vint ſe préſenter devant Francfort. Quoique cette Place eut pour garniſon une armée preſqu'entiere, il en entreprit le ſiege. Les aſſiegez firent une ſortie vigoureuſe qui ne leur réüſſit pas. Ils ne laiſſerent pas d'inſulter l'armée Suedoiſe par de piquantes railleries, & la colere fit dans cette occaſion ce que le courage ſeul n'auroit peut-être jamais oſé entreprendre. Car les Suedois irritez & animez par l'exemple de quelques braves donnerent bruſquement à la Place un ſi furieux aſſaut, qu'il l'emporterent. La Ville fut en un moment remplie de confuſion, de carnage & de ſang. Les Imperiaux fuyant en foule vers le pont de l'Oder, y cauſerent un ſi grand embarras de chevaux & de chariots qui ſe précipitoient les uns ſur les autres dans le fleuve, qu'une partie de la garniſon s'y noïa, tandis que l'autre demeuroit expoſée à la fureur des vainqueurs. Comme la priſe de cette Place ouvroit à Guſtave l'entrée de la Sileſie, le Comte de Tilly pour éloigner les Suedois de cette Province ſe hâta de mettre le ſiege devant Magdebourg. Cependant le Roi de Suede profitant de la fortune de ſes armes & de l'ardeur de ſes troupes, marcha vers Landſberg avec l'élite de ſon armée. Il n'eut que la peine de ſommer la Ville de ſe rendre. La mort du Commandant tué dans la premiere ſortie, avoit entierement découragé la garniſon. Ainſi quoiqu'elle fut plus

*Puffendorf. l. 3.*

*Merc. Franç.*

*Letych us l. XXXVI. c. 4.*

nombreuſe que l'armée des aſſiegeans, elle rendit la Ville par une capitulation honteuſe, tout honorables qu'en furent les conditions. AN. 1631.

XXV. L'Electeur de Brandebourg reçoit les Suedois dans ſes Places.

Après de ſi heureuſes expeditions Guſtave ſouhaitoit d'aller au ſecours de Magdebourg que le Comte de Tilly preſſoit extrêmement. Mais d'un côté la conduite de l'Electeur de Saxe, & de l'autre celle de l'Electeur de Brandebourg lui faiſoient peine. Le premier encore incertain du ſuccès de cette nouvelle guerre n'oſoit ſe déclarer ouvertement, & paroiſſoit réſolu de ne prendre les armes que lorſque les Imperiaux l'y forceroient en l'attaquant lui-même. Le ſecond ſuivoit une politique à peu près ſemblable, de ſorte que Guſtave ne pouvoit s'approcher de Magdebourg ſans laiſſer derriere lui pluſieurs Places ſuſpectes qui pouvoient tout à coup devenir ennemies & lui fermer le retour. Le Roi de Suede ne pouvant ſe réſoudre à demeurer plus long-temps dans l'incertitude de ce qu'il avoit à eſperer ou à craindre, fit demander à l'Electeur de Brandebourg qu'il reçût garniſon Suedoiſe dans Spandow & Cuſtrin, deux poſtes importans ſur l'Oder & le Havel. L'Electeur refuſa d'abord d'y conſentir. Guſtave menaça d'abandonner la cauſe commune & de s'accommoder avec l'Empereur. Enfin dans une conference qu'il eut avec ce Prince, il acheva de le perſuader.

XXVI. Le Comte de Tilly emporte d'aſſaut la ville de Magdebourg.

Mais pendant cette négociation le Comte de Tilly preſſa tellement le ſiege de Magdebourg qu'il reduiſit cette Ville à l'extrémité. Déja après avoir inutilement offert des conditions avantageuſes à l'Adminiſtrateur & aux habitans, il avoit forcé tous les

AN. 1631.

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire. l. 3.*

*Puffendorf. l. 3.*

*Lotychius. l. XXXVII. c. 5.*

dehors de la Place. Les habitans avoient eux-mêmes brûlé leurs Fauxbourgs n'étant pas en état de les défendre. Ils faiſoient quelques ſorties vigoureuſes, mais ſans ſuccès. Le canon battoit le corps de la Place avec furie : l'ennemi étoit logé au pied de la muraille, & la garniſon étoit excedée de veilles & de travaux. Dans cette extrémité Falkenberg qui commandoit dans la ville demanda une ſuſpenſion de quelques jours pour avertir les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du danger de la Place. Le Comte de Tilly la refuſa & le ſomma de nouveau de ſe rendre pour ne pas expoſer une ſi grande Ville à une ruine totale. Falkenberg differant de répondre à la ſommation, l'aſſaut fut donné à la Ville à ſept heures du matin, lorſque les habitans & la plûpart des ſoldats après avoir paſſé toute la nuit ſous les armes s'étoient retirez pour prendre du repos. Le Comte de Pappenheim parut le premier ſur le haut du rempart, & fut bien-tôt ſuivi de toute l'armée Imperiale. Falkenberg fut tué lorſqu'il commençoit déja à repouſſer les aſſaillans. Sa mort fit perdre cœur à tout ce qui faiſoit encore quelque réſiſtance. Auſſi-tôt les Imperiaux ſe répandirent en foule dans toutes les ruës, & firent voir dans la priſe de cette malheureuſe Ville tout ce que la fureur & la brutalité ont jamais executé de plus affreux. Trente mille habitans de tout ſexe & de tout âge y perdirent la vie par divers genres de mort. L'eau fit perir ceux qui échapoient aux flammes : le feu conſuma ceux que le fer épargnoit, & les flammes pouſſées par un vent furieux dévorerent en peu d'heures une des plus

belles Villes d'Allemagne, fruſtrant ainſi l'avarice des vainqueurs à qui elles ne laiſſerent que des cendres & de pitoïables débris. AN. 1631.

Le ſort funeſte de Magdebourg conſterna toute l'Allemagne. Les Catholiques mêmes en furent émus de pitié, & les Proteſtans en conçurent une haine implacable contre le Comte de Tilly, quoique ce Comte ſe juſtifiât ſur l'opiniâtreté des habitans, leſquels animez par leurs Miniſtres avoient mieux aimé perir miſerablement, que d'accepter les conditions honnêtes qu'il leur avoit ſouvent offertes. Quelques-uns même prétendent qu'il n'eut jamais de veritable deſſein de donner un aſſaut à la Ville, & que ce fut à ſon inſçû que le Comte de Pappenheim monta ſur la muraille. Quoi qu'il en ſoit le Roi de Suede craignant de ſon côté qu'on ne lui fît un crime d'avoir laiſſé perdre une Ville ſi importante, crut auſſi devoir ſe juſtifier, & en rejetta la faute ſur les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Il eſt vrai que ſi la perte de cette Ville fit quelque tort à la réputation d'humanité que le Comte de Tilly avoit eu juſqu'alors, elle devoit être encore plus préjudiciable aux affaires du Roi de Suede, en arrêtant le progrés de ſes armes en Allemagne; mais ce Prince trouvoit dans ſon bonheur & dans ſon habileté des reſſources contre tous les évenemens.

Après s'être aſſuré de nouveau de la fidelité de l'Electeur de Brandebourg, il ſe campa au confluent du Havel & de l'Elbe pour attendre ce que le Comte de Tilly entreprendroit après la priſe de Magdebourg, & où aboutiroient enfin les défiances mutuelles qui éclatoient entre les Imperiaux & l'Elec- *Loiſchius l. XXXV. c. 1. & ſeq.*

AN. 1631. teur de Saxe. L'Empereur avoit ſur-tout à cœur de réduire les Princes & les Villes qui étoient entrées avec l'Electeur dans la Conféderation de Leipſick. Déja Memmingen, Ulm, toutes les Villes de Suabe, le Cercle de Franconie & le jeune Duc de Wirtemberg s'étoient ſoumis. Mais cette ſoumiſſion forcée ne raſſuroit pas ce Prince, tandis que l'Electeur de Brandebourg & ſur-tout l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Heſſe-Caſſel qui étoient les principaux Chefs de la Conféderation, entretiendroient l'animoſité du parti.

XXVII. Le Comte de Tilly marche contre le Lantgrave de Heſſe & revient contre Guſtave.

Le Comte de Tilly eut donc ordre de porter la guerre dans les Etats de ces Princes, s'ils refuſoient de ſe ſoumettre en renonçant à leur Conféderation. Il ſortit de Magdebourg & ſe mit en marche pour entrer dans la Thuringe. Il commit de grandes hoſtilitez ſur les terres des Ducs de Saxe, & entr'autres dans le Comté de Schwartſbourg & aux environs de Veimar. Il ſe rendit enſuite à Mulhauſen d'où il envoïa ſommer le Lantgrave de Heſſe de ſe ſoumettre à l'Empereur, & ſur le refus du Lantgrave, il ſe préparoit déja à l'attaquer, lorſqu'il reçut avis du Comte de Pappenheim que Guſtave s'étoit venu camper, comme j'ai déja dit, à Werben, en deça de l'Elbe, après avoir pris pluſieurs Places & entre autres Tangermund & Havelberg. Le Comte de Tilly changea auſſi-tôt de deſſein, & revint ſur ſes pas pour obliger les Suedois à donner bataille, ou à ſe retirer au de-là du fleuve. Guſtave l'attendit de pied ferme, & lorſqu'il ſçut que l'armée Imperiale étoit arrivée à Volmerſted aſſez peu éloigné de ſon camp, il ſortit lui-même avec une bonne partie de

*Merc. Franc.*

ſa

ſa cavalerie & de ſes dragons dans l'eſperance de donner quelque échec aux Imperiaux par une attaque bruſque & inopinée. En effet il tomba pendant la nuit ſur trois régimens qui s'étoient logez dans les Villages voiſins, & les tailla en pieces. Le Comte de Tilly emploïa à ſon tour une autre ruſe. Il marcha avec toute ſon armée vers le camp des Suedois, après avoir fait prendre les devants à quelques ſoldats déguiſez, qui devoient au moment qu'il paroîtroit, encloüer le canon des ennemis & mettre le feu à la ville de Werben, eſperant que le tumulte que ces deux accidens cauſeroient dans le camp Suedois, lui donneroit la facilité de le forcer. Mais le Roi de Suede aïant été averti de cette ruſe, en profita contre l'ennemi même ; car lorſque le Comte de Tilly parut à la vûë de ſon camp, il défendit de tirer le canon, & fit allumer un grand feu à Werben. Le Comte ne douta point que ſon projet n'eût réuſſi, & s'approcha avec confiance du camp des Suedois. Auſſi-tôt il fut ſalué d'une grande décharge d'artillerie qui lui tua beaucoup de monde & qui l'obligea de s'éloigner. Les jours ſuivans ſe paſſerent en eſcarmouches, ſans que les Imperiaux pûſſent attirer les Suedois à une bataille, & ſans qu'ils oſaſſent entreprendre de forcer leurs retranchemens, ce qui obligea le Comte de Tilly de ſe retirer pour avoir des vivres & des fourages dont il commençoit à manquer. AN. 1631.

XXVIII. Les Ducs de Mekelbourg ſe remettent en poſſeſſion de leurs Etats.

Cependant les Ducs de Mekelbourg avoient profité de l'éloignement des Imperiaux pour reconquerir leurs Etats ; aidez d'un ſecours de troupes que le Roi de Suede leur avoit envoïé, ils s'étoient rendus maî-

AN. 1631.

tres de toutes les Places de leur Duché, & entr'autres de Swerin lieu de leur ancienne réſidence, ce qui augmenta beaucoup le chagrin de Valſtein, que ſa diſgrace mettoit hors d'état de ſe maintenir dans la poſſeſſion de ce Duché. Les Ducs de Mekelbourg firent leur entrée ſolemnelle dans Guſtrow, & Guſtave augmenta les réjoüiſſances publiques par ſa préſence, s'étant dérobé de ſon camp pour aller lui-même goûter le plaiſir d'un triomphe dont il avoit toute la gloire. Ces Princes lui furent toujours inviolablement attachez ; & le Lantgrave de Heſſe ſe voïant menacé par les Imperiaux, vint auſſi bientôt dans ſon camp de Werben augmenter le nombre de ſes Alliez par un traité de Ligue offenſive & défenſive. L'Empereur en conçut un extrême dépit, & le Comte Fugger eut ordre d'entrer dans la Heſſe avec un corps de troupes.

XXIX. Le Comte de Tilly fait la guerre à l'Electeur de Saxe.

Mais comme le Comte de Tilly regardoit comme le point capital de réduire l'Electeur de Saxe, ſe flattant que ſi ce Prince étoit une fois dompté, le Roi de Suede ne ſeroit pas long-temps en état de ſe ſoutenir en Allemagne, il réſolut, contre l'avis du Duc de Baviere, de faire la guerre dans toutes les formes à l'Electeur, s'il refuſoit encore de renoncer à la Conféderation de Leipſick. En effet l'Electeur n'aïant répondu à ſes ſommations que par un refus, le Comte après avoir joint à ſon armée un corps de quinze mille hommes nouvellement arrivé d'Italie, s'empara de Hall, de Merſbourg, & ſe rendit enſuite maître de Leipſik, faiſant par-tout expier aux peuples la révolte de leur Prince par la déſolation des campagnes.

Cette démarche obligea enfin l'Electeur de recourir au Roi de Suede, & on prétend que le Comte de Tilly, ou plûtôt la Cour de Vienne fit en cela une faute conſiderable. Car il étoit aiſé au Comte, ou d'amuſer l'Electeur par de vaines négociations, ou du moins d'empêcher ſa jonction avec les Suedois, en ſe mettant entre les deux armées, & d'affoiblir ainſi peu à peu leurs forces; au lieu qu'en attaquant l'Electeur, il l'obligea malgré lui-même de ſe jetter entre les bras du Roi de Suede, & augmenta ainſi le nombre de ſes ennemis, en même-temps que les Suedois gagnoient un Allié dont la puiſſance & l'autorité donna un grand relief à leur parti. Peut-être que le Comte de Tilly enflé de ſes victoires paſſées, comme il n'eſt que trop ordinaire dans une longue ſuite de proſperitez, ſe flata de terminer plûtôt la guerre en abattant d'un ſeul coup le Roi de Suede & ſon nouvel Allié; mais quand ces deux Princes eurent joint enſemble toutes leurs forces en conſequence d'un traité de Ligue, il eut bien-tôt lieu de craindre les ſuites de ſa réſolution. Ce fut-là, pour ainſi dire, le terme fatal des proſperitez de Ferdinand II, de la gloire du Comte de Tilly, & de cette énorme puiſſance de la Maiſon d'Autriche ſous laquelle tout avoit plié juſqu'alors. Ce fut au contraire pour Guſtave l'époque glorieuſe de ces ſuccès éclatans qui étonnerent toute l'Europe. Juſqu'à ce moment il s'étoit preſque toujours tenu ſur la défenſive, n'agiſſant qu'avec une extrême circonſpection, & moderant les ſaillies de ſon courage par les conſeils de la prudence; mais dès qu'il ſe vit ſecondé par de puiſſans Alliez, tels qu'étoient l'E-

AN. 1631. XXX. L'Electeur de Saxe traite avec Guſtave.

*Puffendorf. l. 3.*

AN. 1631.

lecteur de Saxe, celui de Brandebourg, le Duc de Pomeranie, les Ducs de Mekelbourg & le Lantgrave de Heſſe, il commença à agir avec cette liberté & cette heureuſe hardieſſe qui fait le caractere des Heros. Dès-lors il ſuivit tous les mouvemens de ſon courage ; nulle entrepriſe ne lui parut difficile : il rechercha la bataille avec autant d'ardeur qu'il avoit eu de ſoin de l'éviter, impatient d'éprouver ſa valeur & ſon habileté contre un General auſſi celebre que le Comte de Tilly.

XXXI. Le Roi de Suede marche contre le Comte de Tilly.

Ibid.

Cependant pour ne pas ſe rendre ſeul reſponſable de l'évenement, il en fit la propoſition aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & diſſimulant ſes véritables ſentimens, il diſſuada la bataille, ne croïant pas, diſoit-il, qu'il fût de la prudence d'attaquer un ennemi campé ſi avantageuſement ſous les murailles de Leipſick, & déſeſperant de l'attirer en pleine campagne pour lui faire perdre ſon avantage. Mais l'Electeur de Saxe, dont l'humeur impatiente ſe laſſoit aiſément des longueurs & des fatigues de la guerre, ne manqua pas, comme Guſtave l'avoit prévû, d'appuïer le ſentiment contraire, & ſe vanta qu'il iroit plûtôt avec ſes ſeules troupes attaquer les Imperiaux, pour ſauver ſes Etats que deux armées déſoloient en même-temps. Le Roi de Suede n'eut pas de peine à ſe rendre à ſon avis, & profitant de l'impatience de l'Electeur, il propoſa de marcher ſur le champ contre l'ennemi, pour ne pas donner le temps à Altringer & à Tieffenbach de joindre le Comte de Tilly avec le corps d'armée qu'ils commandoient. En effet l'armée Proteſtante ſe mit auſſi-tôt en marche vers Leipſick.

Le Comte de Tilly en aïant été averti délibéra de ſon côté s'il iroit au-devant de l'ennemi, ou s'il l'attendroit dans ſon poſte. Il panchoit beaucoup pour ce dernier parti ; déja il avoit fait faire des retranchemens, & diſpoſé des batteries pour défendre les approches de ſon camp, lorſque le Comte de Pappenheim & les autres Officiers generaux pleins de confiance en eux-mêmes, & croïant n'avoir encore affaire qu'aux troupes mal aguerries des Proteſtans qu'ils avoient ſi ſouvent battues, l'entraînerent malgré lui dans le ſentiment contraire. Il ſortit donc de grand matin de ſon camp, & s'avança juſqu'à un mille de Leipſick dans une grande plaine devenuë celebre depuis ce jour-là par la ſanglante bataille qui s'y donna entre les deux plus grands Capitaines de l'Europe. AN. 1631.

XXXII. Bataille de Leipſick.

Comme le Comte de Tilly arriva le premier ſur le champ de bataille, il eut le loiſir de s'emparer des poſtes les plus avantageux. Il choiſit pour ranger ſes troupes un endroit de la plaine où le terrain étoit un peu plus élevé. Il eut ſoin ſur-tout de bien placer ſon artillerie, & après avoir donné le commandement de l'aîle droite au Comte de Furſtemberg & celui de l'aîle gauche au Comte de Pappenheim, il ſe réſerva le corps de bataille. Il ſçut ſe menager juſqu'à l'avantage du vent, du ſoleil & de la pouſſiere ; mais on dit que voïant arriver les troupes Suedoiſes en bon ordre, & enviſageant dans ce moment le danger où il alloit expoſer l'Empire & ſa propre gloire, il pâlit, & témoigna de l'inquietude, ce qui dans les grands Generaux, eſt un préſage preſque infaillible de leur défaite, ſoit qu'ils ne s'étonnent

*Merc. Franc.*

*Lotychius. l. XL. c. 5.*

*Puffendorf. l. 3.*

*Heiſſ. hiſt. de l'Empire, l. 3.*

*Loccenius hiſt. Suecic. l. 8.*

AN. 1631.

que lorſqu'ils voïent qu'elle eſt inévitable, ſoit que leur trouble ne leur permette pas de l'éviter. Guſtave au contraire marchoit à la tête de ſon armée avec cette confiance qui promet la victoire, & qui la donne quelquefois. Il fut obligé pour ranger ſes troupes en bataille de les faire défiler par un ruiſſeau ; c'étoit une occaſion favorable pour l'attaquer ; mais le Comte de Tilly aima mieux conſerver l'avantage de ſon poſte. Le Roi de Suede prit le commandement de l'aîle droite avec Banier : il donna à Guſtave Horn le commandement du corps de bataille, & l'Electeur de Saxe ſe mit à la tête de l'aîle gauche compoſée de ſes troupes. Les deux armées étoient aſſez égales pour le nombre. On comptoit dans l'une & dans l'autre près de quarante mille hommes de troupes aguerries, excepté celles de l'Electeur de Saxe qui étoient nouvellement levées & dont une partie n'avoit encore jamais vû le feu.

Dès que l'armée Suedoiſe parut à portée, les Imperiaux commencerent l'attaque par la décharge de leur artillerie, à laquelle celle des Suedois répondit avec plus de ſuccès. Il étoit déja deux heures après midi lorſqu'on en vint aux mains. Le Roi de Suede voulant ôter au Comte de Tilly l'avantage du vent qui ſouffloit à dos aux Imperiaux, & qui portoit ſur les Suedois la pouſſiere & la fumée, fit faire à ſon armée un mouvement vers la gauche pour partager le vent avec les ennemis. Le Comte de Tilly fut obligé pour s'y oppoſer de s'étendre vers ſa droite ; mais dans ce mouvement ſon aîle gauche ſe trouva tellement dégarnie, & ſi éloignée du corps de bataille, que le Roi de Suede la mit en déſordre & en-

ſuite la diſſipa, excepté le régiment d'infanterie de Holſace qui ſoutint pluſieurs charges furieuſes ſans ſe laiſſer enfoncer ; ce régiment repouſſa même pluſieurs fois la cavalerie Suedoiſe, & aima mieux ſe faire tailler en pieces que de reculer d'un ſeul pas. Pendant que cela ſe paſſoit à l'aîle gauche Imperiale, le Comte de Tilly étoit deſcendu dans la plaine avec ſon corps de bataille compoſé d'infanterie, & ſoutenu aux deux aîles par quelques régimens de cavalerie. Il devoit naturellement tomber ſur le corps de bataille des ennemis qui étoit, comme j'ai dit, compoſé de troupes Suedoiſes & commandé par Guſtave Horn ; mais ſoit qu'il ſe vît trop incommodé par le canon des Suedois, ſoit qu'il eſperât avoir meilleur marché de l'Electeur de Saxe, il fit faire à ſes troupes un mouvement par lequel laiſſant les Suedois à ſa gauche, il alla fondre ſur les Saxons qui étoient à ſa droite. Ces troupes peu aguerries ne firent point de réſiſtance : elles furent défaites & miſes en fuite preſqu'auſſi-tôt qu'attaquées, & ne donnerent pas même le temps à leur corps de bataille de les venir ſecourir en prenant les Imperiaux en flanc. L'Electeur de Saxe lui-même croïant déja tout déſeſperé, s'enfuit à toute bride, & ne ſe crut en ſûreté, que lorſqu'il fut dans les portes d'Eulenberg. Si après un ſi grand avantage les Imperiaux s'étoient retournez contre les Suedois, il y a lieu de douter pour quel parti la victoire ſe ſeroit declarée ; mais une partie de la cavalerie Imperiale ſe débanda dans la pourſuite des fuïards, l'autre ſe laiſſa emporter à l'avidité du butin. Guſtave averti de ce qui ſe paſſoit, & qui avoit alors achevé de défaire tout ce

AN. 1631.

AN. 1631.

qui s'étoit préſenté devant lui, accourut auſſi-tôt, & joignant ſes troupes victorieuſes au corps de bataille qui n'avoit pas encore combattu, chargea les Imperiaux avec tant de furie, qu'il changea leur victoire en une affreuſe défaite. Le déſordre de la cavalerie Imperiale l'avoit miſe hors d'état de ſoutenir le choc des Suedois; elle prit la fuite à ſon tour; mais l'infanterie ſe battit avec une extrême reſolution, & après avoir ſoutenu pluſieurs charges terribles, & fait perir les plus braves Officiers du Roi de Suede, elle ne ceda qu'au canon qu'on fut obligé d'amener pour l'enfoncer après cinq heures de combat. La cavalerie Suedoiſe pourſuivit les fuïards juſqu'à la nuit. Le Comte de Tilly déja bleſſé fut arrêté dans ſa fuite par un Officier ennemi, & refuſant de ſe rendre priſonnier, il avoit encore reçû ſur la tête & ſur le dos pluſieurs coups de la croſſe d'un piſtolet, lorſque le Duc de Lauvembourg vint le dégager, en tuant l'Officier qui étoit ſur le point de l'aſſommer. Les Imperiaux perdirent dans cet action huit mille hommes tuez ſur le champ de bataille & dans la fuite, un grand nombre de priſonniers avec toute leur artillerie. Les vainqueurs firent auſſi un aſſez grande perte; car l'Electeur de Saxe perdit trois mille hommes, & les Suedois deux mille, avec pluſieurs Officiers de marque.

XXXIII. Suites de la victoire des Suedois.

Cette nouvelle ineſperée changea en tranſports de joïe le déſeſpoir de l'Electeur de Saxe. Elle inſpira aux Proteſtans d'Allemagne une fierté & une audace dont le parti Catholique reſſentit de funeſtes effets; & au lieu que les ſuccès avoient été juſqu'alors aſſez égaux de part & d'autre, cette bataille donna

donna à Guſtave une ſuperiorité qui fit tout craindre pour l'Empire. Ce ne fut plus qu'un enchaînement de victoires, & une ſuite continuelle de triomphes. La terreur des armes Suedoiſes ſe répandit juſqu'aux extrémitez de l'Allemagne & dans les Etats voiſins. Au ſeul nom de Guſtave les plus fortes Places ouvroient leurs portes, pluſieurs n'attendoient pas même la premiere ſommation, & il ſembloit que pour conquerir toute l'Allemagne il ne falloit aux Suedois que le temps de la parcourir. AN. 1631.

XXXIV. Marche du Roi de Suede juſqu'au Rhin.

Le premier fruit de la victoire de Leipſick fut la priſe de cette Ville & des autres Places que les Imperiaux avoient enlevées à l'Electeur de Saxe. Les Princes d'Anhalt traiterent enſuite avec Guſtave & augmenterent le nombre de ſes Alliez. Après quoi ce Prince ſe voïant en état de pénetrer plus avant en Allemagne, chargea l'Electeur de Saxe de porter la guerre dans la Siléſie & dans la Boheme, tandis que le Comte de Tilly étoit occupé près du Weſer à refaire une nouvelle armée, ſecondé du Duc Charles de Lorraine. Pour lui il entra d'abord dans la Franconie, & enſuite dans le Palatinat, & il parcourut ces deux Provinces comme un torrent, enlevant & forçant tout ce qui oſa s'oppoſer à ſon paſſage depuis l'Elbe juſqu'au Rhin, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de près de cent lieuës, dans un païs tout rempli de Villes fortifiées. Il ſeroit inutile de faire ici le dénombrement des Places dont il ſe rendit maître dans cette marche triomphante. Les Imperiaux & les Eſpagnols lui abandonnerent preſque toutes les Villes qu'ils occupoient; & on pouvoit dire de lui qu'il ſembloit moins marcher en ennemi qu'en Sou-

AN. 1631.

verain, qui va ſe faire reconnoître par ſes ſujets, & recevoir leurs hommages. Il pouſſa ſes conquêtes juſques dans l'Alſace en deçà du Rhin, qu'il paſſa à la vûë d'un corps de troupes Eſpagnoles, & ſur le bord duquel il fit élever une piramide, pour apprendre à la poſterité qu'il avoit porté juſques-là ſes armes victorieuſes.

*Puffendorf. l. 3. Merc. Franç.*

L'Electeur Palatin ne douta plus que le jour de ſon rétabliſſement ne fût enfin arrivé. Il alla trouver Guſtave dans le Palatinat, eſperant qu'il le remettroit en poſſeſſion de ſon ancien domaine, comme il avoit rétabli les Ducs de Mekelbourg, & pluſieurs Seigneurs particuliers. Mais le Roi de Suede, ſoit qu'il ne fût pas aſſez ſûr de la reconnoiſſance de l'Electeur, ſoit qu'il ne le crût pas encore aſſez en état de ſe maintenir contre ſes ennemis, ne jugea point à propos de lui accorder ce qu'il demandoit. Frideric ſe contenta de bonnes eſperances qu'on lui donna; & pour mieux faire ſa cour à ſon protecteur, il ſe mit à ſa ſuite.

XXXV. *Progrés des Suedois dans les autres parties de l'Allemagne.*

Tandis que Guſtave faiſoit ainſi trembler les deux bords du Rhin, Banier & d'autres Generaux Suedois ſoumettoient tous les environs de l'Elbe & les côtes de la Mer Baltique. L'Electeur de Saxe à l'autre extrémité de l'Empire, conquit la Luſace, & pénetrant juſques dans le ſein de la Boheme il enleva Prague à Ferdinand. Il étoit en état de pouſſer ſes conquêtes encore plus loin, ſi ſes troupes abuſant de leurs victoires & du riche butin dont elles étoient chargées, ne ſe fuſſent abandonnées aux plus honteux excès. Peut-être auſſi l'Electeur ne croïoit-il pas qu'il fût de la bonne politique de don-

ner trop de ſuperiorité aux Suedois, dans la crainte d'en être enſuite lui-même opprimé. Enfin la révolution devint generale; les Ducs de Lunebourg & de Brunſwick, l'Archevêque de Bremen, les Etats de la baſſe-Saxe, pluſieurs Villes Imperiales, les Comtes de Weteravie & de Weſterwald ſe déclarerent pour Guſtave avec tous les Etats qui étoient de la Conféderation de Leipſick. AN. 1632.

L'Empereur ainſi abandonné de tous les Etats de l'Empire, & humilié par tant de diſgraces auſquelles il étoit ſi peu accoutumé, ſe voïoit à la veille d'être aſſiegé dans ſa Capitale & chaſſé de ſes Etats, lui qui l'année prédedente diſpoſoit de l'Allemagne en maître abſolu. Il fut d'autant plus ſenſible à ce changement de fortune, qu'il s'y étoit moins attendu, quoiqu'il ſe le fût attiré à lui-même par cette affectation d'autorité abſolue avec laquelle il traitoit un peuple jaloux de ſes libertez & de ſes droits. En effet Guſtave n'auroit fait en Allemagne que de médiocres progrès, ſi les Allemands eux-mêmes ne lui euſſent fraïé tous les chemins; & jamais les Allemands naturellement paſſionnez pour la gloire de leur nation & ennemis des étrangers, n'euſſent introduit les Suedois dans l'Empire, ſi la hauteur avec laquelle on les traitoit ne leur eût fait oublier ce qu'ils devoient à leur patrie.

XXXVI. L'Empereur rend à Valſtein le commandement des armées.

Ferdinand, dans une ſi triſte révolution, jetta inutilement les yeux ſur tous les Etats de l'Europe pour implorer du ſecours. Il ne fut pas plus heureux dans les avances qu'il fit faire à l'Electeur de Saxe pour un accommodement. La ſeule choſe qui lui réuſſit fut d'engager Valſtein à reprendre le commande-

AN. 1632.

ment des armées. Ce General étoit déſormais le ſeul qu'il pût oppoſer à Guſtave, parce que le Comte de Tilly alloit être occupé à défendre la Baviere que les Suedois menaçoient. Il s'étoit retiré à Znaim dans la Moravie, où il ſe conſoloit de ſa diſgrace par la vûë des malheurs de l'Allemagne. L'Empereur lui envoïa des Députez qui le conjurerent de ſa part de quitter ſa retraite dans le danger preſſant dont l'Empire étoit menacé, & de reprendre le commandement des troupes, en ſacrifiant ſes reſſentimens au ſalut de ſa patrie. On le laiſſa maître de toutes les conditions : on lui fit les offres & les promeſſes les plus flatteuſes. Toute la fierté de Valſtein ſe réveilla dans une conjoncture ſi glorieuſe pour lui ; & voulant peut-être joüir plus long-temps du plaiſir de ſe voir recherché par les auteurs mêmes de ſa diſgrace, il ne répondit d'abord qu'avec aigreur & un torrent de plaintes ameres. Ce ne fut qu'après des inſtances réïterées qu'il donna enfin ſon conſentement, acceptant les avances que l'Empereur lui faiſoit comme une réparation publique de l'affront qu'il en avoit reçû. Il preſcrivit lui-même à Ferdinand les conditions les plus odieuſes. Mais en reprenant le titre de General, il ne perdit rien de ſa haine contre ſon Souverain, & après avoir vangé ſa patrie, il étoit bien réſolu de ſe vanger lui-même. Le premier deſſein qu'il forma fut de chaſſer les Saxons de la Boheme, & il leva pour cet effet en aſſez peu de temps une grande armée avec laquelle il ſe diſpoſa à entrer dans ce Roïaume.

*Lorychius l. XLV. c. 1.*

*Puffendorf. l. 3.*

Cependant la rapidité des conquêtes des Suedois étonnoit leurs Alliez autant qu'elle conſternoit

leurs ennemis. Les Provinces-Unies & les Etats Proteſtans d'Allemagne y trouvoient leur sûreté & leur avantage ; mais la France avoit d'autres interêts à ménager, & il eſt neceſſaire de les développer ici. AN. 1632.

XXXVII. La France veut détacher les Princes Catholiques d'Allemagne du parti de la Maiſon d'Autriche, en leur offrant la neutralité.

J'ai déja fait remarquer que la France en traitant avec le Roi de Suede avoit menagé un article par lequel ce Prince s'obligeoit à accorder la neutralité aux Princes de la Ligue Catholique qui s'offriroient à l'obſerver auſſi de leur côté. Le Cardinal de Richelieu s'étoit flatté que pluſieurs Princes Catholiques accepteroient en effet le parti de la neutralité en ſe mettant ſous la protection de la France, pour éloigner de leurs Etats les armes de la Suede. La France auroit retiré de l'execution de ce projet un double avantage, l'un de mettre à couvert la religion Catholique en Allemagne, l'autre d'affoiblir le parti de la Maiſon d'Autriche en détachant pluſieurs Princes de ſes interêts. Par-là tout le poids de la guerre ſeroit tombé ſur les Païs heréditaires de la Maiſon d'Autriche, & la plûpart des Etats Catholiques n'auroient eu rien à craindre des armes des Proteſtans. Auſſi le Cardinal de Richelieu n'omit-il rien pour faire réuſſir ce projet. A peine eut-il traité avec Guſtave, qu'il négocia avec le sElecteurs de Maïence, de Cologne, de Treves & de Baviere, & avec le Duc de Neubourg. Il leur fit valoir le zele du Roi pour leurs interêts & pour ceux de la religion : il leur offrit la neutralité avec la protection de la France, s'ils vouloient abandonner le parti de Ferdinand. Mais ſoit attachement pour l'Empereur, ſoit éloignement pour la France, tous ces Princes refuſerent les offres du Roi, & aimerent mieux

*Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal de Richelieu.*

*Merc. Franç.*

AN. 1632.

courir tous les riſques de la guerre, que d'abandonner le parti de la Maiſon d'Autriche. Le Duc de Baviere qui étoit le plus adroit politique de ſon temps, ne rompit cependant pas la négociation, & ſuivit un autre plan plus conforme à ſes vûës particulieres. Il refuſa conſtamment de ſe déclarer neutre; il avoit des liaiſons trop étroites avec Ferdinand pour faire une démarche ſi contraire aux interêts de la Maiſon d'Autriche; mais voulant ſe ménager une reſſource dans la neceſſité, & intereſſer la France dans ſa défenſe, il fit avec elle un traité ſecret de ligue défenſive pour huit ans, par lequel le Roi de France s'obligeoit de l'aſſiſter de troupes & d'argent s'il étoit attaqué, & de maintenir dans ſa perſonne la dignité Electorale. Le Cardinal eſperoit que ce traité ſeroit un acheminement à une alliance plus étroite; car il avoit toujours en vûë d'attacher ce Prince à la Couronne de France, & quelques-uns ont prétendu que c'étoit le fameux Pere Joſeph qui lui avoit donné cette idée.

XXXVIII. La négociation échouë, excepté avec l'Electeur de Treves.

Les eſperances du Cardinal augmenterent lorſqu'il apprit les progrès de Guſtave juſqu'à la Baviere. Il ſe flata que la neceſſité feroit faire alors à Maximilien la démarche qu'il avoit refuſé de faire juſqu'alors. En effet ce Prince allarmé de l'approche des Suedois parut vouloir conjurer la tempête, & ſe prévaloir de cet article du traité d'alliance entre la France & la Suede dont j'ai parlé. Les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Treves avec le Duc de Neubourg ſe joignirent au Duc de Baviere, & tous demanderent la neutralité. C'étoit y ſonger bien tard, & lorſque l'ennemi étoit déja dans le ſein

de leurs Etats. Néanmoins la France qui étoit d'ailleurs touchée de voir tous les païs Catholiques en proïe aux troupes Proteſtantes, crut devoir appuïer leur demande, & ſollicita pour eux la neutralité. Guſtave écouta leurs propoſitions qu'il rejetta, & leur en fit d'autres qu'ils rejetterent à leur tour. Il leur accorda des délais; mais on découvrit bien-tôt que cette négociation n'étoit qu'un artifice du Duc de Baviere: on eut lieu de ſoupçonner qu'il n'avoit en vûë que de faire naître quelque méſintelligence entre la France & la Suede, & peu s'en fallut qu'il n'y réuſſit. On s'apperçut qu'en traitant avec la France, il ne ſongeoit qu'à ſe faire rechercher & conſiderer de plus en plus par l'Empereur, & qu'à gagner du temps pour ſe mettre plus en état ou de ſe défendre, s'il étoit attaqué, ou de ſecourir Ferdinand ſi les Suedois tournoient ailleurs leurs armes. On ſçut même depuis que tandis que les Ambaſſadeurs François négocioient avec le plus de chaleur pour ſes interêts, il faiſoit à Vienne un nouveau traité avec Ferdinand. Guſtave indigné d'une conduite ſi artificieuſe, rompit la négociation, & la France n'eſperant plus gagner les Princes d'Allemagne, les abandonna. Elle ne ſe mit pas même en peine d'obſerver avec Maximilien le traité de ligue défenſive, parce qu'elle prétendit qu'il y avoit contrevenu en faiſant marcher les troupes de la ligue contre Guſtave Allié de la Couronne. AN. 1632.

Le Cardinal de Richelieu ne laiſſa pas de continuer d'affecter beaucoup de zele pour les interêts de ces Princes, afin d'appaiſer les murmures du peuple & du clergé qui l'accuſoient de conſpirer avec le

AN. 1632.

Roi de Suede pour exterminer la religion Catholique en Allemagne. Il publia en même temps qu'il alloit faire marcher une armée contre les Proteſtans, quoique ces troupes fuſſent en effet deſtinées contre la Reine-Mere & le Duc d'Orleans. Les Ambaſſadeurs François firent auſſi beaucoup de bruit en apparence. Comme le Duc de Neubourg & les Electeurs de Maïence & de Cologne n'agiſſoient pas avec plus de bonne foi que le Duc de Baviere, parce qu'ils ſuivoient tous la même politique, ils ne furent pas plus écoutez. Les Suedois furent bien-aiſes de ne pas perdre par de ſemblables traitez le fruit de leurs victoires. Il n'étoit pas non plus de l'interêt de la France qu'on épargnât des partiſans ſi zelez de la Maiſon d'Autriche, & elle ſe crut diſpenſée de s'intereſſer pour eux, puiſqu'ils négligeoient eux-mêmes les moïens qu'elle leur offroit de garantir leurs Etats d'une ruine prochaine. Le ſeul Electeur de Treves traita de bonne foi avec la France & obtint la neutralité, en ſe mettant ſous la protection du Roi à qui il promit de remettre la fortereſſe d'Hermanſtein & les autres Places de ſon Electorat. Ce traité eut de grandes ſuites, comme je raconterai bien-tôt.

XXXIX. Guſtave ſe prépare à conquerir la Baviere.

Dès qu'on eut ceſſé de négocier, quoiqu'on fût alors au milieu de l'hyver; Guſtave, à qui toutes les ſaiſons étoient égales pour faire la guerre, reprit les armes & ſe prépara à faire de nouvelles conquêtes. Le Duc de Baviere par ſa qualité de Chef de la Ligue Catholique, par les ſecours qu'il avoit donnez à Ferdinand, & ſes étroites liaiſons avec la Maiſon d'Autriche, étoit regardé de tous les Proteſtans comme le principal auteur de l'oppreſſion où ils avoient

*Puffendorf. l. 4.*
*Locceanus l. 8.*

avoient été juſqu'alors. Auſſi étoit-il l'objet de leur haine, & Guſtave ſe fit un plaiſir ſecret de les vanger en portant la guerre dans les terres de ce Prince qui l'avoit portée dans toutes les Provinces de l'Allemagne, tandis que ſes Etats avoient joüi d'une profonde paix. Le Duc prévoïant le danger où il alloit être expoſé, délibera s'il ordonneroit au Comte de Tilly de marcher vers l'Autriche & la Boheme pour attirer l'ennemi de ce côté-là, ou s'il le rappelleroit dans la Baviere pour la défendre. Le premier parti lui parut le plus dangereux, parce que ſi les Suedois ne ſe déterminoient pas à ſuivre le Comte de Tilly, tous ſes Etats demeureroient ſans défenſe : ainſi il prit le parti de rappeller au plûtôt le Comte avec toutes ſes troupes. AN. 1632.

Ce Général avoit depuis ſa défaite formé une nouvelle armée avec laquelle il avoit aſſez bien ſoutenu la guerre contre les Lieutenans du Roi de Suede, mais non plus avec cet éclat & cette ſuperiorité qui lui avoient acquis autrefois tant de réputation. L'âge & le chagrin ſembloient avoir éteint dans lui l'ardeur du courage & la paſſion de vaincre. Dès qu'il eut reçû les ordres du Duc de Baviere, il ſe mit en marche pour les executer, & auſſi-tôt les Suedois ſe mirent à le ſuivre à grandes journées. Nuremberg leur ouvrit ſes portes avec de grandes démonſtrations de zele & de joïe. De-là Guſtave prit ſa route par Neumarkt, de ſorte que le Comte de Tilly ne doutant pas qu'il n'en voulut à Ingolſtadt pour avoir un paſſage ſur le Danube, ſe hâta de ſe rendre auprès de cette Ville dans la réſolution d'en défendre l'approche ; mais le Roi de Suede

AN. 1632.

tournant tout à coup à droite alla ſe préſenter devant Donawert. La garniſon Bavaroiſe ne fit preſque aucune réſiſtance, & abandonna cette Ville que le Duc de Baviere tenoit aſſervie depuis tant d'années, & que Guſtave remit alors en liberté. Les ſoldats Suedois courant ſans obſtacle ſur les deux bords du Danube & juſqu'à Ulm, pillerent la campagne & mirent à contribution tout le Païs.

XL.

Le Roi de Suede force le paſſage du Lech.

Le Comte de Tilly n'aïant plus d'autre reſſource pour s'oppoſer à l'entrée des Suedois dans la Baviere, que de défendre le paſſage du Lech, alla ſe camper ſur le bord de ce fleuve & s'y retrancha. Guſtave ne tarda pas à s'aller préſenter à l'autre bord, & déterminé à s'ouvrir l'entrée de la Baviere, il réſolut de paſſer le fleuve à la vûë des Bavarois. Jamais ce Prince n'avoit, ce ſemble, formé d'entrepriſe plus difficile, ni qui parût devoir coûter plus de ſang à ſes troupes. Le fleuve étoit large & profond, & défendu par une armée retranchée ſur l'autre bord, & commandée par un habile General qui avoit encore diſpoſé le long du fleuve de gros corps de garde juſqu'à Auſbourg. Néanmoins Guſtave aïant conſideré l'aſſiete du lieu, obſerva que le terrain étoit beaucoup plus élevé de ſon côté que de l'autre, & que le fleuve formant en cet endroit une eſpece d'arc, lui donnoit le moïen de battre de tous côtez les retranchemens des ennemis. Il fit donc élever trois terraſſes ſur leſquelles il fit placer juſqu'à ſoixante-douze pieces de canon de toute grandeur. La batterie du milieu étoit pointée contre la tête du camp des Bavarois, & les deux autres en battoient les flancs. Dès que cet ouvrage eut été

*Laychius l. 47. c. 2.*

*Merc. Franç.*

*Puffend. rer. l. 4.*

*Heiff. l. 3.*

*Loccenius l. 8.*

achevé, pendant que ſes batteries faiſoient un feu terrible & continuel; il fit conſtruire un pont ſur le fleuve, & pour en dérober la connoiſſance aux ennemis, il fit couvrir ſes travailleurs d'une épaiſſe fumée. Quelque diligence qu'il fit, ce travail ne fut achevé qu'au bout de trois jours. Il fit auſſi-tôt fortifier la tête du pont par quelques ouvrages que les Bavarois qui s'en apperçûrent trop tard, attaquerent trois fois inutilement, toujours obligez de reculer pour éviter les décharges furieuſes de l'artillerie & de la mouſqueterie des Suedois. Pendant ce temps-là la cavalerie Suedoiſe aïant trouvé un gué, avoit déja paſſé à l'autre bord du fleuve. Alors le Comte de Tilly craignant d'être enveloppé, & déſeſperant de pouvoir défendre ſes retranchemens que le canon avoit entierement ruinez, profita de la nuit pour ſe retirer en bon ordre avec ſon artillerie & ſes bagages à Neubourg & à Ingolſtadt. An. 1632.

XLI. Mort du Comte de Tilly.

Ce fut dans cette retraite que ce General trouva la fin de ſes travaux militaires & de ſes exploits, aïant reçû au-deſſus du genou droit une bleſſure dont il mourut peu de jours après à Ingolſtadt après avoir ſouffert de cruelles douleurs. Il fut extrêmement regretté du Duc de Baviere & de toute l'armée. Ce grand homme avoit paſſé par tous les dégrez de la milice avant que de parvenir au commandement, & c'eſt par-là qu'il avoit acquis une experience qui le mettoit au-deſſus de tous les Generaux de ſon temps. A tant de vertus guerrieres, il avoit ſçû allier dans ſa perſonne les qualitez les plus douces. Il étoit modeſte dans ſes diſcours, ſimple dans ſes manieres & ſon habillement, affable & humain,

AN. 1632.

extrêmement ſobre, également aimé & eſtimé des troupes. Sa modeſtie & cet air de ſimplicité qui paroiſſoit dans toute ſa perſonne, le firent d'abord mépriſer par les courtiſans lorſqu'il parut pour la premiere fois à la Cour de Baviere; mais le Duc démêla ſon merite au travers d'un exterieur ſi modeſte, & ſembla prévoir les grands ſuccès qu'il eut dans le commandement des armées. On peut dire en effet qu'il ſeroit mort le plus grand homme de guerre de ſon temps, s'il avoit moins vêcu d'une année, aïant été l'admiration de toute l'Europe, juſqu'à ce que Guſtave vint attirer tous les regards ſur lui.

XLII. Guſtave ſe rend maître de toute la Baviere.

Après le paſſage du Lech & la mort du Comte de Tilly, le Roi de Suede ne trouva plus rien qui lui réſiſtât, & fit bien-tôt ſentir aux ennemis qu'il n'étoit pas, comme ils le publioient, *un Roi de neige qui devoit fondre au printemps*. Pluſieurs Places lui ouvrirent leurs portes, & entr'autres Auſbourg, où ce Prince fit rétablir l'exercice de la religion Proteſtante dans les Egliſes que l'Empereur avoit depuis peu redonnées aux Catholiques. Cette démarche ne chagrina que les Catholiques; mais il en fit une autre qui donna de l'inquietude aux deux partis; ce fut d'exiger des habitans un ſerment de fidelité comme à leur Souverain, ce qui fit ſoupçonner à pluſieurs que ce Prince portoit ſes vûës plus loin qu'il n'avoit d'abord paru les porter.

De-là Guſtave marcha droit à Ingolſtadt dans le deſſein de s'en emparer & enſuite de Ratiſbonne, pour rompre leurs ponts, & fermer l'entrée de la Baviere au Duc même & à ſes troupes. Mais il trouva le pont d'Ingolſtaldt ſi bien fortifié & ſi courageu-

ſement défendu, qu'il craignit d'expoſer ſa gloire en l'attaquant. Il fut même une fois repouſſé avec perte, & cette entrepriſe penſa être la derniere de ſa vie; car un canonnier Bavarois l'ayant remarqué au milieu d'une troupe d'Officiers, & jugeant aux honneurs qu'on lui rendoit que c'étoit le Roi même, il pointa ſi bien ſon canon, que le boulet lui raſant la jambe de fort près, tua ſon cheval ſous lequel il tomba tout couvert de ſang. Mais le Prince s'étant relevé lui-même dans le moment, ſes troupes qui avoient apperçu cet accident paſſerent en un inſtant de la plus grande conſternation à une joïe extrême. Le Marquis de Bade-Durlach ne fut pas ſi heureux; car un boulet de canon lui emporta la tête. Mais le danger dont le Roi de Suede venoit d'échapper, fit qu'on ne donna pas à la mort du Marquis de Bade tous les regrets qu'elle méritoit. Guſtave n'en devint ni moins aſſuré dans le peril, ni plus ménager de ſa perſonne, s'expoſant par-tout comme un ſimple ſoldat, & allarmant ſouvent ſes troupes autant qu'il les encourageoit par ſa hardieſſe extraordinaire. AN. 1632

Ce Prince jugeant qu'Ingolſtadt & Ratiſbonne retarderoient le cours de ſes conquêtes, quitta le deſſein de s'en rendre maître, & entra dans la Baviere, que le Duc retiré à Ratiſbonne ſembloit lui abandonner. Alors les Suedois ſe répandant dans cette malheureuſe Province, porterent par-tout la terreur & la déſolation. On ne vit jamais tant de ravages ni tant de ſang répandu; les païſans réduits au déſeſpoir aſſommoient tous les ſoldats qui s'écartoient pour piller; & ceux-ci, pour vanger leurs

AN. 1632.

compagnons, mettoient tout à feu & à ſang dans les campagnes où l'on ne voïoit que des cruautez vangées par de plus grandes cruautez. Guſtave après s'être rendu maître de toutes les Villes, s'avança ainſi juſqu'à Munich, cette Ville ſi floriſſante par le ſéjour du Prince & la beauté des édifices dont elle eſt ornée. Elle étoit preſque ſans défenſe, & ſi elle avoit oſé fermer ſes portes aux vainqueurs, elle auroit tout au plus retardé ſa perte de quelques jours. Elle prit donc, à la perſuaſion du Réſident de France, le parti de la ſoumiſſion; & Guſtave mépriſant les conſeils violens que quelques-uns lui donnoient de vanger ſur cette Ville la ruine de Magdebourg, aima mieux uſer de clemence, que de ſatisfaire une baſſe & cruelle vangeance que les grands cœurs ne connoiſſent point. Il y entra comme en triomphe accompagné de l'Electeur Palatin & d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs qui lui faiſoient un cortege magnifique. Il ſe contenta d'une groſſe ſomme d'argent qu'il exigea des habitans. Il découvrit auſſi lui-même en viſitant l'arſenal juſqu'à cent-quarante beaux canons que le Duc avoit fait enfoüir en terre, & dans l'un deſquels il avoit caché trente mille écus d'or.

XLIII. Valſtein après avoir reconquis la Boheme vient au ſecours du Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere avoit le chagrin de voir ainſi tous ſes Etats ravagez ſous ſes yeux, ſans pouvoir ſi oppoſer. Il n'étoit pas aſſez fort pour attaquer le Roi de Suede; & Valſtein qu'il conjuroit de venir à ſon ſecours, ſoit qu'il voulût ſe vanger du Duc qui avoit été le principal auteur de ſa diſgrace, ſoit qu'il voulût mieux faire ſentir le prix de ſes ſervices, differoit de jour en jour, occupé alors à reconquerir

la Boheme ſur les Saxons. Ceux-ci avoient révolté contre eux tout ce Royaume par leurs brigandages & leur licence effrenée. L'Electeur qui aimoit extrémement ſon plaiſir, & ſur-tout la chaſſe pour laquelle il avoit une paſſion démeſurée, commençoit à s'ennuïer de la guerre. Des ennemis ſecrets des Suedois prenoient ſoin de lui donner des ombrages de l'ambition de Guſtave, & le Roi de Dannemark, que les proſperitez de la Suede commençoient à rendre jaloux, l'entretenoit dans ces défiances. Valſteint ſçut profiter de ces diſpoſitions pour rétablir les affaires de Ferdinand dans ce Roïaume. Il attaqua Prague & l'emporta l'épée à la main. Egra & les autres Places rentrerent dans l'obéïſſance de l'Empereur, & toute la Boheme fut reconquiſe avec la même facilité qu'elle avoit été perduë. Ce ſuccès & quelques actions de vigueur que les Eſpagnols firent dans le Palatinat, & ſur-tout le Comte de Pappenheim dans la Saxe & la Thuringe, releverent un peu le courage des Imperiaux. Après quoi Valſtein ſe rendant enfin aux preſſantes ſollicitations du Duc de Baviere & de l'Empereur, & craignant peut-être qu'on ne le ſoupçonnât d'appréhender un adverſaire auſſi redoutable que Guſtave, ſe mit en chemin pour joindre Maximilien.

AN. 1632.

*Puffendorf. l. 4. Locenius l. 8. Merc. Franç. Heiſſ. l. 3. Loïychius l. 50. c. 3. & ſeq.*

XLIV. Guſtave ſe retranche ſous les murailles de Nuremberg, & y ſouffre une grande diſette.

Le Roi de Suede, dont les troupes étoient diſperſées en divers endroits de l'Allemagne, prévoïant le danger où cette jonction l'alloit expoſer, ſongea à l'empêcher en ſe mettant entre les deux armées; mais le Duc de Baviere gagna une journée d'avance. Guſtave après l'avoir ſuivi inutilement, fut obligé de revenir ſur ſes pas dans la Franconie, & ne ſongea

AN. 3 162. plus en attendant l'arrivée de ſes autres troupes, qu'à ſe poſter en quelque lieu ſûr où il ne pût être forcé ni à donner bataille, ni à faire retraite. Nuremberg lui parut propre à ce deſſein, d'autant plus que Valſtein avoit promis à ſes troupes le pillage de cette grande Ville. Ainſi il ſe campa ſous le canon de cette Place, autour de laquelle il fit faire en peu de jours de grands retranchemens qui mirent ſon camp hors d'inſulte. Valſtein de ſon côté après avoir défait quelques troupes Suedoiſes qu'il avoit rencontrées ſur ſa route, vint avec le Duc de Baviere ſe camper à la vûë des Suedois. Toute l'Allemagne fut attentive à cette nouvelle ſcéne, dont le ſuccès ſembloit devoir décider de la gloire des deux Chefs, & du ſort même de l'Empire. Car c'étoit fait du parti Catholique & de la Maiſon d'Autriche, ſi Guſtave remportoit une ſeconde victoire ſemblable à celle de Leipſick.

Comme Valſtein avoit une armée plus nombreuſe que celle du Roi de Suede, ſon premier deſſein avoit été de lui donner bataille, & il ſe flattoit de le défaire. Mais le voïant ſi bien retranché, il ne penſa qu'à l'affamer dans ſon camp, pour l'obliger à demander la paix, ou à ſe retirer en abandonnant Nuremberg à la vangeance des Imperiaux. Dans ce deſſein, il logea divers corps de troupes dans les Villages voiſins, & fit battre ſans ceſſe la campagne à ſa cavalerie pour couper les convois & empêcher les fourages. Par-là il cauſa une extrême diſette dans le camp des Suedois, quoique la ville de Nuremberg leur ouvrît tous ſes magaſins. La cavalerie ſur-tout manqua abſolument de fourages & ſouffrit beaucoup

coup. Les partis & les fourageurs ne pouvoient ſortir du camp ſans combat, & chaque jour étoit marqué par quelque action nouvelle, où tantôt les uns, tantôt les autres avoient l'avantage. Enfin Banier, le Lantgrave de Heſſe & le Duc Bernard de Saxe-Veimar, vinrent des differens quartiers où ils faiſoient la guerre, renforcer l'armée Suedoiſe. AN. 1632.

XLV. Les Suedois attaquent le camp des Imperiaux.

Alors Guſtave qui ſouffroit beaucoup de ſe voir ainſi réduit à lutter dans un camp contre la faim & la diſette, & ſe voïant à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes, ſortit de ſon camp & préſenta la bataille aux Imperiaux. Ceux-ci qui étoient alors inferieurs en nombre, ne jugerent pas à propos de l'accepter. Pour les y forcer, le Roi de Suede fit le lendemain élever trois plateformes ſur leſquelles il fit pointer dix-huit pieces de canon qui firent un feu continuel ſur les Imperiaux. Mais voïant que ſes batteries faiſoient peu d'effet ſur des gens qui étoient couverts de bons retranchemens, il ſe réſolut enfin à attaquer leur camp dans toutes les formes. Valſtein avoit un peu éloigné ſes troupes de leur premier poſte, afin de gagner un bois dont il vouloit ſe couvrir. Ce mouvement obligea Guſtave d'éloigner auſſi ſon camp de Nuremberg, & il s'avança juſqu'à Furt. Là il rangea ſes troupes en bataille pour attaquer les Imperiaux, qui ſe diſpoſerent de leur côté à le bien recevoir. Leur camp paroiſſoit inacceſſible par ſa ſituation ſur une hauteur, par ſes retranchemens, par les batteries & le grand nombre de troupes aguerries qui le défendoient ſous les ordres d'un General que la victoire n'avoit encore jamais abandonné. Auſſi pluſieurs Officiers

AN. 1632.

firent leurs efforts pour faire changer de réſolution au Roi de Suede ; mais ce Prince qui ne connoiſſoit point de peril, lorſqu'il y avoit de la gloire à acquerir, ne parut que plus animé par la difficulté même qu'il trouvoit à exécuter ſon deſſein.

L'action fut ſoutenuë de part & d'autre avec une extrême valeur, les Suedois faiſant des efforts extraordinaires pour forcer les retranchemens des Imperiaux, & ceux-ci profitant de l'avantage de leur poſte pour accabler les aſſaillans d'une grêle de coups. Les Allemands commencerent l'attaque, & aïant été repouſſez, Guſtave, après leur avoir fait de ſanglans reproches, fit marcher à leur place pluſieurs régimens Suedois, & ce qu'il y avoit de plus brave dans ſon armée. Ces derniers ne réuſſirent pas mieux, & furent encore plus maltraitez. Car pendant qu'ils attaquoient de front, la cavalerie Imperiale ſortant à droit & à gauche des deux côtez des retranchemens, vint les prendre en flanc, & en fit un grand carnage. Pluſieurs Officiers diſtinguez entre les Suedois furent tuez dans cette occaſion, & Torſtenſon demeura priſonnier. La cavalerie Imperiale fut cependant repouſſée à ſon tour, & obligée de rentrer dans le camp. Alors l'attaque recommença avec plus de fureur qu'auparavant, & pendant dix heures qu'elle dura ſans relâche, tous les régimens de l'armée Suedoiſe allerent à l'aſſaut les uns après les autres ; les troupes fraîches prenant la place de celles qui étoient fatiguées. Il n'y eut pas juſqu'à un corps de réſerve que Guſtave avoit placé dans un petit bois, qui ne voulut avoir part au combat ſans attendre même l'ordre du General. L'Officier qui le comman-

doit, las d'être ſpectateur oiſif d'une action ſi glorieuſe de part & d'autre, vint attaquer un pareil corps d'Imperiaux ; mais une bleſſure l'aïant obligé de ſe retirer de la mêlée, ſes troupes furent auſſi-tôt miſes en fuite. Elles ſe rallierent cependant, & ayant reçû un renfort, elles firent à leur tour reculer les Imperiaux juſques dans leur camp. Ceux-ci les repouſſerent une ſeconde fois, & furent enſuite encore repouſſez. Enfin le Comte Fugger ſortant du camp avec un gros détachement de cavalerie, fit ceſſer cette alternative de victoire & de défaite, en rompant entierement les Suedois ; mais emporté par l'ardeur de ſon courage, il les pourſuivit avec peu de ſes gens juſqu'au bois d'où ils étoient ſortis ; ce bois étoit encore plein d'ennemis qui l'accablerent par leur nombre, de ſorte qu'il demeura bleſſé à mort entre leurs mains. AN. 1632.

Guſtave déſeſperant enfin de pénetrer dans les retranchemens des Imperiaux, & voïant le carnage de ſes troupes, ſongea à les faire retirer. Ne trouvant aucun des Generaux autour de lui, il s'adreſſa à un vieux Colonel Catholique Ecoſſois, nommé Hebron. Cet Officier avoit déja obtenu ſon congé pour retourner en Ecoſſe, & irrité contre Guſtave qui ne l'aimoit pas à cauſe de ſa religion, & qui lui avoit fait une injuſtice, il avoit fait ſerment de ne jamais tirer l'épée pour ce Prince. Guſtave ne l'ignoroit pas ; mais il compta ſur la généroſité d'un homme dont il connoiſſoit d'ailleurs le courage & la valeur. En effet Hebron oubliant ſa réſolution dans une ſi belle occaſion d'acquerir de la gloire, *oüi*, dit-il au Prince, *voilà la ſeule occaſion où je veux bien encore vous ſervir*, *Pufendorf rerum Succic. l. 4.*

*puiſqu'elle eſt perilleuſe.* Auſſi-tôt courant au plus
A. 1632. fort de la mêlée, il porta aux troupes les ordres du Roi, & les fit retirer en ſi bel ordre, que les Imperiaux n'oſerent les inquieter dans leur retraite. Après quoi il partit pour l'Ecoſſe, quelques offres qu'on lui fît pour le retenir.

Ainſi finit cette action ſanglante où l'on vit de part & d'autre tout ce qu'on peut attendre des plus vaillans hommes & des plus grands Capitaines. Elle coûta aux Imperiaux mille ou onze cens hommes tuez ſur le champ de bataille avec les Comtes Fugger, Aldobrandin & Caraffe. Mais comme les Suedois furent les plus expoſez, ils firent auſſi la plus grande perte, qui fut de plus de deux mille hommes & de pluſieurs Officiers de marque. Les Chefs de part & d'autre y coururent un grand riſque de leur vie. Valſtein & le Duc de Saxe-Veimar eurent leurs chevaux tuez ſous eux, & le Roi de Suede eut une partie de ſa botte emportée d'un boulet de canon. Les jours ſuivans il y eut encore quelques eſcarmouches entre les deux armées, mais ſans aucune action déciſive. Enfin le Roi de Suede n'oſant pas tenter une ſeconde attaque, & toujours preſſé par la diſette de vivres, s'éloigna tout-à-fait de Nuremberg, ſans que Valſtein oſât le pourſuivre Les deux armées avoient éprouvé leurs forces & commencerent à ſe craindre l'une l'autre. Les Imperiaux s'applaudirent comme d'une victoire de n'avoir pas été battus, & le Roi de Suede regarda comme un affront de n'avoir pas vaincu.

XLVI. Succès de la

Quoique les deux armées euſſent alors attiré le fort de la guerre dans la Franconie, les autres Pro-

vinces d'Allemagne n'en furent point exemptes. A peine Guſtave eut-il quitté les bords du Rhin pour entrer dans la Baviere, que les Eſpagnols rentrerent dans le Palatinat. Ils y reprirent Spire d'où ils chaſſerent les Suedois, & n'attendoient, pour faire de nouvelles conquêtes que l'arrivée de Dom Gonçalez de Cordouë qui devoit leur amener un grand corps de troupes, & qui ſe vantoit de chaſſer bien-tôt le Roi de Suede au de-là de la Mer. Mais à peine ce General fut-il arrivé à Treves, qu'il fut rappellé en Flandres avec la plus grande partie des troupes Eſpagnoles, pour y faire tête au Prince d'Orange. La retraite des Eſpagnols facilita à l'Electeur de Treves l'execution de la promeſſe qu'il avoit faite au Roi de France, de recevoir garniſon Françoiſe dans Hermanſtein. Il le fit malgré ſon Chapitre & les habitans de Treves, qui étoient tous dévoüez à l'Eſpagne, & qui pour s'en vanger, reçûrent de leur côté garniſon Eſpagnole dans Treves & dans Coblents. Mais le Maréchal Horn qui commandoit les troupes Suedoiſes que Guſtave avoit laiſſées ſur le Rhin, vint auſſi-tôt aſſieger Coblents, & en aïant chaſſé les Eſpagnols, remit cette Place à l'Electeur qui y fit entrer les François. Ceux-ci ſe rendirent enſuite maîtres de Treves. Philiſbourg ſeul ſommé par l'Electeur de leur ouvrir auſſi ſes portes, refuſa d'obéïr, & les François ne ſe crurent pas encore en état de l'attaquer. Ce fut ainſi que la France commença à agir par elle-même en Allemagne, & qu'elle y porta ſes armes, non point encore pour faire la guerre, mais pour proteger un Allié. Cette démarche fut

AN. 1632.

guerre dans les autres Provinces.

XLVII.

Les François entrent dans Treves, Coblents, & Hermanſtein.

AN. 1632.

pourtant l'occaſion d'une longue & cruelle guerre, comme je dirai bien-tôt.

Le Maréchal Horn paſſa enſuite dans l'Alſace où il prit Benfeldt, Schleſtadt, Colmar & Haguenau. Il laiſſa dans cette Province Otton-Loüis Rhingrave pour conſerver ſes conquêtes, & retournant dans le bas-Palatinat il reſſerra tellement Frankendall, que la garniſon Eſpagnole n'aïant aucune eſperance d'être ſecouruë, fut obligée d'en ſortir.

La Weſtphalie ne fut pas moins expoſée au ravage des deux partis. Les Suedois joints aux Heſſiens aſſiegerent Paderborn; le Comte de Pappenheim les obligea d'en lever le ſiége, & les uns & les autres firent diverſes pertes dans pluſieurs petites actions. De Weſtphalie, Pappenheim paſſa dans la baſſe-Saxe où il prit Ildesheim & répandit la terreur dans toute la Province; mais il en ſortit preſqu'auſſi-tôt pour ſe rendre en Thuringe par les ordres de Valſtein. Dans la Luſace, les ſuccès des Imperiaux & des Saxons furent à peu près égaux. Valſtein pour y affoiblir les forces de l'Electeur de Saxe, envoïa Holk en Miſnie, afin d'obliger ce Prince à rappeller une partie de ſes troupes. La Miſnie ſouffrit en cette occaſion tout ce que la guerre attire après elle de malheurs & de déſaſtres. Les campagnes furent ravagées, les Villes pillées & brûlées, les habitans des Villes & des campagnes cruellement vexez; enfin la celebre bataille de Lutzen acheva d'inonder de ſang cette malheureuſe Province, & fit de nouveau changer la face des affaires par un accident auſſi funeſte qu'il étoit peu attendu.

Le Roi de Suede s'étant éloigné, comme on vient de dire, de Nuremberg, s'étoit avancé dans la Franconie. Valſtein n'oſa pas le ſuivre, & ſe ſéparant du Duc de Baviere qui retourna dans ſes Etats, il marcha vers la Miſnie pour s'y joindre au Comte de Pappenheim & ravager les Etats de l'Electeur de Saxe. Il avoit en cela deux vûës, l'une de forcer l'Electeur déja fort ébranlé à demander la paix, l'autre d'attirer le Roi de Suede dans la Saxe pour en faire le theatre de la guerre. Guſtave au contraire penetrant le deſſein de Valſtein, vouloit ramener la guerre dans la Baviere, & pour y attirer les Imperiaux, il marcha lui-même vers cette Province. Il paſſa encore une fois le Danube & reconquit quelques Places que les Bavarois avoient repriſes. Mais bien-tôt preſſé par les ſollicitations de l'Electeur de Saxe, & craignant que ce Prince ſe voïant abandonné, ne ſe rendît aux inſtances que lui faiſoient les partiſans de l'Empereur, il ſortit de la Baviere, & ſe rendit dans la Miſnie. Là aïant appris que Valſtein marchoit vers Leipſick, il le ſuivit juſqu'à Veiſſenfelds, & de-là juſqu'à Lutzen. Il n'avoit alors d'autre deſſein que de harceler les Imperiaux dans leur marche, parce qu'il ne ſe croïoit pas en état de les attaquer avant l'arrivée du Duc Georges de Lunebourg qu'il attendoit avec des troupes; mais aïant été averti que le Comte de Pappenheim s'étoit ſéparé de Valſtein avec un corps conſiderable qu'il avoit amené avec lui, il ſaiſit ſur le champ l'occaſion que l'imprudence de ſes ennemis lui offroit de les attaquer avec avantage, & vint lorſqu'il étoit le moins attendu préſenter la bataille à Valſtein, avant

AN. 1632. XLVIII. Guſtave & Valſtein entrent dans la Miſnie.

*Puffendorf. l. 4. Merc. Franc. Loccenius l. 8. Heiſſ. l. 3. Loyckius. l. 53. c. 6.*

AN. 1632.

que ce General eût le temps de rappeller le Comte de Pappenheim.

XLIX. Bataille de Lutzen.

Le jour étoit trop avancé pour commencer l'action, & il n'y eut ce ſoir-là entre les deux partis que quelques eſcarmouches où les Suedois eurent l'avantage ; après quoi les deux armées paſſerent la nuit ſous les armes, & eurent tout le temps de ſe diſpoſer à un combat, qui ſelon toutes les apparences, devoit être extrémement ſanglant. Les Chefs profiterent auſſi de ce temps pour méditer plus à loiſir leur ordre de bataille. Le premier ſoin de Valſtein fut d'envoïer en diligence rappeller le Comte de Pappenheim qui étoit déja à Hall. Enſuite s'éloignant un peu des Suedois en ſe rapprochant de Lutzen qu'il mit à ſa droite, il rangea ſon armée en bataille dans la plaine, aïant devant le front de ſon armée un double foſſé aſſez profond qu'il fit creuſer encore davantage, & qu'il remplit de mouſquetaires avec ſept pieces de gros canon. Il avoit un ruiſſeau à ſa gauche, & pour empêcher l'ennemi de l'attaquer par la droite, il fit mettre le feu au bourg de Lutzen. Toute ſon infanterie formoit le corps de bataille, partagée en quatre grands corps en forme de croix dont le centre étoit vuide. Toute ſa cavalerie faiſoit les deux aîles. L'aîle gauche étoit ſur deux lignes, & l'aîle droite ſur une ſeule avec cette autre difference qu'elle avoit dans ſon centre un gros régiment d'infanterie, & devant elle une batterie de quatorze gros canons qui battoient toute la plaine. Telle étoit en general la diſpoſition de l'armée Imperiale. L'armée Suedoiſe étoit rangée dans un ordre different ; car elle étoit partagée dans toute

ſa

ſa longueur en deux lignes parfaitement ſemblables & paralleles. L'infanterie occupoit le centre de chacune de ces deux lignes, & la cavalerie en formoit les extrémitez ou les aîles. Le Roi de Suede, ſuivant une méthode qui lui avoit réuſſi à la bataille de Leipſick, avoit encore ſemé des pelotons de mouſquetaires entre chaque régiment de cavalerie, & ſon canon étoit placé dans toute la longueur du front de ſon armée, au nombre de ſoixante pieces de diverſes grandeur. AN. 1632.

Dès la pointe du jour le Roi de Suede impatient d'en venir aux mains, & ſongeant à prévenir l'arrivée du Comte de Pappenheim, voulut engager la bataille; mais un broüillard épais l'obligea malgré lui de differer, de ſorte que preſque toute la matinée ſe paſſa en eſcarmouches. Vers les onze heures du matin, lorſque le broüillard diſſipé par le ſoleil eut laiſſé les deux armées à découvert, le Roi de Suede fit commencer l'action par un corps d'infanterie de ſa bataille. Comme cette infanterie ne pouvoit aller aux Imperiaux que par le foſſé dont j'ai parlé, elle eut d'abord à eſſuïer un grand feu de mouſqueterie & de terribles décharges d'artillerie. Elle ſoutint cette affreuſe tempête avec beaucoup d'intrépidité; auſſi-tôt s'avançant à grands pas pour ne pas donner à l'ennemi le temps de recharger, elle tailla en pieces tous les arquebuſiers qui gardoient le foſſé, elle paſſa enſuite au-delà, & ſe rendit maîtreſſe des ſept pieces de canon qui le défendoient. Un autre corps d'infanterie Suedoiſe, encouragé par cet heureux commencement, après avoir paſſé le foſſé qui n'étoit plus défendu, marcha contre une partie de l'infan-

terie Imperiale qu'il avoit en tête, & l'attaqua ſi
AN. 1632. vivement, qu'il le renverſa ſur la ſeconde ligne. Il attaqua avec le même ſuccès une autre partie de l'infanterie ennemie; & tout le corps de bataille des Imperiaux fut ainſi ſur le point d'être entierement défait; mais la perte que les Suedois avoient faite dans ces bruſques attaques aïant éclairci leurs rangs, Valſtein rallia promptement ſes troupes. Les Imperiaux firent alors un dernier effort: ils ſerrerent leurs rangs, & s'animant les uns les autres, prirent les Suedois en tête & en flanc, les repouſſerent à leur tour malgré les renforts que le Roi leur avoit envoïez, & après un combat opiniâtre où il y eut bien du ſang répandu, les culbuterent enfin au de-là du foſſé, de ſorte qu'ils regagnerent le canon qu'ils avoient perdu.

L. Mort du Roi de Suede.

Cependant la grande batterie des Imperiaux faiſoit continuellement un grand carnage des troupes Suedoiſes, portant la mort & la terreur au milieu de leurs bataillons, tandis que le foſſé embaraſſoit extrémement leur cavalerie par la difficulté qu'elle avoit à le paſſer. Le Roi de Suede qui de l'aîle droite où il étoit voïoit ce déſordre, ſouffroit impatiemment que la victoire lui coûtât ſi cher, & fût ſi lente à ſe déclarer pour lui. Il ignoroit le trait fatal que la fortune lui gardoit après l'avoir ſi bien ſervi juſqu'alors: heureux s'il avoit pû moderer cette ardeur guerriere qui l'entraînoit dans le peril. Tranſporté d'un généreux dépit, il ſe met à la tête du régiment de Smalande, il exhorte les ſiens à le ſuivre, il ſaute le foſſé, ſuivi de quelques cavaliers des mieux montez, & ſans donner aux autres le temps de ſe

*Puffendorf. l. 4.*

AN. 1632.

débaraſſer, il court imprudemment à ſa perte, donnant tête baiſſée dans un gros de cuiraſſiers Imperiaux, & faiſant dans un combat ſi inégal des prodiges de valeur. On prétend que comme il avoit la vûë courte, il rencontra les ennemis plûtôt qu'il n'avoit penſé. Quoi qu'il en ſoit, ſa cavalerie embaraſſée dans le foſſé, donna le temps aux Imperiaux d'accabler par leur nombre ce vaillant Prince. Il fut d'abord bleſſé au bras, ſans que ſa bleſſure le mît hors de combat, & l'empêchât d'animer ceux qui l'accompagnoient, ſurmontant la douleur par la force de ſon courage. Bien-tôt affoibli par la quantité de ſang qu'il perdoit, il pria le Duc François-Albert de Lauvembourg, qui combattoit à ſes côtez, de le retirer de la mêlée; mais l'heure qui devoit terminer ſes exploits étoit venuë. Dans le moment qu'on le retiroit, un cavalier Allemand, que quelques-uns ſoupçonnerent aſſez légerement être le Duc de Lauvembourg lui-même qui le trahiſſoit, lui déchargea ſon mouſquet dans le dos. Guſtave tomba du coup, & ſes pieds demeurant embaraſſez dans les étriers, ſon cheval le traîna quelques pas. Dans cet état, il fut pris par un autre cavalier ennemi, à qui il eut encore la force de ſe faire connoître; mais celui-ci voïant que les Suedois qui avoient apperçu le cheval de leur Prince abandonné & ſa ſelle teinte de ſang, venoient avec fureur pour lui arracher ſon priſonnier, lui caſſa la tête d'un coup de mouſquet, & par une action ſi brutale, termina la vie toute héroïque du plus grand Roi du monde, les délices de ſes ſujets, la terreur de ſes ennemis, & l'admiration de l'Europe, dans la fleur de ſes années,

An. 1632. & au milieu de ſes triomphes. Il ſemble que ce Prince eût quelque preſſentiment de ſon malheur, lorſque peu de jours auparavant, voïant les peuples accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonſtations de joïe mêlée de reſpect & d'admiration, il dit : *qu'il craignoit bien que Dieu, offenſé de leurs acclamations, ne leur apprît bien-tôt que celui qu'ils ſembloient réverer comme un Dieu, n'étoit qu'un homme mortel.*

LV. Continuation de la bataille. Rien ne fit mieux connoître combien ce Prince étoit aimé de ſes troupes & de ſes ſujets, que l'effet que la nouvelle de ſa mort fit dans l'armée Suedoiſe ; car la conſternation aïant auſſi-tôt fait place à la colere & au déſeſpoir, les Suedois ſe battirent en furieux, comme des gens qui n'avoient plus rien à ménager, & qui ne vouloient pas ſurvivre à leur Roi. L'aîle droite que Guſtave commandoit aïant été preſque témoin de ſa mort, fut auſſi la premiere à la vanger. Après une demie-heure d'un ſanglant combat, elle retira enfin le corps de Guſtave entierement dépoüillé & percé de mille coups. Un ſpectacle ſi touchant redoubla ſa fureur ; & elle acheva d'enfoncer & de mettre en déſordre toute l'aîle gauche des Imperiaux. Pendant que les Suedois étoient ainſi acharnez au combat, les Croates qui étoient à la queuë de l'armée Imperiale aïant pris un grand détour, allerent attaquer le camp ennemi, tomberent ſur le bagage, & cauſerent de ce côté-là beaucoup de tumulte & de déſordre. Mais ils furent bien-tôt repouſſez par quelques régimens de la ſeconde ligne des Suedois. Ceux-ci eurent encore un égal ſuccès à leur aîle gauche, qui étoit commandée par le Duc

Bernard de Veimar & Cniphauſen. Car elle chargea avec tant de courage ou plûtôt de fureur l'aîle droite des ennemis, qu'après l'avoir fait plier & reculer, elle s'empara de la grande batterie qui avoit tant incommodé l'armée Suedoiſe. De-là s'avançant un peu vers la droite, elle ſe rendit encore maîtreſſe pour la ſeconde fois des ſept pieces de canon qui défendoient le foſſé, & les tourna auſſi-tôt contre les ennemis mêmes, ce qui cauſa parmi eux un extrême déſordre. Dans le même moment le feu prit par hazard du côté des Imperiaux à quelques chariots chargez de barils de poudre qui ſauterent en l'air avec un fracas épouvantable. Cet accident, par le terrible effet qu'il fit dans l'armée Imperiale, acheva d'y répandre la terreur & la confuſion. Tout y plioit déja devant les Suedois; les ſoldats en déſordre ſongeoient à la fuite; les Chefs n'étoient plus obéïs; conſternez eux-mêmes, il ne ſçavoient quels ordres il falloit donner, & les Suedois ne doutoient plus de la victoire, lorſque l'arrivée ſubite du Comte de Pappenheim rétablit le combat. AN. 1632.

LII. Arrivée du Comte de Pappenheim.

Ce Comte, un des plus vaillans hommes de guerre de ſon temps, qui portoit ſur ſon corps les cicatrices de plus de cent bleſſures, & qui prétendoit le diſputer à Valſtein même, étoit accouru au premier avis qu'il avoit reçû de la bataille, impatient de ſe ſignaler dans une ſi belle occaſion. Il n'avoit eu le temps d'amener avec lui qu'une partie de ſa cavalerie avec ſes dragons; mais ſa préſence ſeule ranima le courage des Imperiaux, & leur inſpira une nouvelle ardeur. Auſſi-tôt le combat recommença de toutes parts, & devint encore plus opiniâtre, les deux ar-

AN. 1632.

mées faiſant un dernier effort, celle des Catholiques pour arracher la victoire aux Proteſtans, & les Proteſtans pour conſerver leur avantage. Les Imperiaux avoient perdu leur canon pour la ſeconde fois; le Comte de Pappenheim le reprit, repouſſa les ennemis, en fit un horrible carnage, & par-tout où il portoit ſes pas, la victoire ſe déclaroit pour lui, lorſqu'il reçût une bleſſure mortelle dont il mourut le lendemain à Leipſick avec la funeſte gloire d'avoir reçû la mort ſur le même champ de bataille que le grand Guſtave. Cet accident rallentit tout à coup le courage des Imperiaux, & la nuit qui ſurvint favoriſant leur retraite, ils abandonnerent de nouveau leur canon, & enfin le champ de bataille aux Suedois qui y paſſerent la nuit. Ce fut la ſeule marque de victoire que ces derniers pûſſent faire valoir. Car la perte fut égale de part & d'autre comme elle fut extrême, & les Imperiaux remporterent juſqu'à ſoixante enſeignes des ennemis. Il reſta plus de neuf mille morts ſur le champ de bataille, entre leſquels on compta du côté des Imperiaux l'Abbé de Fulde que la curioſité avoit attiré à l'armée, & quelques Officiers de marque : du côté des Suedois, le Prince Erneſt d'Anhalt, le Comte de Brahé & pluſieurs autres Officiers diſtinguez.

LIII. Suite de la bataille.

Les deux armées ſe trouverent ſi affoiblies après cette journée, que la guerre languit tout le reſte de la campagne, ſur-tout du côté des Imperiaux. Valſtein ſe voïant hors d'état de rien entreprendre, abandonna la Saxe & ſe retira dans la Boheme, plus glorieux que jamais d'avoir rétabli l'égalité entre les deux partis dès le moment qu'il avoit repris les

armes, & d'avoir enfin porté dans la derniere action aux ennemis de l'Empire le coup le plus funeſte qu'ils pûſſent appréhender. Car ſi ce fut-là une victoire pour les Suedois comme ils le publierent, ils n'eurent pas lieu de s'en applaudir. La mort du grand Guſtave, dont la valeur & la réputation avoient pouſſé ſi loin leurs conquêtes, fut pour eux une perte beaucoup plus conſiderable que n'eût été la défaite de toute leur armée. Auſſi fut-il long-temps pleuré de ſes peuples qui l'aimoient juſqu'à l'adoration, & qui admiroient moins dans lui cette valeur & ce courage intrépide qui l'égalerent aux plus grands Heros, que ſa douceur, ſa liberalité, ſon éloquence naturelle, ſon air noble & gracieux, ſon adreſſe dans tous les exercices du corps, & d'autres qualitez qui en firent le plus aimable de tous les Princes. Il fut cependant aſſez peu regretté de ſes Alliez à qui ſes deſſeins commençoient à devenir ſuſpects, & ſes ennemis triompherent de ſa mort comme d'une victoire ſignalée. On n'eut pas honte à Madrit & à Vienne d'en faire des réjoüiſſances preſque publiques, dans la perſuaſion où l'on fut que cette mort feroit bien-tôt perdre au Suedois la ſuperiorité qu'ils avoient priſe en Allemagne. On vit en même temps naître des ſemences de diviſion entre les Suedois & les Princes Proteſtans. L'Electeur de Saxe commença des-lors à ſonger ſecretement à un accommodement particulier; & comme le Duc de Lorraine, autant pouſſé par ſon humeur inquiete & guerriere, que par les ſollicitations de la Maiſon d'Autriche, donnoit alors de l'occupation à la France, on ne douta point qu'on ne dût voir

AN. 1632.

AN. 1633.

bien-tôt renaître le calme dans l'Empire après la chûte du ſeul ennemi qui avoit pû l'ébranler.

LIV. Mort de l'Electeur Palatin.

Une ſi funeſte révolution acheva d'accabler Frideric Electeur Palatin. Ce Prince que l'eſperance avoit toujours ſoutenu dans ſes diſgraces, ceſſa alors d'eſperer & de vivre. La fortune après avoir épuiſé ſur lui les traits les plus ſenſibles, avoit enfin paru laſſe de le perſecuter. Il touchoit au moment de ſon rétabliſſement, lorſque la mort de ſon liberateur le replongea dans ſes malheurs paſſez. Son fils Charles-Loüis qui n'avoit d'autre crime que d'être le fils d'un pere proſcrit & malheureux, ſucceda à ſes eſperances & à ſes droits ; mais il étoit encore bien éloigné du terme où il aſpiroit, & il eſt hors de doute que comme le pere avoit été la victime de la guerre qu'il avoit excitée en Allemagne, le fils auroit été ſacrifié à la paix, ſi elle s'étoit faite-alors, comme on l'eſpera pendant quelque temps.

LV. On parle de paix.

En effet le Roi de Dannemark craignant que de ſi grands mouvemens dans les Etats voiſins ne ſe communiquaſſent aux ſiens, & eſperant trouver après une ſi grande perte les Suedois diſpoſez à repaſſer la Mer, offrit de nouveau ſa médiation aux deux partis, & fit quelques démarches pour noüer une négociation ; mais un Prince irrité au point que devoit l'être Ferdinand, après avoir été autant humilié qu'il l'avoit été, ne laiſſe gueres échapper l'occaſion de prendre ſa revanche, & il croïoit l'avoir trouvée ſous la minorité de la jeune Reine Chriſtine, perſuadé que l'ardeur des Suedois ſe rallentiroit bientôt, n'étant plus ſoutenuë par la fortune & la réputation du grand Guſtave. Ceux-ci de leur côté deſeſperant

AN. 1633.

deſeſperant d'obtenir une paix aſſez avantageuſe, ne pûrent ſe réſoudre à abandonner des conquêtes qui leur avoient coûté tant de dépenſes & tant de ſang.

LVI. Situation fâcheuſe des Suedois & leur conſtance.

La conjoncture étoit cependant extrémement difficile. Guſtave en mourant ne laiſſoit aux Suedois, pour les gouverner, d'autre heritier qu'une jeune Princeſſe en bas âge. Ladiſlas IV. élû Roi de Pologne après la mort de Sigiſmond ſon pere, avoit des droits ſur la Couronne de Suede, & des partiſans ſecrets dans le Roïaume qui pouvoient y former des factions dangereuſes. La Suede n'étoit pas en état de ſoutenir long-temps la guerre en Allemagne par ſes ſeules forces; & ſes Alliez que Guſtave avoit ſçû retenir dans ſon parti par ſon autorité & par l'éclat de ſes victoires, elle les voïoit ſur le point de lui échapper. Les plus foibles, conſternez de la mort de leur Chef, ſouhaitoient la paix. Les plus puiſſans, comme le Duc de Pomeranie, l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Mekelbourg & quelques autres, jaloux de l'autorité que les Suedois avoient priſe en Allemagne, ne vouloient plus les reconnoître que comme de ſimples Alliez, & non plus comme les Chefs du parti Proteſtant. Le Duc de Brunſwick faiſoit déja des levées en ſon nom particulier, & ſongeoit à faire de tout le Cercle de la baſſe-Saxe un parti ſeparé. L'Electeur de Saxe portoit encore ſes vûës plus loin, il vouloit ſe faire attribuer la direction ſouveraine des affaires; & s'il ne réuſſiſſoit pas dans ce deſſein, on avoit tout lieu de craindre qu'il n'abandonnât bien-tôt la cauſe commune.

*Puffendorf. l. 4.*

Dans une ſituation ſi perilleuſe, les Suedois ſe roi-

An. 1633. diſſant contre le danger, eſpererent trouver une reſſource dans leur courage & leur adreſſe. Après avoir nommé des Régens pour gouverner le Roïaume pendant la minorité de Chriſtine, ils chargerent le Baron Axel Oxenſtiern Chancelier de Suede, de tous les interêts de cette Couronne en Allemagne avec un pouvoir preſque abſolu. Ce grand homme ſoutint cet important emploi dans les temps les plus difficiles avec une conſtance, une adreſſe & une capacité qui l'ont fait regarder avec raiſon comme un des plus habiles Miniſtres de l'Europe. Il inſpira un nouveau courage à ceux que la crainte avoit ébranlez : il ramena au parti commun ceux que des vûës particulieres commençoient à en détacher : il rompit les meſures du Duc de Brunſwick : il ſuſpendit les effets de la jalouſie de l'Electeur de Saxe : il fit comprendre à tous les Alliez qu'ils ne trouveroient leurs véritables intérêts, leur ſûreté, leur ſalut, que dans leur union. Par-là il ſerra les nœuds qui les tenoient attachez au parti, en conſervant toujours à la Suede la principale direction des affaires, & preſque autant d'autorité qu'elle en avoit eu du vivant de Guſtave. Le Marquis de Feuquieres, Ambaſſadeur du Roi de France, le ſeconda par ſes ſollicitations & ſes bons offices. La France renouvella auſſi alors le traité qu'elle avoit fait avec la Suede. L'alliance fut continuée à peu près aux mêmes conditions, & ce nouveau traité fut ſigné à Hailbron.

LVII. Continuation de la guerre.

Les Suedois ſe virent ainſi en état de continuer la guerre, & elle recommença en effet de part & d'autre avec plus d'acharnement que jamais. Les ſuccès furent à peu près égaux des deux côtez. On prit &

on perdit des Villes, on leva de groſſes contributions qui acheverent de ruiner les peuples, & peu de Provinces d'Allemagne furent exemptes des ravages. Il y eut ſur-tout dans divers endroits trois actions conſiderables. AN. 1633.

LVIII. Bataille d'Ondeldorp.

La premiere ſe paſſa à Ondeldorp, un peu au-deſſous de Hamelen ſur le Weſer. Les Suedois & les Heſſiens, commandez par le Duc Georges de Lunebourg, Kniphauſen & Melander, aſſiegeoient Hamelen depuis plus de trois mois, ſans pouvoir vaincre la réſiſtance opiniâtre des aſſiegez. Gronsfeldt & le Comte de Merode qui commandoient les troupes Imperiales dans ces quartiers-là, réſolus d'en faire lever le ſiege, s'approcherent de la Place avec une armée de quinze mille hommes. Ils s'avancerent juſqu'à Ondeldorp qui avoit garniſon Suedoiſe, & l'attaquerent inutilement, parce que l'armée ennemie aïant été avertie de leur approche, marcha auſſi-tôt au-devant d'eux. Il y avoit à droite une forêt par où les Imperiaux auroient pû penetrer aiſément juſqu'à Hamelen, s'ils s'en étoient emparez; mais les Suedois plus prévoïans, ſe hâterent de la faire occuper par leurs arquebuſiers. Ceux-ci furent cependant bien-tôt chaſſez de leur poſte; mais s'étant ralliez, & aïant reçû un renfort, ils chaſſerent à leur tour les Imperiaux, après deux heures d'un ſanglant combat, & les obligerent de rentrer dans la campagne. Auſſi-tôt les deux armées ſe choquerent avec beaucoup de furie, & la bataille fut bien-tôt décidée. Car la cavalerie Imperiale rompuë & miſe en déſordre, prit la fuite de toutes parts, abandonnant ſon infanterie qui fut taillée en pieces. Il reſta ſur la place

AN. 1633. plus de trois mille morts du côté des Imperiaux avec tout le canon & les bagages. Les Suedois ne perdirent pas plus de trois cens hommes, & firent encore trois mille priſonniers. Le Comte de Merode, à qui les vaincus attribuerent la perte de la bataille, mourut peu de jours après de ſes bleſſures.

LIX. Suite de la guerre. Les Imperiaux furent plus heureux ſur l'Oder en Sileſie. Car Valſtein aïant ſurpris les Suedois auprès de Stenaw, après avoir mis toute leur cavalerie en fuite, fit toute leur infanterie priſonniere. Enſuite profitant de ſa victoire & de l'étonnement des ennemis, il deſcendit le long de l'Oder juſqu'à Francfort. Il ſe rendit maître de cette importante Place. Landſperg lui ouvrit auſſi ſes portes, & déja les Suedois commençoient à craindre d'être entierement chaſſez de la Pomeranie, lorſque les progrès que le Duc Bernard faiſoit ſur le Danube où il s'étoit emparé de Ratiſbonne & de pluſieurs autres Places, obligerent Valſtein de ſe rapprocher de la Baviere. La troiſieme action ſe paſſa encore en Sileſie, où les Saxons, ſous le commandement du General Arnheim, défirent un corps conſiderable de troupes Imperiales, & vangerent ainſi les Suedois de leur derniere défaite.

LX. Conſpiration de Valſtein. Ce fut dans le cours de ces expeditions, qu'arriva la mort déplorable de Valſtein, aſſaſſiné à Egra ville de Boheme, par les ordres, ou du moins avec l'approbation de l'Empereur. Ce General, auſſi odieux pour ſon orgüeil, ſon ambition & ſes violences, qu'il étoit célebre par ſa valeur, ſa prudence & ſes exploits militaires, avoit oſé, en acceptant le commandement, traiter avec Ferdinand comme avec

*Loyſeh. de rerum Germ. tom. 2. l. 10. c. 4.*

ſon égal, & preſcrire à ſon Souverain des conditions qui le rendoient plus abſolu dans l'armée que l'Empereur même. Ferdinand s'étoit pour ainſi dire, dépoüillé en ſa faveur de tous les droits de l'autorité ſouveraine, & ne s'étoit réſervé que celui de lui propoſer ſes avis & de l'aider de ſes conſeils ; c'étoit Valſtein qui diſpoſoit de tous les emplois de l'armée, qui accordoit toutes les graces, qui décernoit toutes les peines, qui décidoit de la vie & de la mort, de la guerre & de la paix. AN. 1634. *Merc. Franç.*

Les Eſpagnols qui dominoient à la Cour de Vienne ne voïoient qu'avec un extrême dépit tant d'autorité confiée à un ſujet imperieux & ſuſpect. Ferdinand ſentoit lui-même toute l'indécence de cette eſpece d'eſclavage où il s'étoit réduit. Le beſoin de l'Etat lui faiſoit cependant oublier ce qu'il ſe devoit à lui-même : & Valſtein auroit triomphé de ſes envieux & égalé ſa gloire à ſa fortune, s'il avoit eu, dans un ſi haut rang, cette moderation qui en doit être l'ornement & qui en fait la ſûreté. Mais dans la bonne, comme dans la mauvaiſe fortune, il ne fut jamais capable de ménagemens. Dans ſa diſgrace, il avoit aiſément perdu le ſouvenir de tous les bienfaits de l'Empereur, qui de ſimple Baron de Boheme l'avoit fait Duc de Fridlandt & de Mekelbourg. Après ſon rétabliſſement, il ne put oublier l'affront que ce Prince lui avoit fait, quoique malgré lui, en le dépoſant du Generalat. Il ſembla affecter de negliger tous les conſeils qui lui venoient de la Cour de Vienne. Il fit ſans la conſulter divers traitez de ſuſpenſion d'armes avec les ennemis, & pluſieurs autres démarches qui le rendirent enfin odieux &

AN. 1634.

ſuſpect à l'Empereur. Les Eſpagnols & beaucoup d'autres ennemis que Valſtein s'étoit faits, ſur-tout par la rigueur avec laquelle il avoit fait executer à mort pluſieurs Officiers de ſon armée après la bataille de Lutzen, profiterent de la diſpoſition de Ferdinand pour aigrir de plus en plus ſon eſprit & fortifier ſes ſoupçons. Ce Prince plein d'équité & de moderation, ſuſpendit cependant encore les effets de ſon mécontentement ; mais bien-tôt l'humeur fougueuſe de Valſtein précipita les momens de ſa perte.

Informé des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Vienne & des défiances de l'Empereur, il réſolut de prévenir une ſeconde diſgrace par une trahiſon, en paſſant avec ſes troupes du côté des ennemis. On dit même qu'il n'aſpira à rien moins qu'à mettre ſur ſa tête la Couronne de Bohême après qu'il l'auroit enlevée à Ferdinand. Dès qu'il eut formé ce deſſein, il négocia avec le Marquis de Brandebourg, avec la France même, & ſur-tout avec les Suedois. Le Duc de Lawembourg portoit les paroles de part & d'autre. Mais la choſe parut aux Suedois ſi extraordinaire & ſi peu vrai-ſemblable, qu'ils regarderent comme un piege la propoſition que Valſtein leur faiſoit de s'approcher de lui, pour faciliter leur jonction ; d'autant plus que ce General continuoit toûjours d'agir en ennemi, ſoit pour mieux couvrir ſes deſſeins, ſoit pour être prêt à tout évenement

Pendant que la négociation traînoit en longueur, Valſtein voulut s'aſſurer de ſes troupes : il feignit de vouloir abandonner le commandement & ſe retirer, pour n'être plus en bute, diſoit-il, aux traits en-

venimez de ſes ennemis qui décrioient ſa conduite, & vouloient rendre ſa fidelité ſuſpecte. Des Officiers qu'il avoit apoſtez ſe recrierent auſſi-tôt contre cette réſolution, & lui repréſenterent publiquement comme au nom de toute l'armée, le préjudice que ſa retraite cauſeroit à la Religion, à l'Empire & à tous les Officiers de ſes troupes, dont la fortune étoit attachée à la ſienne, & qui ne pouvoient eſperer de recompenſe que par lui. *A quoi me reduiſez-vous ?* repliqua-t'il : *ſi le bien public & votre interêt exigent que je ſois encore votre General, il faut du moins pourvoir à ma ſûreté contre les coups qu'on me veut porter. Attachons-nous donc les uns aux autres par un ſerment inviolable ; & puiſque vous voulez que j'aye ſoin de votre fortune, faites que je puiſſe compter ſur votre fidelité.* Cette propoſition fut reçûë avec applaudiſſement des Officiers qui étoient du ſecret. Ceux-ci s'efforcerent de perſuader aux autres que la reconnoiſſance & l'équité vouloient qu'ils entraſſent dans les interêts & les vûës de leur General. Il eût été dangereux de ne pas paroître perſuadé. Ainſi tous enſemble, les uns par eſprit de faction, les autres par crainte, quelques-uns par eſperance, firent à Valſtein un nouveau ſerment qu'ils ſignerent, & par lequel ils s'engagerent à ſuivre ſa fortune & à défendre ſa perſonne. AN. 1634.

LX. Mort de Valſtein.

Pluſieurs cependant diſſimulerent leurs veritables ſentimens, entr'autres Picolomini, qui donna à l'Empereur le premier avis du complot. Ce dernier trait épuiſa la patience de Ferdinand. Ce Prince commença par faire arrêter quelques Officiers de la faction. Enſuite il dépoſa pour la ſeconde fois Valſ-

AN. 1634. tein du Generalat, & chargea Picolomini de s'aſſurer de ſa perſonne. Mais Valſtein s'étoit mis en lieu de ſureté dans la Ville d'Egra, & il étoit déja préciſément à la veille d'échaper à la vengeance de Ferdinand en ſe joignant aux ennemis qui s'approchoient pour le recevoir, lorſque trois Officiers en qui il avoit confiance prévinrent ſa trahiſon en le trahiſſant lui-même. Ceux-ci après avoir concerté enſemble leur deſſein, inviterent à ſouper dans le château d'Egra trois Officiers amis de Valſtein, qui étoient après lui les chefs de la faction; & pendant qu'ils ſe livroient ſans aucune défiance à la joïe & à la debauche, les firent aſſaſſiner par des ſoldats apoſtez pour cette execution. De-là marchant droit à la maiſon où Valſtein étoit logé, ils enfoncerent la porte de ſa chambre; & tandis qu'il déliberoit s'il ſe jetteroit par les fenêtres, l'Officier qui conduiſoit la troupe lui paſſa au travers du corps le fer d'un ſponton dont il étoit armé. Valſtein tomba du coup & expira ſans proferer diſtinctement aucune parole. Ainſi mourut d'un indigne mort ce fameux General, qui ſeul avoit pû faire chanceler la fortune du grand Guſtave & arrêter la rapidité de ſes progrès. Il étoit âgé de cinquante ans. Il avoit la taille haute & maigre, le teint hâlé, le viſage enflammé, les yeux vifs & brillans, les cheveux preſque roux & fort courts, l'humeur chagrine, la converſation ſérieuſe, ne riant preſque jamais, & affectant toujours beaucoup de gravité, par un effet de ſon orgüeil ou de ſon temperament. Pour ce qui eſt de ſa Religion, il fit toûjours profeſſion d'être Catholique; mais il fut cependant toûjours favorable aux Proteſtans, &

on

on peut croire qu'il regardoit l'une & l'autre Religion avec assez d'indifference. Sa mort fut aussi regardée par les deux partis avec des yeux indifferens. Ce ne fut point un avantage pour les Suedois, parce qu'il songeoit à se déclarer pour eux, & ce ne fut point une perte pour les Catholiques, parce qu'il étoit sur le point de les abandonner. AN. 1634.

LXII. Siege de Nordlingue.

C'étoit beaucoup pour les Suedois de se maintenir en Allemagne, & s'ils avoient pû le faire encore quelque temps, l'Empereur eût peut-être été enfin obligé de leur accorder une paix honorable. Mais une nouvelle perte qu'ils firent décredita tout-à-coup leur parti. Le Duc de Baviere avec Ferdinand Roi de Hongrie, que l'Empereur son pere avoit mis à la tête de ses troupes, & le Duc Charles de Lorraine, après avoir chassé les Suedois de toute la Baviere, repris Ratisbonne, Donawert & presque toutes les Villes que les Protestans occupoient sur le Danube, assiegeoient Nordlingue dans la Suabe. Les Suedois n'aïant pas pû secourir Ratisbonne malgré sa longue & vigoureuse défense, ni les autres Places qu'ils avoient perduës, entreprirent de sauver celle-ci, résolus, s'il étoit necessaire, de hazarder une bataille. Dans ce dessein le Duc Bernard de Veimar se joignit au Maréchal Horn, & tous deux rassemblant de toutes parts les troupes Protestantes, formerent une armée de trente mille hommes avec laquelle ils s'approcherent de Nordlingue du côté Occidental de cette Ville.

LXIII. Bataille de Nordlingue. 6 Septembre.

L'armée Catholique n'étoit alors que de vingt-cinq à vingt-six mille hommes logez dans differens quartiers assez éloignez les uns des autres. Mais à la

AN. 1634.

*Pufſendorf. l. 6.*

*Laychius tome 2. l. 10. c. 1. & ſeq.*

*Leccenius l. 8.*

premiere nouvelle de l'approche des Suedois, le Roi de Hongrie raſſembla promptement toutes ſes troupes, & envoïa couriers ſur couriers au Cardinal Infant d'Eſpagne qui étoit alors en Baviere, pour le prier de hâter ſa marche & de ſe venir joindre à lui. Ce Prince étoit envoïé par le Roi ſon pere dans les Païs-Bas pour les gouverner; & aïant pris ſa route du Milanez dans le Tirol & la Baviere, ravi de trouver une ſi belle occaſion de ſe ſignaler, il paſſa le Danube à Donawert, & ſe rendit devant Nordlingue avec une armée de près de vingt mille hommes de bonnes troupes, Eſpagnoles, Italiennes & Allemandes, qu'il conduiſoit en Flandres. Cette jonction rendit l'armée Imperiale beaucoup ſuperieure à celle des Suedois. Elle étoit d'ailleurs redoutable par la valeur des troupes dont elle étoit compoſée, par la préſence de quatre Princes qu'elle avoit pour Chefs, (c'étoient le Roi de Hongrie, le Cardinal Infant, le Duc de Baviere & le Duc de Lorraine) & par l'habileté des autres Generaux qui étoient Picolomini, Leganez, Gallas, & Jean de Werth. Les Suedois ne laiſſerent pas de perſiſter dans le deſſein de donner bataille. Le Duc Bernard avoit ſur-tout une extrême impatience d'en venir aux mains, & comme on eut avis que la Ville de Nordlingue étoit aux abois, l'armée ſe hâta de ſe préſenter à la vûë des Imperiaux, ſans ſe donner le loiſir d'attendre le Rhingrave qui venoit ſe joindre à elle avec un corps de ſix mille hommes des meilleurs troupes qui fuſſent alors en Allemagne. Les premieres eſcarmouches réuſſirent aux Proteſtans; ils jetterent même quelque ſecours dans la Place à

la vûe de l'ennemi, & ce furent ces ſuccès qui donnerent occaſion à la bataille. Car au lieu de ſe tenir, ſuivant l'avis du Maréchal Horn, ſur une hauteur & une colline voiſine, d'où ils auroient pû pouſſer ſans obſtacle leurs retranchemens preſque juſqu'aux portes de Nordlingue, le Duc Bernard, après avoir chaſſé une partie de la cavalerie Imperiale, & quelques compagnies d'infanterie Eſpagnole des poſtes avantageux qu'elles occupoient dans les bois, s'avança beaucoup au-delà, & mit ainſi les Suedois dans la néceſſité de donner bataille dans un terrain déſavantageux. Comme ces eſcarmouches s'étoient faites le ſoir, les deux armées paſſerent en bataille toute la nuit, pendant laquelle une partie de l'armée Imperiale qui occupoit une hauteur, s'y fortifia avec beaucoup de diligence, en ſe couvrant de trois eſpeces de demi-lunes, ſur leſquelles elle plaça pluſieurs pieces de canon qui ſembloient rendre cet endroit inacceſſible. Ce poſte paroiſſoit cependant déciſif pour le gain de la bataille, & le Maréchal Horn qui en jugeoit ainſi, réſolut de commencer l'attaque par-là. AN. 1634.

Le lendemain matin dès la pointe du jour, s'étant mis à la tête de l'aîle droite qui commandoit ce jour-là, il monta la colline par un détour. S'étant enſuite écarté de ſes troupes pour obſerver la contenance & la diſpoſition des ennemis, un des Officiers qui commandoient ſous lui, & qui avoit mal compris ſes ordres, commença le combat tout autrement que le General n'avoit projetté ; il attaqua & mit en fuite les ennemis qu'il trouva en tête ; après quoi il fut repouſſé à ſon tour, & le General obligé

AN. 1634.

de lui envoïer ſans ceſſe de nouveaux renforts, changeant ainſi l'ordre de bataille qu'il avoit reglé, & eſſuïant un terrible feu de canon & de mouſqueterie.

Pendant ce combat l'infanterie Suedoiſe deſtinée à l'attaque des retranchemens des Imperiaux, arriva en bataille ſur la hauteur. Horn y accourut auſſitôt, & comme la demi-lune du milieu étoit la plus importante, & que ſa priſe devoit faciliter celle des deux autres, ce fut auſſi celle qu'il fit attaquer le plus vivement. L'infanterie Suedoiſe partagée en deux corps, s'en approcha par les deux côtez avec une intrépidité extraordinaire, malgré les décharges du canon & de la mouſqueterie que les ennemis tiroient à bout portant. Elle l'emporta en un moment, & les ennemis abandonnant leur poſte & leur canon, laiſſerent encore ſur la place le Colonel Wurmſer & le Comte de Salms. Mais comme ces deux corps d'infanterie ſe jetterent bruſquement dans la demi-lune par deux côtez oppoſez, & ſe rencontrerent de front, ils ſe trouverent dans un extrême déſordre, ſans avoir ni aſſez d'eſpace pour faire leurs évolutions, ni le temps de reprendre leurs rangs; car dans ce moment pluſieurs barrils de poudre abandonnez par les ennemis, prirent feu au milieu des troupes Suedoiſes, & y augmenterent la confuſion. Auſſi-tôt, comme la demi-lune étoit ouverte du côté des Imperiaux, un gros de cuiraſſiers Allemands y entra, & marchant ſur le ventre aux fantaſſins Suedois, les obligea de quitter avec précipitation le retranchement. Horn s'efforça en vain de les ramener à l'attaque; il fit avancer de nouvelles

troupes, il rallia celles qui avoient été repouſſées; mais les Suedois étonnez & découragez par la perte qu'ils avoient faite, ne firent plus que de foibles efforts, & l'infanterie ennemie qui étoit rentrée dans ſon poſte, paroiſſoit bien réſoluë de le conſerver. AN. 1634.

Une autre choſe contribua encore à faire perdre cœur aux troupes Suedoiſes qui combattoient ſur la haûteur : c'eſt que du lieu où elles étoient, elles voïoient la cavalerie de leur aîle gauche, que commandoit le Duc Bernard, preſque défaite, & fuïant déja vers la montagne d'Arſnberg. En effet le Duc Charles de Lorraine & Jean de Werth combattoient de ce côté-là avec beaucoup de valeur & de ſuccès; le Duc Charles eut la gloire d'arracher de ſa propre main l'étendart du Duc Bernard.

Cependant Guſtave Horn voïant que tout étoit perdu, s'il ne chaſſoit les ennemis de la hauteur dont j'ai déja parlé, vint à bout de faire faire encore un nouvel effort & une charge generale à ſes troupes avec un renfort qu'il avoit reçu de l'aîle gauche. Quelques régimens d'infanterie Suedoiſe ſe ſignalerent dans cette occaſion par un courage qui a peu d'exemples; mais il fallut enfin ceder au nombre, à la valeur & à la fortune des Imperiaux. Ceux-ci, après avoir repouſſé tout ce qui faiſoit encore quelque réſiſtance, étoient déja ſur le point d'envelopper les troupes Suedoiſes, lorſque Horn prit enfin le parti de faire retraite. Il l'auroit faite en bon ordre & avec peu de perte, ſi dans le temps qu'il ſe retiroit, & qu'il avoit mis une bonne partie de l'armée en ſûreté, ſon aîle gauche entierement défaite par les Imperiaux n'étoit venu ſe renverſer ſur le reſte de l'armée où elle

AN. 1634. cauſa une confuſion generale. Auſſi-tôt les Imperiaux & les Eſpagnols accourant de toutes parts, en firent un horrible carnage, les Suedois ſe laiſſant égorger comme des victimes, ſans pouvoir ni réſiſter ni ſe ſauver par la fuite. Jamais bataille ne fut plus glorieuſe aux vainqueurs, ni plus funeſte aux vaincus. On compta que les Suedois perdirent dans cette action plus de ſeize mille hommes, dont huit mille furent tuez ce jour-là & la veille ſur le champ de bataille, & le reſte perit dans la fuite, aïant été vivement pourſuivis par les Croates. Ils perdirent encore ſoixante-dix ou quatre-vingt pieces de canon, tout leur bagage, & une infinité de drapeaux & d'étendarts. Depuis Nordlingue juſqu'à Ulm & Wirtemberg, les chemins étoient jonchez de cadavres d'hommes & de chevaux, d'armes & de bagages, & depuis long-temps la guerre n'avoit fourni de ſpectacle plus affreux.

LXIV. Décadence du parti Suedois.

La conſternation des Suedois fut égale à leur perte. Ils ſe voïoient ſans armée & ſans Chef; car le Maréchal Horn, le plus habile General qu'ils euſſent alors, étoit demeuré priſonnier. Le Rhingrave qui avoit encore un corps de ſix à ſept mille hommes, fut défait peu de jours après par le Duc de Lorraine & Jean de Werth. Les Imperiaux profitant de leur victoire, après avoir pris Nordlingue, ſoumirent toute la Suabe & la Franconie. Les Alliez de la Suede crurent voir dans ce moment toutes les forces de la ligue Catholique fondre ſur eux, & commencerent à enviſager les Suedois, non plus comme les vangeurs de leur liberté, mais comme les ennemis de l'Empire & du repos public, auteurs de tous

*Puffendorf. l. 6.*

les malheurs de l'Allemagne ; tel eſt l'effet de l'adverſité. Déja pluſieurs craignant d'être enveloppez dans leur diſgrace, ſongeoient à s'en ſéparer au plûtôt pour s'accommoder avec l'Empereur. AN. 1634

L'Electeur de Saxe y penſoit depuis long-temps, ſoit par inconſtance naturelle, ſoit par chagrin contre les Princes de l'Union qui refuſoient de lui déferer la principale direction des affaires & de la guerre. Il ceſſa alors de diſſimuler, & comme il avoit été le principal auteur de la Conféderation, il donna auſſi aux Conféderez l'exemple de la déſertion. Le traité qu'il avoit commencé à Pirn fut achevé & ſigné à Prague. Il ſeroit trop long d'en rapporter ici les articles, & il ſuffira de dire que jamais acte ne fut plus défectueux ni plus contraire à la liberté Germanique. L'Empereur avec le Duc de Saxe diſpoſant en maître Souverain des Villes, des Provinces, des Etats Seculiers & Eccleſiaſtiques de l'Allemagne, y décidoit ſeul des interêts de tous les Princes de l'Empire, & même des Couronnes étrangeres ; pardonnoit aux uns, châtioit les autres, preſcrivoit aux Catholiques & aux Proteſtans des loix nouvelles, & prétendoit armer toute l'Allemagne contre les Suedois comme ennemis de l'Empire, & contre la France, pour l'obliger à rétablir le Duc de Lorraine que le Roi avoit juſtement proſcrit. Quoique l'Electeur de Brandebourg apperçût aſſez tous les défauts d'un acte ſi irrégulier, il ne laiſſa pas de l'accepter, découragé par le mauvais état où il voïoit les affaires des Suedois. On propoſa ce traité à tous les autres Princes, comme un moïen commun de réünion entre tous les Membres de l'Empire. On

LXV. Paix de Prague.

AN. 1634. ſollicita avec empreſſement toutes les Villes d'y ſouſcrire ; & peu de temps après Guillaume Duc de Saxe-Veimar, les Princes d'Anhalt, Georges Duc de Lunebourg avec quelques autres Princes, Ulm, Francfort ſur le Mein, Nuremberg & d'autres Villes Imperiales le ſignerent malgré tous les efforts des Alliez. C'eſt là ce qu'on appella la paix de Prague, tant vantée par la Maiſon d'Autriche, & tant décriée par les Suedois & leurs Alliez.

Ce dernier coup acheva de ruiner le crédit & les forces de la Suede en Allemagne. De grands corps de troupes ſe détacherent tout-à-coup de ſes armées, pour fortifier celles de l'Empereur ; ſes anciens Alliez devinrent autant d'ennemis qui l'obligerent à partager ſes forces déja trop affoiblies. Il falloit un ſecours extraordinaire pour empêcher les Suedois de ſuccomber après tant de pertes. La France qui étoit ſeule en état de le fournir, le fournit en effet, en prenant enfin les armes contre la Maiſon d'Autriche. C'eſt ainſi quelle ſauva la Suede dans ces fâcheuſes circonſtances, lorſqu'elle étoit ſur le point de ſe voir obligée de demander la paix à l'Empereur à des conditions bien peu proportionnées à ſes premieres eſperances. Il faut développer les reſſorts de cette nouvelle ſcene ; mais ici la matiere devient ſi vaſte par la multitude des évenemens de la guerre & des négociations, que je ſuis obligé de me reſſerrer dans des bornes plus étroites, pour ne pas faire une Hiſtoire general d'un ouvrage dont le principal but eſt de faciliter l'intelligence des négociations de Munſter.

LXVI. La France ſe détermine à prendre les armes contre la Maiſon d'Autriche.

*Fin du troiſiéme Livre.*

SOMMAIRE

# SOMMAIRE

## DU QUATRIÉME LIVRE.

I. *POlitique de la France & du Cardinal de Richelieu.* II. *La France traite avec les Etats Proteſtans d'Allemagne.* III. *Elle traite avec les Provinces-Unies.* IV. *Treves ſurpris par les Eſpagnols, & l'Electeur arrêté priſonnier ; occaſion de la rupture entre la France & l'Eſpagne.* V. *Etat de l'Eſpagne & de la France.* VI. *La France fait de grands préparatifs de guerre.* VII. *Elle détourne de la Suede les armes de la Pologne par l'entremiſe du Comte d'Avaux. Caractere du Comte d'Avaux.* VIII. *Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Dannemark.* IX. *Il négocie la prolongation de la Treve entre la Suede & la Pologne.* X. *Succès de la négociation.* XI. *Premieres campagnes des François.* XII. *Ils attaquent les Païs-Bas.* XIII. *Bataille d'Avein.* XIV. *Vain projet du Cardinal de Richelieu.* XV. *Les Confédérez aſſiegent Louvain.* XVI. *Ils ſe retirent.* XVII. *Campagne du Rhin.* XVIII. *Retraite des François.* XIX. *Expedition de Lorraine.* XX. *Le Duc de Rohan fait heureuſement la guerre dans la Valteline.* XXI. *Campagne d'Italie.* XXII. *Le Pape exhorte les Princes à la paix.* XXIII. *Diſpoſitions de la Maiſon d'Autriche par rapport à la paix.* XXIV. *Diſpoſitions de la France.* XXV. *Diſpoſitions de la Suede.* XXVI. *Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.* XXVII. *Artifice de la Maiſon d'Autriche pour diviſer les Alliez.* XXVIII. *Les Hollandois & les Suedois refuſent d'envoïer leurs Députez à Cologne.* XXIX. *La France eſt réſoluë de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de ſes Alliez.* XXX. *Les Venitiens offrent leur médiation.* XXXI. *La France traite avec le Duc de Saxe-Veimar.* XXXII. *Ce Prince reprend Saverne.* XXXIII. *Les François attaquent la Franche-Comté.* XXXIV. *Le Prince de Condé leve le ſiege de Dole.* XXXV. *Irruption d'une grande armée en Picardie.* XXXVI. *Allarme de Paris.* XXXVII. *Les ennemis ſe retirent.* XXXVIII. *Gallas attaque la Bourgogne & ſe retire avec perte.* XXXIX. *Banier remporte une grande victoire à Wiſtock.* XL.

*Mort de Ferdinand II.* XLI. *La France refuſe de reconnoître Ferdinand III.* XLII. *Mort du Duc de Pomeranie.* XLIII. *La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede pour ne traiter que de concert.* XLIV. *Difficultez formées par la Maiſon d'Autriche ſur les ſauf-conduits.* XLV. *Demandes du Roi de France.* XLVI. *Réponſe des Imperiaux.* XLVII. *Replique des François.* XLVIII. *Le Pape propoſe une Treve.* XLIX. *La Maiſon d'Autriche la refuſe.* L. *Conquêtes des François dans les Païs-Bas.* LI. *Le Vicomte de Turenne oblige la Cardinal Infant de ſe retirer de devant Maubeuge.* LII. *Le Prince d'Orange ſe rend maître de Breda.* LIII. *Les Griſons abandonnent le parti de la France.* LIV. *Le Duc de Parme traite avec les Eſpagnols.* LV. *Mort des Ducs de Savoïe & de Mantouë.* LVI. *Mort du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.* LVII. *Les Eſpagnols portent la guerre dans le Languedoc.* LVIII. *Exploits du General Banier dans la haute-Saxe.* LIX. *Il eſt enfermé par les Imperiaux.* LX. *Il fait une belle retraite.* LXI. *Priſe des Villes Foreſtieres par le Duc Bernard.* LXII. *Premiere bataille de Rhinfeld.* LXIII. *Seconde bataille.* LXIV. *Siege de Briſak.* LXV. *Bataille de Witemveir.* LXVI. *Défaite du Duc de Lorraine.* LXVII. *Nouvelle défaite des Imperiaux.* LXVIII. *Briſak ſe rend au Duc Bernard.* LXIX. *La Ducheſſe de Savoïe ſe ligue avec la France.* LXX. *Négociation de la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.* LXXI. *L'Empereur s'oppoſe au ſéjour du Comte d'Avaux à Hambourg.* LXXII. *Arrivée de Salvius à Hambourg.* LXXIII. *Commencement de la négociation.* LXXIV. *Article des Subſides.* LXXV. *Artifice de Salvius.* LXXVI. *La France conſent à déclarer la guerre à l'Empereur.* LXXVII. *Conditions exigées par la France.* LXXVIII. *Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux.* LXXIX. *Concluſion du traité.*

AN. 1635.

# LIVRE QUATRIE'ME.

ON a déja pû remarquer que depuis pluſieurs années la France faiſoit une guerre ſecrete à la Maiſon d'Autriche par les ſecours qu'elle donnoit aux Provinces-Unies & aux ennemis de Ferdinand. Mais les conquêtes de Guſtave avoient fait craindre aux François de voir enfin toute l'Allemagne envahie par les Proteſtans, & la religion Catholiqne proſcrite dans l'Empire. Le Roi de Suede avoit d'ailleurs une ambition ſi vaſte, qu'il étoit de la prudence d'y mettre des bornes; car ce Prince, au rapport de l'Hiſtorien de Suede, ne méditoit rien moins que de porter ſes armes victorieuſes juſques dans le ſein de la Monarchie d'Eſpagne, après qu'il auroit ſubjugué toute l'Allemagne. Ainſi quoique l'interêt de la France fût en general de ſeconder les ennemis de la Maiſon d'Autriche, il avoit fallu reſtraindre ce principe ſelon les conjonctures. Elle avoit temperé l'interêt de l'Etat par celui de la Religion; elle avoit donné aux Suedois aſſez de ſecours pour abaiſſer la Maiſon d'Autriche, mais trop peu pour les mettre en état d'exterminer la religion Catholique. Elle avoit en même-temps offert ſa protection à tous les Princes, afin d'arrêter autant qu'elle pouvoit les progrès trop rapides de Guſtave, en détournant ſes armes des Etats Catholiques. Quelques-uns mêmes ont prétendu qu'elle vouloit abandonner tout-à-fait les Suedois, pour former un tiers parti en Allemagne avec le Roi de Dannemark &

I. Politique de la France & du Cardinal de Richelieu.

*Puffendorf. l. 4.*

AN. 1635.

Valſtein, dans le temps que ce General ſongeoit à ſe vanger de Ferdinand. C'étoit peut-être auſſi dans le même deſſein qu'elle ménageoit tant le Duc de Baviere. Quoi qu'il en ſoit, ſa réſerve fut ſi grande avec le Roi de Suede, que ce Prince s'offenſa quelquefois du peu de ſecours qu'il tiroit de la France.

Après la mort de Guſtave, les choſes aïant changé en Allemagne, la France crut auſſi devoir changer de conduite. La décadence du parti Proteſtant ne laiſſoit plus rien appréhender pour la religion; mais elle fit craindre que la Suede, épuiſée d'hommes & d'argent, ne traitât avec l'Empereur, & que les Princes de la Maiſon d'Autriche ne ſe vangeaſſent enſuite ſur la France de leurs pertes paſſées. Cette conſideration avoit obligé le Roi à aſſiſter les Suedois plus efficacement qu'on n'avoit fait juſqu'alors. On avoit renouvellé à Hailbron dès le mois d'Avril 1633. le traité d'Alliance entre la France & la Suede, & quoique par ce dernier traité le Roi n'eût promis qu'un million de livres tous les ans, au lieu de douze cens mille livres qu'il avoit promis par le traité de Bernwald, les Suedois en furent beaucoup plus ſoulagez, parce qu'ils furent païez plus exactement; outre que la France entretenoit dans l'Electorat de Treves une armée qui attiroit de ce côté-là une partie de l'attention des Imperiaux.

Malgré ces ſecours, la Suede & les Etats d'Allemagne ſe plaignoient encore de la France, qui ne prodiguoit pas aſſez à leur gré ſes finances & ſes troupes. Mais le Cardinal de Richelieu avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi. Si la France s'étoit épuiſée à ſecourir ſes Alliez, ſans s'aſſurer d'un dédommage-

ment proportionné, elle n'auroit retiré de ces grands efforts d'autre fruit que de voir peut-être ſuccomber la Maiſon d'Autriche. Le Cardinal ſe propoſoit quelque choſe de plus, & ménageoit habilement l'occaſion d'executer les vaſtes deſſeins qu'il avoit conçûs. Car après avoir étendu les frontieres du Roïaume dans les Païs-Bas autant qu'il ſeroit poſſible, il vouloit acquerir à la France l'Alſace & Philiſbourg, pour enfermer la Lorraine, pour oppoſer de ce côté-là une barriere à l'Empire, & pour avoir une entrée libre en Allemagne. Pignerol, dont les François étoient alors en poſſeſſion, leur ouvroit un paſſage en Italie. Il ne manquoit plus pour aſſurer toutes les extrémitez de la France, que de chaſſer les Eſpagnols au de-là des Pyrenées, barriere que la nature ſemble avoir elle-même placée entre les deux Roïaumes; & c'eſt ce qu'il entreprit de faire dans la ſuite par la conquête du Rouſſillon. Telles étoient les vûës de grand homme, & s'il n'eut pas le bonheur ou le temps de les executer, il eut du moins la gloire d'avoir le premier tracé le plan de la Monarchie Françoiſe telle qu'elle ſubſiſte aujourd'hui, après avoir reçû tant d'accroiſſement par les conquêtes de Loüis le Grand. AN. 1635.

Or comme l'oppreſſion des Princes Proteſtans avoit ſervi de motif à la France pour prendre part à la guerre d'Allemagne, le Cardinal eſperoit que leur foibleſſe les engageroit à ſeconder, ſans le ſçavoir, ſes deſſeins ſecrets. Il attendit patiemment que les Suedois & les Confederez, affoiblis par des pertes ſucceſſives, ſe déchargeaſſent ſur la France du ſoin de conſerver l'Alſace, Philiſbourg & les Places qu'ils

AN. 1635. occupoient ſur le Rhin, bien réſolu de s'en aſſurer la poſſeſſion lorſqu'il en ſeroit une fois le maître. Il avoit déja fait ſonder les Confédérez ſur ce point depuis la mort de Guſtave ; mais ſoit que preſſentant ſes deſſeins, ils fiſſent ſcrupule de contribuer au démembrement d'une ſi belle portion de l'Empire, ſoit qu'ils craigniſſent que la France ne les abandonnât après qu'elle auroit obtenu ce qu'elle ſouhaitoit, ou qu'elle ne voulût s'attribuer toute la conduite des affaires, ils avoient toujours conſtamment refuſé de la ſatisfaire. Deux ans auparavant le Cardinal avoit auſſi tenté de s'aſſurer de Straſbourg en introduiſant une garniſon Françoiſe dans la Ville. La choſe alloit même réuſſir par le conſentement des principaux Bourgeois, lorſque l'oppoſition d'un ſeul habitant en fit manquer l'execution.

II. La France traite avec les Etats Proteſtans d'Allemagne.

Après beaucoup de négociations inutiles, la bataille de Nordlingue & la paix de Prague rendirent enfin les Suedois & les Etats d'Allemagne plus traitables. Ils conſentirent à donner quelque ſatisfaction à la France, pour en obtenir les ſecours dont ils avoient beſoin, aimant mieux accorder quelque choſe à un Allié, que de ſe voir abandonnez au reſſentiment de leurs ennemis. Lœfler & Streiff Députez des Princes & des Etats Proteſtans des Cercles & Provinces Electorales de Franconie, de Suabe, & du Rhin, traiterent à Paris avec le Roi. Par ce traité, outre les ſommes d'argent que le Roi s'obligeoit de païer aux Confédérez, il promettoit d'entretenir en deçà du Rhin une armée conſiderable pour agir ſelon les occurrences ; & en cas que la France rompît ouvertement avec l'Empereur, on leur promettoit

1. *Novembre* 1634.

*Recüeil des traitez de paix.*

d'entretenir en Allemagne une armée de douze mille hommes de pied qui ſeroit commandée par un Prince choiſi entre les Confédérez, & ſous lequel le Roi nommeroit un Lieutenant General. Les Etats Proteſtans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée pour les emploïer ſelon les occaſions à prendre Briſac & les Villes qui ſont ſituées au de-là juſqu'à Conſtance; & en cas que le Roi déclarât ouvertement la guerre à l'Empereur, ils lui remettoient la protection de l'Alſace & de toutes les Villes qui en dépendent, c'eſt-à-dire le droit d'y mettre des garniſons pour les conſerver juſqu'à la paix. Ils promettoient outre cela de ne faire ni paix ni treve que de concert avec la France & d'un commun conſentement. Ce dernier article fut auſſi reglé dans un nouveau traité que le Chancelier Oxenſtiern fit cette même année à Compiegne avec le Roi. AN. 1635.

III. La France traite avec les Provinces-Unies.

Quelques favorables que fuſſent ces commencemens aux deſſeins du Cardinal de Richelieu, la France après tout ne pouvoit gueres alors ſe flatter de réduire l'Empereur à la neceſſité de lui ceder un jour par un traité une auſſi belle Province que l'Alſace & les Villes qu'elle vouloit acquerir. Il y avoit encore bien du ſang à répandre avant que d'en venir là; au lieu que du côté des Païs-Bas les conquêtes paroiſſoient plus faciles à faire & à conſerver. Car comme les Rois de France s'étoient toujours réſervé leurs droits ſur la Navarre dans les derniers traitez faits avec les Eſpagnols, ils étoient bien fondez à exiger un dédommagement, & en joignant leurs forces à celles des Provinces-Unies, ils pouvoient

AN. 1635. eſperer de faire en Flandre de plus grands progrès qu'en Allemagne où la guerre étoit beaucoup plus difficile & plus ruineuſe. La guerre de Flandre devoit être d'ailleurs une diverſion fort avantageuſe aux Suedois & aux Confédérez, puiſqu'elle ne pouvoit pas manquer d'obliger les Eſpagnols à abandonner l'Allemagne. Ainſi le Cardinal tournant ſes principales vûës de ce côté-là, fit avec les Provinces-Unies un nouveau traité, par lequel elles cedoient à la France tout le Païs compris en deçà d'une ligne tirée depuis Blanquemberg entre Dam & Bruges, juſqu'à Rupelmonde, & ſe réſervoient tout le reſte, ces deux Puiſſances partageant ainſi entre elles tous les Païs-Bas, comme ſi elles avoient été à la veille d'en faire la conquête. Enfin la France n'avoit alors aucun prétexte raiſonnable de déclarer la guerre à l'Empereur, au lieu que les Eſpagnols lui donnerent dans ce temps-là même un légitime ſujet de rupture.

IV. Treves ſurpris par les Eſpagnols & l'Electeur arrêté priſonnier, occaſion de la rupture entre la France & l'Eſpagne.

L'Electeur de Treves avoit fait, comme on a déja vû, un traité de neutralité avec la Suede, & s'étoit mis ſous la protection du Roi de France en recevant des troupes Françoiſes dans ſes Places: exemple que le Prince de Montbeliart ſuivit bien-tôt après. Autant que les Imperiaux ſouffroient impatiemment que les François miſſent le pied en Allemagne, autant les Eſpagnols étoient irritez d'avoir été chaſſez de l'Electorat de Treves. Ceux-ci pratiquerent une intelligence ſecrete avec les habitans de cette Ville, ſurprirent la garniſon Françoiſe, la taillerent en pieces, & arrêterent l'Electeur qu'ils envoïerent priſonnier en Flandre. Les eſprits étoient depuis long-

*Merc. Franc.*

temps

temps trop aigris de part & d'autre pour qu'une entrepriſe ſi violente n'eût aucune ſuite. M. d'Amontot, Réſident à Bruxelles, eut ordre de demander au Cardinal Infant la reſtitution de Treves & la liberté de l'Electeur, en repréſentant qu'on n'avoit pû, ſans violer la paix, prendre une Ville gardée par les François, & arrêter un Prince que la neceſſité de ſe garantir des armes de la Suede, avoit obligé de ſe mettre ſous la protection du Roi. Les Eſpagnols répondirent qu'ils avoient été auparavant chaſſez eux-mêmes par les François. Le Réſident repartit que l'Electeur étant Souverain avoit eu droit de choiſir telle garniſon qu'il avoit voulu: à quoi le Cardinal Infant ne répondit autre choſe, ſinon qu'il falloit renvoïer cette affaire à l'Empereur comme Chef de l'Empire. Le Roi irrité envoïa auſſi-tôt un Heraut d'Armes déclarer la guerre au Cardinal Infant ſelon les anciennes formes. Telle fut l'occaſion de cette guerre ſanglante qui coûta tant de milliers d'hommes à la France, & encore plus à l'Eſpagne, qui y perdit un Roïaume & pluſieurs Provinces dans l'un & l'autre hemiſphere. AN. 1635.

V. Etat de l'Eſpagne & de la France.

L'Eſpagne étoit alors la plus floriſſante Monarchie de la Chrétienté. Maîtreſſe de tout ce qui eſt au de-là des Pyrenées, elle étendoit encore ſa domination ſur une grande partie de l'Italie où elle poſſedoit le Roïaume de Naples & le Milanez. Elle comptoit la Sicile & la Sardaigne au nombre de ſes Provinces. Le Rouſſillon & la Franche-Comté étoient de ſon domaine. Les Provinces-Unies réduites au nombre de ſept, & cantonnées à l'extrémité des Païs-Bas, la laiſſoient maîtreſſe des dix au-

AN. 1635.

tres Provinces qui compoſent ce riche & fertile Païs. La France étoit ainſi comme bloquée au milieu des Etats du Roi d'Eſpagne qui la reſſerroient de toutes parts; & ce Monarque enfin poſſedoit encore dans le nouveau Monde des terres immenſes & des tréſors inépuiſables. La France au contraire paroiſſoit alors autant inférieure à l'Eſpagne pour les forces & les richeſſes, qu'elle l'étoit pour ſon étenduë. Ce Roïaume toujours en proïe aux guerres civiles depuis la naiſſance du Calviniſme, s'étoit affoibli lui-même par ſes propres forces. L'heréſie, quoiqu'elle eût reçû pluſieurs coups mortels, reſpiroit encore. C'étoit un feu caché qui pouvoit renaître de ſes cendres. La Cour & les Provinces étoient d'ailleurs ſans ceſſe agitées par des factions dangereuſes que les Eſpagnols avoient l'adreſſe & la facilité d'entretenir.

Auſſi Philippe énorgueilli de ſa puiſſance mépriſa d'abord les menaces & la colere de Loüis XIII. Cette extrême confiance lui étoit ſur-tout inſpirée par le Comte-Duc d'Olivarez qui avoit dans ce Roïaume une autorité égale à celle que le Cardinal de Richelieu avoit en France, mais un genie fort inferieur, & plus de préſomption que de capacité. Il comptoit beaucoup ſur ſon adreſſe, quoiqu'elle ne fût que médiocre. Il étoit aſſez fin, mais peu habile; bon Courtiſan, mauvais Miniſtre; ſouple & rampant devant le Souverain, fier & imperieux avec les ſujets. Son plus grand mérite a été d'avoir ſçû ſe maintenir long-temps en faveur, malgré les mauvais ſuccès de ſon miniſtere. Il en fut redevable en partie à la foibleſſe de ſon Maître. Il entretenoit en France

des liaiſons ſecretes avec tous les mécontens. Il fomentoit les révoltes de Gaſton Duc d'Orleans, du Comte de Soiſſons & du Duc de Boüillon. Il ſe flattoit de broüiller tellement les affaires dans le Roïaume, que le Cardinal de Richelieu ſeroit obligé de laiſſer en paix les Puiſſances étrangeres. Mais il eut le chagrin de voir échoüer tous ſes projets par l'habileté & le bonheur de ſon rival, & en retardant la paix il penſa perdre tout le Roïaume d'Eſpagne par les grands mouvemens qui s'y firent, & enfin il ſe perdit lui-même. AN. 1635.

VI. La France fait de grands préparatifs de guerre.

Le Cardinal de Richelieu appercevoit mieux que perſonne l'inégalité des deux Puiſſances qu'il alloit commettre enſemble; mais ce vaſte & ſublime genie voïoit des reſſorts, des moïens & des reſſources inconnuës à tous les autres. Ce Miniſtre, le premier qui ait connu & ſçû déploïer les grandes forces du Roïaume, commença dès-lors à faire ces grands armemens qui ont depuis rendu la France redoutable elle ſeule à toute l'Europe. On vit dans ce Roïaume ce qu'on n'y avoit encore jamais vû, pluſieurs armées à la fois porter la guerre en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, ſur l'Océan & ſur la Mediterranée. Trois armées furent deſtinées contre l'Eſpagne. La premiere ſous les Maréchaux de Châtillon & de Brezé devoit entrer dans les Païs-Bas: les deux autres dans l'Italie, où l'une devoit faire la guerre dans la Valteline ſous le Duc de Rohan, afin d'empêcher la communication de l'Italie avec l'Allemagne: l'autre ſous le Maréchal de Créquy devoit attaquer le Milanez; tandis que du côté des Pyrenées on ſe tiendroit ſur la dé-

AN. 1635.

fenſive, & que deux flottes croiſeroient ſur les deux Mers. En même temps, pour executer le nouveau traité fait avec les Confédérez d'Allemagne, le Cardinal mit ſur pied une autre armée qui devoit agir ſur les bords du Rhin ſous le commandement du Cardinal de la Valette, & occuper de ce côté-là les Imperiaux, afin de les empêcher d'aſſiſter les Eſpagnols. Tels furent les premiers préparatifs de cette nouvelle guerre.

VII. La France détourne de la Suede les armes de la Pologne par l'entremiſe du Comte d'Avaux.

Mais il étoit ſur-tout important d'écarter tout ce qui pouvoit faire obſtacle aux armes des Suedois. La treve que Guſtave avoit accordée quelques années auparavant à la Pologne, alloit expirer; & ſi les Polonois avoient recommencé la guerre, c'eût été une neceſſité à la Suede d'abandonner l'Allemagne. Les Proteſtans auroient été bien-tôt obligez d'accepter le traité de Prague, & tout le poids de la guerre ſeroit retombé ſur la France. Pour préveni un ſi fâcheux contre-temps, le Roi chargea le Comte d'Avaux de ménager entre ces deux Couronnes la prolongation de la treve. Ce traité fut le premier que ce Comte négocia dans toute la ſuite des guerres d'Allemagne; & en le rapportant ici en abregé, j'en prendrai occaſion de faire connoître ce celebre Négociateur qui doit avoir tant de part au reſte de cette Hiſtoire.

Caractere du Comte d'Avaux.

Claude de Meſmes Comte d'Avaux, Commandeur des Ordres du Roi, Conſeiller & Miniſtre d'Etat, s'étoit déja fait connoître par les importantes affaires qu'il avoit négociées dans ſes Ambaſſades de Veniſe & de Rome. Quelque difficile qu'il ſoit d'échauffer le flegme du Senat de Veniſe accoutumé à

*Nani hiſt. Ven. l. 7. & 8.*

temporiſer dans les grandes affaires, & de perſuader la guerre à des gens à qui leur habileté dans la négociation donne tant d'avantage ſur tous les autres peuples; le Comte d'Avaux avoit engagé preſque malgré elle cette ſage République à prendre les armes pour aſſurer au Duc de Nevers la poſſeſſion de Mantouë. Les principaux Senateurs furent eux-mêmes étonnez de leur facilité, & lui avoüerent qu'il les avoit menez beaucoup plus loin qu'ils ne vouloient aller. Il avoit encore rendu à la République un ſervice ſignalé, en étouffant des ſemences de diviſion qui naiſſoient entre elle & le Pape Urbain VIII. & dont on appréhendoit des ſuites auſſi fâcheuſes que ſous le Pontificat de Paul V. Urbain fut ſi ſatisfait du Comte dans les entretiens qu'il eut à Rome avec lui, que tout reglé qu'étoit ce Pape dans le partage de ſes heures, il oublioit ſouvent toutes les autres affaires pour s'entretenir avec lui.

AN. 1635.

*Siri. memor. recond. vol. 6.*

*Fr. Ogier, éloge de M. d'Avaux.*

*Car. Ogerii, iter Danicum, Suec. & Polon.*

Je ne rapporterai point ici les caracteres favorables ou déſavantageux que differens auteurs ont faits de ce Miniſtre. Rien n'eſt ſi incertain que les jugemens que l'on fonde ſur ces ſortes de portraits dont les Hiſtoriens embelliſſent ſouvent leurs ouvrages aux dépens de la vérité. On eſt ſur-tout preſque ſûr de ſe tromper, lorſqu'on s'en rapporte à des auteurs étrangers rarement aſſez inſtruits, & plus rarement encore aſſez exempts de partialité & de jalouſie de nation. Le ſimple récit des négociations du Comte d'Avaux le fera mieux connoître que toutes les couleurs dont je pourrois orner ſon portrait. On lui verra par-tout une grande pénétration d'eſprit, un jugement net & ſolide, & beaucoup de

AN. 1635.

cette éloquence qui perſuade. On le trouve toujours actif, appliqué, vigilant, ſouple, inſinuant, s'accommodant aux mœurs de tous les peuples, & au caractere des Miniſtres avec leſquels il traite. Il gagnoit ceux-ci par un certain air d'ouverture & de franchiſe qui inſpiroit de la confiance, & qui lui en faiſoit autant d'amis. Il ſçavoit ſur-tout allier le cerémonial de ſon emploi avec la politeſſe Françoiſe. Jamais Ambaſſadeur n'a mieux ſoutenu la dignité de ſon caractere & la prééminence de nos Rois. Sa dépenſe toujours magnifique donnoit un nouvel éclat à ſon miniſtere, & ſon zele pour la religion couronnoit de ſi beaux talens. Il fit éclater ce zele dans les circonſtances les plus délicates, juſqu'à déplaire aux principaux Miniſtres de France, qui ne furent pas toujours ſur ce point auſſi vifs qu'ils devoient l'être. Il ſembloit qu'il ne ſe fût chargé des interêts de la France en Allemagne, que pour y ménager ceux des Catholiques; & cet attachement à ſa religion paſſant juſques dans ſes mœurs, en faiſoit un des plus honnêtes hommes de ſon temps, bienfaiſant, déſintereſſé, droit & moderé. Ces grandes qualitez par leſquelles on le diſtinguera toujours entre les plus célebres Négociateurs, ſe trouvoient jointes à une parfaite connoiſſance de l'hiſtoire, des langues & des belles-lettres, qui l'égaloit aux plus beaux eſprits de ſon ſiecle. Les Voitures, les Balzacs & tout ce qui brilloit alors ſur le Parnaſſe François, lui rendoient une eſpece d'hommage, beaucoup moins parce qu'il étoit leur Mécene, que parce qu'ils le reconnoiſſoient pour leur maître dans ce ſtile ingénieux & naïf auquel il s'exerçoit quelquefois avec

eux pour ſe donner quelque relâche au milieu de ſes pénibles occupations. Les Ducheſſes de Savoïe & de Longueville ne pouvoient ſe laſſer de ſes lettres ; & ce qu'il y a d'étonnant dans un Miniſtre auſſi occupé qu'il l'avoit toujours été, il écrivoit avec la même facilité & la même politeſſe en Allemand, en Italien & en Latin. AN. 1635.

VIII. Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Dannemark.

Le Comte d'Avaux ayant été chargé, comme je viens de dire, de ménager la continuation de la treve entre la Suede & la Pologne, reçut en même temps ordre du Roi de paſſer par le Dannemark pour y aſſiſter aux nôces du Prince Chriſtian que le Roi ſon pere marioit avec la Princeſſe Magdelene-Sibylle fille de l'Electeur de Saxe. Le Roi de Dannemark avoit invité tous les Princes de l'Europe à y envoïer leurs Ambaſſadeurs. L'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Eſpagne, la Suede & la Pologne y envoïerent les leurs, & pluſieurs Princes y aſſiſterent en perſonne. La fête fut une des plus magnifiques qui ſe ſoient vûës dans les Cours du Nord ; mais il étoit difficile que dans une ſi nombreuſe aſſemblée il n'y eût aucune conteſtation ſur les rangs, ſur-tout entre les Ambaſſadeurs qui croient acquerir un titre & ſe fonder un droit en conteſtant celui des autres. L'Ambaſſadeur de Suede avoit ordre de demander les mêmes diſtinctions que ceux de France & d'Eſpagne ; mais comme il s'apperçut bien-tôt qu'on n'étoit pas diſpoſé à les lui accorder, il prit le parti de s'abſenter de toutes les cérémonies, ſous prétexte du deüil de la Cour de Suede, qui duroit encore depuis la mort de Guſtave. Toute la conteſtation fut ainſi entre le Comte d'Avaux & Dom Gaſpar de

AN. 1635. Tebes Ambaſſadeur d'Eſpagne. La fermeté du Comte déconcerta Dom Gaſpar. Il feignit d'avoir reçû des ordres preſſans de s'en retourner. Il laiſſa le champ libre aux François, & on le vit mettre à la voile au milieu des préparatifs qu'on faiſoit pour la nôce.

Le ſujet pour lequel le Comte d'Avaux alloit en Suede étoit beaucoup plus important. Il arriva à Stokolm au mois de Décembre de l'an 1634. Il trouva les Régens du Roïaume extrémement découragez par les pertes récentes qu'ils avoient faites en Allemagne, & dégoûtez d'une guerre qui les épuiſoit, tandis qu'ils avoient beſoin de toutes leurs forces pour celle de Pologne dont ils étoient menacez. L'Electeur de Brandebourg & le Roi d'Angleterre avoient déja envoïé des Députez à Holland en Pruſſe, pour ménager la paix entre les deux nations. Deux mois s'étoient écoulez en conteſtations ſur la forme des pleins pouvoirs, & ſur les titres qu'on s'y donnoit de part & d'autre. Le Pape cependant ſollicitoit fortement la Pologne de recommencer la guerre. L'Empereur ne ceſſoit de l'animer par les promeſſes les plus ſpécieuſes ; & les Suedois de leur côté faiſoient de grands préparatifs. Le Comte d'Avaux voulant prévenir de bonne heure les ſuites fâcheuſes d'une rupture, agit ſi efficacement auprès des Régens de Suede, par l'eſpérance qu'il leur donna d'être ſoutenus en Allemagne de toutes les forces de la France, & de leur ménager un traité avantageux avec la Pologne, qu'ils lui promirent de continuer la guerre; & après avoir tiré d'eux cette promeſſe, il partit pour la Pruſſe.

IX. Le Comte d'A-

La négociation devoit recommencer au mois de May,

Mai, & on avoit changé le lieu des conférences qu'on tint dans la ſuite à Stumsdorf. Ce fut-là que le Comte ſe rendit avec de nouveaux Médiateurs Députez de Hollande. Son arrivée fit beaucoup de plaiſir aux Suedois, qui ne s'étoient que trop apperçus de la partialité des Médiateurs d'Angleterre & de Brandebourg. On recommença auſſi-tôt à traiter. Les Plénipotentiaires des deux nations également prêts à la guerre & à la paix, négocioient en pleine campagne les armes à la main, à la tête des deux corps de troupes ennemies, dont il falloit que les Médiateurs ſçûſſent prévenir l'animoſité & ménager la fierté. Les Suedois étoient enorgüeillis des avantages qu'ils avoient remportez dans les guerres précédentes, & les Polonois étoient animez par les Imperiaux & par la préſence de leur Roi, qui étoit tout près de Stumsdorf avec toute ſon armée. Jamais on ne vit de négociation plus ſinguliere dans ſa forme. Cependant le Comte d'Avaux acquit en peu de temps un ſi grand empire ſur les deux partis, qu'il ne ſe faiſoit de part & d'autre aucune démarche ſans le conſulter. C'étoit à lui qu'on adreſſoit directement toutes les propoſitions: c'étoit lui qui portoit toutes les paroles, & il ſembloit que les autres Médiateurs n'euſſent été appellez que pour faire nombre. On ſe ſouvenoit encore en Pologne que Henri de Meſmes aïeul du Comte, avoit été choiſi par Charles IX. pour recevoir à Paris les Seigneurs Polonois qui venoient offrir la Couronne de Pologne à Henri III. & qu'il avoit traité avec ces Seigneurs pour le Roi, pour la Reine-Mere & pour le Prince alors Duc d'Anjou. L'alliance que le Comte avoit

AN. 1635. vaux négocie la prolongation de la treve entre la Suede & la Pologne.

*Car. Ogerii, iter Danicum, Suec. & Polon.*

AN. 1635. avec la Maiſon de Montluc, nom illuſtre, que l'Evêque de Valence, frere du Maréchal de Montluc, avoit rendu célebre en Pologne, augmentoit encore la conſideration qu'on avoit pour lui, de ſorte que ſes ſoins auroient ſans doute procuré la paix aux deux Roïaumes, s'il avoit été poſſible de concilier des interêts ſi oppoſez. Il fallut ainſi ſe contenter d'une treve. On fut même ſur le point de la voir rompre dans le moment qu'elle venoit d'être concluë. Le Comte d'Avaux propoſa aux Suedois de la part des Polonois, d'ajouter au traité un article en faveur des Catholiques de Livonie, pour leur accorder le libre exercice de leur religion. Les Suedois rejetterent la propoſition avec une opiniâtreté que ni les raiſons ni les prieres du Médiateur ne purent vaincre. Le refus des Suedois, rapporté aux Polonois, excita des murmures. Le ſon des trompettes qu'on entendit par hazard dans le même moment, avec quelques coups de mouſquet, réveilla l'ardeur martiale de ces deux nations guerrieres. On courut aux armes; & ſi le Comte d'Avaux avec les autres Médiateurs ne s'étoit promptement jetté entre les deux troupes, qui marchoient déja piques baiſſées l'une contre l'autre, la négociation eût fini par une ſanglante cataſtrophe. On trouva enſuite un tempérament dont les deux partis s'accommoderent, & la treve fut concluë pour vingt-ſix ans.

X. Succès de la négociation.

La Suede & la Pologne s'applaudirent de ce traité. La France y trouva auſſi ſon avantage par les raiſons que j'ai dites, & par le ſoin que le Comte d'Avaux eut d'y conſerver la prééminence de nos Rois, en ſe faiſant nommer le premier de tous les Médiateurs.

Ce Comte gagna auſſi beaucoup lui-même à ce traité, par la grande réputation que cette négociation lui fit en Allemagne & dans les Roïaumes du Septentrion. Il reçût des careſſes extraordinaires de Ladiſlas IV. & le Général Konieſpolski lui donna la plus glorieuſe marque d'eſtime qu'il pouvoit lui donner, en lui faiſant préſent de ſon épée, pour lui témoigner l'obligation que la Pologne lui avoit de l'avoir déſarmée. AN. 1635.

XI. Premiere campagne des François.

Cette treve mettoit les Alliez de la France en état de continuer la guerre en Allemagne, & c'eſt ce qu'on avoit prétendu ; mais pour les y engager encore plus efficacement, le Roi entreprit de la pouſſer lui-même avec vigueur. Ce fut véritablement alors que le feu de la guerre, comme je l'ai annoncé au commencement de cet ouvrage, pénétra dans toutes les parties de l'Europe, tandis que l'Angleterre, que ſa ſituation mettoit à couvert de l'embraſement general, ſe déchiroit elle-même par des factions contraires.

*Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du Cardinal de Richelieu.*

*Mercure François.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri, tom. 8.*

*Mémoires manuſcrits du Marquis de Montglat.*

XII. Les François attaquent les Païs-Bas.

L'armée deſtinée à porter la guerre dans les Païs-Bas, s'aſſembla en Champagne ſous les Géneraux que j'ai nommez, au nombre de vingt-mille hommes de pied & de ſix mille chevaux. Le Cardinal de Richelieu conſiderant que toute la Flandre étoit pleine de Villes fortes capables d'une longue & vigoureuſe défenſe, avoit pris de concert avec les Etats des Provinces-Unies un plan de campagne qui devoit bien abreger la guerre, s'il réuſſiſſoit. C'étoit d'y entrer par les derrieres, d'y faire de grands ravages, & de déſoler tout le plat-Païs, ſe flattant que les grandes Villes voïant tout leur territoire ainſi expoſé à une ruine certaine, ſe révolteroient contre les Eſpagnols

& prendroient le parti de ſe donner à la France en
AN. 1635. retenant leurs priviléges. Suivant ce projet, les Maréchaux de Châtillon & de Brezé paſſerent la Meuſe à Mezieres & à Charleville, entrerent dans le Luxembourg où ils ſe ſaiſirent d'Orchimont, de Rochefort & de Marche-en-Famine, s'avançant toujours vers Liege, pour aller de-là joindre le Prince d'Orange à Maſtricht.

Le Cardinal Infant jugeant du deſſein des François par leur marche, ne négligea rien pour en prévenir l'exécution. Il aſſembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut poſſible : il en jetta une partie dans les Villes les plus expoſées, pour les raſſurer & les défendre, & du reſte il forma une armée, dont il donna le commandement au Prince Thomas de Savoïe, qui s'étoit depuis peu mis au ſervice de l'Eſpagne. C'eût été pour les Eſpagnols un coup déciſif de défaire les François avant leur jonction avec l'armée des Etats. Mais auſſi c'étoit expoſer les Païs-Bas à une ruine preſque certaine, ſi les François remportoient une victoire. La crainte d'une défaite moderoit ainſi dans le Prince Thomas l'envie qu'il avoit de ſe ſignaler par une bataille, d'autant plus que ſon armée étoit moins nombreuſe que l'armée Françoiſe. Il s'approcha cependant pour obſerver les François, dans l'eſpérance de trouver quelque occaſion de les attaquer avec avantage. Il crut en effet l'avoir trouvée ; mais elle lui devint funeſte.

XIII. Bataille d'Avein.

Comme il ne vouloit point hazarder de bataille en raſe campagne, il plaça toute ſon infanterie dans un vallon, dont l'approche étoit défendue par des haïes & de gros buiſſons, avec une batterie de ſeize

pieces de canon. Il rangea enſuite ſa cavalerie dans une plaine derriere ſon infanterie pour la ſoutenir, & ne doutant point de la victoire ſi les François l'attaquoient dans un poſte ſi avantageux, pour les attirer, il fit avancer devant ſon infanterie quelque cavalerie dans la plaine. Les François voïant les ennemis ſi près d'eux ſe mirent en bataille. Le Maréchal de Brezé prit le commandement de l'aîle droite, le Maréchal de Châtillon celui de la gauche, & ils placerent douze pieces de canon au milieu de leur infanterie qui faiſoit elle-même le centre de l'armée. Dans cet ordre ils s'avancerent ſans connoître encore le nombre ni la diſpoſition des ennemis, parce qu'ils ne voïoient devant eux que le peu de cavalerie que le Prince Thomas avoit répandu dans la plaine pour attirer l'armée Françoiſe. Cette cavalerie s'étant retirée aux approches des François, les haïes & les buiſſons couvroient encore tellement les Eſpagnols, que les Maréchaux furent obligez de s'en approcher eux-mêmes de fort près pour les reconnoître. Les aïant découverts dans le vallon, ils réſolurent auſſi-tôt de les faire attaquer malgré le déſavantage du terrain. Après quelques volées de canon tirées des deux côtez, l'aîle droite de l'armée Françoiſe s'étant ébranlée, ſe jetta avec beaucoup de courage dans les haïes qui couvroient les Eſpagnols. Ceux-ci reçûrent les François avec un égale réſolution, & firent derriere les buiſſons un ſi grand feu de mouſqueterie, qu'une partie de la cavalerie Françoiſe étonnée du bruit & incommodée de la fumée, ſe renverſa ſur l'infanterie & la mit un peu en déſordre. Le Marquis de Tavannes s'avançant alors

AN. 1635.

AN. 1635. avec une autre partie de la cavalerie, chargea les eſcadrons ennemis avec tant de bravoure qu'il les rompit. Pendant ce temps-là le Maréchal de Brezé rallia l'infanterie, la ramena au combat & lui fit faire une charge generale que l'infanterie ennemie ne pût ſoutenir. Le Marechal de Châtillon eut le même ſuccès à l'aile gauche, où le régiment de Champagne enfonça les bataillons Eſpagnols, & fut bientôt imité par tout le reſte de l'infanterie Françoiſe, tandis que la cavalerie mettoit pareillement en fuite tous les eſcadrons qui ſe préſentoient devant elle. Ainſi la victoire ne balança pas long-temps entre les deux partis. Toute l'armée Eſpagnole défaite & rompuë ne ſongea plus qu'à ſe ſauver par la fuite, laiſſant ſur le champ de bataille & dans les chemins près de quatre mille morts, ſon canon, ſes bagages, la plus grande partie de ſes drapeaux, & un grand nombre de priſonniers de conſideration. Cette bataille ſe donna dans le païs de Liege auprès d'un Village nommé Avein, & elle en a pris le nom.

XIV. Vain projet du Cardinal de Richelieu.

La nouvelle d'une ſi belle victoire remplit le Cardinal de Richelieu des plus grandes eſperances. Il ne douta plus du ſuccès de ſon projet. Il crut voir toutes les forces d'Eſpagne abattuës, & tous les Païs-Bas conquis. Après la jonction du Prince d'Orange qui vint ſe joindre au troupes Françoiſes à Maſtricht, les deux armées faiſant enſemble plus de cinquante mille hommes, il ſe perſuada qu'en ſe rabbattant comme un torrent depuis l'Evêché de Liege juſques dans l'Artois, elles emporteroient toutes les Villes, comme le grand Guſtave avoit fait en Allemagne; mais il s'apperçut bien-tôt combien

ſes eſperances étoient vaines. Les grandes Villes qui par le traité de partage étoient échuës aux Hollandois, craignirent pour leur religion: celles qui devoient tomber ſous la domination de France craignirent pour leurs privileges; & elles aimerent mieux ſe défendre juſqu'à l'extrémité que de s'expoſer à perdre l'un ou l'autre. Une choſe contribua encore à leur faire prendre cette réſolution: c'eſt que les deux armées aïant emporté Tillemont d'aſſaut, elles y commirent des excès inoüis de cruauté & de brutalité, ſans épargner ni les lieux ſaints, ni les perſonnes conſacrées à Dieu. Cette conduite tout-à fait imprudente révolta tout le Païs contre les armées Conféderées. Les habitans des campagnes & des petites Villes ſe refugierent dans les Places fortes, & les bourgeois devenant autant de ſoldats, ſe réſolurent à vendre bien cher leur vie & leur liberté. AN. 1635.

XV. Les Conféderez aſſiegent Louvain.

Les Conféderez voïant l'opiniâtreté des grandes Villes, prirent la réſolution d'en aſſieger quelqu'une, déterminez à la ruiner ſi elle ſe laiſſoit forcer, & à lui accorder les conditions les plus favorables ſi elle conſentoit à s'accommoder. Ils marcherent donc à Louvain, en formerent le ſiege, & les deux armées faiſant leurs attaques à l'envi l'une de l'autre, avancerent beaucoup les travaux; mais ils trouverent dans les habitans & dans la garniſon qui étoit nombreuſe & choiſie, une réſiſtance ſi vigoureuſe, qu'ils déſeſpererent bien-tôt du ſuccès de leur entrepriſe. Les vivres commencerent à leur manquer. Picolomini que l'Empereur avoit envoïé au ſecours des Eſpagnols, leur coupoit les convois. Ils furent enfin

AN. 1635.

obligez de lever le ſiege & de ſe retirer à Ruremonde. Là le Prince d'Orange apprit avec beaucoup de chagrin que les Eſpagnols avoient ſurpris le Fort de Skenck, fortereſſe importante ſituée à la pointe de terre, qui fait la ſéparation des deux bras du Rhin. Auſſi-tôt abandonnant les grands projets dont il s'étoit laiſſé ébloüir, il quitta les François pour aller bloquer les Eſpagnols dans ce Fort. Les François de leur côté ſe voïant en proïe à la diſette, à la famine & aux maladies, réduits à un petit nombre, & hors d'état de rien entreprendre, n'oſant même retourner par terre, s'embarquerent dans un port de Hollande, & débarquerent à Calais, d'où ils retournerent dans leurs Provinces, non pas en vainqueurs chargez des dépoüilles de l'ennemi, mais réduits à demander l'aumône pour ſubſiſter. Ainſi s'évanoüit ce grand projet du Cardinal de Richelieu, ſans autre fruit que d'avoir remporté une victoire inutile.

XVI. Retraite des Confederez.

XVII. Campagne du Rhin.

Comme la France avoit prétendu donner de la jalouſie à l'Empereur, & l'empêcher de ſecourir les Eſpagnols, en envoïant ſur les bords du Rhin une armée commandée par le Cardinal de la Valette, l'Empereur prétendit auſſi occuper de ce côté-là une partie des forces de la France, en y envoïant le General Gallas à la tête d'une puiſſante armée. Le Cardinal aïant ſous lui, en qualité de Maréchaux de Camp, le Vicomte de Turenne & le Comte de Guiche, ſe joignit en deçà du Rhin au Duc Bernard de Veimar, qui depuis la bataille de Nordlingue & la priſe du Maréchal Horn, étoit reſté ſeul General des Suedois & des Confederez dans ces quartiers-là, & qui par ſa conſtance, ſon adreſſe & la grande réputation

*Merc. Franç.*

*Puffendorf. l. 6.*

*Loïchius l. 25. c. 1. tome. 1.*

*Memoires manuſcrits du Marquis de Montglat.*

tation de valeur qu'il avoit parmi les troupes, avoit ſçû conſerver les débris de l'armée Suedoiſe, & en former un corps qui étoit encore redoutable. Depuis cette funeſte journée, les Conféderez hors d'état de faire aucune entrepriſe conſiderable, s'étoient bornez à défendre les Villes dont ils étoient les maîtres, à ſurprendre quelques petites Places des ennemis, & ils comptoient beaucoup plus de mauvais que de bons ſuccès, tandis que le Général Banier avoit auſſi beaucoup de peine à ſe maintenir ſur l'Oder & ſur l'Elbe. Les François de leur côté avoient perdu Philiſbourg, que les Imperiaux avoient pris à la faveur des glaces, & plus encore par la négligence des Officiers de la garniſon. AN. 1635.

Gallas aſſiegeoit Deux-Ponts, lorſque le Cardinal de la Vallette ſe joignit au Général Proteſtant. Tous deux enſemble ils prirent Binghen & obligerent Gallas à lever le ſiege de Deux-Ponts. De-là ils marcherent au ſecours de Maïence, que le Comte de Mansfeldt aſſiegeoit & preſſoit vivement. La conſervation de cette Place étoit d'une extrême importance pour les Suedois & les Conféderez, parce qu'elle leur aſſuroit la communication des deux bords du Rhin. Le Comte de Mansfeldt, beaucoup plus foible que les Conféderez, leva le ſiege à l'approche des Généraux François, qui paſſerent le Rhin & s'avancerent vers Francfort, pour obliger cette Ville, qui menaçoit d'accepter la paix de Prague, à demeurer fidele au parti. Là ayant ſçu que les régimens de Hasfeldt & de Lamboi n'étoient pas éloignez, ils les firent enlever. Ils mirent enſuite une forte garniſon dans Saxenhauſen auprès de Franc-

fort, & demeurerent ainſi maîtres de la campagne
AN. 1635. juſqu'à ce que Gallas les obligea à leur tour de ſonger à la retraite.

XVIII. Retraite des François.

Ce Général n'oſant pas hazarder une bataille, & voïant les François ſi avancez, entreprit de leur couper les vivres pour les obliger à ſe retirer, ne doutant pas qu'il ne trouvât quelque occaſion de les défaire dans leur retraite. Le Marquis de Gonzague s'empara par ſon ordre de Sarbruk, de Caſeloutre & des autres petites Places d'où l'armée faiſoit venir ſes convois. La diſette ſe fit bien-tôt ſentir dans le camp des Confédérez, & fit prendre aux Généraux la réſolution de repaſſer le Rhin. Ils le paſſerent en effet après avoir laiſſé quatre mille hommes dans Maïence, feignant d'aller à Coblents. Gallas paſſa auſſi-tôt le fleuve à Vorms pour les ſuivre. Dès qu'il les eut atteints, il eut ſoin de ſe poſter toujours ſi avantageuſement, qu'il les mettoit tout à la fois hors d'état d'avancer dans leur marche, & de l'attaquer ſans s'expoſer à une défaite certaine; ce qui réduiſit l'armée à une ſi grande diſette, qu'elle ne ſubſiſtoit plus que de quelques légumes qu'elle trouvoit dans les Villages abandonnez, tandis que les chevaux n'avoient d'autre fourage que des feüilles d'arbres. Dans cette extrémité le Duc Bernard voïant l'armée ſur le point de périr, & conſiderant que ſans une extrême diligence il ne pouvoit éviter la pourſuite des Imperiaux dans la longue marche qu'il avoit à faire depuis Maïence juſqu'à Metz, ſeul azile où il pouvoit ſe mettre en ſûreté, prit ſur le champ ſa réſolution à l'exemple des Matelots, qui, pour ſe ſauver dans une tempête, jettent tous leurs effets dans la Mer. Il fit

donc enterrer ſecretement ſon canon, afin que les ennemis n'en profitaſſent pas, & ordonna de brûler tout le bagage. Le Cardinal de la Valette donna le premier l'exemple en faiſant brûler ſon caroſſe. Auſſi-tôt l'armée prit ſa marche derriere des montagnes, pour éviter la rencontre des Imperiaux, marchant ſans bruit & ſans avoir d'autre temps pour repoſer, que celui qu'il falloit pour que l'arriere-garde prît alternativement la place de l'avant-garde. Il ſeroit difficile d'exprimer l'étonnement de Gallas, lorſqu'il apprit le départ des Confédérez. N'eſpérant plus les devancer, il réſolut du moins de les harceler en queuë, & il fit en effet ſi grande diligence avec ſa cavalerie, qu'il les joignit ſur la petite riviere de Loutre. Là les François & les Suedois tournant tête le repouſſerent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraite nétoit rien moins qu'une fuite. L'échec qu'il reçut en cette occaſion ne fit que l'animer à la pourſuite pour avoir ſa revanche. Il attendit l'armée à une journée de Metz, & il y eut encore là une rude eſcarmouche, où la cavalerie Imperiale fut entierement rompuë par les eſcadrons François. Cinq cens Croates y perdirent la vie avec pluſieurs Officiers, & l'armée arriva enfin en lieu de sûreté, après treize jours d'une marche forcée, ſans vivres & ſans bagages. Une ſi belle retraite fit plus d'honneur au Duc Bernard, que n'auroit fait une victoire, & Gallas avoüa que c'étoit la plus belle action qu'il eût jamais vûë.

AN. 1635.

XIX. Expedition de Lorraine.

Ce General voïant que l'armée Conféderée lui étoit échappée, s'alla joindre à l'armée du Duc de Lorraine. Ce Prince ſecondé de Jean de Werth &

AN. 1635. de Coloredo, ſoutenoit la guerre dans ſes Etats contre le Maréchal de la Force qui y commandoit l'armée Françoiſe. La jonction de Gallas avec le Duc de Lorraine rendit les Imperiaux beaucoup ſuperieurs aux François. Mais celle du Cardinal de la Valette & du Duc de Veimar avec la Maréchal de la Force, remit l'égalité entre les deux partis. L'armée Françoiſe devint même plus nombreuſe par l'arrivée du Duc d'Angoulême avec une nouvelle armée où étoit le Ban & l'arriere-Ban de France que le Roi avoit convoqué. Alors les ennemis qui avoient auparavant préſenté la bataille au François, la refuſerent à leur tour. Toute la campagne ſe paſſa ainſi à s'obſerver les uns les autres juſqu'à ce que l'hiver obligeât enfin les deux armées de ſe ſéparer : les François n'aïant preſque retiré de leur expedition d'Allemagne que la gloire d'avoir fait une belle retraite, au lieu que les Imperiaux prirent Frankendal, & Maïence qui ſe rendit après le départ de l'armée Françoiſe.

XX.
Le Duc de Rohan fait heureuſement la guerre dans la Valteline.

Le Duc de Rohan qui commandoit dans la Valteline fut beaucoup plus heureux dans ſon expedition, & dans une campagne il égala la gloire des plus grands hommes de guerre. Lorſque le Roi ſe fut déterminé à déclarer la guerre aux Eſpagnols, il rappella de Veniſe le Duc de Rohan qui y étoit en exil depuis l'an 1629. & le chargea de garder la Valteline, pour en fermer les paſſages au troupes de la Maiſon d'Autriche. Ce Duc après avoir perſuadé aux Griſons de ſe mettre ſous la protection du Roi de France par un traité qu'il négocia avec eux, entra dans la Valteline à la tête d'une petite armée,

*Memorie recondite tom. 8.*

& s'y saisit de Chiavenne, de Riva & de Bormio. Le Comte de Serbellon Gouverneur de Milan allarmé de cette entrepriſe, aſſembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut poſſible, & s'avança juſqu'au fort de Fuentes. Là il apprit que le Duc de Rohan étoit à Morbegno où il ſe fortifioit au milieu des montagnes. Il eut avis en même temps que Goetz avec un corps conſiderable d'Imperiaux marchoit contre les François par le Tirol. Il réſolut auſſi-tôt d'attaquer le Duc de Rohan, ſe flattant de le défaire aiſément, en le chargeant de front, tandis que les Allemands l'attaqueroient par derriere. La défaite des François étoit inévitable, s'ils avoient attendu l'ennemi dans leur poſte. Mais leur General prévint le danger par ſa valeur & ſon habileté. Il raſſembla toutes ſes troupes, & marchant droit aux Allemands lorſque ceux-ci l'attendoient le moins, il tomba ſi à propos ſur leur armée, qu'il la mit dans une entiere déroute, & gagna pour le prix de ſa victoire leur artillerie & leur bagage. A cette nouvelle le Comte de Serbellon qui croïoit marcher à la victoire, ſe vit obligé de ſe retirer juſqu'à ce qu'il eût reçû un nouveau ſecours d'Allemagne. Ce ſecours s'avançoit ſous la conduite du General Fernamond, & le Duc de Rohan étoit ſur le point de ſe voir une ſeconde fois inveſti par les ennemis, s'il n'avoit encore habilement prévenu leurs deſſeins. Il marcha contre les Imperiaux, & après un combat aſſez opiniâtré de leur part, il les défit entierement & leur tua douze cens hommes. Le General Eſpagnol n'aïant plus d'autre moïen de ſauver la Valteline, voulut à ſon tour hazarder nne bataille avec ſes ſeules troupes; il

AN. 1635.

*Vie du Cardinal de Richelieu. l. 5.*

*Memoires pour ſervir à l'hiſt. du Card. de Richel.*

*Merc. Franç.*

AN. 1635. s'approcha dans ce deſſein, de l'armée Françoiſe. Le Duc de Rohan lui épargna la moitié du chemin, & le fit charger ſi bruſquement par tant d'endroits, qu'il enfonça d'abord les premiers rangs des Eſpagnols. Alors la poudre manquant aux François, on ſe mêla l'épée à la main par un ſoleil ſi clair, dit l'auteur d'une relation manuſcrite, que la lueur des lames ébloüiſſoit les yeux des combattans. Le choc fut extrèmement rude, le combat ſanglant, & la victoire quelque temps incertaine. Elle demeura enfin aux François. Les Eſpagnols prirent la fuite, après avoir perdu plus de quinze cens hommes, laiſſant aux vainqueurs toutes les marques ordinaires de la victoire. Tant de ſuccès rendirent enfin le Duc de Rohan maître paiſible de la Valteline, & augmenterent beaucoup la réputation qu'il avoit d'être un des plus habiles Généraux de ſon temps.

*Memoires du Marquis de Montglat.*

XXI. Campagne d'Italie.

Les exploits des François en Italie ne furent pas à beaucoup près ſi glorieux. Depuis le traité de Queraſque le Duc de Savoïe conſiderant combien l'alliance & la protection du Roi d'Eſpagne avoit été inutile & même funeſte à ſa Maiſon, s'étoit tourné du côté de la France, & avoit fait avec le Roi un traité de ligue offenſive & défenſive. En conſéquence de ce traité, dès que la France eut declaré la guerre à l'Eſpagne, ce Prince prit les armes & entra en action. Le Roi ſollicita fortement tous les autres Princes d'Italie d'entrer dans cette ligue; mais le ſeul Duc de Parme mécontent de l'Eſpagne ſigna le traité. Les autres Princes ne crurent pas la France auſſi déſintereſſée qu'elle le publioit dans la guerre qu'elle vouloit faire en Italie, ou ſe crurent aſſez en état de

11. *Juillet.*

défendre eux-mêmes leur liberté, ſans emploïer des ſecours étrangers. Le Maréchal de Créquy fut chargé du commandement de l'armée Françoiſe. Il ſe joignit aux Ducs de Savoïe & de Parme ; mais toute cette expedition aboutit à la priſe de quelques petites Places dans le Milanez, à la défaite de vingt-quatre compagnies d'infanterie Eſpagnole, & au ſiege de Valence que les armées Conféderées furent obligées de lever. La France fit encore une autre perte qui lui fut très ſenſible. Ce fut la priſe des iſles de ſainte Marguerite & de ſaint Honorat par les Eſpagnols, qui ſe mirent par-là en état de ruiner le commerce de la Mediterranée. Tels furent de part & d'autre les premiers ſuccès de la guerre. AN. 1635.

XXII. Le Pape exhorte les Princes à la paix.

Cependant à peine la France avoit-elle pris les armes qu'on la ſollicita de les quitter. Le Pape Urbain VIII. ne ceſſoit de l'exhorter à renoncer à l'alliance des Proteſtans, & à ſe réconcilier avec la Maiſon d'Autriche. Le Pere Joſeph ſecondoit les intentions du ſouverain Pontife, ou en faiſoit le ſemblant, dans l'eſperance de la pourpre. Les impôts extraordinaires incommodoient les peuples, & les murmures croiſſoient à proportion. D'un autre côté le Pape faiſoit les mêmes inſtances auprès de la Maiſon d'Autriche, & pluſieurs Princes d'Allemagne ſe donnoient auſſi de grands mouvemens avec le Roi de Dannemark, pour engager les Suedois à un accommodement. Comme tous les Princes Conféderez qui étoient engagez dans la guerre, ne la faiſoient qu'à l'ombre de la France, de la Suede & de la Hollande, ſi ces Puiſſances avoient conſenti à faire la paix, ils auroient tous été obligez de prendre

AN. 1636.

la même réſolution ; & comme ces trois Puiſſances avoient beſoin du ſecours l'une de l'autre pour ſoutenir le poids de la guerre, la premiere des trois qui ſe ſeroit déterminée à traiter, auroit infailliblement déterminé les deux autres. La choſe étoit sûre du moins par rapport à la France & à la Suede : mais on étoit encore bien éloigné de voir aucun effet des mouvemens qu'on ſe donnoit pour cette réünion.

XXIII. Diſpoſitions de la Maiſon d'Autriche par rapport à la paix.

L'Empereur & le Roi d'Eſpagne ſe repaiſſoient de victoires & de triomphes imaginaires, & ſe flattant de réduire tôt ou tard leur ennemis à leur demander la paix & à recevoir les conditions qu'ils voudroient leur impoſer, ils s'épuiſoient l'un & l'autre à faire de grands armemens pour accabler tous les Alliez à la fois. C'étoit-là leur premiere vûë, & le Comte-Duc d'Olivarez après avoir fait goûter ce projet à Philippe, animoit de tout ſon pouvoir Ferdinand à l'executer. En cas que le ſuccès des armes de la Maiſon d'Autriche ne répondît pas à ſes eſperances, comme il étoit déja arrivé, elle étoit diſpoſée à entrer en négociation, mais non pas pour faire un traité general avec tous ſes ennemis : car elle étoit perſuadée que ſi tous les Alliez ſoutenoient mutuellement leurs interêts dans une négociation commune, elle ſeroit obligée d'en recevoir la loi. Elle vouloit donc diviſer le parti de Alliez, & engager la France, la Suede & la Hollande à traiter ſéparément. C'étoit-là le ſecond point qu'elle ſe propoſoit ; & comme cette diviſion ne pouvoit lui être que très-avantageuſe, ſoit pour continuer la guerre, ſoit pour faire la paix, l'Empereur mettoit tout en œuvre par ſes Agens ſous le nom de Médiateurs, pour détacher

*Pufend. rf rerum Suec. l. 8.*

détacher la Suede de la France, & le Roi d'Eſpagne n'omettoit rien pour ſeparer la France de la Hollande. Tandis que les Ducs de Mekelbourg inſpiroient aux Suedois de la défiance des François, le Cardinal Infant faiſoit aux Etats de Hollande des propoſitions capables de les ébloüir, & l'Agent de l'Empereur à la Haye lia une intrigue ſecrete avec quelques Membres des Etats, pour rompre l'alliance de la République avec la France. Le Maréchal de Brezé découvrit ces pratiques ſecretes. Nos Ambaſſadeurs s'en plaignirent aux Etats, & les conferences furent rompuës. On fit même un nouveau traité qui confirmoit l'ancienne alliance.

AN. 1636.

*Baſnage. Annales des Provinces-Unies, 1646. X.*

XXIV. Diſpoſitions de la France.

Le ſuccès des premieres campagnes n'avoit pas mieux répondu aux eſperances du Cardinal de Richelieu qu'à celles de la Maiſon d'Autriche. Mais quels que fuſſent les ſuccès de la guerre, le Cardinal y gagnoit toujours beaucoup pour ſes interêts particuliers, parce qu'elle le rendoit néceſſaire à ſon maître. La confiance que le Roi avoit en lui redoubloit dans les bons ſuccès; & dans les diſgraces ce Prince n'avoit d'eſperance que dans l'habileté de ſon Miniſtre. Le Cardinal ainſi déterminé par interêt à continuer la guerre, y étoit encore animé par des ſentimens ſecrets de haine. La Maiſon d'Autriche vouloit le perdre & il vouloit s'en vanger. Enfin ces vûës de paſſion étoient juſtifiées par un motif plus genereux & plus déſintereſſé. C'étoit le bien de l'Etat. Il ne pouvoit ſe perſuader que la Maiſon d'Autriche ne ſuccombât pas enfin ſous les efforts des François ſecondez de tant d'Etats alliez qu'il armoit contre elle. Il attendoit cette conjoncture fa-

AN. 1636.

vorable pour executer ſes projets par un traité également glorieux & avantageux à la France. La ſuite fera voir que ſes eſperances n'étoient pas tout-à-fait vaines. Une ſeule choſe l'inquietoit. Il craignoit que les Alliez las de la guerre, ou gagnez par les émiſſaires de la Maiſon d'Autriche, ne priſſent enfin le parti de s'accommoder avec Ferdinand, en abandonnant la France. Il jugeoit bien que ſi la choſe arrivoit comme il l'appréhendoit, la France ſeroit en danger d'être accablée par toutes les forces de la Maiſon d'Autriche, ou obligée de faire une paix déſavantageuſe. Pour prévenir une ſi fâcheuſe extrémité, quelque ardeur qu'il eût pour la guerre, il n'étoit pas éloigné de faire la paix, pourvû qu'elle ſe fît, non pas comme les ennemis le ſouhaitoient, par des traitez particuliers, mais par un traité general de concert avec tous les Alliez, eſperant traiter de cette maniere avec plus davantage. Ainſi autant que la Maiſon d'Autriche ſe donnoit de mouvemens pour mettre la diviſion dans le parti, autant le Cardinal travailloit à maintenir l'union; & en cela ſa principale vûë étoit de profiter du ſecours des Alliez pour continuer la guerre avec plus de ſuccès; ou, s'il étoit enfin obligé de faire la paix, il eſperoit du moins la faire meilleure. La France s'étoit déja aſſurée de la fidelité des Provinces-Unies par le dernier traité. Celle des Etats Proteſtans d'Allemagne dépendoit entierement des réſolutions de la Suede, de ſorte que le point eſſentiel de la politique du Cardinal étoit déſormais de s'attacher tellement les Suedois, que rien ne pût les ſéparer de la France ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix. Auſſi

ne negligea-t-il rien pour en venir à bout ; mais il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit penſé. AN. 1636.

XXV. Diſpoſitions des Suedois.

Les Suedois ſouhaitoient la paix, & ils étoient diſpoſez à s'accommoder avec l'Empereur pour peu qu'ils y trouvaſſent leur avantage, mais ils n'étoient pas sûrs du ſuccès de la négociation ; ſi le Roi de Dannemark, les Ducs de Mekelbourg & les autres Princes qui s'entremettoient pour faire leur accommodement, emploïoient toutes ſortes d'artifices pour leur donner de la défiance des François, la Suede ſe défioit également de ces Médiateurs, & quoiqu'elle n'osât pas refuſer abſolument la médiation du Roi de Dannemark, elle croïoit toujours voir en lui un ennemi ſecret, jaloux de ſa gloire & de ſes avantages. Elle ne ſe défioit pas moins de l'Empereur même qui ne lui paroiſſoit pas aſſez diſpoſé à la ſatisfaire ſur ſes prétentions ; enfin elle craignoit que la France avertie de ces négociations ſecretes ne l'abandonnât pour ſonger auſſi à ſon accommodement, & qu'ainſi deſtituée du ſecours de ſes Alliez, elle ne ſe vît ſeule chargée de tout le poids de la guerre, en cas que ſon traité échoüât. En raiſonnant ſur ce principe, il ſemble qu'elle auroit dû rejetter les ſoupçons frivoles qu'on lui donnoit de la France, & s'unir inſéparablement avec elle, puiſqu'elle ne pouvoit trouver de sûreté que de ce côté-là. Cette union pouvoit même rendre l'Empereur plus facile à lui accorder ſes demandes. Les Suedois le ſentirent bien dans la ſuite ; mais il fallut du temps & une longue experience pour les détromper, & cependant tout leur faiſoit alors ombrage, juſqu'aux ſecours qu'on leur donnoit. Car quoiqu'ils ſouhaitaſſent que la *Puffendorf. l. 8.*

AN. 1636. France portât la guerre en Allemagne, jugeant bien que ſans une puiſſante diverſion ils ne pourroient pas s'y maintenir, ils ne vouloient cependant pas que le Roi ſe rendît trop puiſſant dans l'Empire, & ils craignoient qu'il ne s'y attirât toute l'autorité auprès des Etats Confédérez. Enfin ils ſe flattoient malgré leurs défiances, que Ferdinand ſe réſoudroit peut-être à leur accorder d'honnêtes conditions; dans cette eſperance ils ne vouloient pas ſe lier par un nouveau traité à la France, qu'ils accuſoient de vouloir rendre la guerre éternelle, & ils entretenoient toujours les négociations avec l'Empereur, quoique timidement & en ſecret, pour ne pas donner lieu aux François de ſe ſéparer d'eux. Les Suedois avoient ainſi deux vûës principales: la premiere étoit de faire la paix avec l'Empereur, s'ils y trouvoient leur avantage. La ſeconde étoit de s'unir plus étroitement que jamais avec la France en cas que la négociation ne réuſſit pas; & comme l'Empereur les amuſa long-temps par de vaines paroles, obligez de ménager la France, ils l'amuſerent auſſi long-temps eux-mêmes par des lenteurs affectées.

C'étoient ces raiſons ſecretes & ces interêts cachez de la France, de la Suede & de la Maiſon d'Autriche qui retardoient la négociation. Les peuples qui ignoroient les veritables cauſes de ce retardement, éclatoient en murmures ſans ſçavoir à qui s'en prendre. Car les deux partis cachoient avec une égale affectation l'éloignement qu'ils avoient pour la paix, & s'accuſoient mutuellement de la retarder. On voïoit les Ambaſſadeurs des Princes aller & venir d'une Cour à une autre, avec toutes les appa-

rences d'une réconciliation prochaine, & cependant on ne concluoit rien : Ferdinand & Philippe n'aïant en vûë que de diviſer le parti, la France ne voulant traiter que conjointement avec ſes Alliez, & les Suedois ſe flattant d'obtenir dans un traité particulier des avantages qu'on ne vouloit pas leur accorder. AN. 1636.

XXVI. Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.

Malgré ces obſtacles le Pape vint à bout par ſes ſollicitations d'engager les Princes Catholiques à convenir d'un lieu pour y négocier. Les François propoſerent Ulm, Vorms, Francfort, Villes Imperiales de la Confeſſion d'Auſbourg. L'Empereur propoſa Conſtance, Trente, Auſbourg & Francfort. Le Pape aima mieux Cologne, & y envoïa le Cardinal Ginetti avec la qualité de Légat & de Médiateur entre les Princes Catholiques. Cette démarche cauſa une extrême joïe aux peuples par l'eſperance qu'elle leur donna d'un prompt accommodement. L'Empereur ſur-tout & le Roi d'Eſpagne affecterent d'y applaudir, & s'empreſſerent d'envoïer leurs Plenipotentiaires à Cologne pour donner une preuve publique de leurs bonnes diſpoſitions. Ils ne manquerent pas en même temps d'inviter le Roi de France à en faire autant, & ils eurent grand ſoin de publier qu'il ne tenoit pas à eux qu'on ne fît la paix, & qu'on n'attendoit plus que les Plenipotentiaires François pour commencer les conferences. Par cette conduite la Maiſon d'Autriche prétendoit faire tomber ſur la France tout ce que les retardemens avoient d'odieux, & elle avoit encore une autre vûë ſecrete plus utile à ſes deſſeins, qui étoit de diviſer les Alliez. Car quoiqu'il ne ſoit pas vrai-ſemblable

*Puffendorf. l. 8.*

*Adam Adamii pacificatio Weſtphal. c. 2.*

XXVII. Artifice de la

AN. 1636.

que le Pape fût d'intelligence avec l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, il eſt certain que les conferences de Cologne étoient un piege qu'on tendoit à la France pour la ſéparer de ſes Alliez, la France ne pouvant pas honnêtement ſe diſpenſer d'y envoïer ſes Plenipotentiaires, au lieu qu'on étoit perſuadé que ni la Suede ni les Provinces-Unies n'y envoïeroient point les leurs. Elle eut donc été obligée de traiter toute ſeule à Cologne, & auſſi-tôt ſes Alliez n'auroient pas manqué de ſonger auſſi à leur accommodement.

Maiſon d'Autriche pour diviſer les Alliez.

XXVIII. Les Hollandois & les Suedois refuſent d'envoier leurs Députez à Cologne.

La Hollande refuſa effectivement la médiation du Pape qu'elle regardoit comme l'ennemi declaré de tous les Religionnaires. Outre cette raiſon commune, les Suedois croïoient en avoir de particulieres. Jaloux des moindres diſtinctions, ils trouvoient mauvais qu'on eût choiſi Cologne ſans les conſulter, & qu'ils n'y fuſſent invitez que par les François, comme ſi leurs interêts étoient dépendans de ceux de la France. Le Pape ne leur avoit pas même offert ſa médiation, & quand il l'eût fait, il ne pouvoit pas manquer d'exiger comme une condition neceſſaire la reſtitution de tous les biens Eccleſiaſtiques. D'ailleurs on n'étoit convenu d'aucun préliminaire, & l'on ne ſçavoit pas même quelle qualité ni quel nom on donneroit au Pape. Cologne étoit ennemie ſi declarée des Proteſtans, qu'on n'y devoit avoir aucune conſideration pour eux, & ils ne pouvoient pas eſperer d'être mieux traitez du Légat du Pape, que les Anglois l'avoient été à Vervins où le Légat proteſta qu'il romproit les conferences plûtôt que de les y admettre. Enfin leurs prétentions chimeriques leur fourniſſoient encore une raiſon de ne pas

*Puffendorf. ibid.*

traiter de la paix dans la même Ville que les François, pour n'être pas obligez de leur céder le pas.

AN. 1636.

XXIX. La France eſt réſoluë de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de ſes Alliez.

Cette réſolution des Suedois auroit beaucoup nui aux intérêts de la France, ſi elle avoit envoïé ſes Plénipotentiaires à Cologne, pour y traiter indépendamment de la Suede, comme la Maiſon d'Autriche s'en flattoit; mais on ne fut pas en France la dupe de cet artifice. Le Roi promit tout, bien réſolu de différer les conférences de Cologne, juſqu'à ce qu'on eût perſuadé aux Hollandois & aux Suedois d'y envoïer leurs Plénipotentiaires, ou qu'on eût pris avec eux d'autres meſures pour négocier de concert. La Maiſon d'Autriche n'épargna ni les plaintes ni les reproches; mais on mépriſa ces bruits inutiles.

XXX. Les Venitiens offrent leur médiation.

La République de Veniſe, ſoit à la ſollicitation de la France, ſoit par un mouvement de zele pour la paix de l'Europe, fit quelque temps après une démarche dont on eſpera un heureux ſuccès. Elle offrit ſa médiation aux Suedois & aux Hollandois, & s'engagea à envoïer à Cologne un Ambaſſadeur dont la médiation leur devoit être moins ſuſpecte que celle d'un Légat du Pape. Les Hollandois accepterent ce parti; mais les Suedois, ſans accepter ni refuſer l'offre qu'on leur faiſoit, ſe plaignirent de ce que la République dans la Lettre qu'elle avoit écrite à leur Reine, ne lui donnoit que le titre de *Séréniſſime*, ſans ajouter celui de *Très-puiſſante*, comme c'eſt l'uſage à l'égard des têtes couronnées. L'Ambaſſadeur de Veniſe qui réſidoit à Paris, excuſa cependant cette faute auprès de Grotius Ambaſſadeur de Suede en France. La choſe en demeura là, & l'on ne put pas encore juger ce que devien-

AN. 1636.

droit le congrès de Cologne. Les deux partis firent même, pour recommencer la guerre, de plus grands préparatifs que jamais, & la continuerent avec un extrême acharnement.

XXXI. La France traite avec le Duc de Saxe-Veimar.

Le peu de ſuccès de la derniere campagne avoit étonné le Cardinal de Richelieu ſans le décourager. Il redoubla ſes ſoins pendant l'hiver pour rétablir les armées & les mettre en état de faire une plus heureuſe expedition. Il abandonna cependant pour cette fois les grands projets qu'il avoit formez ſur les Païs-Bas, afin de faire ailleurs de plus grands efforts. Les ſervices que le Duc de Veimar avoit rendus l'année précedente, avoient fait naître au Cardinal l'envie d'attacher ce Prince à la France par un traité particulier. Le Duc Bernard depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu odieux & même ſuſpect à ſon parti. Les Suedois le regardoient comme la cauſe de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la bataille contre l'avis du Maréchal Horn. Ainſi mécontent de la Suede dont les Miniſtres ne le traitoient pas avec aſſez de conſideration, & qui n'étoit pas d'ailleurs en état de fournir à l'entretien des troupes qui s'étoient attachées à lui, il écouta volontiers les offres de la France. Le traité fut conclu ſur la fin de l'année précedente. Le Roi s'engagea à lui païer une penſion de quinze cens mille livres, & la ſomme de quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes que le Duc s'obligea de fournir & de commander ſous l'autorité du Roi. C'eſt ainſi que la France ne voulant pas déclarer la guerre à l'Empereur, empruntoit un nom & un étandart étranger pour la lui faire en effet. Ce Prince

*Recüeil des traitez de paix.*

vint

vint lui-même à la Cour ratifier le traité, & après y avoir fait quelque séjour, il partit pour s'aller mettre à la tête de son armée. AN. 1636.

XXXII. Le Duc de Veimar reprend Saverne.

Le Marquis de Grana avoit surpris Saverne en Alsace à la fin de la derniere campagne. Le Duc Bernard entreprit de reprendre cette Place qui étoit également importante par sa force & par sa situation. Dès que le canon eut ouvert une brêche, il fit donner successivement deux assauts, qui furent soutenus par les assiégez avec beaucoup de valeur. Il espéra qu'un troisiéme lui réussiroit mieux, mais il fut encore repoussé après qu'il y eut eu beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Le Comte Jacob de Hanau, jeune Prince de grande espérance, y fut tué, & le Duc y perdit lui-même le second doigt de la main gauche. Alors outré de dépit de voir tous ses efforts inutiles, il fit redoubler le feu des batteries, il inspira à ses troupes un nouveau courage, & les ramenant à l'attaque, la Place fut emportée. Il en coûta la vie à beaucoup de braves hommes, & entr'autres à Hebron, ce Colonel Ecossois dont j'ai parlé ailleurs, & qui s'étoit mis au service du Roi de France, qui regretta beaucoup sa perte. *Memoires du Marquis de Montglat.*

XXXIII. Les François attaquent la Franche-Comté.

Pendant que le Duc Bernard prenoit Saverne, Jean de Werth prit Coblents sur les François, après quoi il bloqua Hermanstein, & d'un autre côté le Prince de Condé assiégeoit Dole en Franche-Comté avec un succès bien différent. La Franche-Comté effraïée du voisinage des armées Suedoises, avoit fait faire il y avoit quatre ou cinq ans quelques propositions au Roi pour se mettre sous sa protection. Elle s'étoit adressée pour cela au Prince de Condé,

AN. 1636.

& c'eſt ce qui avoit fait échoüer la négociation. Le Cardinal de Richelieu pour affermir de plus en plus ſon autorité dans le miniſtere, vouloit être le canal de toutes les graces, & le ſeul arbitre des affaires. Par une de ces foibleſſes, dont les grandes ames ſont quelquefois ſuſceptibles, il eut une jalouſie ſecrete de l'honneur que feroit au Prince de Condé la réünion de cette Province, de ſorte qu'il négligea ces premiere avances. Il reconnut ſa faute quelque tems après, & voulut la réparer. Il n'étoit plus temps. L'éloignement des Suedois avoit raſſuré la Province, & les Comtois, loin de ſonger à traiter avec la France, violoient ouvertement les conditions de la neutralité qu'on leur avoit accordée en 1611. à la priere des Suiſſes, en fourniſſant aux ennemis des ſecours de troupes & de munitions. On voulut emporter par la force ce qu'on avoit négligé d'acquerir par des voies plus douces & plus ſûres. On ſe flattoit de faire aiſément cette conquête. La Province ne pouvoit pas eſpérer d'être ſecouruë. Les Villes étoient preſque ſans défenſe, & la confiance du Cardinal fut telle ſur ce point, qu'il ne voulut emploïer à cette expédition, que l'armée qu'il deſtinoit pour l'Italie. Cette armée, dont il fit donner le commandement au Prince de Condé, devoit prendre Dole en paſſant, & ſans perdre de tems à ſe ſaiſir des autres Villes, elle devoit auſſi-tôt marcher en Italie pour attaquer le Milanez, & de-là revenir prendre Grai, pour établir ſes quartiers dans le Comté, en remettant au printemps ſuivant la priſe de Salins & de Beſançon.

XXXIV. Le Prince de Condé leve le ſiege de Dole.

Si jamais les évenemens de la guerre ont confondu la politique du cabinet, ce fut en cette occa-

sion. Les Comtois voïant le Prince de Condé assembler une armée dans leur voisinage, ne douterent pas qu'on n'en voulût à leur liberté. Jaloux de leurs franchises, ils résolurent de les défendre au prix de leur vie, & sans attendre qu'on les vînt attaquer, ils firent des efforts extraordinaires pour se munir contre l'orage qui alloit éclater sur eux. En effet ils virent bien-tôt l'armée Françoise entrer dans leur Province & investir Dole. Mais ils avoient pourvû à la sûreté de cette Place. Car outre la garnison, il y étoit entré cinq mille hommes de pied pour la défendre. Les François s'en apperçûrent bien-tôt. A peine avoient-ils commencé leurs travaux, que les assiegez les combloient. Chaque jour étoit marqué par quelque sortie vigoureuse qui coûtoit toujours beaucoup de sang aux assiegeans. Les Magistrats, les Ecclésiastiques, tous les Bourgeois armez de grenades, de pots-à-feu, de pierres, nettoïoient la tranchée, reprenoient les postes qu'ils avoient perdus, jusqu'aux batteries même des François, & désoloient toute l'armée. On voïoit les Religieux se mêler avec les soldats, & armez de marteaux pointus assommer tout ce qui se présentoit devant eux. Pour comble de disgrace, les François avoient si bien compté que le siége ne dureroit qu'une semaine, qu'au bout de quinze jours la poudre commença à leur manquer; & cependant le Duc de Lorraine s'étant joint au Marquis de Conflans, s'approchoit pour les attaquer. Le Prince de Condé se vit ainsi tout-à-coup dans la plus fâcheuse situation, contraint de lever le siege ou de s'exposer à une entiere défaite, lorsque la Cour le tira heureusement d'embarras, & sauva en quelque

AN. 1636.

AN. 1636.

ſorte ſa gloire, en lui ordonnant d'abandonner ſon entrepriſe pour remédier à un mal plus preſſant.

XXXV
Irruption d'une grande armée en Picardie.

La France eut en effet alors beſoin de ramaſſer toutes ſes forces pour les oppoſer aux ennemis en Picardie. Les Eſpagnols voïant cette Province dégarnie, tandis que l'armée Françoiſe étoit arrêtée devant Dole, réſolurent de faire un grand effort de ce côté-là. Tout ſembloit favoriſer leur entrepriſe. L'armée du Prince d'Orange fatiguée du long blocus du fort de Skenck, étoit hors d'état de rien entreprendre. Toutes les Places de la frontiere étoient foibles, dépourvûës de troupes & de munitions, & n'avoient pour Gouverneur que des hommes ſans expérience, incapables de ſoutenir un ſiége, comme il parut bien-tôt. Car la Capelle ne tint que ſept jours, & le Catelet n'en tint que quatre. Après la priſe de ces Places, l'armée ennemie qui étoit compoſée d'Allemands, d'Eſpagnols, de Hongrois, de Polonois & de Croates, ſous la conduite du Prince Thomas, de Jean de Werth & de Picolomini, ſe répandant dans la Province, y renouvella tous les déſordres que les inondations des Barbares commettoient autrefois dans les divers Roïaumes de l'Europe. Cependant la conſternation augmentoit dans Paris à meſure que les ennemis s'avançoient, & l'inquiétude du Roi & du Miniſtre croiſſoit à proportion. L'allarme redoubla lorſqu'on apprit que les ennemis, après avoir paſſé la Somme, & obligé le Comte de Soiſſons de ſe retirer avec la petite armée qui gardoit le paſſage de la riviere, avoient emporté Roïe, enſuite Corbie, & couroient librement juſqu'à Pontoiſe. Paris ſe crut alors à la veille d'être ſaccagé, &

*Memorie recond. di Vittorio Siri, tom. 8.*

*Mémoires manuſcrits du Marquis de Montglat.*

*Bernard & Dupleix, hiſtoire de Louis XIII.*

XXXVI
Allarme de Paris.

on n'y vit jamais une plus grande confuſion. Un grand nombre d'habitans ſe réfugia dans les Provinces & y porta l'épouvante. Les chemins de Chartres & d'Orleans étoient couverts de caroſſes, de coches & de chariots chargez de bagages & de Pariſiens fugitifs. Le danger qui paroiſſoit extrême augmenta encore par la nouvelle qu'on apprit en même temps de l'entrée de Gallas dans la Bourgogne. Ce General ſe flattoit, dit-on, de marcher enſeignes déploïées juſqu'à Paris, pour partager avec l'autre armée le pillage de cette riche Capitale. AN. 1636.

Dans un danger ſi preſſant, on vit le Cardinal de Richelieu déploïer cette grande fermeté d'ame qui faiſoit partie de ſon caractere. Quoiqu'il ſçût que tout Paris étoit ſoulevé contre lui, il y vint afin de pourvoir à la défenſe de cette grande Ville, & ſa préſence loin d'animer la ſédition, imprima du reſpect pour ſa perſonne, & raſſura le peuple. Il fit venir les habitans des Villages voiſins pour travailler aux fortifications. Il manda toute la Nobleſſe du Roïaume. Toute la Ville ſe taxa elle-même, & les Bourgeois effraïez ouvrirent leurs bourſes. Tous les apprentifs de mêtier furent enrôlez ; chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantaſſin. En peu de jours le peuple ſuſceptible de toutes les impreſſions devint tout guerrier, on crut l'être devenu. On ne voïoit autour de Paris qu'exercices & revûës, & le Roi s'étant avancé juſqu'à Compiegne ſe trouva bien-tôt à la tête de plus de cinquante mille hommes, armée redoutable, ſi les nouveaux ſoldats avoient été auſſi diſtinguez par leur valeur, qu'ils ſe faiſoient remarquer par

AN. 1636.

les plumes & les rubans dont ils étoient chargez. Cependant l'armée ennemie voïant les François en état de ſe défendre, & même d'attaquer, ſe retira à Corbie, & laiſſa reprendre Roïe. Corbie fut auſſi repriſe quelques jours après ; Paris commença alors à ſe raſſurer, & ce fut ainſi que ſe termina cette fameuſe expedition.

XXXVII. Les ennemis ſe retirent.

L'armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas à beaucoup près une ſi heureuſe retraite. Après avoir fait mine d'aſſieger Dijon, Gallas avoit inveſti Saint Jean de Lône. Cette Place toute petite qu'elle étoit & mal fortifiée, fut un écüeil funeſte pour l'armée Imperiale. Elle ſe défendit contre tous les efforts de Gallas avec une opiniâtreté extrême : elle fit perir l'élite de ſon armée, & comme ſi le Ciel eut pris ſa défenſe, il s'éleva une furieuſe tempête accompagnée de pluïes prodigieuſes qui inonderent toute la campagne & firent déborder la Saone. Gallas ſe vit ainſi contraint de lever promptement le ſiege, en abandonnant aux aſſiegez ſon artillerie & une partie de ſes bagages. Une infinité de ſoldats ſe noïerent dans les chemins qui étoient devenus autant de torrens. Pluſieurs furent aſſommez par les païſans. Le Comte de Rantzau défit l'arriere-garde ; le reſte ne ſongeant plus à penetrer en France, ſe retira vers Beſançon, laiſſant tous les chemins couverts de corps morts, comme après une ſanglante défaite ; de ſorte que de trente mille hommes dont l'armée étoit compoſée, il ne s'en ſauva pas douze mille.

XXXVIII. Gallas attaque la Bourgogne & ſe retire avec perte.

Il y eut auſſi en Italie ſur le Tecin une action fort vive, où le Duc de Savoïe joint au Maréchal de Créquy, tua quinze cens hommes au Marquis de

Leganez & demeura maître du champ de bataille. Mais l'Empereur fit en Allemagne des pertes encore plus conſiderables, de ſorte que tout ſembla conſpirer cette année à ruiner les grandes eſpérances que la Maiſon d'Autriche avoit conçues des armemens extraordinaires qu'elle avoit faits de toutes parts. Car ſans parler d'un ſanglant combat qui ſe donna ſur l'Ems, où les Suédois, malgré la mort de Cniphauſen qui les commandoit, demeurerent vainqueurs, & étendirent plus de mille Impériaux ſur le champ de bataille, Banier, nouveau Général des armées Suedoiſes, remporta à Wiſtock dans la haute-Saxe une célebre victoire; & par cet exploit il rétablit la gloire des armes de la Suede, & donna commencement à cette grande réputation qu'il ſe fit en Allemagne. Quoique les Impériaux, ſous le commandement de l'Electeur de Saxe & de Hatzfeld, euſſent l'avantage du terrain & la ſupériorité du nombre, Banier, réduit à la néceſſité de les attaquer, eut l'adreſſe de leur faire quitter leur poſte. Tandis que par un long circuit il envoïoit l'aîle gauche de ſon armée attaquer les ennemis en flanc, il ſoutint avec l'aîle droite l'effort des Impériaux. Ceux-ci ſe croïoient déja vainqueurs, lorſque l'infanterie Suedoiſe venant au ſecours de l'aîle droite, & l'aîle gauche aïant en même-tems joint l'ennemi, la victoire paſſa-à-coup du côté des Suedois. Ce ne fut cependant, de l'aveu de Banier, qu'après le combat le plus opiniâtre qu'il eût jamais vû. Car de tous les eſcadrons qui compoſoient l'aîle droite, il n'y en eut pas un ſeul qui ne fût à la charge du moins ſix fois, & la plûpart y furent juſqu'à dix. Les Im-

AN. 1636.

XXXIX. Banier remporte une belle victoire à Wiſtock.

*Puffendorf. l. 8.*

AN. 1637.

periaux perdirent ſur le champ de bataille & dans la fuite près de ſept mille hommes, & jamais victoire ne vint plus à propos pour relever le courage des Suedois dont les armes commençoient à perdre beaucoup de leur ancien éclat.

XL. Mort de Ferdinand II.

Sur ces entrefaites Ferdinand II. mourut à Vienne au mois de Février de l'an 1637. dans la ſoixante-uniéme année de ſon âge, après beaucoup de ſuccès & de diſgraces; Prince également grand dans l'une & l'autre fortune, plein de modération & d'équité, habile, ferme & entreprenant, dont la memoire eſt encore réverée de ſes peuples pour les grandes qualitez qu'ils admiroient en lui, & ſur-tout des Catholiques pour ſa grande pieté & le zele qu'il eut toujours pour la religion. Les auteurs François & Proteſtans prétendent que l'ambition eut part à toutes ſes entrepriſes; mais ſi cette accuſation eſt bien fondée, c'eſt le ſeul défaut qu'on puiſſe lui reprocher; & ſi l'Egliſe ne le canoniſe pas, comme font quelques auteurs Allemands, l'Hiſtoire du moins le comptera au nombre des plus grands Princes qui aïent gouverné l'Empire.

XLI. La France refuſe de reconnoître Ferdinand III.

Quoique peu de temps avant la mort de l'Empereur, ſon fils Ferdinand III. eût été élû Roi des Romains & ſon ſucceſſeur à l'Empire, la France ne crut pas devoir le reconnoître, & ſi l'on conſidere la maniere irréguliere dont cette élection s'étoit faite, on aura tort d'accuſer la France de n'avoir ſuivi en cela que les mouvemens de ſa haine contre la Maiſon d'Autriche. L'Electeur de Treves étoit depuis deux ans priſonnier du Roi d'Eſpagne, & n'avoit pas donné ſon ſuffrage. Les Electeurs de Maïence & de

*Amelot obſerv. ſur les Traitez des Princes.*

de Cologne étoient depuis pluſieurs années pen- AN. 1637.
ſionnaires de la même Couronne, & le premier en avoit reçû une groſſe ſomme d'argent pour ſe trouver à la Diete. Le droit du Duc de Baviere à l'Electorat étoit encore conteſté par une partie conſiderable des Etats d'Allemagne. Les Députez des Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient paſſé leurs pouvoirs, trompez par les artifices des Eſpagnols. On n'avoit convoqué les Electeurs, que pour déliberer ſur les moïens de rétablir la paix, & non pas pour élire un Roi des Romains. Enfin cette élection devoit ſe faire à Francfort, & non pas à Ratiſbone, où Ferdinand & les Eſpagnols avoient été les maîtres pendant tout le temps de la Diete, juſqu'à exercer de grandes violences pour donner de la terreur aux Députez.

Quoique ces raiſons ſoient ſolides, & juſtifient parfaitement le procédé de la France, peut-être que dans d'autres conjonctures elle n'y auroit pas fait attention. Mais en temps de guerre & en fait de négociation, on tire avantage de tout, & les moindres chicanes ont leur prix. La France eſpéroit du moins qu'en ſe relâchant ſur ce point, elle en obtiendroit quelqu'autre de Ferdinand; & elle eût bien voulu que le Pape & les Suedois fuſſent entrez dans ſes ſentimens. Mais le Pape craignit de mettre un nouvel obſtacle à la paix, & les Suedois ne voulurent pas donner lieu à Ferdinand de diſputer auſſi à Chriſtine le titre de Reine de Suede; repréſailles aſſez ordinaires dans ces ſortes de conteſtations, & que la Reine de Suede avoit effectivement plus de ſujet d'appréhender que Loüis XIII. parce que le Roi de

AN. 1637.

Pologne avoit des droits réels ſur la Couronne de Suede.

XLII. Mort du Duc de Pomeranie.

La mort de Ferdinand II. fut ſuivie de celle du Duc Georges Bogiſlas XIV. le dernier de l'illuſtre Maiſon des Ducs de Pomeranie, dont la ligne maſculine ſubſiſtoit depuis ſept cens ans. Cette mort fut auſſi l'occaſion d'un nouveau démêlé entre les Suedois & l'Electeur de Brandebourg. Les Suedois prétendirent que le Duché de Pomeranie leur appartenoit, ou par le droit de conquête, ou en vertu des droits qu'ils avoient acquis par les traitez faits avec le feu Duc. Ils vouloient du moins s'en mettre en poſſeſſion juſqu'à la concluſion de la paix générale, pour le conſerver après la paix, ou l'échanger avec quelqu'autre Etat, qu'on ne pouvoit, diſoient-ils, ſe diſpenſer de leur donner pour les dédommager des frais qu'ils avoient faits pour la guerre d'Allemagne. D'un autre côté l'Electeur de Brandebourg prétendit avoir des droits plus légitimes ſur cet Etat, par les anciens traitez faits entre ſes prédéceſſeurs & les Ducs de Pomeranie. Cette affaire fut d'une longue diſcuſſion, & une des plus difficiles de tout le traité de Munſter, & comme elle occupoit alors beaucoup les Suedois, elle retarda de plus en plus les conférences pour la paix.

XLIII. La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede, pour ne traiter que de concert.

On preſſoit de plus en plus la France d'envoïer ſes Plénipotentiaires à Cologne, & elle étoit obligée de feindre pour la paix beaucoup plus d'empreſſement qu'elle n'en avoit, & d'amuſer ainſi les peuples qui attendoient avec impatience le fruit de ces grands mouvemens. Mais elle étoit, comme j'ai déja dit, bien réſoluë de n'agir que de concert avec tous

ſes Alliez. Comme elle n'avoit jamais eſperé attirer les Suedois à Cologne, ni leur perſuader de traiter dans la même Ville que les François, elle avoit trouvé un moïen de remedier à cet inconvenient; c'étoit que la Suede s'engageât à ne faire ſon traité que du conſentement de la France & conjointement avec elle, ſoit qu'on traitât dans la même Ville; ſoit que ce fût dans deux Villes differentes, telles que Cologne pour la France & ſes Alliez, & pour la Suede Lubek ou Hambourg. Cet article avoit déja été arrêté entre le Marquis de Saint-Chaumont & le Chancelier de Suede Oxenſtiern dans un traité fait entre eux dès le mois de Mars de l'année précedente 1636. mais quoique la Suede eût pour le moins autant d'interêt que la France de ne point traiter ſéparément, les Régens du Roïaume differoient toujours de ratifier le traité dans l'eſperance de s'accommoder bien-tôt avec l'Empereur; & ſi la France eût envoïé ſes Plenipotentiaires à Cologne ſans attendre la ratification, il étoit à craindre que les artifices de la Maiſon d'Autriche n'achevaſſent de détacher les Suedois qui ſe laiſſoient trop ébloüir par l'eſperance d'une paix prochaine. La France eût été ainſi obligée d'avoir recours à divers prétextes pour gagner du temps, ſi l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne lui avoient fourni eux-mêmes une juſte raiſon de differer, par les difficultez qu'ils firent l'un & l'autre ſur les ſauf-conduits qu'ils devoient donner pour le congrès. La choſe alla ſi loin, que ce préliminaire penſa faire perdre toute eſperance de la paix.

AN. 1637.

*Recüeil des traitez de paix.*

La France avoit demandé des ſauf-conduits pour ſes Plenipotentiaires, pour ceux de la Suede, des

XLIV. Difficultez formées par la Mai-

AN. 1637.

Etats d'Allemagne & de la République de Hollande. Cette condition eſt ſi neceſſaire pour commencer à traiter, & la Maiſon d'Autriche faiſoit paroître tant d'impatience de commencer la négociation, qu'on ne s'attendoit pas à voir naître de difficultez de ce côté-là, & la France ne manqua pas de faire à ſon tour beaucoup de bruit des obſtacles qu'elle y trouva. Le Roi d'Eſpagne conſentit à donner un ſauf-conduit aux Suedois; mais il en refuſa aux Hollandois. L'Empereur au contraire en offrit aux Hollandois, & en refuſa aux Suedois, & encore plus abſolument aux Etats Proteſtans d'Allemagne alliez de la France: artifice qui tendoit à obliger les uns & les autres à traiter ſéparément des François. Car la Hollande ne pouvoit pas traiter à Cologne de concert avec la France, ſans un ſauf-conduit de la part du Roi d'Eſpagne, non plus que les Suedois & les Etats Proteſtans, ſans un ſauf-conduit de la part de l'Empereur, pour aſſurer leur perſonne dans la route & dans la ville même de Cologne. Il eſt vrai que ce refus ne devoit point intereſſer la France par rapport aux Suedois, puiſque ceux-ci ne vouloient pas traiter à Cologne, mais il l'intereſſoit beaucoup par rapport aux Provinces-Unies & aux Etats Proteſtans qu'on empêchoit par là de ſe joindre aux François. Enfin dans le ſauf-conduit qu'on offroit aux Plenipotentiaires de France, on inſeroit une clauſe équivoque & injurieuſe, *s'ils ſe comportent modeſtement, s'ils traitent de bonne foi ſans donner atteinte au traité de Prague.* Telles furent les premieres conteſtations qu'il y eut entre les partis au ſujet des ſauf-conduits; & l'on n'étoit pas alors prêt d'en

ſon d'Autriche ſur les ſauf-conduits.

*Puffendorf. rerum Suecic. l. 9.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri tom. 8.*

voir la fin, puiſqu'elles durerent pluſieurs années.

AN. 1637.

XLV. Demandes du Roi de France.

Quoique la France ne fût pas fâchée de ces obſtacles qui lui donnoient le temps d'attendre la ratification du traité fait avec la Suede, cependant le Roi juſtement indigné d'une conduite ſi peu ſincere de la part de la Maiſon d'Autriche, tandis qu'elle publioit par toute l'Europe que la France ſeule mettoit obſtacle à la paix, s'en plaignit hautement au Nonce du Pape, & déclara qu'il n'entendroit à aucun accommodement qu'on ne l'eût ſatisfait ſur ce point & ſur quelques autres qu'il marqua; qu'il vouloit être nommé dans les ſauf-conduits avant le Roi d'Eſpagne ſuivant l'ancien uſage: qu'on donnât un ſauf-conduit general pour tous les Alliez de la Couronne de France: qu'on y exprimât toutes leurs qualitez & leurs titres, ſans y rien ajouter d'offenſant ou de contraire à leurs droits: qu'il fût libre aux Etats Proteſtans d'Allemagne de traiter par leurs Députez particuliers, ou par les Ambaſſadeurs des Couronnes alliées, & enfin qu'on reconnût les Députez des Provinces-Unies comme Plenipotentiaires d'Etats libres & Souverains.

XLVI. Réponſe des Imperiaux.

Il n'y avoit rien que de juſte dans toutes ces demandes, & qui n'eût été déja décidé dans de ſemblables occaſions. Elles furent cependant toutes conteſtées, & ſur-tout celle qui regardoit les Etats d'Allemagne & les Provinces-Unies. Le Roi d'Eſpagne ne ſe mit pas même en peine d'alleguer les raiſons de ſon refus; quoique les Etats dans la treve de 1609. euſſent déja traité en Souverains avec la Maiſon d'Autriche. Le refus de l'Empereur ne pouvoit pas être mieux fondé. Cependant il prétendit

AN. 1637.

qu'accorder des ſauf-conduits aux Princes & aux Etats d'Allemagne, ce ſeroit les ſouſtraire à l'autorité Imperiale, & mettre l'égalité entre leurs Députez & les ſiens. Que le Roi de France n'avoit pas plus de droit de faire une telle demande pour les Etats de l'Empire, que l'Empereur n'en auroit de la faire pour les ſujets du Roi de France. Que dans la Diete de Ratiſbone tenuë en 1630. le Roi de France avoit promis de n'aſſiſter en quoi que ce fût directement ni indirectement les ſujets de l'Empereur & de l'Empire. Que ſi quelques Etats vouloient s'accommoder avec l'Empereur, ils devoient implorer ſa clemence, d'autant plus que les conferences de Cologne n'avoient été propoſées que pour regler les interêts des Princes Catholiques, & que le Légat du Pape ne prétendoit pas emploïer ſa médiation en faveur des Etats Proteſtans.

XLVII. Réplique des François.

Il ne fut pas difficile au Roi de réfuter des raiſons ſi frivoles, dont la plûpart n'étoient fondées que ſur les prétentions chimeriques des Empereurs. L'engagement que le Roi avoit pris par le traité de Ratiſbone, ne ſubſiſtoit plus depuis long-temps, ſur-tout depuis les hoſtilitez mutuelles que l'Empereur & le Roi de France avoient exercées l'un contre l'autre. Quant aux Etats d'Allemagne, on répondit qu'il y avoit beaucoup de difference entre les ſujets du Roi & ceux que l'Empereur appelloit ſes vaſſaux, Que ceux-ci avoient eu de tout temps un droit inconteſtable de faire des alliances particulieres & de traiter avec les Princes étrangers pour ſe garantir de l'oppreſſion des Empereurs. Que les Empereurs eux-mêmes avoient ſouvent traité avec eux. Que dans

le traité de Vervins les Rois de France & d'Eſpagne avoient compris pluſieurs Princes d'Allemagne en qualité de leurs Alliez. Qu'on affectoit injuſtement de confondre les vaſſaux de l'Empire & ceux de l'Empereur. Que les Princes & les Etats libres d'Allemagne ſe reconnoiſſoient vaſſaux de l'Empire & nullement de l'Empereur, à qui ils ne devoient d'obéiſſance & de ſoumiſſion que lorſqu'il agiſſoit au nom de l'Empire. Enfin que ſi le Légat du Pape leur refuſoit ſa médiation, ils emploïeroient celle de Veniſe. AN. 1637.

Comme ces conteſtations emportoient tout le temps deſtiné aux conferences, & que la guerre continuoit cependant de part & d'autre avec la même vivacité, le Pape, pour arrêter le cours des malheurs de l'Europe, propoſa une treve pour tout le temps que dureroient les négociations. La France qui occupoit alors pluſieurs Places qu'elle avoit priſes ſur les ennemis, agréa cette propoſition, pourvû que chaque parti demeurât en poſſeſſion de ce qu'il tenoit. Cependant comme elle ſuivoit toujours le principe qu'elle s'étoit fait de ne ſe point ſeparer de la Suede, elle ne voulut s'engager qu'après avoir conſulté les Suedois. Ceux-ci panchoient aſſez à accepter la treve, eſperant, comme les François, s'établir par-là dans la poſſeſſion des Places qu'ils occupoient en Allemagne; mais toujours attentifs à tourner tout à leur profit, ils vouloient que la France achetât leur conſentement en continuant à leur païer pendant la treve de groſſes ſommes d'argent pour entretenir leurs garniſons en Allemagne, ce que la France n'étoit point d'humeur

*Puffendorf. l. 9.*

*Adam Adamii pacificatio Weſtphal. c. 2.*

XLVIII. Le Pape propoſe une treve.

AN. 1637.

de faire, d'autant plus qu'elle trouvoit plus d'avantage à continuer la guerre. L'Empereur auroit peut-être conſenti de ſon côté à faire une treve, ſi le Roi d'Eſpagne l'avoit approuvée; mais ce Prince ne pouvoit la goûter, parce qu'il prévoïoit qu'il ne la pourroit faire qu'avec déſavantage, & qu'il ſe flattoit toujours de réparer dans les campagnes prochaines les pertes qu'il avoit faites dans les précedentes. Il eut dans la ſuite tout le temps de ſe repentir d'avoir pris un ſi mauvais parti; car la treve lui auroit apparemment ſauvé la Catalogne & le Portugal qu'il perdit quelque temps après. Quoi qu'il en ſoit, il en fut de la treve comme de la paix. On en parla long-temps ſans fruit, & il ſurvenoit toujours quelque difficulté nouvelle qui l'éloignoit.

XLIX. Les ennemis la refuſent.

C'eſt ainſi que l'on négocioit, comme ſi on n'avoit point voulu de guerre, & cependant la guerre continuoit, comme ſi l'on n'avoit point voulu de paix. Dès que la ſaiſon permit d'entrer en campagne, on vit cette année comme les précedentes les Generaux des deux partis former diverſes entrepriſes avec divers ſuccès. On vit même parmi eux pluſieurs Prélats endoſſer la cuiraſſe ſur la pourpre, & diſputer aux maîtres de l'art la gloire de gagner des batailles & de forcer des Villes. Tels furent le Cardinal de la Valette & Sourdis Archevêque de Bourdeaux, dont les noms vivront dans les Gazettes beaucoup plus que dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique.

L. Les François font des conquêtes dans les Païs-Bas.

Le Cardinal de Richelieu voïant combien les Eſpagnols s'étoit prévalu de la foibleſſe des François ſur la frontiere des Païs-Bas, réſolut d'y envoïer deux armées; dont l'une ſous la conduite du Cardinal

nal de la Valette & du Duc de Candale ſon frere, devoit y entrer par la Picardie ; l'autre ſous le commandement du Maréchal de Châtillon devoit pénetrer dans le Luxembourg par la Champagne. La premiere de ces deux armées reprit en paſſant le Château de Bouchain ſur les Eſpagnols, & Cateau-Cambreſis. De-là il alla inveſtir Landrecies qui ſe rendit au bout de ſix ou ſept jours. Cette conquête ouvrit aux François l'entrée du Hainaut. Le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre, ſe ſaiſit des Châteaux de Barlaimont & d'Aimerie, & envoïa ravager le plat-Païs juſqu'aux portes de Mons, pendant qu'il ſe rendoit maître de Maubeuge. Le Cardinal ne voïant point d'ennemis en campagne, réſolut de faire une place d'armes de cette derniere Ville, & d'y laiſſer le Duc de Candale avec une partie conſiderable de l'armée, tandis qu'avec l'autre il tenteroit quelque nouvelle entrepriſe. Dans ce deſſein, il retourna ſur ſes pas, s'alla préſenter devant Avênes, faiſant mine de vouloir l'aſſiéger, & tout à coup il ſe rabatit ſur la Capelle qu'il fit inveſtir. Là il fut fortifié des troupes que le Comte de Buſſi-Lamet amena d'Hermanſtein qui s'étoit enfin rendu aux Imperiaux au bout de quinze mois de blocus, après avoir courageuſement ſoutenu les dernieres extrémitez de la faim & d'une entiere diſette. Les Eſpagnols ſe défendirent dans la Capelle avec beaucoup de valeur, & ne capitulerent qu'après vingt jours de ſiége.

AN. 1637.

*Memorie recond. di Vittorio Siri.*

*Bernard & Dupleix hiſtoire de Loüis XIII.*

*Merc. Franç.*

*Memoires manuſcrits de Monglat.*

Il étoit temps que la Place ſe rendît ; car l'autre partie de l'armée que le Cardinal avoit laiſſée à Maubeuge, étoit dans un extrême danger. Le Cardinal

AN. 1637. Infant aïant inutilement tenté de ſecourir Breda aſſiegée par le Prince d'Orange, & aïant été averti de la ſéparation de l'armée Françoiſe, s'étoit avancé vers Maubeuge, pour y attaquer les François. Le Duc de Candale étonné du péril, ne trouva point de meilleur parti à prendre que de ſortir avec quelque cavalerie pour aller trouver le Cardinal ſon frere, & le preſſer de venir au ſecours des troupes Françoiſes.

LI. Le Vicomte de Turenne oblige le Cardinal Infant de ſe retirer de devant Maubeuge.

Il laiſſa en partant le commandement à ſon Maréchal de Camp. C'étoit le Vicomte de Turenne qui en fut comblé de joïe, & qui à l'âge de vingt-cinq ans égaloit déja les plus vieux Capitaines. On put ſans doute juger dès-lors qu'il deviendroit un jour le Heros de la France, par la valeur & l'habileté qu'il fit paroître en cette occaſion. A peine le Cardinal Infant fut-il arrivé devant Maubeuge, que ce Prince fit mettre en batterie trente pieces de canon qui foudroïerent la Ville pendant deux jours. Il attaqua enſuite un retranchement, d'où il fut repouſſé avec perte. Enfin aïant appris que le Cardinal de la Valette ſe préparoit à venir au ſecours de la place, il réſolut de faire un effort pour l'emporter avant l'arrivée des François. L'entrepriſe paroiſſoit d'autant plus aiſée, que ſon armée étoit nombreuſe, & que Maubeuge étoit une grande Ville ſans dehors & preſque ſans défenſes; mais il fut ſi bien reçû par le Vicomte de Turenne, qui dans un ſi grand péril donnoit ſes ordres par tout avec une admirable préſence d'eſprit, & combattoit lui-même en ſoldat, qu'après avoir été repouſſé de tous côtez, il prit le parti de lever le ſiége, & d'attendre que l'armée Françoiſe ſe fut retirée dans ſes quartiers, pour re-

prendre Barlaimont & Aimerie. Les Eſpagnols reprirent auſſi Ivoix que le Maréchal de Châtillon avoit pris dans le Luxembourg; mais Damvilliers reſta aux François, & le Cardinal Infant fit une perte beaucoup plus conſiderable par la priſe de Breda dont le Prince d'Orange ſe rendit maître. Il s'en dédommagea cependant en partie par la priſe de Ruremonde & de Venlo, & les Eſpagnols eurent encore plus de ſujet de s'en conſoler par la perte que la France fit de deux Alliez en Italie.

AN. 1637.

LII. Le Prince d'Orange ſe rend maître de Breda.

LIII. Les Griſons abandonnent le parti de la France.

Le Duc de Rohan ſe maintenoit depuis deux ans dans la Valteline contre les armes des Eſpagnols; mais il ſuccomba enfin à leurs intrigues. Des partiſans ſecrets de l'Eſpagne vinrent à bout de perſuader aux Griſons qu'il leur étoit indifferent que les François ou les Eſpagnols euſſent la victoire, pourvû que leur Païs demeurât libre, & que le ſeul moïen de conſerver leur liberté, étoit de ne ſouffrir ni les uns ni les autres dans leurs Etats, puiſqu'après tout ils n'avoient pas beſoin de ſecours étrangers pour garder la Valteline. Ces diſcours inſinuez adroitement firent peu à peu impreſſion ſur les eſprits. Les Griſons incommodez du paſſage continuel des gens de guerre, envoïerent ſecretement des Députez à l'Archiducheſſe d'Inſpruck pour traiter par ſon entremiſe avec l'Empereur. Les conditions furent auſſitôt reglées. L'Empereur confirma leur liberté & leur ſouveraineté ſur la Valteline, leur promettant que les Eſpagnols ne feroient aucune entrepriſe ſur leurs Etats, & conſentant qu'ils gardaſſent eux-mêmes les paſſages. Le traité fut apporté à Coire dans une Aſſemblée generale de la nation, où il fut ratifié. Le

AN. 1637. Duc de Rohan voulut en vain s'y oppoſer. On lui fit entendre que s'il ne ſe retiroit avec ſes troupes, les Griſons ſe joindroient aux Eſpagnols pour l'y contraindre. Il fallut ceder à la neceſſité, & les Eſpagnols remporterent ainſi par leur adreſſe une victoire que la force ouverte ne leur auroit peut-être jamais donnée. Le ſecond Allié que la France perdit fut le Duc de Parme. Depuis la déclaration de guerre les Eſpagnols l'incommodoient beaucoup en prenant des quartiers d'hiver dans ſes Etats où ils s'étoient ſaiſis de Rivalte. Il craignoit même qu'ils ne fiſſent bien-tôt de plus grands progrès, & l'éloiment de la France ne lui permettoit pas d'en tirer les ſecours neceſſaires. Il ne voulut cependant pas abandonner le parti de la France en déſerteur. Il demanda au Roi ſon conſentement pour traiter avec les Eſpagnols, & il l'obtint. Par le traité il promit de demeurer neutre, en livrant aux Eſpagnols la fortereſſe de Sabionette pour ſûreté de ſa parole.

LIV. Le Duc de Parme traite avec les Eſpagnols.

La France fit encore une autre perte en Italie par la mort des Ducs de Savoïe & de Mantouë, tous deux fideles Alliez de la France, le premier par politique, le ſecond par reconnoiſſance autant que par éducation. Tous deux laiſſerent en mourant leurs Etats à deux enfans en bas âge, ſous la régence & la tutelle de deux femmes. La Ducheſſe de Savoïe mere du jeune Duc François-Hiacinthe, étoit ſœur de Loüis XIII. & n'eut garde d'abandonner le plan que ſon époux lui avoit tracé, qui étoit de demeurer toujours étroitement uni avec la France. Mais ſa fidelité lui attira de temps en temps de grands chagrins de la part des deux Princes ſes beaux-freres,

LV. Mort des Ducs de Savoïe & de Mantouë.

tous deux attachez à l'Eſpagne, & dont l'un commandoit alors les armées Eſpagnoles en Flandre, & l'autre qui étoit l'aîné & Cardinal, avoit renoncé au titre de Protecteur de France, pour prendre la protection des Païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche. J'aurai occaſion d'en parler ailleurs. La Ducheſſe de Mantouë, mere du jeune Prince petit-fils du feu Duc, étoit au contraire toute dévoüée à l'Eſpagne. Elle ſe vit pourtant obligée de diſſimuler, parce que les François étoient maîtres de Caſal; mais elle ne put pas toujours ſi bien déguiſer ſes ſentimens, qu'elle ne laiſſât échapper quelques traits de ſon averſion pour la France. Enfin le Lantgrave de Heſſe-Caſſel autre Allié, mourut encore cette année en Allemagne, & laiſſa pareillement le gouvernement de ſes Etats à la Princeſſe Amelie-Elizabeth de Hanau ſon épouſe, & mere du jeune Lantgrave. Il eſt vrai que le parti ne perdit rien à ce changement; car cette Princeſſe qui avoit un eſprit & un courage au deſſus de ſon ſexe, demeura toujours fidele aux engagemens que ſon époux avoit pris; & après s'être maintenuë dans la régence & la tutelle de ſon fils contre les entrepriſes du Lantgrave de Darmſtadt, elle ſçût encore par ſa conſtance & ſon habileté éluder les artifices, & repouſſer la force que la Maiſon d'Autriche emploïa tour à tour pour la ſéduire ou pour l'opprimer.

AN. 1637.

LVI. Mort du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.

LVII. Les Eſpagnols portent la guerre dans le Languedoc.

Cependant la guerre commença cette année à ſe faire ſentir dans une des frontieres de France, qui avoit été juſqu'alors aſſez tranquile, quoique voiſine de l'ennemi. Ce fut dans le Languedoc où le Roi d'Eſpagne voïant les armées Françoiſes occupées ail-

AN. 1637. leurs entreprit de faire des conquêtes. Le Comte de Serbellon fut chargé de cette expedition, & il la commença par inveſtir Leucate ; mais il la finit auſſi par cette entrepriſe. Car la Ville s'étant defenduë aſſez long-temps pour donner au Duc d'Halluin le loiſir d'aſſembler les Communes & la Nobleſſe de la Province avec quelques troupes reglées, ce Duc vint attaquer les lignes des Eſpagnols & les contraignit de ſe retirer pendant la nuit, en abandonnant leurs bagages & leur canon. Le bruit de cette defaite communiqua la terreur à l'autre extrémité de la frontiere, où les ennemis abandonnerent au Duc de la Valette Saint Jean de Luz & les autres petites Places dont ils s'étoient rendus maîtres l'année précedente. Ce ſuccès avoit été précedé de la repriſe des Iſles que les Eſpagnols avoient priſes ſur les côtes de Provence. L'Archevêque de Bourdeaux & le Comte d'Harcourt qui commandoient enſemble une nombreuſe flotte ſur la Mediterranée, après une deſcente inutile & mal concertée en Sardaigne, vinrent attaquer les iſles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat. Les François y deſcendirent en plein jour, & après avoir battu les ennemis à leur deſcente, les forcerent dans leurs remparts par autant de ſieges qu'il y avoit de forts. Le Duc de Longueville qui commandoit l'armée Françoiſe en Franche-Comté, prit auſſi pluſieurs petites Places dans cette Province. En Allemagne, le Duc Bernard ne fit rien de memorable, & toute la campagne du Rhin ſe borna cette année à quelques eſcarmouches, & à de petites entrepriſes de part & d'autre. Mais les Suedois firent ſur l'Elbe quelque choſe de plus glorieux.

*Merc. Franç.*

La saison d'hiver si rude sur les bords de l'Elbe & de la Mer Baltique, ne rallentissoit point l'ardeur des troupes qui faisoient la guerre dans la Thuringe, la Saxe & la Pomeranie. Dès le mois de Janvier de cette année, Banier profitant de sa derniere victoire avoit pris Torgaw dans la haute-Saxe, dont toute la garnison qui étoit nombreuse avoit racheté sa liberté en s'enrôlant dans les troupes de Suede. Après cette expedition, il avoit assiegé Leipsick, se flattant de l'emporter avant l'arrivée des Imperiaux qui s'approchoient sous la conduite de Gallas. Il hâta les travaux, & fit aux habitans les plus terribles menaces pour les obliger à se rendre. Mais lorsque tout étoit déja prêt pour l'assaut, l'arrivée des Imperiaux l'obligea de lever le siege pour ne se voir pas lui-même assiegé dans ses lignes par une armée beaucoup superieure à la sienne. On ne voit gueres dans l'Histoire de plus belle retraite que celle que fit ce General dans cette occasion.

AN. 1637.

LVIII. Exploits du General Banier dans la haute-Saxe.

Banier n'avoit que quatorze mille hommes à opposer à une armée de plus de quarante mille. Cependant il passe l'Elbe en plein jour à la vûë des ennemis, sans abandonner même son artillerie. Trois jours après il passe l'Oder avec le même succès, & se met en marche pour se rendre à Landsberg. Mais il avoit encore la Warte à traverser, & ce fut là qu'il commença à sentir les plus cruelles inquietudes. Il avoit cru que Wrangel l'attendroit à l'issuë des marais de Custrin, & qu'il en défendroit le passage à l'armée Impériale, comme il étoit en effet très-aisé de le défendre, ces marais étant fort longs, & y aïant jusqu'à quatorze ponts de planches & de fascines;

*Hist. du Maréchal de Guebriant l. 4. c. 1.*

*Puffendorf. l. 10.*

AN. 1637.

mais Wrangel s'étoit posté de l'autre côté vers Stetin, & avoit laissé le passage des marais libre aux Imperiaux. Ceux-ci les avoient traversez avec une diligence incroïable, & paroissoient à la vûë de Banier postez devant Landsberg, ne doutant pas qu'ils ne dûssent avoir bien-tôt toutes les troupes Suedoises à discretion avec leur brave General, & on le crut par-tout sur la foi de leurs Lettres. Dans cette extrémité Banier ne put s'empêcher de décharger une partie de son chagrin sur Bauregard qui résidoit à l'armée de Suede de la part du Roi de France. Il lui reprocha que le Roi l'avoit trompé : que si les François avoient fait la diversion qu'ils avoient promise sur le Rhin, il ne se verroit pas accablé comme il l'étoit, de toutes les forces de l'Empire ; & il ajouta dans sa colere, que si les Suedois & les Allemands s'unissoient un jour contre la France, ils ne seroient pas si lents à passer le Rhin. Bauregard répondit avec fermeté, & justifia le Roi ; mais ces éclaircissemens étoient hors de saison. Banier avoit en tête une armée qu'il eût été temeraire d'attaquer. Il avoit à gauche l'Oder dont le passage étoit défendu par un corps de six mille hommes bien retranchez, & à droite la Pologne où il n'osoit pas s'engager. Il ne pouvoit se tirer d'un si mauvais pas que par quelque heureux stratageme. Voici celui dont il se servit. Il publia qu'il alloit gagner la Pomeranie par la Pologne : & pour rendre la chose plus vrai-semblable, il donna des ordres severes pour empêcher les soldats de faire le moindre dégât dans leur marche ; il fit prendre les devants à sa femme & à ses équipages. Il feignit de vouloir corrompre un prisonnier Allemand àqui il

LIX. Il est enfermé par les Imperiaux.

LX. Il fait une belle retraite.

il donna une ſomme d'argent & promit un emploi, pour lui aller chercher de bons guides. Le priſonnier ne manqua pas d'aller en donner avis aux Imperiaux, comme Banier l'avoit prévû, & le ſervit ainſi en croïant le trahir. Ceux-ci ſe mirent auſſi-tôt en marche pour lui fermer le paſſage de la Pologne. Le Comte de Boucheim qui gardoit celui de l'Oder voulut ſuivre l'armée, pour partager avec elle la gloire & le butin; bévûë qui donna à Banier la liberté de repaſſer ce fleuve ſans obſtacle, & d'aller ſe joindre à Wrangel près de Neuſtadt. Les Imperiaux aïant appris la contre-marche des Suedois, retournerent à la hâte ſur leurs pas pour les joindre; mais leur déſeſpoir & leur honte furent extrêmes, quand ils les virent de l'autre côté du fleuve, faiſant retentir leur camp de fanfares & de chants de triomphe. Cette action fut aſſez plaiſamment repréſentée ſelon le genie de ce temps-là, dans une gravûre où l'on voïoit les Generaux Allemands fort occupez à lier le haut d'un ſac dans lequel l'armée Suedoiſe étoit enfermée, tandis que Banier avec ſon épée lui ouvroit un paſſage par un des coins. AN. 1637.

Après avoir ſi heureuſement ſauvé l'armée Suedoiſe, Banier eut encore beſoin de toute ſon habileté pour ſoutenir la guerre dans la Pomeranie contre toutes les forces de l'Empire. La mort de Bogiſlas laiſſoit cette Province en proïe aux deux partis; & comme elle étoit l'objet de leur ambition, elle fut auſſi le théatre de la guerre pendant plus d'un an, Banier & Gallas ſe pouſſant alternativement l'un l'autre, & reculant tour à tour ſans prendre l'un ſur l'autre aucun avantage conſiderable. Les François

AN. 1638.

gagnerent cependant beaucoup à cette guerre par la facilité qu'elle donna au Duc Bernard de faire des progrès ſur le Rhin.

LXI. Priſe des Villes Foreſtieres par le Duc Bernard.

Ce Prince avoit entrepris l'année précédente de s'aſſurer un paſſage ſur le fleuve, en faiſant bâtir des Forts dans l'Iſle de Rhinau. Mais à peine ces Forts avoient été achevez, qu'ils furent pris & raſez par les Imperiaux. Il forma cette année un deſſein plus glorieux, mais auſſi de plus difficile exécution ; ce fut de s'emparer des Villes Foreſtieres. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier, afin de prévenir les Imperiaux, & ſurmontant la rigueur inſupportable de la ſaiſon & la difficulté des chemins, il arriva à la vûë de Sekingen & de Lauffenbourg. Ces deux Places furent priſes d'emblée, tandis que le Comte de Naſſau avec le Colonel Roſe emporterent Valdshut preſque ſans réſiſtance. Cet heureux ſuccès fit naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeldt, la quatrieme Ville Foreſtiere, beaucoup plus forte & plus importante que les autres. Il l'aſſiégea malgré l'imcommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée ; & déja il avoit fait un logement au pied de la breche, lorſque les Imperiaux, commandez par quatre Generaux, Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort, & Sperreuther, vinrent au ſecours de la Place. Le Duc Bernard ne pouvant réunir ſes quartiers qui étoient ſéparés par le Rhin, ſoutint l'effort des ennemis avec la partie de ſon armée qui étoit au-de-là du fleuve. Le choc fut extrémement rude, le combat ſanglant & la victoire long-temps diſputée. Les Imperiaux firent plier l'aîle gauche du Duc de Veimar, forcerent les

*Mercure François.*

*Lotychius rerum German. ab exceſſu Ferdin. II. l. 1. c. 5. & ſeq.*

*Puffendorf. l. 9.*

*Hiſt. du Marquis de Guebriant.*

LXII. Premiere bataille de Rhinfeldt.

quartiers les plus foibles du camp, enleverent quelques pieces de canon & quelques cornettes. Le Duc de Rohan qui, de Bâle où il faiſoit ſon ſéjour depuis ſa ſortie de la Valteline, étoit venu voir le Duc Bernard, accourut au fort de la mêlée & y reçût une bleſſure au talon; il fut pris enſuite & auſſi-tôt repris; mais ce grand homme mourut quelques ſemaines après de ſa bleſſure, extrémement regretté pour ſa valeur, ſa ſageſſe & la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'art militaire. Cependant l'aîle droite du Duc de Veimar, qui étoit commandée par le Comte de Naſſau, répara le malheur de la gauche. Elle enfonça les Imperiaux qu'elle avoit en tête, les mit en fuite, & les pourſuivit aſſez loin. Le Comte de Naſſau & Jean de Werth s'étant rencontrez dans la mêlée, ſe tirerent quelques coups de piſtolet. Le premier eut le chapeau percé d'une balle, & l'autre fut bleſſé à la jouë. Dans le même temps le Duc Bernard rallia ſon aîle gauche. Tandis que les ennemis qui la pourſuivoient étoient les uns arrêtez par les décharges de mouſqueterie qu'on leur tiroit du fort de Bucken, & les autres occupez au pillage, il revint à la charge, & fit à ſon tour reculer les Imperiaux, auſquels il enleva pluſieurs drapeaux. Le Rhingrave ſe fit tuer dans cette occaſion, aimant mieux recevoir la mort de la main de l'ennemi, que lui devoir la vie. Les Imperiaux ſe rallierent de leur côté, & profitant de l'obſcurité de la nuit qui commençoit, après avoir jetté trois cens hommes dans Rhinfeldt, ils ſe retirerent. Le ſuccès du combat fut ainſi aſſez égal de part & d'autre, & tout l'avantage des Imperiaux fut d'avoir ſecouru la ville aſſiegée. AN. 1638.

AN. 1638.
LXIII.
Seconde bataille.

Le Duc Bernard ne crut cependant pas que ce fût assez pour sa gloire d'avoir si courageusement soutenu l'attaque des Imperiaux. Jugeant qu'il lui seroit difficile de forcer Rhinfeldt à la vûë d'une armée ennemie, il prit le parti d'abandonner son entrepriſe; mais ce ne fut que pour en mieux assurer le succès. Il alla par un détour chercher l'armée Imperiale dans le lieu de sa retraite. Jean de Werth appercevant l'avant-garde du Duc Bernard, s'imagina d'abord que ce n'étoit qu'un parti qui alloit à la découverte, & se mit en devoir de le faire couper. Il fut bien tôt détrompé par l'arrivée de toute l'armée, & se hâta de mettre la sienne en bataille. Il jetta promptement quelques arquebusiers dans les buissons, dont les bords du Rhin sont couverts en cet endroit. Il cacha dans la Forêt près d'un village nommé Nollingen, un gros régiment d'infanterie, & il rangea le reste de ses troupes derriere un fossé qu'il remplit de mousquetaires. L'action commença aussitôt par la défaite entiere & la fuite des arquebusiers qui étoient dans les buissons, tandis que l'artillerie causoit un grand désordre dans l'armée Imperiale. Ensuite le Duc de Veimar fit charger la cavalerie ennemie, & le régiment qui étoit caché dans la forêt par les troupes de son aîle droite, & envoïa quatre régimens attaquer le fossé qui couvroit les Imperiaux. Le succès fut par-tout égal. Les mousquetaires qui défendoient le fossé firent d'abord une furieuse décharge sur les troupes du Duc Bernard. Elles la soutinrent avec intrépidité, & s'avançant aussi tôt, elles firent à leur tour une décharge à bout portant, qui étendit par terre un grand nombre

d'ennemis. La chûte de ceux-ci étonna le reſte de l'armée. L'infanterie commença la déroute en jettant ſes armes pour mieux fuir, & fut bien-tôt ſuivie de la cavalerie, ſans que la plûpart des cavaliers euſſent tiré un ſeul coup. Jean de Werth abandonné de ſes troupes & renverſé de ſon cheval qui étoit bleſſé, n'en trouvant point à changer, courut à pied vers le régiment d'infanterie qu'il avoit poſté dans la forêt. Ces troupes s'étoient défenduës avec une valeur extrême, & ſe maintenoient encore dans leur poſte, lorſque voïant toute l'armée en fuite, elles ſongerent auſſi à ſe retirer. Mais Tupadel qui conduiſoit l'aîle droite du Duc de Veimar leur en ôta la liberté, en les faiſant envelopper de toutes parts. Elles furent ainſi obligées de ſe rendre avec Jean de Werth. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette victoire, c'eſt que tous les Generaux furent pris, ce qui ne s'eſt peut-être jamais vû; car outre Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort, & Sperreuther demeurerent priſonniers avec beaucoup d'autres Officiers diſtinguez, & entr'autres Antoine de Werth frere du General, & peu de jours après le Comte de Furſtemberg en augmenta encore le nombre. AN 1638.

Rhinfeld & pluſieurs Villes dans la Suabe ſe rendirent au vainqueur; mais de ſi belles conquêtes cauſerent moins de joïe aux François, que la priſe du fameux Jean de Werth. Le Roi le demanda au Duc Bernard qui le fit conduire à Paris. Ce fut la ſeconde fois qu'il parut en France, non plus ce redoutable Jean de Werth qui avoit fait trembler la Capitale du Roïaume, & dont le nom étoit devenu

AN. 1638.

l'effroi des Pariſiens; mais humilié & ſe faiſant pourtant eſtimer dans ſa diſgrace par la maniere noble & polie avec laquelle il répondoit aux civilitez des François.

LXIV. Siege de Briſack.

Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Briſack dont le Roi ſouhaitoit paſſionnément la priſe, parce qu'elle devoit aſſurer la poſſeſſion de l'Alſace & un paſſage ſur le Rhin. Cette entrepriſe fut fameuſe par les efforts que les Imperiaux firent pour la faire échoüer pendant pluſieurs mois que le ſiege dura. Il fallut commencer par ſe rendre maître de toutes les Places qui environnent Briſack, pour le reſſerrer de plus en plus. Fribourg fut une des premieres, & ne ſe rendit qu'après avoir courageuſement ſoutenu un furieux aſſaut. Tous les environs devinrent autant de champs de bataille où il fallut remporter pluſieurs victoires avant de réduire la Ville. Le General Gœutz fut le premier qui tenta de ſecourir les aſſiegez. Il aſſembla une armée ſur les bords du Danube : de-là s'approchant de Briſack, il fit diverſes marches autour de la Ville, & vint à bout d'y jetter deux fois quelques ſecours de vivres. C'étoit tout ce qu'il prétendoit ; car la réſolution de la garniſon, & la ſituation de la Place étoient telles, qu'elle n'avoit point de plus redoutable ennemi à craindre que la faim. Pour mieux empêcher ces ſecours, le Duc Bernard prit la réſolution d'attaquer l'armée ennemie, & de la diſſiper. Il ſortit de ſes lignes avec les deux tiers de ſon armée qui n'étoit pas de plus de ſeize mille hommes, quoique le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant lui euſſent amené des renforts. Il trouva les ennemis ;

LXV. Bataille de Witteimveir.

mais dès qu'ils l'eurent apperçû, ils ſe retrancherent ſi bien ſur une montagne au pied de laquelle il y avoit une petite riviere & un Village fortifié, que le Duc de Veimar fut obligé de ſe retirer lui-même pour leur donner la liberté de quitter un poſte ſi avantageux. En effet il apprit le lendemain qu'ils avoient décampé, & qu'ils s'étoient avancez près d'un Village nommé Wittemveir. Il fut auſſi-tôt à eux, & après les décharges ordinaires d'artillerie pendant une demie-heure, les deux armées s'ébranlerent & ſe choquereut avec furie. L'aîle droite des ennemis fut enfoncée du premier choc & renverſée ſur ſon infanterie, dont une partie commença dès-lors à prendre la fuite. L'aîle droite du Duc de Veimar eut le même ſort, & fut pouſſée juſqu'au corps de réſerve qui la ſoutint & repouſſa les ennemis. Le combat de l'infanterie eut auſſi un ſuccès aſſez égal. Les décharges faites, on ſe mêla l'épée à la main, & au défaut de l'épée les troupes s'aſſommoient avec la croſſe de leurs mouſquets. Dans le déſordre & la confuſion du combat, les Imperiaux ſe rendirent maîtres de l'artillerie du Duc de Veimar, & ce Prince s'empara de celle des Imperiaux. On ſe canonna ainſi de part & d'autre avec l'artillerie ennemie. Enfin après cinq heures de combat où toutes les troupes furent pluſieurs fois à la charge, les Imperiaux prirent la fuite & cederent au Duc Bernard une victoire complete dont le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant partagerent la gloire avec lui. AN. 1638.

Ce ne fut cependant pas aſſez d'une victoire pour réduire la Ville aſſiegée. Les Imperiaux étoient déterminez à perir avec Briſack, & à donner autant de

AN. 1638.

batailles qu'ils pourroient aſſembler d'armées. Ferdinand ordonna à ſes Generaux de faire une nouvelle tentative au hazard d'une ſeconde défaite, comptant pour rien la perte d'une armée, pourvû qu'ils puſſent ſauver la Ville. La conſervation de cette Place étoit en effet d'une extrême importance pour la Maiſon d'Autriche. C'étoit le patrimoine des Archiducs d'Inſpruk, & la clef de l'Allemagne. Cette Ville entre les mains des François alloit devenir un frein pour le Duc de Lorraine, & une barriere contre les entrepriſes des Empereurs ſur la France, & les ſecours qu'ils envoïoient aux Eſpagnols dans les Païs-Bas. Auſſi les Imperiaux mirent tout en œuvre pour ſecourir la Ville, & le Duc Bernard tout victorieux qu'il étoit, ſçachant les grands préparatifs que la Maiſon d'Autriche faiſoit de toutes parts, étoit extrémement inquiet du ſuccès de ſon entrepriſe dont toute l'Europe attendoit l'évenement.

LXVI. Défaite du Duc de Lorraine.

Le Duc de Lorraine ſignala dans cette occaſion ſon zele pour Ferdinand; mais ce fut aux dépens de ſa gloire & de ſes troupes. Car le Duc Bernard aïant eu avis de ſon approche, alla au-devant de lui avec un nombre de troupes égal à celui que conduiſoit le Duc Charles, & le défit entierement. Le Duc Charles fit quelques jours après un nouvel effort avec ce qu'il put rallier de ſes troupes, & ſon entrepriſe eut d'abord un aſſez heureux ſuccès; mais elle échoüa preſqu'auſſi-tôt par la valeur & la réſolution du Vicomte de Turenne.

LXVII. Nouvelle défaite des Imperiaux.

Après tant de victoires, il ſembloit que le Duc de Veimar n'eût plus rien à craindre. Cependant il lui reſtoit encore un combat à ſoutenir beaucoup plus rude

rude que les autres. C'étoit le dernier effort des Imperiaux. La Place étoit aux abois & ſouffroit une cruelle famine. Sa perte ou ſa délivrance dépendoit du ſuccès de cette derniere bataille. Mais le Duc Bernard ne jugea plus à propos de hazarder un combat en pleine campagne. Comme il avoit eu le temps de ſe fortifier de tous côtez, il réſolut de ſoutenir dans ſes lignes l'effort des ennemis. Lamboi s'étoit joint au Général Gœutz avec de nouvelles troupes. Le Duc les vit bien-tôt paroître à la vûë de ſon camp, tantôt ſur les hauteurs, tantôt ſur les bords du Rhin, faiſant tous les efforts imaginables pour ouvrir un paſſage à leurs convois juſqu'à la Ville. Ils foudroïerent avec le canon les retranchemens des aſſiegeans, ils attaquerent quelques poſtes, & s'en rendirent maîtres : ils en furent enſuite repouſſez avec perte. Ils revinrent pluſieurs fois à la charge ſans ſe rebuter : les troupes du Duc Bernard laſſes de vaincre, furent quelquefois ſur le point d'être vaincuës, & ce ne fut que par un prodige de valeur & de courage, que les Imperiaux furent enfin repouſſez de toutes parts. Le Général Gœutz n'aïant plus d'autre reſſource, entreprit inutilement de couper les vivres aux aſſiégeans mêmes. L'Empereur irrité mit le comble aux diſgraces de ce Général, en le condamnant à la priſon. Mais Goltz qui lui ſucceda dans le commandement, loin de réparer tant de mauvais ſuccès, ôta enfin aux aſſiegez le peu d'eſpérance qui leur reſtoit encore, en prenant la fuite ſur un faux avis qu'il reçut que le Duc Bernard marchoit à lui. Briſak ſe rendit ainſi après avoir épuiſé les plus horribles reſſources qu'une cruelle faim peut oſer tenter,

AN. 1638.

LXVIII. Briſak ſe rend au Duc de Veimar.

AN, 1638.

juſques-là que le Gouverneur fut obligé de mettre des gardes aux cimetieres, afin d'empêcher les habitans de déterrer les morts pour s'en nourrir. Au reſte ſi cette conquête coûta beaucoup au Duc de Veimar, elle coûta autant à la France l'année ſuivante pour en faire l'acquiſition, & encore plus quelques années après pour s'en aſſurer la poſſeſſion par le traité de Munſter.

La réduction de Briſak fut d'autant plus glorieuſe au Duc Bernard, que cette même année fut fatale aux ennemis de la Maiſon d'Autriche, par la levée de tous les ſieges qu'ils entreprirent. Le Prince d'Orange forma ſur Anvers un deſſein qui échoüa par la vigilance du Cardinal Infant. Le Prince fut obligé de ſe retirer avec perte, & dans ſa retraite ſon fils le Comte Maurice fut tué. Il entreprit enſuite le ſiége de Gueldre; mais il n'eut pas même le loiſir d'en achever la circonvallation. Le Cardinal Infant força un quartier, ſecourut la Place, & obligea le Prince de ſe retirer avec la perte de ſon canon & de ſes bagages. D'un autre côté le Maréchal de Châtillon aïant aſſiégé Saint-Omer, ſes lignes furent forcées par le Prince Thomas & Picolomini, la Ville ravitaillée, & les François contraints de lever le ſiége; de ſorte que toutes les conquêtes de la France en Flandre ſe réduiſirent à la petite ville du Catelet, qui fut emportée d'aſſaut. Le Prince de Condé & le Duc de la Valette furent encore plus malheureux au ſiege de Fontarabie. Car aux approches des Eſpagnols une terreur panique aïant tout-à-coup ſaiſi les eſprits, toute l'armée Françoiſe ſe mit à vauderoute, les ſoldats entraînant les chefs, & abandonnant aux

ennemis la victoire avant le combat. Les Eſpagnols au contraire enleverent aux François en Italie la ville de Breme. Le Maréchal de Créquy fut tué en voulant ſecourir la Place; & la Ducheſſe de Savoïe fit une perte encore plus conſiderable par la priſe de Verceil que le Marquis de Leganez força à la vûë des troupes Françoiſes qui vouloient ſecourir la Place. Pour comble de diſgrace, le jeune Duc François-Hyacinthe mourut peu de jours après, & cette mort donna occaſion à une longue ſuite de troubles qui déſolerent la Savoïe, & qui plongerent la Ducheſſe dans un abîme de chagrins & d'infortunes. AN. 1638.

LXIX. La Ducheſſe de Savoïe ſe ligue avec la France.

Dès que les deux Princes beaux-freres de la Ducheſſe eurent appris la mort de Victor-Amedée, ils s'étoient préparez à retourner en Savoïe pour aider la Régente de leurs conſeils. Cette Princeſſe craignoit leur retour, perſuadée qu'ils s'empareroient de toute l'autorité, & par le conſeil du Cardinal de Richelieu elle avoit entrepris de leur fermer l'entrée des Etats de Savoïe. Le Cardinal avoit ſans doute en vûë d'engager par cette démarche Chriſtine à demeurer toujours attachée à la France. Il prévoïoit que les Princes bannis de Savoïe, auroient recours à la Maiſon d'Autriche, & que la Ducheſſe trop foible pour leur réſiſter, ſeroit contrainte non-ſeulement de faire avec la France un nouveau traité de ligue, mais encore de mettre dans la puiſſance du Roi une partie de ſes Places pour les défendre. La Ducheſſe qui de ſon côté prévoïoit une ſi fâcheuſe néceſſité; auroit beaucoup mieux aimé prendre le parti de la neutralité que le Roi d'Eſpagne lui offroit. La mort du Maréchal de Créquy, la diſſipation des troupes

*Memorie recond. di Vittorio Siri, tom. 8.*

AN. 1638.

Françoiſes, les préparatifs qu'on faiſoit en Eſpagne pour attaquer le Piémont, enfin le reſſentiment de ſes beaux-freres la confirmoient dans cette penſée; mais le Roi de France maître de Pignerol qui lui donnoit entrée dans ſes Etats, refuſoit de conſentir à la neutralité & par interêt & par zele, parce que la neutralité étoit en effet le plus mauvais parti que Chriſtine pût prendre. Dans une conjoncture ſi délicate, Chriſtine entraînée par les ſollicitations de la France, par ſon inclination & par la néceſſité apparente de ſes affaires, prit enfin le parti de faire avec le Roi un nouveau traité de ligue. A peine l'eût-elle ſigné, que la Maiſon d'Autriche ſe déclara hautement pour les deux Princes. Ceux-ci qui avoient juſqu'alors paru reſpecter la diſpoſition teſtamentaire du feu Duc Victor Amedée, prétendirent que le teſtament devenoit nul par la mort du jeune Duc François-Hyacinthe, & qu'il falloit, ou aſſembler les Etats pour choiſir un nouveau tuteur au Prince puîné Charles-Emmanuel, ou en déferer la nomination à l'Empereur. Ferdinand caſſa en effet le teſtament, & tranſporta au Prince Cardinal la tutelle du jeune Duc ſon neveu & l'adminiſtration des Etats de Savoïe; le Roi d'Eſpagne ſe prépara à ſoutenir à main armée cette nouvelle diſpoſition, & les deux Princes qui avoient beaucoup de partiſans & d'intelligences dans les Etats de Savoïe, y allumerent l'année ſuivante une cruelle guerre, dont la Ducheſſe fut ſur le point d'être la victime, & qui remplit les premieres années de ſa régence de trouble & d'amertume.

LXX. Négociation de

Mais ſi la fortune des armes fut cette année aſſez

peu favorable aux François, la négociation leur réuſſit beaucoup mieux. Quoique la paix dût être le premier objet de la Cour de France, il n'étoit cependant que le ſecond dans le plan de politique que le Cardinal de Richelieu s'étoit propoſé ; & l'affaire que la France avoit le plus à cœur, étoit de s'unir inſéparablement avec la Suede, pour faire enſemble la guerre ou la paix ſelon les conjonctures. Après beaucoup de ſollicitations & de mouvemens inutiles, elle en vint enfin à bout, & la gloire en étoit réſervée au Comte d'Avaux, qui termina cette grande affaire de la maniere que je vais raconter.

AN. 1638.

la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.

Depuis la mort du Roi de Suede les deux Couronnes avoient renouvellé leur alliance par deux traitez conſécutifs. Dans le dernier, Oxenſtiern que la décadence du parti Proteſtant rendoit timide & facile, n'avoit pas pû prendre aſſez bien ſes avantages. Auſſi dès qu'il vit le Roi engagé dans la guerre, il chercha divers prétextes pour éluder la ratification du traité. Le Marquis de Saint-Chaumont, Ambaſſadeur de France en Allemagne la demanda longtemps avec beaucoup d'inſtance, & toujours inutilement. On lui répondit que le traité n'avoit été conclu qu'à condition que la Reine de Suede trouveroit bon de le ratifier : qu'elle ne le pouvoit pas faire, parce qu'il étoit dit au premier article, que la France & la Suede étoient en guerre avec l'Empereur, ce qui étoit faux, puiſque le Roi n'avoit déclaré la guerre qu'à l'Eſpagne : qu'il y avoit même toujours eu un Réſident de France à la Cour de Vienne : que la plûpart des Etats Confédérez dont il étoit parlé dans le traité, avoient embraſſé la paix de

AN. 1638.

Prague : & qu'enfin la France n'avoit pas été exacte à païer les ſommes promiſes aux temps marquez.

Comme les Suedois ſe flattoient alors de conclure bien-tôt leur traité de paix avec l'Empereur & l'Electeur de Saxe, le Roi, pour les retenir dans ſon parti, crut devoir accorder quelque choſe à la néceſſité des conjonctures. Le Marquis de Saint-Chaumont promit de payer tout ce que la France devoit de reſte à la Suede, de fournir de nouvelles ſommes d'argent ou de troupes à ſon choix, & de ſolliciter fortement les Etats d'Allemagne à rentrer dans le parti. Ces promeſſes eurent une partie de leur effet. La Suede toujours incertaine du ſuccès de ſa négociation avec l'Empereur, ne crut pas devoir rejetter les offres de l'Ambaſſadeur François, & pour s'aſſurer encore mieux cette reſſource, Oxenſtiern fit avec le Marquis de Saint-Chaumont un nouveau traité ſigné à Wiſmar le 20. du mois de Mars 1636. c'étoit un accord pour quatre mois ſeulement ; mais on promettoit de le ratifier pour trois ans, & un des articles portoit ce que la France ſouhaitoit pardeſſus tout, que les deux Couronnes ne pourroient traiter avec l'Empereur ou ſes Adherens, que d'un commun conſentement.

Ce traité ſembloit devoir terminer l'affaire, & il l'auroit en effet terminée, s'il avoit été ſincere. Mais c'étoit moins un véritable traité qu'un jeu des Suedois, pour donner de l'inquiétude aux Imperiaux & en obtenir de meilleurs conditions. On ne peut pas diſſimuler que la Suede agit en cette occaſion contre toutes les regles de la bonne foi ; car tandis qu'elle obligeoit la France à lui promettre de ne pas traiter

ſans ſon conſentement, elle négocioit en ſecret & avec chaleur ſon accommodement particulier, de ſorte qu'elle ne traitoit avec les François que pour les amuſer, afin de retrouver dans eux les mêmes ſecours en cas que ſa négociation ſecrete ne réuſſit pas, réſoluë de les abandonner ſi elle réuſſiſſoit. Ce manege parut bien-tôt par le refus qu'elle fit de ratifier le traité de Wiſmar au bout de quatre mois, parce qu'elle eſpéroit alors plus que jamais de conclure avec Ferdinand. Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans cette conduite, c'eſt que tandis que les Suedois amuſoient ainſi la France par des délais affectez qu'on n'appercevoit que trop, l'Empereur amuſoit la Suede elle-même par des propoſitions frivoles, dont elle n'appercevoit pas l'artifice. Car il faiſoit dans ce temps-là même les plus grands préparatifs de guerre contre les Suedois. Il aſſembloit toutes ſes forces pour les chaſſer de la Pomeranie, & les Imperiaux y pouſſerent en effet ſi vivement la guerre contre Banier, comme on a vû ailleurs, que ſans l'habileté & la ſageſſe de ce Grand Général, les Suedois auroient été entierement chaſſez d'Allemagne, & contraints d'abandonner par leur fuite toutes leurs conquêtes & toutes leurs eſpérances. Ce ne fut qu'après deux ans de négociations & de conférences inutiles, qu'ils ouvrirent enfin les yeux ſur leurs véritables intérêts, & qu'ils ſongerent à s'unir étroitement avec la France. Le Marquis de Saint-Chaumont n'étoit plus à Hambourg, où cette nouvelle alliance avoit été négociée juſqu'alors. Il avoit été rappellé pour quelque mécontentement qu'on en avoit eu à la Cour, & le Comte d'Avaux étoit allé

AN. 1638.

AN. 1638.

prendre ſa place après avoir demeuré quelque temps à Dantzic où il avoit ſervi utilement cette Ville par ſon crédit auprès du Roi de Pologne.

LXXI. L'Empereur s'oppoſe au ſéjour du Comte d'Avaux à Hambourg.

Dès qu'il fut arrivé à Hambourg, l'Empereur qui craignoit tout de l'habileté de ce négociateur, ne pût s'empêcher d'en témoigner ſon chagrin, & fit écrire aux Magiſtrats pour leur perſuader de ne pas ſouffrir que le Comte d'Avaux réſidât dans leur Ville. Ces Magiſtrats Républicains & jaloux de leurs franchiſes n'eurent aucun égard à la demande de l'Empereur. Le Roi de France leur écrivit pour les en remercier; mais Ferdinand ne garda plus de ménagemens. Il menaça les Magiſtrats de faire inſulter la Ville par l'armée de Gallas qui n'en étoit pas éloignée, & il y fit même entrer ſecretement un grand nombre d'Officiers & de Soldats, avec ordre d'en enlever de force l'Ambaſſadeur de France, ſans reſpecter le droit des gens. Les bourgeois intimidez & craignant pour la perſonne du Comte d'Avaux, lui conſeillerent de céder à la force. Banier Général de Suede lui donna le même conſeil, & dans une occaſion ſi périlleuſe un Miniſtre moins intrépide & moins zelé ſe ſeroit aiſément laiſſé perſuader. Mais rien ne pût ébranler le Comte. L'honneur du nom François autant que l'interêt de l'Etat, demandoient qu'il demeurât à Hambourg. Il y demeura réſolu de mourir, comme il diſoit, plûtôt que d'abandonner ſon poſte. Il ne voulut pas même prendre de gardes pour ſa ſûreté. Cependant pour ne pas expoſer la dignité du Roi à être outragée dans ſa perſonne, il ſe renferma chez lui, ne ſortant que lorſque la néceſſité l'y obligeoit, & il interdit à tous ſes domeſtiques les cabarets & les

20 *Mars* 1638.

*Hiſt. du Marq. de Gueбriant, l. 4. c. 1.*

*Lettre du Comte d'Avaux à Nic. Bourbon & à M. de Roiſſy le 25 Août 1639.*

les promenades, afin d'éviter toutes les occaſions de querelle. Une conduite ſi ſage & ſi ferme fit avorter la conjuration. Les Allemands furent obligez de retourner à l'armée, que la guerre appelloit ailleurs, & laiſſerent au Comte d'Avaux la liberté de commencer la négociation. AN. 1638.

LXXII. Arrivée de Salvius à Hambourg.

Jean-Adler Salvius, Conſeiller au Conſeil Privé de la Reine de Suede & Chancelier de la Cour, s'étoit déja rendu à Hambourg pour y traiter avec le Comte d'Avaux. Ce Miniſtre qui fut depuis encore emploïé dans les autres traitez de la Suede juſqu'à la paix de Weſtphalie, avoit beaucoup de capacité & une grande connoiſſance des affaires. Il manioit même avec beaucoup d'adreſſe une négociation. Cette adreſſe étoit cependant en lui un peu tardive, & n'étoit que le fruit de pluſieurs réflexions. Il étoit extrémement diſſimulé, habile à cacher ſes ſentimens, & attentif à découvrir ceux de ſes adverſaires. Mais ſa pénétration alloit ſouvent trop loin., & le rendoit inquiet & ſoupçonneux. Il étoit d'ailleurs obſtiné dans ſes idées, toujours jaloux des moindres prérogatives, & malgré ſes défiances quelquefois facile à ſéduire ou à gagner.

LXXIII. Commencement de la négociation.

Le Comte avoit deux partis à prendre: c'étoit ou de faire ſimplement ratifier le traité de Wiſmar, ou d'en propoſer un nouveau. Outre que le traité de Wiſmar avoit été moins un traité, qu'un projet qui n'avoit jamais eu de force, puiſqu'il n'avoit pas été ratifié: les Suedois prétendoient en vertu de ce traité ſe faire païer de tout ce qui leur avoit été promis. L'article étoit conſiderable, & pour cette raiſon il eût été beaucoup plus avantageux à la France de faire un

AN. 1638.

nouveau traité qui abrogeât le premier. Mais comme la Reine de Suede avoit déja envoïé ſa ratification, il fallut ſe contenter de réformer le traité de Wiſmar, & de regler les ſecours d'argent que la France donneroit déſormais à la Suede.

LXXIV. Article des Subſides.

Salvius n'étoit pas traitable ſur ce point, & tout l'argent de France auroit à peine ſuffi pour ſatisfaire l'avidité des Suédois. On convint pour l'avenir que la France païeroit à la Suede pendant les trois ans que devoit durer le traité, un million de livres par an, & pour le paſſé le Comte d'Avaux fit ſi bien valoir les avantages que la Suede devoit retirer du traité, qu'il perſuada à Salvius de ſe contenter d'un million, au lieu de deux qu'il avoit quelque droit de redemander, & que le Comte, par une fermeté apparente, lui fit déſeſperer d'obtenir.

*Lettre de M. Colbert à M. d'Avaux le 23 Mai 1638.*

LXXV. Artifice de Salvius.

Salvius, pour allarmer l'Ambaſſadeur François, lui avoüoit avec une confiance affectée, que pluſieurs Princes d'Allemagne ſollicitoient la Suede de rompre la négociation. Qu'on lui promettoit un accommodement avantageux avec l'Empereur; & que ce Prince lui offroit une ſomme conſiderable, avec la Pomeranie en hypotheque du dédommagement qu'elle demandoit pour les frais de la guerre. Tout cela étoit vrai; mais le Comte n'ignoroit pas ce que les Suedois eux-mêmes penſoient de ces offres ſpecieuſes, & pour païer les avis de Salvius par une pareille confidence, il l'avertit de ſe tenir ſur ſes gardes contre la Cour de Vienne: que l'offre de la Pomeranie étoit un artifice pour endormir les Suedois & les chaſſer enſuite plus aiſément de toute l'Allemagne, lorſqu'on les auroit ſéparez de la France.

Que c'étoit dans cette vûe que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne faiſoient un traité de ligue avec le Roi de Pologne, qui faiſoit déja aſſez connoître ſes diſpoſitions par les infractions qu'il faiſoit au traité de Stumſdorf en exigeant des droits au Port de Dantzic. Cette triple alliance de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne & du Roi de Pologne, étoit un faux bruit que les Polonois, toujours ennemis des Suedois, faiſoient courir pour leur donner de l'inquiétude, & par lequel le Comte d'Avaux prétendoit moins effraïer Salvius, que lui faire ſentir le tort qu'il avoit de vouloir lui donner de fauſſes allarmes. AN. 1638.

Ce ſeroit entendre mal l'art de négocier, que de ſe piquer de cette franchiſe qui ne ſçait rien diſſimuler, & qui laiſſe penétrer les intentions les plus ſecretes. Un habile Négociateur ne s'explique que dans la néceſſité, & le fait toujours avec réſerve. Il affecte même quelquefois de ſe contredire, de paroître changer de vûës & d'idées, de mépriſer ce qu'il craint, & d'appréhender ce qu'il ſouhaite. Par-là on ſe rend impénétrable, & à moins que l'autre parti ne ſoit extrémement ſur ſes gardes, on perce aiſément ſes véritables ſentimens. Salvius ſentit bien-tôt l'avantage que l'Ambaſſadeur François avoit ſur lui de ce côté-là, & voulut le rendre inutile en lui propoſant de traiter par écrit, comme c'eſt aſſez l'ordinaire en Allemagne, & non plus de vive voix, comme ils avoient fait juſqu'alors. Mais l'autre méthode étoit trop avantageuſe au Comte d'Avaux, & on ne pouvoit pas raiſonnablement l'obliger à la changer.

LXXVI. La France conſent à déclarer la

Cependant pour marquer à Salvius la droiture & la ſincérité de la France, le Comte lui accorda après

AN. 1638.

quelques difficultez affectées, un article qui étoit dans le fond assez indifférent au Roi, mais sur lequel les Suedois insistoient beaucoup. Ce fut que la France déclareroit la guerre nommément à Ferdinand, ce qu'elle avoit refusé de faire jusqu'alors par les raisons que j'ai dites. Ce n'étoit là qu'une formalité qui n'engageoit la France à rien de plus que ce qu'elle faisoit déja depuis plusieurs années.

guerre à l'Empereur.

*Puffendorf. rerum Suecic. l. 9.*

Les François porterent plus loin leur complaisance par rapport au lieu des conférences pour la paix générale. Le Comte d'Avaux laissa à Salvius le choix de Cologne, de Hambourg ou de Lubek, ou s'il aimoit mieux, il proposa à la Suede de choisir telle Ville qu'elle voudroit pour y traiter de ses intérêts avec Ferdinand, tandis que la France traiteroit des siens à Cologne. Mais il exigea deux conditions qui étoient la principale fin que la France se proposoit dans ce traité. C'étoit que les deux traitez se feroient conjointement, de concert, & pour ainsi dire d'un pas égal, quoiqu'en lieux différens, & que chacune des deux Couronnes auroit un Résident dans la Ville où l'autre envoïeroit ses Plénipotentiaires.

LXXVII. Conditions exigées par la France.

Il ne fut pas si aisée de convenir sur l'article de la Pomeranie, dont Salvius vouloit que la France garantît la possession à la Suede. Outre que c'eut été accorder aux Suedois beaucoup plus qu'il ne leur étoit dû, cette usurpation de la Suede ne pouvoit qu'irriter extrémement toute l'Allemagne, rendre la France odieuse, multiplier les obstacles de la paix, & donner aux ennemis un juste prétexte d'accuser les Alliez de vouloir perpétuer la guerre. Le Comte d'Avaux n'osant cependant pas rejetter directement

LXXVIII. Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux.

*Ibid.*

cette propoſition, l'éluda en faiſant à Salvius une demande ſemblable, qui étoit que la Suede garantît à la France la poſſeſſion de la Lorraine, dont le Roi avoit fait la conquête en conſéquence de la révolte du Duc Charles. Salvius ſentit toute l'adreſſe de cette réponſe, qui étoit un refus tacite & ſans replique; & jugeant qu'il ſeroit inutile d'inſiſter ſur la Pomeranie, il remit la diſcuſſion de ce point aux conférences générales pour la paix. C'étoit ce que le Comte d'Avaux prétendoit. AN. 1638.

Ce Comte emporta encore un autre point qui lui parut intéreſſer l'honneur de la Religion, & que tout autre que lui n'auroit peut-être jamais eu la penſée de propoſer. Ce fut qu'on n'emploïeroit dans le traité pour nommer les Religionnaires, que le terme de *Proteſtans*, & qu'on n'y nommeroit point *la Religion Evangelique :* ne pouvant ſouffrir qu'on donnât le nom de *Religion*, & encore moins le titre d'*Evangelique* à une Secte juſtement proſcrite par l'Egliſe, *à moins*, dit-il, dans une Lettre au Cardinal Légat, *qu'on ne lui donne le nom d'Evangelique pour avoir détruit l'Evangile, comme Scipion prit le nom d'Africain pour avoir détruit l'Empire d'Afrique.* Ceux qui ſçavent juſqu'à quel point les Proteſtans de ce temps-là portoient la ſenſibilité ſur tout ce qui paroiſſoit bleſſer l'honneur de leur prétenduë Religion, ſeront ſurpris qu'on ait jamais oſé leur faire une ſemblable propoſition dans une négociation où il étoit néceſſaire de les ménager, & ſeront encore plus étonnez qu'elle ait réuſſi. L'Hiſtorien de Suede a prétendu que le Comte avoit en vûë de faire plaire au Pape; mais il devoit avoüer que ce motif n'étoit point intéreſſé; car le Comte d'Avaux n'avoit rien à eſpérer du Sou- 14 Octobre 1639.

AN. 1638.

verain Pontife, & n'en reçût jamais que des *Benedictions* : récompenſe dont un faux zele ne ſe païe point.

LXXIX. Concluſion du traité.

C'eſt ainſi que ces deux habiles Négociateurs ſe diſputerent les moindres avantages. Enfin après quelques autres conteſtations, le nouveau traité d'alliance entre la France & la Suede fut conclu pour trois ans, & ſigné à Hambourg le 6 Mars 1638. en voici la teneur.

*Sereniſſimi ac Potentiſſimi Principis ac Domini Domini Ludovici XIII. Franciæ & Navarræ Regis Chriſtianiſſimi Conſiliarius Statûs, utriuſque Ordinis Commendator, ac per Germaniam extraordinarius Legatus, Claudius de Meſmes, Eques, Comes d'Avaux &c. Conſtare volumus univerſis & ſingulis quorum intereſt, quod cum traditio Regiarum Ratihabitionum Fœderis Wiſmariæ die 20. Martii anno 1636. per ſolennes Regum Galliæ & Sueciæ Legatos concepti variis de cauſis hactenus ſuſpenſa fuerit, nunc vero è re communi judicatum ſit ut cuncta rite conſummentur : atque interim rebus mutatis quædam inciderint quæ clariorem explicationem deſiderare viſa ſunt ; nos ex ſpeciali mandato S. R. Maj. Chriſtianiſſimæ, cum illuſtriſſimo & excellentiſſimo Domino Domino Johanne Salvio hæreditario in Offerby & Tulinge, Sereniſſimæ Reginæ Sueciæ Conſiliario ſecretiori, Aulæ Cancellario & in Germaniam Legato, ad hunc quoque actum ſpecialiter inſtructo congreſſi, dicta Wiſmarienſia pacta recognovimus & pro uberiori eorumdem luce in ſequentes articulos vi factæ Nobis à Principibus noſtris & utrinque communicatæ poteſtatis mutuo conſenſimus & convenimus.*

AN. 1638.

Claude de Meſmes, Chevalier, Comte d'Avaux &c. Ambaſſadeur extraordinaire, Commandeur des deux Ordres & Conſeiller d'Etat du Sereniſſime & très-Puiſſant Prince Loüis XIII. Roi très-Chrétien de France & de Navarre, Nous faiſons ſçavoir à tous ceux en general & en particulier à qui il appartient, que l'échange des Ratifications du Traité de Wiſmar conclu le 20 Mars de l'année 1636. entre les Ambaſſadeurs de France & de Suede, aïant été ſuſpendu juſqu'à préſent pour diverſes raiſons par les deux Rois: comme on a jugé à préſent qu'il étoit de l'interêt commun de mettre la derniere main à cette affaire, & que par les changemens qui ſont arrivez depuis le ſuſdit Traité, il s'y trouve des choſes qui ont paru demander une plus claire explication, après que par un commandement exprès de Sa Majeſté très-Chrétienne nous avons conferé avec l'illuſtriſſime & excellentiſſime Seigneur Jean Salvius, Seigneur d'Offerby & de Tulinge, Conſeiller ſecret de la Sereniſſime Reine de Suede, Chancelier de ſa Cour & ſon Ambaſſadeur en Allemagne, muni d'un pouvoir ſpecial pour le préſent acte: nous avons revû le ſuſdit traité de Wiſmar, & pour un plus entier éclairciſſement, en vertu du pouvoir que nos Rois nous ont donné, & dont nous nous ſommes fait mutuellement la communication, nous ſommes convenus enſemble & nous avons conſenti aux articles ſuivans.

AN. 1638.

*I. Imprimis mortuo Ferdinando II. Romanorum Imperatore in quem articulus primus pactorum Wismarienſium conceptus eſt, bellum à Rege Chriſtianiſſimo & Sereniſſimâ Reginâ Sueciæ decretum geratur ac continuetur in filium ejus Ferdinandum & Domum Auſtriacam, ejuſque Adhærentes.*

*II. Hi ut ad honeſtam tandem pacem univerſalem eo potentiùs adigantur, uterque Regum, Rex Galliæ quidem per ſuperiorem Germaniam, Regina vero Sueciæ per Provincias Electorales, Marchionatus & Ducatus Brandenburgiæ & Saxoniæ, ſummis utrinque viribus arma ſua in hæreditarias Auſtriacorum Provincias, quantum fieri poterit, transferre, ac belli ſedem illic figere contendant.*

*III. Articulus quartus in gratiam Catholicorum; ut fruantur libero ſuæ Religionis exercitio & ſuis reditibus juxta tenorem fœderis, exactè ſervetur. Idem quoque in gratiam Proteſtantium dictum eſto.*

*IV. Tempus fœderi ſtatutum ex tenore articulorum* XVII. *&* XVIII. *à traditis Ratihabitionum inſtrumentis in triennium numeretur, videlicet à* 15. *menſis hujus ad* 15. *uſque diem Martii anni* 1641. *incluſivè.*

*V. De Subſidiis ex articulo undecimo controverſis ita conventum eſt, ut tametſi traditio Ratihabitionum hactenus ſuſpenſa fuerit, ad belli tamen onera quæ Regina Sueciæ à prima dicti fœderis formatione ad hunc uſque diem pro cauſa communi ſuſtinuit ſublevanda; Rex Chriſtianiſſimus det eidem ſtatim hîc Hamburgi*

(*præter*

I. L'Empereur Ferdinand II. que le premier article du traité de Wiſmar regardoit, étant mort, que la guerre réſoluë par le Roi très-Chrétien & la Séréniſſime Reine de Suede, ſoit faite & continuée contre ſon fils Ferdinand, la Maiſon d'Autriche & ſes Adherens. AN. 1638.

II. Pour les contraindre plus efficacement à faire une paix générale à d'honnêtes conditions, que les deux Rois, le Roi de France par la haute-Allemagne, la Reine de Suede par les Provinces Electorales, les Marquiſats & Duchez de Brandebourg & de Saxe, s'efforcent de tout leur pouvoir de porter leurs armes, autant qu'il ſera poſſible, dans les Provinces héréditaires de la Maiſon d'Autriche, & d'y établir le theatre de la guerre.

III. Que l'article quatriéme en faveur des Catholiques, par lequel il leur eſt permis d'exercer librement leur Religion & de joüir de leurs revenus, ſoit exactement obſervé ſuivant la teneur du traité. Que le même ſe faſſe à l'égard des Proteſtans.

IV. Que le temps marqué pour la durée du traité par les articles XVII. & XVIII. ſoit de trois ans depuis l'échange des ratifications; ſçavoir, depuis le 15. de ce mois juſqu'au 15. du mois de Mars de l'année 1641. incluſivement.

V. Quant aux Subſides dont il eſt parlé dans l'article XI. on eſt convenu que quoique la délivrance des ratifications ait été ſuſpenduë juſqu'à préſent, cependant pour ſubvenir aux dépenſes de la guerre que la Reine de Suede a faites pour la cauſe commune depuis la premiere concluſion dudit traité juſqu'à ce jour, le Roi très-Chrétien lui don-

AN. 1638. *(præter reſiduum anni 1637.) quadringenta Imperialium Thalerorum millia quibus ritè cum prædicto reſiduo numeratis, Regina Sueciæ nihil ulterius à Rege Galliæ in hunc diem ex cauſâ horum fœderum prætendat.*

*VI. Pro tribus vero annis ſequentibus ad quos fœdus excurrit videlicet à 15. Martii 1638. ad eandem uſque diem anni 1641. incluſivè, Regina Sueciæ à Rege Chriſtianiſſimo quotannis millionem unum librarium Turonenſium Amſtelodami accipiat, mediam partem duobus à reddita Ratificatione menſibus, hoc eſt 15. Maii anni 1638. alteram ſex poſt menſibus, nempe die 15. Novembris ejuſquem anni, & ita deinceps tum pro præteritis duobus menſibus, tum in anticipationem quatuor ſubſequentium ſolutiones fiant iiſdem diebus 15. Maii & 15. Novembris cujuslibet anni. Et quoniam moneta Gallica in his oris minus commoda eſt, Rex Galliæ gratificabitur Reginæ Sueciæ monetâ Imperiali, dando eidem pro ſingulis millionibus quadringenta millia Imperialium Thalerorum in ſpecie.*

*VII. Et quia ad tractatus cum hoſte inſtituendos & Rex Chriſtianiſſimus & Sereniſſima Regina Sueciæ crebris amicorum Principum officiis invitantur, ne quid in ſe deſiderari poſſit, honeſtas pacis univerſalis conditiones numquam recuſaturis, quamocius notum Mediatoribus faciant ſibi eſſe decretum de pace induciiſve nonniſi conjunctim agere, nihil abſque mutuo conſenſu*

nera dès à préſent ici à Hambourg (outre le reſte de l'année 1632.) quatre cens mille Thalers Imperiaux, après lequel païement & le reſte ſuſdit, la Reine de Suede ne pourra plus rien demander davantage au Roi de France en vertu des préſens traitez pour tout le paſſé juſqu'à ce jour. AN. 1638.

VI. Pour les trois années ſuivantes pendant leſquelles le Traité doit durer; ſçavoir, depuis le 15. Mars 1638. juſqu'au même jour de l'an 1641. incluſivement, la Reine de Suede recevra tous les ans du Roi très-Chrétien un million de livres tournois à Amſterdam, la moitié deux mois après l'échange des Ratifications, c'eſt-à-dire, le 15. Mai 1638. & l'autre moitié ſix mois après, c'eſt-à-dire, le 15. Novembre de la même année, & ainſi dans la ſuite, tant pour les deux mois paſſez, que pour les quatre ſuivans, les païemens ſe feront les mêmes jours 15 de Mai & 15 de Novembre de chaque année; & comme la monnoïe de France eſt incommode dans ces quartiers, le Roi de France païera la Reine de Suede en monnoïe de l'Empire, lui donnant pour chaque million quatre cens mille Thalers Imperiaux en eſpeces.

VII. Et comme le Roi très-Chrétien & la Séréniſſime Reine de Suede ſont ſouvent invitez par les inſtances des Princes leurs amis à traiter avec les ennemis, afin qu'on ne puiſſe pas ſe plaindre d'eux, puiſqu'ils ne refuſeront jamais d'honnêtes conditions pour une paix générale, ils feront au plûtôt connoître aux Médiateurs qu'ils ſont réſolus de ne traiter de la paix & de la treve que conjointement, de ne rien accorder que d'un commun conſentement, & de ne

AN. 1638.

*paciſci, & utramque cauſam ſimul & eodem momento pertractare, ut ipſi Mediatores ſuam operam & ſua officia eò dirigant.*

*VIII. Quibus vero modis certiùs maturiuſque id fiat ita convenit, ſi unus idemque locus omnibus quorum intereſt tractaturis tutus commoduſque viſus fuerit, ibi Gallici & Suecici cum poteſtate Legati cum hoſtium ac Fœderatorum Legatis conjunctim agant tranſigantque: ſin minus, loco quidem ſeorſim, at re, causá & tempore conjunctim utrobique tractetur, & à Rege quidem Chriſtianiſſimo Coloniæ Agrippinæ, à Sereniſſimâ vero Sueciæ Reginâ Lubecæ vel Hamburgi, advocatis utrinque communibus per Germaniam ſociis ac amicis.*

*IX. Agantur Coloniæ res Regis Chriſtianiſſimi; Hamburgi autem vel Lubecæ res Regni Sueciæ & utroque loco communium per Germaniam Fœderatorum. Interſit tamen tractatui Colonienſi Agens Suecicus, Hamburgenſi Gallicus, uterque tam ſine poteſtate agendi cum hoſte communi, quam ſine voto; ſed honeſtâ cum ſeſſione, ut audiant & referant ad Plenipotentiarios quiſque ſuos, & ſicubi opus, præſentes moneant. Nihil autem illis inſciis aut inconſultis utrobique tractetur*

*X. Uterque Regum ſalvos invicem conductus & ſecuritatem per Mediatores ab hoſte communi procurent am promutuis utriuſque Legatis & Agentibus, quam*

traiter de leurs intérêts réciproques qu'enſemble & en même temps, afin que les Médiateurs dirigent à ce but leurs ſoins & leurs bons offices. AN. 1638.

VIII. Pour que la choſe ſe faſſe plus ſûrement & plus vîte, il a été réglé, en cas qu'un ſeul & même lieu paroiſſe ſûr & commode à tous les intéreſſez, que les Ambaſſadeurs de France & de Suede munis de plein-pouvoir y traiteront conjointement & tranſigeront avec les Ambaſſadeurs des ennemis : ſinon, qu'on traitera à la vérité dans deux lieux ſéparez, mais toujours conjointement pour le fond, les intérêts & le temps dans l'un & l'autre lieu, qui ſera Cologne pour le Roi très-Chrétien, & pour la Séréniſſime Reine de Suede Lubek ou Hambourg, où l'on appellera de part & d'autre les amis & les Alliez communs d'Allemagne.

IX. Les intérêts du Roi très-Chrétien ſe traiteront à Cologne, ceux de la Suede à Hambourg ou à Lubek, & dans l'un & l'autre lieu ceux des Alliez communs d'Allemagne. Cependant un Agent de Suede ſera préſent au Traité de Cologne, & un Agent de France à celui de Hambourg : l'un & l'autre ſans pouvoir de traiter avec l'ennemi commun & ſans ſuffrage, mais ſeulement avec un titre honnête pour entendre & faire leur rapport chacun aux Plénipotentiaires de ſa nation, & pour dire leur avis s'il eſt quelquefois néceſſaire : & rien ne ſe fera dans l'un & l'autre lieu ſans les en avoir avertis, ou ſans les conſulter.

X. Les deux Rois par l'entremiſe des Médiateurs procureront réciproquement des ſauf-conduits de la part de l'ennemi commun, tant pour les Ambaſſa-

AN. 1638.

*pro communium Fœderatorum Deputatis, & ſingulorum Nunciis, Curſoribus, Litteris. Et neque Coloniam neque Hamburgum aut aliò prius mittant quam acceptis utrinque prædictis omnibus ſalvis conductibus, idque apud Mediatores conſtanter profiteantur.*

*XI. Si tamen communibus per Germaniam Fœderatis ſalvi conductus à Ferdinando negabuntur, eò inſiſtat uterque Regum apud Mediatores ut ab illo ſaltem ſecuritatem pro iis ſcripto impetrent quos dicti Principes & Civitates Germaniæ ad utrumque conventum ablegare voluerint.*

*XII. Utriuſque conventûs idem ſit primus, idem ultimus dies, & utroque loco omnia collatis conſiliis peragantur, pari paſſu ac lentè utrobique feſtinando.*

*XIII. Nihil quidquam uno alterove loco concludatur ſine mutuo & explicito conſenſu hinc inde Legatorum Galliæ ac Sueciæ per dictos Agentes declarando.*

*XIV. Uterque conventus alter ab altero totus pendeat, & ita cohæreant ut pace vel utroque loco confectâ vel neutro diſcedatur. Ideo nullus pacis inducia-rumve tractatus Coloniæ ſubſcribatur niſi per Agentem Sueciæ liquidò conſtiterit tractatum Hamburgi ſubſcriptioni quoque proximum eſſe: ac vice versâ idem Hamburgi à Legatis Suecicis obſervetur donec per Agentem Galliæ certiores fiant tractatum Coloniæ ſubſcriptum iri.*

deurs & Agens de l'un & de l'autre, que pour les Députez des Alliez communs, leurs Envoïez, leurs Courriers & leurs Lettres; & ils n'envoïeront ni à Cologne, ni à Hambourg ou ailleurs, qu'après qu'on aura reçû de part & d'autre tous leſdits ſauf-conduits, & ils feront ſçavoir ſur cela aux Médiateurs leur ferme réſolution. AN. 1638.

XI. Si cependant Ferdinand refuſe des ſauf-conduits aux Alliez communs d'Allemagne, les deux Rois inſiſteront auprès des Médiateurs pour obtenir de lui du moins une sûreté par écrit pour ceux que leſdits Princes & Villes d'Allemagne voudront envoïer à l'un & l'autre congrès.

XII. L'une & l'autre aſſemblée commencera & finira le même jour, & tout ſe fera de concert dans l'un & l'autre lieu, d'un pas égal, ſans précipitation ni lenteur.

XIII. On ne conclura rien dans l'un & l'autre lieu ſans le mutuel & exprès conſentement des Ambaſſadeurs de France & de Suede, qui ſera déclaré par les ſuſdits Agens.

XIV. Que les deux aſſemblées dépendent entierement l'une de l'autre, & ſoient tellement liées qu'on s'en retire, la paix étant également faite dans les deux, ou n'étant faite dans aucune. Ainſi on ne ſignera à Cologne aucun traité de paix ou de treve, que l'Agent de Suede n'ait clairement declaré que le traité de Hambourg eſt auſſi en état d'être ſigné; & pareillement les Ambaſſadeurs Suedois obſerveront la même choſe à Hambourg, juſqu'à ce que l'Agent de France leur ait fait ſçavoir que le traité de Cologne eſt auſſi en terme d'être ſigné.

AN. 1638.

*XV. Rex Galliæ præſtabit eventum Tractatûs Hamburgenſis, Regina Sueciæ Colonienſis, & ita quidem ut ſi alterutrum directè vel indirectè violari contigerit, vel alicui Fœderatorum bellum inferri ex cauſâ vel occaſione præſentis fœderis, teneatur utrumque Regnum ſine morâ aut tergiverſatione repellere communibus armis injuriam, idque obſervetur ad decennium à die firmatæ pacis.*

*XVI. Utrique tractatui ſupradictus articulus inſeratur, & idcirco utrumque etiam Tractatum ultro citroque tranſmiſſum Gallici & Suecici cum poteſtate Legati reſpectivè ſubſcribant.*

*XVII. Quod de Coloniâ & Hamburgo dictum eſt, de aliis quoque locis, ſi alibi tractare contigerit, intelligatur.*

*XVIII. Si generales induciæ octo decemve annorum obtineri poſſint, non recuſentur, dum quæ quiſque Regum occupavit conditionibus utrinque commodis interim retineat. Idque vel uno loco vel duobus ad præſcriptum modum conjunctim tractetur.*

*Supra dicta omnia & ſingula nomine Sereniſſimorum Regum Galliæ & Sueciæ ita tranſacta & concluſa eſſe hiſce teſtamur, eorumque uti concepta ſunt Ratihabitiones intra diem 15. Maii anni currentis Hamburgi ſine ulteriore dilatione reciprocè traditum iri recipimus. In quorum fidem & robur præſentes manibus ac ſigillis propriis munivimus. Hamburgi die 6. menſis Martii, ſtilo novo anno 1638.*

XV.

XV. Le Roi de France garantira l'exécution du Traité de Hambourg, la Reine de Suede de celui de Cologne, en ſorte que s'il arrive que l'un ou l'autre ſoit violé directement ou indirectement, ou qu'on faſſe la guerre à quelqu'un des Alliez, à cauſe ou à l'occaſion du préſent Traité, les deux Roïaumes ſeront tenus, ſans aucun délai ni retardement, de repouſſer par leurs armes communes l'injure, ce qui s'obſervera juſqu'à la dixieme année depuis la concluſion de la paix. AN. 1638.

XVI. L'article ſuſdit ſera inſeré dans l'un & l'autre Traité, & partant les Ambaſſadeurs François & Suedois ſigneront reſpectivement les deux Traitez qu'il ſe communiqueront mutuellement.

XVII. Tout ce qui eſt dit de Cologne & de Hambourg devra s'entendre pareillement de tous autres lieux, s'il arrive qu'on traite ailleurs.

XVIII. Si l'on peut obtenir une treve generale pour huit ou dix ans, elle ſera acceptée, pourvû que chacun des Rois retienne à de bonnes conditions pendant la treve tout ce qu'il aura conquis, & ce Traité ſe fera dans un ſeul lieu ou dans deux, conjointement de la maniere ſuſdite.

Nous atteſtons par ces préſentes que tous & chacun des articles ſuſdits, ont été ainſi accordez & conclus au nom des Séréniſſimes Rois de France & de Suede, & nous promettons d'en donner réciproquement ſans aucun délai à Hambourg dans le 15. de Mai de l'année courante la Ratification, tels qu'ils ſont exprimez. En foi & témoignage de quoi nous avons ſigné ces préſentes de notre ſeing, & ſcellé de notre ſceau. A Hambourg le ſixiéme jour du mois de Mars, ſtile nouveau de l'année 1638.

AN. 1638.

La France & ſes Alliez applaudirent à ce nouveau Traité. C'étoit un nouveau gage de la fidélité des Suedois, qui faiſoit eſpérer une paix avantageuſe. Ceux qui regardoient les mouvemens de l'Europe avec le plus d'indifférence, l'admirerent comme un chef d'œuvre d'habileté. C'eſt ainſi que l'appella un Miniſtre qui réſidoit à Cologne. Auſſi ce coup fut ſenſible à Ferdinand. Il déconcertoit les meſures qu'il prenoit depuis ſi long-temps pour ſéparer la Suede de la France, & formoit entre ces deux Couronnes un nouveau lien qu'il étoit difficile de rompre.

*Colpo Maeſtro. Lettre à M. d'Avaux le 13. Mai.*

Quand ont réflechit ſur la conduite que le Conſeil de Vienne dirigé par celui de Madrit, ſuivit dans toutes ces négociations, on ne conçoit pas bien quelle étoit la politique de la Maiſon d'Autriche. Elle avoit en vûë de diviſer les Alliez, & c'eſt ce qu'elle pouvoit faire de mieux ; mais il ſemble qu'elle ſe trompoit dans les meſures qu'elle prenoit pour y réuſſir. Car ſi elle avoit offert aux Suedois des conditions du moins honnêtes, ils les auroient infailliblement acceptées. Alors elle auroit pû tourner toutes ſes forces contre la France & la Hollande, & elle les auroit probablement obligées de rabattre beaucoup de leurs prétentions. En accordant quelque avantage à la Suede, elle ſe ſeroit miſe en état de refuſer tout aux autres Alliez. Elle n'auroit perdu que d'un côté, au lieu qu'elle perdit des deux. Elle s'obſtina à ne rien accorder aux uns & aux autres, comptant peut-être trop ſur ſes forces ou ſur le ſuccès de ſes intrigues : conduite qui obligea les Confédérez à demeurer unis contre elle, & cette union lui fut toujours fatale. C'eſt ce

que je développerai dans la ſuite avec le détail de pluſieurs autres négociations : car déſormais les négociations deviennent inſenſiblement la principale matiere de cet ouvrage, à meſure qu'il approche de ſon terme, je veux dire du traité de Munſter, dont il doit être l'Hiſtoire préliminaire. AN 1638.

*Fin du quatriéme Livre.*

# SOMMAIRE

## DU CINQUIÉME LIVRE.

I. *LE Roi d'Angleterre negocie avec la Maiſon d'Autriche & les Couronnes alliées.* II. *Il ſe laiſſe amuſer par l'Empereur.* III. *Il negocie avec la France & la Suede.* IV. *Congrès indiqué à Hambourg.* V. *Démêlé à Paris entre les Anglois & les Suedois.* VI. *La Cour de France eſt mécontente de celle d'Angleterre.* VII. *Succès des Conferences de Hambourg.* VIII. *Malheureuſe expedition du Prince Palatin.* IX. *Il ne réuſſit pas mieux dans la négociation.* X. *La négociation du Roi d'Angleterre échouë entierement.* XI. *Négociation du Prince de Tranſilvanie avec les Couronnes alliées.* XII. *Suite de la négociation, elle demeure ſans effet.* XIII. *Les Ducs de Lunebourg prennent le parti de la neutralité.* XIV. *Le Lantgrave de Heſſe traite avec la France.* XV. *Les Imperiaux font tous leurs efforts pour rompre l'alliance des deux Couronnes.* XVI. *Ils font à Salvius des propoſitions ponr un traité particulier.* XVII. *Ils font de nouvelles propoſitions également captieuſes & éblouiſſantes.* XVIII. *Nouveaux artifices des Miniſtres de l'Empereur.* XIX. *Commencement des Conferences à Hambourg pour le traité préliminaire.* XX. *Les Imperiaux veulent en exclure le Comte d'Avaux.* XXI. *Premiere demande des Imperiaux refuſée par le Comte d'Avaux.* XXII. *Conteſtations ſur les ſauf-conduits.* XXIII. *Demandes du Roi de France.* XXIV. *Refus des Imperiaux.* XXV. *Raiſons alleguées par les Alliez pour juſtifier leurs demandes.* XXVI. *Les Imperiaux ſe relâchent ſur quelques points.* XXVII. *Temperament propoſé par les Imperiaux.* XXVIII. *Il eſt rejetté par le Comte d'Avaux.* XXIX. *Motifs de ſa conduite.* XXX. *Il la fait approuver aux Suedois.* XXXI. *Pluſieurs Princes approuvent la conduite de la France.* XXXII. *Elle propoſe un nouveau temperament.* XXXIII. *Le Pape propoſe de nouveau une treve.* XXXIV. *Politique du Cardinal de Richelieu.* XXXV. *Conditions de la treve exigées par Grotius Ambaſſadeur de Suede à Paris.* XXXVI. *La Cour s'applique à le chagriner.* XXXVII. *La négociation de la treve*

*eſt renvoïée à Hambourg.* XXXVIII. *La Maiſon d'Autriche la refuſe.* XXXIX. *Les Imperiaux renouvellent leurs intringues auprès des Suedois.* XL. *Banier négocie ſecretement avec les Imperiaux, mais ſans ſuccès.* XLI. *Continuation de la guerre.* XLII. *Les François aſſiegent Heſdin.* XLIII. *Picolomini bat l'armée Françoiſe devant Thionville.* XLIV. *Il eſt obligé de lever le ſiege de Mouzon.* XLV. *Diverſes pertes des Eſpagnols.* XLVI. *La Ducheſſe de Savoïe eſt réduite à de fâcheuſes extrémitez. Les Princes de Savoïe ſe rendent maîtres de preſque tout le Piémont.* XLVII. *Ils prennent Turin & aſſiegent la Citadelle.* XLVIII. *La Ducheſſe fait un nouveau traité avec la France & en reçoit des ſecours.* XLIX. *Exploits du Comte d'Harcourt en Italie.* L. *Il défait les Eſpagnols devant Caſal.* LI. *Il reprend Turin & rétablit la Ducheſſe de Savoïe.* LII. *Banier reçoit des ſecours d'argent du Comte d'Avaux.* LIII. *La diſette ruine l'armée Imperiale.* LIV. *Banier entre dans la Boheme & y fait pluſieurs conquêtes.* LV. *Mort du Duc Bernard.* LVI. *La France veut retenir ſes conquêtes & ſon armée.* LVII. *L'Empereur & pluſieurs Princes veulent s'en emparer.* LVIII. *Deſſeins du Prince Palatin ſur les conquêtes & les troupes du Duc Bernard.* LIX. *Il veut paſſer* incognito *par la France & il y eſt arrêté.* LX. *Le Prince Caſimir y eſt auſſi retenu priſonnier.* LXI. *Les Rois d'Angleterre & de Dannemark ſe plaignent de la détention du Prince Palatin.* LXII. *La France ſe met en poſſeſſion des conquêtes & des troupes du Duc Bernard.* LXIII. *La France ſonge à renouveller ſon traité d'Allance avec la Suede.*

AN. 1639.

## LIVRE CINQUIE'ME.

I. Le Roi d'Angleterre négocie avec la Maiſon d'Autriche & les Couronnes alliées.

LA France n'étoit pas tellement occupée du ſoin d'affermir ſes Alliez dans ſon parti, qu'elle ne ſongeât en même-temps à ſe faire de nouveaux amis, ou à écarter les ennemis qu'on tâchoit de lui ſuſciter. Le Roi d'Angleterre étoit alors l'objet de la politique des deux partis. Ce Prince honteux de demeurer dans l'inaction tandis que toute l'Europe étoit en mouvement, voulut à ſon tour entrer dans la mêlée. Il avoit deux moïens de rétablir l'Electeur Palatin, qui étoient ou de ſe joindre aux ennemis de la Maiſon d'Autriche pour le rétablir par la force des armes, ou de s'unir contre eux avec la Maiſon d'Autriche même, à condition qu'elle rétabliroit l'Electeur. Après avoir long-temps balancé ces deux expediens, comme l'un & l'autre l'engageoit à la guerre dans un temps où il étoit menacé d'une guerre domeſtique de la part de ſes ſujets, & où le Parlement ne vouloit point entendre parler de ſubſides, il entreprit de faire ſuppléer l'adreſſe à la force. Il ſe perſuada qu'en négociant, qu'en ménageant les deux partis, en les intimidant tour à tour, il ameneroit enfin l'un ou l'autre à faire quelque effort extraordinaire en faveur du Palatin. Ce manege ſembla d'abord lui réuſſir. Tandis qu'on le crut réſolu à la guerre & capable de la ſoutenir, les uns & les autres ſe flattant de le gagner s'appliquerent à le ménager; mais on s'apperçût bien-tôt que les négociations n'aboutiſſoient à rien de ſolide, & on ne s'étudia

*Larrey hiſt. d'Angles. Charles I.*

plus qu'à l'amuſer par de vaines eſpérances. On voulut bien n'en pas faire un ennemi, quoiqu'on n'en eût rien à craindre ; mais on ſe mit peu en peine d'en faire un Allié, parce qu'on n'en avoit rien à eſpérer. On le laiſſa ainſi dans une eſpece de neutralité, qui étoit tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter de lui de plus avantageux dans la ſituation où étoient alors les affaires d'Angleterre. AN. 1639.

II. Il ſe laiſſe amuſer par l'Empereur.

Dès que ce Prince parût vouloir s'unir avec la France par un traité d'alliance qu'il propoſoit entre les deux Couronnes, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres n'omit rien pour le détourner de ce deſſein, & ne parla que de reſtituer le Palatinat. L'Empereur allarmé lui écrivit, & lui promit que s'il vouloit envoïer un Ambaſſadeur à Vienne, l'affaire ſeroit bien-tôt terminée. Il n'en fallut pas davantage pour faire évanoüir tous les projets de guerre vrais ou apparens que le Roi d'Angleterre avoit faits. Il envoïa à Vienne le Comte d'Arondel à qui Ferdinand prodigua les honneurs & les promeſſes, & Charles compta tellement ſur le ſuccès de cette négociation, qu'il ne ménagea preſque plus les ennemis de la Maiſon d'Autriche. Il refuſa aux Suedois la permiſſion de lever des troupes dans ſes Etats ; il négligea le traité qu'il avoit commencé avec le Roi de France, à qui il demanda même la reſtitution de la Lorraine, afin d'ôter à l'Empereur un prétexte de refuſer celle du Palatinat. Enfin il ſe broüilla avec les Hollandois au ſujet de la pêche & de l'hommage du pavillon. *Puffendorf. l. 9.*

C'étoit-là ſe mettre à la diſcrétion de l'Empereur, & ce Prince habile s'en prévalut. Après avoir long-

AN. 1639.

temps retenu le Comte d'Arondel ſans lui donner de réponſe préciſe, il le renvoïa enfin en lui déclarant qu'on ne rendroit point le Palatinat à l'Electeur, à moins qu'il ne dédommageât le Roi d'Eſpagne & le Duc de Baviere de tous les frais de la guerre ; & quant au titre d'Electeur, qu'il ne pouvoit pas ſe réſoudre à en dépoüiller le Duc de Baviere, dont les ancêtres l'avoient autrefois légitimement poſſédé.

III. Il négocie avec la France & la Suede.

Une telle déclaration fit comprendre trop tard au Roi d'Angleterre le peu de fond qu'il devoit faire ſur les promeſſes de la Maiſon d'Autriche. Il y avoit déja quelque temps qu'il commençoit à s'en défier, & n'eſpérant plus réuſſir par cette voïe, il en prit une toute oppoſée qui ne lui réuſſit pas mieux. Il envoïa un Ambaſſadeur à la Reine de Suede pour lui offrir d'unir enſemble leurs forces contre l'Empereur. Il permit aux Officiers Suedois de lever des troupes en Angleterre. Il recommença de grands préparatifs de guerre, & il donna ordre à ſon Ambaſſadeur à Paris de conclure inceſſamment le traité d'alliance projetté entre la France & l'Angleterre.

Quoique ni les François ni les Suedois ne comptaſſent pas beaucoup ſur ces nouvelles réſolutions de Charles, les uns & les autres ne laiſſerent pas d'écouter favorablement ſes propoſitions pour donner du moins de l'inquiétude à Ferdinand. Il offroit au Roi de France d'armer une flotte ſur l'Océan, & de l'aider de tout ſon pouvoir à pouſſer vivement la guerre en Allemagne ; mais il ne propoſoit rien en détail, ce qui rendoit ces avances inutiles, & il demandoit une ou deux Places de ſûreté en Weſtphalie,

lie, ce qui formoit une nouvelle difficulté. La lenteur avec laquelle ce traité s'avançoit, impatientoit beaucoup ce Prince. Il ſe plaignoit de ce que le Pape étoit trop écouté en France, & que le Roi toujours ſecretement lié avec le Duc de Baviere, ne vouloit pas ſincerement le rétabliſſement du Prince Palatin. Mais la conduite du Roi d'Angleterre avoit quelque choſe de bien plus ſurprenant; car lorſqu'il paroiſſoit le plus mécontent de la Maiſon d'Autriche, il y avoit à Londres un Nonce du Pape qui y étoit fort conſideré: il y avoit à Vienne un Réſident Anglois qui négocioit toujours avec l'Empereur; & depuis le retour du Comte d'Arondel, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres avoit avec ce Comte & avec le Roi de fréquentes & de longues conferences: conduite qui faiſoit juger aux plus éclairez que Charles n'avoit en vûë que de ſe faire valoir auprès des deux partis pour les rendre plus favorables à la cauſe du Prince Palatin.

AN. 1638.

*Puffendorf. l. 9.*

Quelque temps après l'Ambaſſadeur Anglois qui étoit à Paris fit enfin ſes propoſitions en détail. Charles offrit de donner au Prince Palatin quinze vaiſſeaux de guerre pour faire des courſes ſur Mer au nom du Roi de France, (car il ne vouloit pas intereſſer la nation Angloiſe dans cette guerre) & de permettre aux Alliez de lever un certain nombre de troupes dans ſes Etats. Pour cela il exigeoit que la France, la Suede & la Hollande s'engageaſſent à ne faire aucun traité de paix ou de treve ſans ſon conſentement: qu'on tint dans trois mois une Aſſemblée generale où le Roi de Dannemark envoïeroit auſſi ſes Députez, afin de regler en commun les

AN. 1639.

demandes que chacun avoit à faire à l'Empereur; qu'un mois après on porteroit à Ferdinand les propoſitions de l'Aſſemblée, & qu'il ſe déclareroit contre lui s'il ne les acceptoit pas.

Il parut étrange à tous les Alliez que ce Prince voulût à ſi peu de frais ſe faire le Juge de leurs differends & l'arbitre de toute l'Europe. Les Suedois vouloient ſur-tout qu'il fît paſſer une armée en Allemagne, & qu'il leur donnât des ſecours d'argent. Le Roi de France à qui il demandoit en particulier la reſtitution de la Lorraine, ne vouloit pas acheter le foible ſecours de quinze vaiſſeaux au prix d'une ſi belle conquête. Comme on ne pouvoit s'accorder ſur tous ces points. on en renvoïa la diſcuſſion à une aſſemblée qu'on fixa pour l'année ſuivante à Hambourg, où tous les Alliez avoient leurs Plenipotentiaires, quoiqu'on n'en eſperât d'autre fruit que d'empêcher le Roi d'Angleterre de ſe déclarer ouvertement pour la Maiſon d'Autriche. Il étoit même arrivé à peu près dans ce temps-là deux incidens qui avoient aigri les eſprits.

IV. Congrès indiqué à Hambourg.

Le premier penſa mettre la diviſion entre l'Angleterre & la Suede. L'Ambaſſadeur de Hollande faiſant ſon entrée publique à Paris, les Suedois prirent dans la marche le pas ſur les Anglois. Il y eut des épées tirées & du ſang répandu. Le Maréchal de la Force qui conduiſoit l'Ambaſſadeur de Hollande intervint dans la querelle pour l'appaiſer, & perſuada aux uns & aux autres d'en remettre à une autre fois la déciſion. Elle avoit déja été décidée en France ſous le regne de Henry III. à l'avantage de l'Angleterre; mais les Suedois refuſoient de s'en te-

V. Démêlé à Paris entre les Anglois & les Suedois.

*Gazettes de Fr. 17. Fevr. 1637.*

*Puffendorf. l. 9. Epiſt. Grotii ep. 718. & ſeq.*

AN. 1639.

nir à ce jugement, parce que, disoient-ils, tous les Rois sont égaux ; comme si l'ancienneté, l'étenduë, la puissance des Monarchies & la possession immemoriale de la prééminence, ne mettoient entre les Rois, quoiqu'égaux en dignité, aucune difference pour le rang.

*Puffendorf. l. 9.*

VI. La Cour de France est mécontente de celle d'Angleterre.

Le second incident fut une querelle de femme causée par la vanité & la jalousie. La Duchesse de Chevreuse exilée de la Cour de France, s'étoit refugiée à celle d'Angleterre. La Reine lui fit l'honneur de la faire asseoir en sa présence, ce qui étoit contre l'usage de cette Cour, où ni les Duchesses ni les femmes des Ambassadeurs n'avoient point l'honneur du tabouret comme à la Cour de France. Cependant afin que cet exemple ne tirât point à consequence, la Reine prit le prétexte que Madame de Chevreuse étoit alliée de la Maison Roïale d'Angleterre, & fatiguée d'un long voïage. Cette raison ne satisfit pas l'Ambassadrice de France. Elle demanda la même distinction, prétendant qu'elle lui étoit dûë à plus juste titre qu'à une exilée. On ne voulut pas l'écouter, & la Cour de France mécontente de l'accueil qu'on avoit fait en Angleterre à Madame de Chevreuse, ne manqua pas d'user de représailles ; un jour que l'Ambassadrice d'Angleterre étoit déja en chemin pour aller faire sa cour à la Reine, on lui fit dire qu'elle n'auroit point le tabouret. Le Cardinal de Richelieu fit plus ; car pour éloigner de plus en plus le Roi Charles des affaires d'Allemagne, il fomentoit secretement les troubles funestes qui se communiquerent peu de temps après à toute l'An-

AN. 1639.

gleterre, & dont les ſuites qu'on ne prévoïoit pas, firent horreur à toute l'Europe.

VII. Succès des conférences de Hambourg.

Les Hollandois avoient auſſi leurs démêlez particuliers avec les Anglois, & jamais les eſprits n'avoient paru moins diſpoſez à traiter. Mais les grands interêts étouffoient du moins en apparence le reſſentiment des légeres injures, & on fit ſemblant de commencer tout de bon la négociation propoſée à Hambourg. Les Anglois preſſoient vivement la concluſion : Salvius conteſtoit tous les articles. Le Comte d'Avaux qui prévoïoit où devoit aboutir un projet d'alliance ſi mal concerté, affectoit beaucoup de froideur, & ſe contentoit de faire beaucoup de civilitez à l'Ambaſſadeur Anglois. Enfin le Plénipotentiaire Hollandois plus franc que les autres, déclara nettement à l'Ambaſſadeur d'Angleterre que ſes Maîtres ne renonceroient pas aux avantages qu'ils trouvoient dans leur neutralité avec l'Empereur pour le peu de ſecours que le Roi d'Angleterre offroit. Toute la négociation ne ſe paſſa plus qu'en reproches, en diſſimulations & en conférences inutiles ; & tout le monde en rejetta la faute ſur le Roi Charles qui n'agiſſoit pas aſſez ſincerement. Il eſt certain que tandis qu'on traitoit à Hambourg, Charles négocioit à Bruxelles avec les Eſpagnols ; & les intérêts du Prince Palatin le touchoient ſi peu, ou il les entendoit ſi mal, qu'il avoit fait récemment un traité ſecret avec le Duc de Lorraine, par lequel il s'étoit engagé à ne point conſentir que le Prince Palatin fût rétabli au préjudice de ce Duc. Les Imperiaux bien inſtruits de ces diſpoſitions du Roi

*Dépêche du R. au Comte d'A-*

d'Angleterre, ne ſe mirent pas même en peine de traverſer la négociation de Hambourg, & l'Agent d'Eſpagne qui étoit à Londres, avoit aſſuré la Cour de Vienne qu'elle n'avoit rien à craindre du côté de l'Angleterre. AN. 1639. *vaux le 14. Nov. 1638.*

Tel fut le ſuccès des négociations du Roi d'Angleterre à Hambourg. Ce Prince s'étoit flatté que ſa ſeule autorité ſoutenuë de médiocres ſecours feroit pencher la balance du côté pour lequel il ſe déclareroit, & que dans cette crainte les deux partis rechercheroient ſon alliance avec empreſſement. Mais les uns & les autres conſpirerent à le tromper, & ils ſçûrent refuſer ſon alliance ſans en faire un ennemi.

VIII. Malheureuſe expedition du Prince Palatin.

Pendant que cette négociation étoit le plus échauffée en faveur de Charles-Loüis, ce Prince voulut ſe rendre digne des ſoins qu'on prenoit de ſa fortune, & les Suedois aïant conſentit qu'il joignît une petite armée de deux mille hommes qu'il commandoit à un égal nombre de troupes Suedoiſes commandées par King Ecoſſois, il tâcha de ſe ſignaler par quelque exploit en Weſtphalie. Il aſſiegea Lemgow Capitale du Comté de Lippe. Mais le Comte d'Hatzfeld étant accouru au ſecours de la Place avec une armée ſupérieure en nombre, il fut obligé de lever le ſiége. Il tarda même un peu trop à le faire, & cette faute fut cauſe de ſa défaite Comme il vouloit ſe retirer à Minden, Hatzfeld lui coupa le chemin & l'obligea à donner bataille. Ses troupes mal diſciplinées, & encore plus mal rangées, furent auſſi-tôt miſes en déroute, tout ce qui ne pût pas fuir fut taillé en pieces. Le Prince *Lotychius rerum German. ab exceſſu Ferdin. II. l. 7. c. 3.*

AN. 1639.

Robert frere de Charles-Loüis fut fait priſonnier ; & celui-ci eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver. Arrêté dans ſa fuite par le Veſer, il ordonna à ſon cocher d'y entrer par un gué. Mais l'autre bord de la riviere ſe trouva ſi eſcarpé que le caroſſe ne pût y monter. Le Prince ſe jetta dans le fleuve, & s'étant ſauvé à la faveur de quelques ſaules, tandis que ſes chevaux & ſon cocher ſe noïoient, il gagna Minden à pied.

IX.

* Il ne réuſſit pas mieux dans la négociation.

Ruſtorf que Charles-Loüis avoit chargé de ſes interêts dans l'aſſemblée de Hambourg, voïant que les Alliez ne concluoient rien avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, propoſa aux Suedois de faire avec ſon Maître un traité particulier dont il dreſſa les articles. Mais on fut ſurpris de voir un Prince dépoüillé qui manquoit de tout, & que ſa mauvaiſe fortune réduiſoit à mandier des ſecours étrangers, affecter l'air & le ton d'un puiſſant Monarque. Par-tout il vouloit aller de pair avec la Reine de Suede ; il vouloit partager avec elle les honneurs & les avantages, & il conſervoit la même fierté dans tout le reſte de ſa conduite. Etant à Hambourg, il ſe diſpenſa d'aller voir le Comte d'Avaux & Salvius. Il ne voulut pas même recevoir leurs viſites, ne ſçachant juſqu'où il devoit les aller recevoir, ni s'il devoit leur donner la premiere place chez lui. Dans les Lettres qu'il écrivoit au Roi de France, il n'emploïoit que le terme de *Dignité Roïale*, affectant d'omettre celui de *Majeſté*, quoiqu'il n'ignorât pas que d'autres Electeurs l'emploïoient dans leurs Lettres, & que Frideric ſon pere s'en étoit lui-même ſervi en écrivant d'Angleterre à Loüis XIII. Auſſi ne manqua-t-on pas à la

Cour de France de lui renvoïer ſes Lettres, comme on en avoit uſé avec l'Electeur de Saxe pour la même raiſon. Ce ſoin extrême d'affecter dans la diſgrace & l'humiliation même des prérogatives extraordinaires, parut à tout le monde hors de ſaiſon; & ſi c'étoient les Anglois qui le lui inſpiroient, comme on le croïoit alors, il devoient le mettre en état de ſoutenir ſa dignité avec plus d'éclat. Cette hauteur du Prince Palatin, & ſur-tout le peu d'eſperance qu'on avoit des ſecours qu'il attendoit d'Angleterre, firent enfin échoüer toute ſa négociation. AN. 1639.

X. La négociation du Roi d'Angleterre échoue entierement.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre la continua cependant encore pendant quelque temps. Il avoit toujours quelque réponſe à attendre de Londres, & ces réponſes ne venoient jamais. Tantôt il s'en prenoit aux troubles du Roïaume, tantôt il ſe plaignoit des conditions qu'on exigeoit, & par je ne ſçai quelle antipathie de nation, les François ſe trouvoient toujours mêlez dans ſes plaintes. C'étoient eux qui cauſoient tout le déſordre: ils ne cherchoient qu'à amuſer les Anglois, qu'à tromper les Suedois, qu'à perdre les Proteſtans en Allemagne de concert avec le Duc de Baviere, qu'à ſe rendre enfin maîtres de toute l'Europe. Le Comte d'Avaux ne ſe mit point en peine de la mauvaiſe humeur de l'Ambaſſadeur Anglois, perſuadé que toutes ſes plaintes n'aboutiroient à rien non plus que ſes négociations; & il perſuada ſi bien la même choſe à Salvius & aux autres Plenipotentiaires, que ce Miniſtre n'oſoit preſque plus ſe montrer, ne recevant aucune réponſe d'Angleterre, & avoüant qu'il ne pouvoit plus demeurer avec honneur à Hambourg. Il reçût enfin de nouvelles

*Puffendorf. l. 11.*

*Memoire du C. d'Avaux, 1. Mars 1639.*

*Lettre du Card. Ginetti au C. d'Avaux. 14 Avril 1639.*

AN. 1639.

dépêches avec ces réponſes tant attenduës ; mais comme elles ne ſatisfaiſoient pas encore aux demandes des Alliez, elles furent reçûës avec la même froideur. La conduite du Roi d'Angleterre étoit toujours ſi irréguliere qu'on n'oſoit compter ſur lui. On ſçavoit qu'il avoit des intelligences ſecretes avec l'Eſpagne & le Dannemark. Il favoriſoit ouvertement une flotte Eſpagnole refugiée dans ſes Ports, & qui étoit deſtinée à porter la guerre dans la Suede même. Enfin la détention de l'Electeur Palatin qui fut arrêté en France, comme je le raconterai bientôt, mit fin à une négociation où il n'entroit que de la diſſimulation de part & d'autre, & dès l'année ſuivante il ne fut plus mention du traité.

XI. Négociation du Prince de Tranſilvanie avec les deux Couronnes.

*Puffendorf. l.* 10.

Il en fut à peu près de même de la négociation que Ragoski Prince de Tranſilvanie faiſoit dans ce temps-là pour s'unir avec les deux Couronnes contre l'Empereur. Ce Prince y avoit ſongé dès le commencement de la guerre ; mais l'exemple de Betlem-Gabor ſon prédeceſſeur ſi ſouvent forcé à demander la paix, étoit un frein qui retenoit ſon humeur inquiete. Après la mort du Roi de Suede il entretint toujours quelque commerce avec les Suedois & leur fit de temps en temps quelques propoſitions. Enfin l'an 1638. Biſterfeld envoïé de ſa part aux Princes alliez, après avoir eu quelques conferences avec le Prince d'Orange en Hollande & avec les Miniſtres de France à Paris, ſe rendit à Hambourg pour y traiter avec le Comte d'Avaux & Salvius. La France & la Suede étoient également diſpoſées à écouter ſes propoſitions. La diverſion que Ragoski promettoit de faire en Hongrie ne pouvoit être que très-

très-avantageuſe aux deux Couronnes. Mais il falloit faire entrer la Hollande dans le traité, afin de partager les frais de l'alliance. La France avoit encore en cela une autre vûë ; elle eſpéroit que cette démarche de la Hollande contre l'Empereur ſeroit regardée comme une déclaration de guerre, & que la République étant ainſi liée par un même traité avec les Suedois, ceux-ci ne pourroient plus ſe diſpenſer de faire ce qu'ils refuſoient alors, qui étoit de s'unir avec la France pour obliger le Roi d'Eſpagne à donner aux Provinces-Unies les ſauf-conduits qu'elles demandoient, afin que tous les Alliez pûſſent commencer en même-temps le traité de la paix ſelon les vûës du Cardinal de Richelieu. Pour rendre la choſe plus facile à la Suede & à la Hollande, la France offrit de païer la moitié des deux cens mille Richſdales que le Prince Ragoski demandoit tous les ans, pourvû que l'une & l'autre conſentît à païer l'autre moitié. La Suede accepta la propoſition ; mais quoi qu'on pût faire, la République ne voulut pas rompre la neutralité qu'elle obſervoit avec l'Empereur, & la Suede ne voulut pas ſe charger de païer cent mille Richſdales. Ainſi la négociation languit, & les Ambaſſadeurs ne donnerent à Biſterfeld que des eſpérances & de vaines promeſſes.

AN. 1639.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux 14. Novemb. 1638.*

L'année ſuivante le Prince Ragoski impatient des longueurs de la négociation, & eſpérant la hâter par une fauſſe allarme, menaça les Alliez de ſe joindre à l'Empereur, ſi on refuſoit ſon alliance, comme un homme déterminé à faire la guerre de façon ou d'autre, & qui plûtôt que de demeurer oiſif étoit

*Puffendorf. l. 11.*

XII. Suite de la négociation : elle demeure ſans effet.

AN. 1639.

prêt de ſe joindre avec ſes ennemis même. Le Comte d'Avaux jugea que cette menace étoit plus l'effet de l'impatience du Prince, que d'une réſolution formée. Cependant pour ne le pas rebuter, il promit que le Roi envoïeroit un Gentilhomme en Tranſilvanie pour regler avec le Prince lui-même les conditions du traité. Il ſollicita Salvius d'engager les Régens de Suede à en faire autant; & comme la difficulté de trouver de l'argent étoit toujours un obſtacle pour les Suedois, il fit ſolliciter de nouveau les Hollandois de fournir du moins indirectement une partie de la ſomme ſous le nom de prêt. Comme le Prince demandoit encore que la France agît à la Porte pour obtenir le conſentement du Grand-Seigneur, le Comte d'Avaux promit à l'Envoïé les bons offices du Roi; mais ſans vouloir que cet article fût inſéré dans le traité, parce que ce ſont-là, diſoit-il, de ces choſes qu'il faut faire & qu'il ne faut pas dire. On peut même ſoupçonner avec quelque fondement, que le Cardinal de Richelieu portoit ſes vûës plus loin & ſouhaitoit de voir le Turc déclarer la guerre à l'Empereur. Quoi qu'il en ſoit, le traité échoüa encore par la lenteur des deux Couronnes qui ſe contenterent d'exhorter le Prince à perſiſter dans ſes ſentimens, ſans lui envoïer aucun ſecours. On verra comment la négociation ſe renoüa dans la ſuite, & la part que le Prince Ragoski eut au traité de Munſter.

XIII. Les Ducs de Lunebourg prennent le parti de la neutralité.

Tandis qu'on cherchoit à oppoſer un nouvel ennemi à Ferdinand, on travailloit d'un autre côté à lui enlever des Alliez. Les Ducs de Brunſwick & de Lunebourg avec les Etats de la baſſe-Saxe avoient

embraſſé la paix de Prague. Ennuïez d'une guerre où les amis & les ennemis conſpiroient également à les ruiner, les uns par les ſecours qu'ils exigeoient, les autres par les contributions qu'ils tiroient du païs, ils prirent le parti de la neutralité, malgré les menaces des Impériaux qui firent inutilement tous leurs efforts pour parer ce coup. Peut-être même ſe ſeroient-ils dès-lors entierement déclarez contre l'Empereur, ſi le Roi de Dannemark ne les en eût détournez. C'étoit pourtant ce Prince qui leur avoit fait prendre le parti de la neutralité; mais il ne voulut pas que les Suedois ſe fortifiaſſent encore en Allemagne par cette nouvelle alliance, ſoit que ce fût un effet de l'averſion naturelle qu'il avoit pour la Suede, ſoit dans le deſſein de s'unir lui-même avec les Ducs de Lunebourg pour former un tiers parti; idée dont on ſoupçonnoit qu'il ſe répaiſſoit alors. AN. 1639.

XIV. Le Lantgrave de Heſſe traite avec la France.

Enfin le Lantgrave de Heſſe-Caſſel fit quelque choſe de plus. Après la mort de Guſtave, le Lantgrave voïant ſes Etats expoſez en proïe aux troupes de la ligue Catholique, & les Suedois hors d'état de l'aſſiſter, avoit propoſé un accommodement à l'Empereur, quoique ſon inclination l'attachât toujours à la France & à la Suede, autant que le zele de ſa Secte l'éloignoit du parti Catholique. Auſſi n'avoit-il eu en vûë que de gagner du temps, d'amuſer l'Empereur, & d'éloigner les armées ennemies; diſpoſitions où les Alliez avoient eu ſoin de l'entretenir. Dans le traité qu'il propoſa à l'Empereur, il inſera à deſſein, quelques clauſes qu'il prévoïoit bien que ce Prince n'accepteroit pas, & cependant il joüiſſoit d'une treve dont il profitoit pour ſe mettre en état

AN. 1639.

de ne plus diſſimuler. L'Empereur refuſa en effet de ratifier le traité, & le Lantgrave ne tarda pas à ſe déclarer, aidé des ſecours d'argent qu'il reçût de la France, en conſequence d'un traité qu'il avoit ménagé pendant ce temps-là avec elle, & qui fut ſigné le 21. Octobre 1636. Mais à peine fut-il rentré en guerre, qu'il fut ſaiſi d'une fievre maligne dont il mourut, comme j'ai déja dit. Amelie-Elizabeth de Hanau ſon épouſe ſuivit le même plan de politique. Elle avoit tout à craindre de l'ambition de Georges Lantgrave de Heſſe-Darmſtat, qui, tout Proteſtant qu'il étoit, avoit embraſſé le parti Catholique, dans l'eſperance de conſerver par l'autorité de l'Empereur la poſſeſſion de quelques domaines qu'il conteſtoit à la branche aînée de Heſſe, comme j'ai raconté ailleurs. Ce Prince étoit ſoutenu par des édits & des troupes de Ferdinand, & avec ces ſecours il vouloit obliger les Etats de Heſſe à le reconnoître pour Adminiſtrateur durant la minorité du jeune Lantgrave Guillaume. Mais l'habile Princeſſe le prévint, & ſçût perſuader aux Etats de prêter ſerment de fidelité à ſon fils, de la reconnoître pour Régente, & de refuſer d'obéïr aux ordres réïterez de la Cour de Vienne. Après avoir pris ces précautions, elle ſe réfugia avec ſes enfans à Groningue, pour ne pas expoſer leur liberté ni la ſienne; & de-là elle négocia avec tant d'adreſſe & d'habileté, qu'elle amuſa pendant deux ans Ferdinand & tous ſes Miniſtres. Après une longue treve qui mit ſes Etats à couvert des ravages des troupes Imperiales, elle propoſa un traité dont elle regla elle-même toutes les conditions à ſon avantage; l'Empereur conſentit à tout,

& ſa facilité embaraſſa Amelie qui n'avoit aucune envie de conclure. Elle vouloit même être refuſée, afin d'avoir un honnête prétexte de prendre les armes, & dans cette vûë elle fit une nouvelle demande qu'elle prévit bien que l'Empereur ne lui accorderoit pas : c'étoit la liberté de conſcience pour tous les Etats de l'Empire. Cette propoſition amena enfin la négociation au point qu'elle vouloit, c'eſt-à-dire, à une entiere rupture. AN. 1639.

La France & la Suede venoient de renouveller leur alliance, & la fortune commençoit à ſe déclarer pour les deux Couronnes. Amelie n'avoit attendu que cette circonſtance pour lever le maſque & s'unir avec la France par un traité qui la mît en état de ſoutenir la guerre. Le Comte d'Avaux avoit beaucoup contribué à cette réſolution par les Lettres fréquentes qu'il écrivoit de Hambourg à la Princeſſe, & par les conferences qu'il avoit avec Vultejus un de ſes Miniſtres. Madame la Lantgrave promit d'entretenir ſept mille hommes de pied, & trois mille chevaux ; de ne diſpoſer ſans le conſentement du Roi d'aucune des Places qu'elle prendroit ſur les ennemis ; de ne faire aucun traité de paix ni de treve que de concert avec la France & la Suede, & d'obſerver le traité tout le temps que dureroit celui des deux Couronnes ; en ſorte que quand celui-ci ſe renouvelleroit, l'autre ſeroit cenſé renouvellé. Le Roi de ſon côté s'obligea d'aider Madame la Lantgrave à ſoutenir la guerre, à faire des conquêtes & à réparer ſes pertes. Il promit de lui païer deux cens mille Richsdales par an, & de continuer à ſon fils la penſion qu'il païoit au pere. Ce furent-là les principaux

*Lettre du Comte d'Avaux à M. de Chavigni. 18 Mars 1638.*

AN. 1639.

articles du traité qui fut ſigné le 22 Août 1639, & ratifié avec quelques explications le 22 Mars de l'année ſuivante. Un des fruits de la négociation fut l'éloignement du General Milander qui commandoit les troupes de Heſſe, & qui trahiſſoit le parti. Le Comte d'Avaux l'en ſoupçonnoit depuis long-temps, & la Cour de France en aïant été avertie lui fit ôter le commandement.

XV.

Les Imperiaux font tous leurs efforts pour rompre l'alliance des deux Couronnes.

Après tout, ces diverſes négociations chagrinerent beaucoup moins la Maiſon d'Autriche, que le nouveau traité d'alliance que j'ai rapporté entre la France & la Suede. Car ce traité étoit pour ainſi dire, le fondement de toutes les négociations ; & ſi on venoit à bout de le détruire, ſa ruine devoit entraîner la chûte de tous les autres. Le Conſeil de Vienne s'étoit toujours flatté de rompre l'union des deux Couronnes. Tandis que le traité ſe négocioit entre le Comte d'Avaux & Salvius, les Miniſtres & les Partiſans de l'Empereur avoient fait tous leurs efforts pour le faire échouer. C'étoit, diſoient-ils, mettre un nouvel obſtacle à la paix, lorſque l'Empereur étoit plus diſpoſé que jamais à ſatisfaire la Suede. Les Ducs de Lauvembourg par zele ou par interêt, trompez ou gagnez, s'étoient rendus en diligence à Hambourg pour empêcher la concluſion du traité. Quand malgré toutes leurs intrigues, ils le virent conclu, ils redoublerent leurs plaintes & leurs reproches. Le Roi de Dannemark ſe joignit à eux & fit encore plus de bruit ; & rien ne prouve mieux combien ce traité étoit avantageux aux deux Couronnes, que le chagrin que leurs ennemis en témoignerent.

*Lettre du Comte d'Avaux à M. de Chavigny. 18 Mars 1638.*

Le Comte d'Avaux ſe trouvoit à Hambourg dans une ſituation aſſez embaraſſante, obligé de veiller également ſur les démarches des ennemis & des Alliez, pour s'oppoſer aux intrigues des uns, & pour affermir les autres dans l'alliance. Depuis le nouveau traité Salvius avoit ordre de lui faire part de toutes ſes négociations. Mais quoique la confiance ne parût jamais plus grande des deux côtez, le Comte d'Avaux n'étoit point ſans allarme. Le Comte de Curtz Vice-Chancelier de l'Empire s'étant rendu à Hambourg, ſollicitoit ſans ceſſe Salvius de traiter avec lui, & Salvius l'écoutoit, quoiqu'il ne le fît peut-être que dans l'eſperance de retarder par-là les préparatifs de guerre qu'on faiſoit à Vienne, ou de penetrer les ſentimens de l'Empereur ſur les prétentions de la Suede. Mais le Comte de Curtz ſongeoit moins à traiter ſérieuſement, qu'à engager une négociation particuliere dont il pût exclure les François, les Anglois, les Hollandois & les Princes d'Allemagne, afin de faire naître de la diviſion & de la jalouſie entre les Alliez. Pour éviter ſur-tout la préſence de l'Ambaſſadeur François, il demanda que le traité ſe fît à Lubek, & qu'il fût tout-à-fait indépendant de celui de Cologne; mais Salvius répondit avec fermeté qu'il n'étoit plus permis à la Suede de traiter ſans le conſentement de la France, & qu'il falloit avant toutes choſes régler l'article des ſaufconduits & les autres préliminaires, afin que le traité de Cologne commençât en même-temps que celui de Lubek. Les Suedois n'auroient cependant pas été ſi ſcrupuleux ſur les obligations qu'ils avoient contractées avec la France, s'ils avoient cru que le

AN. 1639.

XVI.

Ils font à Salvius des propoſitions pour un traité particulier.

AN. 1639.

Comte de Curtz eût de bonnes propoſitions à leur faire. Mais ſa vivacité leur parut affectée. D'ailleurs le traité d'alliance étoit trop récent pour oſer le violer ouvertement. Il falloit du moins ménager l'honneur de la Suede, & puiſqu'on ne lui propoſoit rien moins que d'être tout à la fois ingrate & infidele, on devoit le faire plus ſecretement. C'eſt en quoi les Ducs de Lauvembourg s'y prirent beaucoup mieux que le Comte de Curtz.

XVII.

Ils font de nouvelles propoſitions, également captieuſes & ébloüiſſantes.

Ceux-ci firent en ſecret aux Suedois les plus belles offres. L'Empereur, diſoient-ils, conſentoit à leur ceder une partie de la Pomeranie, & pour ſauver l'honneur de Sa Majeſté Imperiale qu'une pareille ceſſion paroiſſoit bleſſer, on propoſoit un expedient qui étoit que les Suedois demandaſſent en argent tel dédommagement qu'ils jugeroient à propos : que l'Empereur n'étant pas en état de fournir la ſomme, il leur donneroit en gage une partie de la Pomeranie, avec permiſſion de la poſſeder enſuite à titre de fief, ſi on ne leur païoit pas au temps marqué la ſomme dont on ſeroit convenu. Rien ne paroiſſoit plus capable d'ébloüir les Suedois ; mais ils crurent entrevoir un piege caché ſous de ſi belles propoſitions. Les Rois d'Eſpagne avoient depuis long-temps des vûës ſur la Mer Baltique, & quelque ſoin qu'ils euſſent pris de cacher leurs projets ambitieux, on les avoit découverts par les négociations fréquentes de leurs Ambaſſadeurs à Dantzic & dans les Villes Hanſeatiques. Le Roi d'Eſpagne venoit d'envoïer récemment à Hambourg ſous prétexte de négoce un certain Gabriel le Roi homme d'eſprit, tout propre à tramer une intrigue ; & en effet un Magiſtrat

*Puffendorf. l. 1. & l. 11.*

*Lettre de M. Cirenberg au Comte d'Avaux. 16. Juin 1639.*

Magiſtrat de Dantzic donna l'année ſuivante avis au Comte d'Avaux que cet homme étoit chargé de l'exécution de certains articles convenus entre Curtz & le Roi de Dannemark, & qui tendoient à tranſporter dans les Ports d'Eſpagne tout le commerce des Villes Hanſeatiques. Ce fut pour le même deſſein que les Eſpagnols équiperent la même année cette grande flotte qui devoit aller porter la guerre juſques dans la Suede, & s'emparer de tout le commerce des Mers Septentrionales. Ce grand projet que l'eſprit vain du Comte-Duc d'Olivarez avoit enfanté, fut renverſé par la célebre victoire du fameux Amiral Hollandois Martin Tromp, qui défit la flotte Eſpagnole, & détourna ainſi, ſans le ſçavoir, l'orage qui menaçoit la Suede. Or comme les Suedois ne pouvoient pas douter des deſſeins de la Maiſon d'Autriche, ils avoient lieu de craindre qu'au bout du temps marqué dans le traité, les Eſpagnols ne prêtaſſent à l'Empereur la ſomme néceſſaire pour païer la Suede, afin de retenir eux-mêmes la Pomeranie en gage, & de faire ſur la Mer Baltique un établiſſement auſſi incommode à tout le Septentrion, que Dunkerque l'étoit à la France & à la Hollande. Ainſi les Suedois refuſerent abſolument une voïe d'accommodement ſi captieuſe. AN. 1639.

XVIII. Nouveaux artifices des Miniſtres de l'Empereur.

Cependant les Imperiaux ne ſe rebutoient point, & le Comte de Curtz voulut du moins engager Salvius à lui donner parole qu'il conſentiroit à un traité particulier, ſi on lui faiſoit des propoſitions raiſonnables. L'artifice étoit groſſier; Salvius proteſta au contraire, que tandis que les François obſerveroient le traité, on ne ſongeroit jamais en Suede

AN. 1639.

à ſe ſéparer d'eux. On lui repliquoit qu'il devoit donc ſonger à ſe ſéparer, puiſque les François moins ſcrupuleux négocioient ſecretement pour leurs intérêts particuliers. Salvius étonné des aſſurances poſitives qu'on lui donnoit ſur cela, ne pût s'empêcher d'en témoigner de l'inquiétude ; & le Comte d'Avaux qui connoiſſoit ſon eſprit ombrageux, eut de la peine à le raſſurer, & n'en vint à bout qu'en lui apprenant que les partiſans de la Maiſon d'Autriche diſoient en France des Suedois tout ce qu'ils diſoient à Hambourg des François.

En effet c'étoit-là un reſſort aſſez ordinaire que les Impériaux emploïoient pour inſpirer aux Miniſtres des deux Couronnes une défiance mutuelle. On écrivoit de Cologne à Hambourg que les Conférences y commençoient avec ſuccès, & le Chancelier de Dannemark prétendoit avoir lieu de conclure de quelques paroles échappées au Comte de Curtz, qu'il y avoit une négociation ſecrete entre la France & l'Empereur par l'entremiſe du Duc de Baviere & des ſœurs de l'Empereur avec la Reine de France. Que c'étoit pour cette raiſon que les François formoient ſans ceſſe de nouvelles difficultez qui éloignoient le traité de la paix générale, afin d'avoir le temps d'achever leur traité particulier. Quelques Princes amis des Suedois, & trompez eux-mêmes par ces faux bruits, les conjuroient de faire au plûtôt leur traité, pour ne ſe pas laiſſer prévenir par les François. Il falloit ſans ceſſe les raſſurer contre ces vaines terreurs : & peut-être que le Comte d'Avaux n'en ſeroit jamais venu à bout, ſi la ſituation des Suedois leur avoit permis de ſe ſéparer de la France.

*Lettre du Comte d'Avaux à M. de Chavigny, 18. Mai 1638.*

Mais la néceſſité les obligeoit de diſſimuler, & d'agir avec les apparences de la plus grande confiance, ce que la France faiſoit auſſi de ſon côté. AN. 1639.

On voit aſſez que ces négociations particulieres retardoient de plus en plus la paix générale, & la France n'en étoit pas fâchée, non plus que l'Empereur : la France, parce qu'elle trouvoit ſon avantage dans la guerre ; l'Empereur, parce qu'il ne vouloit faire que des traitez particuliers. Il falloit cependant diſſimuler ſes ſentimens pour impoſer aux peuples, & témoigner quelque déſir de vouloir mettre fin aux malheurs de l'Europe.

XIX. Commencement des Conférences à Hambourg pour le traité préliminaire.

Comme la Suede perſiſtoit à refuſer d'envoïer ſes Plénipotentiaires à Lubek avant qu'on eût reglé à Hambourg les préliminaires du traité, & délivré de part & d'autre les ſauf-conduits pour Lubek & pour Cologne, afin que les deux traitez ſe fiſſent en même temps, on commença enfin à entrer en matiere ſur tous ces points. Mais le Comte d'Avaux eut encore à cette occaſion un nouveau démêlé avec les Impériaux. Comme ils n'avoient pû l'obliger à ſortir de Hambourg, ils engagerent les Médiateurs qui étoient ſecretement dévoüez à l'Empereur, à refuſer de l'admettre aux Conférences, ſous prétexte qu'on ne devoit y traiter que des préliminaires de la paix entre l'Empereur & la Suede, ſans aucune mention de la France. Que c'étoit à Cologne & par la médiation du Pape que les François devoient négocier leur traité de paix, & en regler auſſi les préliminaires. Cette chicanne étoit tout-à-fait injuſte ; car puiſque les préliminaires étoient les mêmes pour l'un & l'autre traité, il étoit beaucoup plus raiſonnable &

XX. Les Impériaux veulent en exclure le Comte d'Avaux.

AN. 1639. plus court pour regler en même-temps & dans le même lieu, que d'en renvoïer la diſcuſſion à Cologne. Le Comte de Curtz refuſoit cependant de ſe relâcher ſur ce point, & il fallut que Salvius déclarât aux Médiateurs que ſi le Comte d'Avaux n'étoit admis aux Conférences, il ne pourroit pas y aſſiſter lui-même. Ses inſtances, & la fermeté du Comte à rejetter les expédiens qu'on lui propoſoit, l'emporterent enfin ſur l'opiniâtreté des Impériaux.

XXI. Premiere demande des Imperiaux refuſée par le Comte d'Avaux.

Le Roi de Dannemark & le Comte de Curtz vouloient avant toutes choſes qu'on aſſignât un jour pour commencer les congrès de Lubek & de Cologne. Salvius conſentoit que ce fût au commencement de l'hiver ; mais le Comte d'Avaux avoit des ordres contraires. Quelques diligences qu'on eût faites en France pour obtenir du Roi d'Eſpagne des ſauf-conduits pour les Hollandois, tels que ceux-ci les ſouhaitoient, on n'en avoit encore pû venir à bout : & comme on n'eſpéroit pas les obtenir ſi-tôt, & que les Hollandois ne vouloient cependant pas ſe relâcher ſur cet article, le Roi étoit bien aiſe qu'on ne ſe preſſât pas à Hambourg d'aſſigner le jour des deux congrès, pour ne ſe voir pas obligé de commencer le traité de Cologne avant l'arrivée des Hollandois. Car c'étoit toujours-là le point fixe de la politique du Roi. Ainſi le Comte d'Avaux ſe retrancha toûjours ſur ce principe qui étoit vrai, qu'il étoit inutile d'aſſigner un jour pour commencer le congrès avant qu'on eût accordé les ſauf-conduits qu'on demandoit. Que dès qu'on les auroit expédiez en bonne forme, il partiroit pour Cologne.

XXII. Conteſtations

Cet article étoit agité depuis long-temps ſans

ſuccès. J'ai déja raconté quelques unes des difficultez que les deux partis formoient ſur ce point; mais il eſt neceſſaire d'en donner un plus grand détail. Le Comte d'Avaux & Salvius avoient préſenté un modele de ſauf-conduits qu'ils vouloient qu'on ſuivît. C'étoit un plan de ſauf-conduit ordinaire, excepté qu'on y emploïoit le terme d'*Alliez & Adhérents* des Couronnes. Ce projet avoit été approuvé par le Roi de France à qui le Comte d'Avaux l'avoit envoïé. Seulement afin qu'on ne pût pas douter que l'Electeur de Treves n'y fût compris, le Roi vouloit qu'on y ajoutât le mot d'*Electeurs*. Outre ce ſauf-conduit qui regardoit en general tous les Alliez d'Allemagne, & où on vouloit qu'on exprimât en particulier les noms des Palatins de Simmeren & de Deux-Ponts, du Duc de Virtemberg, du Marquis de Bade-Dourlach, de la Ville de Straſbourg, de la Ville & Comté de Hanau, des Députez des Griſons qui étoient encore alors Alliez de la France & quelques autres, on en demandoit encore un particulier pour Madame la Lantgrave de Heſſe-Caſſel Tutrice du jeune Lantgrave Guillaume IV. & Régente de ſes Etats, & un autre pour le Duc Bernard de Saxe-Weimar. On vouloit que l'Empereur y exprimât tous leurs titres & leurs qualitez, & qu'il ſignât les ſauf-conduits de ſa main. Ces demandes étoient communes à la France & à la Suede, mais le Roi de France en faiſoit de particulieres à l'Empereur & au Roi d'Eſpagne. Il vouloit que Philippe donnât aux Députez des Provinces-Unies un ſauf-conduit où ils fuſſent nommez *Ambaſſadeurs & Plenipotentiaires des Etats Generaux des Provinces-Unies des Païs-*

AN. 1639.

ſur les ſauf-conduits.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux le 7 Août 1638.*

XXIII. Demandes du Roi de France.

*Nani hiſt. Veneta, l. 11.*

AN. 1639.

*Bas*; parce que les Etats étoient réſolus de n'en point accepter d'autre; & il en demandoit un à l'Empereur pour la Ducheſſe de Savoïe où l'on exprimât ſa qualité de *Tutrice* du jeune Duc Charles-Emmanuël & de *Régente* de ſes Etats. Voila quelles étoient les demandes des Couronnes alliées, & elles s'offroient de leur côté à fournir les ſauf-conduits neceſſaires, avec cette difference que la Suede y donnoit à Ferdinand le titre d'Empereur, au lieu que la France ne le traitoit que de Roi de Hongrie. Cette matiere fut une ſource perpetuelle de difficultez & de querelles où le Comte d'Avaux eut beſoin de toute ſon habileté.

XXIV. Refus des Imperiaux.

L'Empereur offrit des ſauf-conduits particuliers pour la Lantgrave & le Duc Bernard, mais ſans exprimer leurs titres, & à condition qu'ils n'envoïeroient que des Députez qui n'auroient pas le droit de traiter *par eux-mêmes*: mais ſeulement *par les Ambaſſadeurs des Couronnes*. Dans le ſauf-conduit general pour tous les Alliez d'Allemagne, il refuſoit d'exprimer le terme d'*Alliez & Adherents*, pour ne pas paroître approuver & autoriſer leur alliance, & ſoutenant que depuis la paix de Prague ils devoient être regardez comme rebelles à l'Empire, & déchûs du droit de faire aucun traité entre eux & avec les Puiſſances étrangeres. Il ajoutoit au contraire le terme de *non encore reconciliez avec nous*, prétendant exclure par-là tous ceux qui avoient embraſſé la paix de Prague, comme n'aïant pas beſoin de traiter de nouveau, quoiqu'il y en eût pluſieurs qui mécontens de cette paix, ſouhaitaſſent d'entrer dans le nouveau traité. Il refuſa pareillement d'y inſerer le mot

*Puffendorf. l. 10. & 11.*

d'*Electeurs*, & déclara qu'il vouloit exclure abſolument les Princes Palatins heritiers de Frideric V. Enfin il proteſta qu'il ne prétendoit traiter en aucune maniere avec ſes vaſſaux de l'Empire, mais ſeulement leur permettre d'informer ſes Ambaſſadeurs de leurs interêts, afin qu'on pût y avoir égard dans l'occaſion. C'étoit pour cela que le ſauf-conduit étoit accordé, non point aux Etats mêmes de l'Empire, mais *à leurs Députez*: & qu'on s'y ſervoit du terme *qu'ils envoïent* & non pas *qu'ils viennent*. Par la même raiſon il ne leur donnoit pas le choix de traiter de leurs interêts par eux-mêmes ou par les Plenipotentiaires des Couronnes, mais ſeulement il leur permettoit de communiquer leurs demandes à ſes Ambaſſadeurs. Il ne crut pas même qu'il fût de ſa dignité de leur donner un ſauf-conduit ſigné de ſa main, & il ſe contentoit de permettre à ſes Plenipotentiaires de l'expedier en leur nom; ou ſi l'on exigeoit abſolument qu'il le ſignât, il refuſoit de le remettre en d'autres mains que celles du Roi de Dannemark & des autres Médiateurs, afin qu'il ne pût point paſſer dans les archives de France ou de Suede. AN. 1639.

Les François & les Suedois firent pour le moins autant de bruit des refus de l'Empereur, que les Imperiaux en avoient fait des demandes du Roi de France & de la Reine de Suede. On ſe fit de part & d'autre beaucoup de reproches, on s'accuſa mutuellement de chercher des prétextes frivoles pour éloigner la paix, & les Médiateurs s'appliquerent à concilier les eſprits. Mais les prétentions des deux partis étoient ſi oppoſées, qu'on n'eſperoit pas voir

AN. 1639.

cette conteſtation ſi-tôt terminée, & en effet la diſcuſſion de ce ſeul article dura preſque autant de temps que le traité de paix.

XXV. Raiſons alléguées par les Alliez pour juſtifier leurs demandes.

Le Comte d'Avaux & Salvius repréſenterent que les vaſſaux de l'Empire, comme je l'ai déja fait remarquer ailleurs, n'étoient pas ſujets de l'Empereur, comme il le prétendoit. Que l'Electeur de Saxe qui n'étoit pas plus indépendant de l'Empereur que les autres Princes de l'Empire, avoit traité à Prague les armes à la main. Qu'admettre le terme de *non reconciliez*, c'étoit approuver la paix de Prague, & condamner par-là tous les Etats Proteſtans qui ne l'avoient pas reçûë. Que c'étoit exclure du traité tous ceux qui l'avoient acceptée, quoiqu'il y en eût pluſieurs, & entr'autres le Duc de Virtemberg, qui ne l'avoient fait que par force, & dont les interêts n'y étoient pas aſſez ménagez. Qu'il ſeroit honteux à la France & à la Suede, après avoir pris les armes pour défendre la liberté Germanique, d'approuver un traité qui l'opprimoit. Enfin que ce n'étoit pas là chercher des prétextes pour perpetuer la guerre, mais plûtôt vouloir lever les obſtacles qu'on mettoit à la paix.

XXVI. L'Empereur ſe relâche ſur quelques points.

*Puffendorf. l.* 11.

Après de longues conteſtations, Ferdinand ſe relâcha ſur quelques points, & les partiſans de la Maiſon d'Autriche firent beaucoup valoir cette condeſcendance, comme une preuve ſenſible qu'elle vouloit ſincerement la paix. Le Roi de France propoſa de ſon côté des voïes d'accommodement, & comme l'Empereur demandoit auſſi des ſauf-conduits pour le Duc de Lorraine, le Duc de Parme, & l'Electeur de Maïence, où tous leurs titres fuſſent exprimez,

exprimez, le Roi y consentit, pourvû que Ferdinand voulût exprimer aussi dans des sauf-conduits particuliers ceux des Princes Palatins, du Duc de Veimar & de ses autres Alliez; ou s'il aimoit mieux, l'offroit de donner à l'Empereur un sauf-conduit général pour tous ses Alliez, à condition qu'il en donneroit un pareil pour tous les Alliez de la France sans exception. AN. 1639.

XXVII. Tempérament proposé par les Impériaux.

Le terme de *non encore reconciliez* étoit de tous les points le plus débattu & le plus difficile à terminer par l'obstination des deux partis. On proposa un tempérament, qui fut que les Couronnes alliées acceptassent les sauf-conduits avec ce terme, en faisant une protestation pour mettre à couvert l'honneur & les droits des Confédérez. Cet expédient agréa à Salvius, qui n'avoit pas de la Cour de Suede des ordres fort rigides sur cela. Car comme les Suedois souhaitoient alors assez sincerement la paix, ils se mettoient peu en peine des formalitez, pourvû que leurs Alliez pûssent se rendre en sûreté à Lubek. Mais il parut dans la suite que ce Ministre se pressa un peu trop de déclarer son sentiment. Il étoit entierement opposé à celui de la Cour de France, qui étoit bien aise de profiter de l'obstination des Impériaux pour éloigner la paix, sans qu'on pût lui en faire un crime; & comme les secours de la France étoient alors plus nécessaires que jamais à la Suede, les Régens, dans la crainte d'irriter le Roi, vouloient que Salvius agît de concert avec le Comte d'Avaux, & n'acceptât rien que d'un commun consentement.

XXVIII. Il est rejetté par le Comte d'Avaux.

XXIX. Motifs de sa conduite.

La France après tout, malgré l'inclination qu'elle avoit pour la guerre, étoit disposée à recevoir les

AN. 1639.

ſauf-conduits de l'Empereur quelque irréguliers qu'ils fuſſent. Elle avoit pris ſon parti ſur la paix, & le Cardinal de Richelieu s'étoit déterminé à la faire, pourvû qu'elle ſe fît par un traité général de concert avec tous les Alliez. Mais on avoit remarqué, écrivoit-on au Comte d'Avaux, qu'à meſure qu'on ſe relâchoit ſur quelque point, les ennemis devenoient plus difficiles. Ce n'étoit pas encore là la véritable raiſon. C'eſt que la France ne vouloit pas accepter les ſauf-conduits de l'Empereur avant que d'être aſſurée de ceux du Roi d'Eſpagne. Si elle l'avoit fait, la Maiſon d'Autriche toujours attentive à profiter des occaſions de détacher la Suede de la France, auroit incontinent preſſé le congrès de Lubek & ſeroit peut-être venuë à bout de perſuader aux Suedois de le commencer avant celui de Cologne. De cette maniere les deux traitez ne ſe ſeroient pas faits avec cette parfaite correſpondance que la France ſouhaitoit, & c'étoit ſans doute dans cette vûë que le Roi d'Eſpagne refuſoit ſi opiniâtrement les ſauf-conduits qu'on lui demandoit, ſe flattant ou que les Suedois las d'attendre ſi long-temps la déciſion d'une affaire qui ne les regardoit pas, ſe détermineroient à commencer leur traité indépendamment de la France, ou que la France, pour ne pas ſe ſéparer des Suedois, abandonneroit les Provinces-Unies.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux le 7. août 1638.*

XXX. Il la fait approuver aux Suedois.

En effet le Comte d'Avaux eut beaucoup de peine à faire goûter aux Suedois les raiſons qu'il avoit de refuſer les tempéramens qu'on propoſoit. Il eut à combattre leurs défiances ordinaires, & les ſollicitations des Médiateurs qui preſſoient d'autant plus le congrès de Lubek, qu'ils regardoient le traité de

Cologne comme une affaire tout-à-fait étrangere. C'eſt ce que le Roi de Dannemark répondit aſſez ſéchement à la Lettre qu'il lui écrivit, & à celle que le Roi de France lui écrivit enſuite pour le prier de ne pas preſſer les Suedois de commencer le traité de Lubek avant qu'on eût obtenu les ſauf-conduits néceſſaires pour commencer celui de Cologne.

AN. 1639.

3. *Décembre* 1638.

11. *Décembre* 1638.

Mais comme les Suedois craignoient toujours avec aſſez de fondement que l'Empereur ne cherchât encore qu'à les amuſer par de fauſſes démonſtrations de zele pour la paix, le Comte d'Avaux ſe ſervit habilement de cette crainte pour les faire entrer dans ſes ſentimens. Il leur repréſenta que la France étoit abſolument réſoluë de ne point traiter à Cologne, qu'elle n'eût obtenu les ſauf-conduits qu'elle demandoit. Qu'elle ne pouvoit point avec bienſéance accepter ceux que le Roi d'Eſpagne offroit. Que ſi les Suedois ſe hâtoient de commencer le traité de Lubek avant que la France fût en état de commencer celui de Cologne, ils feroient perdre à la France, & perdroient eux-mêmes l'avantage qu'ils avoient eſpéré tirer du dernier traité d'alliance, en s'engageant à ne traiter que de concert. Que par une démarche ſi contraire au traité, ils donneroient droit à la France de leur refuſer les ſecours qu'ils en recevoient. Que ſi cependant l'Empereur ne témoignoit qu'un faux zele pour la paix, ils avoient d'autant plus à craindre étant abandonnez de la France, qu'ils n'ignoroient pas les diſpoſitions peu favorables où le Roi de Dannemark & le Roi de Pologne étoient à leur égard. Enfin qu'ils ne riſquoient rien à at-

AN. 1639.

tenare, au lieu qu'ils s'expoſoient à tout perdre par une trop grande précipitation.

Ce raiſonnement étoit ſolide, & les Suedois en ſentirent toute la force. Mais les menaces indirectes que le Comte d'Avaux leur faiſoit furent plus efficaces que l'équité & la raiſon même. Les Suedois ne craignoient rien tant alors que d'être abandonnez de la France. Cette crainte les fit enfin conſentir non-ſeulement à différer les congrès de Lubek, mais à ſe joindre même aux François pour obliger l'Empereur & le Roi d'Eſpagne à accorder les ſauf-conduits qu'on leur demandoit. Les Régens de Suede ordonnerent à Salvius de déclarer cette réſolution au Roi de Dannemark, & de rétracter par-là la promeſſe qu'il avoit faite un peu trop légerement d'accepter les ſauf-conduits dans la forme qu'on les offroit. Mortification que cet Ambaſſadeur s'étoit attiré par la précipitation avec laquelle il agiſſoit avec les Imperiaux. La Cour de France y avoit auſſi contribué par les plaintes qu'elle avoit faites de ce Miniſtre à la Reine de Suede, & on écrivoit au Comte d'Avaux que le Roi en étoit ſi mécontent, qu'il demanderoit ſon rappel en cas qu'il ne ſe moderât pas davantage.

*Puffendorf. l. 11.*

*Dépêche du Comte d'Avaux le 14. Nov. 1638.*

Il eſt certain que cette réſolution de la Suede déconcertoit le deſſein que la Maiſon d'Autriche avoit de diviſer les Alliez, & la mettoit dans la néceſſité ou d'accorder des ſauf-conduits en bonne forme, ou d'avoüer à la face de toute l'Europe qu'elle ne vouloit pas ſincerement la paix, ſans qu'elle pût ſe plaindre que les Alliez fiſſent des demandes injuſtes.

Car le terme de *non reconciliez* qui faiſoit la plus grande difficulté, étoit un terme inoüi & captieux dont on avoit droit de demander la ſuppreſſion. Sur tout le reſte la France propoſoit des accommodemens raiſonnables, & elle s'offroit même à donner à Ferdinand le titre d'Empereur, pourvû que le Roi d'Eſpagne conſentît à donner le titre de Plenipotentiaires aux Députez des Provinces-Unies. Ces propoſitions parurent ſi équitables que le Roi de Pologne, la République de Veniſe, & le Grand Duc de Toſcane crurent devoir ſolliciter la Maiſon d'Autriche de les accepter. Le Légat qui s'impatientoit extrémement à Cologne & qui commençoit à s'appercevoir que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne lui donnoient que de fauſſes eſperances de la paix, faiſoit auſſi de continuelles inſtances, & ſi le Roi de Dannemark n'y joignit pas les ſiennes, ce n'eſt pas qu'il ne reconnût l'injuſtice des refus de Ferdinand & de Philippe, & qu'il ne ſouhaitât de voir les Provinces-Unies declarées libres & ſouveraines ; mais c'eſt qu'il ne ſouhaitoit pas moins que la Maiſon d'Autriche même, que la paix ſe fît par des traitez particuliers, afin qu'elle fût moins avantageuſe aux Alliez, ſur-tout aux Suedois, & qu'il craignoit d'ailleurs que les Hollandois ne cruſſent avoir plus d'obligation à la Suede qu'à lui du titre de Souverains, & qu'ils ne s'uniſſent trop étroitement avec elle.

AN. 1639.

*Dépêche au Comte d'Avaux le 7 Aouſt 1638.*

XXXI. Pluſieurs Princes approuvent la conduite de la France.

*Adamus Adamii pacificatio Veſtphal. c. 2.*

*Lettre du Card. Ginetti au C. d'Avaux le 17 Novembre 1638.*

La France propoſa encore un nouveau temperament qui ſembloit devoir lever toutes les difficultez. Elle conſentit que le Roi d'Eſpagne ne donnât pas lui-même les ſauf-conduits aux Hollandois, pourvû qu'il donnât à l'Empereur un plein-pouvoir, ou

XXXII. La France propoſe un nouveau temperament.

*Dépêche du Roi au Baron de Char-*

AN. 1639. comme on l'appelloit, une *toute-puiſſance* pour leur expedier un ſauf-conduit tel qu'il jugeroit à propos, & que Philippe ſe contentât de promettre de ne contrevenir en quoi que ce fût ni par lui ni par ſes Lieutenans aux ſauf-conduits que l'Empereur auroit donnez à tous Ambaſſadeurs & Députez de Princes ou de Républiques ſans en déſigner aucun. Si Philippe avoit été auſſi diſpoſé à la paix qu'il affectoit de le paroître, il n'auroit certainement pas rejetté un accommodement ſi raiſonnable, & on peut dire la même choſe de Ferdinand par rapport au terme de *non reconciliez*; mais ils eſperoient laſſer leurs ennemis par la longueur des négociations. Ils vouloient attendre que le traité d'alliance conclu pour trois ans entre la France & la Suede fût expiré, pour renouveller leurs intrigues. Ils ſe flattoient enfin que le ſuccès de leurs armes les mettroit bien-tôt en état de donner la loi.

*naſſé Ambaſſadeur en Hollande.*

XXXIII. Le Pape propoſe de nouveau une treve.

J'ai déja dit que le Pape prévoïant que le traité de paix traîneroit en longueur, avoit propoſé aux deux partis de faire une treve pour laiſſer enfin reſpirer l'Europe après une guerre ſi funeſte, & dans l'eſperance qu'on pourroit pendant la treve travailler plus efficacement à la paix. La France qui étoit maîtreſſe de pluſieurs Places conſiderables dans le païs ennemi avoit agréé la propoſition, à condition qu'elle demeureroit en poſſeſſion de tout ce qu'elle occupoit. Mais cette négociation avoit échoüé par des délais & des difficultez affectées par les deux partis. En 1638 le Pape en fit encore la propoſition, & la France l'avoit acceptée avec la même facilité. Dans la neceſſité de finir la guerre, le Cardinal de

Richelieu avoit un interêt particulier de ſouhaiter une longue treve préferablement à la paix. Ce Miniſtre, quelque digne qu'il fût de la place qu'il occupoit, avoit beaucoup d'ennemis jaloux de ſon élevation. Les uns l'attaquoient à force ouverte, tels que le Comte de Soiſſons & le Duc d'Orleans. Les autres travailloient ſourdement à ſa ruine par des inſinuations dangereuſes qui rempliſſoient l'eſprit du Roi d'aigreurs & de ſoupçons. Tel étoit le jeune Cinqmars, qui de créature du Cardinal de Richelieu, devint ſon plus dangereux ennemi, comme le Cardinal lui-même l'étoit devenu de la Reine-Mere dont il étoit la créature. Le grand ſecret que ce Miniſtre emploïoit pour ſe ſoutenir contre ces differentes attaques, étoit de ſe rendre neceſſaire, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'accuſe de ce que dans ce deſſein il entretenoit la guerre dont les embarras faiſoient dans l'eſprit du Prince une diverſion favorable aux interêts du Miniſtre. Preſſé cependant par les ſollicitations du Pape, par les murmures du peuple & du Clergé, & par les beſoins de l'Etat, il s'étoit déterminé à conſentir à la paix, pourvû qu'elle ſe fît de concert avec tous les Alliez; mais une treve étoit plus de ſon goût, parce que la crainte de voir renouveller la guerre auroit mis le Roi dans la neceſſité de le conſerver. L'interêt de l'Etat ſe trouvoit même joint à ſon interêt particulier. Le Roi auroit joui pendant la treve de la Lorraine, de l'Alſace & des Places qu'il avoit conquiſes. Les peuples ſe ſeroient inſenſiblement accoutumez à la domination Françoiſe, & une longue poſſeſſion auroit peut-êtte tenu lieu de titre dans un traité de paix, ce qui faiſoit

AN. 1639.

XXXIV. Politique du Cardinal de Richelieu.

*Memoires de Montreſor.*

*Nani hiſt. Veneta l. 11.*

AN. 1639.

qu'il ſouhaitoit que la treve fût longue, & durât au moins dix ou douze ans.

XXXV. Conditions de la treve exigées par Grotius Ambaſſadeur de Suede à Paris.

Mais comme on ne pouvoit rien conclure ſur ce point ſans le conſentement des Suedois, on les conſulta. Grotius fit le premier ſes propoſitions à M. de Chavigny, & demanda que la France continuât de païer tous les ans pendant la treve un million de livres à la Suede. La propoſition fut rejettée. Au lieu d'un million, M. de Chavigni offrit ſeulement cinq cens mille livres, n'étant pas juſte d'exiger pendant la treve d'auſſi grands ſecours que pendant la guerre. Grotius inſiſta, & Puffendorf prétend qu'il auroit obtenu ce qu'il demandoit, ſi Smalz nouvellement arrivé de Suede pour porter des ordres à Grotius, n'avoit imprudemment laiſſé entrevoir que les Suedois étoient diſpoſez à ſe relâcher ſur cet article. Mais il ſe trompe, & il paroît par les Memoires que la Cour de France envoïoit au Comte d'Avaux qu'on y étoit réſolu, quoiqu'il pût arriver, de donner à la Suede beaucoup moins pendant la treve que pendant la guerre. J'y trouve auſſi que Smalz avoit voulu donner une autre tour à cette affaire pour obtenir de meilleures conditions. C'étoit de faire durer l'alliance après la treve juſqu'à la paix. Il ſonda le Cardinal de Richelieu pour tâcher de découvrir s'il ſouhaitoit ardemment cette continuation de l'alliance, afin de s'en prévaloir pour demander une ſomme plus conſiderable. Le Cardinal s'apperçût du deſſein de Smalz, & c'eſt ce qui lui fit dire en parlant de lui, *qu'il le trouvoit finet*. Mais il ſe prévalut lui-même de ce que Grotius avoit fait le premier la propoſition de faire durer l'alliance après la treve,

*Grotii epiſtolæ. Puffendorf. l. 10.*

*Lettre de M. de la Barde au C. d'Avaux le 26 Juin 1638.*

treve, perſuadé qu'il ne l'avoit pas fait ſans ordre, & que par conſéquent la Suede le ſouhaitoit autant que la France, comme en effet la choſe étoit autant de ſon intérêt que de celui du Roi. Ainſi le Cardinal de Richelieu n'ajouta rien aux offres qu'on avoit déja faites, & Smalz ne put s'empêcher de blâmer Grotius de n'avoir pas mieux conduit cette affaire. Cependant il remporta de ſon voïage à Paris beaucoup de penchant pour la France & même pour la religion Catholique, comme j'aurai occaſion de le dire ailleurs. AN. 1639.

On n'aimoit point à Paris à traiter avec Grotius, & on y étoit mécontent de lui, parce qu'il n'avoit pas pour la dignité du Cardinal aſſez de déférence, & qu'il paroiſſoit trop jaloux de ſon rang. Ce Miniſtre, plus connu par ſa profonde érudition, que par les talens qu'il avoit pour la négociation, étoit originaire de Delft. Il avoit l'air & les manieres agréables, beaucoup de franchiſe, de droiture & de probité. Il ſçavoit tout ce qu'il avoit lû, & peu de livres échappoient à ſa curioſité & à ſes recherches. Il parloit toutes les Langues; il étoit Poëte, Hiſtorien, Théologien, Juriſconſulte. Il eut le malheur d'être enveloppé dans la diſgrace de Barneveld, & ſon attachement au parti lui coûta tous ſes biens & la liberté. On ſçait par quelle induſtrie ſa femme le délivra de priſon; mais devenu libre, il fut obligé d'aller chercher un azile hors de ſa patrie. Le Cardinal de Richelieu lui fit donner en France une penſion de trois mille livres, à la faveur de laquelle il ſubſiſta pluſieurs années à Paris. Le Cardinal lui aïant enfin retranché cette penſion par une épargne auſſi in-

*Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Hollande par Aubery du Maurier.*

AN. 1639.

juſte que les libéralitez qu'il faiſoit à de fort mauvais Poëtes; Grotius alla chercher un Mecene en Allemagne. Il en trouva un dans le grand Guſtave, & après la mort de ce Prince dans le Chancelier Oxenſtiern, qui l'honora de la qualité d'Ambaſſadeur de Suede à la Cour de France. Le Cardinal de Richelieu ne vit qu'avec chagrin revenir en France avec un titre ſi diſtingué un homme qu'il avoit maltraité. Il regarda cette généroſité de la Suede comme un reproche qu'elle lui faiſoit de ſon injuſtice, & la conduite de Grotius l'offenſoit encore plus. Ce Miniſtre refuſoit de donner la droite au Cardinal, ſous prétexte que les Proteſtans ne reconnoiſſoient point cette dignité; & pour cette raiſon il ne le voïoit que rarement, quoique les Ambaſſadeurs d'Allemagne & d'Eſpagne ne fiſſent aucune difficulté de ſuivre ce cérémonial, & que l'Ambaſſadeur d'Angleterre l'eût fait lui-même; car ce ne fut qu'à l'exemple de Grotius que le Comte de Leiceſter refuſa dans la ſuite de rendre cet honneur à la pourpre Romaine. Comme tous les Miniſtres de la Cour de France dépendoient abſolument du Cardinal, tous s'appliquerent à chagriner l'Ambaſſadeur Suedois: & entr'autres M. le Chancelier Seguier, lorſqu'il alloit lui rendre viſite, affectoit de s'aſſeoir à la premiere place; ce qui obligeoit auſſi-tôt Grotius d'emporter lui-même ſon ſiége, pour s'aller placer au-deſſus du Chancelier. La Cour de France eſpéroit que les Régens de Suede, fatiguez de ces querelles, rappelleroient Grotius, & elle voulut même en écrire à la Reine. Mais le Comte d'Avaux conſeilla de ne rien précipiter, parce que cet Ambaſſadeur étoit protegé

XXXVI. La Cour de France s'applique à le chagriner.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux le 16. Juillet 1639.*

*Puffendorf. l. 11.*

par Oxenſtiern, & celui-ci tout mécontent qu'il étoit de Grotius, qui toujours abſorbé dans l'étude & retiré de la ſocieté des hommes, ne lui mandoit, comme il diſoit, que *des nouvelles du Pont-neuf*, s'obſtinoit à le laiſſer à Paris pour mortifier le Cardinal, dont la fierté l'avoit autrefois choqué. Le Comte d'Avaux fit cependant entrer Salvius dans les ſentimens de la Cour de France, & attendit une occaſion favorable pour faire à la Suede la propoſition du rappel de Grotius. Elle ne ſe préſenta apparemment pas; car ce Miniſtre ne fut rappellé qu'en 1645. après la mort du Cardinal de Richelieu.

AN. 1639.

*Mémoires de Hollande par Aubery du Maurier.*

XXXVII. La négociation de la treve eſt renvoïée à Hambourg.

La négociation de la treve n'aïant pas réuſſi à Paris, fut renvoïée à Hambourg, où le Comte d'Avaux la propoſa à Salvius aux mêmes conditions. Mais Salvius ne goûtoit du tout point la treve qu'il croïoit même préjudiciable aux intérêts de la Suede. Il différa de ſemaine en ſemaine de s'expliquer avec le Comte, & ne répondit à toutes ſes raiſons qu'en demandant un million par an. Le Comte d'Avaux eut ordre d'offrir juſqu'à ſept cens cinquante mille livres; mais les Suedois refuſerent encore ces offres, & la choſe en demeura là.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux le 16. Juillet 1639.*

XXXVIII. La Maiſon d'Autriche refuſe la treve.

L'Empereur & le Roi d'Eſpagne ne témoignoient gueres plus d'empreſſement. Ils n'avoient promis de conſentir à une treve, que dans l'eſpérance que leurs armées remporteroient bien-tôt de grands avantages qui feroient perdre à la France la ſupériorité qu'elle avoit ſur eux. Comme le ſuccès répondoit mal à leurs eſpérances, ils chercherent des prétextes pour éloigner la treve. C'eſt ainſi que lorſque l'Eſpagne ſe préparoit à faire le ſiege de Caſal, elle affecta de

témoigner beaucoup d'empreſſement pour la treve.
AN. 1639. Tandis que le ſuccès du ſiege lui parut incertain,
*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux le 17. Mai 1640.* elle ceſſa d'en parler, & le Pape aïant envoïé dans ce temps-là un courier à Philippe, pour le preſſer de donner ſon conſentement, le courier fut retenu ſix ſemaines entieres à Madrit, juſqu'à ce qu'enfin le Marquis de Leganez eût répondu de la priſe de Caſal. Alors Philippe renvoïa le courier avec promeſſe de conſentir à la treve, eſpérant la faire avec honneur, parce que la priſe de cette Place devoit balancer les avantages des François. Mais il arriva qu'au lieu de prendre Caſal, le Marquis de Léganez perdit une bataille, & fut défait dans ſes lignes par le Comte d'Harcourt, comme on verra dans la ſuite. Dès-lors il ne fut plus queſtion de la treve, & les Eſpagnols n'en parlerent que par complaiſance pour le Pape, ſans aucun deſſein de l'accepter. Le Comte-Duc ne l'offroit tout au plus que pour deux ou trois ans, & demandoit la reſtitution des Places conquiſes, au lieu que le Cardinal de Richelieu la vouloit pour dix ou douze ans, en retenant toutes les conquêtes.

XXXIX. *Les Impériaux renouvellent leurs intrigues auprès des Suedois.*

Cependant les Impériaux, beaucoup moins occupez de la treve, que de leurs intrigues ſecretes, ne pouvoient abandonner le deſſein qu'ils avoient formé de détacher la Suede de la France, & Salvius de ſon côté n'avoit que trop de penchant pour un traité particulier. Le Comte de Curtz gagna deux bourgeois de Hambourg, par l'entremiſe deſquels le Comte & Salvius ſe communiquerent leurs propoſitions ſi ſecretement, que l'Ambaſſadeur de France n'en pût rien découvrir. La choſe ne réuſſit cependant pas, parce que ſur ces entrefaites le Comte de

*Puffendorf. l. 11.*

Curtz fut rappellé à Vienne. Mais à peine fut-il parti, que les Ducs de Lauvembourg renouërent la négociation. AN. 1639.

On n'avoit encore jamais fait aux Suedois de ſi belles propoſitions, & ils s'imaginerent que ces offres étoient d'autant plus ſinceres, que la guerre commençoit à devenir beaucoup moins favorable à l'Empereur, dans un temps où le Turc menaçoit l'Empire, après avoir fait la paix avec la Perſe & les Venitiens. Les Suedois aimant ainſi à ſe tromper eux-mêmes, prirent en même-temps toutes les précautions poſſibles pour tromper le Comte d'Avaux. Un differend que les Ducs de Lauvembourg avoient avec le Duc Auguſte leur frere, leur ſervit de prétexte pour ſe rendre à Hambourg. On convint de ne ſe rien communiquer par écrit, & que lorſque le traité ſeroit conclu, on le mettroit en dépôt chez une perſonne de confiance, juſqu'à ce que l'Empereur en eût envoïé la ratification. Les choſes étoient déja aſſez avancées, lorſque le Comte d'Avaux aïant eu quelque vent de ces menées ſecretes, fut aſſez habile & aſſez heureux pour découvrir toute l'intrigue, en remontant juſqu'à la ſource. Il alla trouver Salvius, & l'accabla de reproches, en lui faiſant tout le détail de ſa découverte. Salvius embaraſſé & ſurpris ne put lui répondre qu'en niant le fait, & prétendit faire paſſer l'avis qu'on avoit donné au Comte, pour un de ces faux bruits que les Imperiaux répandoient pour troubler la bonne intelligence des Alliez; mais ſoit qu'il n'osât plus traiter après la découverte de l'intrigue, ſoit plûtôt qu'il fût mal ſatisfait des Imperiaux, la négociation fut auſſi-tôt rompuë.

AN. 1639.

XL.
Banier négocie ſecretement avec les Imperiaux, mais ſans ſuccès.

*Ibidem.*

Une autre négociation ſecrete que le General Banier avoit commencée en Boheme dans le même temps que celle de Hambourg, finit auſſi en même temps. Ce General ſembla vouloir ajouter à ſes exploits militaires la gloire d'avoir donné la paix à l'Empire & à ſa patrie. Sa femme gagnée par quelques Miniſtres Imperiaux dont elle étoit alliée, le ſollicitoit vivement d'entrer en négociation. L'Empereur lui offroit pour récompenſe deux Duchez en Sileſie avec la qualité de Prince de l'Empire, & il ne parut pas inſenſible à ces offres, quoiqu'apparemment on ne les lui fît que pour le mieux tromper, juſqu'à ce qu'on pût lui oppoſer d'aſſez grandes forces pour arrêter ſes progrès. Beauregard qui étoit toujours auprès de lui, & qui ſous le nom de Réſident faiſoit l'office d'eſpion, découvrit cette intrigue dont un Medecin de Prague étoit l'entremetteur, & il en donna auſſi-tôt avis au Comte d'Avaux. Le Comte en fut d'autant plus allarmé, qu'il étoit moins à portée de parer le coup. Mais il fut parfaitement ſecondé par Salvius qui regarda comme un affront qu'on voulût lui enlever la gloire d'avoir menagé la paix; tous deux écrivirent aux Régens de Suede des Lettres fort vives contre Banier. La méſintelligence entre le Miniſtre & le General Suedois fut encore augmentée par des Lettres qu'on écrivit de Prague à Hambourg, & de Hambourg à Prague, où on les faiſoit parler l'un de l'autre en termes offenſans. La diviſion paſſa juſques dans le Conſeil de Suede, où l'un & l'autre avoit ſa brigue & ſes partiſans; mais les ſollicitations du Comte d'Avaux & de Salvius prévalurent. On déclara à Banier que la Suede étoit

réſoluë d'obſerver le traité d'alliance avec la France & de ne traiter que de concert avec elle, d'autant plus qu'on avoit lieu de croire que les Miniſtres de l'Empereur n'agiſſoient pas de bonne foi. Cette déclaration fit avorter l'intrigue, & Banier fut preſqu'auſſi-tôt obligé de quitter la Boheme ſur la nouvelle qu'il reçût de l'approche de Picolomini avec une armée plus forte que la ſienne. AN. 1639.

XLI. Continuation de la guerre.

Ces diverſes négociations & ces mouvemens que les Princes ſe donnoient de part & d'autre pour s'unir plus étroitement ou pour diviſer leurs ennemis, marquoient beaucoup moins de diſpoſition à la paix que d'inclination à continuer la guerre. Elle étoit en effet toujours également vive dans toutes les parties de l'Europe.

XLII. Les François aſſiegent Heſdin.

Trois armées Françoiſes furent cette année deſtinées à vanger l'affront que la France avoit reçû l'année précedente devant Saint-Omer. L'une ſous le commandement de M. de la Meilleraye entra dans l'Artois, & après differentes marches & de longues déliberations, elle mit le ſiege devant Heſdin. La Ville ſe défendit avec beaucoup de réſolution, les François & les Eſpagnols combattant à l'envi les uns des autres pour ſe ſignaler à la vûë du Roi qui vint lui-même voir le ſiege. La ſeconde armée ſous le Marquis de Feuquieres, aſſiegea Thionville ſur la frontiere de Luxembourg. Mais l'éloignement des quartiers que ce General négligea ou n'eut pas le temps de rapprocher, donna à Picolomini la facilité de ſecourir la Place. Les ennemis forcerent un quartier, jetterent du ſecours dans la Ville, & quoique toute l'armée Françoiſe ſe fût réünie, Picolomini

XLIII. Picolomini bat l'armée Françoiſe devant Thionville.

AN. 1639.

l'attaqua avec tant de conduite & de valeur, qu'il la rompit & la mit en une entiere déroute. L'infanterie fut taillée en pieces; le canon & le bagage demeurerent au pouvoir des Eſpagnols avec le General François.

XLIV. Il eſt obligé de lever le ſiege de Mouzon.

Ce ſuccès donna envie à Picolomini de marcher au ſecours de Heſdin. Il étoit déja en chemin, lorſque faiſant réflexion ſur la difficulté de l'entrepriſe, il jugea que ce ſeroit trop expoſer la gloire qu'il venoit d'acquerir. L'armée qui aſſiegoit Heſdin étoit beaucoup plus forte, bien retranchée, & la préſence du Roi ſembloit la rendre invincible. Il prit donc le parti de faire diverſion, en attaquant quelque Place en France. Il s'attacha à Mouzon petite Ville mal fortifiée ſur la Meuſe, & après y avoir fait brêche en peu de jours, il donna deux aſſauts qui furent beaucoup mieux ſoutenus qu'il n'avoit penſé. Comme il ſe préparoit à en donner une troiſiéme, il découvrit avec une extrême ſurpriſe l'avant-garde de la troiſiéme armée Françoiſe commandée par le Maréchal de Châtillon qui marchoit au ſecours de la Place. Il eut de la peine à ſe perſuader ce qu'il voïoit. Il ſçavoit que les principales forces des François étoient occupées au ſiege de Heſdin. Il venoit de défaire une autre armée, & cependant il en voïoit tout-à-coup reparoître une troiſiéme, comme ſi la terre avoit enfanté des ſoldats. Sa confuſion fut égale à ſa ſurpriſe. Car il s'étoit tellement flatté d'emporter Mouzon ſans aucun obſtacle, qu'il ne s'étoit pas même donné la peine de faire des lignes, & qu'il n'avoir placé qu'un petit corps de troupes en deçà de la riviere. Les François eurent ainſi la liberté

berté de faire entrer dans la Place tous les ſecours qu'ils voulurent, de ſorte que Picolomini ſe vit contraint avec ſon armée victorieuſe de lever le ſiege d'une méchante Place, avoüant que la France étoit le ſeul Roïaume de l'Europe qui eût de ſi grandes & de ſi promptes reſſources. AN. 1639.

XLV. Diverſes pertes des Eſpagnols

Cependant Heſdin ſe rendit au Roi. La priſe de cette Ville fut ſuivie de celle d'Ivoix, dont on raſa les fortifications, & l'Eſpagne fit dans la Manche un perte beaucoup plus conſidérable par la défaite de cette grande flotte dont j'ai parlé ailleurs. Il ſeroit difficile de ſe repréſenter un ſpectacle plus terrible que celui de ce combat, ni une victoire plus glorieuſe que celle que l'Amiral Tromp remporta dans cette fameuſe action. Une partie de la flotte Eſpagnole ſe réfugia dans les Ports & ſur les côtes d'Angleterre, une autre s'échoua ſur celles de France, & le reſte fut pris, ou brûlé, ou coulé à fond. C'eſt ainſi que l'Eſpagne faiſoit tous les ans quelque nouvelle perte, ſes ennemis gagnant toujours du terrain, & reſſerrant peu à peu ſes frontieres. L'année ſuivante fut encore plus malheureuſe pour elle par la perte d'Arras. Jamais on n'a vû plus de mouvemens autour d'une Place pour l'attaquer & pour la défendre. Trois Maréchaux de France en formerent le ſiége. Le Roi & le Cardinal de Richelieu s'avancerent juſqu'à Amiens, pour être plus à portée de donner leurs ordres. Les Eſpagnols attaquerent vivement les lignes, & chaque convoi qu'on vouloit amener au camp coûtoit une bataille. La valeur & la patience des troupes Françoiſes vainquirent l'opiniâtreté des Eſpagnols; & Arras, cette Ville impre-

AN. 1639.

nable qui ne s'imaginoit pas qu'on pût oſer l'attaquer, devint enfin une frontiere de France. Le Prince de Condé prit auſſi Salces dans le Rouſſillon ; mais les Eſpagnols le reprirent.

XLVI. La Ducheſſe de Savoïe eſt réduite à de fâcheuſes extrémitez. Les Princes de Savoïe ſe rendent maîtres de preſque tout le Piémont.

Pendant ce temps-là la Ducheſſe de Savoïe en bute à la perſécution de ſes beaux-freres, éprouvoit les plus fâcheuſes diſgraces de la fortune. Les peuples mécontens du gouvernement murmuroient avec audace, & l'eſprit de révolte s'étoit répandu de la Capitale dans tout le Piémont. Le Cardinal Maurice, le Prince Thomas, le Duc de Parme alors zelé partiſan de l'Eſpagne, & le Marquis de Leganez s'étant joints enſemble, entrerent ſans obſtacle dans les Etats de Savoïe, & y firent bien-tôt de grands progrès par les intelligences qu'ils avoient dans le païs. Pluſieurs Gouverneurs qui n'attendoient que l'arrivée des Princes pour trahir la Ducheſſe, leur livrerent leurs Places. Chivas, Creſcentin, Verruë, toutes les Villes du Pô leur ouvrirent leurs portes ; Trin ne ſoutint que quelques jours de ſiege, & la terreur ébranlant ceux que la fidélité retenoit encore dans le devoir, tout le Piémont ſe déclara pour le parti dominant. Les Princes profitant d'un ſi heureux commencement, entreprirent de ſe rendre maîtres de la Capitale, où la Ducheſſe étoit enfermée. Chriſtine prévoïant leur deſſein, & craignant tout de l'infidélité des habitans, avoit heureuſement fait entrer dans la Ville ſix mille François, & avoit éloigné du péril le jeune Duc, en l'envoïant à Chamberry. Les François continrent les bourgeois de Turin, & obligerent les Princes de ſe retirer. Ceux-ci ſe dédommagerent par la priſe d'Ivrée, de

Saluces, d'Aſt, de Foſſan, de Coni & de quelques autres Places, de ſorte que la Ducheſſe comptoit les jours par ſes pertes. Les François reprirent cependant quelques-unes de ces Places; mais la garniſon de Turin s'étant imprudemment éloignée, les Princes qui en furent auſſi-tôt avertis par leurs partiſans, reparurent inopinément à la vûë de la Ville, la ſurprirent & donnerent à peine le temps à la Ducheſſe de ſe jetter en déſordre dans la citadelle, d'où elle ſe retira à Chamberry auprès de ſon fils, tandis que les François & les Eſpagnols faiſoient un champ de bataille de la ville de Turin; & de-là Chriſtine alla à Grenoble implorer le ſecours du Roi ſon frere. AN. 1639.

XLVII. Les Princes de Savoie prennent Turin, & aſſiegent la Citadelle.

Elle eut beaucoup à ſouffrir des hauteurs du Cardinal de Richelieu, qui abuſant de ſon pouvoir & de la foibleſſe de cette Princeſſe, oublia quelquefois ce qu'un ſujet doit toujours au ſang de ſes Rois. Cependant quoiqu'elle n'accordât pas au Cardinal tout ce qu'il ſouhaitoit, elle ne laiſſa pas d'obtenir tous les ſecours qu'elle demandoit. Le Cardinal de la Valette, qui avoit alors le commandement des armées en Italie, étant mort, & le Duc de Longueville autre Général étant paſſé en Allemagne, le Comte d'Harcourt leur ſuccéda, & devint par ſon courage & ſa bonne fortune le reſtaurateur des Etats de Savoïe.

XLVIII. La Ducheſſe fait un nouveau traité avec la France & en reçoit du ſecours.

A peine fut-il arrivé en Italie, qu'il s'y ſignala par le ravitaillement de Caſal, la priſe de Quiers & une glorieuſe retraite qu'il fit avec neuf mille hommes à la vûë des Eſpagnols qui en avoient vingt mille, & qui malgré leur nombre furent toujours repouſſez & battus. Cette action étonna les ennemis, raſſura

XLIX. Exploits du Comte d'Harcourt en Italie.

AN. 1639. le parti de la Ducheſſe & donna un nouvel éclat à la réputation du Comte d'Harcourt. L'année ſuivante il fit quelque choſe de plus. Le Marquis de Leganez ſe prévalant de la foibleſſe des François, dont les recruës étoient encore en deçà des Alpes, mit le ſiége devant Caſal, Place tant enviée à la France & ſi ſouvent attaquée. La Princeſſe de Mantouë favoriſoit ſon deſſein, & trahiſſant les intérêts de la France & ceux de ſon fils, elle avoit perſuadé une pareille trahiſon à quelques-uns des habitans. Leganez ſe flattoit d'immortaliſer ſon nom par cette importante conquête; il l'écrivit même à la Cour d'Eſpagne, comme j'ai dit en parlant des propoſitions que le Pape faiſoit pour une treve; & ſi l'on en croit les nouvelles qui coururent à Paris, il ſe vantoit qu'*en un même jour il battroit les François, prendroit Caſal & aſſujettiroit enſuite au Roi d'Eſpagne dix Souverainetez en Italie.* Il falloit promettre moins, ou tenir mieux ſa parole.

*Lettre de M. de Boiſſy au Comte d'Avaux, 16 Juin 1640.*

L. Il défait les Eſpagnols devant Caſal.

Le Comte d'Harcourt avertit du danger où étoit la Place, ramaſſa promptement tout ce qu'il pût de troupes, & aïant fait un corps de ſept à huit mille hommes, il entreprit de forcer dans ſes retranchemens une armée de vingt mille Eſpagnols. C'étoit une témérité néceſſaire pour ſauver l'Italie. L'infanterie commença l'attaque, commandée par le Comte du Pleſſy-Pralin, & après avoir été repouſſée trois fois, elle entra enfin dans les lignes des ennemis. Le Comte d'Harcourt s'y jetta des premiers: ſon cheval fut tué ſous lui, un ſecond qu'il prit s'embourba, & il ne ſe débarraſſa lui-même qu'avec peine. Enfin étant monté ſur un troiſiéme ſans chapeau ni piſto-

lets, il anima tellement les troupes par ſon exemple, qu'elles remporterent une victoire complete. Les ennemis étonnez d'une hardieſſe ſi extraordinaire & ſongeant moins à vaincre qu'à ſe défendre, ſe laiſſerent chaſſer de leurs retranchemens, & leur General deconcerté perdit le jugement. *Il ſemble que les Eſpagnols aïent été frappez d'un coup de foudre*, écrivit-on à la Princeſſe de Mantouë, *& on ne s'imaginera jamais que cette action ſe ſoit paſſée ſans un miracle.* AN. 1639.

LI. Il prend Turin, & rétablit la Ducheſſe de Savoie.

Si c'en fut un, ce ne fut pas le dernier que le Comte d'Harcourt fit en Italie. Il oſa avec ſa petite armée aſſieger la Capitale du Piémont, où le Prince Thomas commandoit une garniſon preſqu'auſſi nombreuſe que les troupes Françoiſes, & à la vûë du Marquis de Leganez, qui depuis ſa défaite avoit raſſemblé une nouvelle armée & recevoit tous les jours des renforts du Milanez. C'étoit-là une belle occaſion pour Leganez d'effacer la honte de ſa défaite, en forçant à ſon tour les lignes du Comte d'Harcourt; il le tenta plus d'une fois ſans ſuccès. Le grand nombre des ennemis & les efforts extraordinaires qu'ils firent ne ſervirent qu'à relever la gloire des François. Turin fut pris & rendu à la Ducheſſe de Savoïe. Elle y entra comme en triomphe, & par un heureux changement de fortune, elle commença dès-lors à jouir d'un ſort beaucoup plus doux.

LII. Banier reçoit des ſecours d'argent du Comte d'Avaux.

D'un autre côté, Gallas aïant enfin abandonné la Pomeranie, Banier ſe vit en état de faire des conquêtes. Il entreprit de paſſer l'Elbe, de reprendre ſes anciens poſtes ſur ce fleuve & ſur la Saal, de ſe rendre

AN. 1639.

maître de la Miſnie & de la Thuringe, & de repouſſer les Imperiaux juſques dans les Païs héréditaires d'Autriche. Mais il avoit beſoin d'argent pour remonter ſa cavalerie, & Salvius lui en refuſoit autant pour chagriner Banier qu'il haïſſoit, que pour ne pas irriter le Roi de Dannemark protecteur des Ducs de Lunebourg & des Etats de la baſſe-Saxe que le voiſinage des Suedois allarmoit. Banier au déſeſpoir de ce refus ſe reſſouvint, dit un Hiſtorien, de la généroſité du Comte d'Avaux tant vantée en Allemagne. En effet le Comte d'Avaux emprunta ſous ſon nom cent mille Richſdales à la Banque de Hambourg, & Salvius ſe piquant de généroſité à ſon tour, promit d'en païer le tiers ſur l'argent qu'il recevoit de France pour la Suede.

*Hiſtoire du Maréchal de Guebriant l. 4. c. 1.*

LIII. La diſette ruine l'armée Imperiale.

Aidé de ce ſecours le General Suedois ſe mit en campagne avec une belle armée, prit pluſieurs Places, & obligea une ſeconde fois Gallas à repaſſer l'Elbe. Les Imperiaux s'étoient flatté que la ville de Hambourg leur fourniroit des vivres; mais le Comte d'Avaux ſecondé de Salvius perſuada aux Magiſtrats de leur en refuſer, & ruina par-là l'armée Imperiale. Car la diſette y devint ſi grande en peu de jours, qu'il en perit près de la moitié, & que le reſte fut obligé d'aller chercher des vivres juſques dans les Païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche, abandonnant aux Suedois toute la campagne. Banier leva par-tout de groſſes contributions qui l'aiderent pendant quelque temps à ſubſiſter dans un païs entierement ruiné; mais bien-tôt il ſe trouva encore une fois hors d'état de rien entreprendre par le défaut d'argent. Salvius s'opiniâtra à lui en refuſer, & ſem-

bla vouloir donner au Comte d'Avaux la gloire de ſauver encore l'armée Suedoiſe & la réputation du General. Banier s'adreſſa à lui & en reçût les ſommes dont il avoit beſoin. Un ſi grand ſervice le penetra de joïe & de reconnoiſſance. Il écrivit aux Régens de Suede que c'étoit au Comte d'Avaux qu'on étoit redevable de la conſervation de l'armée, & lorſque ſes troupes paſſerent l'Elbe à Lombourg à ſept lieuës de Hambourg, il voulut aller lui-même remercier ſon genereux bienfaiteur, malgré le danger qu'il y avoit pour lui à s'engager dans une Ville où le Roi de Dannemark étoit puiſſant. AN. 1639.

LIV.
Banier entre dans la Boheme, & y fait pluſieurs conquêtes.

A peine l'armée Suedoiſe eut-elle paſſé l'Elbe, que Banier remplit toute l'Allemagne de la gloire de ſon nom & du bruit de ſes exploits. Juſqu'alors accablé par toutes les forces de l'Empire, il avoit moins ſongé à attaquer qu'à ſe défendre; mais dès que les Imperiaux épuiſez enfin, & rebutez de tant de vains efforts qu'ils avoient faits pour le chaſſer de la Pomeranie, lui eurent laiſſé le champ libre, il entra plus avant en Allemagne, & réſolut de pénétrer dans les Païs héréditaires de l'Empereur. Il s'ouvrit le paſſage par la défaite d'une armée Impériale, commandée par le Général Mazarin auprès de Chemnitz. Mille Imperiaux reſterent ſur le champ de bataille: quinze cens demeurerent priſonniers avec quelques Officiers diſtinguez. Après cette victoire, il traverſa toute la Boheme en conquerant, forçant toutes les Villes qui ſe trouverent ſur ſon paſſage juſqu'à Prague, & il auroit peut-être encore emporté cette Capitale, ſans la crainte qu'il eut que ſon armée enrichie du pillage de cette grande Ville ne ſe diſſipât.

AN. 1639. Les détachemens de ſon armée remporterent auſſi divers avantages ſur les troupes ennemies. Il étoit enfin devenu ſi redoutable, que le ſeul bruit de ſon approche mit en fuite une armée commandée par l'Electeur de Saxe & par Hatzfeldt, quoiqu'il n'eut aucun deſſein de l'attaquer.

LV. Mort du Duc Bernard de Saxe-Veimar.

Le Rhin fut cette année beaucoup moins le theatre de la guerre, que d'une négociation délicate & difficile. Le Duc Bernard de Veimar ſatisfait de la gloire qu'il avoit acquiſe l'année précedente par la priſe de Briſak, ne ſongeoit qu'à s'aſſurer la poſſeſſion de ſa conquête. Dans ce deſſein il s'étoit déja rendu maître de Pontarlier en Franche-Comté, du Château de Joux, & de quelques autres petites Places, lorſque la mort vint tout-à-coup l'arracher d'entre les bras de la victoire. Il mourut à Neubourg de la peſte qui regnoit alors dans ces quartiers-là, ou de poiſon ſelon l'opinion de quelques-uns. Comme ſa mort parut également avantageuſe à la Maiſon d'Autriche & à la France, on ſoupçonna ces deux Puiſſances de l'avoir avancée. Mais les preuves qu'on en apporta dans le temps ne ſçauroient fonder un jugement certain, d'autant plus que les indices de la peſte & du poiſon ſont aſſez ſouvent les mêmes après la mort. Il y a des gens qui cherchent toujours quelque cauſe ſecrete de la mort des Grands, comme il y en a qui veulent qu'elle ſoit toûjours précedée de quelque préſage funeſte. C'eſt dans les uns une malignité outrée, & dans les autres une ſuperſtition ridicule.

18 *Juillet* 1639.

LVI. La France veut retenir ſes conquêtes & ſon armée.

La mort du Duc de Veimar délivra l'Empereur d'un ennemi redoutable, & aſſûra à la France la poſſeſſion de Briſak & de l'Alſace. Bernard n'avoit pour

tout

tout bien que l'honneur d'être iſſu de la branche aînée de la Maiſon de Saxe, que Charles V. avoit dépoüillée de ſes terres & de la dignité Electorale. Aïant eu aſſez de courage & de bonheur pour ſe venger de la Maiſon d'Autriche, il eut auſſi aſſez d'ambition pour ſonger à ſe faire un établiſſement de ce qu'il avoit enlevé à cette Maiſon, & le Lantgraviat d'Alſace lui parut tout propre à le dédommager de celui de Thuringe. La France le lui avoit cédé, ſans cependant abandonner les vûës qu'elle avoit ſur cette Province, & elle eſpéroit que quand le Duc s'en ſeroit rendu maître, il écouteroit d'autant plus volontiers des propoſitions d'accommodement, qu'il étoit redevable à la France de toutes ſes conquêtes. Mais après la priſe de Briſak, Bernard laiſſa aſſez entrevoir qu'il n'étoit pas d'humeur de ſe déſaiſir. Sa mort prévint la mauvaiſe intelligence que cette oppoſition d'intérêts alloit infailliblement cauſer entre lui & la Cour de France. On traita avec les Officiers de ſes troupes, & ceux-ci remirent entre les mains du Roi toutes les Places conquiſes.

AN. 1639.

*Hiſtoire du Cardinal de Richelieu, l. 6. c. 4. 5. & 6.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri, vol. 8.*

LVII. L'Empereur & pluſieurs Princes veulent s'en emparer.

Un ſecond ſiége de Briſak n'auroit pas plus coûté au Comte de Guebriant que cette négociation. L'Empereur, comme le plus intéreſſé dans cette affaire, mit tout en œuvre pour attirer les troupes à ſon ſervice, & ſur-tout pour ſe faire remettre les Places conquiſes. C'étoit, ſelon lui, un moïen ſûr d'accommodement avec le Prince Palatin. Il propoſa de traiter, il offrit une treve, il promit l'amniſtie à toutes les troupes & de grandes récompenſes aux Officiers. La Suede étoit trop éloignée & trop occupée ſur l'Elbe & ſur l'Oder, pour ſe charger de

AN. 1639.

garder l'Alſace ; mais elle auroit du moins voulu qu'on l'eût conſultée avant que d'en diſpoſer ; & ſi on l'avoit fait, comme les traitez d'alliance n'étouffent pas les jalouſies mutuelles des nations, la France eût été mal partagée. Les Ducs de Baviere, de Lauvembourg & de Lunebourg ſe mirent du nombre des prétendans & avoient auſſi leurs partiſans. Enfin Guillaume Duc de Saxe frere aîné de Bernard, avoit ſes droits en vertu du teſtament du Duc défunt, & prétendit être mis en poſſeſſion des Places pour les garder du moins juſqu'à la paix.

LVIII. Deſſeins du Prince Palatin ſur les troupes & les conquêtes du Duc de Weimar.

Mais le plus dangereux de tous les concurrens étoit le Prince Palatin Charles-Loüis que le Roi d'Angleterre, le Prince d'Orange & les Provinces-Unies recommandoient vivement, & pour qui les troupes faiſoient paroître de l'inclination. Dès que ce Prince eut appris à la Haye la mort de Bernard, il paſſa promptement en Angleterre pour y chercher de l'argent, tandis que ſes Agens entretenoient l'armée des plus belles eſpérances. Charles-Loüis promettoit de ſe joindre inceſſamment à elle avec un grand corps de troupes Angloiſes & de groſſes ſommes d'argent. S'il l'avoit fait, Briſak auroit échappé à la France ; mais ce Prince ſe perdit par ſon imprudence. Il partit d'Angleterre avec 25000. liv. ſterling pour ſe rendre à l'armée, & au lieu de prendre ſa route par la Hollande où il n'avoit à craindre aucun obſtacle, il vint débarquer en France. Monſieur de Bellievre, Ambaſſadeur de France à Londres, aïant ſçû du Roi d'Angleterre le deſſein que le Prince Palatin avoit de paſſer par la France, s'étoit oppoſé à ce voïage juſqu'à ce que le Roi de

*Puffendorf. l. 11.*

*Grot i epiſtolæ paſſim.*

LIX. Le Prince Palatin veut paſſer *incognito* par la France, & y eſt arrêté.

France lui eût fait ſçavoir ſes intentions. Le Prince, au lieu d'attendre la réponſe du Roi, entreprit de traverſer toute la France *incognito*, & comme s'il avoit craint qu'on n'ignorât ſon ſecret, il le laiſſa publier dans le Port de Boulogne par toute l'artillerie de ſon vaiſſeau, qui le ſalua lorſqu'il mit pied à terre. A Paris, au lieu d'aller loger chez le Comte de Leiceſter, comme le Roi d'Angleterre l'avoit promis à M. de Bellievre, & d'aller enſuite ſaluer le Roi, il affecta de ſe cacher. Le Cardinal de Richelieu qui prévoïoit combien la préſence de ce Prince nuiroit à ſes deſſeins ſur Briſak, profita de ſon imprudence pour s'aſſurer de ſa perſonne juſqu'à la concluſion de cette grande affaire. Le Prince fut arrêté à Moulins, & de-là conduit à Vincennes, où il fut gardé aſſez étroitement. AN. 1639.

LX. Le Prince Caſimir y eſt auſſi retenu priſonnier.

Le Prince Caſimir y étoit déja depuis un an, & avoit été arrêté à peu près de la même maniere. Il étoit frere du Roi de Pologne, & attaché à la Maiſon d'Autriche, d'où il ſortoit par ſa mere. Il avoit fait des levées pour l'Empereur; il étoit nommé Viceroy de Portugal par le Roi d'Eſpagne, & il avoit eſpéré de paſſer *incognito* par la France pour ſe rendre à Liſbonne; mais il avoit été reconnu à Marſeille & conduit à Vincennes. Les Etats de Pologne ſe récrierent contre cette violence prétenduë, & écrivirent au Comte d'Avaux des Lettres fort vives ſur ce ſujet. A ces premieres ſaillies ſuccederent de réflexions plus modérées. Le Roi de Pologne mit l'affaire en négociation, il envoïa en France Gozienski Palatin de Smolensko; & le Prince Caſimir fut remis peu de temps après en liberté, en conſéquence d'un traité

AN. 1639. par lequel Ladiſlas promit de ne faire aucune hoſtilité contre la France, & de ne prendre aucune part aux guerres d'Allemagne. Il paroît par une Lettre de l'Ambaſſadeur Polonois au Comte d'Avaux, que ce Comte contribua beaucoup au ſuccès de cette négociation. Il eſt du moins certain qu'il découvrit tout le ſecret de l'Ambaſſade. Un Italien, Secretaire de l'Ambaſſadeur, le quitta mécontent de lui; comme le ſecret eſt une des premieres choſes qu'un homme mécontent ſe croit en droit de ſacrifier à ſon reſſentiment, le Comte d'Avaux n'eut pas de peine à faire parler celui-ci. Il apprit de lui tout le détail des inſtructions de l'Ambaſſadeur, & il en informa la Cour.

27. Février 1640.

*Hiſt. Veneta di Nani, l. 10.*

LXI. Les Rois d'Angleterre & de Dannemark ſe plaignent de la détention du Prince Palatin.

Le Comte de Leiceſter fit auſſi à Paris beaucoup de bruit de la détention du Prince Palatin. Le Roi de Dannemark le reclama avec beaucoup de hauteur, & fit faire à Hambourg de grandes menaces au Comte d'Avaux, ſi on ne lui rendoit au plûtôt la liberté. Enfin tous les partiſans de la Maiſon Palatine ſe déchaînerent contre la France. Le Cardinal de Richelieu allégua pour ſe juſtifier, qu'il n'étoit permis à aucun Prince étranger de paſſer par le Roïaume ſans paſſeport. Que le ſoin que le Prince Palatin avoit pris de ſe cacher faiſoit ſoupçonner qu'il méditoit quelque deſſein contraire aux intérêts du Roi, & qu'on avoit été d'autant mieux fondé à l'arrêter, qu'on diſoit que ce Prince ne vouloit être maître des Villes d'Alſace, que pour les échanger avec les Etats du Palatinat, ce qui ne pouvoit être que très-préjudiciable à la France, à qui ces conquêtes avoient tant coûté. Au reſte le Cardinal de Riche-

lieu étoit depuis long-temps accoutumé à ces cris. Il s'y étoit attendu & ne s'en étonna pas. Il ne laiſſa pas de donner de belles paroles aux Rois d'Angleterre & de Dannemark, & cependant il travailla efficacement à s'aſſurer de l'armée & des Places du Duc de Veimar. L'argent fut le grand reſſort de cette négociation, comme il l'eſt de beaucoup d'autres, & l'emporta ſur la brigue. Les Officiers & les ſoldats vouloient vendre leurs ſervices. La France ſeule étoit en état de les acheter. Ainſi le traité fut ſigné le 9 Octobre 1639. Le Baron d'Erlach demeura Gouverneur de Briſak pour la France, comme il l'étoit auparavant pour le Duc Bernard, & le Duc de Longueville fut reconnu Chef de l'armée. Quelques mois après le Prince Palatin fut remis en liberté, après qu'on eût exigé de lui une promeſſe par écrit qu'il ne feroit rien contre les interêts de la France, promeſſe fort inutile de la part d'un Prince qui étoit hors d'état de nuire.

AN. 1639.

LXII. La France ſe met en poſſeſſion des conquêtes & des troupes du Duc Bernard.

Si la guerre avoit été juſqu'alors peu favorable aux eſperances du Cardinal de Richelieu, le ſuccès de cette négociation commença à dédommager la France des dépenſes énormes qu'elle faiſoit depuis pluſieurs années. La poſſeſſion de Briſak valloit ſeule pluſieurs conquêtes. Auſſi la France prit-elle dès-lors la réſolution de ne jamais ſe déſaiſir d'une Place ſi importante. On vouloit ſur-tout en conſerver la poſſeſſion par le traité de paix, ce qu'on ne pouvoit eſperer que par le ſecours des Alliez. Il falloit par conſequent s'unir de plus en plus avec eux, & entrer dans leurs interêts pour les faire entrer dans ceux de la France. Ce fut dans cette vûë que comme le

LXIII. La France ſonge à renouveller ſon traité d'alliance avec la Suede.

AN. 1639.

dernier traité d'alliance fait avec la Suede pour trois ans devoit bien-tôt expirer, on ſongea de bonne heure à le faire renouveller. Le Cardinal de Richelieu eut le ſuccès de cette négociation beaucoup plus à cœur que la paix même. On n'oublia rien pour la faire réuſſir, & on y verra le Comte d'Avaux emploïer tour à tour l'adreſſe, la patience, la hauteur même & tout ce que la prudence humaine pouvoit imaginer de plus ſubtil, pour conduire une affaire ſi délicate.

*Fin du cinquiéme Livre.*

# SOMMAIRE

## DU SIXIÉME LIVRE.

I. *DEſſeins de la France dans le renouvellement du traité d'alliance avec la Suede.* II. *Salvius laiſſe entrevoir les demandes de la Suede.* III. *Le Comte d'Avaux lui ôte l'eſperance de les obtenir.* IV. *Il eſt ſecondé par le Baron de Rorté.* V. *Demandes de la Suede.* VI. *Réponſe du Comte d'Avaux.* VII. *Il affecte beaucoup d'indifference pour le traité.* VIII. *Sentimens de la France ſur le choix des lieux pour les Conferences de la paix generale.* IX. *Le Comte d'Avaux propoſe de choiſir Munſter & Oſnabrug.* X. *Conteſtation ſur l'article qui obligeoit le Roi de France à porter la guerre en Allemagne.* XI. *Propoſition captieuſe du Comte d'Avaux.* XII. *Conteſtation ſur les Subſides.* XIII. *Tous les autres articles demeurent indécis.* XIV. *Le Comte d'Avaux ſuſpend l'échange du Maréchal Horn avec Jean de Werth.* XV. *Il ſuſpend pareillement le païement des Subſides.* XVI. *Il intimide les Suedois.* XVII. *Les Suedois moderent leurs demandes.* XVIII. *La France les rejette encore.* XIX. *Diſpoſitions de la Suede peu favorables à la France.* XX. *Les divers partis témoignent beaucoup de zele pour la paix generale.* XXI. *Diete de Ratiſbonne.* XXII. *La Diete écrit aux Princes de l'Europe pour les exhorter à la paix.* XXIII. *L'Empereur propoſe une amniſtie.* XXIV. *La Diete renvoïe à Vienne l'affaire des Princes Palatins.* XXV. *Banier forme le deſſein de rompre la Diete en attaquant Ratiſbonne.* XXVI. *Il ſe décredite parmi les troupes.* XXVII. *Les armées Françoiſe & Suedoiſe donnent l'allarme à Ratiſbonne.* XXVIII. *Le Comte de Guebriant ſauve l'armée Suedoiſe.* XXIX. *Mort du Duc Georges de Lunebourg.* XXX. *Mort de Banier.* XXXI. *Suite de la négociation du Comte d'Avaux & de Salvius* XXXII. *Differend du Baron de Rorté avec les Régens de Suede.* XXXIII. *Nouvelle intrigue des Imperiaux avec les Suedois.* XXXIV. *Artifice du Comte d'Avaux.* XXXV. *Il preſſe vivement les Régens de Suede.* XXXVI. *Il les détermine à rompre leurs négociations particulieres avec l'Empereur pour traiter avec la France.*

XXXVII. *Nouvelle difficulté formée par Salvius.* XXXVIII. *Les deux Ambaſſadeurs reglent les articles du traité.* XXXIX. *Zele du Comte d'Avaux pour la Religion.* XXL. *Concluſion du traité.* XLI. *Le Comte d'Avaux reſte à Hambourg.* XLII. *Mort de l'Electeur de Brandebourg. Le jeune Electeur fait paroître de l'inclination pour le parti des Alliez.* XLIII. *Fuite de la Reine-Mere de Suede.* XLIV. *L'Electeur de Brandebourg aſpire à la Couronne de Suede par le mariage de Chriſtine.* XLV. *Les Ducs de Lunebourg ſongent à quitter le parti des Alliez.* XLVI. *L'Empereur tente de mettre les Suiſſes dans ſon parti.* XLVII. *Mort du Comte de Soiſſons.* XLVIII. *Accommodement du Duc de Lorraine.* XLIX. *Soulevement de la Catalogne.* L. *Révolution de Portugal.* LI. *Intelligences du Cardinal de Richelieu à Liſbonne.* LII. *Le Roi de Portugal traite avec la France.* LIII. *Suite de la guerre d'Allemagne.* LIV. *On renouë la négociation pour le traité préliminaire de la paix générale. Conduite irréguliere du Roi de Dannemark.*

LIVRE

AN. 1640.

# LIVRE SIXIE'ME.

I. Deſſeins de la France dans le renouvellement d'alliance avec la Suede.

LA France ne vouloit pas faire avec la Suede un nouveau traité, pour ne lui pas donner occaſion de demander de nouvelles conditions. Il ne s'agiſſoit pas non plus de renouveller l'alliance pour quelques années, mais de faire durer le traité de Hambourg juſqu'à la paix générale. Si le Comte d'Avaux en venoit à bout, il faiſoit perdre pour jamais aux Imperiaux l'eſpérance de diviſer les Alliez: il affermiſſoit la Lantgrave & les autres Confédérez dans le parti, & il mettoit la France en état de prolonger à ſon gré les négociations de la paix, ſans craindre d'être abandonnée des Suedois, juſqu'à ce qu'elle eût obtenu les conditions qu'elle ſouhaitoit. Il ſembloit que la choſe fut aiſée, parce que l'avantage paroiſſoit égal pour la Suede. Les Régens devoient être convaincus par mille expériences que l'Empereur n'avoit en vûe que de rompre une alliance qui lui étoit ſi préjudiciable. Ils avoient lieu de craindre que la foi d'un traité ne fût un foible garant pour leur aſſurer les avantages qu'ils pouvoient obtenir dans un accommodement particulier. Ils avoient été ſouvent obligez d'en convenir eux-mêmes. Mais la conſtance de la Maiſon d'Autriche à les ébloüir par des offres ſpécieuſes, ſon adreſſe à leur perſuader que la France les trahiſſoit, les replongeoit ſans ceſſe dans de nouvelles inquiétudes, & les rendoit faciles à écouter toutes ſortes de propoſition: tout cela rendoit le ſuccès de la négociation de la France fort

AN. 1640.

incertain. Elle eût été ſans doute plus aiſée à terminer, ſi le Comte d'Avaux avoit offert une augmentation de Subſides ; mais la France étoit épuiſée, il falloit ménager ſes finances, & c'étoit là une derniere reſſource qu'on ſe réſervoit pour une néceſſité abſoluë.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux 23 Février 1640. 26 Avril, &c.*

La premiere choſe que le Comte crut devoir faire fut de diſſimuler l'empreſſement du Roi, & d'affecter de l'indifférence pour une choſe qui en effet intéreſſoit la Suede autant que la France. Rien ne lui étoit plus recommandé par le Roi ; mais on vouloit en même-temps qu'il fît les premieres avances, & il étoit difficile d'allier ces deux points ; car en matiere de négociation, celui qui fait la premiere démarche perd toujours de ſon avantage, parce qu'il donne lieu de croire qu'il ſouhaite ce qu'il propoſe. Salvius étoit trop habile pour ne pas entrevoir les diſpoſitions de la France, & il eſpéroit en profiter. Aux premieres propoſitions que le Comte lui inſinua de renouveller le traité, il répondit que rien ne preſſoit encore, que les Régens de Suede étoient occupez à une Aſſemblée des Etats du Roïaume, & que peut-être les affaires changeroient de face avant la fin du dernier traité.

a *Puffendorf. l. 13.*

II. Salvius laiſſe entrevoir les demandes de la Suede.

Cependant comme il avoit reçu ſes ordres des Régens de Suede, il les déclara indirectement au Comte d'Avaux, pour le préparer à une déclaration plus ouverte. Il exagéra les difficultez que Banier avoit à ſoutenir la guerre en Boheme : il ſe plaignit de ce que les François négligeoient d'arrêter Picolomini dans les Païs-Bas, & d'attaquer les Païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche, comme ils l'avoient

promis : il leur reprocha qu'on n'avoit fait aucune mention de la Suede dans le traité de Colmar au ſujet des conquêtes & des troupes du Duc de Veimar. Il ajouta que les dépenſes de la guerre étoient conſidérablement augmentées, parce que la plûpart des Provinces étant ruinées, ne pouvoient plus rien fournir aux armées, & parce qu'il en coûtoit beaucoup plus pour faire de nouvelles troupes. Qu'il falloit avant toutes choſes remédier à ces inconvéniens, & qu'il étoit ordinaire dans les renouvellemens de traitez d'y faire des changemens pour les accommoder aux temps. AN. 1640.

III. Le Comte d'Avaux lui ôte l'eſpérance de les obtenir.

Tout cela vouloit dire que la Suede ſouhaitoit que la France s'engageât plus expreſſément à porter la guerre dans les terres de la Maiſon d'Autriche, & à donner aux Suedois de plus grands ſecours d'argent. Le Comte d'Avaux le comprit parfaitement & n'oublia rien pour faire perdre à Salvius l'eſpérance d'obtenir ce qu'il demandoit. Il excuſa le Roi ſur les plaintes que faiſoient les Suedois, & il exagera à ſon tour les dépenſes exceſſives que la France faiſoit alors pour ſoutenir la guerre dans toute l'Europe. Il lui repréſenta que les Provinces étoient épuiſées, que les peuples commençoient à murmurer ; qu'on avoit même propoſé dans le Conſeil de diminuer les Subſides qu'on donnoit à la Suede ; que tout ce qu'on pourroit faire, ce ſeroit de continuer à païer les mêmes ſommes ; & qu'enfin il ne s'agiſſoit pas de faire un nouveau traité, mais de renouveller celui qui étoit déja fait.

IV. Il eſt ſecondé par le Baron de Rorté.

Tandis que le Comte d'Avaux traitoit ainſi à l'amiable avec Salvius, il faiſoit faire un perſonnage

AN. 1640.

tout différent au Baron de Rorté, que la Cour de France avoit envoïé à Hambourg, pour aller de-là réſider en Suede auprès des Régens du Roïaume, & y ſeconder par ſa préſence & ſes ſollicitations les négociations de Hambourg. Autant que le Comte d'Avaux affectoit de flegme & gardoit de ménagemens, autant le Baron de Rorté faiſoit paroître de vivacité & d'impatience, juſqu'à déclarer nettement à Salvius que ſi les Suedois faiſoient tant de difficultez, ils obligeroient le Roi à pourvoir à ſes intérêts ſans les conſulter. Que la France ſçauroit bien ſoutenir la guerre ſans eux. Qu'elle trouveroit toujours dans ſes propres forces des reſſources que la Suede n'avoit pas, & qu'elle feroit des Alliez qui recevroient volontiers les ſecours que les Suedois refuſoient. Il entendoit la Lantgrave de Heſſe, les Ducs de Lunebourg & de Brunſwick & le Prince Ragoski. Ces vivacitez convenoient mieux au Baron de Rorté qui n'étoit que ſubalterne dans cette négociation, & elles pouvoient ſervir à faire expliquer Salvius. Mais celui-ci n'avoit pas encore reçû d'ordre précis, & le Baron de Rorté partit pour Stokolm, afin de preſſer les Régens de lui envoïer les inſtructions néceſſaires.

V. Demandes de la Suede.

Salvius reçût en effet de nouveaux ordres, mais fort contraires aux deſirs de la France. Les Suedois demandoient que la France s'obligeât à porter la guerre dans la Suabe, la Baviere & juſques dans l'Autriche; qu'elle promît de ne faire aucune treve en Allemagne, en Italie & en Flandre avec l'Empereur ni avec le Roi d'Eſpagne; de déclarer ſous le ſecret les demandes qu'elle vouloit faire dans le

traité de la paix generale, de ſatisfaire la Suede ſur les conquêtes & les troupes du Duc Bernard de Veimar, & enfin d'augmenter les ſubſides promis par le dernier traité. Mais comme le traité de Hambourg ne devoit expirer que dans un an, on recommandoit à Salvius de traîner la négociation en longueur, afin de ſe réſerver pendant ce temps-là la liberté de traiter avec l'Empereur, s'il offroit des conditions raiſonnables, & dans l'eſperance d'obtenir des François en les laſſant, ce qu'on n'en obtiendroit peut-être pas en précipitant les choſes. AN. 1640.

VI. Réponſe du Comte d'Avaux.

Ces demandes étoient exorbitantes, & il étoit étonnant que les Suedois ne s'engageant de leur côté à rien de plus que ce qu'ils avoient promis, prétendiſſent obtenir de la France par le renouvellement du traité beaucoup plus qu'ils n'avoient exigé dans le traité même. Cependant Salvius agiſſant ſur ces principes, differa d'abord aſſez long-temps de déclarer au Comte d'Avaux les ordres qu'il avoit reçûs, ſous prétexte que le Baron de Rorté traitoit à Stokolm avec les Régens. Enfin preſſé de s'expliquer il le fit, & le Comte qui s'attendoit à quelque choſe de ſemblable, fut beaucoup moins ſurpris de l'énormité des propoſitions, qu'il n'affecta de le paroître. Il répondit qu'il n'avoit ordre du Roi que de propoſer la continuation du traité aux mêmes conditions; qu'il écriroit à la Cour ſur les nouvelles demandes de la Suede, mais qu'en attendant il lui diroit volontiers ce qu'il en penſoit. Qu'il croïoit que le Roi n'auroit pas de peine à promettre de porter la guerre dans les domaines de la Maiſon d'Autriche, pourvû qu'on n'exigeât pas l'execution de cet ar-

*Ibidem.*

AN. 1640.

ticle à la rigueur, parce qu'il ſe pourroit faire que la choſe devînt impoſſible ou préjudiciable aux interêts des deux Couronnes. Qu'il importoit peu à la Suede que le Roi fît une treve en Italie avec l'Eſpagne, puiſque la guerre d'Italie n'avoit aucun rapport à celle d'Allemagne ni au traité d'alliance, & qu'il étoit injuſte d'exiger cette condition, à moins que les Suedois ne vouluſſent contribuer eux-mêmes à cette guerre. Que le Roi leur communiqueroit ſans peine les propoſitions qu'il avoit à faire dans le traité de la paix generale; pourvû qu'ils lui communiquaſſent auſſi les leurs, & qu'il ſe contenteroit d'un dédommagement égal à celui qu'ils demanderoient pour eux-mêmes. Que ſi on n'avoit fait aucune mention des Suedois dans le traité de Colmar, c'étoit la faute des Miniſtres François qui avoient agi en cela contre les intentions du Roi & du Cardinal de Richelieu; mais que les Suedois devoient conſiderer que l'acquiſition que la France avoit faite des conquêtes du Duc de Veimar, étoit également utile aux deux Couronnes, puiſqu'elle ſerviroit à obtenir de l'Empereur d'honnêtes conditions pour l'une & pour l'autre. Que la Suede n'avoit aucun droit de demander un dédommagement pour l'armée du Duc de Veimar, parce que ce Prince libre de s'attacher à qui il vouloit, s'étoit donné à la France pour ſervir avec ſes troupes où l'on voudroit, comme les armées Françoiſes, ſans autre condition que celles qui étoient exprimées dans le traité qu'il avoit fait avec le Roi. Qu'on continueroit à païer exactement à la Suede les ſubſides promis; mais qu'elle ne devoit pas en attendre davantage, parce

AN. 1640.

que le Roi n'étoit pas en état de faire de nouvelles dépenſes : & enfin qu'il craignoit que lorſqu'on apprendroit en France les propoſitions de la Suede, on ne les prît pour un refus.

VII. Il affecte beaucoup d'indifference pour le traité.

Comme rien ne contribuoit plus à rendre les Suedois difficiles ſur les conditions du traité que l'opinion où ils étoient que la France ne pourroit jamais ſe réſoudre à ſe ſéparer d'eux, le Comte d'Avaux s'appliqua ſur-tout à les détromper, en leur faiſant entendre que la France aimeroit mieux porter toute ſeule le poids de la guerre, que de traiter aux conditions qu'on offroit. Qu'il avoit ordre de rompre la négociation, ſi les Suedois s'opiniâtroient à ſoutenir leurs prétentions. Qu'on l'accuſeroit avec raiſon d'avoir peu menagé l'honneur de la France, s'il écoutoit de ſemblables propoſitions ; & que ſi les Suedois n'étoient pas plus équitables, ils auroient bien-tôt ſujet de ſe repentir d'avoir ſi peu menagé des Alliez à qui ils avoient tant d'obligations. *Je n'en doute pas*, repartit Salvius un peu émû, *car j'ai des Lettres qui font foi que le Roi de France traite avec les ennemis à Nuremberg, à Munich, à Pampelune & à Burgos.* L'avis étoit faux ; mais il étoit bon de le laiſſer croire pour intimider les Suedois ; ainſi le Comte d'Avaux, au lieu de nier le fait, ſembla même l'avoüer, & il en donna toute la peur à Salvius.

VIII. Sentimens de la France ſur le choix du lieu pour les Conferences de la paix generale.

Après ces premiers éclaiciſſemens, le Comte d'Avaux jugea à propos de laiſſer couler quelque temps ſans faire mention du traité, afin de perſuader aux Suedois qu'on n'avoit pas en France ſur ce point là autant d'impatience qu'ils croïoient ; mais cette ruſe

AN. 1640.

ne pouvoit par durer, parce que la Cour de France le preſſoit extrémement de conclure, & il fallut bien-tôt renoüer la négociation. Le Roi avoit fort à cœur un point qui lui paroiſſoit important pour le ſuccès du traité de paix : c'étoit qu'on changeât le lieu des Conferences. La France ne goûtoit pas le projet de deux aſſemblées, ſur-tout dans deux lieux auſſi éloignez l'un de l'autre que l'étoient Cologne & Lubek. Cette double aſſemblée étoit toute propre à exciter de la jalouſie entre les Négociateurs, & encore plus entre les Médiateurs qui ſe diſputeroient la gloire d'avoir les premiers achevé leur traité, & par-là des Conferences de paix pouvoient devenir une ſource de diviſion. D'ailleurs les négociations ne pouvoient pas manquer de traîner beaucoup en longueur à cauſe du temps qu'il faudroit aux Négociateurs pour ſe communiquer de ſi loin leurs penſées & leurs réſolutions, ſuivant le projet dont on étoit convenu de n'agir que de concert ; cet embarras devoit être d'autant plus grand, que les divers évenemens de la guerre qui continueroit toûjours pendant le traité, apporteroient de grands changemens aux réſolutions des deux partis. Les Suedois au contraire ſouhaitoient deux aſſemblées, & une des principales raiſons étoit qu'ils ne vouloient pas ceder le pas aux Ambaſſadeurs François & à pluſieurs autres qui croïoient avoir droit de le prendre ſur eux. Il y avoit un moïen d'éviter cet inconvenient. C'étoit que les Plenipotentiaires, quoiqu'aſſemblez dans une même Ville, n'euſſent entr'eux aucune Conference que par le canal des Médiateurs qui porteroient les propoſitions & les réponſes de part & d'autre.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux, Mai 1640.*

Par

Par là les Médiateurs auroient été plus à portée d'agir de concert, & les choſes paroiſſoient devoir être plûtôt terminées ; mais la difficulté conſiſtoit dans le choix d'une Ville. Les Suedois ne vouloient pas de Cologne, parce que cette Ville étoit trop déclarée contre eux & trop éloignée de la Suede, & les François de leur côté ne vouloient ni de Lubek ni de Hambourg, parce qu'outre que ces Villes étoient auſſi trop éloignées de la France, le Légat du Pape ne pouvoit pas accepter une Ville toute Lutherienne. AN. 1640.

IX. Le Comte d'Avaux propoſe de choiſir Munſter & Oſnabrug.

Dans l'impoſſibilité que la France voïoit à tranſporter le congrès en une même Ville, elle avoit imaginé un autre expédient conforme à ſes vûës. Elle vouloit du moins qu'on choisît deux Villes les moins éloignées qu'il ſe pourroit faire, afin que la Maiſon d'Autriche ne pût pas profiter de leur éloignement pour diviſer les Alliez. C'eſt ce que le Comte d'Avaux propoſa à Salvius, & les deux Villes furent pour le traité de Suede, Oſnabrug, Francfort ſur le Mein ou Cologne, & pour le traité de France, Munſter, Maïence, ou Weſel. Salvius témoigna quelque répugnance à conſentir à cette propoſition, parce qu'il prévoïoit que les ennemis n'y conſentiroient eux-mêmes qu'avec peine ; mais le Comte crut avoir lieu d'eſpérer que cet article ne feroit pas de difficulté, pourvû qu'on fût d'accord ſur les autres ; ainſi on paſſa aux autres points de la négociation.

X. Conteſtation ſur l'article qui obligeoit le Roi de

Salvius vouloit faire un nouveau traité différent de celui de Viſmar & de Hambourg, parce qu'il en vouloit changer tous les articles à l'avantage de la

AN. 1640.

Suede. Le Comte d'Avaux au contraire consentoit seulement à ajouter quelque chose au traité de Hambourg, afin de l'accommoder à l'état présent des affaires. Dans le traité de Hambourg la France s'étoit obligée à porter la guerre dans les Païs héréditaires de la Maison d'Autriche ; mais elle avoit assez mal observé cet article, parce qu'elle trouvoit mieux son compte à faire la guerre en Flandre, en Italie & sur les bords du Rhin, laissant à la Suede le soin de la guerre d'Allemagne. Elle avoit encore un intérêt particulier à ne pas éloigner ses armées, afin de s'attacher la Lantgrave de Hesse & les Ducs de Lunebourg; ce qui pouvoit en même-temps servir à rendre les Suedois plus traitables, parce que ces nouvelles alliances rendoient celle de Suede moins nécessaire. Salvius voulant ôter à la France tout prétexte d'éluder cet article, demanda qu'il fût exprimé en ces termes : *Que le Roi feroit entrer une bonne armée dans les Païs héréditaires de la Maison d'Autriche pour y établir le theatre de la guerre.* Ces expressions étoient trop fortes & trop nettes pour les desseins de la France. Mais le Comte d'Avaux n'eut garde d'en paroître mécontent, pour ne pas découvrir les intentions secretes de la Cour de France. Il fit même semblant de les approuver. Mais peu de temps après, sous prétexte que ces termes pourroient faire naître des difficultez, il proposa d'en substituer d'autres qui étoient *que le Roi feroit une grande diversion ;* & pour ôter à Salvius toute défiance, il consentit à ajouter *en Allemagne* : ce qui n'étoit pas contraire aux intentions du Roi, puisque sous le nom d'*Allemagne* on pouvoit comprendre le Brisgaw, l'Alsace & d'autres

France à porter la guerre en Allemagne.

*Puffendorf. l. 12.*

Provinces qui faiſoient veritablement partie de l'Empire Germanique. Comme Salvius ne goûtoit pas ces expreſſions, le Comte s'offrit à exprimer nommément, non pas l'*Autriche*, comme le vouloit Salvius, mais *les Provinces Autrichiennes*, *Provincias Auſtriacas*, pourvû qu'on y ajoutât, comme dans le traité de Hambourg, la clauſe *quantum fieri poterit. Autant que l'état de la guerre & les forces du Roïaume le permettront. Nous convenons pour le fond*, diſoit-il à Salvius. *Vous demandez que le Roi faſſe vivement la guerre à l'Empereur : il le promet. S'il eſt veritablement en état de la faire, la clauſe ne l'en diſpenſera pas. Si la ſituation de ſes affaires ne le lui permet pas, il en ſera diſpenſé indépendamment de toute clauſe. Il ne s'agit entre nous que de quelques termes.* Ce raiſonnement étoit plus ſpecieux que ſolide : car la difficulté conſiſtoit en ce que les Suedois craignoient que la France n'abusât de ces termes pour laiſſer la Suede chargée de tout le poids de la guerre. Néanmoins comme le Comte d'Avaux paroiſſoit inflexible ſur ce point, Salvius fut obligé de prendre le parti que le Comte lui avoit d'abord propoſé, qui étoit de laiſſer cet article dans ſon entier, tel qu'il étoit exprimé dans le traité de Hambourg. Le Comte d'Avaux refuſa avec la même fermeté d'inſerer dans le traité *que le Roi ne pourroit faire de treve en Flandre ou en Italie que du conſentement de la Suede.*

AN. 1640.

XI. Propoſition captieuſe du Comte d'Avaux.

Rien n'étoit plus adroit que la methode que le Comte ſuivoit dans cette négociation pour découvrir les veritables ſentimens de Salvius qui affectoit quelquefois beaucoup d'indifference & de fermeté. Souvent au lieu de refuter ſes raiſons, il le quittoit

AN. 1640.

avec un air d'indignation ſans lui faire de réponſe. Lorſqu'on le preſſoit de répondre, il s'excuſoit ſur ce qu'il n'avoit pas encore reçû ſes ordres. Il paroiſſoit quelquefois entrer dans ſes ſentimens pour l'engager à s'ouvrir à lui, & lorſque Salvius croïoit l'avoir gagné, il lui échappoit par quelque défaite qu'il avoit toujours ſoin de ſe réſerver. Cette conduite rendoit le Comte d'Avaux impenetrable; mais ce qui embaraſſoit le plus l'Ambaſſadeur Suedois, c'étoient les Lettres que le Comte d'Avaux recevoit ou feignoit de recevoir du Baron de Rorté qui réſidoit à Stokolm, par leſquelles on l'aſſuroit, diſoit-il, que les Régens de Suede conſentiroient ſans peine à continuer le traité de Hambourg; & que ſi Salvius portoit ſi haut d'abord ſes prétentions, ce n'étoit qu'un jeu pour deſcendre enſuite comme par degrez aux conditions des anciens traitez. L'incertitude où étoit Salvius de la verité ou de la fauſſeté de ces avis, le jetta ſouvent dans de grands embaras.

XII. Conteſtation ſur les ſubſides.

L'article des Subſides étoit le point le plus délicat de toute la négociation. La France ſe plaignoit avec raiſon de ce que les Suedois prétendoient à chaque renouvellement de traité vendre plus cher leur alliance. Cependant comme celui-ci devoit être le dernier, & devoit durer juſqu'à la paix generale, le Roi avoit permis au Comte d'Avaux d'accorder aux Suedois juſqu'à douze cent mille livres par an, au lieu d'un million qui étoit ſtipulé par le traité de Hambourg. Ce n'étoit pas encore aſſez pour les Suedois: ils en demandoient quinze cent mille & même juſqu'à deux millions, alleguant l'exemple du Duc Bernard & des Provinces-Unies à qui le Roi en avoit

*Puffendorf. l. 12.*

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux 26 Avril, 17 Mai, 12 Décemb. 1640.*

païé autant. Mais la comparaiſon n'étoit pas juſte. Car le Roi ne païoit pas le change pour les Hollandois, au lieu qu'il le païoit pour les Suedois. Les troupes du Duc de Veimar étoient à la ſolde de la France, au lieu que les Suedois faiſoient la guerre en chef & ſous leurs propres enſeignes. Enfin bien loin que les ſecours d'argent que les autres Alliez recevoient de la France donnaſſent droit aux Suedois de demander une augmentation, c'étoit au contraire une raiſon pour eux de ne la pas demander, pour ne pas épuiſer le Roïaume qui n'avoit déja que trop de peine à fournir à des dépenſes ſi exceſſives.

AN. 1640.

*Lettre du Card. de Richelieu au C. d'Avaux. 4 Décembre 1640.*

Le Comte d'Avaux diſſimulant la permiſſion qu'il avoit de la Cour, fit extrémement valoir toutes ces raiſons à Salvius, & perſiſta long-temps à ne lui offrir qu'un million, afin de l'amener inſenſiblement au point où il le vouloit. Aux raiſons il ajouta l'adreſſe. Lorſque Salvius lui fit la propoſition des quinze cent mille livres, il lui répondit que le Baron de Rorté lui mandoit que les Régens regardoient comme le point capital du traité, d'obliger le Roi à porter ſes armes dans les Païs héréditaires de la Maiſon d'Autriche, & qu'il ſçavoit de bonne part que Salvius avoit ordre, en cas qu'il demandât une augmentation, de ſe relâcher peu à peu juſques au million que la France offroit. Il propoſa enſuite divers temperamens qui ne plûrent pas à Salvius. Enfin après beaucoup de propoſitions inutiles, les Suedois honteux de conteſter ſi long-temps ſur un interêt pecuniaire, trop fiers pour vouloir paroître intereſſez, & trop intereſſez en effet pour ſe relâcher ſur

AN. 1640.

un point ſi conſiderable, en ſuſpendirent pour un temps la diſcuſſion.

XIII. Tous les autres articles demeurent indécis.

Il fut également impoſſible de convenir ſur les autres articles du traité, tels qu'étoient ceux qui regardoient le changement du lieu pour le congrès ; la treve, en cas que les ennemis l'acceptaſſent, & la sûreté des Catholiques d'Allemagne. Ce n'eſt pas que ces points fuſſent par eux-mêmes difficiles à terminer ; mais c'eſt que les Suedois ne vouloient rien conclure qu'ils n'euſſent obtenu l'augmentation des ſubſides qu'ils demandoient. Au reſte le Comte d'Avaux agiſſoit alors avec d'autant plus de liberté, que la France commençoit à prendre ſur les ennemis une grande ſuperiorité, comme je le raconterai bien-tôt ; mais le Comte avoit encore d'autres reſſorts qu'il emploïoit habilement ſelon les occaſions.

XIV. Le Comte d'Avaux ſuſpend l'échange du Maréchal Horn avec Jean de Werth.

Guſtave Horn avoit été pris par les Imperiaux à la bataille de Nortlingue, & Jean de Werth par le Duc de Veimar à la bataille de Rhinfeld. Le Maréchal Horn étoit priſonnier du Duc de Baviere, & Jean de Werth l'étoit du Roi de France à qui le Duc de Veimar l'avoit cédé. Rien ne paroiſſoit plus naturel ni plus aiſé que de faire l'échange des deux priſonniers. Les Suedois & le Chancelier Oxenſtiern dont le Maréchal Horn étoit gendre, ſollicitoient cet échange depuis long-temps, & il ſe ſeroit fait ſans le Comte d'Avaux qui s'y oppoſa. Il n'y avoit plus d'emploi dans l'armée de Suede pour le Maréchal, & comme il étoit ſoutenu du crédit de ſon beau-pere, ſon retour à l'armée auroit pû y cauſer une diviſion dangereuſe dont les ſuites auroient été fâcheuſes pour la France même. Il eut d'ailleurs été

*Lettre du Comte d'Avaux à M. de Chavigny. 18 Mai 1638.*

déſagréable au Duc de Veimar qui vivoit encore, de revoir ſi-tôt ſon priſonnier les armes à la main contre lui. Ces raiſons avoient fait ſuſpendre l'échange. Comme Salvius en renouvelloit la propoſition dans cette négociation, & qu'il faiſoit ſur cela les dernieres inſtances, le Comte d'Avaux y conſentit enfin de la part du Roi ; mais il fit entendre adroitement à Salvius qu'il falloit que les Suedois méritaſſent cette grace par un peu plus de complaiſance & de généroſité dans leur maniere de traiter ; & quelque peu conſidérable que cette affaire fût en elle-même, il n'eſt pas croïable combien le Comte d'Avaux ſçût s'en prevaloir pour rendre Salvius plus traitable.

AN. 1640.

*Puffendorf. l. 12.*

XV. Il ſuſpend pareillement le paiement des ſubſides.

Le Comte ſçavoit encore le beſoin extrême que Banier avoit d'argent, & c'étoit un ſecond moïen dont il ſe ſervoit pour vaincre l'obſtination des Suedois. La France devoit à la Suede la ſomme de cinq cent mille livres pour le ſecond terme de l'année courante. Grotius mandoit qu'elle avoit été déja remiſe aux Banquiers à Paris, & Salvius en preſſoit le païement ; mais le Comte d'Avaux voulant profiter de la néceſſité où ſe trouvoient les Suedois, déclara à Salvius qu'il avoit défenſe de païer juſqu'à ce qu'il fût aſſuré du renouvellement du traité de la maniere que le Roi propoſoit. Cette conduite étoit fort dure, pour ne pas dire injuſte ; car l'argent que les Suedois demandoient étoit dû indépendamment du renouvellement du traité ; mais on vouloit à quelque prix que ce fût les obliger à le renouveller : cependant le Comte, pour adoucir ſon refus, fournit ſur ſon propre compte, dit-il, le tiers de la ſomme

*Ibidem.*

*Grotii epiſtolæ.*

AN. 1640.

de cent mille écus que Salvius fut obligé d'emprunter en ſon nom & au nom de Banier.

XVI. Il intimide les Suedois.

Enfin pour ne rien négliger de tout ce qui pouvoit ſervir à intimider les Suedois, il laiſſoit quelquefois échapper des menaces indirectes de débaucher les troupes de Banier. Il careſſoit les Officiers Suedois qui venoient à Hambourg, il les régaloit chez lui, leur faiſoit des préſens conſidérables d'argent, & les renvoïoit à l'armée charmez de ſes manieres & comblez de ſes libéralitez. C'étoient autant de Panégyriſtes gagez pour loüer le ſervice de France. La vûë de l'or & de l'argent qu'ils rapportoient, ébloüiſſoit les troupes Suedoiſes, & c'étoit un appas dangereux pour des gens qui ſouffroient une extrême pauvreté. Salvius, irrité de ce procédé, voulut rendre la pareille au Comte & l'intimider à ſon tour. Il gagna le Commandant de la garniſon de Hambourg, & l'engagea à aller trouver le Comte pour lui faire en ſecret une fauſſe confidence. L'avis qu'il devoit lui donner étoit que les Impériaux offroient aux Suedois des conditions fort avantageuſes, qu'il avoit été chargé lui-même de ſolliciter ceux-ci de rompre avec la France, & que le traité étoit déja fort avancé. C'étoit-là une vieille ruſe que Salvius avoit déja emploïée dans la premiere négociation de Hambourg, & que le Comte d'Avaux n'eut pas de peine à découvrir. Il en prit occaſion de déclarer à Salvius qu'il pouvoit, s'il vouloit, traiter avec la Maiſon d'Autriche; mais qu'il ne devoit pas compter d'obtenir de la France d'autres conditions que celles qu'on lui offroit, & que le Roi, ennuïé de la longueur de la négociation, prioit enfin

*Puffendorf. ibid.*

la

la Reine de Suede de déclarer ſur cela ſa derniere réſolution, afin qu'il prît ſes meſures, ſi elle refuſoit de renouveller le traité. On fit à Paris la même déclaration à Grotius, & cette hauteur de la France donna beaucoup à penſer aux Suedois. Ils n'étoient pas moins choquez de ce que les François diſoient quelquefois des Hollandois, qu'ils dépendoient de la France, à cauſe des Penſions qu'elle leur faiſoit; car comme les Suedois étoient dans le même cas, ils ne craignoient rien tant que d'être regardez ſur le pied de Penſionnaires dépendans de la France. AN. 1640.

XVII. Les Suedois moderent leurs demandes.

Pendant que le Comte d'Avaux négocioit avec tant de chaleur à Hambourg, le Baron de Rorté preſſoit de ſon côté les Régens de Suede de mettre fin à cette affaire. Il leur repréſentoit à peu près les mêmes raiſons dont le Comte ſe ſervoit avec Salvius; & il en recevoit les mêmes réponſes. Enfin après une longue délibération, les Régens déclarerent au Baron de Rorté pour derniere réponſe, qu'ils laiſſoient au Roi le choix, ou de renouveller le traité d'alliance ſeulement pour trois ans aux mêmes conditions qu'il avoit été conclu, ou s'il vouloit qu'il durât juſqu'à la paix, d'ajouter tous les ans deux cent cinquante mille livres au million qu'il avoit païé juſqu'alors. Ils demanderent encore que le Roi accordât la liberté à Jean de Werth, afin de l'échanger avec Guſtave Horn; mais ils déclarerent qu'ils ne pouvoient pas conſentir à changer le lieu des Conférences pour la paix générale, parce que les Villes qu'on propoſoit de ſubſtituer à Lubek ou à Hambourg étoient trop éloignées de la Suede. Par cette réponſe les Régens de Suede paroiſſoient ſe rap-

*Ibidem.*

XVIII. La France les rejette encore.

AN. 1640.

procher un peu plus des François, & l'eſpérance qu'on conçut de les amener au point où on les vouloit, fit qu'on n'accepta pas le premier des deux partis qu'ils offroient, qui étoit de renouveller l'alliance pour trois ans. Le Comte d'Avaux cependant n'avoit ordre d'offrir que deux cent mille livres d'augmentation, en cas que les Suedois conſentiſſent à renouveller le traité juſqu'à la paix, & le changement du lieu des Conférences étoit un article ſur lequel le Roi étoit réſolu de ne ſe pas relâcher. Mais comme il jugea que les choſes étoient en train de s'accommoder, il crut qu'il étoit temps de laiſſer eſpérer à Salvius une augmentation d'argent à peu près telle que les Régens la demandoient, pourvû qu'ils conſentiſſent à changer le lieu du congrès. Salvius écrivit ſur cela à Stokolm, & la négociation fut ainſi ſuſpenduë pour quelque temps.

XIX. Diſpoſitions de la Suede peu favorables à la France.

Si les Suedois ne trahirent pas alors la France en l'abandonnant malgré la foi des traitez & les aſſurances continuelles qu'ils lui donnoient de vouloir continuer l'alliance, ce ne fut que l'occaſion qui leur manqua. On a déja vû combien de fois ils avoient tenté de s'en ſéparer par des traitez particuliers. Quoiqu'ils euſſent ſouvent reconnu l'inutilité de ces négociations ſecretes, l'Empereur les trouvoit toujours prêts à écouter ſes propoſitions, & il leur en faiſoit faire tous les jours de nouvelles, ou plûtôt il leur faiſoit faire toujours les mêmes par de nouveaux Agens. Les Ducs de Lauvembourg, le Duc Erneſt de Saxe, le Comte de Valdeck & enfin Lutzau nouveau Miniſtre de la Cour de Vienne à Hambourg renouvellerent les anciennes propoſi-

*Puffendorf. l. 12.*

tions, & amuſerent encore les Régens de Suede pendant quelque temps. Le Chancelier Oxenſtiern n'aimoit pas la France, & haiſſoit ſur-tout le Cardinal de Richelieu. L'alliance, quoique néceſſaire juſqu'alors, commençoit à devenir à charge aux Suedois; ils étoient las de la guerre & jaloux de la ſupériorité que les François prenoient en Allemagne. Par toutes ces raiſons, ils penchoient beaucoup à faire leur paix particuliere, & à laiſſer à la France le ſoin de faire la ſienne comme elle voudroit. Mais d'un autre côté abandonner la France, c'étoit abandonner en même temps les Etats Proteſtans d'Allemagne, dont les intérêts ne pouvoient pas être indifférens à la Suede, & ne pouvoient être reglez que dans un traité général; & c'étoit s'ôter à eux-mêmes les ſeuls garants qu'ils puſſent avoir de leur traité avec l'Empereur. Ces conſidérations qui avoient déja fait échoüer les négociations paſſées, rendirent encore celles-ci inutiles; on ne parla plus de part & d'autre que de la paix générale, quoiqu'on n'eût aucun deſſein de la faire. AN. 1640.

XX. Les divers partis témoignent beaucoup de zele pour la paix.

La France ſur-tout fit paroître un nouveau zele. Dès l'année précédente le Roi avoit nommé Monſieur Mazarin, qui s'étoit depuis quelque temps attaché à la France, pour traiter à Cologne en qualité de Plénipotentiaire avec le Comte d'Avaux. L'année ſuivante on fit quelque choſe de plus. On prépara à Paris les équipages des Plénipotentiaires, on loua des maiſons pour eux à Cologne, où on publia qu'ils devoient ſe rendre inceſſamment; & ce qui devoit faire encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit des peuples, le Comte d'Avaux eut ordre d'accepter les

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux 17 Mai 1640.*

AN. 1641.

ſauf-conduits de l'Empereur, tels que ce Prince les offroit avec le terme de *non reconciliez*, en ſe contentant de faire une proteſtation pour mettre à couvert les droits des Etats de l'Empire. Mais dans le temps que la France prenoit cette réſolution, l'Empereur qui n'en ſçavoit rien & qui ne témoignoit pas moins d'empreſſement pour la paix, s'étoit déja déterminé à réformer les ſauf-conduits, & le Comte d'Avaux le laiſſa faire ſans publier l'ordre qu'il avoit reçu.

Tout ſembloit ainſi ſe diſpoſer à une paix prochaine; mais il s'en falloit beaucoup que le zele de la France & celui de Ferdinand fût auſſi ſincere qu'il le paroiſſoit. Il n'étoit pas de l'intérêt du Cardinal de Richelieu que le Roïaume fût tranquille dans un temps où le Roi, dégoûté de ce Miniſtre, ſembloit ſouhaiter d'en être défait. La paix auroit achevé ſa diſgrace en le rendant moins néceſſaire. On ſçait encore que ce Miniſtre portoit ſes vûës ambitieuſes juſqu'à la Régence du Roïaume après la mort du Roi, qu'on croïoit prochaine. Un temps de paix eût été peu propre à faire réuſſir ce grand deſſein. Il eſt d'ailleurs certain qu'on faiſoit alors en France de plus grands préparatifs que jamais pour continuer la guerre. Enfin il n'eſt pas difficile de deviner pourquoi la France affectoit cet empreſſement pour la paix. Elle vouloit ſans doute perſuader aux Suedois qu'en les engageant à renouveller l'alliance, elle ne prétendoit pas rendre la guerre éternelle, comme ils ſe l'imaginoient, & qu'ils ne riſquoient rien en conſentant à ce renouvellement, puiſqu'on ſongeoit ſi efficacement à la paix. Elle avoit encore en vûë de prévenir les fâcheuſes réſolutions que les

Etats de l'Empire aſſemblez à Ratiſbonne pouvoient prendre contre elle en faveur de la Maiſon d'Autriche. AN. 1641.

XXI. Diete de Ratiſbone.

Il s'étoit élevé dans tout l'Empire un cri unanime des Princes & des Etats qui demandoient la paix. Le mouvement fut ſi général, que Ferdinand crut devoir obéir en apparence au torrent; ce fut le motif qui le fit réſoudre à réformer les ſauf-conduits. Mais il prévoïoit aſſez que ce premier pas n'auroit de ſuites qu'autant qu'il voudroit, & qu'il ſeroit toujours maître d'arrêter le cours des négociations. Il eſpéroit même s'en prévaloir auprès des Etats de l'Empire, pour en obtenir des ſecours extraordinaires afin de continuer la guerre. Il avoit convoqué, à la priere des Electeurs, une Diete générale à Ratiſbone pour y délibérer ſur les moïens de finir la guerre & de rendre le calme à l'Europe. Dans cette Aſſemblée il ſe propoſoit de ſoulever tout l'Empire contre la France, de la rendre ſeule coupable de la continuation de la guerre, & d'armer tous les peuples contre elle, ſous prétexte de l'obliger à faire la paix. Il en ſeroit peut-être venu à bout, ſi la France & ſes Alliez avoient fait paroître de l'éloignement pour la négociation. Ainſi le Roi crut devoir prévenir l'effet de cette manœuvre en témoignant de ſon côté beaucoup d'empreſſement, & la Diete ſe paſſa dans une ſi grande confuſion, qu'elle n'eut aucune des ſuites que Ferdinand avoit eſpérées.

XXII. La Diete de Ratisbone écrit aux Princes de l'Europe pour les exhorter à la paix.

Comme il ne paroiſſoit pas poſſible de rien regler dans la Diete ſans le conſentement des deux partis, on propoſa d'inviter les Alliez à y envoïer leurs Plénipotentiaires. Mais l'Empereur ſe récria contre cette

AN. 1640. réſolution ſous prétexte qu'une telle démarche ſeroit indigne de la Majeſté Impériale, mais en effet parce qu'il craignit que les Ambaſſadeurs des Alliez ne perſuadaſſent à la Diete de s'unir avec eux pour faire abolir le traité de Prague & demander le parfait rétabliſſement de la liberté Germanique. Les Députez prirent le parti d'écrire au Roi de France, au Roi d'Eſpagne, à la Reine & aux Etats de Suede, pour les exhorter à envoïer au plûtôt leurs Plénipotentiaires à Cologne. Ils ſuppoſoient dans leurs Lettres que tous les ſauf-conduits étoient expédiez en bonne forme; mais ils étoient mal informez. Car il eſt vrai que l'Empereur, à la priere des Electeurs & des Princes de l'Empire, avoit enfin conſenti à retrancher le terme tant conteſté de *non reconciliez*. Mais le Roi d'Eſpagne n'avoit encore rien changé dans le ſauf-conduit des Hollandois. Comme ce Prince étoit encore moins diſpoſé à la paix que le Roi de France & moins intéreſſé à diſſimuler avec la Diete, ces Lettres n'eurent aucun effet.

31 *Décemb.* 1640.

28 *Janvier* 1641.

2. *Mars.*

*Puffendorf. l.* 12.

XXIII. L'Empereur propoſe une amniſtie.

Pour engager tous les Membres de l'Empire à ſe réunir par une bonne paix, la Diete demandoit à l'Empereur qu'il publiât une amniſtie générale pour tous les ſujets de l'Empire, en vertu de laquelle toutes choſes fuſſent rétablies au même état où elles étoient avant les troubles, dont les uns vouloient qu'on fixât le commencement à l'année 1618. lorſque l'Electeur Palatin fut couronné Roi de Boheme, les autres à 1627. ou 1630. lorſque les Suedois entrerent en Allemagne. Ferdinand conſentit en apparence à publier l'amniſtie, afin de ſe faire honneur de ſa modération; mais il n'avoit aucun deſſein de l'accorder

*Puffendorf. l.* 12. & 13.

*Gazettes de France* 1641.

telle qu'on la demandoit. Il fut aiſé de s'en appercevoir lorſqu'il s'agit d'en regler les conditions. Car il ne voulut pas conſentir que l'amniſtie s'étendît généralement à tous les ſujets de l'Empire. Les Princes de Lunebourg, de Heſſe, de Bade, la Maiſon Palatine & pluſieurs autres Etats d'Allemagne en étoient exclus. Il falloit que tous ceux qui s'étoient alliez avec les Puiſſances étrangeres commençaſſent par renoncer à leur alliance pour ſe mettre en état de jouir de l'amniſtie; on en ſuſpendoit l'effet juſqu'à ce que l'Empire fût parfaitement tranquille au dedans, ce qui étoit tout-à-fait déraiſonnable, puiſque cette tranquillité ne pouvoit être que l'effet & une ſuite de l'amniſtie même. Enfin on y ſuivoit en tout le plan de la paix de Prague avec toutes ſes exceptions & ſes reſtrictions. Cependant comme le parti de l'Empereur étoit le plus fort par l'abſence de pluſieurs Membres, tant Catholiques que Proteſtans, il eut toujours pour lui la pluralité des voix, & le parti contraire fut réduit à faire des proteſtations inutiles. Les Députez de Lunebourg & de Heſſe furent ceux de tous qui parlerent avec le plus de fermeté & de zele. Auſſi ne manqua-t-on pas de leur donner ordre de ſortir de Ratiſbonne dès que leurs ſauf-conduits furent expirez. On ne laiſſa pas de donner à cet acte le nom d'*Amniſtie générale*, & l'Empereur s'en promettoit un grand effet; mais il fut trompé dans ſes eſpérances, & on regarda cette amniſtie comme un piége ſemblable à ce *pardon général* publié en Flandre en 1570. & qu'on appella par dériſion *attrape lourdaut*.

AN. 1640.

*Il mercurio di Vittorio Siri. l. 2.*

XXII. La Diete renvoïe

L'affaire du Prince Palatin fut renvoïée à Vienne

AN. 1641. pour y être traitée à l'amiable, disoit-on, quoique Ferdinand eût promis de la faire décider dans la Diete. Cependant pour témoigner la bonne volonté qu'il avoit pour la Maison Palatine, il remit en liberté le Prince Robert, qui avoit été pris quatre ans auparavant, comme j'ai raconté. Mais la négociation de Vienne n'eut aucun effet, quelques mouvemens que se donnât l'Ambassadeur d'Angleterre qui fut alors convaincu, & qui tâcha de persuader aussi à son Maître que la Maison d'Autriche ne consentiroit jamais à rétablir l'Electeur Palatin, à moins qu'on ne l'y obligeât par la force des armes.

l'affaire du Prince Palatin à Vienne.

XXV. Tandis que la Diete suivoit ainsi aveuglément toutes les vûës de la Maison d'Autriche, & conspiroit avec elle à prolonger la guerre au lieu de travailler à la réunion des partis, Banier qui n'étoit pas loin de Ratisbonne, forma le dessein d'insulter la Place, & d'essaïer de la surprendre par une brusque attaque, ou du moins de dissiper la Diete par la crainte d'un siége.

Banier forme le dessein de rompre la Diete en attaquant Ratisbonne.

*Histoire du Maréchal de Guebriant l. 4. c. 2.*

Dès l'année précédente le Duc de Longueville & le Comte de Guebriant, qui commandoit sous lui l'armée du feu Duc de Veimar fortifiée de quelques troupes Françoises, s'étoient joints à Banier. La jonction se fit à Erford en Thuringe, & ces trois Généraux agissant de concert, soutenus encore des troupes de Hesse & de celles du Duc de Lunebourg qui s'étoit enfin ouvertement déclaré pour les Couronnes alliées, présenterent la bataille à Picolomini qui étoit retranché devant Salsfeld sur la Saal, & qui la refusa. Il arriva là un de ces accidens bizarres dont la guerre fournit quelquefois des exemples.

*Ibidem.*

Picolomini

Picolomini détacha pendant la nuit un corps de cavalerie pour enlever le canon des Alliez, & le fit ſuivre par un autre corps de Croates qui avoit ordre de le ſoutenir. La cavalerie aïant été repouſſée par les gardes avancées, rencontra dans ſa retraite les Croates qui l'avoient ſuivie, & dans l'obſcurité les prit pour des ennemis. Ceux-ci penſerent la même choſe de leur cavalerie : les deux troupes ſe choquerent auſſi-tôt & ſe battirent avec un égal acharnement dans une extrême confuſion. Comme elles ſe rapprochoient toutes deux de leur camp dans l'eſpérance d'être ſecouruës, les troupes qui gardoient le bord de la riviere ne pouvant rien diſtinguer dans les ténebres, augmenterent encore le déſordre & le carnage par une furieuſe décharge de mouſqueterie. Cette mépriſe coûta la vie à trois cens hommes. Les deux armées demeurerent long-temps en préſence. Mais après pluſieurs marches inutiles, les Généraux alliez perdant l'eſpérance d'attirer Picolomini à une bataille, entrerent dans la Franconie, la Heſſe & les Provinces voiſines, où les deux armées ſe virent encore quelquefois d'aſſez près ſans en venir aux mains. AN. 1641.

XXVI. Banier décrédité parmi les troupes.

Dans toute la ſuite de cette campagne, le Comte de Guebriant, auſſi habile Négociateur que grand Capitaine, rendit un important ſervice à la France par l'adreſſe avec laquelle il ménagea la fierté & l'indocilité des troupes qu'on appelloit Veimariennes. Mais le Général Banier perdit beaucoup de l'eſtime que ſon armée avoit pour lui. Il avoit épouſé une Dame de la Maiſon des Comtes d'Erpach, qui le ſuivoit dans toutes ſes expeditions, & qui mourut

*Hiſtoire du Maréchal de Guebriant, l. 4. c. 2.*

AN. 1641.

perdant cette campagne. Il parut inconſolable de la perte d'une épouſe qu'il aimoit infiniment, & qui méritoit en effet toute ſa tendreſſe par les grandes qualitez dont elle étoit ornée. Elle ſçavoit ſur-tout moderer les excès de débauche & de colere auxquels il étoit naturellement ſujet, & il dit lui-même à Beauregard qu'*en la perdant il avoit perdu tout ſon eſprit*. Cependant on fut fort ſurpris de le voir ſonger à de nouvelles amours, avant qu'il eût eu le temps d'eſſuïer ſes larmes. En conduiſant le corps de ſon épouſe à Erford, il vit par hazard une Princeſſe de Bade, & en devint ſi éperdument amoureux, qu'il attendit avec peine la fin des trois premiers mois de ſon deüil pour l'épouſer. Les ſoins qu'il rendoit à ſa belle Princeſſe l'occuperent tellement, qu'il manqua l'occaſion de défaire au moins l'arriere-garde de cette armée que Picolomini appelloit *la Pucelle*, parce qu'elle n'avoit jamais été battuë. Il laiſſa encore prendre Hoker ſur le Weſer, & expoſa par-là les Etats de la Maiſon de Brunſwick à une entiere déſolation.

XXVII. Les armées Françoiſe & Suedoiſe donnent l'allarme à Ratisbone.

*Puffendorf. l. 13.*

Dès le commencement de l'anné 1641. les armées confederées s'étant réunies une ſeconde fois à Erford, s'approcherent juſqu'à deux lieuës de Ratiſbone. De là elles s'avancerent à la portée du canon de la Ville. Un parti que les Généraux avoient envoïé en campagne, paſſa le Danube ſur la glace, porta le feu bien-loin au-delà du fleuve, & prit aux ennemis plus de quinze cent chevaux. L'Empereur lui-même penſa être ſurpris. Ce Prince devoit aller ce jour-là à la chaſſe. Sa litiere, ſes oiſeaux & tous ſes équipages étoient déja ſortis de la Ville & furent

pris par un parti. L'Empereur eût été pris lui-même s'il fût ſorti une heure plûtôt. Le hazard penſa ainſi amener le moment fatal qui auroit terminé la guerre & épargné bien du ſang à l'Europe. Cependant l'approche des armées jetta la Ville dans la conſternation. Les habitans ſe hâterent de brûler eux-mêmes leur pont. La campagne étoit couverte d'ennemis & les Villages en feu. La Ville ſans défenſe & ſans proviſions étoit pleine d'étrangers, de gens ſuſpects & mécontens. Si la glace avoit permis de la ſerrer de l'autre côté, il n'eût fallu que peu de jours pour l'affamer, mais le temps s'étant radouci, les Confederez furent obligez de repaſſer promptement le fleuve avant qu'il fut dégelé, & les Généraux jugerent à propos de ſe retirer; mais ce ne fut qu'après que le Comte de Guebriant eût ſalué l'Empereur & la Diete de cinq cent volées de canon qu'il fit tirer contre la Ville; affront dont Ferdinand fut ſi piqué, dit un Hiſtorien, qu'il parut perdre ſa conſtance & ſa fermété ordinaire. AN. 1641.

*Hiſt. du Mar. de Guebriant, ibid.*

XXVIII. Le Comte de Guebriant ſauve l'armée Suedoiſe.

Après cette expédition les troupes Françoiſes ſuivant les ordres du Roi, ſe ſéparerent de l'armée Suedoiſe pour ſe rapprocher du Rhin, malgré les inſtances de Banier & ſes intrigues ſecretes avec les Officiers Allemands. Ce Général vouloit ſe faire ſuivre par les troupes Veimariennes juſques en Boheme, pour en diſpoſer à ſon gré lorſqu'elles ſeroient éloignées de France, & les incorporer même dans l'armée de Suede, dont elles avoient fait partie autrefois. On ne comprend pas comment les Suedois oſoient ſoutenir que cette prétention fût raiſonnable, puiſque ces troupes n'étoient plus à la Suede; & tout ce

*Ibidem.*

AN. 1641.

qu'ils diſoient ſur cela ne pouvoit être qu'un effet du chagrin que les Suedois eurent toujours de ce que la France s'étoit renduë ſi puiſſante en Allemagne par l'acquiſition de l'armée du Duc de Veimar. Ce different n'empêcha pas le Comte de Guebriant de ſe rejoindre encore deux fois à l'armée Suedoiſe lorſqu'elle eut reçû un échec à Neubourg, après avoir échappé par l'habileté de Banier du plus grand danger qu'elle eut jamais couruë, & lorſqu'elle étoit encore menacée d'une entiere défaite à Zuickaw. Son arrivée ſauva l'honneur & l'armée de Banier, & obligea Picolomini de retourner ſur ſes pas.

XXIX. Mort du Duc Georges de Lunebourg.

Les Confederez firent pendant cette campagne une perte conſiderable par la mort du Duc Georges de Lunebourg. La Ducheſſe veuve de ce Prince ne laiſſa pas d'obſerver fidelement le traité d'alliance, malgré les menaces de Picolomini ; & on lui promit des ſecours. Mais cette mort fut ſuivie de celle du General Banier dont la perte fut beaucoup plus ſenſible aux Alliez, & pouvoit avoir des ſuites plus fâcheuſes pour le parti. Ce grand homme avoit appris la guerre ſous Guſtave, & égala preſque la réputation & les exploits de ſon Maître. Il excelloit ſur-tout dans la maniere de faire la guerre en Allemagne, où tout l'art conſiſte à conſerver ſon armée & à faire perir celle de l'ennemi, parce que tout le païs eſt ouvert à quiconque eſt une fois maître de la campagne. Ses troupes avoient une ſi haute idée de ſa prûdence, & une ſi grande confiance en ſon habileté, qu'elles n'appréhendoient rien dans les plus grands dangers ; en effet il avoit ſur-tout l'eſprit fertile en expediens pour ſe tirer des grands perils.

XXX. Mort de Banier.

*Hiſt. du Maréchal de Guebriant l. 4. c. 2.*

Il ſe ſervit de cette eſtime de troupes pour prendre ſur elles une autorité abſoluë qu'il conſerva toujours. Les Officiers murmurerent quelquefois de ce qu'il ne leur communiquoit rien de ſes deſſeins ; mais il avoit pour maxime qu'un General ne devoit ſuivre que ſes lumieres, & il ſe rendit indépendant non-ſeulement des Officiers de l'armée à qui il ne découvroit ſes deſſeins que dans le moment de l'execution, mais du Conſeil même de Suede qu'il ne conſultoit que pour la forme. Il eut ſouhaité, diſoit-il, que les François en euſſent fait autant. Auſſi l'ont-ils fait, lorſqu'ils ont eu des Capitaines auſſi ſages que lui ; mais une maxime ſi generale doit avoir d'autant plus d'exceptions, que ces grands hommes ſont plus rares. Il étoit auſſi menager du ſang de ſes ſoldats, qu'il étoit prodigue du ſien. Il aimoit les troupes & les careſſoit, ſans cependant ſe familiariſer même avec les Officiers. Mais comme il ne chercha pas à s'enrichir dans le commandement de l'armée, il ne vouloit pas non plus que les ſoldats s'enrichiſſent, parce qu'un riche butin en fait des lâches ou des déſerteurs. On ajoute à ces traits qu'il étoit fort & robuſte, patient, extrémement laborieux & toujours en action. Cette vivacité paſſoit dans ſon humeur, & le rendoit emporté & colere. Il paroît auſſi par ſa conduite qu'il étoit fier & imperieux, juſqu'à oublier quelquefois les bienſeances, ce qui n'empêchoit pas cependant qu'il ne parlât de lui-même avec une extrême modeſtie. Il mourut à Halberſtad à l'âge de quarante ans, infiniment regretté des ſiens, eſtimé des ennemis mêmes, & auſſi

AN. 1641.

10. *Mai* 1641.

AN. 1641.

fameux par ſes belles retraites que par ſes grandes victoires.

Si la mort de Banier fit tort aux affaires des Suedois en Allemagne, elle fut en quelque ſorte utile aux interêts de la France. Les Suedois toujours fiers dans leurs ſuccès n'étoient traitables que dans leurs malheurs. Fideles & reconnoiſſans par neceſſité, il falloit une diſgrace pour les attacher à la France. C'eſt ainſi que les traitez de Paris, de Compiegne & de Hambourg furent les fruits de la mort de Guſtave & de la funeſte bataille de Nortlingue. La mort de Banier contribua auſſi au nouveau traité d'alliance dont j'ai déja commencé l'Hiſtoire.

XXXI. Suite de la négociation du Comte d'Avaux avec Salvius.

On a pû remarquer avec quelle lenteur affectée cette négociation s'avançoit. Quelque impatience qu'on eût à la Cour de France de voir cette affaire terminée, afin que le Roi aſſuré que les Suedois occuperoient toujours l'Empereur au de-là du Rhin, fût en état de profiter du trouble où le ſoulevement de la Catalogne & du Portugal venoit de jetter la Cour d'Eſpagne; le Comte d'Avaux continuoit à témoigner beaucoup de froideur à Salvius, perſuadé que celui des deux qui auroit le plus de fermeté & de patience regleroit les conditions du traité. Il ne negligeoit cependant rien de tout ce qui pouvoit en avancer la concluſion, & il étoit également attentif à détourner tous les obſtacles.

*Memoire du Roi au Comte d'Avaux. 17 Nov. 1640.*

XXXII. Differend du Baron de Rorté avec les Régens de Suede.

Il en ſurvint un à Stokolm par une querelle que les Régens de Suede firent au Baron de Rorté. Ce Seigneur avoit dans ſon Hôtel, ſuivant la coutume & le droit de tous les Ambaſſadeurs, une chapelle

où tous les Catholiques étrangers venoient ſatisfaire leur dévotion. Les Régens ne ſe ſeroient apparemment pas aviſez de lui diſputer un droit ſi inconteſtable, ſans un accident qu'ils regarderent comme un attentat. Ce fut l'abjuration de Smalz qui embraſſa la Religion Catholique par les ſoins de l'Aumônier du Baron de Rorté. Ce Smalz étoit celui que la Cour de Suede avoit envoïé trois ans auparavant en France, comme on a déja vû. La choſe ne put ſe faire ſi ſecretement, que les Régens n'en fuſſent avertis. Ils ſe plaignirent amérement du Réſident François : Smalz fut mis en priſon ſous prétexte de quelque malverſation ; mais il fut aſſez heureux pour s'évader & ſe réfugier en Allemagne, où il ſe mit au ſervice de l'Empereur.

AN. 1641.

*Lettre de M. d'Avaux à M. de Rorté, 8 Mars 1641.*

XXXIII. Nouvelle intrigue des Imperiaux avec les Suedois.

Le Comte d'Avaux craignoit que ces broüilleries ne retardaſſent le traité, ſçachant d'ailleurs que la Diete de Ratiſbone écrivoit des Lettres très-preſſantes aux Régens de Suede pour les exhorter à la paix. Il étoit même informé que la Diete preſſoit l'Empereur de s'accommoder avec la Suede : que les Régens y paroiſſoient diſpoſez, & que Salvius continuoit ſes négociations ſecretes avec Lutzaw. Ce Miniſtre n'avoit jamais perdu l'eſpérance de perſuader aux Suedois de faire leur paix particuliere, & Salvius n'en perdit jamais l'envie, toujours prêt à rétracter les promeſſes les plus ſolemnelles. Un Sénateur de Hambourg, ſeul confident des deux partis, prêtoit ſa maiſon aux deux Négociateurs. Salvius y alloit avec ſa ſuite ordinaire, ſous prétexte de rendre viſite au Sénateur : Lutzaw s'y rendoit la nuit, par une porte de derriere, ſeul & déguiſé. Sal-

*Mémoire de M. d'Avaux. 30 Mars 1641.*

AN. 1641.

vius faiſoit encore de fréquens voïages à la campagne ſous prétexte de ſa ſanté ; c'étoient autant de rendez-vous qu'il donnoit à Lutzaw pour conferer enſemble. Tous deux s'applaudiſſoient de tromper ainſi la vigilance du Comte d'Avaux, & ſe tenoient preſque ſûrs du ſuccès de la négociation. En effet Lutzaw faiſoit à Salvius des propoſitions éblouiſſantes. Mais après tout, la raiſon qui lui en avoit déja fait rejetter tant d'autres, ſubſiſtoit toujours, & devoit lui faire encore rejetter celles-ci, je veux dire le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur de pareilles offres, à moins que l'exécution n'en fût aſſurée, non pas par un traité particulier que l'Empereur pourroit rompre ſous le moindre prétexte, mais par un traité général dont toute l'Europe ſeroit garant. Il étoit d'ailleurs certain que l'Empereur offroit ce qu'il n'étoit pas maître de donner ; car il n'avoit pas droit de diſpoſer de la Pomeranie ſans le conſentement des ordres de l'Empire, & en particulier de l'Electeur de Brandebourg avec qui il n'étoit encore convenu de rien. C'étoit enfin abandonner les Etats Proteſtans de l'Empire à la diſcretion de la Diete de Ratiſbone, c'eſt-à-dire, de la Maiſon d'Autriche, & avoüer ainſi à la face de toute l'Europe, que la Suede n'avoit pris les armes que pour uſurper un établiſſement en Allemagne & non pas pour la défenſe de la liberté Germanique. Malgré des raiſons ſi ſolides, Salvius continuoit la négociation avec chaleur : & ſi les Régens de Suede l'avoient cru, c'étoit fait de l'alliance de la France.

XXXIV. Artifice du Comte d'Avaux.

Le Comte d'Avaux averti de ces menées ſecretes, & au déſeſpoir de ſe voir ſur le point de perdre le fruit

fruit d'une ſi longue négociation, ſongea aux moïens de parer le coup. Mais ne croïant pas que des reproches ordinaires furent ſuffiſans pour cela, il prit le parti de témoigner plus d'indifférence que de chagrin, & plus de réſolution que de crainte, afin d'intimider Salvius & de le preſſer de prendre ſon parti, ſans lui donner le temps de rien arrêter avec Lutzau, perſuadé qu'il n'oſeroit pas rompre avec la France dans l'incertitude du ſuccès de ſa négociation, & que dans une néceſſité preſſante de choiſir, il préféreroit les avantages certains que la France offroit, à une eſpérance incertaine de la paix. AN. 1641.

Il alla trouver Salvius, & faiſant ſemblant de ſçavoir depuis long-temps ce qui ſe paſſoit entre lui & Lutzau, il lui dit que s'il ne lui en avoit pas parlé plûtôt, c'étoit qu'il ne s'étoit pas imaginé que la Suede pût oublier ſes véritables intérêts juſqu'à ſe ſéparer de la France. Qu'il avoit cru que la Suede ne feroit pas plus de cas des propoſitions de l'Empereur, que la France n'en faiſoit de celles du Roi d'Eſpagne, qui la ſollicitoit auſſi depuis long-temps de ſe ſéparer de la Suede. Que cependant il avoit appris que le traité de la Suede avec l'Empereur étoit déja fort avancé; qu'on l'avoit caché à la France, & que pour mieux la ſurprendre, on avoit même affecté de vouloir renouveller le traité d'alliance dans le deſſein de faire apparemment quelque propoſition exorbitante, afin que le refus de la France ſervît de prétexte pour rompre avec elle. Que la Suede n'auroit pas pardonné au Roi de France une conduite ſi peu ſincere & ſi peu équitable à l'égard de ſes Al-

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux 26 & 27 Juin 1641.*

AN. 1641.

liez. Qu'au reſte il lui déclaroit qu'il n'étoit plus temps de délibérer, & que le Roi lui avoit fait ſçavoir ſes dernieres réſolutions. Qu'il offroit à la Suede douze cent mille livres tous les ans juſqu'à la paix. Qu'il accorderoit la liberté au Général Jean de Werth pour être échangé avec le Maréchal Horn, & qu'il étoit diſpoſé à s'accommoder ſur les autres articles, pourvû que la Suede conſentît de ſon côté à changer le lieu des Conférences, comme on avoit déja propoſé. Mais qu'il avoit ordre de rompre la négociation, ſi la Reine de Suede tardoit à accepter les propoſitions que le Roi lui faiſoit, parce qu'il vouloit auſſi ſonger à ſon accommodement, & qu'on verroit dans la ſuite qui des deux auroit le plus perdu à la rupture. Cependant afin que Salvius ne pût pas ſe plaindre qu'on voulût arracher à la Suede ſon conſentement, & pour témoigner encore plus d'indifference, le Comte avoit déja païé ce que la France devoit de reſte à la Suede.

Salvius étoit trop fier, pour n'être pas piqué des reproches du Comte d'Avaux, & il y fut d'autant plus ſenſible qu'ils étoient mieux fondez. Mais la déclaration qu'on lui faiſoit lui cauſoit une cruelle inquiétude. Rompre avec la France, c'étoit ſe mettre à la diſcrétion des Imperiaux; & rompre avec ceux-ci, c'étoit donner trop d'avantage à la France. Cependant il diſſimula ſon chagrin dans l'eſpérance de rallentir la vivacité du Comte, & ne pouvant ſe perſuader qu'il fût ſi bien inſtruit de ſes négociations ſecretes, il lui répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit eu quelques conférences particulieres avec Lutzau, mais qu'il n'avoit jamais prétendu conclure avec lui

*Puffendorf. l. 13.*

aucun traité particulier ſans le conſentement & à l'inſçu de la France. Qu'il n'avoit voulu que ſonder les diſpoſitions de l'Empereur, pour ſçavoir ce que la Suede avoit à eſperer de ce Prince dans le traité de la paix generale. Qu'il alloit écrire en Suede ſur ſes nouvelles propoſitions, & qu'il eſperoit le convaincre bien-tôt de la ſincerité & de la franchiſe des Suedois. AN. 1641.

XXXV. Le Comte d'Avaux preſſe vivement les Régens de Suede.

Le Comte d'Avaux s'étoit bien attendu à ces réponſes generales, & comme elles ne ſuffiſoient pas pour le raſſurer, il prit ſes meſures d'un autre côté. Le Baron de Rorté étoit tombé malade ſur ces entrefaites, & il n'y avoit perſonne à Stokolm en état d'agir pour les interêts de la France. Ce fut la premiere choſe à laquelle il pourvût. Il y envoïa M. de Saint-Romain, & voulant faire un dernier effort auprès des Régens, il le chargea de pluſieurs Lettres qu'il écrivit à tout ce qu'il avoit d'amis dans le Senat, ſur-tout au Chancelier Oxenſtiern, & au Connêtable de la Garde. Il leur repréſenta le tort qu'ils feroient à leur réputation & aux interêts de la cauſe commune par leur ſeparation. Le peu de fond qu'ils devoient faire ſur un traité particulier. Que la Maiſon d'Autriche ne ſe picquoit gueres de fidelité, quand il s'agiſſoit d'un interêt auſſi grand que celui qu'elle avoit de ne pas ſouffrir qu'aucun Prince puiſſant s'établît en Allemagne. Qu'ils obtiendroient encore plus aiſément dans un traité general les avantages qu'il vouloient obtenir par un traité particulier, parce que la France s'offroit à ne faire la paix qu'à cette condition, & qu'ainſi loin de perdre quelque choſe à attendre encore quelque

*Dépêche au Comte d'Avaux, 27 Juin 1641.*

*Dépêche au Comte d'Avaux, 12 Décembre 1640.*

AN. 1641.

temps, ils gagneroient beaucoup, parce qu'ils s'aſſureroient par la garantie de toute l'Europe la poſſeſſion de ce qu'ils auroient obtenu.

Le Comte auroit pû ajouter que le Roi, outre les offres qu'il avoit déja faites, conſentoit, en cas de treve avec le Roi d'Eſpagne en Italie ou en Flandre, d'augmenter ſon armée d'Allemagne d'un corps de ſix mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, & qu'indépendamment de la treve, il promettoit aux Suedois juſqu'à ſix mille hommes qui ſeroient entretenus aux dépens de la France, & commandez par les Généraux de l'armée Suedoiſe. Des offres ſi avantageuſes montrent aſſez combien la France ſouhaitoit le renouvellement de l'alliance; mais le Comte d'Avaux ne crut pas les choſes aſſez déſeſpérées pour emploïer ces dernieres reſſources. Avant que de tenter l'avarice des Suedois, il voulut éprouver ce qu'il pourroit obtenir de leur équité, & il eſpéra que ſon adreſſe & ſa patience épargneroient à la France des dépenſes ſi conſidérables.

*Dépêche au Comte d'Avaux 7 Juillet 1641.*

*Lettre du Card. de Richelieu au Comte d'Avaux, 4 Décemb. 1640.*

XXXVI. Il détermine les Régens de Suede à rompre leurs négociations particulieres avec l'Empereur, pour traiter avec la France.

En effet les Régens de Suede n'étoient pas à beaucoup près auſſi diſpoſez que Salvius à un traité particulier. Ils ſentoient toute la force des raiſons qu'on leur apportoit pour les en détourner, & la ſituation préſente de leurs affaires les frappoit encore plus. Car ils étoient moins en état que jamais de ſe paſſer d'un ſecours étranger. Ils n'oſoient compter ſur la diſpoſition où l'Empereur paroiſſoit être de les ſatisfaire, après tant de négociations inutiles avec les Miniſtres de ce Prince. S'ils renonçoient à l'alliance de la France dans l'eſpérance d'une paix ſi peu aſſurée, ils quittoient le certain

*Puffendorf. l. 13.*

pour l'incertain. Depuis la mort de Banier, l'armée Suedoiſe en perdant ſon General, ſembloit avoir perdu l'eſprit de ſubordination. Les Officiers & les ſoldats également mécontens de la Suede ſongeoient à changer de parti, & le déſordre étoit ſi general qu'ils ne ſe mettoient pas même en peine de cacher leur deſſein. Rien n'étoit plus aiſé à la France que de débaucher toute l'armée, & elle n'eût pas manqué de le faire, comme le Comte d'Avaux le fit comprendre à Salvius, ſi les Suedois avoient refuſé de renouveller l'alliance. De l'argent diſtribué aux troupes auroit appaiſé les mutins; mais la Suede n'en avoit pas, & elle n'en pouvoit eſperer que par le renouvellement du traité. Que ſeroient devenus les Suedois, s'ils s'étoient vûs tout-à-coup ſans armée en Allemagne? La Lantgrave de Heſſe & les Ducs de Lunebourg n'étoient pas en état de relever leur parti, & on ne comptoit plus même ſur la fidelité de ces derniers depuis la mort du Duc Georges. AN. 1641.

Ces conſiderations l'emporterent enfin ſur toutes les autres, & déterminerent les Régens de Suede à conſentir au renouvellement du traité; ils envoïerent leurs ordres à Salvius pour conſommer cette affaire, & la négociation recommença. Mais il ſembloit que ce Miniſtre ne pût ſe réſoudre à mettre la derniere main à cet ouvrage, & il forma une nouvelle difficulté à laquelle on ne s'attendoit pas. Quoique le Comte d'Avaux eût promis de la part du Roi que Jean de Werth ſeroit mis en liberté pour être échangé avec le Maréchal Horn, Salvius ne croïant pas qu'une telle promeſſe ſuffit, exigea qu'elle fût exprimée dans le traité par un article particulier. C'é-

XXXVII. Nouvelle difficulté formée par Salvius.

*Mémoire du C. d'Avaux 30 Avril 1641.*

AN. 1641.

toit là marquer beaucoup de défiance de la ſincerité du Roi & en vouloir donner un témoignage public à toute l'Europe. Le Comte d'Avaux ne pût s'empêcher d'en marquer du reſſentiment, d'autant plus qu'il ſoupçonna que Salvius formoit cette difficulté de ſon chef ſans ordre des Régens. La querelle s'échauffa, & il y eut pluſieurs Lettres aſſez vives écrites de part & d'autre, juſqu'à ce que les Régens de Suede craignant des ſuites plus fâcheuſes de ce petit differend, défendirent à Salvius de répondre, & lui ordonnerent de ſe déſiſter de ſa demande. Alors les deux Ambaſſadeurs ſacrifiant leur reſſentiment à l'utilité publique, commencerent à regler les articles du traité.

XXXVIII. Les deux Ambaſſadeurs reglent les articles du traité.

Comme on étoit déja convenu ſur pluſieurs articles, la négociation en étoit devenuë moins difficile. On ne fit pas un nouveau traité, comme l'avoit d'abord prétendu Salvius; mais on renouvella ſeulement celui de Hambourg juſqu'à la paix, excepté quelques articles auxquels on fit quelque changement. Au lieu d'un million que la France avoit promis à la Suede par le dernier traité, on lui promettoit douze cent mille livres à païer en deux termes.

XXXIX. Zele du Comte d'Avaux pour la religion.

Le Comte auroit ſouhaité d'inſerer dans le traité un article particulier en faveur des Catholiques, & d'obtenir pour eux quelque choſe de plus que ce qui étoit déja reglé dans le traité de Hambourg. Il étoit l'unique protecteur qu'ils euſſent en Allemagne contre les violences des troupes Lutheriennes, & ils reclamoient ſon crédit de toutes les Provinces. Le zele qu'il avoit pour la conſervation de leurs biens & de leur liberté lui attiroit beaucoup de reproches

*Lettre du Comte d'Avaux au Cardinal Ginetti 4 Octob. 1639.*

de la part des Alliez Proteſtans, en même temps qu'il recevoit de grands éloges des Légats du Pape & des témoignages de reconnoiſſances de la part des Catholiques. Il conſerva entr'autres par ſes ſoins & ſes recommandations les Chapitres d'Halberſtad, d'Oſnabrug & de Minden, pluſieurs Abbaïes & beaucoup de Monaſteres dont les biens ſont ordinairement les plus expoſez à devenir la proïe du ſoldat, ſur-tout lorſque la différence de religion ſemble autoriſer ſes brigandages. Mais quelques inſtances qu'il pût faire, Salvius refuſa conſtamment d'accorder aucune diſtinction aux Catholiques, & ne voulut pas qu'ils fuſſent plus épargnez que les Proteſtans. Le Comte d'Avaux y conſentit, & c'étoit encore beaucoup. AN. 1641. *Puffendorf. l. 13.*

On ne parloit plus de la treve, & il n'y avoit pas d'apparence que la Maiſon d'Autriche y conſentît après les grandes pertes qu'elle avoit faites encore récemment; cependant comme il étoit important d'en regler les conditions, on convint qu'en cas de treve, le traité dureroit toujours juſqu'à la concluſion dela paix; mais que la France ne païeroit à la Suede que ſept cent cinquante mille livres par an pour entretenir ſes garniſons & ſes troupes d'Allemagne, & qu'on feroit auſſi comprendre dans le traité Madame la Lantgrave de Heſſe, les Ducs de Brunſwick & les autres Alliez des Couronnes. *Ibidem.*

L'article ſur lequel on conteſta le plus fut celui qui regardoit le changement des Villes où ſe tiendroient les Aſſemblées pour la paix générale. Le Comte d'Avaux ne propoſoit qu'Oſnabrug pour la Suede, mais il eût été bien aiſe qu'on eût laiſſé à la *Ibidem.*

AN. 1641. France le choix de deux Villes voiſines d'Oſnabrug, telles que Munſter & Cologne, ou Francfort & Maïence. Il étoit juſte, diſoit-il, que la Suede cedât à ſon tour à la France un avantage que la France lui avoit cedé la premiere, lorſqu'elle s'obligea à traiter à Cologne, tandis qu'elle laiſſoit à la Suede la liberté de choiſir Hambourg ou Lubek. La veritable raiſon de cette demande étoit que les Ordres de l'Empire n'agréoient pas Oſnabrug & Munſter, & propoſoient au lieu de ces deux Villes Spire & Vorms, ou bien Francfort & Maïence. Cependant le Comte d'Avaux aïant eu avis que les Députez des Etats d'Allemagne acceptoient Munſter & Oſnabrug, il n'inſiſta plus ſur ce point, & il fut reglé que la France envoïeroit ſes Plenipotentiaires à Munſter, & que la Suede envoïeroit les ſiens à Oſnabrug avec les précautions & les conditions dont on étoit convenu dans le traité de Hambourg, & que l'on feroit ſortir de part & d'autre les garniſons des Villes où l'on traiteroit.

XL. Concluſion du traité.

Cette négociation parut aux Suedois une occaſion favorable pour faire à la France une propoſition qu'ils auroient bien voulu faire agréer ; c'étoit qu'on ne mît aucune difference entre leurs Ambaſſadeurs & ceux de tous les autres Roïaumes. Les mauvais traitemens qu'on faiſoit à Grotius à la Cour de France leur avoient fait naître cette penſée ; mais après avoir bien examiné la choſe, ils crurent qu'il valoit mieux n'en point parler pour ne pas paroître douter eux-mêmes de leur droit & ne pas l'expoſer à être en quelque ſorte affoibli par un refus. C'étoit le meilleur parti qu'ils pûſſent prendre. Voici les articles du traité.

*Sereniſſimi*

AN. 1641.

*Sereniſſimi ac Potentiſſimi Principis ac Domini Domini Ludovici hujus nominis decimi-tertii, Galliæ & Navarræ Regis Chriſtianiſſimi Conſiliarius Statûs, utriuſque Ordinis Commendator, ac per Germaniam extraordinarius Legatus Claudius de Meſmes Eques, Comes d'Avaux. Conſtare volumus univerſis & ſingulis quorum intereſt, quod emenſo fœderis ſpatio inter ſuam ſacram Regiam Majeſtatem & Sereniſſimam ac Potentiſſimam Principem ac Dominam Dominam Chriſtinam Suecorum, Gothorum Wandalorumque deſignatam Reginam ac Principem hæreditariam, Magnam Principem Finlandiæ, Ducem Eſthoniæ & Careliæ, Ingriæque Dominam, & Regnum Sueciæ ante trienuium initi, cum etiamnum hoſtes pacem impediant ſeiungendis qui in belli ſocietatem venerunt fruſtrandiſque unicè intenti: ne & vanâ in poſterum ſpe quieti publicæ illudant, ubi regnorum amicitia & conjunctio nullis temporum intervallis diſtincta nullum ſubinde ſeparationi locum reliquerit: utrique Majeſtati viſum eſt pactis armiſque inſiſtere, donec tuta & honeſta pax utrique Regno Fœderatiſque omnibus parta & conjunctim ſtabilita fuerit. Factâ igitur nobis poteſtate cum illuſtriſſimo & excellentiſſimo Domino Johanne Salvio hæreditario in Adesburg, Offwerby & Tulinge, Sereniſſimæ Reginæ Sueciæ Conſiliario ſecretiori, Aulæ Cancellario & in Germaniam Legato de re totâ tranſigendi, ac ſi quas prædicti fœderis leges moveri, mutarive conduceret, ſtatuendi & concludendi, id ſequentibus articulis mutuo conſenſu conſilioque expreſſimus.*

I. *Tractatus fœderis ad diem ſextam menſis Martii anno ſupra milleſimum ſexcenteſimo trigeſimo octavo*

AN. 1641.

*inter Chriſtianiſſimum Regem Regnumque Galliæ & Sereniſſimam Reginam Regnumque Sueciæ Hamburgi concluſus ſervetur utrinque in omnibus & ſingulis ſuis clauſulis ad pace m uſque univerſalem : niſi quætenus hic ab illo diſcedit.*

II. *Catholici per Germaniam imprimis Eccleſiaſtici ſuæ Religionis exercitio ſuiſque bonis ac reditibus ex conſtanti priorum fœderum tenore abſque impedimento aut perturbatione fruantur : quod idem quoque de Proteſtant ibus dictum eſto.*

III. *Auxiliares pecuniæ in poſterum ad millenas libras duodecies centies à Chriſtianiſſimo Rege quotannis durante bello Reginæ Sueciæ repræſententur, ſed in monetâ Imperiali, ſolvendo pro dictâ ſummâ quadringenta & octoginta millia Imperialium Thalerorum, idque Hamburgi in Banquo, ducenta nempe & quadraginta millia Thalerorum Imperialium ad diem ultimam Junii pro tribus exactis menſibus & tribus ſequuturis, totidemque ad diem ultimam Decembris cujuslibet anni, anticipatâ ſemper trium menſium ſolutione.*

IV. *Si de univerſalibus plurium annorum induciis cum hoſte tranſigi poterit, æquis & commodis conditionibus tranſigatur. Iis durantibus fœdus hoc quidem valeat vigeatque ; ceſſet tamen promiſſum ad levenda belli onera ſubſidium. At ſuſtentandis præſidiis copiiſque quas Regina Sueciæ interim retinuerit, Rex ei ſuum gratificandi animum nullis non temporibus teſtaturus trecenta Thalerorum Imperialium millia quotannis Amſtelodami in Banco numerari curabit. Hujus vero induciarii ſubſidii ſolutio ſicut bellici bipartita eſto, iiſdemque terminis ac diebus ultimâ ſcilicet Junii atque ultimâ Decembris fiat.*

AN. 1641.

*V. Quod ſi dictæ induciæ vel adverſâ parte ſub quocumque prætextu ita violentur ut compellata nolit damnum injuriamve ſarcire, vel præter vota Fœderatorum infectâ pace exeant, tum utroque caſu ſumptis denuò armis ſua vis huic fœderi omni ex parte & authoritas conſtet ac ſi nullæ interceſſiſſent induciæ, donec per tractatum pacis univerſalis tranquillitati publicæ rite proſpectum ſit.*

*VI. In pactione induciarum utrinque collaboretur ut illuſtriſſimi Duces Brunſwico-Luneburgici, illuſtriſſimæ Lantgravii Haſſiæ vidua & quicumque porro Principes aut Status Imperii ad fœdus acceſſerint commodas ſibi quoque conditiones obtineant.*

*VII. Cum per hoſtes demum licuerit pacem vel inducias conjunctim tractare, ne tam optandæ rei moram afferat longior locorum diſtantia, talia eligantur quæ paucis ad invicem milliaribus diſſita commoditatem præbeant ſine morâ, periculo aut difficultate communicandi, qualia ſunt Monaſterium & Oſnabruga, aut ejuſdem fere intercapedinis alia.*

*VIII. Pro expeditiori tanti negotii exitu utriuſque partis præſidia, durante congreſſu; ex omnibus tractatuum locis amoveantur; iis tamen rurſus, ni pax ſuceſſerit, ſtatim inducenda.*

*IX. Pacta hæc pro creditâ nobis authoritate concluſimus, recipimuſque fore ut ad quem modum ſe habent & eodem planè firmata à Regibus noſtris & ratihabita intra menſes duos utrinque commutemus.*

*In quorum omnium fidem præſentes manibus & ſigillis propriis munivimus Hamburgi ultimâ die menſis Junii anno milleſimo ſexcenteſimo quadrageſimo primo.*

Au lieu de traduire ce Traité, je le donne ici en

AN. 1641.

François, comme il eſt rapporté dans les Recueils des Traitez de Paix.

## TRAITÉ DE CONFEDERATION & d'Alliance entre Loüis XIII. Roi de France & de Navarre, & Chriſtine Reine de Suede, tel qu'il fut ratifié par le Roi.

*Le Séréniſſime très-Chrétien & très-Puiſſant Prince Loüis XIII. par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, continuant ſon affection envers les Princes & les Etats d'Allemagne & les ſoins accoutumez pour leur conſervation, ſpécialement de ceux qui ſont unis avec lui & la Couronne de Suede pour le maintien de leurs priviléges & liberté du Saint-Empire, & pour acquérir une bonne paix générale à la Chrétienté : aïant ſçû que la très-illuſtre & très-puiſſante Princeſſe Chriſtine Reine de Suede, fille du feu Roi de Suede Guſtave Adolphe de très-glorieuſe mémoire, ſe ſouvenant de la protection & des alliances que les Princes d'Allemagne ont eu de tout temps avec la Couronne de France, & des traitez qui ont été ci-devant faits ſur ce ſujet par ledit feu Roi de Suede ſon pere ; étoit en réſolution de ſuivre ſes bonnes intentions, & de continuer de rechercher le bien public, & d'aſſurer d'autant plus ſes Etats par l'union de ſes intérêts & de ſes armées avec celles de France & des autres Alliez d'Allemagne ; a commandé au ſieur Raoul ſon Conſeiller, étant pour ſon ſervice en Hollande, de venir vers ladite Dame pour l'aſſurer de ſon affection & des aſſiſtances que Sa Majeſté étoit prête de lui donner pour favoriſer ſes bons deſſeins, avec pouvoir de paſſer &*

*conclure un traité avec elle ; à cet effet ladite Dame reconnoiſſant l'obligation qu'elle a à Sa Majeſté, & ſe voïant avec leſdites aſſiſtances en état d'emploïer utilement ſes armes pour l'avantage de la cauſe commune, & l'avancement d'une bonne, ſûre & générale paix, a déſiré de renouveller un traité d'alliance avec ſadite Majeſté, dont elle eſt convenuë avec ledit ſieur Raoul ſelon les articles ſuivans.* AN. 1641.

I. *Eſt convenu & arrêté que le traité de Confédération fait l'an* 1638. *ſera entretenu en tous ſes points & articles, ſauf en ce qui y eſt dérogé par le préſent traité.*

II. *Item, eſt convenu que les Catholiques & Proteſtans ſeront conſervez en libre exercice de leur religion & en la jouiſſance de leurs biens.*

III. *Item, le Roi pour donner moïen à ladite Reine de Suede de ſupporter plus facilement les frais qu'elle ſera obligée de faire pour faire des entrepriſes conſiderables, pour affoiblir les ennemis communs & les mettre en état d'accepter les raiſonnables conditions de paix, Sa Majeſté lui fera païer tous les ans la ſomme de douze cent mille livres tant que la guerre durera.*

IV. *Item, qu'il ſera permis à chacun d'eux de traiter de treve avec l'ennemi, ſi faire ſe peut, & que durant icelle, le Roi fera païer tous les ans à ladite Reine de Suede la ſomme de trois cent mille Richſdales.*

V. *Item, au cas que la treve ne ſoit entretenuë par la la partie adverſe, ou que la treve finiſſe ſans parvenir à une paix, le traité ſera renouvellé & obſervé comme auparavant.*

VI. *Item, qu'en traitant de treve le Roi & la Reine*

AN. 1641.

*de Suede tiendront la main à ce que les Alliez obtiennent des conditions qui leur ſoient commodes, & nommément les Ducs de Brunſwick & de Lunebourg, & la Lantgrave de Heſſe.*

*VII. Item, que les Députez du Roi & de la Reine de Suede traiteront conjointement de paix ou de treve en des lieux qui ne ſoient trop éloignez les uns des autres.*

*VIII. Item, que durant les Conférences pour la paix, les garniſons ſeront ôtées des lieux où ladite Conférence ſe fera.*

*IX. Item, que ce traité ſera ratifié, approuvé & confirmé d'hui en deux mois par le Roi & la Reine de Suede. En foi de quoi Nous Commiſſaires ſuſdits, avons, en vertu de nos pouvoirs reſpectifs, ſigné ces préſentes de notre ſeing ordinaire, & à icelles fait appoſer le cachet de nos armes. A Hambourg l'an 1641. le trentiéme jour de Juin.*

*Lequel traité ci-deſſus tranſcrit nous aïant été repréſenté par notredit Commiſſaire, & aïant le tout vû & examiné de mot à mot en notre Conſeil, Nous avons icelui agréé, approuvé & ratifié, agréons, approuvons & ratifions par ces préſentes ſignées de notre main, & promettons en foi & parole de Roi garder & obſerver le tout, ſans y contrevenir directement ni indirectement, ni ſouffrir que de notre part il y ſoit contrevenu en aucune ſorte & maniere que ce ſoit. Car tel eſt notre plaiſir. En témoin de quoi Nous avons fait mettre notre ſcel à ceſdites préſentes.*

*Donné à S. Germain en Laye le 21. jour d'Août, l'an de grace 1641. Signé,* LOUIS.

*Et plus bas, par le Roi,* BOUTHILLIER.

AN. 1641.

XLI. Le Comte d'Avaux reſte à Hambourg.

Tels furent les articles de ce fameux traité ſi long-temps attendu, ſi habilement conduit, & ſi heureuſement conclu pour l'interêt des deux Couronnes. Le Comte d'Avaux reçût de la Cour & du Roi les éloges que meritoit un ſervice ſi important; mais quelque impatience qu'il témoignât de retourner en France, le Roi lui ordonna de reſter encore à Hambourg, où ſa préſence étoit néceſſaire pour conſommer l'ouvrage qu'il avoit ſi bien conduit juſques-là. On étoit convenu que le nouveau traité d'alliance ſeroit ratifié de part & d'autre dans l'eſpace de deux mois. Ce n'étoit qu'une formalité que rien ne ſembloit devoir arrêter. Mais on avoit affaire à des eſprits ſoupçonneux qui prenoient ombrage de tout, & on ne pouvoit compter ſur rien juſqu'au moment de la ratification. Elle vint cependant de part & d'autre dans le temps marqué. Déja la Reine de Suede, pour remplir les conditions du traité, quoiqu'il ne fût pas encore alors achevé, avoit répondu aux Lettres de la Diete de Ratiſbonne conformément aux intentions de la France, & lui avoit declaré que le lieu des Conferences pour la paix generale ſeroit déſormais Munſter & Oſnabrug, priant les Ordres de l'Empire d'y conſentir comme à une choſe qui devoit leur être indifferente. Ils le firent ſans peine, & l'Empereur y conſentit auſſi à leur priere. Le Roi de France de ſon côté donna la liberté à Jean de Werth & le fit conduire à Briſac pour y être échangé avec le Maréchal Horn. Ainſi l'union entre les deux Couronnes parut plus parfaite que jamais.

Il ne reſtoit plus qu'à conclure le traité prélimi-

AN. 1641.

minaire de la paix generale. Tous les obſtacles paroiſſoient levez du côté de la France & de la Suede, & comme la Maiſon d'Autriche continuoit à faire des démarches ſur cela, on s'attendoit à voir cette affaire bien-tôt terminée, comme elle le fut en effet. Mais avant que de commencer le détail de cette négociation, il eſt neceſſaire de faire connoître les autres mouvemens qui ſe firent en Europe pendant que la France négocioit le traité que je viens de rapporter.

XLII. Mort de l'Electeur de Brandebourg. Le jeune Electeur fait paroître de l'inclination pour le parti des Alliez.

Georges Guillaume Electeur de Brandebourg étoit mort au mois de Novembre de l'année précedente 1640. Le jeune Electeur ſon fils ſe voïant déſormais en liberté d'agir ſelon ſes vûës, rappella auprès de ſa perſonne tous les Miniſtres que le feu Electeur avoit éloignez par les avis du Comte de Schwartzemberg entierement devoué à la Maiſon d'Autriche. Il envoïa Winterfeld à Hambourg pour y faire à Salvius la propoſition d'une treve. Il envoïa un autre Miniſtre à Stokolm, & il écrivit en même-temps au Comte d'avaux pour le prier d'emploïer ſon crédit & ſes ſoins pour le ſuccès du traité, afin que cette treve fût ſuivie d'une bonne paix. La négociation commença à Stokolm & fut continuée l'année ſuivante 1741 à Stetin. Il eſt vrai-ſemblable que l'interêt avoit plus de part à toutes ces démarches que l'inclination. Par un article du traité de treve entre la Suede & la Pologne, le Fort de Puilau devoit demeurer à l'Electeur de Brandebourg. Le Roi de Pologne, cependant ſans égard au traité, refuſoit à l'Electeur l'inveſtiture de la Pruſſe, à moins qu'il ne reſtituât le Fort. C'étoit pour s'en conſerver

*Puffendorf. l. 13.*

ſerver la poſſeſſion que ce jeune Prince avoit alors recours à l'autorité du Roi de France, qui avoit été Médiateur dans le traité de Stumsdorf, & qui par cette raiſon devoit s'intéreſſer à l'exécution de cet article. Le Comte d'Avaux lui promit en effet les bons offices du Roi auprès de Ladiſlas, d'autant plus qu'il étoit auſſi de l'intérêt des Suedois que les Polonois ne fuſſent pas maîtres de tous les Ports de Pruſſe; mais il lui fit entendre qu'il falloit qu'il méritât la protection du Roi par quelque démarche utile au parti des Alliez, & c'eſt ce que l'Electeur ne fit pas dans la ſuite, quelque favorable diſpoſition qu'il fît alors paroître. Ce Prince avoit encore une autre raiſon de ménager les Suedois, qui étoit de les engager à laiſſer à la Reine-Mere Doüairiere de Suede ſa tante, refugiée en Dannemark, la jouiſſance du doüaire qu'elle avoit en Suede.

AN. 1641.

*Memoire du Comte d'Avaux 16 Mars 1641.*

XLIII. Fuite de la Reine-Mere de Suede.

Puffendorf attribuë la fuite de cette Princeſſe à ſa mauvaiſe humeur & au dégoût qu'elle avoit de la nation Suedoiſe : mais le Comte d'Avaux ſemble donner à entendre qu'une paſſion plus forte en fut le reſſort ſecret, & il lui donne tout l'air d'une Hiſtoire galante. On ſera peut-être bien aiſe de voir ce qu'il en écrivit lui-même à la Ducheſſe de Savoïe.

*Puffendorf. ibid.*

*Un Roi & une Reine du Septentrion ſéparez par un bras de Mer, qui ſert de frontiere à leurs Roïaumes, ont ſouhaité ſe rapprocher davantage. Leur bonne intelligence a commencé par de ſecrettes Ambaſſades, qui ont été commiſes à la dextérité d'une femme d'eſprit qui en ſçait aſſurément plus que tous nous autres Ambaſſadeurs. Un Gentilhomme qui réſide en l'une des deux Cours a eu auſſi quelque part à ce petit traité, dont l'exé-*

*Lettre du C. d'Avaux à la Ducheſſe de Savoïe 12 Août 1640.*

choit beaucoup plus en étoit le reſſort ſecret ; c'étoit le déſir qu'il avoit de monter, s'il étoit poſſible, ſur le trône même de Suede en épouſant la jeune Reine qui avoit alors quinze ans. Cette Princeſſe avoit dequoi plaire par toutes les graces de ſon ſexe ; elle ſe faiſoit ſur-tout admirer par les plus brillantes qualitez de l'eſprit ; l'éclat d'une Couronne qu'elle devoit partager avec ſon époux étoit un appas bien flatteur ajouté à tant d'attraits, & l'Electeur jeune & ambitieux s'entretenoit de douces eſpérances. On en parloit diverſement dans les Cours de l'Europe. L'Electeur ſeroit devenu par-là un voiſin redoutable aux Rois de Dannemark & de Pologne. Les Rois de Suede auroient eu dorénavant un grand Etat en Allemagne, & y auroient balancé la puiſſance de la Maiſon d'Autriche. La France même & l'Italie n'auroient pas vû avec plaiſir un ſi grand accroiſſement de puiſſance dans un Prince Proteſtant. L'Angleterre ſeule & la Hollande applaudiſſoient à ce projet, apparemment par un motif de zele pour leur religion, ou par l'oppoſition d'intérêts que ces Etats avoient avec la Maiſon d'Autriche. L'armée Suedoiſe toute compoſée de Proteſtans, faiſoit ſurtout éclater la joïe que lui donnoit l'eſpérance de ce mariage, & déja les ſoldats buvoient à la ſanté des nouveaux époux. Mais de ſi belles eſperances s'évanouirent. Le Roi Guſtave avoit de ſon vivant ſouhaité ce mariage dans la vûë d'unir au Roïaume de Suede la Pomeranie & la Pruſſe. Mais ſa mort avoit changé la face des affaires, & les Régens étoient obligez de ſuivre d'autres vûes. Pendant que l'Envoïé de Brandebourg étoit à Stokolm, on af-

AN. 1641.

de Suede par le mariage de Chriſtine.

AN. 1641.

fecta de faire faire un voïage à la jeune Reine, ſous prétexte de lui faire voir les Provinces & de la faire voir elle-même à ſes ſujets, mais en effet afin que l'Envoïé ne pût pas lui parler. Celui-ci n'oſant faire publiquement la propoſition du mariage, n'avoit la liberté que de ſonder ſecretement les diſpoſitions des Seigneurs Suedois; il retourna peu de temps après faire à ſon Maître une réponſe peu favorable; & l'Electeur eut grand ſoin de cacher ſon dépit, & d'affecter beaucoup de ſatisfaction. Cependant ces négociations tout inutiles qu'elles furent aux deſirs de ce Prince, furent avantageuſes aux Confederez, parce que dans l'incertitude du ſuccès l'Electeur ne ſeconda que foiblement les efforts du parti contraire.

XLV. Les Ducs de Lunebourg ſongent à quitter le parti des Alliez.

Les ſentimens des Ducs de Lunebourg à l'égard des Alliez devenoient auſſi plus équivoques de jour en jour. Ces Princes demandoient à la France des ſecours d'argent, comme elle en donnoit à Madame la Lantgrave, & ils vouloient que les Suedois leur reſtituaſſent quelques Places qu'ils occupoient depuis pluſieurs années. Ne pouvant rien obtenir de ce côté-là, ils tenterent de ſe raccommoder avec l'Empereur qui les ſollicitoit depuis long-temps de ſe réunir avec lui; mais les Ducs exigeoient que l'Empereur commençât par les remettre en poſſeſſion de Wolfenbutel où il tenoit garniſon depuis l'an 1626. L'affaire fut négociée à Goſlar, & la négociation continua long-temps ſans effet. Ainſi les Ducs également mécontens des deux partis demeurerent quelque temps dans un état d'incertitude dont ils ne pûrent ſortir, & dont les Alliez pro-

*Mémoire de M. d'Avaux 30. Avril 1041.*

*Puffendorf. l. 13.*

*Relation manuſcrite des négociations de Goſlar.*

AN. 1641.

fiterent beaucoup plus que les Imperiaux ; car les Ducs de Lunebourg traiterent toujours ceux-ci en ennemis, au lieu qu'ils étoient obligez de menager les autres.

XLVI. L'Empereur tente de mettre les Suiſſes dans ſon parti.

L'Empereur ne réuſſit gueres mieux auprès des treize Cantons Suiſſes auxquels la Diete de Ratiſbone écrivit pour les engager à rappeller les troupes de leur nation qui étoient au ſervice de France, & à refuſer aux François le paſſage par leurs terres pour entrer en Allemagne ; car ni les Lettres de la Diete, ni les promeſſes que les cinq Cantons Catholiques firent à Ferdinand n'eurent aucun effet. C'étoit-là de foibles reſſources pour la Maiſon d'Autriche qui faiſoit chaque jour des pertes irréparables. On peut compter dans ce nombre la mort du Comte de Soiſſons, l'accommodement du Duc de Lorraine & celui du Duc de Boüillon. Le premier à la tête d'une armée qu'il commandoit avec le Duc de Boüillon, donnoit beaucoup d'embarras à la Cour de France, & beaucoup plus d'inquietude au Cardinal de Richelieu que le Comte de Soiſſons attaquoit perſonnellement. Mais le bonheur de ce Miniſtre ne fut jamais ſi ſenſible que dans ces momens critiques où il paroiſſoit le plus près de ſa chûte. Un accident imprévû déconcerta en un inſtant toute la conjuration. Le Comte de Soiſſons ſecondé du Duc de Boüillon & de Lamboy General des troupes de l'Empereur, battit l'armée du Maréchal de Châtillon près de Sedan & remporta une glorieuſe victoire ; mais il fut malheureuſement tué, ſans qu'on ſçache comment, & ce fut le Cardinal qui triompha. Cette mort funeſte diſſipa tout le parti & conſterna le

*Il mercurio di Vittorio Siri. l. 2.*

XLVII. Mort du Comte de Soiſſons.

*Dupleix hiſt. de Loüis XIII.*

*Hiſtoire du Cardinal de Richelieu.*

*Memoires de Montreſor, &c.*

AN. 1641.

Duc de Boüillon qui n'eut d'autre reſſource que de renoncer aux intelligences qu'il avoit avec la Maiſon d'Autriche, pour obtenir ſon pardon du Roi de France.

XLVIII. Accommodement du Duc de Lorraine.

Cet accommodement avoit été précedé de celui du Duc de Lorraine Prince inquiet, brave & preſque toujours battu, habile & toujours malheureux, dont toute la vie fut une ſuite perpetuelle de diſgraces cauſées par ſes infidelitez. Ce Prince avoit épouſé Nicole ſa couſine, fille aînée & heritiere de Henri II. Duc de Lorraine, afin de s'aſſurer par ce mariage un droit inconſtable à la ſucceſſion de Henri ſon oncle. Mais comme l'interêt ſeul avoit formé cette union, une autre paſſion en rompit bien-tôt les nœuds, & du vivant de Nicole, le Duc oſa épouſer ſans diſpenſe la Princeſſe de Cantecroix. Ce fut cette Dame, qui à ce qu'on prétend, l'engagea à ſe ſoumettre au Roi de France; dans l'eſperance que le Roi pour reconnoître ce ſervice, ſolliciteroit le Pape d'approuver ſon mariage. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince trouvoit dans le déſordre de ſes affaires un aſſez puiſſant motif de ſouhaiter la paix. Les François l'avoient depoüillé de preſque tous ſes Etats, & il étoit menacé de perdre bien-tôt le peu qui lui reſtoit. La Maiſon d'Autriche n'étoit pas en état de le ſecourir, & ſembloit l'abandonner à ſa mauvaiſe fortune, comme il s'en plaignoit inutilement aux Envoïez du Cardinal Infant. Le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre étoit d'implorer la clemence du Roi, & il s'y détermina enfin après un an d'irréſolution. Il alla lui-même à Paris traiter en perſonne avec les Miniſtres; mais il n'en obtint pas de meil-

*Il mercurio di Vittorio Siri. l. 2.*

leures conditions. Les principales furent qu'il renonceroit à toutes les intelligences qu'il avoit avec la Maiſon d'Autriche & les autres ennemis de l'Etat, qu'il ſeroit rétabli dans la poſſeſſion des Duchez de Lorraine & de Bar relevant de la Couronne de France. Que le Roi retiendroit le Comté de Clermont, la Prevôté & Terres de Stenay & de Jametz, avec la Ville de Dun. Que Nancy demeureroit juſqu'à la fin de la guerre entre les mains du Roi qui pourroit en faire raſer les fortifications en le rendant au Duc; & ſi ce Prince manquoit à obſerver fidelement le traité, il conſentoit que tous ſes Etats fuſſent unis inſéparablement à la Couronne de France. Quelque déſavantageux que puiſſe paroître ce traité, le Duc ne pouvoit pas en eſperer un plus favorable dans le mauvais état où étoient alors ſes affaires, & dans un temps où la détention du Palatinat par Ferdinand auroit pû autoriſer le Roi de France à retenir pareillement la Lorraine. Peut-être même que le Roi n'eût pas lâché une ſi belle proïe, ſi ſa généroſité n'avoit pas été excitée par un interêt préſent. Car on craignoit que le Duc ne joignît ſes troupes à celles du Comte de Soiſſons, & il étoit de la derniere importance de prévenir ce coup.

AN. 1641.

*Recüeil des traitez de paix.*

Mais de tous les évenemens de cette guerre, celui qui déconcerta le plus la Maiſon d'Autriche fut le ſoulevement de la Catalogne qui fut bien-tôt ſuivi d'une plus grande révolution dans le Portugal. L'animoſité particuliere du Comte-Duc d'Olivarez contre les Catalans, peuple fier & indépendant qui refuſoit de plier, comme tout le reſte de l'Eſpagne, ſous ſon autorité abſoluë, fut la premiere origine des

XLIX. Soulevement de la Catalogne.

*Dupleix hiſtoire de Loüis XIII.*

*Gazettes de France.*

*Il mercurio di Vittorio Siri l. 1.*

AN. 1641.

troubles. Ce Miniſtre croïoit qu'il étoit de la bonne politique d'aſſujettir entierement une Province dont l'indocilité étoit un obſtacle perpétuel aux deſſeins que l'on formoit pour le bien de l'Etat ; & agiſſant ſur ce principe, il n'omettoit aucune occaſion d'enfreindre ouvertement les priviléges de la nation. Un des principaux priviléges de la Province eſt de n'être point obligée de recevoir ni de loger des gens de guerre. Cependant, ſoit que ce fût une néceſſité de laiſſer l'armée Eſpagnole en quartiers dans la Catalogne, afin d'être en état d'agir de ce côté-là, ſoit que ce fût un prétexte pour mortifier les Catalans, qui avoient aſſez mal ſervi dans la derniere campagne, Olivarez fit prendre des quartiers à toute l'armée dans la Catalogne & dans le Rouſſillon. Les habitans auroient peut-être diſſimulé ſi on s'en étoit tenu là. Mais il ſembla qu'on eut entrepris de pouſſer leur patience à bout, en ordonnant une levée de ſix mille Catalans pour aller ſervir en Italie ; & ce qui acheva de ſoulever toute la Province, ce furent les déſordres incroïables, les meurtres, les violences, les ſacriléges que les troupes commirent par-tout avec une licence effrenée, qui fit croire à quelques-uns qu'on avoit aſſuré les ſoldats de l'impunité. L'Evêque de Gironne indigné de tant de profanations ſcandaleuſes, excommunia publiquement ces impies ; ce fut comme le ſignal d'une révolte générale. Pluſieurs païſans attroupez autour de Barcelone maſſacrerent quelques ſoldats qu'il rencontrerent. Ils entrerent enſuite dans la Ville; & ſecondez par la populace il alloient mettre le feu au Palais du Comte de Sainte-Colome Viceroi de la Province,

*Hiſtoire du Card. de Richelieu, l. 6. c. 50. & ſuiv.*

ſi

ſi les Magiſtrats n'étoient accourus pour l'empêcher. Ce Seigneur fut cependant obligé de s'enfuir de la Ville, & fut tué en chemin, ou ſe tua lui-même dans la fraïeur où il étoit en tombant ſur des rochers. Toute la Province ſuivit l'exemple de la Capitale, & les païſans, joints aux milices, aſſommerent tout ce qu'ils rencontrerent de ſoldats Caſtillans. Le reſte de l'armée Eſpagnole ſe retira à l'extrémité du Rouſſillon pour y attendre des ſecours ou des ordres de la Cour de Madrit. Le Comte-Duc étonné d'un ſi grand mouvement, fit en vain tous ſes efforts pour appaiſer la ſédition. Les révoltez devinrent d'autant plus fiers qu'ils ſe virent ſoutenus des troupes de France, qui étoient dans le voiſinage de la Province, & après avoir repouſſé l'armée Eſpagnole devant Barcelone, les Catalans ſe donnerent au Roi de France par un acte qu'ils ſignerent le 23 Janvier 1641; ils firent enſuite hommage à leur nouveau Souverain, & envoïerent à Paris trois Députez avec le titre d'Ambaſſadeurs, qui préſenterent au Roi l'acte de donation. Cet acte fut accepté par le Roi de France, & ſigné le 18 Septembre de la même année. Le Maréchal de Brezé fut nommé Viceroi de Catalogne, & le Roi promit d'aller lui-même à Barcelone jurer l'obſervation des priviléges de la Province.

AN. 1641.

L. Révolution du Portugal.

La Cour de Madrit étoit encore étourdie d'un coup ſi funeſte à la Monarchie d'Eſpagne, lorſqu'elle reçût une nouvelle beaucoup plus accablante, qui acheva de décourager également les peuples & les Miniſtres. Le Portugal s'étoit ſoulevé à l'exemple de la Catalogne & s'étoit donné un nouveau Maître,

*Gazettes de France.*
*Hiſt. du Cardinal de Richelieu.*
*Il mercurio di Vittorio Siri.*

AN. 1641.

avec cette différence que la Catalogne étoit une Province révoltée, qui imploroit le ſecours d'un Prince étranger, au lieu que le Portugal étoit un Roïaume qui ſecoüoit le joug d'une domination étrangere, pour ſe remettre ſous l'obéiſſance de ſon légitime Souverain, & c'eſt ce qui rendoit cette ſeconde perte beaucoup plus irréparable que la premiere.

*Révolution du Portugal par Vertot.*

*Dupleix hiſt. de de Louis XIII. &c.*

Il y avoit ſoixante ans que le Portugal uſurpé par Philippe ſecond ſur la Maiſon de Bragance, étoit devenu une Province du Roïaume de Caſtille. Tandis que les Caſtillans gouvernerent leurs nouveaux ſujets avec douceur, les Portugais porterent leur joug avec patience; mais les ſucceſſeurs de Philippe II. trouverent que les priviléges de la nation gênoient leur autorité, & pour les violer plus impunément, ils entreprirent d'affoiblir inſenſiblement & d'épuiſer le Roïaume d'hommes & d'argent. Ce projet étoit fort du goût d'Olivarez, comme on peut juger par la conduite qu'il tint à l'égard des Catalans. Mais il ſe preſſa trop de l'exécuter. Une longue ſervitude qui croît inſenſiblement, efface peu à peu dans un peuple les ſentimens de liberté; mais une tirannie portée tout d'un coup à l'excès, l'irrite & le révolte. Le Comte-Duc crut qu'en accordant tout aux uns & en refuſant tout aux autres, il feroit naître des jalouſies & des diviſions entre les Grands, & que les familles ainſi diviſées par des intérêts particuliers ne ſe réuniroient pas pour un intérêt commun. Suivant ce principe, il combla de bienfaits les Portugais qui s'attachoient à la Maiſon d'Autriche; tous les autres furent exclus des charges & des em-

plois. Il entreprit encore de ruiner les principales forces du Roïaume, en obligeant les Milices & les Gentilshommes d'aller ſervir en des Provinces éloignées, & comme il étoit ſur-tout avide d'argent pour ſoutenir la guerre, il établit des impôts extraordinaires ; il étoit parfaitement ſecondé dans ſes vûës ſecretes par un homme qui étoit auſſi fier, auſſi imperieux & plus dur que lui, c'étoit Michel Vaſconcellos qui avoit toute l'autorité dans l'Etat ſous l'adminiſtration de la Vicereine Marguerite de Savoïe Ducheſſe Doüairiere de Mantouë. Les Portugais ſe ſouvenoient encore de la douceur du gouvernement ſous leurs Rois, & ne pûrent ſouffrir que les impôts & la ſervitude fuſſent le prix de leur ſoumiſſion. Il y eut de grandes émotions à Liſbone & à Evora, & tout le Roïaume parut diſpoſé à une révolte generale ; mais ce ne ſont pas ordinairement ces ſaillies ſubites d'un peuple irrité qui cauſent les grandes révolutions. Le projet fut long-temps médité, la conjuration fut formée avec réflexion, & conduite avec habileté. Le temps, la maniere, le lieu de l'execution, tout fut concerté avec un ſecret admirable, & le Duc de Bragance étoit déja Roi de Portugal avant que les Caſtillans qui étoient à Liſbone en euſſent le moindre ſoupçon. L'acquiſition d'un ſi beau Roïaume ne coûta, dit un Caſtillan, que quelques feux de joïe. AN. 1641.

LI. Intelligences du Cardinal de Richelieu à Lisbone.

Je n'ajouterai à ce récit ſuccint qu'une particularité que je trouve dans une Lettre du Comte d'Avaux à M. de Chavigny, dattée du 18 May 1638. Voici les termes de la Lettre. *Un Cordelier François traveſti, qui dit avoir été en Angleterre pour paſſer en*

AN. 1641.

*Portugal, & depuis renvoïé par S. Malo, eſt arrivé avanthier au Port de cette Ville* (Hambourg) *d'où il cherche commodité pour retourner en France. Il vient de Lisbone où il a tout vû & ſçû, s'étant même introduit dans la Maiſon de la Ducheſſe de Mantouë qui en eſt Gouvernante; mais il dit n'avoir trouvé aucune diſpoſition pour ſon deſſein, comme il vous rapportera particulierement de bouche.* Cette particularité jointe aux autres circonſtances qu'on trouve dans les Memoires de ce temps-là, ne laiſſent aucun lieu de douter que le Cardinal de Richelieu n'ait été un des premiers auteurs de cette révolution. Quoi qu'il en ſoit, un des premiers ſoins du nouveau Roi fut de ſe lier étroitement avec les ennemis de la Maiſon d'Autriche pour ſe mettre par leur ſecours en état de réſiſter aux efforts que le Roi de Caſtille ne pouvoit pas manquer de faire pour renverſer un trône encore chancelant. Il envoïa des Ambaſſadeurs en France, en Angleterre, en Hollande & dans les Roïaumes du Nord. La plûpart de ces Etats avoient trop d'interêt à l'abbaiſſement de la Maiſon d'Autriche pour refuſer leurs ſecours à un Prince qui en devenoit l'ennemi irréconciliable. Le Roi de France ſigna à Paris le 1 Juin 1741 un traité de Ligue, par lequel il promit de joindre vingt vaiſſeaux à la flotte de Portugal, s'engageant encore par un article ſecret à menager tellement les choſes dans la concluſion du traité de paix, qu'il ſe réſerveroit la liberté de continuer à aſſiſter le Roi de Portugal, pourvû que les Alliez de la France conſentiſſent à ſe charger de la même obligation. Les Ambaſſadeurs Portugais ne furent pas moins bien reçûs à Londres malgré les

*Hiſtoire du Cardinal de Richelieu, l. 6. c. 64.*

LII. Traité du Roi de Portugal avec la France.

intrigues du Miniſtre d'Eſpagne, & on leur y fit tous les honneurs qu'on rend aux Ambaſſadeurs des Têtes couronnées. Les Provinces-Unies firent avec le nouveau Roi un traité de treve pour dix ans, en attendant qu'on eût reglé les prétentions qu'on avoit de part & d'autre ſur les Iſles & les Terres conquiſes en Afrique, dans les Indes Orientales & au Breſil. François de Soza Coutigno Envoïé en Dannemark & en Suede, après avoir été aſſez mal reçû à Copenhague, eut à Stokolm un accüeil beaucoup plus favorable. Il y négocia un traité de Commerce entre la Suede & le Portugal; mais les Régens ne jugerent pas à propos de s'engager à faire comprendre les Portugais dans le traité de la paix generale, comme demandoit Coutigno, ni à obtenir la liberté du Prince Edouard frere du nouveau Roi, qui ſervoit dans l'armée de l'Empereur lorſque la révolte de Portugal éclata, & que Ferdinand avoit fait arrêter à l'inſtigation des Miniſtres Eſpagnols. Les ſecours que Dom Jean IV. reçût de tant de puiſſans Alliez avec les efforts extraordinaires que firent les Portugais le maintinrent en poſſeſſion, & firent perdre aux Caſtillans l'eſperance de recouvrer ſi-tôt un ſi beau Roïaume.

AN. 1641.

*Puffendorf rerum Succicarum l. 13.*

LIII. Suite de la guerre d'Allemagne.

S'il étoit vrai que le Cardinal de Richelieu n'eût pas contribué à cet heureux ſuccès par ſes négociations ſecretes, on ne pourroit pas du moins douter que les Portugais n'en aïent été redevables aux armes de la France qui occupoient alors toutes les forces de l'Eſpagne en Flandre, en Italie & en Catalogne, & celles de l'Empereur en Allemagne. J'ai déja raconté les avantages que le Comte de Guebriant avoit

*Hiſt. du Maréchal de Guebriant.*

AN. 1641. remportez sur les Imperiaux avec le Général Banier. Depuis la mort de ce Général, ce Comte se signala encore à la défense des lignes de Wolfenbutel, & si les autres Chefs des armées confederées l'avoient secondé, il auroit eu la gloire de tailler en pieces toute l'armée Imperiale commandée par l'Archiduc Leopold & Picolomini, qui ne laisserent pas d'y perdre quatre mille hommes.

Cette action fut cette année l'exploit le plus memorable des armes Françoises. Cependant le Maréchal de la Meilleraye prit Aire en Flandre après une des plus belles défenses qu'une Place assiegée puisse faire ; mais les Espagnols plus habiles la reprirent presque aussi-tôt à beaucoup moins de frais. Le Comte d'Harcourt augmentant chaque jour le nombre de ses conquêtes en Italie, prit encore Coni Place forte qui se vantoit de n'avoir jamais été prise par force. L'Archevêque de Bourdeaux jetta l'épouvante dans la Ville de Naples, bravade inutile qui eut en France plus d'applaudissemens qu'elle ne méritoit. Il ne fut pas plus heureux à empêcher le secours que les Espagnols vouloient faire entrer dans Tarragone assiegée par le Comte de la Motte-Houdancourt que le Roi avoit envoïé au secours des Catalans. Les Espagnols après avoir été repoussez une premiere fois, forcerent le passage dans une seconde tentative après un combat où l'avantage fut égal des deux côtez. La Ville aïant été secouruë, le Comte de la Motte fut obligé de lever le siege. Il se vangea par la prise de Tamarith, portant ainsi la guerre jusques dans l'Arragon ; & en rentrant en Catalogne, il défit encore une partie de la garnison de Tarra-

gone qui avoit entrepris dans ſon abſence d'enlever un de ſes quartiers. AN. 641.

LIV.
On renouë la négociation du traité préliminaire.

Ce fut dans ces circonſtances que le traité des préliminaires pour la paix générale, dont la difficulté arrêtoit depuis ſi long-temps les Plénipotentiaires de toutes les Couronnes, fut enfin conclu avec l'applaudiſſement de toute l'Europe par la médiation du Roi de Dannemark. Il y avoit dans la conduite de ce Prince des contradictions apparentes, que les plus habiles politiques avoient de la peine à concilier. Il paroiſſoit travailler avec un véritable zele à ménager la paix entre les Suedois & l'Empereur. Il s'étoit offert lui-même pour Médiateur, & il étoit extrémement jaloux de cet honneur, juſqu'à trouver mauvais qu'on fît quelques propoſitions ſans le conſulter, & juſqu'à en venir aux menaces lorſqu'on paroiſſoit négliger ſa médiation. D'un autre côté il étoit ennemi des Suedois, & quoi qu'il prît grand ſoin de cacher ſes ſentimens, il laiſſoit échapper de temps en temps des marques de haine qui le rendoient juſtement ſuſpect. Tantôt on le voïoit entretenir avec les Imperiaux des intelligences ſecrettes. Ses Officiers tâchoient de débaucher les troupes Suedoiſes. Il envoïoit des Ambaſſadeurs en Eſpagne, en Angleterre, en Moſcovie, & alors les Suedois s'imaginoient qu'il vouloit leur déclarer la guerre. Tantôt il négocioit ſecretement avec la Pologne, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg & les Ducs de Lunebourg; & alors les Miniſtres & les Généraux de l'Empereur ſe tenoient en garde contre lui. Son Ambaſſadeur à la Diete de Ratiſbonne diſoit qu'il en vouloit à la ville de Ham-

Conduite irréguliere du Roi de Dannemark.

*Puffendorf rerum Suecicarum l. 13. & præced.*

AN. 1641.

bourg, & ſon Réſident en Suede publioit qu'il en vouloit à l'Empereur.

Mais les plus éclairez croïoient pénétrer ſes véritables diſpoſitions au travers de tant d'artifices, & jugeoient que ce Prince vouloit ſe faire craindre des uns & des autres, afin que les deux partis n'oſant l'irriter, continuaſſent à lui déférer le titre de Médiateur, ou même de Juge abſolu de leurs différends. Car il eſt vrai qu'il ſouhaitoit de voir l'Allemagne pacifiée, afin d'éloigner une guerre dont le voiſinage incommodoit ſes Etats; mais il ſouhaitoit encore plus de voir la Suede humiliée, & ce n'étoit que pour l'empêcher de tirer aucun avantage du traité de paix, qu'il vouloit en être le Médiateur. Les Suedois qui entrevoïoient depuis long-temps ſa mauvaiſe diſpoſition à leur égard, l'auroient volontiers diſpenſé des peines qu'il prenoit pour leur procurer la paix, & ils auroient preſque préferé une guerre ouverte à une médiation ſi ſuſpecte. L'Empereur de ſon côté ne pouvoit gueres ſe fier à un Prince qui avoit fait la guerre en Allemagne pour les mêmes interêts que les Suedois. Tant de juſtes défiances ne contribuerent pas peu à retarder le ſuccès des négociations. Cependant à force d'agir & de ſolliciter, obtenant toujours quelque choſe tantôt des uns, tantôt des autres, le Roi de Dannemark par ſon importunité autant que par ſon adreſſe vint à bout de faire conclure le traité des préliminaires de la maniere que je vais raconter.

*Fin du ſixiéme Livre.*

SOMMAIRE

# SOMMAIRE

## DU SEPTIÉME LIVRE.

I. *Obſtacles qui retardoient le traité préliminaire.* II. *Difficultez ſur les ſauf-conduits.* III. *Conteſtation ſur le jour du congrès.* IV. *Tempérament propoſé par Lutzau, & rejetté par le Comte d'Avaux.* V. *Propoſition ſpécieuſe éludée par le Comte d'Avaux.* VI. *Embarras de Lutzau & du Roi de Dannemark.* VII. *La France demande un ſauf-conduit particulier pour la Ducheſſe de Savoïe.* VIII. *Salvius & le Réſident de Heſſe ſe plaignent de la France.* IX. *Embarras du Comte d'Avaux.* X. *Il agit ſans attendre les ordres de la Cour.* XI. *Succès de ſa démarche.* XII. *Les Plénipotentiaires reglent les articles du traité.* XIII. *Sauf-conduits pour la Ducheſſe de Savoïe.* XIV. *Autres reglemens.* XV. *Précautions pour la ſûreté des Plénipotentiaires.* XVI. *Difficulté ſur le titre d'Empereur.* XVII. *Conteſtation ſur la prééminence des Couronnes.* XVIII. *Tempérament accepté de part & d'autre.* XIX. *Concluſion du traité.* XX. *Sentimens des deux Couronnes ſur ce traité.* XXI. *Lutzau eſt diſgracié.* XXII. *Le Comte d'Averſberg vient prendre ſa place & ſe plaint du traité.* XXIII. *Réponſe du Comte d'Avaux & de Salvius.* XXIV. *Le Comte d'Averſberg préſente une ratification informe.* XXV. *Salvius conſent à l'accepter. Le Comte d'Avaux la refuſe.* XXVI. *Raiſons de ſon refus.* XXVII. *Nouveaux artifices des Imperiaux pour gagner les Suedois.* XXVIII. *Salvius refuſe d'écouter les propoſitions des Imperiaux.* XXIX. *Le Comte d'Avaux ſe diſpoſe à partir de Hambourg.* XXX. *Le Roi de Dannemark veut renouer la négociation.* XXXI. *Réponſe des Plénipotentiaires de France & de Suede.* XXXII. *Le Comte d'Avaux part de Hambourg & ſe rend à Paris.* XXXIII. *Torſtenſon ſuccede à Banier. Suite de la guerre d'Allemagne.* XXXIV. *Exploits du nouveau Général.* XXXV. *Bataille de Leipſik.* XXXVI. *Avantages remportez par le Comte de Guebriant.* XXXVII. *Bataille de Kempen.* XXXVIII. *Suite de la guerre de Flandre & de Catalogne.* XXXIX. *Suite de la guerre d'Italie.*

*Accommodement des Princes de Savoïe.* XL. *Les ennemis ſe flattent de l'eſpérance d'une révolution en France.* XLI. *Mort du Cardinal de Richelieu.* XLII. *Son caractere.* XLIII. *Le Cardinal Mazarin lui ſuccede.* XLIV. *La Maiſon d'Autriche néglige les négociations.* XLV. *Le Cardinal Mazarin ſuit le plan de ſon prédéceſſeur.* XLVI. *Les Imperiaux préſentent une ratification défectueuſe.* XLVII. *Ils ſollicitent les Suedois d'abandonner la France* XLVIII. *L'Empereur envoïe enfin une ratification en bonne forme.* XLIX. *Ratification de l'Empereur.* L. *Ratification du Roi de France.* LI. *Conteſtation ſur la ratification & les ſauf-conduits du Roi d'Eſpagne.* LII. *Le Roi de Dannemark précipite la concluſion du traité.* LIII. *Echange des ſauf-conduits & des ratifications.* LIV. *Concluſion du traité préliminaire.* LV. *Mort de Loüis XIII.* LVI. *Le Cardinal Mazarin premier Miniſtre ſous la Reine Régente.* LVII. *Salvius veut commencer la négociation de la paix.* LVIII. *Les Régens de Suede l'en empêchent.* LIX. *Bataille de Rocroy.* LX. *Soupçons des Suedois diſſipez.* LXI. *Choix des Plénipotentiaires François pour le traité de paix.* LXII. *Sentimens du Cardinal Mazarin pour le Comte d'Avaux.* LXIII. *Le Comte d'Avaux nommé Plénipotentiaire, eſt encore fait Surintendant des Finances.* LXIV. *M. le Comte de Servien eſt nommé ſecond Plénipotentiaire pour le traité de Munſter.* LXV. *Préparatifs à Munſter & à Oſnabrug.* LXVI. *Les Plénipotentiaires de l'Empereur ſe rendent à Munſter & à Oſnabrug.* LXVII. *Ils ſont ſuivis des Plénipotentiaires d'Eſpagne.* LXVIII. *Impatience des Danois.* LXIX. *Médiation de Pologne rejettée.* LXX. *Salvius ſe rend à Oſnabrug.* LXXI. *Les François different de ſe rendre à Munſter.*

Digitized by Google

# LIVRE SEPTIE'ME.

I. Obſtacles qui retardoient le traité préliminaire.

LES obſtacles qui retardoient la concluſion du traité préliminaire ſe réduiſoient à trois articles qui étoient les ſauf-conduits, le lieu des Conferences & le jour où elles devoient commencer. L'Empereur avoit conſenti à changer le lieu des Conferences, comme la France le ſouhaitoit; c'eſt-à-dire qu'il avoit approuvé le choix de Munſter & d'Oſnabrug. Il s'offroit auſſi à faire dans les ſauf-conduits les changemens qu'on avoit demandez, & il promettoit ceux du Roi d'Eſpagne. Ainſi il ſembloit qu'il ne reſtât plus qu'à fixer un jour pour commencer le traité. Mais en matiere de négociation rien n'eſt plus ordinaire que de voir naître de nouveaux obſtacles, lorſqu'on croit que tout eſt terminé; & ceux qui ſe rencontrerent dans cette négociation furent d'autant plus difficiles à lever, qu'ils étoient formez avec une égale affectation par les deux partis.

La Cour de France enflée de la proſperité de ſes armes, & comptant encore beaucoup ſur le ſuccès des campagnes prochaines, regardoit la paix comme une barriere fatale qui devoit arrêter le cours de ſes conquêtes. Le Cardinal de Richelieu voïant la ſanté du Roi s'affoiblir de plus en plus, s'imaginoit que la continuation de la guerre pouvoit ſeul lui fraïer le chemin à la Régence du Roïaume. Il ſongeoit ainſi beaucoup plus aux moïens d'éloigner la paix qu'à l'avancer; & dans la néceſſité de commencer le

*Dépêche au Comte d'Avaux le 4 Mars 1642.*

AN. 1641. traité préliminaire pour ſatisfaire aux vœux des peuples, il donnoit des ordres ſecrets au Comte d'Avaux pour en retarder la concluſion. La Maiſon d'Autriche étoit dans de ſemblables diſpoſitions. Elle ſe flattoit que la mort du Roi de France qui ne paroiſſoit pas éloignée, cauſeroit dans le Roïaume quelque grande révolution dont elle eſperoit profiter. L'Empereur avoit fait avec la Porte Ottomane une treve de dix ans. Les gallions des Indes entretenoient les coffres d'Eſpagne, tandis que la Suede & la France même s'épuiſoient. Enfin Ferdinand ſe voïoit ſur le point de gagner les Ducs de Lunebourg, & ne déſeſperoit pas d'engager le Roi de Dannemark lui-même à ſe déclarer contre les Suedois. Le Roi d'Eſpagne vouloit avant que d'entrer en négociation reconquerir du moins une partie des domaines qu'il avoit perdus. Ainſi l'habileté des Négociateurs dans ce traité devoit conſiſter, non pas à conclure un traité avantageux, mais à en éloigner adroitement la concluſion, en faiſant tomber ſur leurs adverſaires tout l'odieux des retardemens. Il falloit trouver des raiſons pour rejetter toutes les propoſitions, & imaginer des offres ſpecieuſes qui ne pûſſent pas être acceptées; faire paroître beaucoup d'empreſſement de conclure, en retardant en effet la concluſion, & rendre ſes adverſaires ſeuls coupables d'une faute qu'il falloit partager avec eux. Maniere de traiter aſſez ſinguliere, qui produiſit pourtant un effet tout contraire à celui qu'on en devoit naturellement attendre.

Il fut aiſé de s'appercevoir des diſpoſitions de la Maiſon d'Autriche dès les premieres propoſitions

des Négociateurs. Les Miniſtres de l'Empereur renouvellerent les anciennes chicanes, & ne pouvant ſouffrir que les François & les Suedois agiſſent toujours de concert, ils offrirent de donner à Hambourg les ſauf-conduits que la Suede demandoit; mais ils prétendirent qu'il falloit envoïer à Cologne ceux de la France & de ſes Alliez, ſous prétexte qu'ils n'avoient rien à démêler à Hambourg avec la France, & que le Roi de Dannemark n'étoit Médiateur que pour la Suede. Lutzau alla encore plus loin, car il refuſa ſous le même prétexte de traiter avec le Comte d'Avaux. Des raiſonnemens ſi frivoles ne viennent pas même en penſée à des gens qui traitent de bonne foi. Le Comte d'Avaux répeta ce qu'il avoit déja dit quelques années auparavant, que la Suede s'étant engagée à ne point traiter ſans la France, le Médiateur des Suedois étoit également obligé de s'intereſſer pour eux & pour les François: qu'il devoit être indifférent à l'Empereur que les préliminaires fuſſent reglez à Hambourg ou ailleurs, & qu'il n'y avoit à Cologne aucun Miniſtre de France pour recevoir les ſauf-conduits. Salvius repréſenta à ſon tour que refuſer de traiter avec le Comte d'Avaux, c'étoit refuſer de traiter avec lui-même, puiſque les Couronnes de France & de Suede étoient convenuës de n'agir que de concert, & que la Reine de Suede avoit fait part de cette réſolution à la Diete de Ratiſbone qui ne l'avoit pas déſapprouvée. Cependant Lutzau s'opiniâtrant dans ſon refus, conſentit ſeulement que Salvius fît pour ainſi dire l'office de Médiateur entre lui & le Comte d'Avaux, portant les

AN. 1641.

II. Difficultez ſur les ſauf-conduits.

*Puffendorf. l.* 13.

AN. 1641.

propoſitions, & rapportant les réponſes de part & d'autre. Cette maniere de traiter avoit trop d'inconveniens pour être acceptée. Salvius en propoſa une autre plus honnête & plus aiſée. Ce fut que le Comte d'Avaux ſurviendroit aux Conferences comme par hazard & ſans être attendu en apparence. Mais Lutzau refuſa encore ce temperament, & il fallut que le Roi de Dannemark agît auprès de l'Empereur pour lever un obſtacle qui arrêtoit toute la négociation. Il écrivit à Ferdinand,& il le fit enfin conſentir à agréer ſa médiation pour régler à Hambourg les préliminaires pour les François comme pour les Suedois.

III. Conteſtation ſur le jour du congrès.

Cet obſtacle levé, il en reſtoit un autre qui ne fit pas moins de peine aux Négociateurs. Lutzau, ſuivant l'exemple du Comte de Curtz ſon prédeceſſeur à Hambourg, vouloit qu'avant toutes choſes on aſſignât un jour pour commencer la négociation du traité de paix, afin, diſoit-il, de gagner du temps en attendant qu'on lui eût envoïé de Vienne les ſauf-conduits & la ratification du Roi d'Eſpagne, qui ne pouvoit arriver que de long-temps, tant à cauſe de l'éloignement de Madrit,qu'à cauſe des lenteurs ordinaires de cette Cour. Le Comte d'Avaux au contraire qui étoit bien aiſe de profiter de ces retardemens pour éloigner d'autant la concluſion du traité, ſoutenoit qu'il étoit inutile de fixer un jour pour commencer les Conferences avant qu'on fût aſſûré que les ſauf-conduits ſeroient expediez en bonne forme, & que le Roi d'Eſpagne ratifieroit les réſolutions qu'on prendroit pour le temps & le

lieu du traité. Ainſi il demanda qu'on commençât par cet article qui étoit le plus important & le plus épineux.

IV. Tempérament propoſé par Lutzau, & rejetté par le Comte d'Avaux.

Pour ſortir d'embarras, Lutzau propoſa un expédient. Ce fut qu'il donneroit ſa parole que les ſaufconduits ſeroient expédiez en la forme qu'on ſouhaitoit, & que le Roi d'Eſpagne ratifieroit tout ce qui ſeroit fait à Hambourg; en conſéquence dequoi il demandoit que le Comte d'Avaux convînt d'un terme pour commencer les Conférences. Il eſt hors de doute que Lutzau n'eût pas tant affecté de vouloir gagner du temps, s'il n'avoit prévû que le Comte d'Avaux rejetteroit les moïens qu'il propoſoit, comme il avoit fait lorſque le Comte de Curtz les avoit propoſez; & il eſpéroit par-là faire valoir ſon zele pour la paix aux dépens de la France. Le Comte d'Avaux appercevoit ſon deſſein, & comme il ſçavoit d'ailleurs que la Maiſon d'Autriche étoit auſſi peu diſpoſée à la paix que la France même, il auroit étrangement embarraſſé Lutzau en acceptant ſon offre; mais il craignit d'un autre côté de le pouſſer à bout, & que ce Miniſtre n'oſant ſe déſavouer lui-même, ne ſoutînt, comme on dit, la gageure; & que le traité ne fût ainſi conclu beaucoup plûtôt que ni l'un ni l'autre ne vouloit. Ainſi il prit le parti de rejetter ſimplement la propoſition de Lutzau, par la raiſon que ſa parole qu'il offroit étoit une caution trop peu ſûre que le Roi d'Eſpagne ſeroit en droit de déſavouer quand il voudroit.

V. Propoſition ſpécieuſe éludée par le Comte d'Avaux.

Lutzau ne pouvoit pas diſconvenir que ce refus ne fût juſte, d'autant plus que la maniere de traiter qu'il propoſoit, étoit tout-à-fait inoüie. Il falloit

AN. 1641. faire au Comte d'Avaux des propoſitions plus ſpécieuſes pour faire paroître ſes refus plus injuſtes, & il en imagina une ; ce fut de lui offrir non plus ſa parole, mais celle de l'Empereur même. L'offre étoit raiſonnable. On pouvoit l'accepter avec ſûreté, & il étoit difficile de la refuſer ſans s'attirer les reproches de toute l'Europe, attentive au ſuccès de ces premieres négociations. Les Alliez ſe plaignoient extrémement des longueurs, & il ne falloit pas les rebuter. Il étoit même à craindre que la lenteur des négociations n'achevât de ſoulever l'armée Suedoiſe, qui n'avoit déja que trop de diſpoſition à la révolte, & où les émiſſaires de l'Empereur & du Roi de Dannemark ſomentoient toujours des cabales. On craignoit encore plus que les Ducs de Lunebourg qui continuoient leurs négociations à Goſlar avec les Députez de l'Archiduc Leopold, ne priſſent ce prétexte pour ſe déterminer à s'accommoder avec la Maiſon d'Autriche. Mais le Comte d'Avaux avoit ſes ordres, & quoiqu'il prévit le mécontentement des Alliez, il refuſa encore la caution de l'Empereur même, ſous prétexte qu'il étoit ennemi de la France, & qu'il n'étoit pas ſûr de ſe fier à la parole d'un ennemi. Cette raiſon n'auroit pas ſauvé l'honneur de la France, ſi Lutzau avoit inſiſté pour profiter de l'avantage qu'il pouvoit tirer de ce refus ; mais il prit le change que le Comte lui donna habilement par un autre expédient qu'il propoſa & qui paroiſſoit facile ; ce fut que le Roi de Dannemark ſe fît lui-même caution pour les ſauf-conduits de l'Empereur & la ratification du Roi d'Eſpagne.

*Ibidem.*

VI. Embarras de

Le Comte d'Avaux fit cette propoſition de ſon chef

chef & ſans ordre de la Cour ; mais comme il en prévoïoit la difficulté, il ſe perſuada que le Roi de Dannemark ne l'accepteroit point, & qu'il mettroit cependant par-là la France à couvert des reproches que les ennemis pouvoient lui faire. En effet, cette propoſition embarraſſa également le Roi de Dannemark & Lutzau. Celui-ci auroit voulu que le Comte d'Avaux ſe fût contenté de la caution de l'Empereur, parce que Ferdinand auroit toujours trouvé aſſez de prétextes pour retirer ſa parole ou pour en retarder l'exécution, au lieu que le Roi de Dannemark ſe faiſant lui-même caution, l'Empereur ne pouvoit pas honnêtement & ſans choquer ce Prince manquer à dégager ſa parole. Le Roi de Dannemark de ſon côté ne voïoit ni dans l'Empereur ni dans le Roi d'Eſpagne aſſez de diſpoſition à la paix pour oſer garantir l'exécution de leurs promeſſes. C'eſt ce que le Comte d'Avaux avoit prévû ; & pour rendre la choſe encore plus difficile à ce Prince, il exigeoit qu'il donnât ſa parole purement & ſimplement, non pas de tâcher, mais d'obtenir en effet les ſauf-conduits & la ratification que la France exigeoit. Le Roi de Dannemark écrivit à Vienne pour s'informer plus exactement des intentions de l'Empereur avant que d'engager ſa parole. L'affaire demeura ainſi quelque temps en ſuſpens : ce qui faiſoit un plaiſir ſecret au Comte d'Avaux, qui voïoit la concluſion du traité reculée, ſans qu'on en pût faire un crime à la France.

AN. 1641.

Lutzau & du Roi de Dannemark.

*Ibidem.*

VII. La France demande un ſauf-conduit particulier

On tomba inſenſiblement ſur un article des ſauf-conduits qui faiſoit encore beaucoup de difficulté. Le Roi de France vouloit qu'on donnât à la Du-

AN. 1641. cheſſe de Savoïe un ſauf-conduit particulier, avec le titre de *Régente* & de *Tutrice* du jeune Duc ſon fils. Elle étoit en poſſeſſion de ce titre par le teſtament du feu Duc ſon époux. Elle ne pouvoit avoir part au traité qu'en cette qualité ; & il paroiſſoit plus raiſonnable que l'Empereur la laiſſât jouir de ce titre que de l'obliger à le céder, d'autant plus qu'il ne s'agiſſoit encore que du traité préliminaire, & que l'Empereur pouvoit déclarer qu'il le feroit ſans préjudice des droits des deux Princes de Savoïe, beaux-freres de la Ducheſſe. Mais Lutzau ſoutenoit au contraire que l'Empereur ne pouvoit donner à Chriſtine le titre de *Régente*, ſans déroger à ſes droits & à ceux de l'Empire ; que la Ducheſſe de Savoïe n'étoit pas plus privilégiée que la Lantgrave de Heſſe, qui ne prenoit le titre de *Régente* & de *Tutrice* que dans ſes Etats en traitant avec ſes ſujets & non ailleurs, & qui ne demandoit point que l'Empereur exprimât ces qualitez dans le ſauf-conduit qu'il lui donnoit.

pour la Ducheſſe de Savoie.

*Puffendorf. ibid.*

VIII. Salvius & le Réſident de Heſſe ſe plaignent de la France.

Ces conteſtations chagrinoient extrémement Salvius & le Réſident de Heſſe, qui ſe plaignoient de ce qu'on faiſoit ainſi dépendre la paix de l'Allemagne d'un léger intérêt d'une Princeſſe d'Italie, ajoutant que c'étoit commencer de bonne heure à les envelopper dans des querelles étrangeres qui ne finiroient jamais. Ils conjurerent le Comte d'Avaux de terminer ce différend à l'amiable ; & lui propoſerent deux expédiens, qui étoient, ou d'accepter le ſauf-conduit ſans les titres de *Régente* & de *Tutrice*, en proteſtant que cela ne préjudicieroit en rien aux droits du Duc & de la Ducheſſe de Savoïe, ou de ſe contenter que le ſauf-conduit fut donné au Duc &

*Memoire du Comte d'Avaux, 13 Dec. 1641.*

non pas à la Ducheſſe. Ce ſecond expédient étoit le plus court & le plus facile. Le Comte d'Avaux avoit même pouvoir de l'accepter, quoiqu'il le diſſimulât; & on ne ſçait pourquoi Lutzau ne l'agréa pas, ſi ce n'eſt qu'il vouloit traîner la négociation en longueur. Le premier expédient propoſé ne plaiſoit pas non plus au Comte d'Avaux; de ſorte qu'on ne pouvoit pas encore juger quelle ſeroit l'iſſuë de cette conteſtation, lorſqu'enfin le Roi de Dannemark conſentit à donner ſa parole purement & ſimplement, comme le demandoit le Comte, qu'il obtiendroit de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne tous les ſauf-conduits tels qu'on les ſouhaitoit, & la ratification de tout ce qui auroit été reglé à Hambourg, pourvû que le Comte voulût de ſon côté conſentir à fixer un jour pour commencer les Conferences.

*Dépêche du Roi au Comte d'Avaux, 24 Juillet 1641.*

IX. Embarras du Comte d'Avaux.

Cette déclaration du Roi de Dannemark ſurprit le Comte & l'embarraſſa extrémement. Ce n'étoit point par ordre de la Cour qu'il avoit demandé que le Roi de Dannemark ſe fît garant des promeſſes de Lutzau. C'étoit, comme j'ai dit, un expédient qu'il avoit imaginé pour ſe mettre à couvert du reproche d'avoir retardé la paix, dans l'eſpérance qu'il ne ſeroit point accepté. Il avoit apparemment conſulté la Cour ſur ce point; mais il n'en avoit point encore eu de réponſe, & cependant on le preſſoit de s'expliquer. Refuſer l'offre du Roi de Dannemark, c'étoit trahir le ſecret de la Cour de France & l'expoſer aux invectives des ennemis, aux reproches des Alliez & aux plaintes du Pape & des Médiateurs. Il n'avoit cependant pas d'ordre de l'accepter: il paroiſſoit même qu'il fût contre ſes ordres de le faire. Mais

AN. 1641.

il y a dans les négociations comme dans la guerre, des momens déciſifs où on n'eſt pas maître d'attendre les avis de ſes ſuperieurs. Alors la néceſſité ou un intérêt préſent tient lieu d'ordre à un eſprit ferme & éclairé qui ſçait prendre ſon parti & ſecoüer le joug d'une timide exactitude. Le Comte d'Avaux ne crut pas devoir balancer. Il écrivit au Roi de Dannemark cette Lettre qui commence par ces mots, *In verbo veſtro laxavi rete;* & lui déclara qu'aïant une pleine confiance en ſa parole Roïale, il conſentoit à fixer un jour pour l'ouverture des Aſſemblées : qu'il paſſoit même en cela ſes ordres, & qu'il vouloit bien agir contre les regles ordinaires, pour gagner du temps, comme on diſoit, & faire voir à toute l'Europe qu'il ne tenoit pas à la France que les peuples ne commençaſſent bien-tôt à goûter les fruits d'une heureuſe paix.

X. Il agit ſans attendre les ordres de la Cour.

*Lettre imprimée du Comte d'Avaux au Roi de Dannemarck, 1 Janvier 1642.*

Cette démarche étoit néceſſaire pour ſauver l'honneur de la France, & elle eut tout le ſuccès que le Comte avoit eſperé. Il étoit bien informé que la Maiſon d'Autriche ne vouloit point la paix, & il lui avoit été aiſé de s'en appercevoir dans toute la ſuite de la négociation. Ainſi il prévoïoit que, quoiqu'il acceptât l'offre du Roi de Dannemark, le traité de paix n'en ſeroit pas moins retardé comme la France le ſouhaitoit; avec cette difference, que, comme les Impériaux ſeroient obligez à leur tour de chercher de nouvelles défaites, ils paroîtroient ſeuls coupables du retardement de la paix. La choſe arriva comme il l'avoit prévû; mais ce ne fut cependant pas ſi-tôt qu'il l'avoit eſperé. Car Lutzau n'aïant plus de prétexte pour ſe défendre de traiter, com-

XI. Succès de ſa démarche.

mença à le faire de bonne foi, & obligea par-là le Comte d'Avaux à en faire autant pour ne pas démentir ſa derniere démarche. Ainſi après avoir commencé la négociation ſans deſſein de l'achever, & ſeulement pour trouver l'occaſion de s'accuſer les uns les autres du retardement, chacun des deux partis ſe vit obligé de la continuer pour ne pas paroître reculer le premier, & donner par-là l'avantage à ſon adverſaire. Les Négociateurs ſe flattant toujours de ſe pouſſer à bout les uns les autres, le traité ſe trouva enfin achevé malgré eux-mêmes & contre leur intention. Ce fut après le traité déja conclu que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne découvrirent le peu de zele qu'ils avoient pour la paix, & ils le firent aux dépens même de Lutzau qui fut diſgracié, comme je dirai bien-tôt, après que j'aurai raconté ce qui fut reglé entre les deux partis touchant les articles du traité. AN. 1641.

XII. Les Plenipotentiaires reglent les articles du traité.

On convint qu'on échangeroit les ſauf-conduits de part & d'autre deux mois après la ſignature du traité, & qu'un mois après l'échange on feroit l'ouverture des Conférences. Ainſi comme le traité fut ſigné le 25 Décembre 1641, l'échange devoit ſe faire par conſéquent au plus tard le 25 de Février de l'année ſuivante 1642, & les Conférences devoient s'ouvrir le 25 de Mars de la même année. Ce terme paroiſſoit trop court à Salvius qui agiſſoit de bonne foi, & qui prévoïoit que cet article ſeroit mal obſervé. Mais il ne laiſſa pas d'y conſentir, dans l'eſpérance que cet empreſſement romproit peut-être les négociations des Duc de Lunebourg à Goſlar. *Puffendorf. l. 13.* *Ecrits imprimez dans les négociations du Comte d'Avaux.*

Cependant afin que l'échange des ſauf-conduits

de *Tutrice* du Duc de Savoïe ſon fils, & de *Régente* de ſes Etats. Et pour faciliter encore plus l'échange, & éviter les retardemens que la mort du Cardinal Infant arrivée depuis peu pouvoit y apporter, le Comte d'Avaux conſentoit à accepter les ſauf-conduits qui avoient été déja expédiez au nom de ce Prince avant ſa mort, pourvû que le Roi d'Eſpagne les ratifiât. AN. 1641.

Quant à la Suede, l'Empereur devoit lui donner des ſauf-conduits,

1. *Pour les Plénipotentiaires de la Reine & du Roïaume de Suede.*

2. *Pour le Réſident de France à Oſnabrug.*

3. *Pour les Princes de la Maiſon Palatine.*

4. *Pour la Maiſon de Brunſwick & de Lunebourg.*

5. *Pour la Maiſon de Heſſe-Caſſel.*

6. *Pour tous les Etats de l'Empire, Alliez & Adherens à la Suede en général.*

La Suede de ſon côté en devoit donner,

1. *Pour les Plénipotentiaires de l'Empereur.*

2. *Pour les Députez de l'Electeur de Maïence.*

3. *Pour les Députez de l'Electeur de Brandebourg.*

XIV. Autres reglemens.

Voilà tout ce qui fut reglé par rapport aux ſauf-conduits. On convint enſuite que la France traiteroit à Munſter, & la Suede à Oſnabrug; & que chacune des deux Couronnes auroit un Réſident dans la Ville où l'autre auroit ſes Plénipotentiaires, afin de ſe communiquer mutuellement leurs réſolutions. Que les deux traitez ne ſeroient regardez que comme un ſeul; que l'un ne ſeroit cenſé terminé que conjointement avec l'autre; & que l'une des deux Cou-

AN. 1641.

ronnes ne ſe tiendroit ſatisfaite que lorſque l'autre auroit reçû une égale ſatisfaction. Salvius refuſa pendant quelque temps d'accepter cette derniere clauſe, pour ne pas obliger la Suede à attendre que les ſauf-conduits pour la Ducheſſe de Savoïe & pour les Provinces-Unies fuſſent expédiez, & que le Roi d'Eſpagne eût envoïé ſa ratification ; mais le Comte d'Avaux lui repréſenta que cette clauſe n'obligeroit la Suede à rien de plus que ce qu'elle avoit promis par le traité du renouvellement d'alliance. Salvius voulut faire plaiſir au Comte & ôter aux ennemis l'eſpérance de diviſer les Alliez. Ainſi il l'accepta, en déclarant cependant qu'il ne promettoit par cette clauſe rien au de-là de ce qui étoit compris dans le traité d'alliance.

XV. Précautions pour la ſureté des Plénipotentiaires.

On regla enfin que, pour une plus grande ſûreté de la perſonne des Plénipotentiaires, de leurs domeſtiques, de leurs effets & de leur commerce entre eux, on feroit ſortir des Villes où l'on devoit traiter les troupes que l'un ou l'autre parti y tenoit en garniſon. Que les habitans des deux Villes ſeroient déclarez abſous du ſerment de fidélité qu'ils avoient fait à l'un ou à l'autre parti, & s'obligeroient à garder une parfaite neutralité. Que pendant tout le temps du congrès ils garderoient eux-mêmes leur Ville, ou y entretiendroient des troupes à leur ſolde. Qu'on n'y changeroit rien par rapport à la religion & aux coutumes. Que les Magiſtrats promettroient par écrit de veiller à la ſûreté des Plénipotentiaires, de leur ſuite & de leurs effets, & de faire ce qui, d'un commun conſentement, ſeroit jugé néceſſaire pour le ſuccès des Aſſemblées. Qu'il y auroit un libre commerce

merce de l'une à l'autre Ville, tant pour l'envoi des lettres que pour le tranſport des vivres, meubles & autres choſes néceſſaires, en ſorte que toutes les Places qui ſont ſituées entre les Villes de Munſter & d'Oſnabrug ſeroient également obligées d'obſerver la même neutralité. Que ſi les négociations ne réuſſiſſoient point, il ſeroit libre à l'un & à l'autre parti de rentrer en poſſeſſion des Places dont il étoit auparavant le maître, mais ſeulement au bout de ſix ſemaines après la rupture, pendant leſquelles les Villes ſeroient encore obligées à la neutralité. Qu'enfin ce traité préliminaire ſeroit ratifié de part & d'autre le même jour que devoit ſe faire l'échange des ſauf-conduits. AN. 1641.

XVI. Difficulté ſur le titre d'Empereur.

Il ne reſtoit plus qu'à rediger tous ces articles par écrit, & ce point n'eſt pas ordinairement le plus difficile dans les traitez. Mais il le fut beaucoup dans celui-ci. La France s'étoit toujours obſtinée juſqu'alors à refuſer à Ferdinand le titre d'Empereur. Le Comte d'Avaux avoit cependant promis que le Roi ſe relâcheroit ſur ce point dans les ſauf-conduits qu'il donneroit à Ferdinand, pourvû que Ferdinand donnât de ſon côté ceux qu'on lui demandoit; mais le Comte n'avoit pas d'ordre pour le traité préliminaire, & il prévoïoit que ſi l'Empereur refuſoit de ratifier le traité, il ne lui ſeroit plus libre de lui refuſer un titre qu'il lui auroit une fois donné. Sur ce principe il ne donnoit à Ferdinand que le titre de Roi de Hongrie; & il prétendit même qu'en cette qualité il ne devoit être nommé dans le traité qu'après le Roi d'Eſpagne. Cette difficulté auroit rompu toute la négociation, ſi on n'avoit trouvé un tem-

*Puffendorf.* l. 13.

AN. 1641.

pérament, qui ſervit en même-temps à terminer une autre conteſtation plus raiſonnable, que le Comte d'Avaux avoit avec Salvius.

XVII. Conteſtation ſur la prééminence des Couronnes.

Ibidem.

Elle conſiſtoit en ce que le Comte, qui avoit juſqu'alors ménagé la délicateſſe des Suedois en n'exigeant pas qu'ils avouaſſent par des actes publics la prééminence du Roi de France, paroiſſoit vouloir qu'ils le fiſſent dans le traité préliminaire, en conſentant que le Roi de France y fut nommé avant la Reine de Suede. Mais Salvius n'étoit pas traitable ſur ce point, & il ne vouloit pas même ſouffrir que Lutzau prît le moindre avantage ſur lui, comme ſi l'obſtination de la Suede ſur cela pouvoit contrebalancer le jugement de toute l'Europe. Comme Lutzau crut devoir diſſimuler & accepter des tempéramens, le Comte d'Avaux crut auſſi devoir le faire à ſon exemple; on prit donc une voïe d'accommodement, qui remédia à cet inconvénient & au premier dont j'ai parlé. On propoſa, ou de ne faire aucun écrit public & commun, en ſorte que chacun des Ambaſſadeurs écrivît ſimplement une lettre particuliere au Roi de Dannemark, pour l'aſſurer qu'il convenoit du temps & du lieu qu'on avoit fixé pour traiter, ſans faire mention ni des demandes ni du traité des autres: ou que chacun écrivît à part la formule du traité & ſe donnât la liberté d'y donner à ſon Prince le premier rang, comme cela ſe pratique ſans conſéquence, & qu'on l'échangeroit enſuite mutuellement. Le Comte d'Avaux rejetta le premier expédient, ſous prétexte qu'un pareil engagement n'étoit pas aſſez autentique; mais en effet parce qu'il craignit que la Suede ne ſe crût par là

XVIII. Tempérament accepté de part & d'autre.

déchargée de l'engagement qu'elle avoit pris de s'intereſſer pour les ſauf-conduits que la France demandoit à l'Empereur & au Roi d'Eſpagne. Le ſecond expédient ne faiſoit aucune difficulté entre Lutzau & Salvius, qui donnoit à Ferdinand le titre d'Empereur, & tous deux l'emploïerent ; mais le Comte d'Avaux ne pouvoit pas l'accepter, parce que Lutzau n'auroit jamais voulu recevoir du Comte une formule où on n'eût donné à Ferdinand que le titre de Roi de Hongrie. Il fut donc reglé que Lutzau donneroit au Comte d'Avaux le traité ſigné de lui ſeul, où Munſter ſeroit nommé avant Oſnabrug, & le Roi de France avant la Reine de Suede, comme dans l'exemplaire donné à Salvius Oſnabrug & la Reine de Suede étoient nommez avant Munſter & le Roi de France ; mais que le Comte ſe contenteroit d'envoïer au Roi de Dannemark un écrit par lequel il l'aſſureroit qu'il conſentoit à tous les arricles exprimez dans le traité fait entre lui, Lutzau & Salvius, & dont Sa Majeſté Danoiſe avoit copie, promettant que le Roi de France ratifieroit le même traité, & donneroit au temps marqué les ſauf-conduits dont on étoit convenu. La choſe fut executée ſuivant ce dernier projet. Ainſi parut finir le traité qui fut enfin ſigné le 25 du mois de Décembre de l'année 1641. après cinq ou ſix ans de négociations & de longueurs affectées. Car au lieu que les Miniſtres emploïent ordinairement leur habileté à écarter les difficultez qui retardent la concluſion des traitez, ils ſe ſervirent ici de toute leur adreſſe pour en faire naître ſans ceſſe de nouvelles. Je dis que le traité parut finir ; car il étoit en effet encore éloigné de ſa

AN. 1641.

XIX. Concluſion du traité.

AN. 1641.

fin, comme le Comte d'Avaux l'avoit prévû. Voici l'exemplaire que Lutzau en donna au Comte d'Avaux.

*Sacræ Cæſareæ Majeſtatis & Imperii Aulico-Conſiliarius ad Circulum Inferioris-Saxoniæ & ad pacis præliminaria cum poteſtate Deputatus-Legatus, Conradus à Lutzaw &c. Univerſis & ſingulis quorum intereſt, conſtare volumus, poſtquam multis retrò annis agitari cœperunt rationes inſtituendæ de pace univerſali tractationis, atque aliæ ex aliis difficultates in præliminaribus emerſerunt; tandem, Deo adſpirante, & Sereniſſimi Regis Daniæ tanquam Mediatoris interpoſitâ autoritate factum eſſe, ut inter nos, pro ſuâ dictâ Cæſareâ Majeſtate & Rege Hiſpaniarum ex unâ; & illuſtriſſimum & excellentiſſimum Legatum Dominum Claudium de Meſmes Comitem d'Avaux pro Rege Chriſtianiſſimo, ex alterâ parte; dicta præliminaria concluſa ſint ſequentem in modum.*

*Loca univerſalis tractatûs ſint Monaſterium & Oſnabruga in Weſtphalia: ex quorum utroque ſtatim poſt commutatos, ut infra dicetur, ſalvos-conductus, educantur militaria partium præſidia; & durantibus congreſſibus dictæ Civitates ſacramento erga utramque partem ſolutæ ad neutralitatem obligentur.*

*Magiſtratui interim proprio cum milite & civibus ſua cujuſque Urbis cuſtodia relinquatur. Ipſe viciſſim dato Reverſali obſtringatur ad fidelitatem & ſecuritatem toti conventui præſtandam, & tractantium res ac perſonas, comitumque ſanctè habendum & cuſtodiendum: & ſi quid ab eo pro communi tractatûs bono requiſitum fuerit, præſtet ſe quidem obſequentem; neutrius*

AN. 1641.

*tamen partis jussa exequatur, nisi ab utroque Legatorum corpore collegiatim insinuata.*

*Uterque congressus pro uno habeatur: atque ideo non solùm itinera inter Monasterium & Osnabrugam, omnibus quorum interest ultrò citròque liberè securèque commeari posse, tuta sunto: sed & quicumque interjectus locus particulari tractantium conventui pro mutuâ communicatione commodus visus fuerit, eâdem quâ dictæ Urbes securitate fruantur.*

*Si verò, quod Deus avertat, tractatus universalis, re infectâ, dissolvetur; recipiant Monasterium & Osnabruga statum & præsidia quæ nunc habent omni ex parte. At sanctè religioseque servetur neutralitas ad sex hebdomadas post abruptum tractatum.*

*Salvi conductus ad Monasterienſem congressum infra enumerati commutentur utrinque omnes intra menses duos, à die hujus conventionis. Et ne diversis dissitisque procul locis facienda commutatio implicet negotium ac novas adferat moras, fiat illa Hamburgi per Regios Daniæ Ministros.*

*Et quidem ex unâ parte tam Imperator quam Rex Hispaniæ tradant sequentes salvos-conductus quisque suos,*

1. *Pro Plenipotentiariis Regis Christianissimi.*
2. *Pro Residente Succico.*
3. *Pro Plenipotentiariis Sereniſſimæ Ducissæ Sabaudiæ.*
4. *Pro Plenipotentiariis Ordinum Generalium Fœderati Belgii.*
5. *Pro Deputatis Electoris Trevirenſis.*
6. *Pro Principe Carolo-Ludovico Comite Palatino Rheni, ejusque fratribus, aut eorum Deputatis.*

AN. 1641.

7. *Pro Ducibus Bruſvicenſibus & Luneburgenſibus, aut eorum Deputatis.*

8. *Pro univerſis Imperii Ordinibus Galliæ Fœderatis & Adhærentibus in genere, aut eorum Deputatis.*

*Ex alterâ parte per dictos Daniæ Miniſtros dictoque loco & tempore tradantur ad eundem congreſſum Monaſterienſem Chriſtianiſſimi Regis ſalvi-conductus.*

1. *Pro Plenipotentiariis Imperatoris.*

2. *Pro Plenipotentiariis Regis Hiſpaniæ.*

3. *Pro utriuſque Fœderatis & Adhærentibus in genere, aut eorum Deputatis.*

4. *Pro Deputatis Electoris Colonienſis.*

5. *Pro Deputatis Electoris Bavariæ.*

*Salvi-conductus Cæſarei & Hiſpanici pro Plenipotentiariis Duciſſæ Sabaudiæ, ſub eâ formâ concepti tradantur, quæ in exemplari apud Sereniſſimum Daniæ Regem depoſito expreſſa eſt, additum tantum titulo* Tutricis *filii ſui Sabaudiæ Ducis & ejus ſtatuum* Regentis.

*Cæteri vero omnes & ſinguli tam ex parte Imperatoris & Hiſpaniæ quam ex parte Galliæ, ſub eâdem formulâ quæ noviſſimè per Mediatorum Legatos communicata partibus & ab illis probata fuit, concepti extradantur.*

*Quò facilius ex parte Hiſpaniæ ſavolrum-conductuum commutatio procedat; valeant qui ante hac à vivente Sereniſſimo Cardinali Infante in formâ ſupradictâ expediti fuerunt, ſi à Rege Catholico confirmentur & ratihabeantur.*

*Singulis ſalvis-conductibus dicta tractatus univerſalis loco, dieſque ex præſcripto ſequentis articuli inſe-*

*rantur, & præſentis tractatus Autographum, datâ ſingulis Legatis copiâ authenticâ apud Sereniſſimum Daniæ Regem deponatur.* ANN. 1641.

*Dies autem auſpicando utrique congreſſui Monaſterienſi nimirum & Oſnabrugenſi dicta conſtitutaque eſto vigeſima quinta menſis Martii proximè venturi. Quod felix fauſtumque Orbi Chriſtiano det eſſe Deus.*

*Præſens tractatus cum altero ſuper iiſdem pacis univerſalis præliminaribus hodiernâ quoque die concluſo inter nos Conradum à Lutzaw pro Sereniſſimo Imperatore ex unâ, & illuſtriſſimum Legatum Dominum Johannem Salvium pro Sereniſſimâ Reginâ Sueciæ, ex alterâ parte, unus idemque ſit tractatus, nec niſi adimpletis utriuſque conditionibus, alteruter pro impleto habeatur.*

*In quorum omnium fidem præſentes manibus noſtris ſignatas, ſigillis quoque mutui firmavimus; earundem ratihabitionem à Principalibus utrinque noſtris factam unà cum dictis ſatvis-conductibus, ſtatuto tempore ac loco inſinuandam promittentes. Actum Hamburgi die* $\frac{21}{11}$ *Decembris anno* 1641.

*Conradus à Lutzaw.*

*Locus ſigilli.*

*Conrad Lutzaw &c. Conſeiller de ſa ſacrée Majeſté Imperiale & du Conſeil Aulique de l'Empire, & Ambaſſadeur-Député avec plein-pouvoir vers le Cercle de la Baſſe-Saxe & pour les préliminaires de la paix. Nous faiſons ſçavoir à tous & à chacun de ceux à qui il appartient, qu'après qu'on eut déja depuis pluſieurs années commencé à rechercher les moïens d'établir une forme de traiter de la paix générale, & que pluſieurs difficultez*

AN. 1641.

*ſe ſont ſucceſſivement rencontrées dans les préliminaires, enfin par la faveur Divine & l'autorité & intervention du Séréniſſime Roi de Dannemark comme Mediateur, il eſt arrivé que leſdits préliminaires ont été reglez de la maniere ſuivante, entre nous pour ſadite Majeſté Imperiale & le Roi d'Eſpagne d'une part, & l'illuſtriſſime Seigneur Ambaſſadeur Claude de Meſmes Comte d'Avaux pour le Roi très-Chrétien de l'autre.*

*Que les lieux du traité de la paix générale ſoient Munſter & Oſnabrug en Weſtphalie, de chacun deſquels, auſſi-tôt après l'échange des ſauf-conduits, comme il ſera dit enſuite, on fera ſortir les garniſons de gens de guerres des partis; & durant le congrès leſdites Villes dégagées de leur ſerment envers l'un & l'autre parti, ſeront obligées à la neutralité.*

*La garde de chacune des deux Villes ſera laiſſée pendant ce temps-là au Magiſtrat & aux Bourgeois avec leurs propres ſoldats. Que le Magiſtrat de ſon côté donnant un Reverſal, ſoit obligé à garder la fidélité & à procurer la ſûreté à toute l'aſſemblée, & à garder religieuſement & conſerver les effets, les perſonnes & la ſuite des Négociateurs; & s'il eſt requis de quelque choſe pour le bien commun du traité, qu'il le faſſe avec témoignage de bonne volonté, ſans cependant exécuter les ordres d'aucun des partis, à moins qu'ils ne lui ſoient ſignifiez conjointement par les deux corps d'Ambaſſadeurs.*

*Les deux congrès ne ſeront regardez que comme un. Et ainſi que non-ſeulement les chemins entre Munſter & Oſnabrug ſoient ſûrs pour tous ceux qui ont intérêt qu'on puiſſe aller & venir librement & ſûrement de l'une à l'autre Ville; mais que quelque lieu que ce ſoit*

*ſitué*

*ſitué entre les deux Villes, qui ſera jugé propre par les Négociateurs pour communiquer enſemble, jouiſſe des mêmes ſûretez que les Villes ſuſdites.* AN. 1641.

*Et ſi (ce que Dieu ne permette pas) la négociation de la paix générale vient à ſe rompre ſans être achevée, que Munſter & Oſnabrug reprennent en toutes façons l'état & les garniſons qu'ils ont préſentement; mais pourtant que la neutralité ſoit encore gardée ſix ſemaines après la rupture de la négociation.*

*Que tous les ſauf-conduits ci-deſſous rapportez pour le congrès de Munſter, ſoient échangez de part & d'autre dans l'eſpace de deux mois, à compter depuis le jour de cet accord; & pour ne point rendre la choſe difficile & en retarder l'exécution en faiſant cet échange en des lieux différens & éloignez, qu'il ſe faſſe à Hambourg par l'entremiſe des Miniſtres du Roi de Dannemark.*

Sçavoir: *Que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, d'une part, donnent chacun pour ſoi les ſauf-conduits ſuivans.*

1. *Pour les Plénipotentiaires du Roi très-Chrétien.*
2. *Pour le Réſident de Suede.*
3. *Pour les Plénipotentiaires de la Séréniſſime Ducheſſe de Savoïe.*
4. *Pour les Plénipotentiaires des Etats Généraux des Provinces-Unies.*
5. *Pour les Députez de l'Electeur de Treves.*
6. *Pour le Prince Charles-Loüis Comte Palatin du Rhin & ſes freres, ou leurs Députez.*
7. *Pour les Ducs de Brunſwik & de Lunebourg, ou leurs Députez.*
8. *Pour tous les Etats de l'Empire Alliez & Adhérens de la France en général, ou leurs Députez.*

*De l'autre part, que leſdits Miniſtres du Roi de Dan-*

AN. 1641.

*nemark donnent au ſuſdit temps & lieu, pour le même congrès, les ſauf-conduits du Roi très-Chrétien ;*

1. *Pour les Plénipotentiaires de l'Empereur.*

2. *Pour les Plénipotentiaires du Roi d'Eſpagne.*

3. *Pour les Alliez & Adhérens de l'un & de l'autre en general, ou leurs Députez.*

4. *Pour les Députez de l'Electeur de Cologne.*

5. *Pour les Députez de l'Electeur de Baviere.*

*Que les ſauf-conduits de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne pour les Plénipotentiaires de la Ducheſſe de Savoïe ſoient délivrez dans la forme exprimée dans l'exemplaire qui eſt dépoſé entre les mains du Séréniſſime Roi de Dannemark, en y ajoutant ſeulement le titre de* Tutrice de ſon fils le Duc de Savoïe *&* Régente de ſes Etats.

*Que tous les autres ſauf-conduits, tant de la part de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, que de la part de la France, ſoient donnez ſelon la forme qui a été récemment communiquée aux Parties par les Ambaſſadeurs des Médiateurs, & approuvée par elles.*

*Afin de faciliter l'échange des ſauf-conduits du Roi d'Eſpagne, qu'on tienne pour bons ceux qui ont été cidevant expédiez dans la forme ſuſdite par le Séréniſſime Cardinal Infant lorſqu'il vivoit, pourvû que le Roi Catholique les confirme & les ratifie.*

*Que dans chacun des ſauf conduits ſoient inſérez, conformément à l'article ſuivant, leſdits jour & lieu aſſignez pour le traité de la paix générale ; & que l'original du préſent traité ſoit dépoſé entre les mains du Séréniſſime Roi de Dannemark, après qu'on en aura donné une copie autentique à chacun des Ambaſſadeurs.*

*Que le jour aſſigné pour commencer l'un & l'autre*

*traité, ſçavoir celui de Munſter & celui d'Oſnabrug, ſoit le 25 du mois de Mars prochain, ce que Dieu veuille bénir pour le bien de la Chrétienté.* AN. 1641.

*Que le préſent traité ſoit regardé comme étant le même que celui qui a été pareillement conclu aujourd'hui ſur les mêmes préliminaires de la paix générale, entre nous Conrad de Lutzau pour le Séréniſſime Empereur d'une part, & l'Illuſtriſſime Seigneur Ambaſſadeur Jean Salvius pour la Séréniſſime Reine de Suede de l'autre; & que l'un des deux traitez ne ſoit cenſé accompli, à moins que les conditions de tous les deux ne ſoient accomplies.*

*En foi de tout ceci Nous avons ſigné ces préſentes de notre ſeing & ſcellé de nos ſceaux, promettant l'un & l'autre de repréſenter au temps & au lieu marquez la ratification de nos Princes avec leſdits ſauf-conduits. Fait à Hambourg, le* $\frac{11}{21}$ *Décembre* 1641.

*Chriſtianiſſimi Regis per Germaniam extraordinarius Legatus Claudius de Meſmes Comes d'Avaux, univerſis quorum intereſt notum teſtatumque volumus, nos de tractatu ſuper pacis univerſalis præliminaribus qui inter nos & illuſtriſſimos ac excellentiſſimos Legatos Dominum Conradum à Lutzaw, & Dominum Johannem Salvium, hodiernâ die reſpectivè concluſus, & ab illis ſubſcriptus, atque in manus Sereniſſimi Daniæ Regis uti Mediatoris, datâ nobis authenticâ copiâ, depoſitus eſt; conveniſſe in omnibus ac ſingulis ad rei ſubſtantiam pertinentibus videlicet, loca & diem congreſſuum, mutuamque ſalvorum-conductuum, qui in illo recenſentur, & ſub formulis quæ ibidem declarantur, traditionem; prout per præſentes convenimus parem vim*

AN. 1641.

*habituras, ac ſi dicto tractatui nos quoque ſubſcripſiſſemus, ejuſque conditiones omnes hîc inſertæ & repetitæ fuiſſent. In quorum fidem haſce manu & ſigillo noſtro munitas apud præmemoratum Daniæ Sereniſſimum Regem viciſſim depoſuimus, earumdem ratihabitionem à ſuâ Chriſtianiſſimâ Majeſtate, unà cum dictis ſalvis-conductibus, ſtatuo tempore ac loco promittentes. Actum Hamburgi die* $\frac{15}{25}$ *Decembris anno* 1641.

*Claudius de Meſmes.*

*Locus ſigilli.*

L'écrit que le Comte d'Avaux envoïa au Roi de Dannemark pour ſervir d'acceptation au traité précédent, étoit conçû en ces termes:

*Claude de Meſmes Comte d'Avaux, Ambaſſadeur extraordinaire du Roi très-Chrétien en Allemagne, Nous faiſons ſçavoir à tous ceux à qui il appartient que ſur le traité pour les préliminaires de la paix générale qui a été conclu aujourd'hui reſpectivement entre nous & les illuſtriſſimes & excellentiſſimes Seigneurs Ambaſſadeurs Conrad de Lutzau & Jean Salvius, & ſigné par eux, & dépoſé entre les mains du Séréniſſime Roi de Dannemark comme Médiateur, après qu'il nous en a été donné une copie autentique, nous ſommes convenus pour la ſubſtance des choſes en tous chacun des articles; ſçavoir, pour les lieux & les jours des congrès, & l'échange mutuel des ſauf-conduits qui y ſont énoncez, dans la forme qui y eſt pareillement exprimée, ainſi que nous en convenons encore par ces préſentes qui auront la même force que ſi nous avions auſſi ſigné le ſuſdit traité, & que nous en euſſions ici*

*repeté & inſeré toutes les conditions. En foi de quoi nous avons pareillement dépoſé entre les mains du ſuſdit Séréniſſime Roi de Dannemark ces préſentes ſignées de notre ſeing & ſcellées de notre ſceau, promettant d'en repréſenter la ratification de Sa Majeſté très-Chrétienne, avec leſdits ſauf-conduits, au temps & lieu marquez. Fait à Hambourg le ⅓ de Décembre l'an* 1641. AN. 1641.

XX. Sentimens des deux Couronnes ſur ce traité.

Comme les Suedois avoient ſeuls agi de bonne foi dans cette négociation, ils furent auſſi les ſeuls qui s'applaudirent ſincerement du ſuccès. Ils s'ennuïoient de plus en plus de la guerre, & le mauvais état de leur armée depuis la mort de Banier leur faiſoit ſouhaiter la paix. Quoique le Comte d'Avaux vît les choſes portées un peu plus loin qu'il n'avoit prétendu d'abord, il n'eut pas ſujet de ſe repentir de ce qu'il avoit fait. La Cour de France approuva & loua même beaucoup ſa conduite. La droiture & la vivacité avec laquelle il avoit paru agir, perſuada à toute l'Europe que la France vouloit ſincerement la paix. Elle diſſipa les ombrages des Alliez, & elle fit ceſſer les reproches & les invectives dont la Maiſon d'Autriche accabloit le Roi & ſes Miniſtres.

XXI. Lutzau diſgracié.

Mais il n'en fut pas de même de Lutzau. L'Empereur, bien loin d'approuver la démarche qu'il avoit faite, blâma hautement ſa conduite; & lorſque tout le monde attendoit à Hambourg la ratification que ce Miniſtre avoit promiſe, on fut ſurpris de le voir rappellé, ſous prétexte de le punir de quelques termes peu meſurez dont il s'étoit ſervi avec le Roi de Dannemark; mais en effet parce que l'Empereur étoit irrité de ce qu'il s'étoit ſi fort preſſé de conclure le traité préliminaire, *& de ce qu'il avoit été*

*Puffendorf. l.* 13. *&* 14.

*Epiſtolæ ad amicum.*

*Legati Gallici epiſtola ad Regem Daniæ.*

*Lettre du C. d'Avaux au Maré-*

AN. 1642.

*chal de Guebriant 25 Février 1642.*

XXII. Le C. d'Averſberg vient prendre ſa place & ſe plaint du traité.

*aſſez ſimple*, dit le Comte d'Avaux, *pour croire que la Maiſon d'Autriche voulût ſincerement la paix.* Le Comte d'Averſberg vint prendre ſa place à Hambourg, & la conduite qu'il y tint par rapport au traité fit encore mieux connoître les diſpoſitions de la Cour de Vienne.

Il ſe plaignit du traité comme d'un ouvrage informe & irrégulier qui ne pouvoit point faire loi ; & comme on le preſſa de marquer en détail les défauts qu'il y trouvoit, il dit que le Comte d'Avaux avoit lui-même avoüé qu'il avoit excedé ſes pouvoirs : que Lutzau avoit traité avec les Plénipotentiaires de France & de Suede comme avec des égaux, ſans prendre ſur eux la ſupériorité qu'il devoit. Que ni dans le traité de France ni dans celui de Suede il n'avoit pas eu ſoin de nommer l'Empereur le premier. Qu'il avoit conſenti que les villes de Munſter & d'Oſnabrug demeuraſſent neutres & libres du ſerment de fidelité qu'elles avoient fait ; ce qui étoit injurieux à l'Empereur dont les ſauf-conduits devoient ſuffire, & préjudiciable à l'Empire dont ces deux Villes relevoient. Que d'accorder que les traitez de France & de Suede ne ſeroient regardez que comme un ſeul, c'étoit vouloir que l'Empereur approuvât l'alliance de ces deux Couronnes. Que l'Empereur ne pouvoit pas ratifier un ouvrage ſi défectueux & où ſon honneur étoit ſi peu menagé. Qu'il s'offroit à faire un nouveau traité, & que la négociation ne ſeroit pas longue, parce qu'il ne s'agiſſoit que de faire quelques changemens au premier. Que quoique Ferdinand ne fût pas obligé de ratifier aucun des articles accordez par Lutzau, il vouloit bien

*Puffendorf. l. 14.*

cependant approuver tout ce qui avoit été réglé touchant le lieu des Conférences, & la sûreté du commerce entre les Plénipotentiaires; & qu'il avoit en main tous les sauf-conduits, & même celui qu'on demandoit pour la Ducheſſe de Savoïe avec le titre de *Tutrice* & de *Régente*, ſans préjudice pourtant des droits du Cardinal Maurice & du Prince Thomas. AN. 1642.

XXIII. Réponſe du Comte d'Avaux & de Salvius.

On voit aſſez le peu de ſolidité de ces raiſonnemens, & les Plénipotentiaires de France & de Suede ne manquerent pas de les réfuter par des écrits publics, où ils expoſerent tout ce qui s'étoit paſſé dans la ſuite de la négociation, afin qu'on pût juger auquel des deux partis on devoit attribuer le retardement de la paix. Ils y prouvoient invinciblement que Lutzau avoit eu tout le pouvoir néceſſaire pour traiter avec eux, & que par conſéquent il n'étoit plus libre à l'Empereur de refuſer la ratification d'un traité où d'ailleurs ſes interêts étoient autant ménagez qu'il pouvoit le déſirer. Qu'il étoit vrai que le Comte d'Avaux avoit fait plus que ſes pouvoirs ne portoient, en aſſignant un jour pour commencer les Conférences avant que les Imperiaux & les Eſpagnols euſſent repreſenté les ſauf-conduits & la ratification qu'on leur demandoit; mais qu'il étoit ſurprenant que des gens qui avoient juſqu'alors tant vanté leur zele pour la paix, lui fiſſent un crime de l'avoir avancée par cette démarche. Que ce reproche étoit frivole déſormais, puiſque le Roi de France avoit approuvé la conduite de ſon Ambaſſadeur, & avoit déja envoïé la ratification du traité. Qu'ils n'avoient prétendu donner aucune atteinte aux prérogatives de la dignité Imperiale; mais que leurs

*Lettres imprimées du Comte d'Avaux & de Salvius.*

AN. 1642.

Maîtres n'étoient pas moins jaloux de leurs droits; & qu'enfin de quelque maniere que la choſe eût été faite, c'étoit une affaire finie, ſur laquelle il n'étoit plus permis de revenir ſans ſe deshonorer aux yeux de toute l'Europe. Qu'ils n'étoient plus les maîtres de faire un nouveau traité; & que, quand ils le feroient, ils ne pourroient pas plus compter ſur le nouveau que ſur le précedent. Que le Comte d'Averſberg n'avoit pas plus de pouvoir que n'en avoit eu Lutzau, & que l'Empereur ſe croiroit en droit de déſavoüer l'un comme l'autre.

XXIV. Le Comte d'Aversberg préſente une ratification informe.

Les Imperiaux répondirent de leur côté à ces écrits; mais leur conduite démentoit leurs diſcours: & ſi on avoit été auparavant perſuadé que la France ne vouloit pas la paix, on ne le fut pas moins que la Maiſon d'Autriche en étoit encore plus éloignée. Cependant le jour marqué pour échanger les ſauf-conduits & les ratifications de part & d'autre étoit écoulé; & le Comte d'Averſberg, au lieu de préſenter la ratification qu'on attendoit, s'étoit contenté d'envoïer au Roi de Dannemark une lettre de l'Empereur, dans laquelle ce Prince expoſoit les défauts qu'il trouvoit dans le traité préliminaire, & marquoit les articles qu'il approuvoit, prétendant que cette lettre ſervît de ratification au traité. Le Roi de Dannemark communiqua la lettre aux Ambaſſadeurs pour ſçavoir leurs ſentimens, & il auroit ſouhaité qu'ils ſe fuſſent contentez de cette eſpece de ratification. Salvius étoit aſſez porté à le faire, afin de lever toutes les difficultez, d'autant plus que l'Empereur y paroiſſoit accorder aux Couronnes les principaux points du traité. Mais le Comte d'A-

*Ibidem.*

XXV. Salvius conſent à l'accepter.

vaux

vaux avoit un autre plan de conduite à ſuivre. Content d'avoir fait connoître à toute l'Europe l'éloignement que la Maiſon d'Autriche avoit pour la paix, & de l'avoir, pour ainſi dire, forcée à faire elle-même cet aveu, il ne ſongeoit plus qu'à ſe maintenir dans cet avantage, ſans avancer la paix plus que la Cour de France ne vouloit. La facilité qu'il avoit affectée dans la négociation lui donnoit en quelque ſorte le droit d'être déſormais plus difficile, & le peu de ſincérité de la Maiſon d'Autriche l'autoriſoit à exiger d'elle dans la ſuite les aſſurances les plus inviolables. Ainſi il refuſa d'accepter la ratification prétenduë que l'Empereur offroit, & pour faire entrer Salvius dans ſon ſentiment, il le prit par l'endroit ſenſible, en lui repréſentant qu'il étoit de l'honneur des deux Couronnes de refuſer une ratification ſi irréguliere & qui n'étoit qu'indirecte, pour ne pas céder à l'Empereur une ſupériorité qui ne lui convenoit pas.

AN. 1642.

Le C. d'Avaux la refuſe.

*Puffendorf. l. 14.*

XXVI. Raiſons de ſon refus.

Tous deux de concert firent connoître au Roi de Dannemark leur réſolution. Ils lui firent même remarquer que la lettre de l'Empereur étoit pleine de propoſitions captieuſes & frivoles. Que l'eſpece de ratification qu'il offroit auroit peut-être pû ſuffire, ſi on n'avoit point écrit les articles du traité; mais que les deux Couronnes s'étant engagées par un traité ſolemnel, il étoit juſte que l'Empereur s'obligeât auſſi par une ratification ſolemnelle. Que cette demande étoit d'autant plus juſte, qu'ils avoient plus de ſujet de douter de la ſincérité de l'Empereur. Que dans la lettre qu'il prétendoit devoir ſervir de ratification, il promettoit de défendre à ſes Généraux d'attaquer

*Lettres latines imprimées des Plénipotentiaires des Alliez.*

AN. 1642.

Oſnabrug, ſans faire aucune mention de Munſter, comme ſi les Ambaſſadeurs François ne devoient pas exiger les mêmes ſûretez que ceux de Suede. Qu'il étoit vrai que Munſter appartenoit à l'Electeur de Cologne, au lieu qu'Oſnabrug avoit été pris par les Suedois; mais qu'après que les Suedois auroient retiré leur garniſon d'Oſnabrug, comme on en étoit convenu, les deux Villes ſe trouveroient dans le même cas, Oſnabrug devenant ſujette de ſon Evêque, & que par conſéquent l'Empereur devoit promettre la même ſûreté pour les deux Villes. Que ces termes de la lettre, *après que nos Plénipotentiaires & ceux des autres Rois & Princes ſeront entrez dans Oſnabrug*, étoient ſuſpects, parce qu'il ſembloit que l'Empereur ne promît de ſûreté aux Plénipotentiaires qu'après que ſes Ambaſſadeurs ſeroient entrez dans Oſnabrug & non avant. Qu'en conſentant que la garniſon Suedoiſe rentrât dans Oſnabrug en cas que les Conférences ne réuſſiſſent point, l'Empereur ajoutoit que la même choſe ſe feroit par rapport à Munſter; que cette comparaiſon étoit captieuſe, parce qu'aucune garniſon ne devant entrer dans Munſter qui avoit ſa garniſon particuliere, on pourroit en prendre un prétexte de refuſer à la garniſon Suedoiſe l'entrée d'Oſnabrug. Que quoique l'Empereur promît les ſauf-conduits qu'on lui demandoit, il le faiſoit d'une maniere ſi vague qu'on ne pouvoit pas compter ſur ſa promeſſe, & qu'il ſembloit même qu'il cherchât un prétexte de les refuſer, en demandant un nouveau ſauf-conduit pour le Duc de Lorraine. Qu'au lieu de déterminer un jour fixe pour commencer les Conférences, il ſe contentoit de ré-

*Puffendorf. l. 14.*

peter cette phraſe uſée ; que le plûtôt lui ſeroit le plus agréable ; & enfin qu'après avoir autrefois donné pouvoir à Lutzau de traiter en ſon nom & au nom du Roi d'Eſpagne, il ſe contentoit à préſent de promettre qu'il écriroit à ce Prince pour l'engager à ratifier les ſauf-conduits expediez au nom du Cardinal Infant. AN. 1642.

Telles furent les raiſons que les deux Ambaſſadeurs alleguerent au Roi de Dannemark, & leur conduite lui parut ſi raiſonnable, qu'il ne pût pas la déſapprouver, quoiqu'il prévit bien qu'elle éloigneroit de plus en plus la paix. Il agit même pour engager l'Empereur à ſatisfaire les Alliez ; mais ce Prince ne pouvoit ſe réſoudre à traiter de bonne foi avec les deux Couronnes, & ſongeoit encore à les diviſer. Pendant que le Comte d'Averſberg conteſtoit en public ſur les articles du traité préliminaire, il faiſoit dire ſecretement à Salvius qu'il ſeroit beaucoup plus de l'interêt de la Suede de faire un traité particulier, que de perdre le temps à ménager un traité commun que les François traverſeroient toujours. On écrivoit de Lubek la même choſe à Salvius, & avant l'arrivée du Comte d'Averſberg on avoit eu ſoin de dire à Salvius que ce Miniſtre venoit pour faire avec lui un traité ſecret. Il eſt même vrai-ſemblable que l'Empereur ne s'obſtinoit avec ſi peu de raiſon à refuſer de ſatisfaire les Alliez, que dans l'eſperance que les Suedois dégoûtez de la longueur des négociations communes, ſe détermineroient enfin à faire un traité particulier. Lutzau lui-même, tout diſgracié qu'il étoit, voulut auſſi avant que de partir de Hambourg faire un dernier effort

XXVII. Nouveaux artifices des Imperiaux pour gagner les Suedois.

*Puſendorf l.* 141

AN. 1642.

pour les gagner. Il alla voir Salvius ſous prétexte de lui dire adieu, il lui demanda une entrevûë ſecrete ; & l'aïant obtenuë, il commença par le remercier du ſauf-conduit qu'il lui avoit donné pour retourner à Vienne. Il ajouta qu'il étoit bien malheureux d'avoir encouru la diſgrace de ſon Maître en croïant le ſervir : qu'il avoit ſans doute mal entendu ſes ordres, & qu'il n'avoit pas bien compris les penſées de la Cour ; mais qu'il étoit homme & ſujet à l'erreur. Que Salvius & le Comte d'Avaux étoient beaucoup plus habiles que lui dans l'art de négocier, & qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'ils euſſent eu l'avantage. Qu'il avoit ordre de retourner à Vienne ; mais que rien ne pouvoit rallentir le zele qu'il avoit pour procurer la paix à ſa patrie & à la Suede. Que s'il vouloit le ſeconder, il y travailleroit avec plus d'ardeur que jamais. Que les Suedois avoient tort de croire que l'Empereur fût éloigné de la paix. Qu'il n'en paroiſſoit éloigné que parce qu'il prévoïoit qu'il ſeroit impoſſible de la faire par un traité general. Que la France n'avoit en vûë que de perpetuer la guerre, & que dans ce deſſein elle affectoit de jetter les Négociateurs dans une confuſion d'interêts qu'on ne pourroit jamais débroüiller. Que ſi la Suede vouloit la paix, elle devoit traiter de ſes interêts particuliers ſans ſe charger de ceux des autres. Après ce grand préambule, Lutzau fit à Salvius un détail de propoſitions, & Salvius cependant diſſimuloit ſes ſentimens pour l'engager à s'expliquer plus ouvertement ; mais enfin après l'avoir long-temps écouté il rompit l'entretien par cette réponſe : qu'il étoit véritablement fâché de ſon départ, parce qu'il con-

XXVIII. Salvius refuſe d'écouter les propoſitions des Imperiaux.

noiſſoit ſon zele pour l'avancement de la paix, & qu'il étoit bien perſuadé qu'il ne tenoit pas à lui que l'Empereur ne ratifiât le traité préliminaire ; mais que ce Prince ſuivoit trop aveuglément les conſeils de la Cour de Madrit. Qu'on avoit juſqu'alors accuſé la France d'éloigner la paix,& que ce reproche n'étoit pas mal fondé ; mais que le Comte d'Avaux venoit de convaincre le monde entier du contraire, en ſignant le traité préliminaire & en offrant la ratification de ſon Prince. Que les reproches tomboient déſormais ſur la ſeule Maiſon d'Autriche. Que c'étoit à l'Empereur à ſe juſtifier en ratifiant ſolennellement un traité qui avoit été conclu dans les formes ordinaires, approuvé par le Roi de Dannemark, & où l'honneur & les interêts de Sa Majeſté Imperiale étoient menagez. Que le refus que l'Empereur faiſoit de ratifier un traité ſi ſolennel ne faiſoit pas eſpérer un plus heureux ſuccès des négociations qu'il propoſoit. Que ſi les François refuſoient dans le traité général,des conditions raiſonnables,ils ſeroient enfin forcez par tous leurs Alliez de les accepter ; que s'ils s'obſtinoient à les rejetter, la Suede ſongeroit alors à s'en ſéparer ; mais qu'elle ne pouvoit pas le faire avec juſtice dans les circonſtances préſentes, & que les deux Couronnes étoient réſoluës de ſe garder l'une à l'autre la fidelité qu'elles s'étoient promiſe. AN. 1642.

Après ces tentatives inutiles du Comte d'Averſberg, il emploïa encore d'autres Négociateurs pour gagner les Suedois, & entr'autres le Duc de Meklebourg Adolfe Frideric. Mais cette intrigue n'eut pas plus de ſuccès que les précedentes, & les Imperiaux

AN. 1642.

qui juſqu'alors avoient compté pour rien les reproches qu'on leur faiſoit de retarder la paix, dans l'eſperance de diviſer les Alliez, ſe virent obligez d'eſſuïer toute la honte d'une telle conduite ſans en retirer le fruit qu'ils en avoient eſperé.

XXIX. Le Comte d'Avaux ſe diſpoſe à partir de Hambourg.

Cependant le Comte d'Avaux qui avoit obtenu du Roi permiſſion de retourner à Paris, n'aïant plus rien qui l'arrêtât à Hambourg, ſe prépara à partir. Il chargea M. de Saint-Romain du reſte de la négociation, qui conſiſtoit à échanger les ſauf-conduits & à recevoir la ratification de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, ſuppoſé qu'ils ſe déterminaſſent enfin à la donner, & il pria le Roi de Dannemark de lui prêter un vaiſſeau pour ſon retour. Mais quoique ce Prince ne pût pas douter de l'éloignement que la Maiſon d'Autriche avoit pour la paix, il ne deſeſperoit pas encore du ſuccès de la négociation. Il écrivit à Salvius que le Comte d'Averſberg avoit enfin reçû de Vienne tout ce qu'on avoit demandé, & qu'il devoit auſſi recevoir dans peu de jours la ratification du Roi d'Eſpagne. Qu'ainſi il le prioit de trouver bon qu'il fixât le 29 d'Août * pour l'échange, & le 1 de Décembre pour l'ouverture du congrès. Il répondit la même choſe au Comte d'Avaux, & le pria de differer ſon départ.

*Lettre du Roi de Dannemark au Comte d'Avaux, 13 Août 1642.*

* *Vieux ſtile.*

XXX. Le Roi de Dannemark veut renouer la négociation.

Cette démarche du Roi de Dannemark fit quelque peine au Comte & à Salvius. Ils trouverent mauvais qu'il eût aſſigné les termes de l'échange & du congrès ſans les conſulter, & ſans leur avoir envoïé une copie des ſauf-conduits & de la ratification de l'Empereur pour les examiner. Ils crurent même que c'étoit un artifice de l'Empereur qui n'offroit ſa

Digitized by Google

ratification ſans offrir en même-temps celle du Roi d'Eſpagne, qu'afin que s'ils refuſoient de recevoir l'une ſans l'autre, comme il prévoïoit bien qu'ils feroient, il eût occaſion de les accuſer à ſon tour de retarder la paix. On verra dans la ſuite combien cette défiance des deux Ambaſſadeurs étoit bien fondée. Cependant ils répondirent au Roi de Dannemark qu'ils avoient fait de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux pour avancer la paix, & qu'ils ne pouvoient plus compter ſur la parole des Miniſtres de l'Empereur après avoir été trompez, comme ils l'avoient été, dans un traité auſſi ſolemnel que celui qui avoit été conclu avec Lutzau. Que les deux Couronnes ſe trouvoient à la fin offenſées de ces variations perpétuelles de la Maiſon d'Autriche, & qu'ils ne vouloient plus s'expoſer à devenir le joüet des Miniſtres Imperiaux. Le Comte d'Avaux ſur-tout proteſta qu'il avoit ordre d'exiger & de ne recevoir qu'en même-temps la ratification pure & ſimple de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne, & cependant il differa ſon voïage de quelques jours en conſidération du Roi de Dannemark.

AN. 1642.

*Réponſe du Comte d'Avaux au Roi de Dannemark, 18 Août 1642.*

*Lettre du Roi de Dannemark, 23 Août.*

Ce Prince écrivit encore aux deux Ambaſſadeurs pour juſtifier ſa conduite & excuſer en quelque façon celle des Imperiaux. Comme les Ambaſſadeurs s'étoient plaint que le terme propoſé pour l'échange des ſauf-conduits & des ratifications étoit trop court, il leur propoſa de le prolonger, & les pria de lui déclarer poſitivement s'ils ne conſentoient point à l'échange en cas que toutes les pieces fuſſent en bonne forme. Les Ambaſſadeurs répondirent comme ils avoient déja fait, qu'il ne tiendroit pas à eux que

XXXI. Réponſe des Plénipotentiaires de France & de Suede.

*Réponſe du Comte d'Avaux & de Salvius, 30 Août.*

AN. 1642.

l'échange ne ſe fît au plûtôt, pourvû que toutes les pieces fuſſent en bonne forme ; mais qu'il falloit que les Imperiaux commençaſſent par les communiquer afin qu'on les examinât, & qu'après cela rien n'arrêteroit l'entiere concluſion de cette affaire.

XXXII. Le Comte d'Avaux part de Hambourg & ſe rend à Paris.

Après cette réponſe le Comte d'Avaux n'eſpérant aucun ſuccès de ces nouvelles négociations, partit enfin de Hambourg au mois d'Août. Quelque temps auparavant le Roi, en lui permettant de retourner en France, lui avoit donné ordre de paſſer par Caſſel pour affermir dans le parti Madame la Lantgrave de Heſſe, dont la conſtance paroiſſoit ébranlée par l'exemple des Ducs de Lunebourg, qui avoient enfin achevé leur traité à Goſlar avec l'Empereur. Cette Princeſſe ſouhaitoit elle-même de voir & d'entretenir le Comte d'Avaux. Mais comme elle donna alors au Roi de nouvelles aſſurances de ſa fidélité, le Comte ne crut pas devoir retarder ſon retour. Il envoïa M. de Beauregard réſider de la part du Roi à la Cour de la Lantgrave ; enſuite il s'embarqua ſur un vaiſſeau du Roi de Dannemark, & après avoir eſſuïé une rude tempête, il débarqua en France & ſe rendit à Paris pour rendre compte au Roi des affaires d'Allemagne. Si la Cour lui parut applaudir à ſes négociations, il ne la trouva pas moins ſatisfaite des ſuccès de la guerre. L'ordre des temps m'oblige d'en reprendre ici la ſuite avant que de raconter la fin du traité préliminaire, d'autant plus que ce fut ſurtout aux victoires des Alliez qu'on fut redevable de la concluſion de cette grande affaire.

*Lettre de Madame la Lantgrave au C. d'Avaux, 14 Août 1642.*

XXXIII. Suite de la guerre d'Allemagne.

La Suede toujours feconde en Héros, après avoir perdu le grand Guſtave, Horn & Banier, avoit encore

core trouvé un Général digne de succéder à ces grands hommes. C'étoit Torstenson qui après s'être fait long-temps attendre à l'armée Suedoise, y arriva enfin avec un renfort de huit mille hommes à la fin de l'année 1641. La premiere démarche qu'il fit fut de sonder les dispositions du Comte de Guebriant pour l'engager, suivant l'ancien projet de Banier, à le suivre en Boheme avec les troupes que ce Comte commandoit seul dans l'absence du Duc de Longueville. Mais outre les raisons qui avoient autrefois obligé Guebriant de s'opposer à un pareil dessein, il en avoit encore une plus pressante que toutes les autres, qui étoit que les deux armées ainsi jointes ensemble, ne pouvoient pas subsister dans un païs entierement ruiné. Elles portoient la famine par-tout, obligées de décamper chaque jour comme une horde de Tartares pour chercher dequoi vivre, & les soldats sans espérance de butin auroient mieux aimé courir le hazard d'une bataille, que de se voir ainsi toujours obligez de lutter contre la misere & la faim. Le Comte n'avoit continué la jonction jusqu'alors que pour sauver l'armée Suedoise, qui depuis la mort de Banier lui fut redevable de sa conservation. Mais les Suedois étant alors en état d'agir par eux-mêmes depuis l'arrivée d'un grand renfort & d'un Chef capable de les commander, les deux Généraux consentirent à se séparer pour tenter la fortune chacun de son côté. Torstenson entra dans la Boheme, & le Comte de Guebriant dans la Westphalie.

AN. 1642

Torstenson succede à Banier.

*Hist du Maréchal de Guébriant, l. 8. c. 13.*

*Puffendorf. l. 14.*

*Lotychius rerum Germanicarum pars 2. l. 28. & seq.*

XXXIV. Exploits du nouveau Général.

Le premier ne tarda pas à se signaler par la prise de plusieurs Places dans la Silesie. Le Duc François

AN. 1642. Albert de Lauvembourg qui avoit autrefois ſervi ſous le Roi Guſtave, & qui commandoit alors les troupes Imperiales dans cette Province, entreprit de s'oppoſer aux progrès de Torſtenſon; mais il fut défait & pris après avoir perdu trois mille hommes, & il mourut peu de temps après de ſes bleſſures. Olmutz en Moravie ouvrit ſes portes au vainqueur, & Vienne elle-même prit l'allarme. L'Archiduc Leopold-Guillaume frere de l'Empereur, & Picolomini ramaſſerent promptement tout ce qu'ils purent de troupes pour s'oppoſer aux conquêtes des Suedois. Ils reprirent Olmutz & obligerent Torſtenſon de lever le ſiege de Brieg; mais ce Général aïant rétabli ſon armée diminuée & affoiblie par ſes victoires mêmes, reprit bien-tôt la ſupériorité.

Ne pouvant pénétrer en Boheme dont les Imperiaux lui fermoient l'entrée, il réſolut d'entrer dans la Miſnie, & il aſſiegea Leipſick. Le danger de cette Ville attira bien-tôt de ce côté-là toute l'armée Imperiale commandée par l'Archiduc Leopold & par Picolomini. Comme les Généraux de part & d'autre vouloient donner bataille, ils en trouverent aiſément l'occaſion. L'action ſe paſſa auprès de Leipſick dans une campagne que Guſtave Adolphe avoit déja abbreuvée du ſang des Imperiaux, & que Torſtenſon ne rendit pas moins celebre par ſa victoire. Mais elle penſa coûter cher aux Suedois, ou même leur échapper par un accident funeſte. Car la bataille aïant commencé par l'artillerie, eſpece de combat qui ne reſpecte ni rang ni dignité, & où la valeur & la force même ſont ſans défenſe, un ſeul boulet de canon tiré du côté des Imperiaux emporta par le

XXXV. Bataille de Leipſick.

2 *Novembre.*

milieu du corps un des premiers Officiers de l'armée Suedoiſe, fracaſſa la cuiſſe d'un autre, tua le cheval de Torſtenſon même ſous lui, emporta la tête de celui de Charles Guſtave Comte Palatin, qui monta depuis ſur le trône de Suede & enfin renverſa un Capitaine de cavalerie. Les troupes ſe mêlerent enſuite avec beaucoup de furie. Les Chefs firent des prodiges de valeur & le ſuccès fut quelque temps douteux. Mais enfin la victoire demeura aux Suedois, malgré les efforts que l'Archiduc fit pour rallier & ranimer ſes troupes. Les Imperiaux perdirent dans cette bataille plus de dix mille hommes tuez ou pris avec pluſieurs Officiers de marque. L'Archiduc lui-même y courut un grand riſque de ſa vie & de ſa liberté, & les Suedois firent de leur côté une ſi grande perte, que leur armée ne fut pas en état de pourſuivre ſa victoire. Torſtenſon jugea plus à propos de retourner au ſiege de Leipſick, eſperant trouver dans cette Ville de quoi refaire ſes troupes. Mais tout victorieux qu'il étoit, il ſe vit en danger de recevoir un affront devant cette Place, & il auroit probablement été obligé d'en lever le ſiege ſans le ſecours que le Comte de Guebriant lui amena fort à propos. La Ville ſe rendit, & Torſtenſon plus ſincere que l'Hiſtorien de Suede, ne diſſimula pas l'obligation qu'il avoit au Comte.

AN. 1642.

*Hiſt. du Mar. de Guebriant, ibid.*

XXXVI. Avantages remportez par le Comte de Guebriant.

Celui-ci ſoutenoit toujours de ſon côté ſa réputation & la gloire des armes Françoiſes avec un égal ſuccès. La qualité de Lieutenant Général dont le Roi l'honora dans ce temps-là, lui donna dans l'armée une nouvelle autorité à laquelle tous les Officiers ſe ſoumirent ſans peine par conſideration pour

*Hiſtoire du Maréchal de Guebriant, l. 7. c. 1. & ſuivans.*

AN. 1642.

ſa perſonne & pour ſon merite. Leur déference alla juſqu'à conſentir à la ſuppreſſion du nom de Veimariens qu'on donnoit toujours à ces troupes depuis la mort du Duc de Veimar, & à changer celui de Directeurs qui déplaiſoit beaucoup à la France, en d'autres noms qui étoient ordinaires dans les armées. La France de ſon côté ménageoit également ces troupes, & c'étoit dans la crainte de les choquer qu'elle ne donnoit au Comte de Guebriant que le titre de Lieutenant Général, au lieu de celui de Général en chef, qu'elle laiſſoit toujours au Duc de Longueville quoique ce Prince ne fût pas à l'armée.

XXXVII. Bataille de Kempen.

Dès que le Comte ſe fut ſeparé de Torſtenſon, comme j'ai raconté plus haut, il marcha vers la Weſtphalie, & après avoir paſſé le Rhin à Weſel fortifié des troupes de Heſſe que commandoit le Comte d'Eberſtein, il trouva bientôt l'occaſion d'augmenter la grande réputation qu'il s'étoit déja faite en Allemagne. Le Général Lamboy étoit campé près de Kempen dans l'Electorat de Cologne. Son armée étoit ſuperieure de trois ou quatre mille hommes, & il ſembloit qu'il fût téméraire d'entreprendre de la forcer dans ſes retranchemens. Mais il étoit également dangereux de prendre tout autre parti, parce que Hasfeldt étoit en marche pour joindre Lamboy avec un grand corps de troupes; ſi cette jonction ſe faiſoit une fois, c'étoit fait de l'armée Françoiſe en Allemagne : elle auroit été obligée de ſe retirer devant un ennemi déſormais trop puiſſant, & de lui abandonner tout le Païs. Dans cette extrémité le Comte ſe réſolut à l'attaque & ſes troupes ſe promirent la victoire ſous un Général accoutumé à

*17 Janvier 1642.*

vaincre. L'infanterie Françoiſe s'approcha des retranchemens des ennemis avec une intrépidité qui les étonna. Elle arracha de ſes mains les paliſſades qui couvroient leur camp. Elle emporta du même effort une digue de douze pieds de haut, elle ſe rendit enſuite maîtreſſe du canon des Imperiaux, & elle le pointa auſſi-tôt contre eux avec un grand effet. Le cavalerie étant en même-temps entrée dans le camp ennemi, la victoiee acheva de ſe déclarer pour le Comte de Guebriant par la défaite entiere de la cavalerie Imperiale; qui ne put ni ſecourir ſon infanterie, ni réſiſter elle-même à tant de bravoure. Deux mille des ennemis reſterent ſur le champ de bataille. Il en périt preſque autant dans la fuite, & cinq mille demeurerent priſonniers avec tous les Officiers Generaux qui étoient le Général Lamboy, le Général Major Mercy & le Comte de Laudron beau-frere de Gallas. Une victoire ſi complette reçut en France de grands applaudiſſemens, & fut récompenſée du Bâton de Maréchal de France, dont le Comte de Guebriant fut honoré. Elle fut ſuivie de la conquête de pluſieurs Places importantes, & ce fut après ces exploits que le Comte alla ſecourir Torſtenſon à Leipſick, comme j'ai déja dit. AN. 1642.

XXXVIII. Suite de la guerre de Flandre & de Catalogne.

La joïe de tant d'heureux ſuccès fit qu'on ne ſongea preſque pas en France à la défaite du Maréchal de Guiche à Honnecourt par Dom Franciſco de Mello. Il eſt vrai que le Général Eſpagnol ne ſçût pas profiter de ſa victoire, & que cette perte fut encore bien-tôt réparée par les avantages que les armées Françoiſes remporterent en Eſpagne & en Italie. Le Roi fit en perſonne pendant quelque temps

AN. 1642. le ſiege de Perpignan qui ſe rendit peu de temps après le départ de ce Prince. La priſe de Salces acheva de ſoumettre tout le Rouſſillon ; & une bataille peu ſanglante, mais dont tout l'honneur reſta au Maréchal de la Motte-Houdancourt, raſſûra la Catalogne contre l'armée d'Eſpagne commandée par le Marquis de Leganez. Le Maréchal fut récompenſé par la Viceroïauté de cette Province, mais le Marquis de Leganez auſſi malheureux ou auſſi mal habile en Eſpagne qu'en Italie, fut puni par la priſon.

*7 Octobre.*

XXXIX. Suite de la guerre d'Italie.

Les Princes de Savoïe ſollicitez depuis long-temps de ſe réunir à la France, & ennuïez d'une guerre qui déſoloit leur patrie ſans leur procurer aucun avantage ſolide, ſongerent enfin à quitter le parti de la Maiſon d'Autriche. Il fut permis à Maurice d'épouſer ſa niece fille aînée de Victor-Amedée, afin de s'aſſûrer à lui ou aux enfans qu'il auroit de ce mariage la ſucceſſion au Duché de Savoïe, en cas que le jeune Duc Charles vînt à mourir ſans enfans. On promit au Prince Thomas de l'aider à conquerir une Principauté dans le Milanez, & la foibleſſe de la Monarchie d'Eſpagne dans ce temps-là ſembloit rendre la choſe aiſée. Pendant qu'ils négocioient ainſi ſecretement avec la France, ils eurent l'adreſſe de ſe défaire de la garniſon Eſpagnole qui étoit dans Nice & dans Ivrée. Leur traité avec le Roi de France fut ſigné le premier Juillet 1642. & on vit preſque auſſitôt le Prince Thomas à la tête des troupes Françoiſes avec le Duc de Longueville porter la guerre dans le Milanez, prendre Tortone & faire des conquêtes ſur les Eſpagnols.

Accommodement des Princes de Savoïe.

*14. Juin.*

XL. Les ennemis ſe

Tant de pertes conſiderables devoient allarmer la

Maiſon d'Autriche & lui faire ſouhaiter la paix. Les Plénipotentiaires des Couronnes alliées étoient perſuadez que c'étoit le ſeul moïen qui pût faire réuſſir leurs négociations ; en effet les Miniſtres Imperiaux paroiſſoient ſe rendre plus faciles à proportion que les armes de la Maiſon d'Autriche étoient plus malheureuſes, ce qui avoit fait dire au Comte d'Avaux dans une Lettre qu'il avoit écrite au Comte de Guebriant, que ce Général par ſa belle victoire de Kempen avoit plus avancé la paix que lui & Salvius par toutes leurs négociations. Mais, comme je l'ai déja remarqué, l'eſperance dont la Maiſon d'Autriche ſe flattoit de quelque grande révolution en France étoit toujours un obſtacle à la paix, & la mort du Cardinal de Richelieu qui ſurvint ſur ces entrefaites, la confirma dans cette eſperance.

AN. 1642.

flattent d'une révolution en France.

25 *Février* 1642.

Ce Miniſtre mourut le 4 de Decembre 1642. après avoir fait tant de bruit dans le monde pendant dix-huit ans qu'il gouverna ſous Louis XIII. Il ſeroit difficile de ſe former une juſte idée du caractere de ce grand homme ſur les portraits qu'on en trouve dans les Memoires & les Hiſtoires de ſon temps. Il y a peu de Miniſtres qui réuniſſent de leur vivant tous les ſuffrages. Comme les biens & les maux ſortent également de leurs mains, les heureux païent leurs bienfaits d'éloges flatteurs, & les malheureux ſe vangent par des ſatyres outrées. C'eſt à la poſterité qu'il appartient de mettre le ſceau à la réputation des hommes celebres. Deſintereſſée dans ſon jugement & ne ſuivant pour regle que les faits averez, elle prononce un arrêt irrévocable qui immortaliſe leurs vices ou leurs vertus. C'eſt ainſi que

XLI. Mort du Cardinal de Richelieu.

AN. 1642.

XLII.
Son caractere.

malgré les portraits odieux que des auteurs contemporains ont fait du Cardinal de Richelieu, on admire aujourd'hui dans lui toutes les qualitez qui concourent à former un grand Miniſtre : un génie vaſte & ſupérieur qui ne concevoit que de grands deſſeins ; des vûës profondes qu'on ne pénétroit qu'après l'événement, un grand diſcernement dans le choix des moïens, une fermeté inébranlable dans l'exécution, une habileté extrême à écarter ou à ſurmonter les obſtacles. Tandis qu'il paroiſſoit appliqué à une ſeule affaire, il donnoit une égale attention à toutes les autres, agiſſant tout à la fois avec la même vivacité dans les diverſes parties de l'Europe. Jamais on ne vit dans toutes les Cours tant de négociations, tant de traitez & de mouvemens, & c'étoit lui ſeul qui en étoit l'ame & le premier mobile. Il ſembloit occupé tout entier hors du Roïaume, & on le retrouvoit tout entier au dedans. Ceux qui avoient ſous lui le plus de part aux affaires, n'étoient que les exécuteurs de ſes ordres. Tout s'adminiſtroit par ſes avis abſolus ; comme s'il ſe fût multiplié lui-même pour faire les fonctions de tous les emplois ; & ce qui peut faire connoître l'étendue de ſon génie, tandis qu'il paroiſſoit devoir ſuccomber ſous le poids de tant d'affaires, on le voïoit occupé à lier des intrigues de Cour, à placer ſes créatures, à établir ſa maiſon, à élever des bâtimens : on le voïoit dans les Académies s'entretenir avec les ſçavans & ſe prêter à des ſpectacles & à des divertiſſemens publics, comme s'il avoit été libre de toute autre occupation.

Mais rien ne prouve mieux en même temps cette fermeté inébranlable qui étoit à l'épreuve de tous les obſtacles

obſtacles, que la guerre inteſtine qu'il eut à ſoutenir, lorſque les guerres du dehors étoient le plus allumées. Comme ſes vaſtes entrepriſes demandoient des ſecours extraordinaires, il fut obligé de faire de grandes exactions qui ne ſe font jamais ſans de grands murmures. Ce fut lui qui en donna le premier l'exemple ſans s'étonner du danger qu'il y avoit à le faire. Les Eccleſiaſtiques ſur-tout ſe plaignoient avec aigreur, ſous prétexte de zele pour la religion que les guerres d'Allemagne mettoient en danger. Les Grands du Roïaume étoient encore plus mécontens, jaloux de cette autorité abſoluë qu'il ne communiquoit à perſonne & que le Roi même avoit la foibleſſe de reſpecter. La Cour & les Provinces étoient remplies de cabales que la Maiſon d'Autriche fomentoit ſecretement. Les peuples prirent quelquefois les armes. Un Prince du Sang parut en campagne à la tête d'une armée de rebelles. Le frere, l'épouſe & le favori du Roi intriguoient dans le Louvre, le Roi lui-même étoit ſujet à des alternatives de froideur & d'amitié qui devoient faire trembler un Miniſtre. Tant d'obſtacles n'éblanlerent cependant jamais ſa conſtance. Son bonheur renverſa les uns, ſon habileté écarta les autres; il triompha de tous ſes ennemis au dedans du Roïaume, tandis qu'il faiſoit triompher la France au dehors. AN. 1642.

Un homme ſi élevé par ſes grandes qualitez au deſſus des autres hommes, ſembloit devoir être exempt des foibleſſes humaines; il ne le fut cependant pas. Il ſemble même qu'il y ait je ne ſçai quelle liaiſon entre les grands vices & les grandes qualitez. Les hommes mediocres ne ſont ordinairement que

AN. 1642.

médiocrement vicieux, au lieu que dans les grandes ames le vice même n'eſt preſque jamais médiocre. Le Cardinal de Richelieu n'eut qu'une paſſion ; mais elle fut extrême : ce fut une ambition démeſurée qui ne put être ſatisfaite que par toute l'autorité ſouveraine, & qui n'eut d'autres bornes que le nom & le titre de Roi. L'attachement à la perſonne de Louis XIII. n'étoit pas la voie la plus ſûre pour faire fortune : on réuſſiſſoit beaucoup mieux en ſe dévoüant à toutes les volontez du Cardinal. On l'accuſe d'avoir ſacrifié à cette ambition le repos de l'Etat, en perpétuant la guerre pour perpétuer ſon autorité ; la vie de ſes ennemis dont aucun n'échappa, dit-on, à ſa vengeance ; & les devoirs les plus juſtes de la reconnoiſſance, en perſécutant une Reine exilée, autrefois ſa bienfaitrice. Mais il faut avoüer pour ſa juſtification que l'intérêt de l'Etat ſe trouva preſque toujours heureuſement enchaîné à celui de ſa fortune & de ſes paſſions. Car la guerre qu'il entretint ſi long-temps par ambition, fut la premiere ſource de cette grandeur où la Monarchie Françoiſe eſt parvenue ſous le dernier regne. L'intérêt du bien public juſtifia ſon ingratitude, quelquefois même ſa vengeance ; & ſi dans ces occaſions la paſſion fut le ſeul motif de ſa conduite, on peut dire qu'il ſervit ſouvent l'Etat par ſes vices mêmes comme par ſes vertus. Ajoutons encore quelques traits pour achever ſon portrait. Son ambition s'attacha aux plus petits objets comme aux plus grands. Magnifique dans ſa dépenſe & ſes largeſſes, il vécut dans une ſplendeur qui effaça quelquefois la magnificence Roïale. Il prodigua les récompenſes à de lâches

courtiſans & à de vils adulateurs; & dans une ſi grande ſuperiorité de vrai mérite il fut ſuſceptible de petites jalouſies & de vanité pour les talens les plus médiocres. On le vit faire montre de ſon adreſſe à manier un cheval, ſe faire le rival des Poëtes & des Ecrivains de ſon temps, diſputer avec eux du bel eſprit, décrier leurs ouvrages, & ſe faire honneur de ceux d'autrui. Foibleſſes après tout pardonnables à l'humanité, & que je ne rapporte que parce qu'elles achevent le portrait de ce grand homme ſans le défigurer, puiſqu'elles ſont éclipſées par l'éclat des qualitez les plus ſublimes. AN. 1642.

XLIII. Le Cardinal Mazarin lui ſuccede.

Ce fameux Miniſtre eut le ſort de tous les grands hommes, qui eſt d'être beaucoup regretté avoir avoir été peu aimé. Comme il avoit réuni dans ſa perſonne les plus grandes Charges du Roïaume, ſa dépoüille devint l'objet de l'ambition de tous les Grands. Pluſieurs aſpirerent à remplir ſa place dans le Miniſtere. Mais il ſembla regner encore après ſa mort. Il avoit diſpoſé en mourant des principales Charges & des plus importantes Places du Roïaume. Il avoit ſur-tout deſigné le Cardinal Mazarin pour lui ſucceder dans le Miniſtere; & le Roi qui n'avoit jamais eu la force de s'oppoſer aux volontez du Cardinal de ſon vivant, les ſuivit encore après ſa mort. Il ne ſe fit preſqu'aucun changement à la Cour, excepté que l'on conſentit au retour de quelques exilez, & il ne s'en fit aucun au dehors du Roïaume.

XLIV. La Maiſon d'Autriche néglige les négociations.

La Maiſon d'Autriche attendoit cependant quelque grande révolution. Elle haïſſoit extrêmement le Cardinal de Richelieu, parce qu'elle le regardoit avec raiſon comme l'unique auteur de la guerre, &

AN. 1642.

elle reçût la nouvelle de ſa mort avec toute la joïe que peut cauſer la chûte d'un ennemi auſſi redouté que haï. Elle ne douta pas même que la France ne demandât bien-tôt la paix, & dans cette eſperance qui étoit encore augmentée par la mauvaiſe ſanté du Roi, l'Empereur parut negliger les négociations de Hambourg, & ceſſa auſſi pendant quelque temps de ſolliciter les Suedois à ſe ſeparer de la France. L'occaſion devoit cependant lui paroître plus favorable que jamais, & un dernier effort auroit peut-être réuſſi dans l'incertitude où étoient les Suedois du parti que la France prendroit après la mort du Cardinal de Richelieu, & celle du Roi même qu'on croïoit devoir ſuivre bien-tôt ſon Miniſtre au tombeau; mais tel fut l'entêtement de la Maiſon d'Autriche dans cette négociation, de negliger les occaſions préſentes pour en attendre toujours de meilleures.

Cependant comme on craignoit à la Cour de France que la mort du Cardinal n'allarmât les Suedois, le Roi donna ordre au Comte d'Avaux d'écrire à la Reine & aux Régens de Suede, pour les aſſûrer que la France continueroit toûjours à obſerver fidelement les traitez, ſoit pour la guerre, ſoit pour la paix. Les Lettres du Comte eurent tout l'effet qu'on en avoit eſperé. La Reine & les Régens promirent au Roi une fidelité réciproque.

XLV. Le Cardinal Mazarin ſuit le plan de ſon prédeceſſeur.

Le Cardinal Mazarin nouveau Miniſtre de France trouva en entrant dans le Miniſtere un plan tout dreſſé par ſon prédeceſſeur, qu'il ſe propoſa de ſuivre & dont nous le verrons executer aſſez heureuſement une grande partie. Comme les négociations de Ham-

bourg pour le traité préliminaire étoient une des plus importantes affaires que la France eût alors, ce fut auſſi une de celles auxquelles il donna ſes premiers ſoins. Il affecta, comme le Cardinal de Richelieu, beaucoup d'empreſſement pour la paix, quoiqu'il ſouhaitât encore plus que lui la continuation de la guerre. AN. 1642.

XLVI. Les Imperiaux préſentent une ratification défectueuſe.

Dès la fin mois de Septembre 1642, Langerman, qui négocioit â Hambourg pour le Roi de Dannemark, avoit enfin préſenté un nouveau modele de ratification. Mais il s'y trouva encore beaucoup de défauts. L'Empereur y approuvoit ſeulement *la forme de la convention*, comme s'il n'en approuvoit pas la matiere. Il y aſſignoit pour l'échange & pour commencer le congrès un terme déjà paſſé depuis long-temps. Il n'y donnoit pas à Lutzau le titre d'Ambaſſadeur pour avoir droit de déſavoüer ce que ce Miniſtre avoit fait. Il ne le donnoit pas même à Salvius; ce qui ne pouvoit être regardé que comme une marque de mépris, ou une négligence inexcuſable. On fit avertir le Comte d'Aveſberg qu'il eut ſoin de faire corriger ſes fautes; mais au lieu de le faire, il recommença de nouveau à ſolliciter les Suédois. Il leur repréſenta par lui-même & par ſes émiſſaires le peu de sûreté qu'il y avoit déſormais pour eux à demeurer unis avec la France. Que le Cardinal de Richelieu qui avoit été l'auteur de la guerre étant mort, la France alloit faire ſa paix. Que le Cardinal Mazarin étoit étranger, né ſujet du Roi d'Eſpagne & dévoüé au Pape. Que déjà les François négocioient à Francfort avec les Princes Catholiques d'Allemagne, tandis qu'ils

*Puffendorf. l. 14.*

XLVII. Ils ſollicitent les Suedois d'abandonner la France.

AN. 1642. traitoient ailleurs avec le Duc de Baviere. Il leur offrit non-ſeulement d'honnêtes conditions de paix, mais encore de faire une ligue avec le Roi d'Eſpagne & la Suede. En même-temps pour fortifier les ſoupçons qu'on vouloit donner aux Suedois de la fidelité des François, les Imperiaux affecterent d'envoïer en France faire aux Miniſtres diverſes propoſitions. Un Religieux Dominicain, envoïé par le Comte de Trautmansdorf le plus accrédité des Miniſtres de l'Empereur, préſenta au Cardinal Mazarin un écrit qui contenoit en ſubſtance qu'il ne tenoit pas à l'Empereur que la paix ne ſe fît au plûtôt. Mais comme à la fin de ſon écrit il jettoit quelques mots d'un traité particulier, on ne manqua pas d'en avertir les Suedois afin de leur donner un exemple & une leçon de fidelité. Cette attention étoit inutile. La proſperité des armes des deux Couronnes faiſoit entre elles le nœud de la plus parfaite union. Elles ſentoient que c'étoit à cette union qu'elles étoient redevables de tant d'heureux ſuccès, & les Suedois dont les victoires enfloient les eſperances, commençoient à goûter la maxime des François qui étoit de ne faire la paix que lorſqu'ils ſeroient en état d'en regler les conditions. C'eſt ce qui les rendit alors inacceſſibles à toutes les propoſitions des Imperiaux, voulant, à l'exemple des François, profiter de leur bonne fortune.

*Idem. l. 15.*

XLVIII. L'Empereur envoïe enfin une ratification en bonne forme.

Cette fermeté faiſant perdre à Ferdinand toute eſperance de diviſer les Alliez, ce Prince ſe réſolut, ou du moins parut ſe réſoudre à donner enfin aux Couronnes toute la ſatisfaction qu'elles demandoient. Il envoïa au Comte d'Averſberg une nou-

velle ratifiation corrigée, par laquelle il approuvoit non-ſeulement *la forme* du traité, mais le traité même, il donnoit à Salvius le titre de Plénipotentiaire ; & comme le jour marqué que le Roi de Dannemark pour échanger les ratifications & commencer le traité de paix étoit déja paſſé depuis long-temps, il permettoit au Comte d'Averſberg par une déclaration expreſſe ajoutée à la ratification, d'en aſſigner un autre de concert avec les Plénipotentiaires des Alliez. Les Négociateurs de part & d'autre ſe communiquerent des copies des ratifications & des ſauf-conduits, qui devoient être échangez afin de les examiner. M. de S. Romain ne trouvant rien à redire ni à la ratification ni aux ſauf-conduits de l'Empereur, témoigna qu'il les agréoit. Mais Salvius diſputa ſur quelques termes de la ratification qui pouvoient, diſoit-il, fournir à Ferdinand un prétexte d'éluder ſes promeſſes. Ces termes étoient, que l'Empereur ratifioit le traité *autant que la nature des choſes lui avoit permis & lui permettoit.* Il trouva encore mauvais que l'Empereur eût fait quelques changemens à la forme des ſaufs-conduits ſans conſulter les Suédois. Cependant comme ces changemens étoient ſans conſéquence, il acquieſça pour le bien de la paix, & pour ne pas paroître s'oppoſer ſeul à la concluſion de cette affaire. AN. 1642.

## COPIE DE LA RATIFICATION de l'Empereur pour le Traité préliminaire avec la France.

XLIX. Ratification de l'Empereur.

*Agnoſcimus & notum facimus tenore præſentium univerſis : quod cum inter Conſiliarum noſtrum Impe-*

AN. 1642.

*rialem Aulicum Conradum à Lutzaw ſpeciali mandato inſtructum pro Nobis, & Sereniſſimo Hiſpaniarum Rege Catholico, conſobrino, affine & fratre noſtro chariſſimo ex unâ; ac Sereniſſimi Galliæ Regis Chriſtianiſſimi Legatum Claudium de Meſmes Comitem d'Avaux ex alterâ partibus; conventio quo ad præliminaria tractatus pacis univerſalis Hamburgi 25 Decembris anni proximè elapſi 1641. in eum qui ſequitur modum, concluſa fuerit* (ici étoit inſeré tout le traité préliminaire tel que je l'ai déja rapporté.) *Nos proinde nihil in Nobis deſiderari cupientes, quod ad tam ſalutare pacis negotium pertinere ullo modo poſſit, præinſertam conventionem per omnia confirmavimus, ratihabuimus & approbavimus, prout vigore præſentium confirmamus, ratihabemus & approbamus: non contra facturi Nos ipſi, neque ut ab aliis quidquam contra fiat, permiſſuri. In cujus rei fidem haſce manu noſtra ſubſcriptas ſigilli noſtri Cæſarei impreſſione muniri juſſimus. Quæ dabantur in civitate noſtrâ Viennæ die 22 Julii anno 1642.*

*Nous reconnoiſſons & nous faiſons ſçavoir à tous que la convention pour les préliminaires du traité de la paix gencrale entre notre Conſeiller Imperial Aulique Conrad de Lutzau, muni d'un commandement exprès pour nous & le Sereniſſime Roi Catholique d'Eſpagne notre très-cher couſin Allié & frere d'une part, & Claude de Meſmes Comte d'Avaux Ambaſſadeur du Sereniſſime Roi très-Chrétien de l'autre; aïant été concluë à Hambourg le 25 Décembre de l'année derniere 1641. en la forme qui ſuit* (ici étoit inſeré le traité préliminaire.) *Nous, ne voulant rien laiſſer à deſirer de notre part pour tout ce qui peut regarder en quelque façon*

*que*

*que ce ſoit la négociation ſalutaire de la paix, Nous avons la convention ci-deſſus inſerée, en tout confirmé, ratifié & approuvé, & pareillement en vertu des préſentes la confirmons, ratifions & approuvons, promettant de n'y contrevenir en quoi que ce ſoit de notre part, & de ne point permettre qu'il y ſoit contrevenu par d'autres. En foi dequoi nous avons ordonné ces préſentes ſignées de notre ſeing, être ſcellées de notre ſceau Imperial. Donné dans notre ville de Vienne le vingt-deuxiéme jour de Juillet l'an 1642.* AN. 1642.

L. Ratification du Roi de France.

L'Empereur devoit donner aux Suedois une ratification toute ſemblable, & voici la copie de celle que M. de Saint-Romain devoit donner pour le Roi de France.

*Loüis par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces préſentes Lettres verront, ſalut. Aïant vû en notre Conſeil la declaration faite par notre aimé & féal Conſeiller en nos Conſeils, Commandeur de nos Ordres, & notre Ambaſſadeur extraordinaire en Allemagne le ſieur le Comte d'Avaux, le 25. Decembre 1641. ſur le traité conclu le même jour, touchant les préparatoires à la paix par l'entremiſe de notre très-cher & très-aimé bon Frere, Couſin, Allié, & Confederé le Roi de Dannemark, entre ledit ſieur Comte d'Avaux & les autres Ambaſſadeurs y dénommez, de laquelle déclaration la teneur s'enſuit:* (teneur de la déclaration) *Sçavoir faiſons que pour le deſir que nous avons de voir une bonne paix & tranquillité publique établie dans la Chrétienté; Nous avons agréé, approuvé & ratifié, agréons & ratifions par les préſentes ſignées de notre main, ladite déclaration faite par*

AN. 1642.

*notre Ambaſſadeur extraordinaire, voulons obſerver & executer tout ce à quoi il s'eſt obligé en notre nom par icelle. Car tel eſt notre plaiſir. En témoin dequoi nous avons fait mettre notre ſcel à ceſdites préſentes. Donné à Valence le 26. de Février 1640. & de notre regne le trente-deux.*

LOUIS.

*Par le Roi*, BOUTHILLIER.

LI. Conteſtation ſur la ratification & les ſauf-conduits du Roi d'Eſpagne.

Tout fut ainſi reglé du côté de l'Empereur. Mais il n'en fut pas de même du Roi d'Eſpagne. Ce Prince avoit expedié les ſauf-conduits en ſon nom & ſignez de ſa main. Il les avoit envoïez à l'Empereur qui les avoit donnez au comte d'Averſberg, & il ne s'agiſſoit plus pour terminer l'affaire, que de les remettre à M. de Saint-Romain. Mais les Miniſtres Imperiaux accoutumez à chicaner ſur tout, au lieu de ces ſauf-conduits, en offrirent d'autres ſignez par Dom Franciſco de Mello Gouverneur des Païs Bas depuis la mort du Cardinal Infant; tandis que dans le traité préliminaire il n'étoit fait mention que du Cardinal Infant & non pas de Dom Franciſco de Mello. Peut-être que M. de Saint-Romain auroit pardonné cette irrégularité, s'il avoit ignoré que le Comte d'Averſberg avoit entre les mains des ſauf-conduits expediez au nom du Roi d'Eſpagne même; mais comme il en étoit bien informé, il fut indigné qu'on refuſât de les lui donner, & il s'obſtina ſi bien à les demander, qu'il fallut enfin lui donner cette ſatisfaction. *Puffendorf. l. 15.*

Cette réſolution ne leva pas encore toutes les difficultez. Parmi les ſauf-conduits du Roi d'Eſpagne,

il ne s'en trouva aucun pour le Réſident de Suéde qui devoit demeurer à Munſter. Quoiqu'on fût déja convenu de la forme dans laquelle tous les ſauf-conduits devoient être conçus, on avoit affecté de leur en donner une nouvelle. On n'y promettoit de sûreté que pour aller & venir aux lieux du congrés, ſans le promettre également pour le ſéjour. On ne s'étoit pas donné la peine de les écrire ſur du parchemin ſelon l'uſage, mais ſur de ſimple papier, & on n'y avoit pas même laiſſé dans le texte aſſez d'eſpace en blanc pour y inſerer les dattes & les noms des Plenipotentiaires. La ratification du traité préliminaire étoit encore plus irréguliere. Elle étoit conçûë tout differemment de celle de l'Empereur & du Roi de France, en très peu de mots, ſans aucune mention ni du tems où le traité avoit été conclu, ni des Plenipotentiaires qui l'avoient negocié; & il ſembloit qu'on y regardât ce traité comme une affaire étrangere & de nulle conſéquence. Un Médiateur moins partial que le Roi de Dannemark ſe ſeroit offenſé d'une négligence ſi inexcuſable; c'étoit abuſer de ſa patience & manquer de conſideration pour ſa perſonne. Mais ce Prince étoit déterminé à trouver bon tout ce qui venoit de la Maiſon d'Autriche, auſſi chagrin qu'elle même des ſuccès des Suédois & de leur alliance avec la France. AN. 1642.

Cependant M. de Saint-Romain ſe plaignit comme il devoit, du procedé du Roi d'Eſpagne, & c'étoit une belle occaſion de traîner la négociation en longueur, ſuivant l'ancien projet de la Cour de France, ſi cette Cour avoit toujours été dans les mêmes diſpoſitions; mais il paroît que depuis la mort du Car-

AN. 1642.

dinal de Richelieu elle chancela pendant quelque temps dans ſes premieres réſolutions. Le Roi perdoit avec ſes forces & ſa ſanté l'ardeur que ce Miniſtre lui avoit inſpirée pour continuer la guerre, & il ſembla commencer à ſouhaiter la paix plus que le Cardinal Mazarin n'auroit voulu. Du moins il donna ordre à M. de Saint-Romain de ne pas s'obſtiner ſur de ſimples formalitez, pourvû que le Roi d'Eſpagne accordât les points eſſentiels. C'eſt ce qui abregea la négociation.

Le Comte d'Averſberg promettoit de repréſenter une ratification en bonne forme de la part du Roi d'Eſpagne & un ſauf-conduit pour le Réſident de Suede à Munſter, ne demandant pour cela que le temps qu'il falloit pour avoir réponſe de Madrit; ou du moins il s'engageoit à fournir l'un & l'autre au commencement du congrès. Auſſi-tôt le Roi de Dannemark toujours impatient dans ſa maniere d'agir, & ſollicité ſans doute par le Comte d'Averſberg, aſſigna, ſans conſulter les Alliez, le 28 d'Avril pour l'échange des ſauf-conduits & des ratifications, & le 15 de Mai pour l'ouverture des Conferences. Cette précipitation parut étrange dans des gens qui avoient juſques-là formé tant d'obſtacles au ſuccès de la négociation. Nouveau ſujet de diſpute. On ſe récria contre des termes ſi courts qui jettoient les Alliez dans un embarras extrême, & ce fut encore une longue ſource de conteſtations & de reproches odieux qu'on ſe fit de part & d'autre. La choſe étoit pardonnable au Comte d'Averſberg; c'étoit un ennemi; mais elle parut inexcuſable dans le Roi de Dannemark, qui, comme Médiateur, ne devoit prêter

LII. Le Roi de Dannemark précipite la concluſion du traité.

ſon Miniſtere à la paſſion d'aucun des partis. Salvius ne pût s'empêcher de reprocher en face à Langerman la partialité & la mauvaiſe conduite de ſon Maître. Peut-être même les Alliez auroient porté plus loin leur reſſentiment, s'ils n'avoient mieux aimé diſſimuler pour le bien de la paix. Les Etats de Hollande avoient enfin accepté les ſauf-conduits du Roi d'Eſpagne, & M. de Saint-Romain ſe conformant aux ordres de la Cour de France borna toutes ſes demandes aux deux points que le Comte d'Averſberg avoit déja promis : premierement que le Roi d'Eſpagne donnât ſa ratification dans la même forme que l'Empereur & les Couronnes alliées, avec le traité préliminaire à la tête exprimé tout entier : ſecondement qu'il donnât auſſi un ſauf-conduit pour le Réſident de Suede à Munſter ; & comme il auroit fallu attendre long-temps les réponſes de Madrit, Salvius perſuada à M. de Saint-Romain de ſe contenter de la promeſſe ſolennelle que le Comte d'Averſberg lui fit de repréſenter ces deux pieces au commencement des Conferences. Les ſauf-conduits furent auſſi-tôt échangez de part & d'autre, & Salvius voulut même avoir celui qui étoit deſtiné aux Ducs de Lunebourg, quoiqu'il fût devenu inutile par le traité que ces Princes avoient fait à Goſlar avec l'Empereur. Les ratifications furent échangées de la même maniere, & en attendant celle du Roi d'Eſpagne que le Comte d'Averſberg promettoit, M. de Saint-Romain reçût celle que l'Empereur avoit envoïée au nom de ce Prince, en conſéquence du plein-pouvoir qu'il en avoit reçû. L'échange étant ainſi fait, l'ouverture des Conferences pour la paix gene-

AN. 1643.

LIII. Echange des ſauf-conduits & des ratifications.

AN. 1643.

rale fut fixée au mois de Juillet de la même année 1643. c'eſt-à-dire trois mois après l'echange. Ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultez de la part du Comte d'Averſberg qui vouloit encore abreger ce terme pour embarraſſer les Alliez, & troubler, s'il étoit poſſible, le concert avec lequel ils agiſſoient dans toute la ſuite de ces négociations. Mais Salvius & M. de Saint-Romain ne voulurent jamais ſe relâcher ſur ce point, & il ne falloit pas en effet un moindre eſpace de temps pour avertir tous les Intereſſez de ſe rendre aux lieux du congrès & pour faire les préparatifs du voïage.

LIV. Concluſion de traité préliminaire.

Ainſi finit cette penible & ennuïeuſe négociation des préliminaires, d'autant plus déſagréable aux Négociateurs, que toutes les conteſtations n'y furent ſouvent que des chicannes pueriles, & ne roulerent que ſur des termes & des formalitez, avec peu de gloire pour les uns & les autres, parce que la gloire des Négociateurs ſe meſure ordinairement par les avantages ſolides qu'ils procurent à leurs Princes. Le Comte d'Averſberg affecta de faire paroître beaucoup de joïe & de ſatisfaction de la concluſion du traité; l'Empereur le fit publier dans ſes armées au ſon des timbales & des trompettes. Mais les Alliez eurent plus de ſujet de s'en applaudir, puiſque leur ſuperiorité leur donnoit droit d'eſperer de grands avantages dans le traité de paix. Ils voulurent du moins en témoigner autant de joïe que leurs ennemis; ils firent comme eux publier le traité dans leurs armées avec le même éclat, & cette publication fit un extrême plaiſir à tous les peuples, qui crurent enfin toucher au moment heureux qui devoit mettre

fin à la cruelle guerre qui déſoloit toute l'Europe depuis tant d'années. AN. 1643.

LV. Mort de Louis XIII.

Cette joïe fut alterée en France par la perte qu'on y fit preſqu'auſſi-tôt après dans la perſonne de Loüis XIII. qui mourut le 14. May 1643. Prince à qui ſon équité & ſon amour pour la juſtice a fait donner le glorieux ſurnom de *Juſte*. Il donna des marques encore plus éclatantes de ſa piété & de ſa religion, ſur-tout à la mort dont il ſoutint les approches avec une fermeté héroïque & une confiance vraiment chrétienne. Ce prince eut auſſi beaucoup de courage & de valeur, & ſa bonté naturelle rendit ſa perſonne chere à ſes ſujets. Ce fut pourtant à ſon Miniſtre, qu'il dût preſque toute la gloire de ſon regne, & il l'acheta au prix de toute ſon autorité, quoiqu'il en fût d'ailleurs extrémement jaloux. Mais puiſque l'on attribuë communément au Miniſtre preſque toute la gloire du regne de Loüis XIII. s'il ſe trouve dans ce regne quelques taches qui en terniſſent l'éclat, c'eſt auſſi au Miniſtre qu'il faut les attribuer. Trop complaiſant pour cet homme imperieux qu'il eſtimoit beaucoup plus qu'il ne l'aimoit, ce Prince fit pluſieurs actions qu'il ne ſe ſeroit jamais permiſes, s'il avoit eu un Miniſtre moins paſſionné. On vit un Prince bon & compatiſſant accabler ſes ſujets d'impôts, & exercer ſur les coupables toute la rigueur des loix les plus ſeveres: un fils né tendre & ſenſible étouffer dans ſon cœur tous les ſentimens que la nature inſpire envers une mere. La mort du Cardinal de Richelieu rendit le Prince à lui-même, & lui rendit en même temps toute ſa vertu. Mais il n'eut pas le tems d'en faire uſage, il mourut dans

AN. 1643. la quarante-deuxiéme année de ſon âge & la trente-troiſiéme, ou ſi je l'oſe dire, la premiere de ſon regne. Quelque ſoin qu'il eût pris de regler la forme du gouvernement pendant la minorité de Loüis XIV. qu'il laiſſoit ſur le trône à l'âge de quatre ans, la Reine devenuë Régente ne crut pas devoir ſuivre exactement les dernieres diſpoſitions du Roi ſon époux. Elle s'attribua toute l'autorité Roïale, & après avoir donné par néceſſité au Cardinal Mazarin toute l'autorité de premier Miniſtre, elle la lui conſerva par eſtime.

LVI. Le Cardinal Mazarin premier Miniſtre ſous la Reine Régente.

Ainſi l'on vit encore en France un premier Miniſtre ſucceſſeur du Cardinal Richelieu, décider comme lui, de la paix & de la guerre, diſpoſer des Charges du Roïaume, regler tous les intérêts de l'Etat & gouverner en Roi, avec le nom de ſujet. Pluſieurs écrivains ont fait le parallele de ces deux Miniſtres, & le Cardinal Mazarin y a toujours perdu. Ce que l'autre executoit par les reſſort d'une profonde politique, celui-ci le faiſoit par la diſſimulation, l'artifice & les intelligences ſecretes. Comme il ſe défioit de tout le monde, perſonne ne ſe fioit à lui, & comme il n'aimoit perſonne, il n'eut aucun ami. Moins vindicatif que ſon prédeceſſeur, mais moins bienfaiſant, preſque également inſenſible aux injures & aux ſervices. Avare juſques dans ſes liberalitez. Timide & tremblant aux approches d'une diſgrace, mais ferme & patient dans la diſgrace même, encore plus habile à s'en relever, cedant à propos pour reprendre plus d'avantage. Comme il avoit paſſé toute ſa vie dans les négociations, il ſçavoit, pour ainſi dire, toutes les fineſſes de l'art. Les dépêches

dépêches qu'il envoïa aux Plénipotentiaires de France à Munſter ſont toujours nettes, ſpecieuſes & bien raiſonnées. On y ſent par-tout ce caractere flatteur, adroit & inſinuant qui gagnoit tous ceux qui ne le connoiſſoient pas. On y admire une habileté extraordinaire ſoutenuë d'un travail infatigable à ménager le ſuccès des affaires. Il fit paroître dans tout le reſte de ſa conduite beaucoup d'adreſſe, beaucoup de penetration & d'étenduë de génie. Il a enfin rendu des ſervices conſiderables à l'Etat & au plus grand de nos Rois. Un peu plus de nobleſſe dans les ſentimens & de droiture dans ſa conduite en auroient fait un ſecond Richelieu.

AN. 1643.

LVII. Salvius veut commencer la négociation de la paix.

Ce changement de gouvernement en France cauſa quelque inquiétude aux Suedois; Salvius toujours ſuſceptible de ces ſortes d'allarmes, fut même ſur le point de tout perdre par une précaution mal entenduë. Il s'imagina qu'il rendroit un grand ſervice à la Suede dans des conjonctures ſi douteuſes, s'il abregeoit les négociations pour la paix; & dans ce deſſein il propoſa de regler par avance à Hambourg avec le Comte d'Averſberg les principaux points du traité de Suede; en quoi il trouvoit encore un avantage qui étoit d'éviter la médiation odieuſe du Roi de Dannemark. Si les Régens de Suede l'avoient cru, les deux traitez de France & de Suede ſe ſeroient ainſi faits indépendamment l'un de l'autre avec autant de préjudice pour la Suede même que pour la France, & on auroit vû entre les Miniſtres des deux Couronnes cette méſintelligence que leurs ennemis communs tâchoient depuis long-temps de faire naître. Mais les Régens de Suede loin d'approuver

*Puffendorf. l. 15.*

LVIII. Les Régens de

AN. 1642.

la penſée de Salvius, lui défendirent expreſſément d'entamer aucun point de la négociation avant que les François fuſſent en état de négocier de leur côté. Malgré les changemens arrivez à la Cour de France ils comptoient encore plus ſur la conſtance & la fidelité des François, que ſur les promeſſes ſpecieuſes des Imperiaux, & ils ne pouvoient pas ſe perſuader que la France voulût ſe détacher de la Suede dans un temps où cette union étoit plus avantageuſe & plus néceſſaire que jamais. Ils ſçavoient que le Cardinal Mazarin entroit abſolument dans les vûës de ſon prédeceſſeur, & les Miniſtres de France à Paris donnoient ſur cela à Grotius des aſſurances capables de diſſiper leurs inquietudes.

Suede l'en empêchent.

*Grotii epiſt. Joan. Salvio 30. Maii 1643.*

LIX. Bataille de Rocroy.

*19 Mai.*

Les nouveaux ſuccès des armes Françoiſes contribuerent ſur-tout à raſſurer les Suedois & à affermir les Alliez de la France dans ſon parti. Dom Franciſco de Mello aſſiegeoit Rocroy, & ne prétendoit rien moins après cette importante conquête, que de penetrer dans le cœur du Roïaume & de mettre une ſeconde fois Paris en danger. Mais l'entrepriſe devint funeſte à la Monarchie d'Eſpagne par la perte de la celebre bataille de Rocroy qui ruina ces vieilles bandes Eſpagnoles juſqu'alors invincibles, ſans qu'elles aïent jamais pû ſe rétablir. La France fut redevable de cette grande victoire au courage & à la valeur du Duc d'Enguyen, ſi connu depuis ſous le nom de Prince de Condé, & à qui la Reine-Régente avoit confié le commandement des troupes en Flandre dans un âge où les autres ſont à peine en état d'executer les ordres d'un General. Avec le nom de ce Prince on voit naître dans l'hiſtoire comme un

nouveau jour. Il eſt par-tout ſuivi d'un torrent de proſperitez, dont il ſemble que tous les ſuccès du regne précedent n'avoient été que l'ombre & le prélude. Ce fut auſſi par une ſi belle victoire que la France vit commencer le regne de Loüis le Grand qui fut ainſi couronné preſque dès le berceau, & victorieux auſſi-tôt que couronné. Elle fut regardée comme un heureux augure qui aſſuroit au jeune Monarque une longue ſuite de triomphes, & l'évenement a juſtifié qu'il falloit en effet une époque auſſi glorieuſe pour marquer le commencement d'un regne qui devoit être un enchaînement de merveilles, & ſous lequel la gloire du nom François a été portée juſqu'aux extrémitez du monde. Ce premier exploit du Duc d'Enguyen fut peu de temps après ſuivi de la priſe de Thionville, conquête également glorieuſe & importante qui fut le premier fruit de la victoire de Rocroy, & qui fut bien-tôt ſuivie de pluſieurs autres. AN. 1643.

LX. Soupçons des Suedois diſſipez.

Malgré tant d'avantages, une choſe auroit pu rendre la conſtance des François ſuſpecte aux Suedois, s'ils n'avoient pas été auſſi déterminez qu'ils l'étoient alors à rejetter de ſemblables ſoupçons. La Reine-Régente aïant écrit à la Reine de Suede pour l'informer de la mort de Loüis XIII. ſon époux, ne faiſoit dans ſa lettre aucune mention du traité d'alliance entre les deux Couronnes. On étoit pourtant réſolu en France d'obſerver religieuſement le traité; mais on auroit été bien aiſe que la mort du Roi eût pû ſervir de prétexte pour ſe décharger, ſelon les conjonctures, des obligations onéreuſes qu'on s'étoit impoſées par le traité, comme ſi ces obligations

*Puffendorf l. 14.*

AN. 1643. avoient en effet ceſſé par la mort du Roi avec qui le traité avoit été fait. Une déclaration ouverte ſur cela eût été infiniment dangereuſe, & on vouloit ſeulement laiſſer entrevoir cette diſpoſition aux Suedois. Grotius qui étoit toujours à la Cour de France, & qui avoit les yeux ouverts ſur la conduite des nouveaux Miniſtres, s'apperçût de ce manege & donna auſſi-tôt l'allarme aux Régens de Suede. Ceux-ci demanderent à la Reine-Régente un éclairciſſement, & on ne pût pas ſe diſpenſer de les ſatisfaire pour ne pas perdre dans eux les plus fideles Alliez que la France eût alors. Le dernier traité d'alliance fut confirmé authentiquement de part & d'autre par un nouvel acte qui fut expedié de la part du Roi de France le 20 Juin, & de la part de la Reine de Suede le 28 Juillet 1643.

LXI. Choix des Plénipotentiaires François pour le traité de Munſter.

Tout ſembloit ainſi ſe diſpoſer à commencer bien-tôt le grand ouvrage du traité de paix; & dans toutes les parties de l'Europe on voïoit déja les Plénipotentiaires des Princes & des Républiques s'avancer vers le lieu du congrès, ou ſe préparer à ſe mettre bien-tôt en chemin. Du vivant de Loüis XIII. & du Cardinal de Richelieu, le Cardinal Mazarini avoit été nommé Plénipotentiaire de France avec le Comte d'Avaux; mais comme ſa qualité de premier Miniſtre après la mort du Cardinal de Richelieu ne lui permettoit plus de quitter la Cour, M. de Chavigny fut deſtiné à remplir ſa place. Celui-ci avoit une parfaite connoiſſance des affaires étrangeres, beaucoup d'experience & de capacité. Il ne lui manqua que le ſuffrage de la Reine-Régente qui n'avoit pas pour lui les mêmes ſentimens d'eſtime

& de confiance que le feu Roi ; ou plûtôt le Cardinal Mazarin ne voulut pas confier le ſecret de l'Etat à un homme qu'il ſongeoit à éloigner du Miniſtere, & qu'il éloigna en effet quelque temps après, quoiqu'il lui fût redevable de ſa haute fortune. Quelques-uns parurent auſſi douter ſi le Comte d'Avaux ſeroit emploïé dans cette négociation ; & il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'il ne l'auroit pas été, ſi le Cardinal Mazarin n'avoit apprehendé de donner mauvaiſe opinion de lui dans le commencement de ſon Miniſtere, en écartant un homme d'un merite ſi reconnu. Lorſque le feu Roi les eût nommez tous deux Plénipotentiaires, le Cardinal en avoit temoigné beaucoup de joïe, & peut-être étoit-elle alors ſincere. Il avoit même chargé une perſonne attachée au Comte d'Avaux de lui écrire pour l'inviter à *lier avec lui une ſociété de frere, & à vivre enſemble dans une parfaite union ;* mais il avoit changé de ſentimens depuis ſon élevation à la dignité de premier Miniſtre. Tout lui fit alors ombrage. Tous les gens de merite lui devinrent ſuſpects, & il ne les enviſagea plus que comme autant de rivaux par qui il craignoit d'être ſupplanté. Cependant la grande réputation que le Comte s'étoit acquiſe dans les négociations de Hambourg, & la connoiſſance qu'il avoit des interêts de l'Empire & des Roïaumes du Nord, le rendoient déſormais néceſſaire pour le traité d'Allemagne ; la Reine-Mere avoit une eſtime particuliere pour lui ; elle lui en donna même alors une marque éclatante ; car pour récompenſer les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, & relever par un nouveau titre l'emploi de Plénipotentiaire qu'il devoit exercer à Munſter, elle

AN. 1643.

LXII. Sentimens du Card. Mazarin pour le C. d'Avaux.

*Epiſtola Grotii Salvio 10 Junii 1643. & præced.*

*Lettre de Silhon au Comte d'Avaux, 10. Mai 1640.*

LXIII. Le C. d'Avaux eſt fait Surintendant des Finances.

*Gazettes de France 1643. 13 Jum.*

AN. 1643.

l'honora d'une des premieres Charges du Roïaume, en le faiſant Surintendant des Finances conjointement avec le Préſident de Bailleul.

LXIV.

M. le Comte de Servien eſt nommé ſecond Plenipotentiaire pour le traité de Munſter.

Mais comme un ſeul Plenipotentiaire ne ſuffiſoit pas pour la multitude d'affaires qui devoient ſe traiter à Munſter, on donna au Comte d'Avaux un ſecond capable de ſoutenir avec lui le poids de cette importante négociation. Ce fut Abel Servien Comte de la Roche-des-Aubiers, qui de Procureur General au Parlement de Grenoble, avoit été fait Conſeiller & Secretaire d'Etat ſous le Cardinal de Richelieu. Il avoit appris ſous cet habile Miniſtre à manier les plus grandes affaires. Il avoit déja négocié avec ſuccès en Italie, où il avoit été Plenipotentiaire pour le traité de Queraſque. Il avoit l'eſprit vif & penetrant; il étoit prompt dans ſes réſolutions, & ferme juſqu'à l'opiniâtreté. Il écrivoit avec beaucoup de feu & de juſteſſe en François; il n'avoit peut-être pas l'eſprit auſſi orné que le Comte d'Avaux; mais il avoit le ſtile plus ſerré & plus fort. Il étoit d'ailleurs naturellement fier & impatient, bruſque & rude dans ſes manieres. Lorſqu'il alla à la Haye en 1647. faire le traité de Garentie, il négocia ſi durement avec les Etats Generaux, qu'ils lui témoignerent leur mécontentement, en lui refuſant le préſent ordinaire. Il étoit auſſi naturellement jaloux des moindres avantages qu'on prenoit ſur lui, & ſon chagrin éclata quelquefois à Munſter de la maniere la plus fâcheuſe.

*Vittorio Siri to. 5. parte 2.*

*Ambaſſadeur de Uvicquefort ſect. 17.*

*Baſnage annales des Provinces Unies 1643. XXIV.*

C'étoit ſur ces deux habiles Miniſtres que la Cour de France comptoit pour le ſuccès de la négociation. Cependant la Reine, ſoit pour éloigner de la Cour

un Prince dont elle appréhendoit l'eſprit inquiet, ſoit pour donner plus d'autorité à l'Ambaſſade, nomma pour en être Chef le Duc de Longueville, & l'obligea malgré ſes répugnances à accepter cet emploi. AN. 1643.

LXV. Préparatifs à Munſter & à Oſnabrug.

Les autres Cours de l'Europe intereſſées au traité avoient auſſi nommé leurs Plénipotentiaires. La garniſon Suedoiſe qui étoit dans Oſnabrug étoit enfin ſortie de la Ville après beaucoup de difficultez, & en avoit remis les clefs aux Magiſtrats. Henri Crane un des Plénipotentiaires de l'Empereur pour le congrès d'Oſnabrug, avoit auſſi ſolennellement diſpenſé la ville de Munſter du ſerment de fidelité qu'elle avoit fait à l'Empereur & à l'Electeur de Cologne, & avoit remis cette Ville dans l'état d'une parfaite neutralité. On avoit retenu dans l'une & l'autre Ville les plus belles maiſons pour loger les Plénipotentiaires avec toute leur ſuite. On y faiſoit de grands préparatifs. Un grand nombre d'étrangers s'y rendoient de toutes parts, attirez par la curioſité ou par l'interêt, & on s'y attendoit à voir bien-tôt un ſpectacle également magnifique & intereſſant.

LXVI. Les Plénipotentiaires de l'Empereur ſe rendent à Munſter & à Oſnabrug.

L'ouverture des Conferences étoit fixée par le traité préliminaire au mois de Juillet; mais cet article eſt ordinairement un des plus mal obſervez. Soit interêts cachez, ſoit obſtacles non prévûs, quelques-uns des Plénipotentiaires trouvent toujours des prétextes pour ſe rendre plus tard qu'ils n'ont promis, & leur lenteur arrête tous les autres, parce que chacun craint, ou de paroître trop deſirer la paix, ou de s'expoſer à l'eſpece de honte qu'il y a à attendre long-temps ceux avec qui l'on doit traiter.

AN. 1643. Un mois après le terme écoulé les Plénipotentiaires de l'Empereur ſe rendirent les premiers de tous aux lieux marquez, voulant par cette démarche donner une preuve de leur diſpotion à la paix, & faire valoir leur zele auprès des Etats de l'Empire. Mais les autres ſe preſſerent d'autant moins de ſuivre l'exemple des Imperiaux, qu'on ſçavoit que ceux-ci n'avoient pas encore reçû de Vienne leurs inſtructions, & qu'on doutoit même ſi l'Empereur n'en envoïeroit pas d'autres à leur place, ou s'il ne leur donneroit pas des Adjoints. Comme c'étoit ſur-tout aux Médiateurs à ſe rendre les premiers, ceux que le Roi de Dannemark avoit nommez pour cet emploi ſe rendirent de bonne heure à Oſnabrug, long-temps avant que l'Ambaſſadeur de Veniſe & le Nonce du Pape paruſſent à Munſter. Les Plenipotentiaires d'Eſpagne affecterent auſſi beaucoup de déligence par le même principe que les Imperiaux. Mais il parut bien dans la ſuite que le Roi d'Eſpagne ne les avoit fait partir ſi-tôt que pour impoſer aux peuples, & faire croire qu'il ſouhaitoit la paix. Car ces prétendus Plenipotentiaires n'avoient ni pouvoirs ni inſtructions. Leur ſuite étoit ſi mal en ordre & compoſée de ſi peu de gens, qu'elle faiſoit aſſez juger qu'ils n'avoient que le nom d'Ambaſſadeurs ſans en avoir le caractere.

LXVII. Ils ſont ſuivis des Plenipotentiaires d'Eſpagne.

Les Eſpagnols avoient ſans doute encore une autre vûë, qui étoit de donner aux Suedois & aux Alliez de la France de nouvelles défiances des François. Ils faiſoient courir le bruit que les articles du traité entre la France & l'Eſpagne étoient déja arrêtez, & que le congrès de Munſter n'étoit qu'une formalité

formalité pour rendre l'accord plus ſolennel. C'étoit pour confirmer ces bruits qu'ils s'étoient hâté de ſe mettre en chemin, & que Dom Diego de Saavedra affecta en paſſant par Paris de demander une conference aux Miniſtres. Mais la Reine qui ſe défioit du deſſein des Eſpagnols, ne lui donna le temps que d'entendre la Meſſe aux Chartreux, & l'obligea de partir auſſi-tôt. Les Suedois évitoient avec le même ſoin tout ce qui pouvoit donner à la France le moindre ſoupçon; car quelque impatience qu'ils euſſent de commencer le traité, & quoique les Imperiaux les preſſaſſent de ſe rendre à Oſnabrug, ils ne voulurent pas le faire, pour ne pas donner occaſion aux François de croire qu'ils vouluſſent traiter indépendamment d'eux. Cependant comme ils craignoient également les reproches des Imperiaux, ils jugerent à propos de s'approcher d'Oſnabrug, afin d'être tout prêts d'y entrer dès qu'il en ſeroit temps, & ils s'avancerent juſqu'à Minden, d'où ils envoïerent Roſenhan à Oſnabrug pour excuſer leur conduite auprès du Comte d'Averſberg & des Médiateurs Danois. Leurs raiſons ne furent goûtées ni des uns ni des autres; & les Danois ſur-tout s'impatientoient juſqu'à menacer de s'en retourner, ſi tous les Députez n'étoient arrivez dans quinze jours. Cette vivacité ſied toujours mal à des Médiateurs. Les Suedois qui ne ſouffroient qu'avec peine la médiation des Danois, les railloient ſur leur impatience, & leur objectoient l'exemple du Comte d'Avaux, qui dans le traité de Stumsdorf avoit travaillé ſix mois entiers à obtenir la premiere entrevûë des parties intereſſées. Si les Danois s'étoient retirez, les Po-

AN. 1643.

LXVIII. Impatience des Danois.

*Puffendorf. l. 11*

LXIX. Médiation de Pologne rejettée.

AN. 1643. lonois auroient volontiers pris leur place. Le Roi de Pologne avoit offert ſa médiation, & elle auroit pû ſuppléer à celle du Roi de Dannemark. Mais les Danois prirent enfin le parti d'attendre, & la médiation du Roi de Pologne devenant par là inutile, & étant pour le moins auſſi ſuſpecte aux Suedois que celle de Dannemark, fut rejettée.

LXX. Salvius ſe rend à Oſnabrug.

Cependant les Régens de Suede jugeant qu'il étoit à propos de donner de plus grandes démonſtrations de zele pour la paix, ordonnerent à Salvius de ſe rendre à Oſnabrug, & d'y attendre l'arrivée des autres Plenipotentiaires. Par cette démarche ils ſe mirent à couvert des reproches des Imperiaux ſans expoſer l'honneur de la nation, parce que le Baron Oxenſtiern fils du Chancelier, nommé premier Plenipotentiaire de Suede, ne devoit ſe rendre au lieu du congrès qu'avec les Plenipotentiaires des autres Princes. Suivant cet ordre, Salvius arriva à Oſnabrug au mois de Novembre, & il obéit d'autant plus volontiers, qu'il avoit reçû nouvelle que les Plenipotentiaires de France étoient enfin partis de Paris. Cet avis lui fut encore confirmé par le Baron de Rorté qui arriva à Oſnabrug peu de jours après lui pour y réſider de la part de la France, & qui l'aſſura que les Ambaſſadeurs François arriveroient à Munſter le premier Janvier de l'année ſuivante 1644. mais ils ne tinrent pas parole, & je vais en rapporter les raiſons.

LXXI. Les François different de ſe rendre à Munſter.

*Fin du ſeptiéme Livre.*

# SOMMAIRE

## DU HUITIÉME LIVRE.

I. *Dessein de la Cour de France dans le renouvellement d'alliance avec les Provinces-Unies.* II. *Les Plénipotentiaires François se rendent à la Haye avant que d'aller à Munster.* III. *Ils sont arrêtez dans leur route.* IV. *Ils sont mal reçûs dans les Etats de la République.* V. *Cerémonial avec le Prince d'Orange.* VI. *Dispositions des Provinces-Unies.* VII. *Politique du Prince d'Orange.* VIII. *Commencement de la négociation.* IX. *Oppositions de sentimens entre la France & la République.* X. *Raisonnement des Etats refuté.* XI. *Politique du Prince d'Orange.* XII. *Les Plénipotentiaires de France négocient avec hauteur.* XIII. *L'armée Françoise reçoit un échec en Allemagne.* XIV. *Mort du Maréchal de Guebriant.* XV. *Inquietude de la Cour de France.* XVI. *Les Suedois déclarent la guerre au Roi de Dannemark.* XVII. *Cette guerre allarme la Cour de France.* XVIII. *Le Comte d'Avaux rassure la Cour.* XIX. *Prétentions des Etats.* XX. *Ils présentent aux Plénipotentiaires un Mémoire sur le Cérémonial.* XXI. *Le Comte d'Avaux élude leur demande.* XXII. *Les Etats veulent engager la France à ne faire qu'une treve.* XXIII. *Politique du Cardinal Mazarin.* XXIV. *Réponse des Plénipotentiaires aux Etats.* XXV. *Obstination des Commissaires.* XXVI. *Injustice de leur procedé.* XXVII. *Embarras des Commissaires.* XXVIII. *Lenteurs inévitables dans les deliberations des Républiques.* XXIX. *Contestations sur les conditions de la durée de l'alliance après la treve.* XXX. *Expedient proposé par le Prince d'Orange.* XXXI. *Rejetté par les Plénipotentiaires.* XXXII. *Autre expedient proposé par les Plénipotentiaires.* XXXIII. *Injustice du procedé des Etats.* XXXIV. *La République refuse de déclarer la guerre à l'Empereur.* XXXV. *La République veut rapporter tout à ses interêts.* XXXVI. *Contestation sur le*

*Cerémonial.* XXXVII. *Les États doutent s'ils envoïeront leurs Députez à Munſter.* XXXVIII. *Raiſonnement du Prince d'Orange.* XXXIX. *Ils propoſent divers expediens.* XL. *Ils conſentent à envoïer leurs Députez à Munſter.* XLI. *Traité pour la campagne.* XLII. *Les Négociateurs s'aigriſſent de part & d'autre.* XLIII. *Conteſtation ſur la forme du traité.* XLIV. *Concluſion du traité.* XLV. *Conteſtation ſur l'ordre de la ſignature du traité.* XLVI. *Les Commiſſaires préſentent aux Plénipotentiaires un écrit captieux.* XLVII. *Avantages de cette négociation.* XLVIII. *Zele du Comte d'Avaux pour la religion.* XLIX. *Harangue du Comte d'Avaux aux Etats.* L. *Succès de la Harangue du Comte d'Avaux en faveur des Catholiques.* LI. *Le Comte d'Avaux part pour ſe rendre à Munſter.* LII. *Le Duc de Neubourg entreprend de former une ligue qui eſt ſuſpecte à la France.* LIII. *L'Electeur de Brandebourg renouvelle ſes propoſitions d'alliance avec la France.* LIV. *Heureux commencemens de la Régence de France.* LV. *La Diete de Francfort refuſe à l'Empereur toutes ſes demandes.* LVI. *Les Colleges des Princes & des Villes prennent la réſolution d'envoïer leurs Députez au traité de la paix générale.* LVII. *L'Empereur veut diſſoudre la Diete.* LVIII. *La France emploïe ſa médiation entre la Suede & le Dannemark.* LIX. *Succès de Torſtenſon dans la guerre de Dannemark.* LX. *Le Prince Rakoci prend les armes contre l'Empereur.* LXI. *Il traite avec les Alliez.* LXII. *Il entre dans la Hongrie.* LXIII. *La France lui promet des ſecours.* LXIV. *Le Comte d'Avaux arrive à Munſter.* LXV. *Entrée du Nonce du Pape à Munſter.* LXVI. *Civilitez mutuelles & cerémonial entre les divers Plénipotentiaires.* LXVII. *Conteſtation ſur le cerémonial entre le Comte d'Avaux & l'Ambaſſadeur de Veniſe.* LXVIII. *La Cour de France ſe relâche en faveur de la République de Veniſe.* LXIX. *Un des Plénipotentiaires Eſpagnols meurt à Munſter.* LXX. *Prieres publiques ordonnées par le Nonce pour l'ouverture des Conférences.* LXXI. *Conteſtations ſur le cerémonial terminées à l'avantage des Ambaſſadeurs François.* LXXII. *Ouverture des Conferences.*

Digitized by Google

# LIVRE HUITIE'ME.

I. Deſſein de la Cour de France dans le renouvellement d'alliance avec les Provinces-Unies.

ON peut regarder le temps d'une négociation de paix comme le moment déciſif qui regle les ſort des vainqueurs & celui des vaincus. Juſques-là les conquêtes des uns & les pertes des autres ſont indéciſes. C'eſt le traité de paix qui les fixe, qui y met le ſceau, qui aſſure aux Princes le fruit de leurs victoires, ou qui les en dépouille pour toujours. Plus la France avoit fait de conquêtes, plus il lui étoit difficile de les conſerver. Un ennemi ne conſent qu'avec peine à ſigner ſa ruine, fût-il encore plus abbattu que ne l'étoit alors la Maiſon d'Autriche. Le Cardinal de Richelieu ſongeant dès le commencement de la guerre à faire une paix avantageuſe, avoit imaginé pour y réuſſir un moïen qui lui paroïſſoit infaillible. C'étoit d'engager tous les peuples & les Princes ennemis de la Maiſon d'Autriche à ſeconder de tous leurs efforts les demandes de la France dans le traité de paix, comme la France elle-même conſentoit à ſoutenir auſſi leurs prétentions. C'étoit là le reſſort qu'il ſe propoſoit d'emploïer dans la négociation, & c'étoit pour ce deſſein que la France avoit tant menagé la Suede, la Hollande & les autres Etats dont elle achetoit ſi cher l'alliance. Comme le temps étoit venu de faire agir ce grand reſſort, elle ſongea à ramaſſer toutes ſes forces pour ne pas manquer ſon coup, & à s'unir plus étroitement que jamais avec ſes Alliez. Elle étoit déja sûre de Madame la Lantgrave de Heſſe & des Suedois par le traitez paſſez,

AN. 1643. confirmez tout récemment depuis la minorité de Loüis XIV. & plus que tous le reſte par l'ambition même de la Suede qui avoit de grandes vûës, ſur la Pomeranie, & qui avoit pour executer ces vûës, autant de beſoin des François, que ceux-ci en avoient des Suedois pour executer les deſſeins qu'ils avoient ſur l'Alſace.

Si la Cour de France comptoit ſur les Suedois, elle devoit raiſonnablement compter encore plus ſur les Etats des Provinces-Unies. Cette nouvelle République étoit redevable à la France de ſon origine, de ſes progrès & de ſa conſervation. La France n'avoit, pour ainſi dire, qu'à retirer ſon bras, & les Païs-Bas ſeroient retombez ſous la domination de leurs anciens maîtres. Le traité d'alliance renouvellé en 1635. entre Loüis XIII. & les Etats étoit encore un gage de leur fidélité. Cependant ſoit qu'on eût quelque ſujet de ſe défier de leur conſtance, ſoit qu'on voulût ranimer leur attachement & leur reconnoiſſance par de nouvelles liaiſons; la Reine-Régente crut qu'il étoit à propos de renouveller les anciens traitez, & les Plenipotentiaires nommez pour Munſter eurent ordre de paſſer par la Haye & de s'y joindre à M. de la Thuillerie pour y négocier avec la République un renouvellement d'alliance. Un obſtacle imprévû les arrêta pluſieurs jours à Mezieres.

II. Les Plenipotentiaires de France ſe rendent à la Haye avant d'aller à Munſter.

Le Roi de Portugal perſuadé que le Roi d'Eſpagne n'accorderoit point de ſauf-conduit à ſes Plenipotentiaires, avoit pris le parti d'envoïer en France un ſimple Envoïé avec ordre de ſuivre les Ambaſſadeurs François à Munſter à la faveur de leur ſauf-conduit. Cet Envoïé devoit veiller aux interêts de

III. Ils ſont arrêtez dans leur route.

Portugal, & faire l'office d'Ambaſſadeur ſans en porter le nom ni le caractere. C'étoit Dom Loüis Pereira de Caſtro. Les Catalans qui vouloient auſſi avoir leurs Députez au traité avoient ſuivi l'exemple du Roi de Portugal. Mais les Eſpagnols en aïant été avertis prétendirent s'oppoſer au paſſage des Portugais & des Catalans, & pour cela voulurent obliger le Comte d'Avaux à déclarer les noms & les fonctions de tous ceux qui étoient à ſa ſuite. Douze jours ſe paſſerent en conteſtations entre le Comte & les Eſpagnols; après quoi ceux-ci réparerent en quelque ſorte leur faute par les honneurs qu'ils firent rendre aux François ſur toutes les autres terres de leur dépendance.

AN. 1643.

*Lettre du Roi de Portugal au C. d'Avaux, 22. Avril 1643.*

IV. Ils ſont mal reçûs dans les Etats de la République.

Les Plenipotentiaires ne furent pas ſi bien reçûs dans quelques Villes des Provinces-Unies, & ce fut peut-être l'effet des déclamations des Prédicans qui publioient que la paix feroit naître des diviſions inteſtines dans l'Etat. On s'en plaignit au Prince d'Orange & aux Etats qui donnerent dans la ſuite de meilleurs ordres.

V. Cérémonial avec le Prince d'Orange.

Les deux Ambaſſadeurs ſouhaitoient ſur-tout avec paſſion que le Prince d'Orange Frederic-Henri conſentît à rendre à leur caractere ce qui lui étoit dû. Ce Prince avoit reçû de Loüis XIII. le titre d'Alteſſe, & tous les peuples de l'Europe le lui donnerent enſuite à l'exemple des François. Cette diſtinction qui ne le rendit gueres plus reconnoiſſant envers la France, l'avoit rendu plus reſervé à l'égard de ſes Ambaſſadeurs. Il ne leur donnoit l'*excellence* qu'avec peine, titre qui tout nouveau qu'il étoit, étoit devenu le

AN. 1643.

titre distinctif des Ambassadeurs des Têtes couronnées. Il se croïoit aussi dispensé d'aller comme autrefois au devant d'eux. La conjoncture étoit délicate pour les Plenipotentiaires qui étoient tout à la fois obligez de soutenir leur dignité & de menager un Prince dont l'amitié leur étoit nécessaire. Pour éviter les suites fâcheuses qu'auroient pû avoir des démarches trop précipitées, on mit l'affaire en négociation avant que d'arriver à la Haye. Il fut reglé de concert avec les Etats & le Prince d'Orange lui-même, que ce Prince iroit au-devant des Ambassadeurs & leur rendroit le lendemain la premiere visite, si sa santé le lui permettoit : sinon, qu'il envoïeroit le Prince Guillaume son fils les recevoir & les visiter. Le Prince Frederic-Henri se trouva effectivement attaqué de la goutte, lorsque les Ambassadeurs arriverent à la Haye. Ce fut le Prince Guillaume qui alla les recevoir à demie-lieuë de la Ville avec cinquante carosses & toute la Noblesse du Païs. Il excusa son pere sur son indisposition, & ses excuses furent reçûes comme un aveu de l'obligation où le Prince son pere reconnoissoit être à leur égard.

*Lettres des Plenipotentiaires à M. de Brienne 23. Novembre 1643.*

*Lettre de M. de Servien à M. de Lyonne 26. Janvier 1644.*

Les femmes plus jalouses de leurs droits ne pûrent s'accommoder entre elles. Après la démarche que le Prince d'Orange venoit de faire, il étoit naturel que la Princesse son épouse fît aussi la premiere visite à Madame de Servien qui suivoit son mari dans son Ambassade ; mais rien ne pût y faire resoudre la Princesse ; l'Ambassadrice se croïant de son côté en droit d'exiger les mêmes honneurs que son mari, comme en effet l'usage l'a voulu de tout temps, refusa constamment

tamment de rendre la premiere viſite ; de ſorte qu'elles ne ſe virent point pendant tout le temps que Madame de Servien demeura à la Haye. AN. 1643.

Ces premieres difficultez que les Plénipotentiaires trouverent à leur arrivée en Hollande, n'étoient rien au prix de celles qu'ils devoient rencontrer dans leur négociation avec les Etats. Il eſt à propos, pour faire comprendre toute la ſuite de cette affaire, d'expoſer en peu de mots les diſpoſitions où ſe trouvoit alors la République.

VI. Diſpoſitions de la République des Provinces-Unies. 1579.

Il y avoit plus de ſoixante ans que les Provinces-Unies s'étoient ſouſtraites à la domination Eſpagnole, & depuis ce temps-là les peuples avoient toujours eu les armes à la main pour repouſſer les efforts continuels que les Rois d'Eſpagne faiſoient pour rentrer en poſſeſſion d'un ſi bel appanage. A peine les Provinces eurent-elles goûté les douceurs de la paix & de la liberté pendant une treve de douze ans qui fut concluë en 1609, que la guerre recommença avec la même fureur. Elle auroit enfin épuiſé la République naiſſante ſans les puiſſantes diverſions que les Suedois firent en Allemagne, & les aſſiſtances continuelles que les Etats reçûrent de la France. La République aidée de ces ſecours fut en état, non-ſeulement de ſe maintenir contre toutes les forces de l'Eſpagne, mais encore de faire des conquêtes juſques dans le Nouveau Monde. Ces avantages & la crainte des diviſions inteſtines faiſoient ſouhaiter à quelques-uns la continuation de la guerre. Mais comme l'Etat étoit extrémement accablé & ſur-tout la Province de Hollande qui avoit contracté des dettes immenſes, la plûpart deman-

AN. 1643. doient la fin de la guerre, d'autant plus que les conquêtes des François dans les Païs-Bas commencoient à donner de la jalouſie à la République. Les ſentimens étoient cependant partagez ſur la maniere dont il falloit terminer la guerre. Les uns vouloient qu'on s'aſſurât par un traité de paix ſolemnel dont toute l'Europe fût garant, la ſouveraineté des ſept Provinces, & les conquêtes que la République avoit faites ſur les Eſpagnols. Les autres n'eſperant pas que le Roi d'Eſpagne pût jamais ſe réſoudre à abandonner ſes droits ſur de ſi belles Provinces, propoſoient de faire une treve ſemblable à celle qui avoit été faite en 1609. pendant laquelle les Provinces-Unies retiendroient toutes leurs conquêtes & reprendroient de nouvelles forces pour recommencer la guerre en cas que le Roi d'Eſpagne refusât de faire une bonne paix à la fin de la treve.

VII. Politique du Prince d'Orange.

Tel étoit ſur-tout le ſentiment du Prince d'Orange. Les Princes de cette Maiſon étoient redevables à la guerre de la grande autorité qu'ils avoient acquiſe dans les Païs-Bas, & ne pouvoient eſperer de la conſerver qu'à la faveur de la guerre. Leur valeur & leur habileté les avoient rendus neceſſaires, en même temps que leurs victoires les rendoient chers à la République. Mais quelque bien affermie que parût leur puiſſance dans un Etat qui leur étoit redevable de ſa conſervation, ils n'ignoroient pas qu'une République ſe fait un devoir de ſacrifier tous les autres devoirs à l'amour de la liberté & de l'indépendance, & ils craignoient avec raiſon que leurs talens pour la guerre devenant déſormais inutiles aux Provinces, les défiances & les ſoupçons ſi ordi-

naires aux peuples Républicains ne l'emportaſſent ſur tout le merite de leur ſervices paſſez. Cette conſideration donnoit au Prince Frederic-Henri de l'éloignement pour la paix; comme il voïoit les Etats déterminez à mettre fin à une guerre qui duroit depuis ſi long-temps, & qu'il étoit obligé d'avoir beaucoup de condeſcendance pour eux, comme ils avoient auſſi pour lui beaucoup de déference, il prenoit un milieu pour ajuſter ſes interêts à ceux de la République. C'étoit de faire une treve pendant laquelle il eſperoit que la crainte de voir recommencer la guerre lui feroit conſerver tous ſes avantages. AN. 1643.

Il étoit aſſez indifferent à la Cour de France que les Etats fiſſent la paix ou une treve, pourvû qu'ils ne traitaſſent que de concert avec elle, ſuivant l'ancien projet de ſes Miniſtres; & comme elle n'ignoroit pas que le ſentiment du Prince d'Orange prévaloit dans les Etats, il n'étoit queſtion entre la France & la Hollande que de regler la maniere dont chacun des deux Etats alliez procederoit dans ſon traité, la nature & l'étenduë des demandes qu'on devoit faire dans la négociation de Munſter, la garantie mutuelle des traitez, & les conditions auxquelles on feroit durer l'alliance après la guerre. Tous ces points étoient d'une extrême conſéquence pour la France. C'étoit le ſujet du voïage des Plénipotentiaires à la Haye, & la ſuite fera voir que rien n'étoit plus néceſſaire que cette précaution.

VIII. Commencement de la négociation.

Dans la premiere audience que les Plénipotentiaires eurent des Etats, le Comte d'Avaux qui portoit la parole, dit en ſubſtance, que le Roi voulant donner à la République une nouvelle marque de ſa

AN. 1643.

bienveillance, leur avoit ordonné de paſſer par la Haye avant que de ſe rendre à Munſter : qu'ils étoient chargez de s'ouvrir aux Etats de tout ce qui regardoit le traité de paix, & qu'ils avoient lieu d'eſpérer une confiance réciproque. A ce diſcours le Préſident qui étoit de ſemaine répondit en termes généraux & reſpectueux, que quand les intérêts de la République ne ſeroient pas auſſi inſéparables qu'ils l'étoient de ceux de la France, la ſeule reconnoiſſance obligeroit les Etats à demeurer éternellement unis avec une Couronne dont ils avoient reçû tant de bienfaits ; & comme le Comte avoit demandé que les Etats nommaſſent des Commiſſaires pour regler en détail tout ce qu'on jugeroit néceſſaire pour le bien commun, le Préſident ajouta qu'on procéderoit inceſſamment à l'élection.

*Lettre des Plenipotentiaires à M. de Brienne, 7. Decembre 1643.*

IX. Oppoſition de ſentimens entre la France & la République.

Quelque impatience que les Ambaſſadeurs témoignaſſent de terminer au plûtôt la négociation, pour faire ceſſer les murmures des Plénipotentiaires étrangers qui les attendoient à Munſter, l'élection des Commiſſaires ſe fit plus tard qu'on ne l'avoit promis. Ce ne fut qu'après pluſieurs jours de délais qu'ils furent enfin nommez au nombre de ſept, & ils rendirent auſſi-tôt une viſite de cerémonie aux Plénipotentiaires, qui jugerent par cette premiere entrevûë que la négociation ſeroit beaucoup plus épineuſe que la Cour de France ne s'étoit imaginé. Car aïant laiſſé entrevoir aux Commiſſaires la nature de leurs propoſitions, ceux-ci leur firent comprendre que les Etats ne conſentiroient jamais à un des articles que la France avoit le plus à cœur, qui étoit que la République s'obligeât en général à appuïer & à ſoutenir

*Lettre des mêmes au même, 14. Decembre 1643.*

dans la négociation de Munſter toutes les propoſitions de la France, ſant les ſpecifier en détail : que les Etats n'approuvoient nullement la réſolution où le Roi paroiſſoit être de faire à leur exemple une paix *à la Hollandoiſe*, c'eſt-à-dire ſans rien reſtituer. AN. 1643

X. Raiſonnement des Etats refuté.

Ils faiſoient ſur cela un raiſonnement que l'intérêt ſeul pouvoit leur faire trouver bon. Leur pauvreté, ſelon eux, les autoriſoit à retenir toutes les conquêtes qu'ils avoient faites dans les Païs-Bas ; d'autant plus, ajoutoient-ils, que c'étoit-là une réunion & non pas une nouvelle acquiſition : au lieu que la France pouvoit aiſément ſe paſſer de deux ou trois Villes ; ou même reſtituer des Provinces entieres ſans s'affoiblir. Il eſt bien vrai que la France étoit beaucoup plus puiſſante que la République ; mais on ne croira jamais qu'à proportion qu'un Prince eſt puiſſant il lui ſoit moins permis d'uſer de ſes droits. La France, diſoient les Plénipotentiaires, n epouvoit-elle pas avec juſtice ſe dédommager des dépenſes énormes qu'elle avoit faitesdans la guerre ? & étoit-il juſte que ſes Alliez en faveur deſquels elle les avoit faites,refuſaſſent de contribuer à lui procurer ce dédommagement qu'elle ne cherchoit qu'aux dépens de l'ennemi ? Le Roi n'étoit-il pas d'ailleurs en droit de retenir ſes conquêtes à titre de réunion beaucoup plus que les Hollandois qui certainement, pour ne rien dire de plus, ne pouvoient avoir hors de leurs ſept Provinces que des droits chimériques ? Ces raiſons toutes ſolides qu'elles devoient paroître faiſoient peu d'impreſſion ſur les Commiſſaires, & ils ne répondoient à tout ce que leur diſoient les Ambaſſadeurs que par des geſtes négatifs. Leur con-

AN. 1643.

duite avoit pour principe une raiſon plus ſecrete qu'ils n'avoient garde de découvrir ; c'eſt que les Etats ne vouloient point que le Roi pouſsât ſes conquêtes en Flandre, parce qu'ils redoutoient le voiſinage d'un Prince ſi puiſſant encore plus que celui des Eſpagnols.

XI. Politique du Prince d'Orange.

Cependant tandis que les Commiſſaires raiſonnoient ainſi avec les Ambaſſadeurs, le Prince d'Orange qui avoit d'autres vûës tenoit en particulier un langage tout different, & diſoit aux Ambaſſadeurs qu'il conſeilloit au Roi de ne rien reſtituer. Il étoit perſuadé que c'étoit le moïen de faire échouer les négociations de la paix, & c'eſt ce qu'il prétendoit ; ou du moins en engageant la France à faire des propoſitions de paix qu'on n'accepteroit jamais, il vouloit l'obliger à ne faire qu'une treve comme la République ; ſoit pour lier plus étroitement les deux Etats ; ſoit parce qu'il craignoit que ſi la France faiſoit ſa paix, ſon exemple n'engageât la République à faire auſſi la ſienne.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 7 Décembre 1643.*

*Au même, le 4. Janvier 1644.*

XII. Les Plénipotentiaires de France négocient avec hauteur.

Plus les Hollandois s'éloignoient des vûës de la France, plus il falloit affecter avec eux de fermeté & de réſolution pour les obliger à ſe rapprocher du moins ſur les articles eſſentiels de la négociation. C'eſt ce que firent les Ambaſſadeurs dans les Conference reglées qu'ils eurent avec les Commiſſaires. La premiere propoſition qu'ils leur firent fut que les Etats s'obligeaſſent de nouveau à l'obſervation des traitez précedens. C'eſt une choſe ordinaire dans les renouvellemens d'alliance, & qui ne ſouffre aucune difficulté. Cependant les Commiſſaires refuſerent de l'accepter ſans ſe mettre même en peine

Digitized by Google

d'adoucir leur refus en propoſant quelque temperament, ou du moins en alleguant quelques raiſons. Ils refuſerent de la même maniere de s'obliger à ne pas avancer leur traité avec les Eſpagnols plus que celui de la France, & offrirent ſeulement de conſentir à ne pas conclure ſans elle. Les Plenipotentiaires chagrins de voir leur négociation arrêtée dans les points les plus aiſez, & perſuadez que les Hollandois ne ſe montroient ſi difficiles, que parce qu'ils croïoient, ce qui étoit vrai, que la Cour de France appréhendoit d'en être abandonnée dans la négociation de Munſter, crurent devoir parler avec plus de hauteur, & témoigner à leur tour beaucoup d'indifference. Ils écrivirent à la Reine & aux Miniſtres qu'ils ne voïoient que ce ſeul moïen de réduire la République, & qu'il falloit l'emploïer d'autant plus librement qu'il étoit poſſible que les Hollandois s'accordaſſent avec l'Eſpagne, vû la conſtitution de leur Etat, & la haine mutuelle des deux nations La ſuite fit voir que cette penſée n'étoit pas vraie, toute vrai-ſemblable qu'elle étoit. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Hollandois paroiſſoient énorgueillis des avances que la France faiſoit pour ſe les attacher. C'eſt le vice ordinaire de ceux que la fortune éleve. Il étoit même échappé à quelques indiſcrets d'entre eux de dire qu'il étoit juſte que la France prît la loi des Etats, puiſque ſans eux les armées ennemies ſeroient tous les ans aux portes de Paris.

AN. 1643.

XIII. L'armée Françoiſe reçoit un échec en Allemagne.

Deux accidens qui arriverent dès le commencement de la négociation preſque à la ſuite l'un de l'autre, ne contribuerent pas peu à augmenter la fierté des Hollandois à proportion de l'inquietude

AN. 1643. qu'ils donnerent à la France. Le premier fut un échec conſiderable que l'armée Françoiſe reçût en Allemagne. Depuis la bataille de Kempen le Maréchal de Guebriant, quoique ſon armée fût beaucoup moins forte que l'armée de Baviere & de Lorraine qu'il avoit en tête, continuoit à faire aſſez heureuſement la guerre en Allemagne. Il avoit contribué à la priſe de Thionville, en ſe rapprochant du Duc d'Enguyen pour ſoutenir le ſiege. Il avoit offert la bataille aux ennemis qui l'avoient refuſée. Il termina enfin ſes exploits par le ſiege & la priſe de Rotweil. Mais cette entrepriſe fut funeſte à la France par la perte de trois régimens que le General Major Roze laiſſa enlever auprès de la Place; & encore plus par la mort du Maréchal de Guebriant, qui en viſitant les travaux fut bleſſé d'un boulet au bras droit & mourut peu de jours après de ſa bleſſure. Ce grand homme avoit eu toute ſa vie une grande paſſion pour la gloire, & n'y avoit jamais aſpiré que par le mérite & la vertu. Son habileté, ſa valeur & ſon activité l'éleverent au comble des honneurs militaires; & ſa bonté, ſon déſintéreſſement, ſa droiture & ſa piété le firent aimer dans un ſi haut rang. Il ſembla que la fortune des armes Françoiſes en Allemagne fut attachée à celle de ce grand General. A peine fut-il mort que les Bavarois ſurprirent ſon armée à Dutlingen, & la mirent en une entiere déroute. Les François y perdirent plus de ſix mille hommes, & le reſte des troupes fut tellement diſſipé, que tout le Païs demeura ouvert aux ennemis qui reprirent Rotweil.

*Hiſt. du Maréchal de Guebriant, l. 10. c. 1. & 2.*

XIV. Mort du Maréchal de Guebriant.

24. *Novembre* 1643.

XV. Inquietude de la Cour de France.

Quelque conſidérable que fut cette perte, elle étoit

étoit moins irréparable que n'eût été la déſertion de la Lantgrave de Heſſe. On craignoit cependant à la Cour que cette Princeſſe allarmée du voiſinage des ennemis, & incapable de réſiſter ſeule à toutes leurs forces, ne leur proposât un accommodement qu'ils auroient accepté avec joie. On n'oublia rien pour parer ce coup & pour raſſurer les autres Alliez de la France. Le Comte d'Avaux dépêcha par ordre du Roi M. de Saint-Romain à Caſſel pour aſſurer Madame la Lantgrave d'un prompt ſecours. Les Miniſtres affecterent de diminuer la perte faite à Dutlingen, & la diſſimulerent même aux Plenipotentiaires à la Haye, comme il paroît par les relations qu'ils leur en envoïerent, tandis qu'ils travailloient avec ardeur à la réparer. Mais comme il n'étoit pas poſſible de remettre ſi-tôt une nouvelle armée ſur pied, les Plenipotentiaires eurent ordre demander aux Etats quelques ſecours pour Madame la Lantgrave. Il n'étoit certainement pas de l'intérêt des Provinces-Unies de laiſſer accabler cette Princeſſe; mais il ſuffiſoit que la France parût avoir beſoin des Etats pour les rendre difficiles; rien n'étoit plus déraiſonnable que leur conduite à l'égard de la France. Car lorſqu'elle triomphoit, ils alleguoient leur foibleſſe pour en obtenir de nouveaux ſecours; & lorſque la fortune lui devenoit contraire, ils ſe prévaloient du beſoin qu'on avoit d'eux pour exiger de nouveaux avantages.

AN. 1643.

*Lettre de la propre main de la Reine au C. d'Avaux, 5. Fevrier 1644.*

Le ſecond incident dont je dois faire ici mention inquieta extrémement la France par rapport à la Suede, & contribua à lui rendre l'alliance des Hollandois plus neceſſaire. Ce fut la déclaration de

XVI. Les Suedois déclarent la guerre au Roi de Dannemark.

AN. 1643. guerre que les Suedois firent au Roi de Dannemark lorſque ce Prince s'y attendoit le moins, par l'irruption ſubite que Torſtenſon fit dans le Holſtein. Il y avoit déja long-temps que les Suedois étoient irritez contre le Roi de Dannemark, qu'ils accuſoient de cacher ſous le nom de Médiateur tous les ſentimens d'un ennemi. Ce Prince qui les voïoit occupez à la guerre d'Allemagne craignoit peu leur reſſentiment, & ſembloit affecter de les moins ménager de jour en jour, juſques là qu'il fit arrêter pluſieurs vaiſſeaux Suedois qui commerçoient dans le Sond, troublant ainſi le commerce de la Suede ſans ſe mettre en peine de la ſatisfaire ſur les plaintes qu'elle en fit. Ces hoſtilitez ſecretes lui attirerent enfin une guerre ouverte. La réſolution en fut priſe dans une Aſſemblée generale des Etats de Suede, & tenuë fort ſecrete juſqu'au moment que Torſtenſon fondit ſur le Holſtein avec une armée fort delabrée qui s'y refit en peu de temps aux dépens de la Province. Ce fut un des fruits que les Suedois retirerent de cette guerre.

*Puffendorf. l. 15.*

XVII. Cette guerre allarme la Cour de France.

Un changement ſi peu attendu déconcertoit la politique de la Reine & du Cardinal Mazarin, qui craignirent avec raiſon que les Suedois ne pouvant réſiſter à deux puiſſans ennemis à la fois, ne negligeaſſent la guerre d'Allemagne, ou ne s'accommodaſſent tout-à-fait avec l'Empereur pour ſatisfaire leur reſſentiment contre le Roi de Dannemark. Dès la premiere nouvelle que le Comte d'Avaux en avoit reçûë à la Haye, il avoit écrit à Salvius pour s'informer des cauſes de cette nouvelle guerre & des diſpoſitions de la Suede. Mais Salvius ne voulant pas

apparemment faire croire que cette déclaration fût l'effet d'une réſolution prémeditée, affecta d'en ignorer les cauſes, & ſe contenta d'aſſurer le Comte que cette nouvelle guerre n'auroit aucune ſuite fâcheuſe pour la cauſe commune. La Reine & les Miniſtres de de Suede donnerent les mêmes aſſurances à la Cour de France. Cependant comme cette rupture entre les deux Roïaumes excluoit déſormais la médiation du Roi de Dannemark, les ennemis en prenoient occaſion d'accuſer les Alliez de ne vouloir pas la paix. D'ailleurs quelque partial que le Roi de Dannemark eût paru dans ſa médiation, il donnoit toujours quelque jalouſie à l'Empereur par l'interêt qu'il prenoit au rétabliſſement de l'Electeur Palatin; au lieu qu'on l'obligeoit déſormais à ſe jetter entre les bras de l'Empereur même, & à joindre ſes forces à celles de la Maiſon d'Autriche. AN. 1643.

Heureuſement pour les Alliez le Roi de Dannemark ne trouva pas dans ſes ſujets autant d'ardeur qu'il en avoit pour la guerre. A peine les Suedois eurent-ils tourné leurs armes contre le Dannemark, que les Etats du Roïaume entrerent en négociation avec ceux de Suede. Pluſieurs Princes offrirent leur médiation, & entr'autres la Reine Régente de France qui fut même ſur le point d'en donner la commiſſion au Comte d'Avaux pour qui on ſçavoit que le Roi de Dannemark avoit beaucoup de déference. Le Comte s'offrit à faire encore une fois le voïage du Nord; mais il ne laiſſa pas ſur la connoiſſance qu'il avoit des deux Roïaumes, d'aſſurer le Cardinal Mazarin que la guerre ne ſeroit pas longue, & qu'elle tourneroit même au profit de la cauſe com-

XVIII. Le C. d'Avaux raſſure la Cour.

AN. 1643. mune, parce que les Suedois n'auroient plus dans le Roi de Dannemark un fâcheux Médiateur, & que leur armée rétablie aux dépens de l'ennemi seroit plus en état d'agir l'été suivant en Allemagne. L'évenement justifia ces conjectures, & la Cour de France jugea que la présence du Comte d'Avaux seroit plus utile à la Haye pour conduire la négociation commencée avec les Etats.

XIX. Prétentions des Etats.

Si l'inquietude & les embarras de la Cour de France rendoient les Hollandois plus fiers à son égard, leur fierté n'étoit cependant pas le seul motif des difficultez qu'ils faisoient aux Plénipotentiaires. Ceux-ci en découvrirent un autre plus secret & plus interessant. C'est que la République ne vouloit rien terminer sur les points les plus aisez de la négociation, avant que d'avoir reglé deux articles auxquels elle étoit beaucoup plus attachée qu'à tout le reste. Le premier étoit que les Etats prévoïant le peu de fonds qu'ils pourroient faire dans la suite sur l'alliance de la France, si cette Couronne faisoit absolument sa paix avec la Maison d'Autriche, vouloient l'engager à ne faire qu'une treve comme eux. Le second article qu'ils paroissoient avoir encore plus à cœur que le premier, étoit un nouveau cerémonial pour leurs Députez ; c'est-à-dire qu'ils vouloient que la France leur accordât les mêmes distinctions qu'elle accordoit aux Ambassadeurs des Têtes couronnées, & entr'autres à ceux de Venise qu'ils citoient incessamment pour exemple, & avec lesquels ils prétendoient que les leurs devoient aller de pair.

*Memoire du sieur Godefroy au Car-*

En 1609. après le traité de treve où le Roi d'Es-

AN. 1643.

pagne Philippe III. traita avec les Provinces-Unies comme avec des Etats libres & ſouverains, Henri IV. voulant les animer à mettre la derniere main à leur ouvrage, leur accorda de nouveaux honneurs. Lorſque leurs Députez entrerent au Louvre, il voulut que ſes Gardes ſe miſſent en armes à leur paſſage, & que ſes Ambaſſadeurs chez eux leur donnaſſent la main. La choſe fut executée de la ſorte; mais on n'avoit pas prétendu à la Cour de France que cet exemple ſervît de regle pour l'avenir, & en effet les choſes changerent ſous le regne de Loüis XIII. ſans que les Etats cruſſent devoir s'en offenſer. Depuis ce temps-là ils n'avoient acquis aucun nouveau titre qui leur donnât droit d'exiger de nouveaux honneurs. Mais ils ſouffroient impatiemment ces reſtes de leur ancienne ſervitude, & la conjoncture favorable où ils ſe trouvoient par le beſoin que la France avoit d'eux, ſembloit leur devoir tenir lieu de titre. Leur importunité ſur ce point fatigua extrêmement la Cour qui étoit veritablement embarraſſée de leur demande, parce qu'elle n'oſoit les refuſer. Dès le commencement de la négociation ils préſenterent aux Plénipotentiaires un Mémoire qui contenoit les raiſons ſur leſquelles ils fondoient leurs prétentions. Mais le Comte d'Avaux eut l'adreſſe de leur faire agréer qu'il n'y fît point de réponſe, parce qu'il n'avoit aucun ordre ſur cela, & leur perſuada de s'adreſſer directement à la Reine à laquelle il conſeilloit en même-temps de ne rien accorder de nouveau aux Etats, à cauſe des conſéquences que cet exemple auroit pour pluſieurs Princes de l'Europe. Le Comte ne laiſſa pas de faire ſentir aux Commiſ-

*dinal Mazarin, Novembre 1643.*

XX. Ils préſentent aux Plénipotentiaires un Mémoire ſur le cerémonial.

*Mémoire des Commiſſaires des Etats, 21. Décembre 1643.*

XXI. Le Comte d'Avaux élude leur demande.

AN. 1643.

faires qu'ils étoient mal fondez dans leur demande, puiſqu'étant Ambaſſadeur à Veniſe il avoit refuſé le titre d'*Excellence* à celui de cette République, quoiqu'il lui eût accordé la place d'honneur dans les viſites qu'il en avoit reçûës. Il ajoutoit que la Reine-Régente étoit obligée de tranſmettre à ſon fils les droits de la Couronne dans leur entier, comme un dépôt ſacré qu'elle avoit reçû en entrant dans la Régence, & qu'elle ne pouvoit par conſéquent faire aucun changement à l'ancien uſage, puiſque les droits honorifiques perdent de leur prix à proportion qu'ils deviennent plus communs. Mais comme cette conteſtation étoit délicate, le Comte aima mieux pour s'en décharger laiſſer eſperer aux Etats d'obtenir plus aiſément de la Cour de France ce qu'ils demandoient. La Reine loüa l'adreſſe des Plénipotentiaires, & prit auſſi le parti de traîner l'affaire en longueur.

*Baſnage annales des Provinces Unies 1645. XXXV.*

XXII. Les Etats veulent engager la France à ne faire qu'une treve.

La conteſtation n'étoit gueres moins échauffée ſur le premier article dont j'ai fait mention, c'eſt-à-dire ſur le ſujet de la paix ou de la treve. La République perſuadée que les Eſpagnols ne lui accorderoient jamais une paix aſſez avantageuſe, & qu'elle n'étoit pas d'ailleurs du bien des Etats, parce qu'une trop grande tranquillité au dehors y cauſeroit infailliblement des diviſions inteſtines, étoit toujours determinée à la treve, & vouloit y déterminer auſſi la France, afin d'obliger ainſi cette Couronne à demeurer attachée à la République par la crainte ou la neceſſité de rentrer en guerre après la treve.

XXIII. Politique du

La France tendoit préciſément au même but que les Etats, c'eſt-à-dire à la treve, mais plus artifi-

AN. 1643.

Cardinal Mazarin.

cieuſe dans ſa politique, elle prenoit pour parvenir à ce terme, un chemin directement oppoſé à celui des Hollandois. Ceux-ci agiſſant avec cette franchiſe qui leur eſt naturelle, vouloient demander la treve pour l'obtenir en effet : les François au contraire vouloient demander la paix pour obtenir une treve. C'eſt ici qu'on commence à découvrir le genie artificieux & diſſimulé du Cardinal Mazarin. Il vouloit conſerver à la France toutes ſes conquêtes. Il prévoïoit que les Eſpagnols ne conſentiroient jamais à les lui ceder par un traité de paix. Il vouloit donc tâcher d'en conſerver la poſſeſſion du moins par un traité de treve, eſperant, ſur-tout ſi la treve étoit un peu longue, que l'Eſpagne inſenſiblement accoutumée à la perte des domaines qu'on vouloit lui enlever, aimeroit mieux y renoncer à la fin de la treve que de recommencer la guerre, d'autant plus que la France auroit eu le tems de ſe fortifier dans ſes nouvelles acquiſitions. Mais il prévoïoit deux grands inconveniens à propoſer lui-même la treve. Le premier étoit que la Maiſon d'Autriche ſe prévaudroit infailliblement de cette propoſition pour ſe déchaîner contre la France & ſoulever contre elle non-ſeulement toute l'Allemagne, mais s'il étoit poſſible, l'Europe entiere, ſous prétexte que la France auroit paru ne vouloir point de paix Le ſecond qui faiſoit plus d'impreſſion ſur le Cardinal, étoit que ſi la France demandoit la premiere une treve, les Eſpagnols affecteroient de s'obſtiner à la refuſer pour obliger la France à ſe relâcher ſur les conditions. Il crut donc que pour amener les Eſpagnols au point qu'il déſiroit, il falloit paroître vouloir toute autre

AN. 1643.

choſe qu'il ne vouloit en effet : demander conſtamment la paix pour obtenir une treve, demander la paix avec la poſſeſſion de toutes les conquêtes, pour obtenir cette poſſeſſion du moins par une treve ; car il ſe flattoit que les Eſpagnols n'aïant point d'autre moïen de finir une guerre qui les ruinoit, & voïant la France obſtinée à demander la paix avec toutes ſes conquêtes, feroient les premiers la propoſition d'une treve avec cette condition, & ſe mettroient ainſi d'eux-mêmes au terme où le Cardinal vouloit les amener. Cette politique qui ſe developpera encore mieux dans l'hiſtoire du traité de Munſter, fut dans toutes les négociations comme un principe invariable & le reſſort ſecret de toutes les démarches des Plenipotentiaires François avec les Eſpagnols. La Cour de France étoit réſoluë de n'en jamais démordre, & ce point, diſoit M. de Brienne, étoit *in deliberatis.*

*Lettre de M. de Brienne aux Plenipotentiaires, 19. Janvier 1644.*

Mais comme tout l'effet de reſſort caché dépendoit d'une profonde diſſimulation, le Cardinal n'en voulut pas même faire la confidence aux Etats ni à aucun de ſes Alliez, ce qui donna occaſion à de longues & d'épineuſes conteſtations entre les Plenipotentiaires de France & les Etats, parce que ceux-ci voulant demander directement une treve, vouloient obliger la France à la demander auſſi avec eux. Les mêmes raiſonnemens qui faiſoient ſouhaiter au Cardinal une treve préferablement à la paix, ſervoient d'armes aux Etats contre les Plenipotentiaires François. La France, diſoient-ils, ne pouvoit pas eſperer que le Roi d'Eſpagne conſentît jamais à lui abandonner par un traité de paix toutes les conquêtes

quêtes qu'elle avoit faites ſur lui & ſur les Alliez : une partie de l'Artois, des Places importantes dans le Luxembourg, dans le Comté de Bourgogne & dans le Hainaut, enfin des Provinces entieres comme le Rouſſillon, la Catalogne & la Lorraine. Les affaires d'Eſpagne ne paroiſſoient pas encore aſſez deſeſperées pour cela. Il valloit donc mieux, ſi on vouloit terminer la guerre, traiter d'une treve generale pour dix, douze ou quinze ans, pendant laquelle chacun retiendroit toutes ſes conquêtes ou du moins la meilleure partie, ſauf à recommencer la guerre après la fin de la treve. Quelque vrai que fût ce raiſonnement, les Plénipotentiaires ne manquerent pas de raiſons apparentes pour le réfuter ſans trahir leur ſecret. Ils répondirent que les intérêts de la France ne lui permettoient pas de faire une treve dans un temps où la fortune des armes lui étoit ſi favorable. Que ſeroit interrompre le cours de ſes victoires, pour donner à l'ennemi le temps de reſpirer, & de nous ſeparer de nos Alliez, pour recommencer la guerre avec de nouvelles forces : que les Suedois & tous les Princes d'Allemagne vouloient la paix : que toute l'Europe l'attendoit : que le traité préliminaire n'avoit été fait que dans cette vûë, & que les fauf-conduits le portoient expreſſément. Ils ajouterent, qu'ils ne doutoient cependant pas, vû l'inclination que la Reine avoit à terminer la guerre, qu'elle ne conſentît ſans peine à une prompte ſuſpenſion d'armes, s'il étoit neceſſaire de commencer par là avant que de traiter de la paix.

AN. 1643.

*Lettre des Plénipotentiaires à la Reine, 23. Decembre 1643.*

XXIV. Réponſe des Plénipotentiaires aux Etats.

Cependant les Commiſſaires, qui vouloient un traité de treve en forme & non pas une ſimple ſuſ-

AN. 1643.

penſion d'armes de quelque mois, inſiſtoient toujours ſur leur premiere demande. La diſpute recommençoit à chaque nouvelle conference. On s'aigriſſoit de part & d'autre, & tous les autres points du traité demeuroient indécis; ce qui chagrinoit la Cour de France, parce que le ſéjour des Plénipotentiaires à la Haye donnoit occaſion aux ennemis d'animer contre elle tous les Etats d'Allemagne, comme ſi elle n'avoit en vuë que d'éloigner les conferences pour le traité de la paix. Cette conſidération touchoit peu les Etats.

XXV. Obſtination des Commiſſaires.

*Les peuples de déçà*, diſoient les Plénipotentiaires à la Reine, *ont l'humeur approchante de celle des Suiſſes, qui ſe laiſſent rarement perſuader aux raiſons d'autrui quand elles combattent leurs interêts ou leurs prétentions.*

*Lettre des Plénipotentiaires à la Reine, 19. Janvier 1644.*

XXVI. Injuſtice de leur procedé.

En effet on ne peut pas nier que la République qui ignoroit les vûës ſecretes de la France, n'eut tort dans la maniere dont elle agiſſoit avec elle. Car enfin les aſſemblées de Weſtphalie n'avoient été indiquées que pour y faire la paix: & comme les Etats ſe croïoient en droit de choiſir la treve préferablement à la paix, parce que la treve convenoit mieux à leurs intérêts; ils devoient auſſi laiſſer à la France la liberté de choiſir la paix, ſi elle jugeoit qu'elle lui fût plus avantageuſe que la treve. Ils objectoient qu'il n'étoit pas juſte que la France fît la paix ſans eux; mais c'étoit de leur choix qu'ils refuſoient de la faire; & leur prétention étoit d'autant moins raiſonnable, qu'on ne pouvoit les ſaisfaire ſur cela ſans offenſer les autres Alliez qui vouloient la paix & non pas une treve. Ils prétendoient que ſi la France faiſoit la paix tandis qu'ils ne feroient

*Lettre des Plenipotentiaires à la Reine, 23. Decemb. 1643.*

qu'une treve, leur condition deviendroit dans la ſuite plus facheuſe qu'elle n'étoit alors, parce que la France ſoutenoit avec eux le poids de la guerre, au lieu qu'après la fin de leur treve il en demeureroient ſeuls chargez. Si cela étoit vrai, repliquoient les Plénipotentiaires, ils ne devoient l'imputer qu'à eux ſeuls, puiſque ce ne ſeroit qu'un effet de leur choix. Pouvoient-ils raiſonnablement exiger que la France ſacrifiât ſes intérêts à ceux de la République ? D'ailleurs la condition des Etats ne devoit pas être plus mauvaiſe après la fin de leur treve, qu'elle ne l'avoit été avant que la France eût pris les armes ; puiſque la France, quoiqu'en paix, pourroit comme autrefois leur donner des aſſiſtances d'argent proportionnées à leurs beſoins. AN. 1643.

XXVII. Embarras des Commiſſaires.

Les Commiſſaires n'aïant rien à repliquer à cette réponſe qu'ils n'attendoient point, ſe regarderent quelque temps les uns les autres comme des gens étonnez. Ils conferent enſemble à diverſes repriſes ; & enfin M. Paw l'un d'entre eux prenant la parole pour les autres, demanda aux Plénipotentiaires quelle aſſiſtance la France promettoit à la République pour continuer la guerre après la treve expirée. Le Comte d'Avaux répondit ſans héſiter que la France leur offroit douze cent mille livres & toute autre ſorte de ſecours qu'elle pouroit leur donner ſans contrevenir à ſon traité de paix. Cette offre ne parut pas les ſatisfaire. *Seroit-il juſte*, reprit le Comte, *que la France refuſât une paix avantageuſe, ſi les ennemis la lui offroient ?* Ils avoüoient que non. *Seroit-il juſte*, ajoutoit-il, *que la paix de la France ne durât pas plus long-temps que votre treve, afin que nous rentraſſions en guerre en* *Ibidem.*

AN. 1644.

*même-temps ?* Ils avoüoient encore que non, & cependant ne convenoient de rien ; de ſorte que tout le ſuccès de cette conference, qui fut une des plus vives, fut que les Commiſſaires demanderent du temps pour faire leur rapport à l'Aſſemblée des Etats, afin de recevoir leurs ordres ſur une matiere ſi importante.

XXVIII. Lenteur inévitable dans les déliberations des Républiques.

Ces ſortes de formalitez qui ſont inévitables dans les Républiques, emportoient un temps conſidérable & faiſoient languir la négociation. Les Plénipotentiaires ſe conſoloient par l'eſperance du ſuccès ; & en effet leur fermeté fit comprendre aux Etats qu'il ne leur ſeroit gueres poſſible de faire changer de réſolution à la France, comme ils s'en étoient d'abord flatez un peu trop légerement. Mais ce point là gagné par les Plénipotentiaires, il en reſtoit un autre dont ils prévoïoient que la diſcuſſion ne ſeroit gueres moins épineuſe. C'étoit de regler les conditions auxquelles les deux Etats continueroient leur alliance après les traitez de Munſter. La maniere dont les Commiſſaires avoient reçû l'offre de douze cent mille livres dans la derniere Conference, faiſoit craindre beaucoup de difficultez ſur cet article, & il fut en effet ſi long-temps débattu, qu'on fut quelquefois ſur le point de rompre la négociation.

XXIX. Conteſtation ſur les conditions de la durée de l'alliance après la treve.

On convenoit aſſez de part & d'autre de ce qu'on ſeroit obligé de faire ſi les deux Etats faiſoient la treve, ou ſi tous deux faiſoient la paix. Mais il s'agiſſoit d'un troiſiéme cas ſur lequel rouloit toute la conteſtation. Il falloit regler les obligations réciproques des deux Etats en cas que la France fît la paix, comme elle diſoit, & que la République ne fît

qu'une treve. Outre les ſommes d'argent que les Etats demandoient à la France pour ſoutenir la guerre après la fin de la treve, ils exigeoient encore que ſi le Roi d'Eſpagne refuſoit de continuer la treve avec les Etats, la France s'obligeât à rompre le traité de paix qu'elle auroit fait avec lui, & à reprendre les armes contre l'Eſpagne. Les Plénipotentiaires rejetterent, comme ils devoient, une telle propoſition, qui faiſoit dépendre le repos & la tranquillité du Roïaume, du caprice ou des intérêts de la République, & qui auroit rendu le traité de paix avec l'Eſpagne abſolument inutile ou même pernicieux à la France, puiſque, pour obtenir la paix, elle auroit ſans doute plus cédé de ſes prétentions que pour obtenir une ſimple treve.

*Lettre des Plenipotentiaires à M. de Brienne, 12. Janvier 1644.*

XXX. Expedient propoſé par le Prince d'Orange.

Le Prince d'Orange ſentant toute l'injuſtice de cette propoſition, voulut la modifier, & propoſa que ſi le Roi Catholique offroit de continuer la treve & que les Etats la refuſaſſent, la France demeureroit dégagée de ſes obligations envers la République; mais que ſi c'étoit le Roi d'Eſpagne ſeul qui refusât de continuer la treve, la France ſeroit obligée de reprendre les armes pour l'y contraindre & pour partager avec la République les frais de la guerre. Comme cet expédient étoit de l'invention du Prince d'Orange, il inſiſta beaucoup pour le faire accepter. Mais les Plénipotentiaires le refuſerent conſtamment, parce qu'un tel engagement aſſerviſſoit encore la France à la République, au lieu que la France vouloit ſe mettre en pleine liberté. Ce ne fut pourtant pas là la raiſon qu'ils apporterent de leur refus; car elle auroit donné de l'ombrage aux

*Les mêmes au même, 4. Janv. 1644.*

XXXI. Rejetté par les Plenipotentiaires.

AN. 1644.

Etats. Ils ſe contenterent de répondre qu'on accuſeroit la France de mauvaiſe foi, ſi après avoir ſolennellement juré la paix avec l'Eſpagne, on la voïoit rentrer en guerre ſans aucun intérêt perſonnel & par le ſeul motif d'aſſiſter la République. Le Prince d'Orange avoit prévû cette difficulté, & repartit que la France pouvoit éviter aiſément cet inconvenient, en déclarant par avance aux Eſpagnols l'engagement qu'elle auroit pris avec les Etats : expédient frivole ; car par là le traité avec l'Eſpagne n'auroit eu que le nom de paix, puiſque les François ſeroient obligez à le rompre au gré des Hollandois ; au lieu que la treve des Etats auroit été effectivement un traité de paix, puiſque les Francois ſe ſeroient engagez à en procurer la continuation. Comme il eſt d'ailleurs impoſſible d'obtenir dans un traité de paix qui eſt cenſé devoir durer toujours, tout ce qu'on obtient dans un traité de treve qui ne dure que quelques années, la France auroit perdu à ſon traité, tandis que les Etats ſeuls auroient gagné au leur. En un mot c'étoit vouloir que la France fît un traité de paix où elle eût tous les déſavantages de la paix & de la treve, tandis qu'ils vouloient faire un traité de treve où ils euſſent tous les avantages de la treve & de la paix.

XXXII. Autre expedient propoſé par les Plenipotentiaires.

Ces raiſons étoient ſi preſſantes, que les Commiſſaires n'eurent rien à repliquer. Mais comme les Plénipotentiaires prévoïoient que les Etats ne conſentiroient jamais à laiſſer la France ſe décharger ainſi des engagemens qu'elle avoit pris avec eux, ils propoſerent de ne faire dans le traité aucune mention de cet article, & d'en renvoïer la diſcuſſion au temps où le cas arriveroit. Cette propoſition étoit d'autant

*Lettre des Plenipotentiaires à M. de Brienne, 26. Janv. 1644.*

plus raiſonnable, que rien n'étoit en effet plus incertain ni plus contraire aux deſſeins ſecrets de la France, que le cas ſur lequel on conteſtoit. Car ni la France ni la République ne pouvoient ſe répondre du ſuccès de négociation de Munſter, & il n'étoit pas impoſſible que la ſituation des affaires obligeât dans la ſuite ces deux Puiſſances à faire tout le contraire de ce qu'elles prétendoient alors. Cependant la propoſition de paſſer cet article ſous ſilence, bien loin d'être acceptée des Etats, leur donna de l'ombrage, comme ſi l'on n'avoit cherché qu'à éluder l'obligation de continuer l'alliance. Il inſiſterent pour le faire regler, quoique les Plénipotentiaires leur déclaraſſent qu'ils n'avoient aucun pouvoir pour cela; & ce ne fut qu'après bien des conteſtations qu'ils conſentirent dans la ſuite à l'omettre dans le traité. AN. 1644.

XXXIII. Injuſtice du procedé des Etats.

Les Hollandois ſentoient parfaitement le prix de l'obligation que la France avoit contractée de ne faire ni paix ni treve que de leur conſentement; & en cas qu'ils ſe déterminaſſent à rendre ſa liberté à la France, ils étoient réſolus de la lui vendre bien cher. L'offre de douze cent mille livres pour continuer la guerre après la treve expirée, ne les ſatisfaiſoit point. Le Prince d'Orange prétendoit que cette ſomme ſeroit en effet peu proportionnée aux beſoins de la République lorſqu'elle ſoutiendroit ſeule tout le poids de la guerre, puiſque la France, dans un temps où elle en partageoit avec elle tous les frais, ne laiſſoit pas de lui païer la même ſomme. C'étoit là tourner contre la France ſes propres bienfaits, & lui faire une obligation de ce qui étoit un pur effet

*Lettre des Plenipotentiaires à la Reine, 23. Decembre 1643.*

AN. 1643.

de ſa libéralité; d'autant plus que par les traitez de 1634. & 1635. les Etats s'étoit engagez, en cas de rupture entre la France & l'Eſpagne, à ne point exiger le païement des deux millions de livres qui leur étoient promis par le traité de 1634. Le Comte d'Avaux ſe relâcha dans la ſuite juſqu'à demander à la Reine permiſſion d'offrir deux millions tous les ans pendant tout le temps que dureroit la guerre après la fin de la treve, & la Reine le lui permit; mais comme cet article étoit une ſuite de ce troiſiéme cas dont j'ai parlé, & dont on étoit convenu de ne faire aucune mention dans le traité, on convint auſſi de paſſer celui-ci ſous ſilence.

*Lettre du C. d'Avaux au Cardinal Mazarin, ſans datte.*

XXXIV. La République refuſe de déclarer la guerre à l'Empereur.

Cependant nos Plénipotentiaires païoient exactement à la République les ſubſides qu'on lui devoit par les traitez paſſez, & leur laiſſoient le choix des entrepriſes de guerre pour la campagne ſuivante, afin de gagner les Etats par cette complaiſance, & de les rendre plus faciles ſur les autres points de la négociation où il y avoit encore bien des difficultez à ſurmonter. On avoit prétendu dans le traité de 1635. obliger les Etats à rompre avec l'Empereur lorſque la France romproit elle-même avec ce Prince. L'obligation étoit clairement exprimée. Néanmoins les Etats en avoient ſi peu compris la force, ou avoient tellement affecté de l'ignorer, qu'en 1636. lorſque Gallas entra en Bourgogne à la tête d'une armée Impériale, les Provinces-Unies refuſerent de déclarer la guerre à l'Empereur. La Cour de France ſouhaitoit cependant d'y engager la République, moins ſans doute dans l'eſpérance d'en être effectivement ſecouruë dans les expéditions de cette guerre, que par

par le desir d'en être secondée dans la négociation de la paix. Mais autant qu'on souhaitoit en France l'exécution de cet article, autant la République en étoit éloignée. Sa vivacité sur ce point étoit telle que les Plénipotentiaires crurent qu'il seroit dangereux d'en faire ouvertement la proposition aux Etats. Les Commissaires eux-mêmes en paroissoient effarouchez. Il étoit d'ailleurs probable que quand la République se fût engagée à l'observation de cet article, elle ne l'eût pas mieux executé dans la suite qu'elle n'avoit déja fait. Ainsi on prit le parti de se contenter d'une obligation generale, par laquelle les Etats promettroient d'executer les articles VI. IX. & X. du traité de 1635. Encore les Commissaires ne voulurent-ils pas consentir que ces articles fussent exprimez tout au long dans le traité, comme s'ils avoient craint que cette répétition n'augmentât l'obligation plus qu'il ne vouloient. Les Etats consentoient d'ailleurs à s'engager à l'observation entiere des traitez précédens; & s'ils avoient agi de bonne foi, c'étoit, ce semble, une obligation suffisante pour l'exécution de l'article contesté; mais il leur plaisoit d'interpréter ces obligations en un sens tout contraire; & en se dispensant de les executer, ils se croïoient quittes pour dire que ce n'étoit pas l'intention de leurs Provinces.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 12. Janvier 1644.*

*Lettre des mêmes au même, 4. Jan. 1644.*

*Lettre des mêmes à la Reine, 19. Janv. 1744.*

XXXV. La République veut rapporter tout à ses interêts.

Les Hollandois prétendoient ainsi réduire tous leurs démêlez & tous leurs intérêts aux seuls Païs-Bas. Par cette même raison, quoiqu'ils se fussent déja engagez à reprendre les armes pour défendre toutes nos conquêtes, si l'Empereur, le Roi d'Espagne, ou quelqu'autre Prince que ce fût renouvelloit la guerre

AN. 1644.

après la paix, ils ſoutenoient que cette obligation ne regardoit que les conquêtes que la France avoit faites en Flandre, ſans aucun rapport aux autres, telles qu'étoient Briſac, Perpignan, Pignerol, & generalement tout ce qui étoit hors des Païs-bas. En vain les Plénipotentiaires leur objectoient que l'obligation étoit générale, & s'étendoit par conſéquent à tous les autres lieux. Ils répondoient que la France étoit donc pareillement obligée de défendre les terres de la République dans les Indes; fauſſe conſéquence, puiſque les traitez avoient été faits nommément pour l'Europe ſeulement.

XXXVI. Conteſtation ſur le cerémonial.

Il y eut encore pluſieurs Conférences ſur les articles dont je viens de parler, & ſur la correſpondance mutuelle avec laquelle les deux Etats devoient traiter à Munſter. Enfin après beaucoup d'autres conteſtations qu'il ſeroit inutile de rapporter, les Plénipotentiaires dreſſerent un projet de traité à peu près conforme aux paroles qu'on s'étoit données de part & d'autre, & le remirent entre les mains des Commiſſaires pour en faire leur rapport aux Etats. Les Comtes d'Avaux & de Servien les voïant revenir peu de jours après *les mains pleines de papiers*, & s'imaginant qu'ils apportoient les articles du traité, furent fors ſurpris de ne leur voir entre les mains que des Lettres de divers Ambaſſadeurs à Conſtantinople, qui donnoient à celui de la République le titre d'*Excellence*. Ce fut l'occaſion d'une nouvelle diſpute ſur le cerémonial. Les Commiſſaires s'emporterent juſqu'à menacer de ne point aller à Munſter, & de traiter à Bois-le-Duc ou à la Haye, comme ils jugeroient à propos. Les Plénipotentiaires

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 9. Février 1644.*

répondirent ſur le même ton, & leur fermeté qui étoit augmentée par leur chagrin étonna les Commiſſaires. On ſe radoucit, mais inutilement; & ſi on ſe quitta ſans aigreur, ce fut auſſi ſans avoir rien conclu. AN. 1644.

XXXVII. Les Etats doutent s'ils envoïeront leurs Députez à Munſter.

Cette matiere étoit une ſource perpétuelle de conteſtations dangereuſes qui traverſoient la négociation, quelque ſoin que priſſent les Plénipotentiaires de les écarter. Les Hollandois devenoient de jour en jour plus vifs ſur ce ſujet, à meſure que le terme du congrès de Munſter approchoit, ne voulant pas que leurs Députez y paruſſent autrement que comme des Ambaſſadeurs d'une République ſouveraine, égaux à ceux des autres Souverains. Les offres que les Eſpagnols leur faiſoient de traiter à la Haye, contribuoient encore à les dégoûter de l'Aſſemblée de Munſter. Ils s'imaginoient qu'il ſeroit extrémement glorieux à leur République de traiter ainſi dans ſes propres Etats, & qu'elle y pourroit plus aiſément donner la loi à ſes ennemis. Le Prince d'Orange prétendoit même que c'étoit l'intérêt de la France, & conſeilloit aux Plénipotentiaires d'y conſentir. Sa raiſon étoit que les ſept Députez des Provinces étant à Munſter éloignez de leurs ſupérieurs, ſe laiſſeroient infailliblement corrompre par les careſſes & l'argent des Eſpagnols, & conſentiroient ſans peine à abandonner la France. Au lieu que la négociation ſeroit beaucoup plus difficile à la Haye, où la diverſité de religion & l'antipathie des deux nations rendoient les Eſpagnols odieux. L'événement ne vérifia que trop le raiſonnement de cet habile Prince; mais la France qui ne prévoïoit pas ce qui devoit arriver, ſe perſuada que le Conſeil de Frederic étoit dicté par

*Puſendorf. l. 15.*

XXXVIII. Raiſonnement du Prince d'Orange.

*Ibidem.*

AN. 1644.

l'intérêt qu'il avoit à faire durer la guerre, & s'imagina que cette propoſition ruinoit le fondement de ſa politique. C'étoit en partie pour s'oppoſer à l'exécution de ce deſſein, qu'elle avoit envoïé ſes Plénipotentiaires en Hollande. Rien en effet ne paroiſſoit plus propre à diviſer les intérêts des Alliez, que de diviſer leurs négociations. Il étoit difficile de conſerver dans des lieux éloignez cette parfaite correſpondance que la France regardoit comme le grand mobile de ſa négociation; & il étoit naturel de croire que les Députez des Etats traiteroient avec plus de concert lorſqu'ils le feroient ſous les yeux mêmes des Plénipotentiaires de France. Si ce raiſonnement n'étoit pas vrai, il étoit du moins vrai-ſemblable; & il faut d'autant moins le condamner, qu'il eſt aſſez probable que les Eſpagnols auroient également gagné les Etats à la Haye, comme ils gagnerent les Députez à Munſter. Quoiqu'il en ſoit, les Plénipotentiaires ne voulurent jamais conſentir que la République traitât à la Haye; & les Etats qui n'étoient pas d'ailleurs bien aſſurez de la diſpoſition des Eſpagnols, leur accorderent cet article.

XXXIX. Ils propoſent divers expediens.

Cependant la crainte de recevoir un affront dans la perſonne de leurs Députez, leur firent chercher des expédiens pour éviter les diſputes. Ils propoſerent de traiter à Munſter par un ſimple Secretaire qui recevroit continuellement ſes ordres des Etats; ou d'envoïer des Députez en lieu tiers, au lieu de les envoïer à Munſter. Le premier expédient déplût extrémement à la Cour de France & aux Plénipotentiaires, parce qu'une telle maniere de traiter devoit être incommode, longue & toujours incertaine. Le

*Lettre des Plenipotentiaires à la Reine, 19. Jan. 1644.*

ſecond ne paroiſſoit pas impraticable, & les Plénipotentiaires ſe ſeroient réſolus à l'accepter, pourvû que la République eût envoïé ſes Deputez dans quelque Ville de Friſe, ou quelqu'autre Ville peu éloignée de Munſter, comme Veſel, afin de faciliter la correſpondance des Députez avec les Plénipotentiaires François. Mais ſur ce ſecond expédient même, les Etats faiſoient encore une difficulté qui le rendoit inutile; car ils refuſoient de donner plein-pouvoir à leurs Députez, ſous prétexte que cela étoit contraire à la forme de leur gouvernement; & ils promettoient ſeulement, de l'envoïer pour les occaſions importantes. Toutes ces diſputes aboutirent enfin à ce que les Etats conſentirent à envoïer leurs Députez à Munſter pour y traiter avec plein-pouvoir, pourvû que ce fût en maiſon tierce; & les Plénipotentiaires accepterent auſſi ce parti, pourvû que les Députez leur rendiſſent la premiere viſite & n'exigeaſſent pas l'*Excellence*.

AN. 1644.

XL. Ils conſentent à envoïer leurs Députez à Munſter.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 8. Mars 1644.*

Outre le traité du renouvellement d'alliance que les Plénipotentiaires négocioient à la Haye, ils étoient encore chargez d'en faire un autre pour regler les opérations de la Campagne. C'étoit encore une autre ſource de démêlez avec les Etats qui vouloient en conſéquence de ce traité, une augmentation de ſubſides, & que le traité fût pour pluſieurs années. La France refuſa l'un & l'autre. Le premier, parce que l'état de ſes affaires ne le lui permettoit pas; & le ſecond, parce qu'il ne convenoit pas de traiter pour pluſieurs années de guerre, lorſqu'on étoit ſur le point de faire la paix.

XLI. Traité pour la campagne.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, le 1. Mars 1644.*

Ce refus n'empêcha pas les Etats de faire encore

XLII. Les Negocia-

AN. 1644.

de nouvelles demandes qui furent pareillement rejettées. Les eſprits s'aigrirent plus que jamais. Les Commiſſaires ſe retirerent mal ſatisfait, & les Plénipotentiaires, qui malgré les ordres réïterez qu'ils recevoient de partir inceſſamment pour Munſter, avoient pris patience juſques là dans l'eſpérance de terminer bien-tôt leur négociation, ſe reſolurent enfin à demander leur audience de congé. C'étoit un dernier reſſort qu'il voulurent emploïer pour hâter la réſolution des Etats, & qui eut tout l'effet qu'ils eſpéroient. Leur fermeté arracha aux Etats leur conſentement au traité tel qu'on en étoit convenu; & ſans doute la crainte que les Députez eurent que les Eſpagnols ne tiraſſent avantage de la méſintelligence de la République avec la France, fut le plus puiſſant motif qui les détermina à ſatisfaire enfin cette Couronne. L'article du cérémonial fut renvoïé à la Cour, & le reſte fut dreſſé d'un commun conſentement; mais ce ne fut pas ſans beaucoup de chicanes de part & d'autre.

tears s'aigriſſent de part & d'autre.

*Lettre des Plenipotentiaires au Cardinal Mazarin, 23. Fév. 1644.*

*Lettre des mêmes au même, le 1. Mars 1644.*

XLIII. Conteſtations ſur la forme du traité.

Dès la préface les Plénipotentiaires refuſerent de donner aux Etats le titre de *Seigneurs*, quoiqu'on le leur eût déja donné dans pluſieurs traitez précédens, ou le Roi parlant lui-même les qualifioit de *hauts & puiſſans Seigneurs*. Ce refus qui dans le fond étoit autant hors de ſaiſon qu'il étoit périlleux, auroit eu de fâcheuſes ſuites, ſi les Plénipotentiaires ne s'en fuſſent preſqu'auſſi-tôt déſiſté en conſentant à emploïer le titre de *Seigneurs*, du moins deux fois dans la ſuite du traité. Ils gagnerent d'un autre côté ce qu'ils perdirent de celui là; car ils obligerent les Commiſſaires à emploïer le terme de *reſpect* envers

*Remarques des Plenipotentiaires ſur le traité de la Haye, 1644.*

le Roi, & de remerciment *de l'honneur qu'il avoit fait aux Etats* en faiſant paſſer ſes Plénipotentiaires par la Haye. Ils obtinrent encore, quoiqu'avec peine, que M. Knuyt un des commiſſaires ne mettroit point parmi ſes qualitez *Conſeiller de ſon Alteſſe le Prince d'Orange*; mais ſimplement *Conſeiller de M. le Prince d'Orange.* Les Commiſſaires exigerent de leur côté qu'on ne fît mention dans le ſecond article que des traitez *avec les Eſpagnols*, ne voulant pas être compris dans la négociation qui ſe devoit faire avec l'Empereur, parce qu'ils n'avoient, diſoient-ils, rien à démêler avec ce Prince. On leur accorda ce point d'autant plus volontiers, que par là ils laiſſoient à la France la liberté de traiter avec les Impériaux comme elle jugeroit à propos, ſans conſulter la République. Enfin pour faire connoître leur indépendance, ils voulurent encore ajouter au même article ces paroles, *de leur propre chef*, & le terme d'*immédiatement* pour exclure toute médiation, même celle de Veniſe qui leur étoit ſuſpecte, parce qu'il y avoit, diſoient-ils, un proverbe à Veniſe qui diſoit que la guerre de Flandre aſſuroit la paix d'Italie.

AN. 1644

XLIV. Concluſion du traité.

Après tant de conteſtations les, deux traitez, celui du renouvellement d'alliance, & celui de la campagne furent enfin dreſſez de la maniere ſuivante; & on y ajouta un troiſiéme pour un ſecours extraordinaire de douze cent mille livres.

## TRAITE' ENTRE LE ROI LOUIS XIV. & les Etats des Provinces-Unies. A la Haye, le premier Mars 1644.

*Le Roi très-Chrétien, par l'avis de la Reine-Ré-*

AN. 1643.

*gente ſa mere, voulant continuer à l'Etat des Provinces-Unies des Païs-Bas la même affection & bienveillance que les défunts Rois Henri le Grand & Loüis XIII. de glorieuſe memoire leur ont temoigné, & aïant conſideré combien il eſt néceſſaire pour le bien public, que la même union & bonne intelligence qui a été juſques ici entre la France & leſdites Provinces-Unies tandis que la guerre a duré, ſoit maintenuë à l'avenir & encore plus affermie à l'occation du traité qui ſe doit faire à Mnnſter, pour l'avancement & ſureté dudit traité, & afin que l'ennemi commun perdant l'eſpérance de pouvoir jamais ſéparer les intérêts de la France d'avec ceux dudit Etat des Provinces-Unies, ſe porte plûtôt à conſentir à un accommodement sûr & raiſonnable qui puiſſe établir un durable repos dans la Chrétienté, & particulierement dans la France & dans leſdites Provinces-Unies; Sa Majeſté a voulu que ſes Ambaſſadeurs extraordinaires nommez pour le traité de la paix generale, avant que ſe rendre à la ville de Munſter, paſſaſſent par ces Païs pour y traiter & réſoudre les moïens les plus propres d'éxecuter conjointement cette bonne intention: & les Seigneurs Etats Generaux des Provinces-Unies reconnoiſſant avec toute ſorte de reſpect & gratitude les bienfaits, faveurs & aſſiſtances qui de temps en temps leur ont été départis de la France, & remerciant Sa Majeſté de l'honneur d'une Ambaſſade ſi importante, ont deputé quelques perſonnages de qualité, leſquels ſe ſeroient aſſemblez diverſes fois avec leſdits ſieurs Plénipotentiaires de France & du ſieur Ambaſſadeur de Sa Majeſté près leſdits ſieurs Etats; en ſorte que l'affaire aïant été murement déliberée & concertée entre Meſſire Claude de Meſmes, Comte d'Avaux, Commandeur*

*Commandeur des Ordres du Roi, Surintendant de ſes Finances & l'un de ſes Miniſtres d'Etat ; Meſſire Abel Servien, Comte de la Roche, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Ambaſſadeurs extraordinaires de Sa Majeſté pour le ſuſdit traité general, & Meſſire Gaſpard Coignet de la Thuillerie, Chevalier, Seigneur dudit lieu, Baron de Courſon, la Churelle, Villepont & autres lieux, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, & ſon Ambaſſadeur près leſdits ſieurs Etats, comme aïant tous charge & pouvoir ſpécial de Sa Majeſté par Lettres Patentes dûment ſignées & ſcellées, dont copie ſera ci-après inſerée, d'une part : & les ſieurs Députés, Bartholt de Gent, ſieur de Lœmen & Meinderſwiik, Senechal de Bommel, Tieler & Bommelerwerden, Jean de Mateneſſe ſieur de Mateneſſe, Riviere, Opmeer, Souteveen, Adrian Paw, Chevalier ſieur de Heemſtede, Hogerſmilde, de Rietwik & Nieuwerkerck, Conſeiller & Maître des Comptes de Hollande & Weſtfriſe, Jean de Knuyt, Chevalier, ſieur dans le vieux & nouveau Voſmar, Premier & repréſentant la Nobleſſe aux Etats de la Comté de Zelande, & Conſeiller ordinaire de Monſieur le Prince d'Orange, Gysbrecht Vander Hoolck, vieux Bourguemaître de la ville d'Utrecht, François de Donia, à Hiennema en Hielſum, Guillaume de Riperda ſieur de Vœsbergen, Boculo & Hengelo, & Adrian Clandt ſieur de Stedum ; comme aïant charge & pouvoir ſuffiſant deſdits ſieurs Etats Generaux par Lettres Patentes ſous leur grand ſcel, paraphe & ſignature du Greffier dont la copie ſera auſſi ci-après inſérée, d'autre part, il a été arrêté & accordé ce qui s'enſuit.*

ANN. 1644.

I. *Les traités ci-devant faits entre la France &*

AN. 1644.

*les Provinces-Unies des Païs-Bas demeureront en leur forme & vertu, pour être ci-après effectués de part & d'autre, excepté en ce qui aura été dérogé auſdits traités par le préſent.*

II. *Dans la négociation de paix ou de treve qui ſe doit faire conjointement & d'un commun conſentement avec les Eſpagnols, leſdits Seigneurs Etats démêleront & défendront leurs intérêts de leurs propre chef & immédiatement, & les Plépotentiaires du Roi & ceux deſdits ſieurs Etats s'entr'aideront reſpectivement & ſoutiendront également & avec même vigueur les intérêts de la France & des Provinces-Unies.*

III. *L'on ne pourra conclure aucun traité que conjointement & d'un commun conſentement, & la France ni auſſi l'Etat des Provinces-Unies ne pourront avancer leur négociation avec les Eſpagnols l'un plus que l'autre.*

IV. *Et afin que les ennemis perdent l'eſperance de ſéparer les interêts de la France d'avec ceux des Provinces-Unies, en facilitant le traité des uns & reculant ceux des autres, leſdits Plénipotentiaires ſeront reſpectivement obligés toutes les fois qu'ils en ſeront requis, de déclarer aux Miniſtres d'Eſpagne qu'il y a obligation mutuelle de ne conclure que conjointement & d'un commun conſentement, & même de n'avancer pas plus un traité que l'autre.*

V. *Et afin d'ôter aux ennemis l'envie d'exiter de nouveaux troubles dans la Chrétienté avec le ſuccès qu'ils l'ont fait juſqu'à préſent, & avec l'impunité qu'ils s'en promettroient à l'avenir, ſi après s'être accrus des dépoüilles de pluſieurs Princes dans les précédentes guerres, ils venoient à recouvrer par des traités ce qui a été repris ſur eux en celle-ci, le Roi & leſdits ſieurs*

*Etats agiront de concert & avec la fermeté néceſſaire pour conſerver les avantages que Dieu leur a donnés en cette guerre, & leurs Plénipotentiaires s'entr'aideront à ce qu'il ne ſoit rien reſtitué de toutes les conquêtes ſoutenant également pour ce regarde les interêts de la France & ceux deſdits ſieurs Etats.* AN. 1644.

*VI. Le Roi & leſdits ſieurs Etats venans à conclure une paix ou une treve, comme il a été dit ci-deſſus, ſi Sa Majeſté ou leſdits ſieurs Etats ſont puis après attaqués directement ou indirectement ſous quelque prétexte que ce ſoit, par le Roi d'Eſpagne, par l'Empereur ou par quelqu'autre Prince de la Maiſon d'Autriche, l'on exécutera ponctuellement de part & d'autre les articles* VI. IX. *&* X. *du traité de l'an* 1635. *bien entendu qu'il n'eſt rien dérogé au ſurplus du contenu eſdits traités.*

*VII. En cas que le Roi & leſdits ſieurs Etats ne faſſent qu'une treve, Sa Majeſté & leſdits ſieurs Etats ſeront obligés de recommencer la guerre conjointement lorſque ladite treve ſera expirée, ſi elle n'eſt continuée d'un commun conſentement, ſans que par après on puiſſe faire aucun nouveau traité de paix ou de treve, ni même une ſuſpenſion d'armes que conjointement & d'un commun conſentement, à condition que s'il vient encore à être violé, Sa Majeſté & leſdits ſieurs Etats rentreront conjointement en guerre ouverte contre ceux qui en ſeront infracteurs.*

*VIII. Outre ce que deſſus il eſt encore arrêté & conclu que le Roi & leſdits ſieurs Etats donneront reſpectivement ordre à leurs Plénipotentiaires de contribuer tout ce qui pourra ſervir à la ſureté du traité qui interviendra à Munſter, & d'aviſer enſemble aux moïens d'aſſurer la tranquillité publique.*

AN. 1644.

## TRAITE' POUR LA CAMPAGNE ; ou Déclaration ſur le troiſiéme article du traité précédent.

*Pour plus grand éclairciſſement du troiſiéme article du traité paſſé cejourd'hui, il a été convenu que le Roi & les ſieurs les Etats Generaux des Provinces-Unies des Païs-Bas mettront en campagne chacun une armée compoſée de dix-huit à vingt mille hommes de pied, & de quatre mille cinq cens à cinq mille chevaux. Que leſdites armées entreront dans les Païs-Bas pour tous la mi-Mai prochain, ſi ce n'eſt que celui qui commandera les armées du Roi d'Eſpagne mît plûtôt en campagne, auquel cas le Roi & leſdits ſieurs Etats ſeront obligés d'y mettre en même temps, de quelque côté qu'ils puiſſent tourner : que celle deſdits ſieurs Etats attaquera une Place de telle conſidération que les ennemis en recevront un notable préjudice, & que celle de Sa Majeſté en attaquera auſſi une conſidérable de ſon côté, ou fera telle diverſion en s'avançant dans le Pais des ennemis, qu'étant obligés de tenir une bonne partie de leurs troupes pour s'oppoſer aux deſſeins de Sa Majeſté, M. le Prince d'Orange ait plus de facilité d'avoir un ſuccès heureux de l'entrepriſe qu'il fera ; bien entendu qu'en cas que l'armée de Sa Majeſté ne faſſe qu'une ſimple diverſion elle ſe mettra en campagne quatorze jours avant celle deſdits ſieurs les Etats ; & au cas qu'il ſoit réſolu que toutes les deux armées entreprennent des attaques de Places, elles ſe metront en campagne en même jour préciſément ſans y fallir, ſur peine de manquement de foi de part & d'autre.*

*Leſdits ſieurs Etats s'obligent de faire paſſer dans le*

AN. 1644.

*huitiéme du mois d'Avril trente vaiſſeaux de guerre bien équippés de deux, trois quatre & cinq cens tonneaux à leurs dépens au travers de Calais pour empêcher aux ennemis l'entrée de Flandre par mer ; & au cas que les armées du Roi attaquent quelque Place ſur la côte de Flandre, leſdits trente vaiſſeaux demeureront toujours en ladite côte tant que l'entrepriſe durera, & inveſtiront par mer de telle ſorte la Place aſſiégée par l'armée du Roi, qu'elle ne puiſſe être ſecouruë par mer ſoit par les forces du Roi d'Eſpagne, ſoit par quelqu'autre Puiſſance que ce puiſſe être qui voulût les aſſiſter ſous quelque prétexte que ce ſoit. Audit cas leſdits ſieurs Etats s'obligent de faire eſcorter tous les vivres qui viendront de la côte de France au lieu où ſera l'armée de Sa Majeſté, ou de lui en fournir à prix raiſonnable, ſi les vents ne permettent pas d'en apporter de France ſuffiſamment, & qu'ils ſoient bons pour les tranſporter des Païs deſdits ſieurs Etats des Provinces-Unies audit lieu & où ſera l'armée du Roi pour parachever ſon deſſein, auquel Sa Majeſté n'engageroit jamais ſes armes, ſans la confiance qu'elle prend que le contenu au préſent article ſera fidellement & ponctuellement exécuté par leſdits ſieurs Etats, qui le promettent & s'y obligent ſur peine de manquement de foi & d'infraction des traités faits par eux avec Sa Majeſté.*

*Leſdits ſieurs Etats promettent ſincerement aux armées de Sa Majeſté paſſage & repaſſage ſur le Rhin à Weſel, & auſſi paſſage & repaſſage ſur la Meuſe à Maeſtricht, quand ils en ſeront requis par Sa Majeſté, pourvû que ce ne ſoit point pour préjudicier à leur Etat.*

*Leſdits ſieurs Etats s'obligent de tenir leur armée en*

AN. 1644.

*campagne tant & ſi long-temps que le bien de la cauſe commune requierera, & la raiſon pourra permettre.*

*En foi de quoi nous Ambaſſadeurs & Députés en vertu de nos pouvoirs reſpectifs, avons ſigné ces préſentes de nos ſeings ordinaires, & à icelles fait poſer le cachet de nos armes. A la Haye en Hollande ce 29 Février 1644.*

## TRAITE' POUR UN SECOURS extraordinaire de douze cent mille livres, accordé par le Roi aux Etats le 29. Février 1644.

*Le Roi par l'avis de la Reine-Régente ſa mere, & conſiderant le peu d'inclination que les ennemis communs ont toujours euë à la paix, & qu'encore que pour la négociation d'icelle ils aïent enfin envoïé partie de leurs Plénipotentiaires à Munſter, ils pourroient ſe contenter de cette apparence, & tirer les affaires en longueur, s'ils ne ſont forcés par les armes d'entendre à un accommodement raiſonnable, pour parvenir à une ſi bonne fin, Sa Majeſte s'eſt réſoluë conjointement avec les ſieurs Etats Generaux des Provinces-Unies des Païs-Bas, de les attaquer le plus puiſſamment qu'il ſe pourra cette campagne; & pour donner moïen auſdits ſieurs Etats de ſupporter plus aiſément les dépenſes qu'ils ſeront obligés de faire pour une grande entrepriſe, Sadite Majeſté a bien voulu leur accorder pour la préſente année 1644. un ſecours d'argent extraordinaire conformément aux conditions qui s'enſuivent.*

*I. Sa Majeſté aſſiſtera durant la préſente année 1644. leſdits ſieurs Etats Generaux de la ſomme de douze cent mille livres, laquelle leſdits ſieurs Etats emploïeront effectivement à l'entretien de gens de guerre extraordi-*

AN. 1644.

*naires qui ſont déja & pourront être levés, en ſorte que ladite ſomme de douze cent mille livres ne pourra être divertie à aucun autre uſage, ce que leſdits ſieurs Etats promettront de bonne foi & maintiendront religieuſement, afin d'attaquer plus aiſément les ennemis par toutes voies & moïens à eux poſſibles.*

II. *Sa Majeſté fera bailler pour ledit argent des aſſignations qui ſeront bonnes & au contentement de celui que leſdits ſieurs Etats autoriſeront en France ſur ce ſujet, pour être effectivement acquitées dans Paris dans le cours de la préſente année, dont le payement s'en fera à trois termes, ſçavoir quatre cent mille livres lors de la ratification reſpective du préſent traité, quatre cent mille livres dans le mois de Juillet prochain, & les autres quatre cent mille livres dans le mois d'Octobre enſuivant.*

III. *Moïennant quoi leſdits ſieurs Etats s'obligent à mettre leur armée bonne & forte en campagne pour faire une entrepriſe conſiderable, Sa Majeſté promettant de ſon côté de mettre une bonne & forte armée en campagne pour faire auſſi une entrepriſe conſiderable dans les Païs-Bas, ou incommoder les ennemis le plus qu'il lui ſera poſſible.*

IV. *Leſdits ſieurs Etats conſentent que ſur ladite ſomme de douze cent mille livres ſeront priſes & réſervées les penſions des Officiers François, pour être païées & diſtribuées ſur le pied & de la même façon qu'il a été convenu par le traité du* 17 *Juin* 1630. *& celui du* 14 *d'Avril* 1634. *& que celui que leſdits ſieurs Etats commettront à Paris pour recevoir leſdits douze cent mille livres ſera obligé d'y païer & fournir la ſomme*

AN. 1644.

*à quoi ſe monte leſdites penſions ur le dernier terme du païement.*

*V. Sa Majeſté & leſdits ſieurs Etats ratifieront reſpectivement les premiers articles dans le terme de ſix ſemaines ou deux mois, ſi faire ſe peut.*

*VI. Le preſent traité ne dérogera point auxprécédens faits entre Sa Majeſté & leſdits ſieurs Etats, tous leſquels demeureront en leur force & vigueur pour être fidelement & religieuſement effectués de part & d'autre.*

XLV. Conteſtation ſur l'ordre de la ſignature du traité.

Il ne s'agiſſoit plus que de ſigner; & ce fut encore un nouvel écueil où toute la négociation penſa échouer. Les Commiſſaires prétendirent que les trois Plénipotentiaires François devoient ſigner d'un côté ſur une même colonne, & eux de l'autre côté ſur une ſemblable colonne parallele à la premiere, en ſorte que le nom du premier d'entre eux fût plus honorablement placé que celui du ſecond & du troiſiéme Plénipotentiaire François. Ils allegueront quelques exemples pour juſtifier leur prétention; mais quoi qu'ils puſſent dire, les Plénipotentiaires proteſterent qu'ils ne ſe relâcheroient jamais ſur ce point, & les Commiſſaires furent en effet obligés de ſigner ſur la même ligne, tout de ſuite après les trois Plénipotentiaires François.

*Remarques des Plénipotentiaires ſur le traité.*

Ce ne fut pas encore là la derniere conteſtation. On peut voir dans le traité que j'ai rapporté, qu'on n'y fait aucune mention du troiſiéme cas dont il avoit été tant parlé, parce que la déciſion en avoit été renvoïée à un autre temps. Les Commiſſaires voulant cependant obliger les Plénipotentiaires à regler

regler au plûtôt ce qu'on ſeroit tenu de faire de part & d'autre dans ce troiſiéme cas, leur préſenterent un écrit qui contenoit en ſubſtance les demandes de la République dans le cas dont il s'agiſſoit, avec un article ajouté par lequel le Roi devoit s'obliger à ne conclure la paix qu'après que la République auroit été ſatisfaite ſur ce point. Si les Plénipotentiaires avoient reçû cet écrit, les Etats auroient fait valoir cette démarche comme un aveu de l'obligation où la France reconnoiſſoit être de regler au plûtôt ce troiſiéme cas ; & ils n'auroient pas manqué de dire, quand ils auroient jugé à propos, qu'ils n'avoient ſigné le traité que dans l'eſpérance que ce cas ſeroit reglé avant que le traité fût ratifié de part & d'autre. Le piege étoit aſſez fin, & pour y faire tomber les Plénipotentiaires, ils les preſſerent extrémement de recevoir l'écrit; mais ceux-ci qui avoient été informez d'ailleurs de ce qui y étoit contenu, repréſenterent aux Commiſſaires qu'il ne convenoit pas de mêler un tel acte, qui étoit une eſpece de proteſtation, avec un traité de renouvellement d'alliance, & refuſerent abſolument de le recevoir. Les Commiſſaires ne ſe rebuterent point. N'eſpérant pas de perſuader les Plénipotentiaires, ils réſolurent de les tromper, & laiſſerent un jour cet écrit ſur la table du Comte d'Avaux, caché parmi d'autres papiers. Le Comte s'en étant apperçû, le renvoïa ſur le champ au Préſident des Commiſſaires ; & comme il refuſa de le reprendre, le porteur le laiſſa chez lui. Les Commiſſaires le rapporterent encore le lendemain, & firent de nouveaux efforts pour le faire recevoir. Alors un des Plénipotentiaires qui n'eſt pas nommé, pour

AN. 1644.

XLVI. Les Commiſſaires préſentent aux Plénipotentiaires un écrit captieux.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 8. Mars 1644.*

AN. 1644.

finir une conteſtation ſi importune, prit l'écrit, & en préſence des Commiſſaires le jetta au feu, diſant qu'il n'étoit pas juſte qu'*un morceau de papier* arrêtât davantage la concluſion des grandes affaires qu'ils avoient à regler, & que ces ſortes d'actes tenoient plus du procès que de la négociation. Ce dénouëment fut plus heureux qu'on n'auroit dû eſpérer, & l'on ne parla plus de l'écrit.

XLVII. Avantage de cette négociation.

Toute la ſuite de la négociation que je viens de raconter, prouve aſſez combien il étoit neceſſaire que les Plénipotentiaires paſſaſſent par la Haye avant que de ſe rendre à Munſter. Juſques-là Savedra s'étoit vanté *qu'il pouvoit en une après-ſoupée commencer & conclure le traité d'Eſpagne avec les Hollandois.* Ce traité ruina ſes eſpérances : Contarini avoüa que c'étoit un *coup de Maître* ; & la France avoit en effet tout ſujet de s'en aplaudir, ne pouvant pas prévoir que la République dût être ſi peu conſtante dans ſes réſolutions, ou ſi peu ſincere dans ſes promeſſes. Mais une République, & ſur-tout une nouvelle République, eſt toujours ſujette à de grandes variations, & ſe croit tout permis pour ſe fortifier & s'établir.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 22. Avril 1644.*

XLVIII. Zele du Comte d'Avaux pour la religion.

Plus le ſéjour des Plénipotentiaires à la Haye avoit été long, plus ils ſe hâterent d'en partir. Les ordres réïterez de la Cour ne leur permettoient ſur cela aucun délai, & les cris de toute l'Europe les appelloient à Munſter. Le Comte d'Avaux qui aimoit à laiſſer par-tout des marques de ſa magnificence, avoit déja donné chez lui une fête ſuperbe au Prince d'Orange, au Prince Guillaume ſon fils, & aux Princeſſes leurs épouſes. Il ne lui reſtoit plus qu'à donner auſſi en

Hollande des marques de ſon zele pour la religion, comme il en avoit donné en Allemagne. Il le fit en pleine Aſſemblée des Etats dans la harangue qu'il y prononça à ſon audience de congé. Je la rapporte ici telle que je l'ai trouvée dans ſes papiers, à quelques termes près que j'ai pris la liberté de changer, parce qu'ils ne ſeroient pas du goût d'aujourd'hui. AN. 1644.

XLIX. Harangue du Comte d'Avaux aux Etats.

Meſſieurs, il eſt temps de mettre la dernier main aux affaires que nous avons été chargez de traiter « avec vous. Comme c'eſt ici que nous avons com- « mencé notre négociation, c'eſt ici que nous vou- « lons auſſi la terminer & y mettte le ſceau par votre « conſentement. Oüi, Meſſieurs, en préſence de cette « Aſſemblée qui repréſente la Majeſté de l'Etat des « Provinces-Unies, en préſence de ces auguſtes Por- « traits des Fondateurs de la République qui ſemblent « préſider encore à vos déliberations, Nous confir- « mons tous les traitez par leſquels cet Etat a été ſou- « tenu pendant la guerre, & nommément celui que « nous venons de faire, par lequel nous eſpérons « qu'elle prendra enfin une conſiſtance tranquille & « aſſurée. Quoique tous les traitez précedens aïent « été dirigez à la même fin, on pourroit s'imaginer « qu'ils ont été faits beaucoup moins pour parvenir « au repos qu'à la victoire; & que le nom agréable « de la paix qui en ornoit toutes les préfaces & dont « on donnoit des eſpérances aux peuples dans les dé- « liberations mêmes de la guerre, n'étoit qu'un voile « ſpécieux qui ſervoit à couvrir des réſolutions en- « tiérement contraires que la néceſſité des temps nous « obligeoit de ſuivre. Nous ne la régardons plus en « idée, Meſſieurs, cette paix tant deſirée; nous tou- «

AN. 1644. „ chons au moment qui doit la donner aux peuples ; „ nous allons faire ouvrir ſon temple. Le traité que „ nous venons de conclure nous en fraïe déja le che- „ min. Tous les peuples louent le zele avec lequel „ vous conſpirez à ce grand ouvrage ; & nous eſpé- „ rons que Dieu favoriſant vos travaux & les nôtres, „ vous jouirez bien-tôt d'un repos auſſi utile à la „ République, que ſes armes ont été glorieuſes juſ- „ qu'à préſent, au grand étonnement de toute l'Eu- „ rope. C'eſt ſans doute, Meſſieurs, un effet bien „ étonnant du ſoin de la Providence, que ce petit „ coin de terre ait pû réſiſter à toutes les forces d'un „ Prince dont la puiſſance accabloit toute l'Europe, „ & qui ne voïoit rien au deſſus de ſa grandeur que „ ſa ſeule ambition. N'eſt-ce pas une eſpece de pro- „ dige qu'après ſoixante-dix ans de guerre, après tant „ de vaines entrepriſes & d'efforts impuiſſans, ce „ Prince ſoit enfin réduit à rechercher la paix & votre „ amitié. Mais vous n'ignorez pas, Meſſieurs, que „ nos Rois ont beaucoup contribué à votre établiſ- „ ſement, & qu'ils ont favoriſé vos progrès. Encore „ aujourd'hui qu'avec les marques de la Souveraineté „ vous en avez la puiſſance, & que vous trouvez „ dans vos propre forces de quoi repouſſer tous les „ efforts de l'Eſpagne, le Roi & la Reine-Régente „ n'en ont pas moins de zele pour l'affermiſſement „ de votre Etat. La France, comme une mere tendre, „ après avoir conduit, pour ainſi dire, par la main „ & ſoutenu l'enfance de la République, la voit avec „ plaiſir parvenuë à une forte jeuneſſe, & en état de „ lutter avec cet ennemi redoutable qui paroiſſoit „ invincible. Mais quelles que ſoient aujourd'hui vos

forces, nous ne doutons pas que vous ne regardiez « toujours comme un grand avantage que la même « main qui vous a conduits au point de grandeur où « vous êtes, continuë à vous y maintenir : & nous eſ- « pérons que rien ne ſera capable de vous faire ou- « blier vos promeſſes & ce que vous devez à un Prince « dont l'alliance vous eſt ſi honorable, & ſera tou- « jours la principale ſûreté de vos Provinces. Nous « eſpérons auſſi, Meſſieurs, que la conſidération de « cette alliance, que celle que vous avez pour le Roi « & la Reine-Regente, & enfin la bonté naturelle « de ceux qui compoſent cette Aſſemblée, les porte- « ront à recevoir favorablement les inſtances que « nous ſommes chargez de leur faire en faveur des « Catholiques. Agréez, Meſſieurs, que le Roi imi- « tant la piété de ſes peres, comme il les imite dans « l'affection qu'ils ont euë pour votre Etat, vous « exhorte par notre miniſtere à modérer vos Edits « contre des gens qui profeſſent la même religion « que lui, qui ſont nez parmi vous, & qui ſont de « votre ſang. Le Roi s'intéreſſe trop à votre conſer- « vation pour vous faire une demande qui pût pré- « judicier à l'Etat. Il ſouhaite que vous permettiez « aux Catholiques, ou du moins que vous ne les em- « pêchiez pas de s'aſſembler dans leurs maiſons pour « ſatisfaire leur piété ; & pourquoi leur refuſeriez- « vous cette grace ? Ils ſont, dites-vous, ennemis du « gouvernement. Je veux bien le ſuppoſer avec vous ; « mais examinez d'où procede leur mécontentement. « Ils ont contribué par leurs biens, par leurs armes « & aux dépens de leur ſang, à la liberté publique ; « & ils n'en jouiſſent pas. Ils vous ont aidez à ſecouer «

AN. 1644.

AN. 1642.

» le joug de l'Inquiſition qui leur étoit auſſi odieux
» qu'à vous ; & vous la retabliſſez contre eux-mêmes.
» En un mot, la rigueur avec laquelle vous les traitez,
» la défenſe que vous leur faites de recevoir dans leurs
» Chapelles ceux qui n'ont pas le moïen d'entretenir
» un Prêtre, le mépris que quelques-uns de vos Com-
» miſſaires ont fait des choſes que nous eſtimons les
» plus ſaintes, a ſans doute aliéné leurs eſprits. Vou-
» lez-vous les ramener au devoir ? Voulez-vous de ces
» hommes mal intentionnez en faire de bons citoïens ?
» Relâchez un peu de la ſéverité de vos Edits. Vous
» les obligerez à une éternelle reconnoiſſance, &
» vous les empêcherez de tourner ailleurs les yeux
» pour chercher une conſolation qu'ils recevront de
» vous. Vous ſçavez que les recherches que vous
» faites ne diminuent ni leur nombre ni leurs aſſem-
» blées. Vous leur devez encore la juſtice d'avoüer
» qu'ils n'ont jamais rien entrepris contre l'Etat.
» Pourquoi donc les traiter en ennemis ? Sont-ce
» deux qualitez incompatibles d'être Catholique
» & bon Hollandois ? Ne peut-on être ennemi du
» Roi d'Eſpagne ſans être Proteſtant ? Demandez-
» le, Meſſieurs, aux Catalans & aux Portugais.
» Mais ne cherchons pas des exemples ſi loin. Les
» Catholiques de vos Provinces ont déclaréz les Eſ-
» pagnols ennemis de leur patrie ; ils ont les premiers
» de tous ſigné cette heureuſe confédération qui a
» donné commencement à votre ſouveraineté. Aſ-
» ſurez-vous, Meſſieurs, & je vous le promets de
» leur part, que ſi vous leur êtes plus favorables, cette
» portion qui ſemble ſe détacher du corps de la Répu-
» blique s'y rejoindra avec ardeur pour conſpirer avec

ous à la conſervation de la liberté commune. « C'eſt le ſentiment du Roi & de la Reine-Régente. « Ç'a été celui du feu Roi pere de notre jeune Mo- « narque, & celui de ſon biſaïeul. Puiſque vous ſui- « vez leurs conſeils dans tout le reſte, ne les rejettez « pas dans ce ſeul point. Si vous vous ſouvenez avec « reconnoiſſance de la faveur que vous fit Henri le « Grand lorſqu'il reconnut votre indépendance, & « qu'il l'orna de toutes les prérogatives qui diſ- « tinguent les Souverains, rappellez-vous auſſi, Meſ- « ſieurs, le Conſeil qu'il vous donna par ſon Miniſtre, « pour l'utilité même de votre Etat, de tolérer l'exer- « cice de la religion Catholique. Ainſi puiſſiez-vous « tranſmettre à votre poſtérité la République, non « pas telle que vous l'avez reçûë de vos ancêtres, « mais telle que vous l'avez renduë par votre ſageſſe « & votre vertu, riche, floriſſante & redoutable à « ſes ennemis. «

AN. 1644.

L. Succès de la harangue en faveur des Catholiques.

Avant que de prononcer ce diſcours le Comte d'Avaux avoit ſondé les diſpoſitions des Etats qui ne lui avoient point fait eſpérer de réponſe favorable. Il eſt vrai que le Prince d'Orange lui avoit avoüé qu'il n'étoit pas juſte de vexer les Catholiques dans un païs où la tolérance eſt une des maximes fondamentales de l'Etat; mais ce prince qui n'étoit déja que trop ſuſpect par ſa nouvelle alliance avec l'Angleterre & par d'autres endroits, n'avoit garde d'appuïer une pareille demande. Les Commiſſaires avoient auſſi conſeillé au Comte de ne faire aucune mention des Catholiques, parce que tout ce qu'il diroit ſeroit infailliblement mal reçû. M. de Servien prétendit qu'il lui avoit conſeillé la même

AN. 1644.

choſe, quoique le Comte d'Avaux ſoutînt qu'il y avoit conſenti. Quoi qu'il en ſoit, le zele l'emporta ſur toutes les conſidérations humaines, & n'eut pourtant pas le ſuccès que le Comte avoit eſpéré. Les Etats regarderent la demande de l'Ambaſſadeur François comme un effet des cabales ſecretes des Catholiques, pour leur extorquer par autorité la liberté qu'on leur refuſoit. Sur ce principe, loin d'avoir égard à la demande du Comte, ils réſolurent de porter contre les Catholiques des ordres encore plus ſeveres, pour leur ôter l'envie de recourir jamais aux Puiſſance étrangeres.

Comme la demande avoit irrité les eſprits des Hollandois, elle déplût auſſi à la Cour de France où l'on en jugea par le ſuccès. Le Comte d'Avaux, qui dans toutes ſes autres négociations *n'avoit jamais fait de faute*, au jugement du Cardinal de Richelieu, ſe vit accuſé d'indiſcretion. La Cour avoit changé : ſous un gouvernement foible & un Miniſte timide, on prenoit l'allarme ſur tout. La religion n'entroit plus que pour peu de choſe dans les délibérations, & l'on ſe contentoit d'en emploïer ſouvent le nom pour ſatisfaire la piété de la Reine. La Cour ne laiſſa cependant pas, ſur les vives inſtances des Plénipotentiaires, d'écrire aux Etats pour ſe plaindre de leur conduite envers les Catholiques, & elle obtint du moins qu'on laiſsât les choſes au même état qu'auparavant.

LI. Le Comte d'Avaux part pour ſe rendre à Munſter.

Les Plénipotentiaires n'aïant plus rien à faire à la Haye, ſe diſpoſerent enfin à obéïr aux ordres preſſans de la Reine. Une maladie y aïant encore retenu M. de Servien, le Comte d'Avaux ſe mit ſeul en chemin

chemin pour ſe rendre à Munſter & faire ceſſer par ſon arrivée les plaindre affectées des partiſans de la Maiſon d'Autriche. Leurs invectives étoient d'autant plus injuſtes que les Cours de Vienne & de Madrid étoient moins diſpoſées que jamais à la paix. La guerre de Dannemark & la déroute de l'armée Françoiſe à Dutlingen avoient extrémement relevé les eſpérances de la Maiſon d'Autriche. L'Empereur & le Roi d'Eſpagne ſe flatoient de voir bien-tôt tout le Dannemark armé contre la Suede, & toute la France ſoulevée contre la Reine & ſon Miniſtre. Les ennemis en étoient ſi perſuadez, que le Comte d'Averſberg Plénipotentiaire de l'Empereur à Oſnabrug, conſeilla fortement à Ferdinand de profiter du prétexte que lui donnoit le ſéjour des Plénipotentiaires François à la Haye pour rompre la négociation.

AN. 1644.

*Memoire des Plénipotentiaires à la Reine, 16. Juillet 1644.*

LII.

Le Duc de Neubourg entreprend de former une ligue qui eſt ſuſpecte à la France.

Quoique la France n'appréhendât pas à beaucoup près tous les malheurs dont ſes ennemis la croïoient menacée, elle ne négligea rien pour les détourner, en fortifiant ſes armées & en empêchant, autant qu'il étoit poſſible, tout ce qui pouvoit faire obſtacle à ſes armes & à celles de ſes Alliez. Telle étoit une ligue que le Duc de Neubourg & l'Archevêque de Cologne avoient imaginé de former dans le cercle de Weſtphalie, pour ſe défendre, diſoient-ils, également contre les deux partis, & ſe maintenir dans la neutralité. L'affaire étoit d'autant plus importante, que le cercle de Franconie paroiſſoit vouloir ſuivre l'exemple de celui de Weſtphalie. Le Comte d'Avaux écrivit au Duc de Neubourg pour lui répréſenter que cette ligue étoit tout-à-fait contraire aux

*Dépêche du Roi aux Plénipotentiaires, 31. Octob. 1643.*

AN. 1644.

véritables intérêts de l'Allemagne, parce qu'en obligeant les troupes étrangeres de ſortir de l'Empire, elle donneroit à l'Empereur la facilité d'opprimer les Provinces. Mais le Duc ſe contenta de donner au Comte de belles paroles ſans abandonner ſon deſſein. Le ſeul défaut d'argent le fit échouer dans la ſuite.

LIII. L'Electeur de Brandebourg renouvelle ſes propoſitions d'alliance avec la France.

L'Electeur de Brandebourg crut l'occaſion favorable pour prendre avec la France des liaiſons qu'il ſouhaitoit d'avoir depuis long-temps, ou plûtôt pour faire valoir ſes droits ſur la ſucceſſion de Juliers contre le Duc de Neubourg. Un Gentilhomme envoïé de ſa part, fit à la Cour de France des propoſitions qu'elle écouta favorablement; mais elle ne ſe preſſa pas de prendre avec lui aucun engagement, avant que d'être mieux informée de ſes diſpoſitions; car on ne pouvoit pas encore pénétrer le motif qui le faiſoit agir. Il eſt vrai qu'il demandoit que la France appuïât ſes prétentions dans le traité de Munſter: mais on ſoupçonnoit que ſa principale vûë étoit que le Roi favoriſât ſon mariage avec la Reine de Suede; car il avoit toujours ce grand deſſein en tête. On confirmoit même de jour en jour le bruit de ce mariage, & quelques Princes en vouloient faire appréhender les ſuites aux François, auxquels on repréſentoit qu'il étoit dangereux de laiſſer former dans le Nord une ſi puiſſante Monarchie Proteſtante. La France, loin de le craindre, croïoit plûtôt devoir le ſouhaiter, parce qu'une telle Monarchie auroit ſervi d'un grand contrepoids à la puiſſance de la Maiſon d'Autriche. Elle ſouhaitoit néanmoins, en cas que ce mariage dût ſe faire, que les

*Lettre de M. de Brienne aux Pléniporentiaires, 5. Mars 1644.*

propoſitions en demeuraſſent ſecretes, & qu'il fût diſſéré juſqu'après la guerre de la Suede avec le Dannemark pour ne pas faire un nouvel ennemi du Roi de Pologne. Roncalli qui réſidoit à Paris de la part de ce Prince, laiſſoit échapper de ſecretes menaces que ſon Maître romproit avec la Suede, ſi ce mariage ſe faiſoit. Mais on n'oſoit donner ſur cela aucun conſeil aux Suedois, parce que, comme remarquoit M. d'Avaux, ils prenoient ombrage des ſervices même qu'on vouloit leur rendre, s'imaginant que la France étoit jalouſe de leur accroiſſement. Peut-être auſſi Roncalli, qui étoit alors fort ſuſpect au Miniſtres de France, ne parloit-il ainſi que pour détourner ce mariage que la Maiſon d'Autriche craignoit extrémement.



LIV.
Heureux commencemens de la Régence de France.

Cependant les eſpérances que les Eſpagnols avoient conçûës de voir la France agitée de troubles domeſtiques ſous la minorité d'un jeune Roi, & le miniſtere d'un étranger, s'évanouiſſoient de jour en jour. Les armes Françoiſes étoient toujours ſupérieures en Eſpagne, en Italie & dans les Païs-Bas. Elles dévoient l'être bien-tôt en Allemagne par le ſoin qu'on prenoit d'y fortifier l'armée. Tout étoit calme au dedans du Roïaume, où la Reine & le Miniſtre commençoient à affermir leur autorité. Il n'en étoit pas de même de l'Empereur, qui trouvoit une entiere oppoſition à ſes deſſeins dans la Diete qui ſe tenoit depuis plus d'un an à Francfort ſur le Mein.

*Pufendorf. l. 15.*

LV.
La Diete de Francfort refuſe à l'Empereur toutes ſes demandes.

Cette Diete avoit été convoquée ſous le prétexte de réformer les abus qui ſe commettoient dans l'adminiſtration de la juſtice, mais c'étoit en effet pour en obtenir des ſecours pour continuer la guerre.

AN. 1644.

Dès l'ouverture de l'Aſſemblée les Miniſtres de l'Empereur s'apperçûrent du peu de diſpoſition qu'elle avoit à entrer dans leurs vûës. Car les Députez, tant des Electeurs que des Princes, commencerent par demander qu'on traitât des moïens de rétablir la paix, & l'obtinrent à la pluralité des ſuffrages malgré tous les efforts des Autrichiens. Ceux-ci eſpérerent parer le coup, en propoſant qu'on commençât par traiter des moïens de rétablir la paix au dedans de l'Empire, c'eſt-à-dire, ſelon le deſſein qu'ils ſe propoſoient, de réunir tous les Princes & les Etats de l'Empire au parti de la Maiſon d'Autriche contre les Puiſſances étrangeres, comme on avoit voulu faire autrefois par la paix de Prague. Leur propoſition fut encore rejettée tout d'une voix; & il fut conclu de délibérer des moïens de faire la paix avec les Princes étrangers, avant que de traiter de la paix au dedans de l'Empire, parce que celle-ci devoit être l'effet de l'autre.

LVI. Les Colleges des Princes & des Villes prennent la réſolution de députer au traité de la paix générale.

On propoſa enſuite la fameuſe queſtion, ſi le College des Princes & celui des Villes devoient envoïer leurs Députez au traité de la paix générale. Les Députez d'Autriche & de Bourgogne prétendirent qu'ils ne le devoient pas, parce que le traité ne devoit pas comprendre les différends particuliers que les Princes & les Villes pouvoient avoir avec l'Empereur; différends qui, ſelon eux, avoient déja été juridiquement décidez par le traité de Prague, le décret de Ratiſbonne & pluſieurs tranſactions particulieres. Que ce nombre infini d'affaires dont on vouloit embarraſſer la négociation de la paix, la rendroit impoſſible. Qu'un petit nombre de Dépu-

tez ne pourroit pas assez bien soutenir la cause de tant d'intéressez, & qu'il seroit même impossible de dresser leurs instruction d'une maniere dont tous les intéressez fussent contens. Ce raisonnement ne persuada personne. Les Princes de l'Empire résolurent de profiter de l'occasion qui se présentoit de faire valoir leurs droits qu'ils avoient jusques-là trop negligez. Les Villes Impériales prirent la même résolution. Le College Electoral plus favorable à l'Empereur, s'opposa à la résolution des Princes & des Etats de l'Empire; & n'osant pas leur contester le droit de députer, ils leur en représenterent les inconvéniens & l'inutilité. Mais leur opposition ne servit qu'à confirmer les autres dans leur sentiment, de peur que, s'ils se relâchoient dans une occasion si importante, ils ne fournissent eux-mêmes un exemple dont on pût se prévaloir dans la suite contre eux. Ils déclarerent en même temps qu'ils ne prétendoient pas donner atteinte aux prérogatives de l'Empereur ni des Electeurs: qu'ils ne vouloient pas s'ingérer dans les Conférences des Ministres Impériaux avec les Ambassadeurs des Princes étrangers; mais qu'il étoit juste que leur Députez assistassent aux délibérations qui se feroient sur les intérêts communs de l'Empire, & qu'on ne décidât rien sur ce point sans leur consentement.

AN. 1644.

LVII. L'Empereur veut dissoudre la Diete.

Si cette fermeté des Membres de l'Empire chagrinoit l'Empereur, il ne fut pas moins mortifié du refus que la Diete fit d'une contribution de cent mois Romains qu'il demandoit pour l'aider à soutenir les frais de la guerre. Irrité de voir dans tous les Députez une opposition si générale à ses desseins, il

*Relation manuscrite de la Diete de Francfort.*

AN. 1644.

fit ſolliciter l'Electeur de Maïence de diſſoudre la Diete & d'en indiquer une autre ; mais il ne réuſſit pas encore en ce point, parce que l'Electeur jugea avec raiſon, que tant d'allées & de venuës ſeroient trop incommodes aux Députez, dans un temps où toute l'Allemagne étoit en armes. Enfin les Princes & les Villes firent encore une propoſition qui ne déplut pas moins que les autres aux Miniſtres de la Maiſon d'Autriche. Ce fut de tranſporter la Diete toute entiere au lieu du Congrès, afin d'être plus à portée de délibérer ſur les articles du traité de paix. La France qui ſouhaitoit que tous les Etats de l'Empire envoïaſſent leurs Députez à Munſter & à Oſnabrug, auroit encore été plus aiſe d'y voir une Diete entiere, parce qu'il lui auroit été plus facile de s'y former un parti. Mais c'étoit juſtement là une raiſon pour l'Empereur de ne le pas permettre ; & en effet les Députez d'Autriche s'y oppoſerent de toutes leurs forces, ſoutenus des Députez de Baviere qui craignoient que la cauſe du Prince Palatin ne fût évoquée à ce Tribunal.

LVIII. La France emploie ſa médiation entre la Suede & le Dannemark.

Il ſe tenoit cependant à Paſſau une autre Aſſemblée des Députez des Electeurs, où les partiſans de la Maiſon d'Autriche cherchoient les moïens de rendre les Danois irréconciliables avec les Suedois. La France à qui la nouvelle guerre entre ces deux peuples donnoit beaucoup d'inquietude, ne ſongeoit pas moins efficacement de ſon côté à l'aſſoupir. Elle avoit repris la penſée d'envoïer un Ambaſſadeur au Roi de Dannemark pour ſervir de Médiateur, & ce Prince avoit temoigné qu'il accepteroit volontiers la médiation de la France. M. de la Thuillerie ſut

nommé pour cet emploi. Le Prince animé à la guerre au de-là de tout ce qu'on pouvoit croire, preſſoit l'Empereur de lui envoïer des ſecours, promettant de ne point traiter avec les Suedois qu'ils ne fuſſent hors de ſes Etats, & même de toute l'Allemagne. Il propoſoit pareillement au Roi de Pologne une ligue contre la Suede ; il auroit voulu faire entrer tous les Princes de l'Europe dans ſa querelle. Telles étoient les diſpoſitions de ce Prince, lorſque M. de la Thuillerie arriva auprès de lui. Chriſtian alors plein de grandes eſpérances, reçût avec froideur les propoſitions d'un accommodement. Le mauvais ſuccès de quelques actions navales, & la retraite de Gallas que l'Empereur avoit envoïé à ſon ſecours, le rendirent malgré lui beaucoup plus traitable. AN. 1644.

LIX. Succès de Torſtenſon dans la guerre de Dannemark.

Gallas s'étoit avancé dans le Holſtein où il s'étoit joint à l'armée Danoiſe, comptant d'enfermer Torſtenſon & de faire périr ſon armée. Celui-ci vint de ſon côté au devant des Impériaux, & leur préſenta la bataille qu'ils refuſerent. Il ſortit enſuite du Holſtein faiſant paſſer toute ſon armée ſous les retranchemens des ennemis ſans qu'ils oſaſſent l'attaquer, & ſans perdre un ſeul chariot. Les Impériaux & les Danois, au lieu de le ſuivre, ſe ſéparerent mécontens les uns des autres & s'accablant mutuellement de reproches. Ce fut là tout le ſecours que le Roi de Dannemark reçut des Impériaux dans cette guerre ; car bien-tôt après les armées Françoiſes & Suedoiſes firent de ſi grands progrès en Allemagne, que l'Empereur n'eut pas trop de toutes ſes forces pour ſe défendre. Ces mauvais ſuccès faciliterent à M. de la Thuillerie ſa négociation, qui ne laiſſoit

*Pufendorf. l. 16.*

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, 10. Septembre 1644.*

An. 1644. pas d'être encore très-difficile par la haine irréconciliable que le Roi de Dannemark avoit contre les Suedois. C'étoit une vieille plaïe que la nouvelle guerre avoit envenimée ; & ſa jalouſie cauſée par leur agrandiſſement, paroiſſoit changée en fureur.

*Lettre des mêmes au même, 26. Nov.*

Comme on craignoit à la Cour de France que la Pologne ancienne ennemie de la Suede, & auſſi jalouſe que le Roi de Dannemark, ne ſe liguât avec lui, on y envoïa auſſi M. de Bregy pour s'oppoſer aux ſollicitations des Danois, ſous prétexte de faire compliment à Ladiſlas ſur la mort de la Reine ſon épouſe. Le voïage de M. de Bregy avoit encore un autre motif qui n'intéreſſoit pas moins la France. C'étoit de faire approuver aux Polonois la guerre que Ragotski Prince de Tranſilvanie vouloit enfin déclarer à l'Empereur, ou du moins d'empêcher la Pologne de ſe déclarer contre ce Prince.

LX. Le Prince Ragotski prend les armes contre l'Empereur.

J'ai déja raconté plus haut les propoſitions que le Prince Ragotski avoit faites aux deux Couronnes, & les réponſes qu'il en avoit reçûës. Le traité traînoit en longeur par une effet de l'indifférence ou de la lenteur des Suedois. Mais la réſolution qu'ils prirent de déclarer la guerre au Roi de Dannemark, réveilla probablement dans eux le deſir qu'ils avoient de s'unir avec le Prince de Tranſilvanie, afin de donner de l'occupation à l'Empereur du côté de la Bohême & de la Hongrie, tandis qu'ils ſeroient eux-mêmes occupez à la guerre de Dannemark. Le Prince de Tranſilvanie qui juſques-là n'avoit preſque pas été connu en France, & dont l'Etat paroiſſoit mépriſable, ne contenant, diſoit-on, que ſept montagnes, devint alors célebre par la diverſion qu'il fit

*Puſendorf. l. 15. & 16.*

en

en Allemagne. Comme il n'avoit jamais quitté le deſſein de porter la guerre dans l'Empire, il avoit amaſſé aſſez d'argent & de troupes pour commencer la guerre ſans le ſecours d'autrui, mais trop peu pour la continuer. Torſtenſon lui promit que la France & la Suede lui accorderoient les ſecours qu'il demandoit, & ratifieroient le traité; & comme il eut été trop long d'attendre ces ratifications, le Prince ſe contenta en attendant de celle de Torſtenſon. Il falloit encore obtenir le conſentement du Grand-Seigneur dont Ragotski étoit tributaire, c'eſt-à-dire qu'il falloit envoïer à la Porte une groſſe ſomme d'argent, parce qu'on n'y obtient rien qu'à ce prix. Torſtenſon promit tout au nom des deux Couronnes; & effectivement les Réſidens de France, de Hollande & de Tranſilvanie agirent ſi efficacement auprès du Grand-Seigneur, qu'il accorda même plus qu'on ne lui demandoit.

AN. 1644.

LXI. Il traite avec les Alliez.

Ragotski convoqua auſſi-tôt les Etats de Tranſilvanie, & les fit conſentir à la guerre contre Ferdinand. Il publia un Manifeſte pour juſtifier ſa conduite, & entra dans la Hongrie à la tête d'une armée de trente ſix mille hommes preſque tous de cavalerie. Il prit pluſieurs Places & ſe rendit maître d'un grand Païs. Mais bien-tôt il apprit que Torſtenſon, au lieu de l'attendre ou de venir au devant de lui, étoit dans le fond du Holſtein, d'où il lui écrivoit, ſans faire aucune mention de l'argent & des trois mille hommes qu'on lui avoit promis. Ses troupes étoient peu aguerries, & Goetz s'avançoit à grandes journées avec une armée de douze mille Impériaux de vieilles troupes. Il apprit en même temps la mort

LXII. Il entre dans la Hongrie.

AN. 1644.

funeſte du grand Viſir ſon protecteur à la Porte; il avoit enfin lieu de craindre que le Roi de Pologne ne ſe déclarât contre lui. Ce Prince accablé de chagrin, ſe crut à la veille de ſa perte; & n'oſant point hazarder une bataille, il prit le ſeul parti qui lui reſtoit, qui étoit de faire retraite avant l'arrivée de Goetz. Il fut aſſez heureux pour la faire ſans perte. Goetz même ruina ſon armée à le pourſuivre dans un païs dépourvû de vivres, & encore plus au ſiege de Caſſovie, où Ragotski avoit laiſſé cinq régimens qui ſe défendirent avec beaucoup de valeur.

LXIII. La France lui promet des ſecours.

La retraite des Impériaux ranima le courage de Ragorski. Il refuſa les conditions de paix que l'Empereur lui offrit; & on peut dire que ce Prince rendit alors un ſervice ſignalé à la Suede, dont la guerre de Dannemark auroit entierement ruiné les affaires en Allemagne ſans la diverſion des Tranſilvains. On avoit cependant lieu de craindre que ce Prince ne recevant aucun ſecours de ſes Alliez, ne fût enfin obligé de s'accommoder avec l'Empereur; & comme Torſtenſon n'étoit pas en état de lui en donner, il eſt probable qu'il eût bien-tôt fait ſa paix, ſi la France n'eût agi pour le retenir dans le parti des Alliez. Il y avoit ſix ou ſept mois que Torſtenſon avoit ſigné le traité; le Prince s'étoit mis preſqu'auſſi-tôt en campagne: & cependant à peine les Suedois ſongerent-ils au bout de ce temps-là à en donner avis à la France, après l'avoir engagée dans le traité. Auſſi ſe ſeroit-elle miſe peu en peine d'en remplir les conditions, ſi elle n'avoit jugé la choſe importante pour le bien commun des deux Couronnes. Le traité d'ailleurs étoit conçû d'une maniere fort irréguliere.

*Lettre des Plénipotentiaires à la Reine, le 13. May 1644.*

La Suede y étoit nommée avant la France, & on y prenoit des engagemens par rapport aux Turcs qu'il n'étoit pas honnête d'avoüer, dans un temps où l'on n'étoit pas contraint, comme ſous François I, de recourir à ces remedes extrêmes. Mais l'utilité que la France pouvoit retirer de cette guerre, la fit paſſer par deſſus ces conſidérations. Elle refuſa ſeulement de ratifier le traité, comme la Suede fit auſſi de ſon côté, & réſolut cependant d'en obſerver les articles qui conſiſtoient à donner tous les ans au Prince un ſecours de cent mille Richſdales, & à agir en Pologne & à la Porte pour lui ménager la faveur de ces Puiſſances. Les Suedois auroient encore ſouhaité qu'on eût partagé avec eux les frais de trois mille hommes de cavalerie qu'ils s'étoient obligez de fournir. Mais on crut devoir leur laiſſer ce ſoin tout entier, comme ils avoient laiſſé à la France celui d'agir à Conſtantinople, d'autant plus qu'ils avoient deſſein de céder aux Tranſilvains des Places & des garniſons qu'ils avoient en Moravie. M. de Croiſſy fut chargé d'aller aſſurer le Prince Ragotski du païement de la ſomme dont on étoit convenu, & de demeurer enſuite auprès de lui pour l'entretenir dans ſes bonnes diſpoſitions.

AN. 1644.

LXIV. Le Comte d'Avaux arrive à Munſter.

Voilà ce qui ſe paſſoit dans les principales parties du monde Chrétien, lorſque le Comte d'Avaux arriva enfin à Munſter où il étoit attendu depuis pluſieurs mois, & où il fut bien-tôt ſuivi du Comte de Servien, pour commencer enſemble cette importante & difficile négociation dont le ſuccès intéreſſoit toute l'Europe.

17. *Mars* 1644.

*Lettre du C. d'Avaux, à la Reine,* 18. *Mars* 1644.

LXV. Entrée du Nonce

Deux jours après l'arrivée de l'Ambaſſadeur Fran-

AN. 1644.

du Pape à Munſter.

çois, le Seigneur Chigi fit auſſi ſon entrée à Munſter pour y faire les fonctions de Médiateur, avec la qualité de Nonce du Saint-Siege, en attendant la venuë d'un Légat dont le choix n'étoit pas encore reglé. Juſques-là le Comte d'Avaux n'avoit eu aucune conteſtation avec les Eſpagnols ſur la préſéance, & tout s'étoit paſſé en civilitez réciproques; mais l'entrée du Nonce fournit une occaſion de querelle. Le Comte d'Avaux jugeant que les premieres démarches en cette matiere ſervent de regle pour les ſuivantes, réſolut de profiter de la premiere occaſion qui ſe préſentoit de ſe mettre en poſſeſſion d'un rang que la prééminence des Rois de France lui donnoit au deſſus des Plénipotentiaires d'Eſpagne. Il envoïa de bonne heure chez les Comtes de Naſſau & de Saavedra obſerver ce qui s'y paſſoit. Comme on lui eût rapporté que les caroſſes étoient déja prêts pour aller au devant du Nonce, il fit auſſitôt préparer le ſien; mais prévoïant qu'il y auroit de la conteſtation avec les caroſſes d'Eſpagne, & voulant s'aſſurer l'avantage, il fit monter M. de Saint-Romain avec vingt Gentilshommes à cheval, ſous prétexte de rendre plus d'honneur à M. le Nonce. En toute autre occaſion il s'en ſeroit tenu là au hazard de ce qui auroit pû arriver; mais il craignit avec raiſon, de répandre du ſang dans un lieu conſacré à la paix, & il ne voulut pas commencer la négociation par une bataille. Il fit dire à M. Contarini ce qu'il avoit fait; celui-ci entendit à demi-mot, & envoïa promptement avertir les Eſpagnols qui en furent conſternez. Après pluſieurs allées & venuës chez le Comte de Naſſau, & beaucoup de

mouvemens qui marquoient leur inquiétude, ils prirent enfin le parti de ne point envoïer au devant du Nonce, comme s'ils avoient ignoré ſon arrivée; de ſorte qu'on vit les caroſſes Eſpagnols, qui s'étoient joints à ceux des Impériaux dans la cour du Comte de Naſſau, s'en ſéparer pour retourner chez leurs maîtres, au lieu de ſuivre la même route pour aller faire honneur au Nonce. Quelques jours après le Nonce leva publiquement lui-même toutes les équivoques ſur cette matiere; car en ſortant de chez les Impériaux pour leur rendre ſa premiere viſite, il alla deſcendre immédiatement chez le Comte d'Avaux avant que d'aller chez les Eſpagnols. AN. 1644.

*Lettre du C. d'Avaux à la Reine, 25. Mars 1644.*

LXVI. Civilitez mutuelles & cerémonial entre les divers Plénipotentiaires.

Ces petites diſgraces n'empêcherent pas les Plénipotentiaires d'Eſpagne de rendre au Comte d'Avaux la premiere viſite de cerémonie, comme il ſe pratique envers le dernier venu, & comme les Plénipotentiaires de l'Empereur avoient déja fait de leur côté. Le compliment des Impériaux avoit été fort civil pour la perſonne du Comte d'Avaux en particulier, & rempli de démonſtrations de zele pour la paix. Celui des Eſpagnols fut plus réſervé, & parut avoir quelque choſe de fier. Ils parlerent de la guerre comme des gens qui ne ſe tenoient pas pour battus, & de la paix comme d'un intérêt également commun aux deux Roïaumes, & qu'ils ne ſouhaitoient que pour le bien général de la Chrétienté; ajoutant comme par grace *qu'ils étoient d'autant plus diſpoſez à écouter favorablement les propoſitions de la France, que ceux qui les avoient attaquez n'étoient plus au monde* (c'eſt-à-dire Loüis XIII. & le Cardinal de Richelieu), *& qu'ils ceſſeroient volontiers de faire*

*Lettre du C. d'Avaux à la Reine, le 1. Avril 1644.*

AN. 1644.

*la guerre au Roi qui n'étoit pas encore né lorſqu'elle avoit commencé.*

LXVII. Conteſtation ſur le cerémonial entre le C. d'Avaux & l'Ambaſſadeur de Veniſe.

Les Impériaux & les Eſpagnols furent auſſi de leur côté parfaitement ſatisfaits des civilitez du Comte d'Avaux. Il n'en fut pas de même de M. Contarini. Le Comte deſcendit cinq marches de l'eſcalier pour le recevoir ; & après la viſite faite le reconduiſit juſqu'au bas de l'eſcalier, croïant même excéder en cela les bornes du cerémonial avec les Ambaſſadeurs de Veniſe. Contarini cependant en penſoit bien différemment ; car il prétendit que le Comte devoit encore deſcendre un perron de quatre marches qui étoit au bas de l'eſcalier, pour le reconduire juſqu'au caroſſe & le voir partir. Les Impériaux & les Eſpagnols en avoient ainſi uſé avec lui ; & le Comte en eût ſans doute fait autant, s'il n'eût été retenu par une eſpece de reglement dont on étoit convenu, qui étoit qu'on ſuivroit à Munſter le même cerémonial qui s'obſervoit à Rome. Or c'étoit alors l'uſage à Rome que les Ambaſſadeurs François ne reçuſſent & ne reconduiſiſſent ceux de la République de Veniſe que juſques au haut de l'eſcalier. Il eſt vrai que les Venitiens en uſoient de la même maniere avec les François, comme par repréſailles ; mais leur conduite en cela étoit regardée plûtôt comme un effet de leur dépit, que comme un cerémonial bien meſuré. Contarini repliquoit que Meſſieurs de Baſſompierre & de Châteauneuf l'avoient reconduit en Angleterre juſques au caroſſe, & qu'il ne ſe ſeroit jamais attendu à recevoir une pareille mortification de la part d'un homme autant aimé de la République que l'étoit le Comte d'Avaux : à

quoi le Comte répondoit, que les exemples ne l'autoriſoient point à paſſer les bornes que ſon devoir lui preſcrivoit; qu'il ne lui étoit pas permis de s'acquitter envers la République aux dépens des droits de ſon Maître; & qu'il écriroit lui-même à la Cour pour obtenir la permiſſion de le ſatisfaire. AN. 1644.

Il paroiſſoit important d'établir quelque différence dans le cerémonial entre la France & la République de Veniſe, pour ne pas ſe mettre dans la néceſſité d'accorder dans la ſuite la même égalité aux Députez de Hollande, qui juſtifioient leurs prétentions par l'exemple des Venitiens. Contarini avoit d'ailleurs un moïen facile de mettre à couvert le droit prétendu de ſa République, en ne rendant au Comte d'Avaux que ce qu'il en avoit reçû, comme il ſe pratiquoit à Rome. Le Comte d'Avaux lui en donna même l'occaſion dans le compliment qu'il lui fit lorſqu'il l'alla voir; mais Contarini aima mieux profiter d'une conjoncture qui paroiſſoit ſi favorable pour pourſuivre ſes droits à la Cour de France. Ainſi il reconduiſit le Comte d'Avaux juſqu'à ſon caroſſe, & continua cependant à témoigner ſon mécontentement, en affectant de paſſer tous les jours deux ou trois heures chez les Impériaux & les Eſpagnols ſans aller chez le Comte.

LXVIII. La Cour de France ſe relâche en faveur de la République de Veniſe.

Il eſt probable que dans d'autres circonſtances la Cour de France n'auroit pas manqué de ſoutenir la conduite de ſon Ambaſſadeur; mais il étoit d'une extrême conſéquence pour le ſuccès de la négociation, de ne pas choquer un Médiateur qui pouvoit être fort utile, ou nuire beaucoup aux intérêts des Parties. Ainſi on ne balança pas à la Cour de donner

AN. 1644.

ordre aux deux Plénipotentiaires François d'accorder à Contarini tous les honneurs qu'il demandoit. Avant que cet ordre fût venu, les Eſpagnols à cette occaſion, donnerent une ſcene à laquelle on ne s'attendoit pas; car faiſant ſemblant d'être fachez de la mauvaiſe intelligence que ce démêlé pouvoit cauſer entre les Ambaſſadeurs de France & ceux de la République, ils offrirent au Comte d'Avaux leur médiation pour l'accommoder avec Contarini. Ils lui firent répréſenter que, quelque confiance qu'il dût avoir en M. Chigi, il ne devoit pas moins ménager M. Contarini dont la méditation étoit abſolument néceſſaire. Il ne fut pas difficile au Comte d'Avaux d'appercevoir la malignité de cette propoſition, qui étoit d'ailleurs ridicule en ce qu'elle ſuppoſoit que les François ſeroient aſſez bons pour rendre les Eſpagnols arbitres de leurs intérêts, & pour les laiſſer acquérir auprès de Contarini aux dépens de la France même le mérite de lui avoir procuré les honneurs qu'il demandoit. Le Comte d'Avaux les remercia comme il devoit, & cependant il executa avec M. de Servien qui étoit arrivé depuis peu de jours, l'ordre qu'il avoit reçû de la Cour de ſatisfaire M. Contarini. Ce Seigneur en eut une extrême joïe, & ce petit différend ne ſervit qu'à augmenter la bonne intelligence.

*Lettre des Plénipotentiaires à M. de Brienne, le 23. Avril 1644.*

LXIX. *Un des Plénipotentiaires Eſpagnols meurt à Munſter.*

Sur ces entrefaites le Comte Zapata de Valtierra, ſecond Plénipotentiaire d'Eſpagne, mourut à Munſter. Il n'avoit jamais eu d'autre emploi que celui de tenir compagnie au Comte de Naſſau à Cologne, où l'Empereur & le Roi d'Eſpagne firent faire à l'un & à l'autre pendant pluſieurs années le perſonnage d'Ambaſſadeur,

d'Ambaſſadeurs, pour amuſer les peuples, & ſi le caractere que le Comte d'Avaux en fit à la Cour de France eſt vrai, cet Ambaſſadeur n'étoit capable à Munſter que *d'étudier & de copier le Conſeiller Brun*, qui étoit le troiſiéme de l'Ambaſſade d'Eſpagne. Le Marquis de Caſtel Rodrigue étoit, diſoit-on, deſtiné à remplir la place vacante, & on attendoit ſon arrivée. AN. 1644.

LXX. Prieres publiques ordonnées par le Nonce, pour l'ouverture des Conférences.

Cependant le Nonce ne voïant plus d'obſtacle à la négociation, voulut la commencer par trois jours de prieres publiques qu'il ordonna pour demander à Dieu qu'il éclairât le zele des Médiateurs & des Plénipotentiaires, & qu'il accordât aux peuples ce don précieux de la paix qui ne peut jamais être l'ouvrage des hommes. Pendant tout ce temps-là toute la Ville fut en prieres. Le troiſiéme jour on devoit terminer les dévotions par une Proceſſion générale autour de la Ville, ſuivie d'une Meſſe ſolemnelle. Mais comme tous les Plénipotentiaires devoient aſſiſter à cette cerémonie, il fallut prévenir les conteſtations & les querelles.

LXXI. Conteſtations ſur le cerémonial.

Le Nonce en auroit cauſée une lui-même s'il avoit été moins moderé. Il avoit fait préparer pour lui dans l'Egliſe un dais, afin d'y aſſiſter à l'office qui devoit ſe faire après la Proceſſion. Les Plénipotentiaires François en aïant été avertis, lui firent dire que, s'il vouloit officier en habits Pontificaux, il étoit juſte qu'il eût un dais: ſinon, qu'il falloit qu'il le fît ôter & qu'il ſe contentât d'être aſſis à la tête des premiers Ambaſſadeurs du Monde Chrétien. Le Nonce y conſentit ſans peine; & après avoir porté le ſaint Sacrement juſqu'à une Egliſe, il le donna au Suffragant,

AN. 1644. reprit ſes habits ordinaires, & s'aſſit à la tête des Ambaſſadeurs.

Les Imperiaux avoient auſſi fait placer leurs chaiſes dans l'Egliſe un peu au deſſus de celles des François. Ceux-ci firent encore réformer cet arrangement. Les chaiſes des uns & des autres toutes égales, furent placées ſur une même ligne à main gauche du chœur: la premiere pour le Nonce, les deux ſuivantes dans la même ligne pour les deux Plénipotentiaires de l'Empereur, les deux autres encore dans la même ligne pour les deux Plénipotentiaires François, & la derniere pour Monſieur Contarini. Il ne fut pas ſi aiſé de regler la marche de la Proceſſion. Car les Imperiaux vouloient marcher les premiers, le Comte de Naſſau d'un côté de la ruë, & le Docteur Volmar de l'autre. Mais les Plénipotentiaires de France s'y oppoſerent encore & prétendirent que le premier d'entre eux devoit marcher à côté du premier des Imperiaux, & le ſecond enſuite à côté du ſecond. Le Nonce eut beaucoup de peine à vaincre l'obſtination des Imperiaux. Enfin ils cederent, & la choſe fut ainſi executée, de maniere que le Comte d'Avaux marcha à côté du Comte de Naſſau, & après eux le Comte de Servien à côté de Volmar, ce qui fut regardé comme une grande victoire pour les François, quoique dans le fond, on ne leur cedât que ce qui leur étoit dû. Pour ce qui eſt des Eſpagnols, comme ils étoient bien informez de la réſolution où étoient les Ambaſſadeurs de France de défendre leur rang, ils prirent le parti de leur céder la place en demeurant chez eux. Contarini s'abſenta auſſi de la Proceſſion, parce qu'il avoit eu

LXXII. Ouverture des Conférences.

la veille une indiſpoſition ; mais il aſſiſta à l'oſſice qui ſe célébra immédiatement après, & où le Nonce, les Impériaux, les François & lui ſe placerent dans l'ordre dont on étoit convenu. Ainſi finit cette cerémonie avec une extrême joïe des peuples, à qui elle ſembloit annoncer une paix prochaine. Les Conferences furent auſſi-tôt ouvertes, & la négociation commença. Cette Matiere importante ſera le ſujet d'un autre Ouvrage que j'eſpere donner dans peu au Public à la ſuite de celui-ci. AN. 1644.

*Fin du huitiéme & dernier Livre.*



616062

# TABLE
## DES PRINCIPALES MATIERES
### Contenuës dans ce Volume.


A

*AICHSTEDT* ( l'Evêque d' ) entre dans la ligue Catholique, *page* 23

*Aire* en Flandre pris par le Maréchal de la Meilleraye. Repris par les Eſpagnols, 446

*Albert* Marquis de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique embraſſe le Lutheraniſme, 5. Se ligue avec les Princes Proteſtans contre l'Empereur, 12. Fait la guerre à l'Empereur, 14. Trahit la France, 18. Eſt défait par l'Electeur de Saxe, *ibid.*

*Albert* Archiduc d'Autriche, Gouverneur des Païs-Bas, 32

*Aldobrandin* ( le Comte, tué à Nuremberg, 196

*Aldringhen* ou *Altringer* ſurprend Mantouë, 138

*Allemands* jaloux de leur liberté & paſſionnez pour leur nation, 179

*Alſace* ravagée par le Comte de Mansfeldt, 81. Conquiſe par l'Archiduc Leopold, 92. Le Roi de Suede y fait des conquêtes, 178. Et le Maréchal Horn, 198

*Alteſſe*. Titre donné au Prince d'Orange par Loüis XIII. 531

*Altringer* ( le Colonel ) défend le Pont de Deſſau, 120. Amene un corps de troupes au Comte de Tilly, 172

*Alzey* attaqué & manqué par les Princes Proteſtans, 75

*Ambaſſadeur* de Suede en Dannemark veut être traité comme ceux de France & d'Eſpagne, 239. Veut prendre à Paris le pas ſur l'Ambaſſadeur d'Angleterre, 330. Prétend marcher de pair avec les Ambaſſadeurs de tous les Rois, 331

*Ambaſſadrice* de France mécontente de la Cour d'Angleterre, 331

*Ambaſſadrice* d'Angleterre ne reçoit point en France l'honneur du Tabouret chez la Reine, 331

*Amelie*-Eliſabeth de Hanau Lantgrave de Heſſe-Caſſel, prend le gouvernement des Etats de ſon fils, & s'attache à la France, 285. Se défend contre les entrepriſes du Lantgrave de Darmſtadt & de l'Empereur. *ibid.* & 340. Se réfugie à Groningue. *ibid* Traite avec la France, 341. Sa conſtance dans le parti de la France, 492

*Amenebourg* ſurpris par le Duc Chriſtian de Brunſwick, 80

*Amniſtie* générale accordée par l'Empereur, 406

*Amontot* ( M. d' ) Réſident de France à Bruxelles, demande la reſtitution de Treves & la liberté de l'Electeur, 233.

*Anclam* reçoit garniſon Suedoiſe, 157

*Angoutême* ( le Duc d' ) Ambaſſadeur de France en Allemagne, 56. Amene des ſecours au Maréchal de la Force en

Lorraine, 252
*Anhalt* ( Chriſtian Prince d' ) *Voyez* Chriſtian. Erneſt Prince d'Anhalt. *Voyez* Erneſt.
*Anhalt* ( les Princes d' ) traitent avec le Roi de Suede, 177. Signent la paix de Prague, 224
*Anhelt* ( le Comte d' ) General des troupes de Cologne oblige le Duc de Brunſwick de s'enfuir en Weſtphalie, 80. Il ſeconde le Comte de Tilly à la bataille de Hoëchſt, 89. Il prend Oſnabrug 126. Il continuë à faire la guerre, 130
*Anne* d'Autriche Reine-Mere & Régente de France, ne ſuit point les dernieres diſpoſitions de ſon époux, 516. Offre ſa médiation pour la paix de la Suede avec le Dannemark, 543
*Anſeatiques* ( Villes ) *Voyez* Villes.
*Anſpach* ( Joachim Erneſt Marquis d' ) *Voyez* Joachim.
*Antoine* de Werth pris à la bataille de Rhinfeld, 293
*Anvers* attaqué par le Prince d'Orange, 298.
*Archevêchez* d'Allemagne uſurpez par les Proteſtans, 146.
*Archiducs* d'Autriche entrent dans la ligue Catholique, 23
*Arnheim* ( le General ) fait le ſiege de Stralſund, 132. Fait la guerre aux Suedois en Pruſſe, *ibid.* Défait un corps de troupes Imperiales, 212
*Arondel* ( le Comte d' ) Ambaſſadeur d'Angleterre à Vienne, 327
*Arras* pris par les François, 369
*Aſt* pris par les Princes de Savoïe, 371
*Avaux* [ Claude de Meſmes Comte d' ] eſt chargé de ménager la prolongation de la treve entre la Suede & la Pologne, 236. Son caractere, *ibid.* Il paſſe par la Cour de Dannemark, 239. Il réduit l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à ſe retirer, 240. Il encourage les Régens de Suede, *ibid.* Il ménage un traité de treve entre la Suede & la Pologne, 241. Il conſerve la prééminence des Rois de France, 242. Le Géneral Polonois lui fait préſent de ſon épée, 243. Il demeure à Hambourg malgré l'Empereur, 304. Il négocie avec Salvius Ambaſſadeur de Suede, 305. Son zele pour la Religion, 309. 423. 574. Il négocie à Hambourg avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, 332. Il entretient les diſpoſitions favorables du Prince Ragotski, 338. Il négocie le traité préliminaire, 346. *& ſuiv.* 453. Il rompt les négociations ſecretes de Salvius, 365. 416. Il donne des ſecours d'argent au General Banier, 374. 375. Il négocie le traité du renouvellement d'alliance avec la Suede, 386. *& ſuiv.* Son adreſſe dans ſa maniere de négocier, 395. Il promet ſes bons offices à l'Electeur de Brandebourg, 433. Il part de Hambourg & arrive à Paris, 492. Il écrit à la Reine & aux Régens de Suede pour les affermir dans l'alliance, 504. Il eſt nommé Plénipotentiaire pour le congrès de Munſter, & fait Surintendant des Finances, 521. Il va à la Haye, 530. Il regle le cerémonial avec le Prince d'Orange, 532. Il ouvre la négociation avec les Etats des Provinces-Unies, 535. Il continuë la négociation, 536. *& ſuiv.* Il fait un Diſcours aux Etats en faveur des Catholiques, 575. Il eſt blâmé de la Cour de France, 580. Il arrive à Munſter, 591. Il prend le pas ſur les Plénipotentiaires Eſpagnols, 592. Il a une conteſtation ſur le cerémonial avec l'Abaſſadeur de Veniſe, 594. Il reçoit ordre de ſe relâcher en faveur de la République de Veniſe, 595. Il a avec les Ambaſſadeurs de l'Empereur une conteſtation qui eſt terminée à ſon avantage, 598
*Aubepine* ( M. de l' ) Abbé de Préaux Ambaſſadeur de France en Allemagne, 56

*Avein* ( bataille d') 244
*Averſberg* (le Comte d') ſe rend à Hambourg pour continuer la négociation des préliminaires, 482. Sollicite les Suedois d'abandonner les François, 505. Plénipotentiaire de l'Empereur à Oſnabrug, 581. Conſeille à l'Empereur de rompre les négociations, *ibid.*
*Auſbourg* pris par l'Electeur de Saxe, 14. Contraint de ſe ſoumettre à l'Edit de la reſtitution des biens Eccleſiaſtiques, 147. Ouvre ſes portes au Roi de Suede qui y rétablit la religion Proteſtante, 188
*Auſbourg* ( Confeſſion d') tolerée en Allemagne, 16
*Auſbourg* ( Diete d' ) 18
*Autriche* ( Maiſon d' ) ennemie de la France, 13. Soupçonnée d'ambition, 25. 72. Veut rompre l'alliance de la France avec la Suede, 342. 256. Sa politique blâmée, 322. Veut éloigner la paix, 452. Se flatte d'une révolution en France, 499. 503
*Autriche* [ Etats d' ] favoriſent les Rebelles de Boheme, 42. Refuſent de reconnoître Ferdinand II. 48. Sont domptez par le Duc de Baviere, 57

B

BACHA de Bude traite avec l'Empereur 122
*Bade-Durlach* [ Erneſt Marquis de ] *Voyez* Erneſt. Gorges-Frideric. *Voyez* Georges.
*Bade* [ les Princes de ] exclus de l'amniſtie générale, 407
*Bagni* [ le Marquis de ] Commiſſaire du Pape dans la Valteline, 108. 109
*Bailleul* [ de Préſident de ] Surintendant des Finances, 522
*Baltique*. [ Mer ] Deſſeins de la Maiſon d'Autriche ſur cette Mer, 131. Le Roi de Suede ſe rend maître des Côte, 178
*Bamberg* [ l'Evêque de ] entre dans la ligue Catholique, 23
*Ban* & Arriere-Ban de France convoqué, 252
*Banier* ( le Général ) fait la guerre dans le Neumark, 262. Commande l'aîle droite à la bataille de Leipſik, 174. Fait des conquêtes ſur l'Elbe, 178. Vient renforcer le Roi de Suede à Nuremberg, 183. Se maintient avec peine ſur l'Elbe & ſur l'Oder, 249. Défait les Imperiaux à Wiſtock, 271. Prend Torgaw, 287. Leve le ſiege de Leipſik & fait une belle retraite, *ibid.* Soutient la guerre dans la Pomeranie contre Gallas, 289. Négocie ſecretement avec les Imperiaux, 366. Se rend maître de la Miſnie & de la Thuringe, 374. Reçoit des ſecours d'argent du Comte d'Avaux, *ibid.* & 375. Oblige Gallas à repaſſer l'Elbe & leve de groſſes contributions, 374. Defait une armée Imperiale auprès de Chemnitz, 375. Se rend maître de la Boheme excepté Prague, *ibid.* Préſente la bataille à Picolomini, 408. Epouſe une Princeſſe de Bade, 410. Inſulte Ratiſbone, *ibid.* Veut débaucher l'armée Veimarienne, 411. Reçoit un échec à Neubourg, 412. Eſt en danger d'être défait. Il meurt. Son caractere, *ibid.*
*Barberin* ( le Cardinal ) Légat du Pape en France, négocie ſans ſuccès, 109
*Barlaimont* pris par le Cardinal de la Valette, 281. Repris par les Eſpagnols, 283
*Baſſompierre* ( le Maréchal de ) négocie à Madrit, 107
*Bataille* de Prague, 62. De Wimpfen 84. de Hoëchſt, 88. de Flerus, 97. de Stadlo, 104. de Deſſau, 120. de Lutter, 127. de Leipſik, 173. du Lech, 186. de Nuremberg, 193. de Lutzen, 200 d'Ondeldrop, 212. de Steinaw, *ibid.* de Nordlingue, 217. d'Avein, 244. de Wiſtock, 271. de Rhinfeldt, 290. de Rhinfeldt, 292.

de Wittemveir, 194. de Thionville, 367. de Caſal, 372. de Chemnitz, 375. de Sedan, 437. de Leipſik, 494. de Kempen, 496. de Rocroy, 518.

*Baviere* conquiſe & ravagée par les Suedois, 185. Reconquiſe par le Duc de Baviere, 217

*Baviere* (le Duc de) *Voyez* Maximilien.

*Beatitude*. Titre donné au Pape par le Prince de Galles, 111.

*Beauregard* (M. de) Réſident de France à l'armée Suedoiſe, 288. Envoïé à Caſſel, 492

*Bellievre* (M. de) Ambaſſadeur de France à Londres, 378

*Benefices* Catholiques uſurpez par les Proteſtans, 146. Reſtituez aux Catholiques, 148

*Benfeldt* pris par Guſtave Horn, 158

*Bergopſom* aſſiegé par le Marquis de Spinola, 97

*Bernard* Duc de Saxe-Veimar vient renforcer le Roi de Suede à Nuremberg, 183. Défait l'aîle droite des ennemis à Lutzen, 205. Prend Ratiſbone & d'autres Places, 212. Engage la bataille de Nordlingue contre l'avis du Maréchal Horn, 218. Il eſt défait, 221. Il fait une nouvelle armée, 248. Prend Binghen. Fait lever le ſiege de Deux-Ponts & de Maïence, 249. Fait une belle retraite, 250. Odieux à la Suede, 264. Traite avec le Roi de France, *ibid.* Reprend Saverne, 265. Prend Sekingen, Lauffembourg & Valdshut, 290. Aſſiege Rhinfeldt, *ibid.* Soutient l'attaque des Imperiaux, *ibid.* Les défait dans une ſeconde bataille, 292. Se rend maître de Rhinfeld 293. Bloque Briſack, 294. Défait les Imperiaux à Wittemveir, *ibid.* Défait le Duc de Lorraine, 256 Défait les Imperiaux, *ibid* Se rend maître de Briſack, 297. Se ſaiſit de Pontarlier & du Château de Joux, 376. Meurt avec ſoupçon de poiſon, *ibid.*

*Bernvvald* (Traité de) 160

*Bethunes* (M. de) Ambaſſadeur de France en Allemagne, 56

*Betlem Gabor* fait des irruptions en Hongrie, 32. Se ligue avec les Rebelles de Boheme, 53. Prend Caſſovie, *ibid.* & 54 Se rend maître de la haute-Hongrie, *ibid.* Prend Preſbourg, 55. Prend le titre de Prince de Hongrie, *ibid.* Rompt ſon traité avec l'Empereur & reprend les armes, 113. Se retire & fait un nouveau traité, *ibid.* Reprend les armes, 118. Se raccommode, 123

*Bibliotheque* de Heydelberg diſſipée, 91

*Birkenfeldt* [Comte Palatin de] fait priſonnier, 87

*Biſterfeldt* Envoïé du Prince Ragotski à Hambourg, 336

*Biſtritz* pris par le Comte de Dampierre, 40.

*Boheme* [la] ſe révolte, 34. Se ſoumet à Ferdinand II. 65. Conquiſe par l'Electeur de Saxe, 178. Reconquiſe par Valſtein, 191. Par Banier, 375. Par Torſtenſon, 493. *& ſuiv.*

*Boiſſiſe* Envoïé de France aux Princes Proteſtans, 27

*Bormio* pris par le Duc de Rohan, 253

*Boſna* Seraï. Le Comte de Mansfeldt y meurt, 123

*Bouchain* pris par le Cardinal de la Valette, 281

*Boucheim* (le Comte de) garde mal le paſſage de l'Oder, 289

*Boüillon* (le Duc de) ſollicite le Comte de Mansfeldt d'entrer en France, 94. Combat à la bataille de Sedan & ſe ſoumet au Roi, 437 & 438

*Bragance* (Maiſon de) heritiere du Roïaume de Portugal, 442

*Brahé* (le Comte de) tué à la bataille de Lutzen, 206

*Brandebourg* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146

*Brandebourg* (Electeur de) *Voyez* Joachim. *Voyez* Jean Sigiſmond. *Voyez*

Georges-Guillaume. *Voyez* Frideric-Guillaume.
*Breda* pris par les Eſpagnols, 110. Repris par le Prince d'Orange, 283
*Bregy* (M. de) Envoïé de France en Pologne, 588
*Bremen* (Archevêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146. Pris par les Eſpagnols, 289
*Bremen* (l'Archevêque de) traite avec le Roi de Suede, 179
*Breſé* (le Maréchal de) commande l'armée Françoiſe dans les Païs-Bas, 235. Prend Orchimont, Rochefort & Marche-en-Famine, 244. Commande l'aîle droite à la bataille d'Avein, 245. Eſt nommé Viceroi de Catalogne, 441.
*Brinn* ſe révolte contre Ferdinand II. 49,
*Briſack* bloqué par le Duc de Veimar, 294. Son importance, 296. Souffre une extrême diſette, 297. Se rend au Duc de Veimar, *ibid.* Demeure à la France. 381
*Brun* [M.] Plenipotentiaire d'Eſpagne à Munſter, 597
*Brunavv* (l'Abbé de) s'oppoſe à la conſtruction d'un Temple dans ſes terres, 35,
*Brunſvvick* [le Duc de] demeure neutre dans la guerre de Boheme, 56. Veut détacher la baſſe-Saxe du parti de la Suede, 200. Oxenſtiern rompt ſes meſures, 210
*Brunſvvick & Lunebourg* (les Ducs de) refuſent de ſe rendre à la Diete de Ratiſbone, 99. S'accommodent avec l'Empereur, 129. Traitent avec le Roi de Suede, 179. Acceptent le traité de Prague, 338. Prennent le parti de la neutralité, 339. Prétendent aux conquêtes du Duc Bernard, 378. Exclus par l'Empereur de l'Amniſtie générale, 407. Se déclarent pour les Alliez, 408. Négocient leur accommodement avec l'Empereur, 436. Redemandent Wolfembutel, *ibid.* Traitent avec l'Empereur, 492
*Bucquoy* (le Comte de) Général de l'armée Imperiale en Boheme, 40. Prend Teutſbrodt & d'autres Places, 41. Aſſiege Neuhauſſ, 46. Se retranche ſous Budeweiſſ, *ibid.* Défait le Comte de Mansfeldt, 49. eſt attaqué près de Vienne par le Comte de la Tour, 54. Gagne la bataille de Prague, 63. Prend pluſieurs Place en Hongrie. Il eſt tué, 67
*Budeweiſſ* aſſiegé par le Comte de la Tour, 32
*Budiſſen* emporté par l'Electeur de Saxe, 59.
*Bukinkam* (le Duc de) entreprend ſur l'Iſle de Ré, 136
*Burgau* (Charles d'Autriche Marquis de) *Voyez* Charles.
*Buſſi-Lamet* (le Comte de) abandonne Hermaſtein & amene ſa garniſon devant la Capelle, 281

## C

*CAMIN* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146. Abandonné par les Imperiaux aux Suedois, 156
*Candale* (le Duc de) commande l'armée Françoiſe dans les Païs-Bas, 281
*Canonier* Bavarois renverſe le Roi de Suede, 189
*Canons* enterrez par le Duc de Baviere, découverts par le Roi de Suede, 190
*Cantecroix* (la Princeſſe de) épouſée par le Duc de Lorraine, le ſollicite à ſe ſoumettre au Roi de France, 438
*Capelle* (la) ſe rend aux ennemis, 268 Repriſe par le Cardinal de la Valette, 281
*Caraffe* (le Comte) tué à Nuremberg, 196.
*Carme* (un) détermine le Duc de Baviere à la bataille, 62
*Caſal* aſſiegé par les Eſpagnols, 136. 138. Reſte au pouvoir des François, 142.

142. Aſſiégé par les Eſpagnols, ſecouru par le Comte d'Harcourt, 371. Aſſiégé & ſecouru. 372
*Caſeloutre* pris par le Marquis de Gonzague, 250
*Caſimir* (le Prince) veut paſſer par la France pour aller en Portugal. Eſt arrêté à Marſeille & remis en liberté, 379.
*Caſſovie* pris par Betlem-Gabor, 53. Aſſiegé par Goëtz, 590
*Caſtel* Rodrigue (le Marquis de) deſtiné par le Roi d'Eſpagne au congrès de Munſter, 527
*Catalogne* (la) ſe ſouleve contre le Roi d'Eſpagne, 439. Privileges de la Catalogne violez par les Eſpagnols, 440. Elle ſe donne au Roi de France, 441. Elle envoie ſes députez à Munſter à la ſuite des Plenipotentiaires François, 531
*Câteau Cambreſis* pris par le Cardinal de la Valette, 281
*Catelet* (le) ſe rend aux Eſpagnols, 268. Emporté par les François, 298
*Cérémonial* à Munſter entre les Plenipotentiaires, 592 *& ſuiv.*
*Chamberry* pris par Loüis XIII. 138
*Chambre* Impériale de Spire mi-partie de Catholiques & de Proteſtans, 16
*Charles V.* élu Empereur, néglige d'arrêter les progrès du Lutheraniſme, 5. Dépouille le Duc Ulric de Virtemberg, 6 Déclare la guerre aux Princes Proteſtans, 8. Diſſipe leur armée, 10. Fait priſonniers l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Heſſe-Caſſel, 11. Manque de vigilance, 14. Fait une retraite précipitée, 15. Entreprend de reconquerir les trois Evêchez, 17. Cede l'Empire à ſon frere Ferdinand I. & la Couronne d'Eſpagne à ſon fils Philippe II. 19
*Charles* d'Autriche Marquis de Burgau, prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21, 29
*Charles* Archiduc Evêque de Breſlau s'enfuit de Sileſie; 42
*Charles* Duc de Lorraine aide le Comte de Tilly à refaire une nouvelle armée, 177. Fait la guerre ſur le Danube & aſſiege Nordlingue, 217. Combat à la bataille de Nordlingue & arrache l'étendart du Duc Bernard, 221. Défait le Rhingrave, 222. Marche au ſecours de Dole, 267. Marche au ſecours de Briſak & eſt défait, 294. Eſt repouſſé une ſeconde fois, *ibid.* Epouſe la Princeſſe de Cantecroix, 438. S'accommode avec le Roi de France, 439.
*Charles* Emmanuël Duc de Savoïe. *Voïez* Savoïe.
*Charles* de Gonzague Duc de Nevers heritе du Duché de Mantouë, 135. On lui diſpute la ſucceſſion, & l'Empereur lui refuſe l'inveſtiture, *ibid.* Il ſoutient la guerre, 136. Il eſt ſecouru par le Roi de France, 137. Il ſe ſauve de Mantouë, 138. Il s'accommode avec l'Empereur, 140
*Charles*-Loüis Prince Palatin aſſiege Lemgow, eſt défait & court riſque de ſe noïer, 333. & 334. Sa fierté dans ſa mauvaiſe fortune, *ibid.* Veut s'emparer des troupes & des conquêtes du Duc Bernard, 338. Il veut paſſer *incognito* par la France, *ibid.* Il eſt arrêté à Moulins & conduit priſonnier à Vincennes, 379. Eſt remis en liberté, 381
*Charles I.* Prince de Galles va à Madrit pour épouſer l'Infante, 111. Donne au Pape le titre de *Très-Saint Pere*, *ibid.* Son mariage échoüe, *ibid.* Il ſuccede au Roi ſon pere, & épouſe Henriette-Marie de France, 113. Il envoïe des ſecours au Roi de Dannemark, 114. 129. Il demande le rétabliſſement de l'Electeur Palatin, 148. Sa foibleſſe, 154. Il traite avec l'Eſpagne, *ibid.* Il s'intereſſe à la paix de la Suede avec la Pologne, 240. Il veut s'intereſſer à la guerre d'Allemagne & ſe rendre conſiderable aux

deux partis, 326. & ſuiv. Il paroît vouloir s'unir avec l'Empereur, 327. Il ſe brouille avec les Hollandois, *ibid.* Il ſe tourne du côté de la France & de la Suede, 328. Irrégularité de ſa conduite, 329. Il négocie avec les Couronnes alliées, 332. Il traite avec les Eſpagnols & le Duc de Lorraine, *ibid.* Il a des intelligences avec le Roi de Dannemark, 336. Il favoriſe une flotte Eſpagnole, *ibid.* Il ſe plaint de la détention du Prince Palatin, 380

*Charnaſſe* (le Baron de) fait des propoſitions au Roi de Suede, 160

*Châtillon* (le Maréchal de) commande l'armée Françoiſe dans les Païs Bas, 235. 281. Prend Orchimont, Rochefort & Marche-en-Famine, 244. Commande l'aîle gauche à la bataille d'Avein, 245. Prend Yvoix, 283. Eſt forcé dans ſes lignes devant S. Omer, 298. Fait lever le ſiege de Mouzon, 368. Eſt défait à la bataille de Sedan, 437.

*Châtre* (le Maréchal de la) aſſiege Juliers, 28

*Châvigny* (M. de) négocie à Paris avec Grotius, 360. Deſtiné au congrès de Munſter, 520. Eſt éloigné du Miniſtere, 521

*Chemnitz* (bataille de) 375

*Chevreuſe* (la Ducheſſe de) refugiée en Angleterre, y eſt reçûe avec diſtinction, 331

*Chiavenne* pris par le Duc de Rohan, 253.

*Chigi* (Fabio) Nonce du Pape arrive à Munſter pour y faire l'office de Médiateur, 592. Il viſite le Comte d'Avaux avant que de viſiter les Eſpagnols, 593. Il indique des prieres pour l'ouverture du congrès. Il a quelque conteſtation ſur le cerémonial, 597

*Chivas* ouvre ſes portes aux Princes de Savoïe, 370

*Chriſtian* Prince d'Anhalt entre dans l'union Evangélique, 23. Aſſiege Juliers, 28. Amene des ſecours aux Proteſtant de Boheme, 57. Son fils eſt pris à la bataille de Prague, 64

*Chriſtian* Duc de Brunſwick ſolicite pour l'Electeur Palatin, 75. Prend les armes pour lui, 78. Son caractere, *ibid.* Ravage l'Electorat de Maïence & le Lantgraviat de Darmſtadt, 79. Il eſt contraint de ſe retirer, 80. Il ravage la Weſtphalie, *ibid.* Sa deviſe, 81. Il veut ſe joindre à l'Electeur Palatin, 88. Il eſt défait par le Comte de Tilly, *ibid.* Il entre en Lorraine & la ravage, 93. Il combat à Flerus & y perd un bras, 97. Il eſt nommé Capitaine General du Cercle de la baſſe-Saxe, 103. Il eſt défait à Stadtlo par le Comte de Tilly, 104. Il ſeconde le Roi de Dannemarck, 114. Il meurt, 125.

*Chriſtian IV.* Roi de Dannemark demeure neutre dans la guerre de Boheme, 56. Fait de vaines menaces en faveur de l'Electeur Palatin, 99. Déclare la guerre à l'Empereur, 113. Court riſque de ſa vie, 117. Continuë la guerre avec divers ſuccès, 118. & *ſuiv.* Il eſt forcé à donner bataille & la perd, 128. Il ſe retire dans ſes Etat, 130. Il eſt défait près de Volgaſt, 133. Il fait ſon accommodement, *ibid.* Il demeure neutre dans la guerre d'Allemagne, 155. Il propoſe un accommodement, *ibid.* Il donne à l'Electeur de Saxe des défiances du Roi de Suede, 191. Il offre ſa médiation à l'Empereur & aux Suedois, 208. Il ſollicite les Princes à la paix, 255. Il eſt jaloux des ſuccès des Suedois, 357. Se plaint de la détention du Prince Palatin, 380. Reçoit dans ſes Etats la Reine Doüairiere de Suede, 434. Sa politique, 447. Il eſt ſuſpect & odieux aux Suedois, 448. Il ménage le traité preliminaire de la paix generale, 453. & *ſuiv.* Il eſt

partial dans ſa médiation, 511. & 512. La Suede lui déclare la guerre, 542. Il accepte la médiation de la France, 586

*Chriſtian* Prince de Dannemark. Ses nôces avec une Princeſſe de Saxe, 239.

*Chriſtian* Adminiſtrateur de Magdebourg fait la guerre à l'Empereur, 115. Continuë la guerre, 130. Proſcrit par l'Empereur, 147. Il fait déclarer la ville de Magdebourg pour le Roi de Suede, 157

*Chriſtiern II.* eſt dépoſſedé des trois Roïaumes du Nord, 5

*Chriſtien* de France Ducheſſe de Savoïe, Régente après la mort du Duc, s'attache à la France, 284. Ses malheurs, 289. Elle eſt forcée de traiter avec le Roi de France, *ibid.* Perſecutée par ſes beaux freres & trahie par ſes ſujets, 370. Sa réfugie dans la Citadelle de Turin & de là paſſe en France, 371 Négocie avec le Cardinal de Richelieu, *ibid* Rentre dans Turin & eſt rétablie par le Comte d'Harcourt, 373. L'Empereur lui refuſe le titre de Régente & de Tutrice, 458. Ce titre lui eſt accordé. 467

*Chriſtine* Reine de Suede ratifie le traité de Wiſmar, 306. Demandée en mariage par l'Electeur de Brandebourg, 435.

*Chriſtophle* Marquis de Bade-Dourlach, tué devant Ingolſtadt, 189

*Cinq Mars* ennemi du Cardinal de Richelieu, 359

*Clermont* (le Comté de) cedé au Roi de France par le Duc de Lorraine, 439

*Cloſtergrab* Village de Boheme, 35

*Cniphauſen* diſpute le paſſage du Honner au Comte de Tilly, 104. Il eſt pris à la bataille de Deſſeau, 121. Défait l'aîle droite des Imperiaux à Luzen, 205. Aſſiege Hamelen, 211. Défait les Imperiaux à Ondeldorp, *ibid.* Il eſt tué, 271

*Coblents* occupé par les Eſpagnols, pris par Guſtave Horn & remis aux François, 197. Pris par Jean de Werth, 265.

*Cœuvres* (le Marquis de) Ambaſſadeur de France & General en Suiſſe & chez les Griſons, ſe rend maître de la Valteline, 109

*Colalte* (le Marquis de) fait la guerre en Hongrie, 67. Aſſiege Mantouë, 118

*Colberg* aſſiegé par les Suedois, 158. Pris, 162

*Colmar* pris par Guſtave Horn, 198

*Cologne* (Electeur de) *Voyez* Electeur.

*Cologne* lieu du congrès pour traiter de la paix, 261

*Coloredo* ſoutient la guerre en Lorraine, 252.

*Combat* ſur l'Ems, 271. Devant Briſack, 296.

*Compiegne* (traité de) 231. Le Roi y aſſemble une armée, 269

*Comtois* jaloux de leurs franchiſes ſoutiennent la guerre contre la France, 267.

*Concile* de Trente rejetté par les Proteſtans, 19

*Condé* (le Prince de) aſſiege Dole, 265. Leve le ſiege, 267. Il eſt défait devant Fontarabie, 298. Prend Salces 370.

*Confédération* de Smalcalde, 6. Autre Confedération des Proteſtans, 12. De la Sileſie, Moravie & Luſace avec la Boheme, 50. De Lepſik, 149

*Confeſſion* d'Auſbourg tolerée en Allemagne, 16

*Conflans* (le Marquis de) marche au ſecours de Dole, 267

*Congrès* de Hambourg, 330. Ses ſuites, 332 *& ſuiv.*

*Coni* pris par les Princes de Savoïe, 371. Repris par le Comte d'Harcourt, 446

*Contarini* Ambaſſadeur de Veniſe à Munſter, fait l'office de Médiateur comteſte avec le Comte d'Avaux, ſur le cerémonial, 594

*Corbie* emporté par les ennemis, 268. Repris par les François, 170
*Cordellier* traveſti envoïé en Portugal, 443.
*Cordouë* (Dom Gonçalez de) *Voyez* Gonçalez.
*Crane* (Henri) Plenipotentiaire de l'Empereur à Oſnabrug, 523
*Créquy* (le Maréchal de) commande l'armée Françoiſe en Italie, 255. Défait les Eſpagnols, 270. Eſt tué en voulant ſecourir Breme, 289
*Creſcentin* ouvre ſes portes aux Princes de Savoïe, 370
*Croates* pillent le bagage des Suedois à Lutzen, 204. Font une cruelle boucherie des Proteſtans, 105. Battus près de Metz, 251
*Croiſſy* (M. de) Envoïé de France auprès du Prince de Tranſilvanie, 591.
*Curtz* (le Comte de) ſolicite les Suedois de ſe ſéparer de la France, 343. 345. 364. Veut exclure le Comte d'Avaux de la négociation, 348. Continuë ſa négociation, *ibid.* Eſt rappellé à Vienne, 365
*Cuſtrin* reçoit garniſon Suedoiſe, 165

D

*DAMMIN* pris par le Roi de Suede, 162
*Dampierre* (le Comte de) fait la guerre en Boheme, 40. Prend Biſtritz & d'autres Places. Fait lever le ſiege de Budeweiſſ, *ibid.* Surprend Kemnitz, 43. Eſt tué, 59
*Dannemark* (Roi de) *Voyez* Chriſtian.
*Danois* Médiateurs à Oſnabrug, *Voyez* Médiateurs.
*Danube*. Ses bords ravagez par les Suedois, 186
*Darmſtadt*. Son terrritoire ravagé par Chriſtian de Brunſwick, 79. & par le Comte de Mansfeldt, 86
*Darmſtadt* (Lantgrave de) *Voyez* Lantgrave.
*Deſſau* attaqué par le Comte de Mansfeldt, 120. Bataille de Deſſau, *ibid.*
*Deviſe* de Chriſtian de Brunſwick, 81
*Deux-Ponts* aſſiegé par Gallas, 249
*Deux Ponts* (le Duc de) ſe ligue avec les Princes Proteſtans contre l'Empereur, 12
*Diete* d'Auſbourg. *Voyez* Auſbourg & *ainſi des autres.*
*Dignité Roïale*. Titre donné aux Rois de France par quelques Princes d'Allemagne au lieu de celui de *Majeſté*, 334.
*Diſcipline* militaire négligée dans les troupes Imperiales, 158
*Ditrichſtien* (le Cardinal) arrêté priſonnier par les Rebelles de Moravie, 49
*Dole* aſſiegé par le Prince de Condé & courageuſement défendu, 265 267
*Dominicain* (un Religieux) fait des propoſitions à la Cour de France de la part du Comte de Trautmanſdorf, 506.
*Donavvert* pris & retenu par le Duc de Baviere, 24. Pris par le Roi de Suede, 186. Repris par le Duc de Baviere, 217
*Doria* défait par les François à Veillane, 138
*Dun* cedé au Roi de France par le Duc de Lorraine, 439
*Dutlengen*. Déroute des François à Dutlingen, 540

E

*EBERSTEIN* (le Comte d') commande les troupes de Heſſe, 496.
*Edit* de la reſtitution des Eccleſiaſtiques, ſource de nouveaux troubles, 146 Son execution, 147 & 248
*Edouard* Prince de Portugal, arrêté priſonnier par l'Empereur, 445
*Egra* pris par Vaiſtein, 191. Valſtein y eſt aſſaſſiné, 216
*Eichfeldt* ravagé par le Roi de Dannemark, 127

*Electeurs* de Maïence, de Cologne & de Treves entrent dans la ligue Catholique, 23. Ils ſont ſollicitez à la neutralité, 181. Ils la demandent à leur tour, 182. Sans ſuccès, 184.
*Electeur* de Brandebourg. *Voyez* Joachim. Jean Sigiſmond. Georges Guillaume. Fridéric Guillaume.
*Electeur* de Saxe. *Voyez* Jean Frideric. Maurice. Jean-Georges.
*Electeur* de Treves traite avec la France & obtient la neutralité avec les Suedois, 184. Il remet aux François Hermanſtein & Coblents, 197. Il eſt arrêté priſonnier par les Eſpagnols, 232.
*Electeur* de Cologne veut former avec le Duc de Neubourg une ligue dans le Cercle de Weſtphalie, 581
*Electorat* Palatin tranſporté au Duc de Baviere, 100
*Emeric* ſur le Rhin occupé par les Hollandois, 87. Pris par le Cardinal de la Valette, 281. Par les Eſpagnols, 283
*Ems* (combat ſur l') 271
*Enguyen* (le Duc d') défait les Eſpagnols à Rocroy, 518. Prend Thionville, 519
*Enkenfort* (le General) vient au ſecours de Rhinfeldt, 290. Pris à la bataille de Rhinfeldt, 293
*Erlach* (le Baron d') Gouverneur de Brifack, ſe donne à la France, 381
*Erneſt* Marquis de Bade-Durlach ſe ligue avec les Princes Proteſtans contre l'Empereur, 12
*Erneſt* Prince d'Anhat tué à la bataille de Lutzen, 206
*Erneſt* Duc de Saxe ſollicite les Suedois à faire leur traité particulier avec l'Empereur, 402
*Eſpagne*. Ses forces comparées à celles de la France, 233
*Eſtrees* (le Maréchal d') forcé dans Mantouë, 139
*Etats* des Provinces-Unies. *Voyez* Provinces-Unies,
*Evêchez* d'Allemagne uſurpez par les Proteſtans, 146
*Evora*. Emotions dans la Ville, 443
*Europe* allarmée des proſperités de la Maiſon d'Autriche, 106
*Excellence*. Titre nouveau donné avec peine aux Ambaſſadeurs François par le Prince d'Orange, 531. Exigé par les Provinces-Unies pour leurs Députez, 518

F

*FALKEMBERG* Commandant de Magdebourg tué, 166
*Felix* Dornham Gouverneur de Pilſen, 45.
*Ferdinand I.* Roi des Romains fait la paix de Religion, 18. Succede à Charles V. Pacifie les troubles d'Allemagne, 19
*Ferdinand II.* eſt couronné Roi de Hongrie, 39. La Boheme & les Etats d'Autriche refuſent de le reconnoître, 47. & 48. Il eſt élû Empereur, 50. Il fait des préparatifs pour la guerre de Boheme, 55. Il ſomme les Rebelles de ſe ſoumettre, 58. Il traite avec Betlem Gabor, 68. Il eſt accuſé d'ambition, 71. Sa politique, 102. Il ſe rend maître abſolu de l'Allemagne, 105. 145. Il donne à Valſtein le commandement de ſes armées, 115. Ses deſſeins ſur la Mer Baltique, 131. Il donne la paix au Roi de Dannemark, 133. Refuſe au Duc de Nevers l'inveſtiture du Duché de Mantouë, 135. La lui accorde, 141. Publie l'Edit de la reſtitution des biens Eccleſiaſtiques, 146. Fait nommer ſon fils à l'Archevêché de Magdebourg, 147. Mépriſe le Roi de Suede, 155. Il eſt humilié de ſes diſgraces, 179. Il traite avec Valſtein pour l'engager à reprendre le commandement des armées, *ibid.* Il rejette des propoſitions d'accommodement après la mort du Roi de Suede, 208. Il fait arrêter quelques Officiers de la faction de

Valſten, 215. Il donne le commandement des armées à ſon fils Ferdinand III. 217 Il négocie avec l'Electeur de Saxe la paix de Prague, 223. Veut détacher la Suede de la France, 256. Envoïe des Plenipotentiaires à Cologne, 261. Il meurt, 272

*Ferdinand III.* Roi de Hongrie, 119. Commande les troupes Imperiales & aſſiege Nordlingue, 217. Gagne la bataille de Nordlingue, 219. Ses progrès ſur le Danube, *ibid. & ſupra.* Eſt élû Empereur, 272. Irrégularité de ſon élection, *ibid.* Il refuſe toutes les demandes de la France pour le traité préliminaire, 277. Caſſe le teſtament du Duc de Savoïe, 300. Veut obliger le Comte d'Avaux de ſortir de Hambourg, 304. Amuſe le Roi d'Angleterre par de vaines négociations, 327. Refuſe la treve, 363. Veut s'emparer des troupes & des conquêtes du Duc de Veimar, 377. Publie une amniſtie generale, 407. Remet en liberté Robert Prince Palatin, 408. Eſt ſur le point d'être pris par des partis ennemis, 420. Négocie avec le Duc de Lunebourg 436. Tâche d'engager les Suiſſes dans ſon parti, 437. Veut diviſer les Couronnes alliées, 487. Forme beaucoup de difficultez au traité préliminaire, *l.* VII. *paſſim.*

*Feria* (le Duc de) Gouverneur du Milanez fait conſtruire des Forts dans la Valteline, 106

*Fernamond* General des Imperiaux dans la Valteline, défait par le Duc de Rohan, 253

*Feuquieres* (le Marquis de) Ambaſſadeur de France en Allemagne ſeconde le Chancelier de Suede, 210 Aſſiege Thionville. Eſt défait & pris priſonnier, 367

*Fleurus* (bataille de) 97

*Flotte* Eſpagnole battuë par l'Amiral Tromp, 345. 369

*Fontarabie* aſſiegé par les François, ſecouru par les Eſpagnols, 298

*Force* (le Maréchal de la) commande l'armée Françoiſe en Lorraine, 252. Appaiſe une querelle entre les Anglois & les Suedois, 330

*Foreſtieres* (Villes) *Voyez* Villes.

*Foſſan* pris par les Princes de Savoïe, 371.

*Fours* (le Baron de) amene des troupes au Comte de Tilly, 127

*France* (la) s'intereſſe aux troubles d'Allemagne, 6. Son alliance donne de l'éclat aux armes du Roi de Suede, 162. Elle eſt allarmée de l'approche du Comte de Mansfeldt, 95. Sauve la Suede ſur le point de ſa décadence, 224. Etat de ſes forces comparées à celles d'Eſpagne, 234. Projet du Cardinal de Richelieu pour ſon agrandiſſement, 229. Se ligue avec le Roi de Dannemark, 114. Lui envoïe des ſecours, 129

*France* (le Roi de) (la Cour de) s'emploïe à pacifier les troubles d'Allemagne, 56. Adreſſe de la Cour de France, 95. Chaſſe les Eſpagnols de la Valteline, 108. *& ſuiv.* Ses diſpoſitions par rapport au Roi de Suede, 152. Veut réprimer l'ambition de la Maiſon d'Autriche, 153. Traite avec le Roi de Suede, 160 Sert la religion en Allemagne, 161. Offre la neutralité aux Princes Catholiques d'Allemagne, *ibid.* Traite avec le Duc de Baviere, 182. Avec l'Electeur de Treves, 184 Eſt inquiété par le Duc de Lorraine, 207. Traite avec Chriſtine Reine de Suede, 210 Avec les Provinces Unies, 232 Fait de grands préparatifs contre l'Eſpagne, 235. Refuſe de reconnoître Ferdinand III. Empereur, 272 Differe d'envoïer des Plenipotentiaires à Cologne, 274. Veut s'unir de plus en plus avec la Suede, 275 Conſent à faire une Treve, 279. 358. Conſent à declarer la guerre à l'Empereur, 308. Négocie

avec Ragotski Prince de Tranſilvanie, 338 Se met en poſſeſſion des conquêtes du Duc de Veimar, 377. 381. Négocie le renouvellement du traité d'alliance avec la Suede, 385. Affecte de l'empreſſement pour la paix, 403. Aſſiſte la Catalogne ſoulevée contre le Roi d'Eſpagne, 441. Témoigne de l'inclination pour la paix, 512. Confirme ſon alliance avec la Suede, 520. Eſt inquiete de la déclaration de guerre entre la Suede & le Dannemark, 542. Souhaite une treve préferablement à la paix, 547. Ménage les interêts du Prince Ragotski auprès du Roi de Pologne, 588. Sollicite ce Prince à reprendre les armes, *ibid.* Lui promet des ſecours, 591. Se relâche ſur le cerémonial en faveur de la République de Veniſe, 595

*Francfort* ſur l'Oder. Sa garniſon fortifiée par le Comte de Tilly, 163. Emporté d'aſſaut, 164. Pris par Valſtein, 112.

*Francfort* ſur le Mein ſigne la paix de Prague, 224

(*Ducſue de*) en 1643. & 1644 refuſe à l'Empereur toutes ſes demandes, 583

*Franche-Comté* veut ſe mettre ſous la protection du Roi de France, 265. Favoriſe les ennemis de la France, 266. Soutient la guerre contre la France, 267

*Franciſco* de Mello (Dom) défait le Maréchal de Gaiche à Honnecourt, 497. Aſſiege Rocroy & eſt défait par le Duc d'Enguyen, 518

*François* Albert Duc de Lauvembourg. *Voyez* Lauvembourg.

*François*-Hyacinthe Duc de Savoïe ſous la tutelle de ſa mere, 284. Il meurt, 289

*Franconie* ſoumiſe par les Imperiaux, 222

Conquiſe par le Roi de Suede, 177

*Frankendall* aſſiegé par Dom Conçalez de Cordouë, 77 Epargné en conſideration de l'Archiducheſſe, 93. Aſſiegé & pris par Guſtave Horn, 198. Pris par les Imperiaux, 252

*Fribourg* ſe rend au Duc de Veimar, 296

*Frideric I.* Duc de Holſtein s'empare de la Nortwege & du Dannemack & embraſſe le Lutheraniſme, 5

*Frideric* Electeur Palatin ſe ſoumet à l'Empereur, 10. Se ligue contre l'Empereur, 12

*Frideric V.* Electeur Palatin forme l'Union Evangelique & en eſt déclaré Chef, 22. 23. S'oppoſe à l'élevation de Ferdinand II. à l'Empire, 51. Eſt élû Roi de Boheme, 52. Soutient la guerre contre l'Empereur, 56. *& ſuiv.* Perd la bataille de Prague. 61. S'enfuit de la Boheme, 64. Revient dans le Palatinat, 83. Se retire dans l'Alſace, 91. Eſt dépoüillé de la dignité Electorale & de ſes Etats, 100. Se met à la ſuite de Guſtave Adolphe, 178. 190. Il meurt, 208

*Frideric*-Guillaume Electeur de Brandebourg veut s'unir avec les Couronnes alliées, 431. Ménage les intérêts de la Reine Doüairiere de Suede, 433. Aſpire à épouſer la Reine Chriſtine, 435. Renouvelle ſes propoſitions d'alliance avec la France, 582

*Frideric*-Henri Prince d'Orange. *Voyez* Orange.

*Frideric* Electeur de Saxe embraſſe le Lutheraniſme, 5

*Fuentes* (le Marquis de) ſon projet ſur la Valteline, 107

*Fugger* (le Comte de) marche contre la Heſſe, 170. Défait un corps de Suedois à Nuremberg, & eſt tué, 195

*Fulde* (Abbé de) tué à la bataille de Lutzen, 206

*Furſtemberg* (le Comte de) envoïé en France par Ferdinand II. 55. Prend Northeim, 130. Commande l'aile gauche à la bataille de Leipſik, 173. Eſt pris à la bataille de Rhinfeldt, 293

*Furt.* Le Roi de Suede y fortifie ſon camp, 193

## G


*GALLAS* (le General) ſurprend Mantouë, 138. Combat au ſiege & à la bataile de Nordlingue, 218. Commande l'armée Impériale ſur le Rhin, 248. Leve le ſiege de Deux-Ponts, 249. Pourſuit l'armée Françoiſe, 250. Entre dans la Bourgogne, 269. Aſſiege S. Jean de Lône & ſe retire avec perte, 270. Fait lever le ſiege de Leipſik à Banier, 287. Ferme les paſſages à l'armée Suedoiſe, *ibid.* Soutient la guerre dans la Pomeranie contre Banier, 289. Abandonne la Pomeranie & repaſſe l'Elbe, 373. & 374. Se joint à l'armée Danoiſe & s'en ſepare, 587

*Garts* abandonné par les Imperiaux, 158

*Genes* (République de) attaquée par les Ducs de Savoïe, 110

*Georges*-Frideric Marquis de Bade-Dourlach entre dans l'Union Evangelique, 23. Prend les armes pour l'Electeur Palatin, 82. Cede ſes Etats à ſon fils, *ibid.* Eſt défait par le Comte de Tilly, 85. Se retire dans ſes Etats, 91. Eſt dépoſſedé du Marquiſat ſuperieur de Bade, 93

*Georges* Duc de Lunebourg aſſiege Hamelen, 211. Défait les Imperiaux à Ondeldorp, *ibid.* Accepte la paix de Prague, 224. Il meurt, 412

*Georges*-Guillaume Electeur de Bandebourg refuſe de ſe rendre à la Diete de Ratiſbonne, 99. Se réunit avec l'Empereur & approuve la promotion du Duc de Baviere à l'Electorat, 131. S'oppoſe à l'Edit de reſtitution des biens Eccleſiaſtiques, 147. Propoſe un accommodement avec le Roi de Suede, 155. Il eſt ſollicité par le Roi de Suede de s'unir à lui, 160. Il ſe laiſſe perſuader, 165. Il paroît jaloux des progrès des Suedois en Allemagne, 209. Il accepte la paix de Prague, 223. Veut ménager la paix entre la Suede & la Pologne, 240. Ses prétentions ſur la Pomeranie, 274. Il meurt, 432.

*Georges* Bogiſlas XIV. Duc de Pomeranie refuſe de ſe rendre à la Diete de Ratiſbonne, 99. Propoſe un accommodement entre l'Empereur & le Roi de Suede, 155. Traite avec le Roi de Suede, 157. Il eſt jaloux de l'autorité des Suedois en Allemagne, 209. Il meurt, 274. Sa ſucceſſion eſt une occaſion de démêlé entre les Suedois & l'Electeur de Brandebourg, 274

*Ginetti* (le Cardinal) Légat du Pape à Cologne pour négocier la paix generale, 261

*Gironne* (l'Evêque de) excommunie les Eſpagnols, 440

*Goets* (le General) exerce de grandes violences à Paſſewalc, 158. Défait dans la Valteline par le Duc de Rohan, 253. S'efforce de ſecourir Briſack. Eſt défait par le Duc Bernard, 295. Revient au ſecours de la Place & eſt toujours repouſſé, 297. Diſgracié de l'Empereur, *ibid.* Marche contre le Prince Ragotski & aſſiege Caſſovie, 589. 590

*Goltz* vient au ſecours de Briſack & prend la fuite, 297

*Gonçalez* de Cordouë (Dom) leve le ſiege de Frankendal, 77. Se joint au Comte de Tilly, 84. Il combat à la bataille de Hoëchſt, 89. Il donne bataille au Comte de Mansfeldt & au Duc de Brunſwick à Flerus, 97. Aſſiege Caſal, 136. Se vante de chaſſer le Roi de Suede, 197. Eſt rappellé en Flandre, *ibid.*

*Gonzague* (le Marquis de) veut ſauver le Comte de Bucquoy, 67. S'empare de Sarbruck & d'autres Places, 250

*Goſlar*. Négociation de Goſlar entre l'Empereur & les Ducs de Lunebourg, 436

*Gottingen* aſſiegé & pris par le Comte de Tilly, 126

*Goziensky* Ambaſſadeur de Pologne en France, traite pour la délivrance du Prince Caſimir, 379
*Grana* (le Marquis de) ſurprend Saverne, 265
*Griphenhaghen* emporté d'aſſaut, 158
*Griſons* (les) défendent leur Souveraineté ſur la Valteline, 107. 110. Se mettent ſous la protection de la France, 252. Quittent le parti de la France & veulent demeurer neutres, 283.
*Gronsfeldt* veut faire lever le ſiege de Hamelen & eſt défait, 211
*Grotius* négocie à Paris avec la Cour de France, 360. Haï du Cardinal de Richelieu, 361. Ses avantures, *ibid.* Il refuſe de donner la droite au Cardinal. La Cour de France s'applique à le chagriner, 362
*Guaſtalle* (le Duc de) ſoutient ſes droits ſur la ſucceſſion de Mantouë, 135. Il obtient un dédommagement, 140
*Guebriant* (le Comte de) amene des renforts au ſiege de Briſack, 294. Se ſignale à la bataille de Wittemweir, 295. Négocie avec les troupes du Duc Bernard, 377. Se joint avec Banier, 408. Retient dans l'obeiſſance les troupes Veimariennes, 409. Se rejoint à Banier, 410. Inſulte Ratiſbone, *ibid.* Sauve deux fois l'armée Suedoiſe, 412. Défait les Imperiaux devant Wolfembutel, 446. Refuſe de ſuivre Torſtenſon en Boheme. Sauve l'armée Suedoiſe, 493. Secourt Torſtenſon & l'aide à prendre Leipſick, 495. Eſt fait Lieutenant Général, *ibid.* Défait les Imperiaux à la bataile de Kempen, 496. Eſt fait Maréchal de France, 497. Favoriſe le ſiege de Thionville, 540. Aſſiege & prend Roteweil & y eſt tué, *ibid.*
*Gueldre* attaqué par le Prince d'Orange, ſecouru par le Cardinale Infant, 298
*Guiche* (le Comte de) (ou le Maréchal de) ſert ſur le Rhin, 248. Défait à Honnecourt, 497
*Guillaume* Duc de Saxe-Veimar prétend aux conquêtes du Duc Bernard ſon frere, 378. Signe la paix de Prague, 224.
*Guillaume* Lantgrave de Heſſe-Caſſel fait la guerre à l'Empereur, 14
*Guillaume* Lantgrave de Heſſe-Caſſel traite avec le Roi de Suede, 170 Amene des renforts au Roi de Suede, 193. Amuſe l'Empereur par de feintes négociations, 339 Il meurt, 85
*Guſtave* Adolphe Roi de Suede prend la protection de la ville de Stralſund, 132. Entreprend de porter la guerre en Allemagne. Son caractere, 150. Il traite avec le Roi de France, 151. 160. Il arrive en Allemagne, 156. S'aſſure de Stetin & traite avec le Duc de Pomeranie, 157. Ses progrès, 158. Sollicite les Electeurs de Saxe & de Brandebourg de ſe joindre à lui, 160. Se rend maître de pluſieurs Places, 162. Prend Francfort ſur l'Oder & Landſperg. 164. Traite avec l'Electeur de Brandebourg, 165. Se rend maître de pluſieurs Places ſur l'Elbe, 168. Rétablit les Ducs de Mekelbourg, 170. Le Lantgrave de Heſſe & l'Electeur de Saxe traitent avec lui, 171. Défait le Comte de Tilly à Leipſick, 173. Fait des progrès rapides dans toute l'Allemagne, 176. Fait élever une pyramide ſur le Rhin, 178. Tous les Etats Proteſtans d'Allemagne ſe liguent avec lui, 179. Refuſe la neutralité aux Electeurs Catoliques, 183. Entre dans Nuremberg, 185. Paſſe le Danube à Donawert, 186. Force le paſſage du Lech, *ibid.* Se rend maître d'Auſbourg, 188. Court riſque d'être tué devant Ingolſtadt, 189. Ravage la Baviere, *ibid.* Epargne Munich, 190. Se campe ſous Nuremberg, 192. Attaque le camp de Valſtein, 193. Eſt repouſſé, 194. Rentre dans la Baviere, 197. Marche au ſecours

de l'Electeur de Saxe, *ibid.* Attaque les Imperiaux à Lutzen, 199. Il eſt tué, 203. Eſt pleuré de ſes ſujets, 207. Il vouloit conquerir l'Eſpagne, 227

*Guſtave* Horn fait la guerre dans la Pomeranie, 162. Commande le corps de bataille à Leipſick, 173. Prend Coblents, 197. Se rend maître de pluſieurs Villes dans l'Alſace, 198. Prend Frankendall, *ibid.* Marche au ſecours de Nordlingue, 217. Perd la bataille, 220. Eſt pris priſonnier, 222. Eſt échangé avec Jean de Werth, 431.

*Guſtave* Vaſa s'empare de la Suede & embraſſe le Lutheraniſme, 5

*Guſtrow*. Les Ducs de Mekelbourg y font leur entrée, 170

H

HAGUENAU pris par le Comte de Mansfeldt, 81. Abandonné, 92. Pris par Guſtave Horn, 198

*Hailbron* (traité de) 210

*Halberſtadt* (Evêché d') uſurpé par les Proteſtans, 146

*Hall* [Aſſemblée de] 26. Pris par le Comte de Tilly, 170

*Halluin* (le Duc d') fait lever le ſiege de Leucate, 286

*Hambourg* (Négociation de) 304. & *ſuiv.* Les Magiſtrats permettent au Comte d'Avaux d'y reſter malgré l'Empereur, *ibid.* Traité de Hambourg, 310

*Hamelen* pris par le Comte de Tilly, 117. Aſſiegé par les Suedois, 211

*Hamilton* (Milord) conduit ſix mille Anglois à l'armée du Roi de Suede, 154.

*Hanau* (le Comte Jacob de) tué devant Saverne, 265

*Hanau* (Amelie-Eliſabeth de) *Voyez* Amelie.

*Harcourt* (le Comte d') commande la flotte Françoiſe dans la Mediterranée, & reprend les Iſles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat, 286. Commande les troupes Françoiſes en Italie. Ravitaille Caſal. Prend Quiers & fait une belle retraite, 371. Défait le Marquis de Leganez devant Caſal, 372. Aſſiege & reprend Turin, 373. Prend Coni, 446

*Harrach* (le Comte de) Miniſtre de Ferdinand II. 115. Fait épouſer ſa fille à Valſtein, *ibid.*

*Hatzfeldt* (Régiment de) enlevé, 249

*Hatzfeldt* (le Général) défait à Wiſtock par Banier, 271. Défait le Prince Palatin, 333. Evite la rencontre de Banier, 376. Marche au ſecours du General Lamboy, 496

*Havelberg* pris par le Roi de Suede, 168. (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146

*Hebron* Colonel Ecoſſois fait faire retraite à l'armée Suedoiſe à Nuremberg, 195. Fait une belle réponſe au Roi de Suede, *ibid.* Il eſt tué devant Saverne, 265

*Henri II.* Roi de France traite avec les Princes Proteſtans d'Allemagne, 13. Se rend maître des trois Evêchez, 15. Abandonné des Proteſtans, 16

*Henri IV.* Roi de France aſſiſte les Proteſtans d'Allemagne, 27

*Henriette*-Marie de France, épouſe Charles I. Roi d'Angleterre, 113

*Hermanſtein* promis aux François par l'Electeur de Treves, 184. Et remis, 197. Bloqué par Jean de Werth, 265. Pris, 281

*Heſdin* aſſiegé par le Maréchal de la Meilleraye, 367. Se rend au Roi, 369

*Heſſe*-Caſſel (Lantgrave de) *Voyez* Lantgrave.

*Heſſe*-Darmſtadt (Lantgrave de) *Voyez* Lantgrave.

*Heſſe* (les Princes de) exclus de l'amniſtie generale, 407

*Heſſe* (Députés de) parlent avec fermete dans la Diete de Ratiſbone, 407

*Hoëcſt* (bataille de) 89
*Hoker* pris par les Imperiaux, 410
*Hokenloë* (le Comte de) amene des ſecours aux Rebelles de Boheme, 43
*Holk* envoïé en Miſnie par Valſtein, 198
*Hollach* (Régiment de) combat à la bataille de Prague, 63
*Holland* en Pruſſe. On y négocie la treve entre la Suede & la Pologne, 240
*Hongrie* (haute) ſe ſoumet à Betlem-Gabor, 54. Promet des ſecours au Roi de Boheme, 57
*Honnecourt* (défaite des François à) 427.
*Honorat*) Iſle de Saint) priſe par les Eſpagnols, 255. Repriſe par les François, 286
*Horn* (Guſtave.) *Voyez* Guſtave.
*Houdancourt*. *Voyez* La Mothe.

J

*JACQUES* Roi d'Angleterre envoïe des ſecours au Roi de Boheme, 57. Eſt allarmé des préparatifs du Roi d'Eſpagne, 73. Se laiſſe amuſer par de vaines négociations, 98. Envoïe des ſecours à Mansfeldt & au Duc de Brunſwick, 103. Veut faire épouſer à ſon fils l'Infante d'Eſpagne. 111. Il meurt, 113
*Jagerndorf* (le Marquis de) amene des ſecours aux Proteſtans de Boheme, 43. Fait la guerre dans le Comté de Glatz, 68.
*Jametz* cedé au Roi par le Duc de Lorraine, 439
*Jean* Marquis de Brandebourg ſe ligue avec les princes Proteſtans contre l'Empereur, 12
*Jean IV*. Duc de Bragance Roi de Portugal, 443. Il demande du ſecours à tous les Princes de l'Europe, 444. Traite avec la France, *ibid.* Avec les Provinces Unies, 445. Envoïe des Plenipotentiaires à Munſter, 530
*Jean II*. Duc de Deux-Ponts prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21
*Jean*-Frideric Electeur de Saxe accommode le Duc de Wirtemberg avec l'Empereur, 7. L'Empereur lui déclare la guerre, 8. Il ſoutient la guerre contre le Duc Maurice de Saxe, 10. Il eſt défait & pris priſonnier par l'Empereur, & ſon Electorat eſt donné au Duc Maurice, 11. Il eſt mis en liberté, 15.
*Jean*-Georges Electeur de Saxe entre dans la ligue Catholique, 23. Reçoit l'inveſtiture des Duchez de Cleves & de Juliers, 28. 32. Seconde l'Empereur dans la guerre de Boheme, 56. Soumet la Luſace, 59. Refuſe de ſe rendre à la Diete de Ratiſbone, 99. S'oppoſe à l'Edit de reſtitution, 147. Il rompt avec l'Empereur, 149. Convoque une aſſemblée & fait une Confédération à Leipſick, *ibid.* Il eſt ſollicité par le Roi de Suede de ſe joindre à lui, 160. Il eſt maltraité par les Imperiaux, 167. Il traite avec le Roi de Suede, 171. Il commande l'aîle gauche à la bataille de Leipſick, 174. Il eſt défait & prend la fuite, 175. Il recouvre ſes Etats, 177. Fait la conquête de la Luſace & de la Boheme, 178. Refuſe de traiter avec l'Empereur, 179. Se défie des Suedois, 191. Il ſonge à s'accommoder, 207. Négocie avec l'Empereur & conclut le traité de Prague, 223. Il eſt défait à Wiſtock par Banier, 271
*Jean* Sigiſmond Electeur de Brandebourg prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves & de Juliers, 21. S'accommode avec le Duc de Neubourg, 25. Lui fait la guerre, 32
*Jean* de Werh (le General) combat au ſiege & à la bataille de Nordlingue, 218. 221. Défait le Rhingrave, 222. Soutient la guerre en Lorraine, 251. Prend Coblents & Hermanſtein, 265. 281. Fait une grande irruption en Picardie, 268. Vient au ſecours de

Rhinfeldt, 290. Il eſt pris à la bataille de Rhinfeldt & envoïé en France, 293. Eſt mis en liberté, 431
*Jeannin* (le Preſident) perſuade aux Provinces-Unies d'aſſiſter les Proteſtans d'Allemagne, 27
*Ildesheim* pris par le Comte de Pappenheim, 198
*Infant* (le Cardinal) Gouverneur des Païs-Bas aſſiege Nordlingue, 218. Refuſe de rendre Treves & la liberté à l'Electeur, 233. Soutient la guerre contre la France, 244. Fait des propoſitions aux Hollandois, 257. Attaque les François à Maubeuge & ſe retire, 282. Reprend Barlaimont & Emeric, 283. Ruremonde & Venlo, *ibid.* Repouſſe le Prince d'Orange devant Anvers, 298. Et devant Guelldres, 368
*Ingolſtadt* attaqué par le Roi de Suede, 188
*Joachim* Electeur de Brandebourg ſe ligue avec les Princes Proteſtans contre l'Empereur, 12
*Joachim* Erneſt Marquis d'Anſpach Lieutenant General de l'*Union Evangelique*, 23. Entreprend de défendre le Palatinat & l'Autriche contre la ligue Catholique, 56. 73
*Joſeph* (le Pere) Capucin négocie à la Diete de Ratiſbone, 141. Travaille à la paix, 355
*Joux* (Château de) pris par le Duc Bernard, 376
*Iſembourg* (le Comte d') pris à la bataille de Stadtlo, 105
*Juliers* aſſiegé & pris par les Princes Proteſtans, 28
*Ivoix* repris par les Eſpagnols, 283. Pris par les François & raſé, 368
*Ivrée* pris par les Princes de Savoïe, 370

K

*KEMNITS* pris par le Comte de Dampierre, 43
*Kempen* (bataille de) 456
*King* Commandant des troupes Suedoiſes en Weſtphalie, 333
*Kniphauſen*. *Voyez* Cniphauſen.
*Knuit* (M.) Commiſſaire des Provinces-Unies pour traiter avec les Plenipotentiaires François, 563
*Konie polski* General de Pologne, fait préſent de ſon épée au Comte d'Avaux, 243
*Krembe* pris par Valſtein, 132
*Krumlaw* pris par le Comte de la Tour, 39

L

*LADISLAS IV.* Roi de Pologne a des droits ſur la Couronne de Suede, 209. Traite avec la France pour l'élargiſſement du Prince Caſimir, 380. Redemande le fort de Puilau, 432. Offre ſa médiation pour la paix de l'Europe, 526
*Lamboi* (Régiment de) enlevé, 249
*Lambois* (le General) vient au ſecours de Briſack & eſt repouſſé, 297. Gagne la bataille de Sedan, 437. Eſt défait & pris à la bataille de Kempen, 496
*Landrecies* pris par le Cardinal de la Valette, 281.
*Landſberg* ſe rend au Roi de Suede, 164. Ouvre ſes portes à Valſtein, 212
*Langerman* Miniſtre du Roi de Dannemark à Hambourg, 505
*Laudron* (le Comte de) pris à la bataille de Kempen, 496
*Lantgrave* de Heſſe Caſſel. *Voyez* Philippe. Guillaume & Maurice.
*Lantgrave* de Heſſe-Damſtadt (Georges) entre dans la ligue Catholique, 23. Diſpute au Lantgrave de Heſſe-Caſſel la Souveraineté de Marpurg, *ibid.* Ses terres ravagées par le Duc de Brunſwick, 79. & par Mansfeldt,

86. Il eſt arrêté priſonnier par l'Electeur Palatin, 87. Obtient la Souveraineté de Marpurg, 102
*Lauffembourg* pris par le Duc Bernard, 290.
*Lauvembourg* (le Duc de) ſauve la vie au Comte de Tilly, 176
*Lauvembourg* (le Duc François Albert de) retire du combat le Roi de Suede. Soupçonné de l'avoir trahi, 203. Négocie avec Valſtein, 214. Défait & pris par Torſtenſon. Il meurt, 494
*Lauvembourg* (les Ducs de) agiſſent pour rompre l'alliance de la France & de la Suede, 342. 402. 344 365. Prétendent aux conquêtes du Duc Bernard, 378
*Lebus* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 147
*Lech*: le Roi de Suede en force le paſſage, 186.
*Leganez* (le Marquis de) combat au ſiege & à la bataille de Nordlingue, 218. Prend Verceil, 289. Prend pluſieurs Places dans les Etats de Savoie, 370. Aſſiege Caſal & eſt forcé dans ſes lignes, 372. Fait de vains efforts pour ſecourir Turin, 373. Eſt diſgracié, 498.
*Lieceſter* (le Comte de) Ambaſſadeur d'Angleterre, refuſe de donner la droite au Cardinal de Richelieu, 162
*Leipſick* pris par le Comte de Tilly, 170. Repris par le Roi de Suede, 177. Aſſiegé par Banier, 287. Pris par Torſtenſon, 496
*Leipſick* (Confédération de) 149. (bataille de) 173. 494
*Lemgow* aſſiegé par le Prince Palatin, 333.
*Leopold* Archiduc d'Autriche Evêque de Straſbourg & de Paſſau, s'aſſure de Juliers, 26. Veut ſecourir la Ville, 29. Entre dans la Boheme & ſurprend Prague, *ibid.* Eſt contraint d'en ſortir, 31.
*Leopold* Archiduc d'Autriche leve le ſiege de Haguenau, 84. 86. Se rend maître de l'Alſace, 92
*Leopold* Archiduc d'Autriche défait par le Comte de Guebriant, 446. S'oppoſe à Torſtenſon. Reprend Olmutz & fait lever le ſiege de Brieg, 494. Défait par Torſtenſon à Leipſick, *ibid.*
*Leucate* attaqué par les Eſpagnols, ſecouru par le Duc d'Halluin, 286
*Lafer* Député des Etats Proteſtans à Paris, 230
*Ligue* de Smalcalde, 6
*Ligue* Catholique, 23
*Liſbonne*. Emotions populaires à Liſbonne, 443
*Longueville* (le Duc de) commande l'armée Françoiſe en Franche-Comté, 286. General des troupes Veimariennes, 381. Se joint à l'armée Suedoiſe, 408. Commande l'armée Françoiſe dans le Milanez, 498. Plenipotentiaire au congrès de Munſter, 523
*Lorraine* (Ducheſſe de) prétend à la ſucceſſion du Duc de Mantouë, 135
*Loveſtein* (le Comte de) noïé dans le Mein, 90
*Loveſtein* (le Comte de) pris à la bataille de Stadtlo, 105
*Louis XIII.* Roi de France occupé à dompter les Huguenots, 136. Paſſe les Alpes pour ſecourir le Duc de Mantouë. Force le pas de Suze, 137. Entre une ſeconde fois en Italie d'où la maladie l'oblige de retourner en France, 138. Refuſe de ratifier le traité de Ratiſbonne, 141. 153. Traite avec le Roi de Suede, 151. 160. Avec les Etats Proteſtans d'Allemagne, 230. Déclare la guerre à l'Eſpagne, 233. Traite avec le Duc Bernard, 264. Chaſſe les ennemis de la Picardie, 269. Traite avec la Ducheſſe de Savoie, 300. Avec la Lantgrage de Heſſe-Caſſel, 341. Vient au ſiege de Heſdin, 367. Favoriſe le ſiege d'Arras, 369. Traite avec les Catalans, 441. Avec le Roi de Portugal, 444. Aſſiege Per-

pignan, 498. Il meurt. Son caractere, 515.
*Louis XIV.* Commencement de ſon regne, 518
*Louvain* aſſiegé par les François & les Hollandois, 247
*Lubek* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146. (traité de) 133
*Lunebourg* (les Ducs de) *Voyez* Brunſwick.
*Lunebourg* (Georges Duc de) *Voyez* Georges.
*Lunebourg* (la Ducheſſe de) demeure dans le parti des Alliez, 412
*Lunebourg* (Députez de) parlent avec fermeté à la Diete de Ratiſbone, 407.
*Luſace* (la) s'unit avec les Rebelles de Boheme, 50. Se ſoumet à l'Empereur, 59. Cedée à l'Electeur de Laxe, 103.
*Luther* auteur des troubles d'Allemagne, 3.
*Lutheraniſme.* Ses progrès, 4
*Lutter* (bataille de) 127
*Lutzau* Ambaſſadeur de l'Empereur à Hambourg ſollicite les Suedois de ſe ſéparer de la France, 402. 415. 487. Refuſe de traiter avec le Comte d'Avaux, 453. Négocie le traité préliminaire, *ibid. & ſuiv.* Eſt diſgracié, 481
*Lutzen* (bataille de) 200

M

MADRIT (traité de) 107
*Magdebourg* (Archevêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146. Se déclare pour le Roi de Suede, 157. Pris par le Comte de Tilly & reduit en cendres, 166
*Magdelene* Sybille de Saxe épouſe le Prince de Dannemark, 239
*Maïence* (Electeur de) *Voyez* Electeur.
*Maïence* (Electorat de) ravagé par le Duc de Brunſwick, 79
*Maïence* aſſiegé par le Comte de Mansfeldt, ſecouru par les François, 249. Pris par les Imperiaux, 252
*Maiſon* d'Autriche. *Voyez* Autriche.
*Malchin* pris par le Roi de Suede, 162
*Manſfeldt* (un Comte de) fait priſonnier, 87
*Manſfeldt* (le Comte de) leve le ſiege de Maïence, 249
*Manſfeldt* (le Comte bâtard de) amene du ſecours aux Rebelles de Boheme, 43. Aſſiege & prend Pilſen, 44. Défait par le Comte de Bucquoi, 50. Continuë la guerre, 66. Se fortifie dans le haut Palatinat, 75. Trompe les Bavarois, 76. Fait lever le ſiege de Frankendall, 77. Ravage l'Evêché de Spire, 78. Ravage la baſſe-Alſace, 81. S'empare de Haguenau, *ibid.* Met en déroute l'Archiduc Leopold, 86. Ravage les terres de Darmſtadt & ſe retire avec perte, 87. Entre en Lorraine, 93. Eſt recherché par tous les Princes de l'Europe, 94. Menace la France & ſe laiſſe amuſer par de vaines négociations, 96. Attaqué à Flerus, 97. Rentre en Allemagne, *ibid.* Attaque le Pont de Deſſau, 120. Défait par Valſtein, 121. Entre dans la Silefie & la Moravie, 122. Pourſuivi par Valſtein, 123. Veut ſe retirer à Veniſe. Il meurt, 124
*Mantoüe* (le Duc de) meurt, 284
*Mantoüe* (la Ducheſſe de) favoriſe l'Eſpagne, 285. 372
*Mantoüe* aſſiegé, pris & pillé, 138
*Maraſin* (le General) défait par Banier à Kemnitz, 375
*Marche*-en-Famine pris par les François, 224.
*Marguerite* (Iſle de Sainte) priſe par les Eſpagnols, 255. Repriſe par les François, 286
*Marguerite* de Savoie Ducheſſe de Mantoüe, Vicereine de Portugal, 443
*Marie* Princeſſe de Mantoüe épouſe le Duc de Rhetelois, 135
*Marie*-Eleonore Reine Doüairiere de Suede ſe réfugie en Dannemark, 433
*Marpurg* (Souveraineté de) conteſtée

entre les Lantgraves de Heſſe & de Darmſtadt, 23. 80. Adjugée par l'Empereur au Lantgrave de Darmſtadt, 102.
*Martinitz.* Conſeiller de Boheme jetté par les fenêtres, 17
*Matthias* [ l'Archiduc ] obtient les Couronnes de Hongrie & de Boheme, 28. Délivre Prague, 30. Eſt élû Empereur, 31. Sa foibleſſe à l'égard des Rebelles de Boheme, 38. Il meurt, 46
*Maubeuge* pris par le Cardinal de la Valette, 281. Défendu par le Vicomte de Turenne, 282
*Maulevrier* [ le Marquis de ] prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21
*Maurice* Duc de Saxe fait la guerre à l'Electeur Jean Frideric, 10. L'Empereur lui tranſporte l'Electorat, 11. Il ſollicite la liberté du Lantgrave de Heſſe, 12. Il fait la guerre à l'Empereur, 14. Il s'accommode, 16
*Maurice* Lantgrave de Heſſe-Caſſel entre dans l'Union Evangelique, 22. Accommode l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, 25. Défend le bas-Palatinat, 73. Ravage le Comté de Valdeck, 79. Se déclare pour le Roi de Dannemark contre l'Empereur, 126. Se ſoumet, *ibid.*
*Maurice* [ le Cardinal ] de Savoïe quitte le parti de la France pour s'attacher à l'Eſpagne, 285. Il eſt déclaré par l'Empereur Adminiſtrateur des Etats de Savoïe, 300. Il prend pluſieurs Places, 370. *& ſuiv.* Il traite avec la France & épouſe ſa niece, 498
*Maurice* Prince d'Orange aſſiege Juliers, 28
*Maurice* [ le Comte ] fils du Prince d'Orange tué devant Anvers, 298
*Maximilien II.* Empereur pacifie les troubles de l'Empire, 19
*Maximilien* Duc de Baviere Chef de la ligue Catholique, 23. Il ſoumet les Etats d'Autriche, 58. Gagne la bataille de Prague, 64. S'empare du haut Palatinat, 76. Reçoit l'inveſtiture de l'Electorat Palatin & du haut Palatinat, 100. Fait à la France des propoſitions d'alliance, 112. Adroit politique, 182. Refuſe la neutralité. Traite avec la France, *ibid.* & la veut tromper, 183. Demande la neutralité & ne l'obtient pas, 184. Rappelle le Comte de Tilly pour défendre la Baviere, 185. Preſſe Valſtein de venir à ſon ſecours, 190. Se campe avec Valſtein à la vûë des Suedois, 192. Recouvre ſes Etats. Aſſiege Nordlingue, 217
*Mazarin* [ le Cardinal ] ménage un accommodement entre les François & les Eſpagnols, 140. Succede au Cardinal de Richelieu, 503. Suit le même plan, 505. Son caractere, 516. Sa politique artificieuſe, 547
*Mekelbourg* [ les Ducs de ] ſe liguent contre l'Empereur, 12. Avec le Roi de Dannemark, 114. Proſcrits par l'Empereur, 133. Recouvrent leurs Etats, 170. Envoïent des troupes au Comte de Mansfeldt, 122. Inſpirent aux Suedois de la défiance des François, 257. Veulent diviſer les Couronnes alliées, 489
*Meilleraye* [ le Maréchal de la ] commande l'armée Françoiſe en Flandre. Aſſiege Heſdin, 367. Prend Aire, 446
*Melander* Général de Heſſe aſſiege Hamelen, 211. Défait les Imperiaux à Ondeldorp, *ibid.* Eſt congedié par la Lantgrave, 342
*Memingen* renonce à la Confédération de Leipſick; 168
*Mercy* [ le Général Major ] pris à la bataille de Kempen, 497
*Merode* [ le Comte de ] défait & tué à Ondeldorp, 211
*Merſbourg* [ Evêché de ] uſurpé par les Proteſtans, 146. Pris par le Comte de Tilly, 170
*Metz*, Toul & Verdun pris par le Roi Henri II. 15

*Minden* ( Evêché de ) uſurpé par les Proteſtans, 146. Pris par le Comte de Tilly, 117
*Miſnie* ( Evêché de ) uſurpé par les Proteſtans, 146
*Miſne* ( la ) theatre d'une cruelle guerre, 198.
*Monaſteres* uſurpez par les Proteſtans, 147.
*Monçon* ( traité de ) 110
*Monſerrat* prétendu par le Duc de Savoïe qui s'en rend le maître, 135
*Montereau* Gentilhomme du Duc de Nevers négocie avec le Comte de Mansfeldt, 95
*Montheliart* ( le Prince de ) ſe met ſous la protection du Roi de France, 232
*Moravie* ( la ) ſe ligue avec la Boheme contre l'Empereur, 48. Elle ſe ſoumet, 66. Ravagée par le Comte de Mansfeldt, 122
*Mothe* ( le Comte de la ) Houdancourt envoïé au ſecours des Catalans. Leve le ſiege de Tarragone, 446. Prend Tamarith & défait une partie de la garniſon de Tarragone, *ibid.* Défait les Eſpagnols en Catalogne, 498. Eſt fait Viceroi de Catalogne, *ibid.*
*Mouzon* aſſiegé par Picolomini, 368
*Munden* emporté par le Comte de Tilly, 126.
*Munſter* [ Evêché de ] ravagé par Chriſtian de Brunſwick, 81
*Muſter* [ la ville de ] épargnée par le Duc de Veimar, 119. Choiſie pour le congrès de la paix générale, 467. Laiſſée neutre pour le temps du congrès, 523

N

*NANCY* retenu par le Roi de France juſqu'à la fin de la guerre, 439,
*Naples* menacé par l'Archevêque de Bourdeaux, 446
*Naſſau* [ le Comte Loüis de ] amene des ſecours à l'Empereur, 48
*Naſſau* [ le Comte Jean-Loüis de ] Plénipotentiaire de l'Empereur à Munſter, 592
*Naſſau* [ le Comte de ] emporte Valdſhut, 290. Enfonce les Imperiaux à la bataille de Rhinfeldt. Fait le coup de piſtolet avec Jean de Werth, 291
*Navarre*. Les Rois de France s'en ſont toujours reſervé la proprieté, 231
*Naumbourg* Evêché uſurpé par les Proteſtans, 146
*Neige*. Roi de Neige. Les Eſpagnols appelloient ainſi le Roi de Suede, 188
*Neubourg* [ le Duc de ] *Voyez* Volfang Guillaume.
*Neuhauſſ* attaqué par le Comte de Dampierre, 40
*Neubeuſel* aſſiegé par le Comte de Bucquoi, 67
*Neuſtadt* brûlé par le Duc de Brunſwick, 80
*Nieubourg*. Le Comte de Tilly en leve le ſiege, 117. Pris par les Imperiaux, 131.
*Nieubrandebourg* emporté & raſé par le Comte de Tilly, 163
*Nevers* [ le Duc de ] prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21. Il fait négocier avec Mansfeldt, 95. *Voyez* Charles Gonzague.
*Nonce* du Pape conſideré à Londres 329
*Nordlingue* aſſiegé & pris par les Imperiaux, 217. 222. [ bataille de ] 217
*Northeim* menacé par le Comte de Tilly, 127. Pris par le Comte de Furſtemberg, 130
*Nuremberg* ouvre ſes portes au Roi de Suede, 185. Le Roi de Suede ſe campe ſous ſes murailles, 192. Signe la paix de Prague, 224

O

*OBERNTRAUT* [ le Colonel ] tué, 117
*Olivarez* [ le Comte Duc d' ] Miniſtre du Roi d'Eſpagne. Son caractere, 234. Anime la Maiſon d'Autriche à la

la guerre, 256. Son projet ſur le commerce de la Mer Baltique, 345. Viole les Privileges des Catalans, 439. 440. Sa politique dans le gouvernement du Portugal, 442
*Olmutz* ouvre ſes portes à Torſtenſon. Repris par les Imperiaux, 494
*Omer* (Saint) le Maréchal de Châtillon en leve le ſiege, 298
*Ondeldorp* (bataille d') aſſiegé par les Imperiaux, 211
*Onolſbach*. *Voyez* Anſpach.
*Orange* (Frideric-Henri Prince d') fait mine d'aſſieger Weſel, 74. Envoïe des troupes Angloiſes aux Princes Proteſtans, 75. Se joint à l'armée Françoiſe à Maeſtricht, 246. Aſſiege Louvain, 247. Bloque le Fort de Skenck, 248. Prend Breda, 283. Eſt repouſſé de devant Anvers, 298. & de devant Gueldres, *ibid.* Reçoit de Loüis XIII. le titre d'*Alteſſe*, 531. Satisfait les Plenipotentiaires de France ſur le cerémonial, 532. Sa politique pour conſerver ſon autorité, 534. 538
*Orchimont* pris par les François, 244
*Orleans* (le Duc d') ennemi du Cardinal de Richelieu, 359
*Oſnabrug* ſurpris par le Duc de Veimar, 119. Repris par le Comte d'Anholt, 126. Choiſi pour le congrès de la paix generale, 467. Laiſſé neutre pour le temps du congrès, 523
*Otton* Loüis Rhingrave conſerve l'Alſace au Roi de Suede 198. Défait par les Imperiaux, 222
*Oxenſtiern* (le Baron Axel) Chancelier de Suede chargé de tous les interêts de la Suede en Allemagne, 210. Son habileté, *ibid.* Traite à Compiegne avec le Roi de France, 231. Elude la ratification du traité, 301. Fait un nouveau traité à Wiſmar, 302. Ennemi ſecret de la France & du Cardinal de Richelieu, 403
*Oxenſtiern* (le Baron) fils du Chancelier, Plenipotentiaire de Suede à Oſnabrug, 526

P

*PADERBORN* (Evêché de) ravagé par le Duc de Brunſwick, 81. Aſſiegé par les Suedois, 198
*Paix* de Religion, 18. Paix de Prague, 223. Paix à la Hollandoiſe, 537
*Palatin* (Robert Prince) *Voyez* Robert. *Voyez* Frideric. *Voyez* Charles-Loüis.
*Palatins* (les Princes) exclus de l'anniſtie generale, 407
*Palatinat* (haut) conquis par le Duc de Baviere, 76. Donné par l'Empereur à ce Prince, 100
*Palatinat* (bas) theatre de la guerre, 56 73. & *ſuiv.* Donné par l'Emperur au Roi d'Eſpagne, 100. Conquis par le Roi de Suede, 177. Reconquis par les Eſpagnols, 197
*Pape* (le) favoriſe les Eſpagnols dans la Valteline, 108. N'eſt pas fâché de la guerre d'Allemagne, 155. Envoïe un Légat à Cologne pour négocier la paix, 261. Propoſe une treve, 279. 358. Anime le Roi de Pologne à la guerre, 240. Sollicite les Princes à la paix, 255
*Pappenheim* (le Comte de) donne l'aſſaut à la Ville de Magdebourg, 166. Détermine le Comte de Tilly à donner bataille, 173. Commande l'aîle gauche à la bataile de Leipſick, *ibid.* Fait la guerre dans la Saxe & la Thuringe, 191. Fait lever le ſiege de Paderborn, 198. Fait des conquêtes dans la baſſe-Saxe & prend Ildesheim. Paſſe dans la Thuringe, 198. Se ſépare de Valſtein à Lutzen, 199. Revient pour la bataille, 205. Rétablit le combat. Il eſt tué, 206
*Paris* allarmé de l'approche des ennemis, 268. 269
*Pariſiens* s'enfuïent de la Ville, 269
*Parme* (le Duc de) ſe ligue avec la France & la Savoie contre l'Eſpagne, 254. Traite avec le Roi d'Eſpagne,

284. Fait la guerre à la Ducheſſe de Savoïe, 370
*Paſſewalc* vexé par le Colonel Goetz, 158.
*Paſſau* [ traité de ] 16
*Pavillon* [ ſalut du ] ſujet de brouillerie entre les Anglois & les Provinces-Unies, 327
*Paw* [ M. ] Commiſſaire des Provinces-Unies pour traiter avec les Plénipotentiaires François, 551
*Péche* [ la ] occaſion de brouillerie entre l'Angleterre & la Hollande, 327
*Pereira* de Caſtro [ Dom Loüis ] Ambaſſadeur de Portugal va à Munſter à la ſuite des Plénipotentiaires François, 531.
*Perpignan* aſſiegé par Loüis XIII. 498
*Philippe III.* Roi d'Eſpagne entre dans la ligue Catholique, 23. S'empare du bas Palatinat, 73. 100
*Philippe IV.* Roi d'Eſpagne, 107. Fait la guerre au Duc de Mantouë, 135. Veut détacher les Provinces-Unies du parti de la France, 257. Envoïe des Plénipotentiaires à Cologne pour traiter de la paix, 261. Refuſe des ſauf-conduits aux Députez des Provinces-Unies, 276. Refuſe une treve, 280. 363. Prend la défenſe des Princes de Savoïe contre la Ducheſſe, 300. Veut éloigner la paix, 452
*Philippe* Prince de Heſſe-Caſſel tué à la bataille de Lutter, 129
*Philippe* Fabrice Secretaire du Conſeil de Boheme, eſt jetté par les fenêtres, 37.
*Philippe* Lantgrave de Heſſe-Caſſel embraſſe le Lutheraniſme, 5. Vient en France ſolliciter du ſecours contre l'Empereur, 7. Eſt mis en fuite par l'Empereur, 10. Il demande pardon à l'Empereur qui le fait arrêter, 11. Il eſt mis en liberté, 16
*Philiſbourg* ſurpris par les Imperiaux, 249. Refuſe d'ouvrir ſes portes aux François, 197
*Picardie* ravagée par les ennemis, 268
*Picolomini* découvre à l'Empereur la conſpiration de Valſtein, 215. Combat au ſiege & à la bataille de Nordlingue, 218. Coupe les convois aux François, 247. Fait une grande irruption en Picardie, 268. Force le Maréchal de Châtillon dans ſes lignes devant S. Omer, 298. Défait le Marquis de Feuquieres devant Thionville, 367. Aſſiege Mouzon & leve le ſiege, 368. Défait par le Comte de Guebriant, 446. S'oppoſe à Torſtenſon. Reprend Olmutz & fait lever le ſiege de Brieg, 494. Défait par Torſtenſon à la bataille de Leipſick, 495
*Piémont* conquis par les Princes de Savoïe, 370
*Pignerol* pris par le Cardinal de Richelieu, 138. Cedé au Roi de France par le Duc de Savoïe, 142
*Pilſen* pris par le Comte de Mansfeldt, 44. 45.
*Pirn.* Traité de Prague commencé à Pirn, 223
*Piſeck* pris par les Imperiaux, 61
*Plénipotentiaires* Imperiaux arrivent à Munſter, 524
*Plénipotentiaires* d'Eſpagne arrivent à Munſter, 524. N'oſent diſputer le pas au Comte d'Avaux, 593. S'expriment avec fierté dans leurs complimens, *ibid.* S'abſentent des cerémonies où ſe trouvent les François, 592. 598
*Pleſſis*-Pralain [ le Comte du ] commande l'infanterie Françoiſe au combat de Caſal, 372
*Pologne* [ les Etats de ] ſe plaignent de la détention du Prince Caſimir, 379
*Pomeranie* ( le Duc de ) *Voyez* Georges.
*Poméranie* ( la ) conteſtée entre la Suede & l'Electeur de Brandebourg, 274. Theatre de la guerre, 289
*Pontarlier* pris par le Duc de Veimar, 376.
*Portugal* uſurpé par Philippe II. ſe ſouleve contre Philippe IV. & ſe remet

ſous l'obéïſſance de ſon Roi legitime, 442 & ſuiv.
*Pracbalitz*, Pris par les Imperiaux, 61
*Prague* ſurpris & pillé par l'Archiduc Leopold, 29. Secouru par l'Archiduc Matthias, 30. Ouvre ſes portes aux Imperiaux, 65. Pris par l'Electeur de Saxe, 178. Repris par Valſtein, 191. Epargné par Banier, 375
*Prague* (bataille de) 62. (Paix de) 223.
*Preſbourg* pris par Betlem-Gabor, 54 Repris par le Comte de Bucquoi, 67
*Princes* de l'Empire (College des) veut envoïer ſes Députez au congrès de la paix generale, 584
*Proteſtans* d'Allemagne (Princes & Etats) demandent du ſecours à Henri II. 13. L'abandonnent, 16. S'aſſemblent à Hall, 26. A Nuremberg, 55. S'oppoſent en vain à la deſtitution de l'Electeur Palatin, 100. S'aſſemblent à Leipſick, 149. Leur foibleſſe, 150. Se plaignent de l'Edit de reſtitution, 147. Invectivent contre le Comte de Tilly, 167. Audacieux après la bataille de Leipſick, 176. Haïſſent le Duc de Baviere, 184
*Proteſtans* de Boheme mécontens des Empereurs, 29. Vexent les Catholiques, 30. 38. S'aſſemblent à Prague en forme d'Etats, 35. S'obſtinent dans leur révolte, 42. S'oppoſent à l'élection de Ferdinand II. 50. Ils ſont domtez & chatiez, 65
*Provinces*-Unies. Leur révolution, 19. S'emparent de Juliers, 32. Aſſiſtent les Proteſtans de Boheme, 43. Mécontentes du traité de Monçon, 110. Envoïent des ſecours au Roi de Dannemark, 129. Au Roi de Suede, 153. Traitent avec la France, 232. Ménagent la paix entre la Suede & la Pologne, 241. Refuſent la médiation du Pape, 262. Se brouillent avec l'Angleterre pour la pêche & le ſalut du Pavillon, 321. Négocient avec l'Angleterre à Hambourg, 332. Refuſent de rompre avec l'Empereur, 337. 556. Le Roi d'Eſpagne leur refuſe des ſauf-conduits tels qu'elles déſirent, 348. & ſuiv. Traitent avec le Roi de Portugal, 445. Reçoivent mal les Plenipotentiaires de France, 531. Leurs diſpoſitions par rapport à la paix, 533. Nomment des Commiſſaires pour traiter avec les Plenipotentiaires François, 536. Elles ſe montrent difficiles, injuſtes & fieres dans la négociation, 537. & ſuiv. Exigent les mêmes honneurs qu'on rend aux Têtes couronnés, 544. 545. & ſuiv. Elles vexent les Catholiques, 580
*Pucelle* (la) armée de Picolomini, 410
*Puilau* (le Fort de) demandé par le Roi de Pologne, 432

## Q

QUERASQUE (traité de) 142
*Quiers* pris par le Comte d'Harcourt, 371

## R

RAGOTSKI Prince de Tranſilvanie veut s'unir avec les Couronnes alliées contre l'Empereur, 336. Sa négociation échouë, 337. Il reprend les armes contre l'Empereur, 588. Prend pluſieurs Places dans la Hongrie, 589. Se retire ſans perte, 590. Reçoit des ſecours de la France & de la Suede, 591
*Ratisbonne* pris par le Duc Bernard, 212. Repris par le Duc de Baviere, 217. Inſulté par les Confederez, 410
*Ratisbonne* (Diete de) en 1623. 99. en 1630. 148. En 1641 écrit aux Princes de l'Europe pour les exhorter à la paix, 405. & ſuiv.
*Ratisbonne* (traité de) 140. Déſavoué par le Roi de France, 141. 153
*Ramzau* (le Comte de) fait lever le

ſiege de S. Jean de Lône & défait l'arriere-garde de Gallas, 270
*Ratzebourg* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146
*Régens* de Suede découragez par leurs pertes, 240. Different de ratifier le traité de Wiſmar, 275. Se déterminent à renouveller le traité d'alliance avec la France, 421
*Rhetolois* (le Duc de) épouſe la Princeſſe de Mantoüe, 135
*Rhinfeldt* aſſiegé par le Duc Bernard, ſecouru par les Imperiaux, 290. Pris par le Duc Bernard, 293
*Rhinfeldt* (bataille de) premiere, 290. Seconde, 292
*Rhingrave* pris à la bataille de Prague, 64. & de Stadtlo, 105. Tué à la bataille de Rhinfeldt, 291
*Rhingrave* (Otton Louis) *Voyez* Otton.
*Richelieu* (le Cardinal de) fait déſavouer le traité fait à Rome pour la Valteline, 108. Fait la guerre en Italie pour le Duc de Mantouë, 137. Prend Pignerol, 138. Ses vûës dans la guerre d'Allemagne, 152. Il veut engager les Princes d'Allemagne à la neutralité, 181. Affecte du zele pour leurs interêts, 183. Trompe les peuples par de faux bruits, 184. Ses vaſtes deſſeins pour l'agrandiſſement de la Monarchie, 229. Son habileté & ſes grandes reſſources, 235. Son projet pour la conquête des Païs-Bas, 243. Ce projet échouë, 246. Il trouve ſon avantage dans la continuation de la guerre, 257. 404. Il eſt haï de la Maiſon d'Autriche, 257. Il travaille à maintenir l'union avec les alliez de la France, 258. Il fait de nouveaux préparatifs pour la guerre, 264. Il attache le Duc de Veimar à la France, *ibid.* Il raſſure la Ville de Paris. Sa fermeté & ſa hardieſſe, 269. Il attache la Ducheſſe de Savoïe à la France, 289. Il fomente les troubles d'Ecoſſe, 331. Il conſent à la paix pourvû qu'elle ſe faſſe de concert avec les Alliez, 354. Il préfere la treve à la paix, 359. Il eſt attaqué à la Cour par beaucoup d'ennemis, *ibid.* Il traite avec hauteur la Ducheſſe de Savoïe, 371. Il fait arrêter le Prince Palatin, 379. Il s'aſſure des conquêtes & des troupes du Duc de Veimar, 381. Il aſpire à devenir Régent du Roïaume, 404. Il fomente le ſoulevement du Portugal, 444. Veut éloigner le traité de la paix generale, 451. Il meurt, 499. Son caractere, *ibid.*
*Riva* pris par le Duc de Rohan, 253
*Robert* Prince Palatin pris par les Imperiaux, 334. Remis en liberté, 408
*Rochefort* pris par les François, 244
*Rochelle* (la) dompté par Louis XIII. 137.
*Rocroy* aſſiegé par les Eſpagnols, 518. (bataille de) *ibid.*
*Rodolphe* Empereur, 24. Met les Duchez de Cleves & de Juliers en ſequeſtre, 25. En donne l'inveſtiture à l'Electeur de Saxe, 28. Sa mauvaiſe conduite, 30.
*Rohan* (le Duc de) commande avec ſuccès les troupes Françoiſes dans la Valteline, 252. Prend Chiavenne, Riva & Bormio 253. Défait les Imperiaux dans deux rencontres, *ibid.* Défait les Eſpagnols, & demeure maître de toute la Valteline, 254. Eſt obligé d'en ſortir, 283. Se trouve à la bataille de Rhinfeldt, 291. Y eſt bleſſé & meurt de ſa bleſſure, *ibid.*
*Roi* (Gabriel le) envoïé à Hambourg par le Roi d'Eſpagne, 344
*Roie* emporté par les ennemis, 268. Repris par les François, 270
*Roncalli* Réſident de Pologne à Paris s'oppoſe au mariage de l'Electeur de Brandebourg avec la Reine de Suede, 583.
*Rorte* Réſident de France à la Cour de Suede, 388. Négocie avec vivacité, *ibid.* Il a un different avec les Régens

de Suede, 414. Réſident de France à Oſnabrug, 526
*Roſe* (le Colonel) emporte Valdshut, 290.
*Roſenhan* Réſident de Suede à Oſnabrug, 525
*Roſtock* pris par Valſtein, 132
*Roteuil* aſſiegé & pris par le Maréchal de Guebriant, 540. Repris par les Bavarois, *ibid.*
*Rouſſillon* (le) conquis par les François, 498.
*Rugen* [Iſle de] priſe par les Suedois, 156.
*Ruremonde* pris par le Cardinal Infant, 283.
*Rurſtorf* négocie à Hambourg pour le Prince Palatin, 334

S

*SAAVEDRA* (Dom Diego de) Plénipotentiaire d'Eſpagne à Munſter, paſſe par Paris & demande une conference, 525
*Sabionette* livrée aux Eſpagnols par le Duc de Parme, 284
*Saint-Chaumont* (le Marquis de) demande en vain la ratification du traité de Compiegne, 301. Il fait le traité de Wiſmar, 275. 302
*Sainte-Colome* Viceroi de Catalogne pourſuivi par les Catalans, eſt tué dans ſa fuite, 441
*Saint-Honorat* (Iſle de) priſe par les Eſpagnols, 255. Repriſe par les François, 286
*Saint-Jean* de Lône aſſiegé par Gallas, 270.
*Sainte-Marguerite* (Iſle de) priſe par les Eſpagnols, 255. Repriſe par les François, 286
*Saint-Romain* (M. de) envoïé à Stokolm par le Comte d'Avaux, 419. Continuë & acheve la négociation des préliminaires, 490. *& ſuiv.* Envoïé à Caſſel, 541
*Salces* pris par les François, repris par les Eſpagnols, 370. Pris par les François, 498
*Salms* [le Comte de] tué à la bataille de Nordlingue, 220
*Saltzbourg* [l'Archevêque de] entre dans la ligue Catholique, 23
*Saluces* pris par les Princes de Savoïe, 371.
*Salvius* [Jean Adler] Ambaſſadeur de Suede à Hambourg, traite avec le Comte d'Avaux, 305. Son caractere, *ibid. & ſuiv.* Il conclut le traité de Hambourg, 310. Traite avec les Imperiaux à l'inſçû du Comte d'Avaux, 343. 344. Refuſe les offres des Imperiaux, 345. Refuſe de traiter ſans le Comte d'Avaux, *ibid.* Continuation de ſa négociation à Hambourg, 348. Il eſt obligé de ſe rétracter, 356. Il mécontente la Cour de France, *ibid.* Il négocie ſecretement avec les Imperiaux, 364. 415. Se plaint de Banier, 366. Lui refuſe de l'argent, 374. Négocie le traité du renouvellement d'alliance avec la France, 386. *& ſuiv.* Refuſe d'accorder aucune prérogative aux Catholiques, 422. Dreſſe les articles du traité, *ibid.* Négocie le traité préliminaire, 453. *& ſuiv.* Refuſe de reconnoître la prééminence du Roi de France & de l'Empereur, 470. Veut traiter ſéparément de la France, 517. Se rend à Oſnabrug, 526
*Sarbruck* pris par le Marquis de Gonzague, 250
*Savelli* [le Duc] vient au ſecours de Rhinfeldt, 290. Pris à la bataille de Rhinfeldt, 293
*Saverne* pris par le Marquis de Grana, 265. Repris par le Duc Bernard, *ibid.*
*Savoie* [les Princes de] *Voyez* Thomas & Maurice.
*Savoie* [Charles Emmanuel Duc de] fait la guerre à la République de Genes, 110. Il eſt chagrin de la diſpoſition du Duché de Mantouë en faveur du Duc de Nevers, & ſe rend maître du Mont-

ferrat, 135. Il traite avec le Roi de France. Il élude l'execution du traité, 137. Il meurt, 139
*Saxe* [les Ducs de] prétendent à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21
*Saxe* [Electeur de] *Voyez* Jean-Frideric. Maurice. Jean-Georges.
*Saxe* Altembourg [le Duc de] pris à la bataille de Stadtlo, 105. Défait par le Comte de Tilly, 117
*Saxe* Lauvembourg. *Voyez* François Albert. *Voyez* Lauvembourg.
*Saxe* Veimar. *Voyez* Veimar.
*Saxe* [Etats de la baſſe] levent des troupes, 103. Acceptent le traité de Prague, 338. Prennent le parti de la neutralité, 339
*Saxe* [Erneſt Duc de] *Voyez* Erneſt.
*Saxenhauſen* occupé par les François, 249.
*Schlick* [Comte de] pris à la bataille de Prague, 64. A la bataille de Stadtlo, 105. Conduit l'avant-garde de l'armée Imperiale, 121. Defait un corps de troupes Danoiſes, 130
*Schleſtadt* pris par Guſtave Horn, 198
*Schwartzbourg* (le Comté de) ravagé par le Comte de Tilly, 168
*Sedan* [bataille de] 437
*Seguier* (le Chancelier) cherche à mortifier Grotius, 362
*Seigneurs*. Titre conteſté aux Etats des Provinces-Unies par les Plénipotentiaires de France, 562
*Sekingen* pris par le Duc Bernard, 290
*Serbellon* [le Comte de] inveſtit Leucate & ſe retire avec perte, 286. Gouverneur de Milan veut attaquer le Duc de Rohan dans la Valteline. Eſt défait, 253. 254.
*Servien* [le Comte de] eſt nommé Plénipotentiaire au congrès de Munſter. Son caractere, 522. Eſt arrêté à Mezieres, 530. Mal reçû dans quelques Villes des Provinces-Unies, 531. Regle le cerémonial avec le Prince d'Orange, 532. Négocie le traité du renouvellement d'alliance avec les Etats, 535. *& ſuiv.*
*Servien* [Madame de] refuſe de rendre la premiere viſite à la Princeſſe d'Onange, 532
*Sigiſmond* Roi de Pologne promet des ſecours à l'Empereur contre les Proteſtans de Boheme, 56. Demeure neutre dans la guerre d'Allemagne, 154.
*Sileſie* [la] ſe ligue avec la Boheme, 43. S'accommode avec l'Empereur, 66. Attaquée par l'Electeur de Saxe, 177
*Syllery* [le Commandeur de] rappellé de ſon Ambaſſade de Rome, 108. Ambaſſadeur à la Diete de Ratiſbone, 141.
*Skenck* [le Fort de] ſurpris par les Eſpagnols, 248. Bloqué & repris par le Prince d'Orange, 268
*Slabata* [le Préſident] jetté par les fenêtres, 36
*Smalcalde* [ligue de] 6
*Smalz*. Envoïé de Suede à Paris négocie avec le Cardinal de Richelieu, 360. Abjure le Lutheraniſme & paſſe au ſervice de l'Empereur, 415
*Soiſſons* [le Comte de] abandonne aux ennemis le paſſage de la Somme, 268. Ennemi du Cardinal de Richelieu, 359. Gagne la bataille de Sedan & y eſt tué, 437
*Soliman* allarme la Chrétienté, 8
*Sondrio* pris par le Marquis de Cœuvres, 109.
*Sourdis* Archevêque de Bourdeaux jette l'épouvante dans la Ville de Naples, 446. Ne peut empêcher le ſecours de Tarragone, *ibid.* Commande la flotte Françoiſe ſur la Mediterranée, 280. 286. Reprend les Iſles de Saipte-Marguerite & de Saint Honorat, 286
*Soza* [François de] Coutigno Ambaſſadeur de Portugal en Dannemark & en Suede, négocie à Stokolm, 445
*Spada* Nonce en France, 109
*Spinola*. Le Comte de Mansfeldt y eſt

enterré, 123
*Spandow* reçoit garniſon Suedoiſe, 165
*Sperreuther* (le General) vient au ſecours de Rhinfeldt, 290. Pris à la bataille, 293
*Spinola* (le Marquis de) ſe rend à Coblents avec une grande armée, 56. 73. Prend pluſieurs Places dans le Palatinat, 74. Eſt rappellé en Flandre, 77. Leve le ſiege de Bergopſom, 97
*Spinola* (Philippe Marquis de) fait la guerre au Duc de Mantouë, 137. Aſſiege Caſal, 138. Meurt au ſiege, 140
*Spire* (Evêché de) ravagé par Mansfeldt, 78. Reçoit garniſon Imperiale, 93. Repris par les Eſpagnols, 197
*Stargard* reçoit garniſon Suedoiſe, 157
*Stadtlo* (bataille de) 104
*Steinaw* (bataille de) 212
*Stenai* [la Prevôté & Terres de] cedées au Roi de France par le Duc de Lorraine, 439
*Stetin* reçoit garniſon Suedoiſe, 157
*Straſſund* aſſiegé par Valſtein, 131. Se met ſous la protection du Roi de Suede, 132
*Straſbourg*. Le Cardinal de Richelieu veut y faire entrer une garniſon Françoiſe, 230
*Streiff* Deputé des Etats Proteſtans d'Allemagne à Paris, 230
*Stumsdorf* [traité de] 241
*Suabe* conquiſe par les Imperiaux, 222
*Suede* (la) en guerre avec la Pologne, 113. Incapable de ſoutenir ſeule la guerre d'Allemagne, 159. Continuë la guerre après la mort de Guſtave, 208. Renouvelle ſon alliance avec la France, 210. Se plaint du peu de ſecours qu'elle tire de la France, 228. Traite avec la Pologne, 240. Souhaite une paix avantageuſe, 259. Se défie de l'Empereur, de la France & des Médiateurs, *ibid.* Refuſe la médiation du Pape & d'envoïer ſes Plénipotentiaires à Cologne, 262. Ses prétentions ſur la Pomeranie, 274. N'agit pas de bonne foi avec la France, 302. Refuſe de ratifier le traité de Wiſmar, 303. Veut amuſer la France & ſe laiſſe amuſer elle-même par l'Empereur, *ibid.* Avide d'argent, 306. Refuſe de faire une treve, 363. Facile à écouter les propoſitions des Imperiaux, 385. Ne veut point traiter à Cologne, 393. Modere ſes demandes, 401. Mal diſpoſée pour la France, 402. Panche à traiter ſéparément de la France, 403. N'eſt traitable que dans ſes diſgraces, 414. S'unit plus que jamais avec la France, 504. 506. 518. Se défie de la France, 519. Confirme le dernier traité d'alliance, 520. Déclare la guerre au Roi de Dannemark, 542
*Suze* (Pas de) forcé par l'armée Françoiſe, 137
*Suze* [traité de] *ibid.*

T

TABOR pris par Mansfeldt. Repris par le Comte de Tilly, 66
*Tamarith* pris par le Comte de la Mothe Houdancourt, 373
*Tangermund* pris par le Roi de Suede, 168.
*Tarragone* aſſiegé par le Comte de la Mothe-Houdancourt, ſecouru par les Eſpagnols, 446
*Tavannes* [le Marquis de] rompt les eſcadrons Eſpagnols à la bataille d'Avein, 246.
*Tebes* [Dom Gaſpar de] Ambaſſadeur d'Eſpagne à Coppenhague diſpute la préſéance au Comte d'Avaux. Il ſe retire, 240
*Teutsbrodt* pris par le Comte de Bucquoi, 41
*Thionville* aſſiegé par le Marquis de Feuquieres, ſecouru par Picolomini, 367 [bataille de] *ibid.* Pris par le Duc d'Enguyen, 540
*Thomas* [le Prince] de Savoïe commande l'armée Eſpagnole dans les

Digitized by Google

Païs Bas. Perd la bataille d'Avein, 244. Fait une grande irruption en Picardie, 268. Force le Maréchal de Châtillon dans ſes lignes devant Saint-Omer, 298. Prend pluſieurs Places dans les Etats de Savoïe, 370. *& ſuiv.* Traite avec la France, 498. Porte la guerre dans le Milanez & prend Tortone, *ibid.*

*Thuillerie* [M. de la] Plénipotentiaire de France à la Haïe, 530. Envoïé pour ménager la paix entre la Suede & le Dannemark, 587

*Thurn* ou de la Tour [le Comte de] Chef des Proteſtans de Boheme, 35. Se prépare à ſoutenir la guerre, 39. Prend Krumlaw & leve le ſiege de Budeweiſſ, 40. Porte la guerre dans l'Autriche, 46. Aſſiege Vienne, 49. Attaque le Comte de Bucquoi près de Vienne, 54. Son fils eſt pris à la bataille de Prague, 64. Il eſt obligé d'abandonner la Boheme, 66

*Tieffembach* amene un corps de troupes au Comte de Tilly, 127

*Tillemont* emporté d'aſſaut & inhumainement traité par les François & les Hollandois, 247

*Tilly* [le Comte de] fait la guerre en Boheme, 59. Commence la bataille de Prague, 63. Prend Pilſen & Tabor. 66. Sa marche & ſes conquêtes dans le bas-Palatinat, 78. Prend Wimpfen, 82. Leve le ſiege de Dilſberg, 84. Reçoit un échec près de Wiſloch, *ibid.* Il défait le Marquis de Bade-Dourlach, 85. Il met en déroute l'armée Palatine, 87. Il défait le Duc de Brunſwick, 89. Il prend Manheim & Heydelberg, 91. Il pourſuit le Duc de Brunſwick & le défait, 104. Marche contre le Roi de Dannemark, 116. Prend pluſieurs Places, 117. Aſſiege & prend Munden, 126. Il court riſque d'être défait, 127. Défait le Roi de Dannemark à Lutter, *ibid.* Pourſuit le Roi de Dannemark, 130. Défait une partie des troupes Danoiſes, 131. Eſt fait Général des armées Imperiales, 148. Marche contre le Roi de Suede, 163. Prend Nieubrandebourg, *ibid.* Aſſiege Magdebourg, *ibid.* Le prend & le réduit en cendres, 166. Ravage les terres des Ducs de Saxe, 168. Retourne contre le Roi de Suede, *ibid.* Somme l'Electeur de Saxe de ſe ſoumettre à l'Empereur, 170. Ravage l'Electorat de Saxe & reprend Leipſick, *ibid.* Se laiſſe perſuader de donner bataille au Roi de Suede, 173. Eſt défait par le Roi de Suede & s'enfuit bleſſé, 176. Refait une nouvelle armée ſur le Veſer, 177. Soutient mollement la guerre, 185. Veut défendre le paſſage du Lech, 186. Eſt tué dans cette action, 187. Son éloge, *ibid.*

*Torgaw* pris par Banier, 287

*Torquato* de Conti commande les troupes Imperiales dans la Pomeranie, 157. Exerce de grandes violences, 158

*Torſtenſon* pris au combat de Nuremberg, 194. General de l'armée Suedoiſe veut engager les troupes Veimariennes à le ſuivre, 493. Prend pluſieurs Places dans la Sileſie, *ibid.* Défait le Duc de Lauvembourg, 494. Prend Olmutz, *ibid.* Donne l'allarme à Vienne, *ibid.* Leve le ſiege de Brieg, 494. Aſſiege Leipſick. Défait l'Archiduc Leopold & Picolomini, *ibid.* Il eſt ſecouru par le Comte de Guebriant, & ſe rend maître de Leipſick, 495. Fait la guerre au Roi de Dannemark, 542. Préſente la bataille aux Imperiaux, 587. Fait une belle retraite, *ibid.* Traite avec le Prince Ragotski, 589. Néglige de le ſecourir, 590.

*Toul. Voyez* Metz.

*Tour* [le Comte de la] *Voyez* Thurn.

*Traité* de Paſſau, 16. De Madrit, 107. De Rome pour la Valteline, 108. De ligue entre la France, Veniſe & Savoïe,

voïe, 108. de Monçon, 110. de Niclasbourg, 68. 113. de Lubek, 133. de Suze, 137. de Ratisbone, 140. de Queraſque, 142. d'alliance avec la Hollande, 153. de Stumsdorf, 160. de Bernwald, 160. de la France avec le Duc de Baviere, 182. de la France avec l'Electeur de Treves, 184. de Hailbron, 210. de Prague, 223. de Paris avec les Etats Proteſtans d'Allemagne, 230. de Compiegne, 231. de partage avec les Provinces-Unies, 232. de la France avec le Duc de Veimar, 264. de Wiſmar, 275. 302. de la France avec la Ducheſſe de Savoïe, 300. de Hambourg. 310. de la France avec la Lantgrave de Heſſe, 341. de Colmar, 381. 387. d'alliance entre la France & la Suede, 425, de la France avec le Duc de Lorraine, 439. de la France avec les Catalans, 441. de la France avec les Princes de Savoïe, 498. des préliminaires de la paix generale, 472. de la France avec les Provinces-Unies, 563

*Trautmansdorf* (le Comte de) envoïe un Jacobin à la Cour de France, 506.

*Trente* (la Ville de) menacée par les Princes Proteſtans, 14

*Treves* (Electeur de) *Voyez* Electeur.

*Treves* occupé par les Eſpagnols, pris par les François, 197. Surpris par les Eſpagnols, 232

*Trin* cedé au Duc de Savoïe, 140. Se rend aux Princes de Savoïe, 370

*Tromp* (l'Amiral) défait une flotte Eſpagnole, 345. 369

*Tupadel* combat à la bataille de Rhinfeldt, 293

*Turenne* (le Vicomte de) Maréchal de Camp à l'armée Françoiſe ſur le Rhin, 248. Défend Maubeuge, 282. Amene des renforts au ſiege de Briſack, 294. Se ſignale à la bataille de Wittemweir, 295. Repouſſe le Duc de Lorraine, 296.

*Turin* aſſiegé & pris par les Princes de Savoïe, 370. 371. Repris par le Comte d'Harcourt, 373

V

*VALDECK* (le Comté de) ravagé par le Lantgrave de Heſſe-Caſſel, 79.

*Valdeck* (le Comte de) ſollicite les Suedois à ſe ſéparer de la France, 402

*Valdshut* emporté par le Comte de Naſſau & le Colonel Roſe, 290

*Valence* aſſiegé par les Confederez, 255

*Valette* (le Cardinal de la) commande l'armée Françoiſe ſur le Rhin, 235. 248. Se joint au Duc Bernard, 248. Prend Binghen & fait lever le ſiege de Deux-Ponts, 249. & de Maïence, *ibid.* Brûle ſes équipages & fait une belle retraite, 251. Commande l'armée Françoiſe dans les Païs-Bas, & y prend pluſieurs Places, 281

*Valette* (le Duc de la) défait devant Fontarabie, 298. Prend Saint-Jean de Luz & d'autres Places, 286

*Valſtein* (le General) fait la guerre en Boheme, 59. Progrès de ſa fortune, 115. Défait le Comte de Mansfeldt à Deſſau, 121. Le pourſuit juſqu'en Hongrie, 123. Fait la guerre au Roi de Dannemark, 130. Eſt mis en poſſeſſion du Duché de Mekelbourg, 131. Aſſiege Stralſund, *ibid.* Prend pluſieurs Places, 132. Fait executer l'Edit de reſtitution. Tout l'Empire demande ſa dépoſition, 148. Il eſt dépoſé du Generalat, 149. Il eſt ſollicité de le reprendre, 180. Il traite avec l'Empereur comme avec ſon égal, *ibid.* Il differe de venir au ſecours du Duc de Baviere, 190. Il ſoumet Prague & toute la Boheme, 191. Il vient au ſecours du Duc de Baviere, *ibid.* Il ſe campe à la vûë du Roi de Suede, 192. Il entreprend d'affamer le Roi de Suede à Nuremberg, 192. Il eſt attaqué par le Roi de Suede & le re-

pouſſe, 193. Il entre dans la Miſnie, 199. Le Roi de Suede lui préſente la bataille, *ibid.* Succès du combat, 206. Il abandonne la Saxe & ſe retire dans la Boheme, *ibid.* Il ſurprend & défait les Suedois à Steinaw, 212. Il prend Francfort ſur l'Oder & Landſperg, *ibid.* Il conſpire contre l'Empereur, *ibid.* Il négocie avec la France & la Suede pour trahir l'Empereur, 214. Il eſt trahi lui-même & aſſaſſiné avec l'approbation de l'Empereur, 216. Son portrait, *ibid.*

*Valteline* (guerre de la) 106. Conquiſe par le Duc de Rohan, 253

*Vaſconcellos* (Michel) gouverne le Portugal ſous l'autorité de la Vicereine, 443.

*Veillane* (combat de) 138

*Velaſco* (Dom Loüis de) amene des troupes au Marquis de Spinola dans le Palatinat, 74

*Veniſe* (la République de) ſe ligue avec la France, 108. Mécontente du traité de Monçon, 110. Donne du ſecours au Duc de Mantouë, 136. Bien aiſe de la guerre d'Allemagne, 155. Offre ſa médiation pour la paix, 263

*Venlo* pris par les Eſpagnols, 283

*Verceil* pris par le Marquis de Leganez, 289.

*Verden* (Evêché de) uſurpé par les Proteſtans, 146

*Verdugo* (le Colonel) inſiſte pour la bataille à Prague, 62

*Verdun. Voyez* Metz.

*Verruë* ouvre ſes portes aux Princes de Savoïe, 370

*Victor*-Amedée Duc de Savoïe cede Pignerol au Roi de France, 142. Traite avec la France, 254. Prend les armes contre l'Eſpagne, *ibid.* Défait les Eſpagnols, 270. Il meurt, 284

*Vienne* aſſiegé par le Comte de la Tour, 49. Allarmée de l'approche de Torſtenſon, 494

*Villebonne* (combat de) 138

*Villes* Anſeatiques attaquées par l'Empereur, 132

*Villes* foreſtieres conquiſes par le Duc Bernard, 290

*Villes* Imperiales embraſſent le Lutheraniſme, 5. Se liguent contre l'Empereur, 6. 22. Se ſoumettent, 6. 148. 224. Traitent avec le Roi de Suede, 179. Veulent députer au congrès de la paix generale, 584

*Villes* du Rhin reçoivent garniſon Imperiale, 93

*Villes* de Suabe renoncent à la confédération de Leipſick, 168

*Vincent II.* Duc de Mantouë diſpoſe de ſes Etats en faveur du Duc de Nevers, 135.

*Ukermund* reçoit garniſon Suedoiſe, 157

*Ulm* (aſſemblée d') 57. La Ville renonce à la confédération de Leipſick, 168. Accepte la paix de Prague, 224

*Ulric* Duc de Virtemberg dépouillé par l'Empereur, rétabli par le ſecours de la France, 6. Se ſoumet à l'Empereur, 10. Se ligue avec les Princes Proteſtans, 12

*Union* Evangelique, 22

*Weimar* (le Duc de Saxe) amene des troupes aux Proteſtans de Boheme, 57. Pris à la bataille de Prague, 64. A la bataille de Stadtlo, 105. Surprend Oſnabrug & épargne Munſter, 119. Fait la guerre en Sileſie, 122. Il meurt. 125

*Weimar* (Guillaume Duc de Saxe) *Voyez* Guillaume. (Bernard) *Voyez* Bernard.

*Weimariens*, nom ſupprimé par le Comte de Guebriant, 496

*Weiſſemberg* (bataille de) ou de Prague, 62.

*Werth* (Jean de) *Voyez* Jean. (Antoine) *Voyez* Antoine.

*Weſterwald* (les Comtes de) traitent avec le Roi de Suede, 179

*Weſtphalie* ravagée par Chriſtian de Brunſwick, 80

*Weteravic* (les Comtes de) traitent avec

le Roi de Suede, 179
*Wimpfen* pris par le Comte de Tilly, 8. (bataille de) 84
*Winterfeldt* Envoïé de l'Electeur de Brandebourg, traite à Hambourg avec la Suede, 432
*Wirtemberg* (Ulric Duc de) *Voyez* Ulric.
*Wirtemberg* (le Duc de) entre dans l'Union Evangelique, 22. Défend le bas-Palatinat, 73. Se ſoumet à l'Edit de reſtitution, 148. Renonce à la confédération de Leipſick, 168
*Wirtzbourg* (l'Evêque de) entre dans la ligue Catholique, 23
*Wiſmar* (traité de) 275. 302. ratifié par la Suede, 306
*Wiſloch* (bataille de) 271
*Witgenſtein* (le Comte de) pris à la bataille de Stadtlo, 105
*Wittemweir* (bataille de) 294
*Wolfang* Guillaume Duc de Neubourg prétend à la ſucceſſion du Duc de Cleves, 21. S'accommode avec l'Electeur de Brandebourg, 25. Lui fait la guerre, 32. S'empare du Duché de Berg, *ibid.* Se fait Catholique, 33. Reçoit de l'Empereur une partie du bas-Palatinat, 100. Refuſe la neutralité & la protection de la France, 181. La demande, 182. N'eſt pas écouté, 184. Veut faire une ligue dans le Cercle de Weſtphalie, 581
*Wolfembutel* Sa garniſon entretient la guerre, 129. Pris par les Impériaux, 131. Redemandé par les Duc de Lunebourg, 436. Combat des lignes de Wolfembutel, 446
*Wolgaſt* reçoit garniſon Suedoiſe, 157
*Wollin* (Iſle de) abandonnée aux Suedois par les Imperiaux, 156
*Wolmar* (le Docteur) Plenipotentiaire de l'Empereur à Munſter, 598
*Worms* reçoit garniſon Imperiale, 93
*Wrangel* exécute mal les ordres de Banier, 287
*Wultejus* Miniſtre de la Lantgrave de Heſſe, 341
*Wurmſer* (le Colonel) tué à la bataille de Nordlingue, 220
*Uxelles* (le Marquis d') conduit des troupes au ſecours du Duc de Mantouë, 136

## Z

*ZAPATA* de Valtierra (le Comte) Plenipotentiaire d'Eſpagne meurt à Munſter, 596
*Zerbſt* pris par le Comte de Mansfeldt, 120. Repris par les Impériaux, 122
*Znaim* retraite de Valſtein dans ſa diſgrace, 180

*Fin de la Table.*

Digitized by Google

Digitized by Google